

A black and white portrait of a man, Georges Blanchard, looking slightly to the right. He has short, dark hair and is wearing a dark suit jacket over a light-colored shirt and a dark tie. The background is a plain, light color.

ÉCRIRE

Georges BLANCHARD

Une vie par correspondance

Janvier 1929 — Juillet 1945

ÉCRIRE

Georges BLANCHARD

Une vie par correspondance

Janvier 1929 — Juillet 1945

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

À LA CONQUÊTE DE MAMIE

INTERMÈDE

LA GUERRE AVANT LA GUERRE

CORRESPONDANCE DE GUERRE

I — La guerre au Maroc

II — En Angleterre

III — En réserve

IV — Au front

V — Dans la plaine d'Alsace

VI — Loin de la guerre

VII — Des Vosges à l'Allemagne

VIII — Sortie de la guerre

ÉPILOGUE

ANNEXE

Chronologie succincte de Georges

Quelques personnes citées :

*« Nous partions tous deux en auto, dans une Amilcar sport
et nous ne nous arrêtons jamais. »*

— Georges, lettre de février 1929

INTRODUCTION

En septembre de cette année-là, mes frères et moi nous retrouvions à Hyères, dans la maison de maman, maison familiale depuis soixante ans. Nous venions la vider de tout ce qui était personnel, papiers, souvenirs, meubles, avant une vente malheureuse mais rendue nécessaire par son état de santé. Il a fallu vider des tiroirs, des armoires, faire de nombreux voyages à la déchetterie, tant l'accumulation d'objets usagés et devenus inutiles l'encombrait. Il y en avait à partager, des bibelots, des meubles, des tableaux, toute une vie éparpillée. À chacun ses propres souvenirs d'enfance. Au dernier moment, j'ai pris une boîte contenant des vieux papiers, des cartes postales anciennes, sans trop savoir ce que j'y trouverai.

Dans le lot, des lettres de mes parents, de mes grands-parents, des photos en noir et blanc, mais surtout une boîte à chaussures pleine de lettres jaunies, d'une écriture serrée, presque illisible par moments, conservée soigneusement par ma grand-mère. Toute la correspondance envoyée par mon grand-père à ma grand-mère, du temps où il la courtisait, mais surtout pendant la période qu'il a passée dans l'armée entre 1943 et 1945, dans la deuxième division de Leclerc, au Maroc, en France et en Allemagne.

Mon grand-père a un temps essayé d'écrire son autobiographie, de sa naissance jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, au moment où il a commencé à fréquenter sa première femme. Il a dit, je crois, qu'il avait laissé tomber l'idée de raconter sa vie, car il n'était pas un écrivain. C'est vrai, son texte est plus scolaire, plus conventionnel. Étonnamment, ses lettres sont vivantes, intéressantes, mélangeant journal intime, récit de voyage et portraits. On y retrouve son humour, et une grande lucidité. Sa langue est orale, quelquefois archaïque, marquée par le provençal qui fait revivre son accent. À les relire, j'entends encore sa voix, sa façon de dire adieu plutôt qu'au revoir...

De la première lettre qu'il commence ainsi : « *Merci beaucoup, Yvonne bien gentille, des instants beaucoup trop courts d'ailleurs, que vous m'avez permis de passer auprès de vous pendant toute la journée d'hier.* »... à la dernière qu'il clôt sur ces mots : « *Ne m'en veux pas trop de te quitter car je ne le fais pas exprès... tu m'as si souvent permis de partir seul en voyage qu'une fois de plus...* », c'est un homme qui se dessine à travers cette correspondance.

La première partie est celle de la rencontre amoureuse qui pose les bases de cette famille et annonce le départ pour le Maroc. Dix ans et quelques enfants plus tard vient le voyage de l'été 42 en France occupée. Et puis sa correspondance de guerre qui l'amènera du Maroc à l'Allemagne.

Dans ces lettres, j'ai enfin trouvé tout ce qu'il n'a jamais voulu raconter lorsque je le questionnais sur son passé.

Un ensemble homogène

Ces lettres sont adressées à Yvonne, son amie devenue épouse. Écrites presque chaque jour, souvent datées à l'heure près, elles accompagnent de longues périodes de déplacement. Trois ensembles distincts mais étroitement liés constituent cette correspondance.

Le premier, qui se situe entre janvier et juillet 1929, est le récit d'une rencontre. Georges a 23 ans, il vit à l'École Normale de Privas, en charge de l'internat et des cours d'Éducation Physique. C'est un jeune veuf qui vient de perdre brutalement son épouse en mai 1928, après quelques mois d'un mariage très heureux. Il traîne sa peine en ville, joue au rugby le week-end. Là, sur le bord du terrain, une jeune fille le rejoint. Elle a 20 ans et travaille à la Trésorerie. Ils échangent quelques mots, qui amorcent cette correspondance étonnante.

Le deuxième, daté de l'été 1942, relate un voyage civil entre le Maroc et la France. Georges y décrit avec précision les trajets, les étapes, les contraintes matérielles, ainsi que les personnes rencontrées. Ces courriers, rédigés dans un contexte déjà marqué par la guerre mais encore hors du combat, donnent à voir une écriture du déplacement, attentive aux détails concrets, aux situations humaines et aux difficultés matérielles.

Le dernier ensemble couvre la période 1943–1945 et constitue la correspondance de guerre proprement dite. Georges, officier au sein de la 2e Division Blindée, y relate son parcours depuis l'Afrique du Nord jusqu'à la France, puis l'Alsace et l'Allemagne. Il rend compte des conditions de vie, des déplacements incessants, de son travail de liaison et de commandement, des périodes d'attente comme des phases d'engagement, dans un langage souvent contraint par la censure mais riche en indices matériels et contextuels.

Ces trois ensembles partagent une même manière d'écrire : une attention constante portée aux conditions concrètes de l'existence et une pratique régulière du portrait et de la scène observée. Dans le troisième volet, la guerre modifie profondément le cadre, l'intensité et les contraintes de cette écriture. Pris ensemble, ces lettres offrent un regard continu, précis et non rétrospectif sur des années marquées par la contrainte, l'incertitude et le mouvement.

Le fil de ces lettres tisse en filigrane plusieurs récits qui se répondent et se soutiennent. Celui d'un couple d'abord, qui se questionne, se construit, s'unit. Se lit aussi le récit au jour le jour de la guerre qui monte en puissance jusqu'à la victoire. On perçoit également ses efforts pour garder sa place dans la famille restée à l'arrière. Mais surtout c'est l'évocation de l'attente — celle d'un départ, d'une lettre, du retour — qui fait écho à l'attente d'un fils espéré.

Une guerre vécue par à-coups

La lecture de ces lettres fait apparaître un contraste très frappant dans la manière dont la guerre est vécue et racontée. Selon les périodes, le ton, la longueur et le contenu des lettres changent radicalement.

Lors des phases de combat ou de déplacement, les lettres sont brèves, parfois réduites à quelques lignes. Elles vont à l'essentiel : rassurer, dire que l'on va bien, maintenir le lien avec Safi. À l'inverse, pendant les temps de repos, elles s'allongent. Georges y parle de la

vie quotidienne, des colis, de l'argent, des enfants, de la météo, de détails en apparence insignifiants. La guerre semble alors s'éloigner sans jamais disparaître.

À travers ses réponses et la manière dont il s'adresse à sa femme, se dessine aussi la vie à l'arrière : le ravitaillement, l'école, les soucis matériels, les relations familiales. Croisés avec ses propres observations, ces éléments donnent à voir une autre expérience du conflit, moins spectaculaire mais tout aussi contraignante.

Cette succession de tensions et de relâchements compose l'image d'une guerre irrégulière, où l'écriture devient un moyen de maintenir le lien et de tenir dans la durée.

Une langue bien à lui

Ce que l'on voit au fil des lettres, c'est qu'il ne « parle pas mal » le français : il parle un français plus ancien, partiellement sorti de l'usage courant. Il y a des mots employés dans un sens aujourd'hui rare ou disparu, des glissements de sens naturels pour un lecteur d'alors, mais aujourd'hui déconcertants. Ce n'est pas une langue « incorrecte », c'est une langue d'époque.

Sa syntaxe est marquée par des phrases longues, accumulatives, parfois mal refermées, avec des reprises orales, typiques d'un français écrit qui reste très proche de l'oral. Le registre de langue est un mélange constant de littéraire, de scolaire (c'est un instituteur), de militaire et de familial, sans cloisonnement net. C'est également un français régional, influencé par le parler ardéchois, une couche de langue qui a en partie disparu, et que nous n'entendons plus spontanément aujourd'hui.

Tout cela rend cet ensemble de lettres précieux : Georges ne documente pas seulement une expérience de guerre, mais aussi une manière de dire le monde qui n'est plus la nôtre et qui ne se laisse comprendre qu'à condition de la laisser être ce qu'elle est, sans la corriger ni la moderniser.

C'est à partir de ce constat que s'est posée la question de la transcription. Comment faire face à cette masse de feuillets, à cette syntaxe un peu chargée ? Il a fallu faire un choix, et le résultat, c'est, je crois, un texte fidèle à l'écriture, dans ses lourdeurs comme dans ses erreurs. J'ai néanmoins corrigé des fautes d'orthographe bien établies, récurrentes. Il écrit systématiquement pathelin pour patelin, flegme pour flemme, par exemple, allant chercher dans son vocabulaire d'instituteur l'orthographe de mots qui se prononcent mais ne s'écrivent pas habituellement.

En conclusion

Ces lettres n'ont pas été écrites pour raconter l'Histoire avec un grand H. Elles sont nées d'un besoin simple : donner des nouvelles, rassurer, maintenir un lien malgré la distance et la guerre. C'est cette simplicité qui les rend aujourd'hui si vivantes. On y voit un homme au quotidien, avec ses inquiétudes, ses élans, ses contradictions, et sa manière bien à lui de dire le monde.

En les relisant, j'ai découvert bien plus qu'un témoignage familial. Ces pages laissent passer une époque, une langue, une façon de vivre et de penser qui ne sont plus les

nôtres. Rien n'y est reconstruit après coup : tout se dit au présent, avec ses hésitations, ses répétitions et ses élans. C'est cette immédiateté que j'ai voulu préserver.

Publier ces lettres, c'est laisser circuler cette parole, telle qu'elle a été écrite, pour qu'elle puisse être lue aujourd'hui avec la même curiosité, la même émotion ou le même sourire que ceux qui m'ont accompagné pendant leur découverte.

À une époque où la guerre cesse d'être une abstraction lointaine pour redevenir une possibilité tangible, rappeler ce qu'elle signifie concrètement — dans la vie quotidienne, les attentes et les absences — n'a rien de neutre.

À LA CONQUÊTE DE MAMIE

(Janvier 1929 — Mai 1930)

Maintenant écoutons Georges. Écoutons-le bien, derrière son écriture, c'est son parler qui s'entend, son accent ardéchois.

Lundi, 28 janvier 1929, 15 h

Merci beaucoup, Yvonne bien gentille, des instants, beaucoup trop courts d'ailleurs, que vous m'avez permis de passer auprès de vous, pendant toute la journée d'hier. Grâce à votre présence, j'ai pu passer un bien agréable dimanche et je voudrais que ce dimanche se renouvelle quelquefois.

Aujourd'hui, c'est curieux, je me sens seul et il me semble qu'il me manque quelque chose. Je crois bien, mignonne, que vous en êtes involontairement la cause. Pensez-vous seulement un peu à moi aujourd'hui ? Allez, traitez-moi vite de méchant...

Dites-moi que je vous reverrai un de ces jours, mais quand ? et où ? Voudrez-vous seulement me revoir ? Il est vrai que si j'insiste et que je vous dise « pour me faire plaisir », vous céderez, car je vous sens incapable d'être méchante.

Je voudrais bien maintenant tenir votre jolie tête sur mon épaule et vous protéger du froid, tout comme hier, dites. Vous m'avez avoué que vous étiez bien, et moi j'étais heureux de vous « gâter » un peu comme une petite fille, car je ne saurais vous considérer autrement.

Répondez-moi, mignonne, et dites-moi ce que vous voudrez. Votre petite lettre sera la bienvenue. Écrivez-moi à l'EN voulez-vous et n'oubliez pas de me dire quand pourrai-je vous revoir.

Ah puis si vous me permettez de vous revoir je vous dirai quelque chose que je n'ose pas vous dire aujourd'hui, de peur de me tromper ou de vous faire de la peine. Ne seriez-vous pas curieuse de le savoir ?

Je voudrais bien être votre grand.
Au revoir Yvonne, mes meilleures pensées.
Georges

Mercredi 30 janvier 1929, 22 h

Au moment où vous pensez à moi, je vous fais ce petit mot pour vous prévenir que demain jeudi je ne pourrai pas sortir à 6 heures. J'ai en effet oublié de vous dire que le jeudi, j'étais pris à l'EN de 18 h à 19 h 30, ainsi que le dimanche d'ailleurs. Je vous en prie, mignonne adorable, n'en soyez pas fâchée et surtout ne m'en voulez pas. Si vous le

voulez bien, ce sera pour vendredi soir à la même heure et au même endroit. Je sais que vous le voulez, et je vous dis : « à vendredi soir ».

Ce soir, je voudrais bien vous avoir près de moi, je vous dirais encore que je vous aime beaucoup et que vous êtes ma petite de moi.

J'espère bien vous dire bonjour sur l'Esplanade demain à 2 heures, et vendredi, à midi et à 2 heures. Bonne nuit, petite aimée. Je vais me coucher, et ce soir je ne lirai pas, pour penser à vous...

Laissez-moi vous embrasser bien beaucoup.

Votre Georges

Vendredi 1er février 1929, 10 h

Petite mignonne je me "languis" de vous. Hier, j'étais au Teil et n'ai pas pu vous voir. À 2 h aujourd'hui j'ai une heure de cours et ne pourrai vous rencontrer. Venez donc ce soir à 6 h au square. Nous ne resterons pas longtemps pour que vous ne soyez pas grondée mais il me semble qu'il y a un mois que je vous ai vue et que j'ai entendu votre petite voix.

Je vous dirai bien de venir demain soir à 6 h, mais j'ai un ami qui vient me voir à l'auto d'Aubenas (le mari de Germaine Mille).

À ce soir donc. Je vous aime bien beaucoup.

Votre grand Georges

lundi 10 h

Sans blague, je ne vous verrai pas ce soir, petite mignonne ? Il me semble que ce n'est pas vrai, car je commençais à prendre l'habitude de vous rencontrer souvent, pas assez souvent à mon avis.

Dites jolie petite fille, savez-vous que j'ai rêvé à vous cette nuit ? Nous partions tous deux en auto, dans une Amilcar sport et nous ne nous arrêtions jamais. Puis je ne sais plus.

Hier soir nous sommes allés au cinéma, mais j'ai bien tellement pensé à vous que je n'ai guère suivi le film, mais qui m'a fait l'effet d'être très bien comme mise en scène surtout et peut-être seulement ! Dites Yvonne j'aurais bien voulu vous avoir à côté de moi, à ma gauche, et je crois bien que mon épaule gauche aurait supporté, pendant toute la soirée, une mignonne petite tête blonde, n'est-ce pas ?

Ce matin je suis mort de fatigue. Voilà ce que c'est que de jouer au rugby. Chaque fois, il en est ainsi et pourtant je sais que je ne ferai jamais autrement car j'adore ce sport. Ne me défendez pas de le pratiquer, voulez-vous ?

Dites-moi vite que nous nous verrons mercredi à 6 h au square où je vous attendrai. Et si par hasard on pouvait se voir avant, faites-le-moi savoir, sans oublier que le mardi je dois rentrer à 6 heures à l'EN, peut-être mardi après souper. Enfin voyez vous-même mais méfiez-vous bien car je ne veux pas qu'à cause de moi vous soyez grondée par votre maman.

Et puis n'ayez plus de chagrin comme samedi soir. Dites vous que votre grand vous aime bien et que vous êtes sa petite de lui, voilà je le veux comme ça moi !

Je suis en colère contre la personne qui vous a causé ce chagrin samedi soir et je voudrais bien savoir qui c'est car ce n'est vraiment pas "chic" de sa part. Enfin passons ?

À 2 heures je ne vous verrai pas sur l'Esplanade car j'ai une heure d'éducation physique avec les Normaliens.

Je vous quitte, mignonne qui se fait aimer, peut-être recevrai-je une petite lettre de vous ? Oui, pas ?

Je vous serre bien fort dans mes bras et je vous embrasse mille fois.

Votre Georges

Encore un baiser de moi

ci-joint un compte rendu du match de L'Argentière que je relève dans un journal mais n'en dites rien, vous serez bien sage

Mardi 5 février 1929, 15 h

Pourquoi m'avez-vous dit « je ne sais pas ! » quand je vous ai demandé de venir demain soir à 6 h au square ? Petite mignonne, qu'avez-vous ? Vous allez me le dire bien franchement, car j'ai trop de peine. À 2 h, j'étais au « Jardin » et je n'ai pas voulu sortir comme à l'ordinaire car j'avais peur de vous faire encore de la peine en vous disant que j'étais ennuyé ! Mais maintenant il faut bien que vous sachiez que je souffre et... sans savoir bien pourquoi. Voulez-vous savoir ce que je pense, voici : votre maman vous a grondée à plusieurs reprises à cause de nos rencontres et cela vous a déterminé à me quitter. Dites-moi si cela n'est pas vrai ! Je voudrais bien que vous me disiez le contraire, et pourtant je redoute trop qu'il en soit ainsi. Que va m'apprendre votre lettre que j'attends avec impatience ? Quoi qu'elle contienne, je vous demande Yvonne jolie de venir demain mercredi à 6 h au square, où je vous attendrai, car il est impossible de s'expliquer par lettre.

Peut-être vous a-t-on dit encore du mal de moi ? C'est possible, car je sais très bien que j'ai beaucoup de défauts, et je ne veux pas les cacher. Mais je vous aime, voyez-vous, et il me faut votre affection. Ce soir, à 6 h, je m'éclipserai un instant pour vous voir et vous remettre cette lettre, tant pis si je me fais « attraper ».

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le pressentiment que nos relations ne tiennent qu'à un fil. Il n'y a pourtant que huit jours que nous nous connaissons, et cela me semble incroyable. Dites-moi vite que je me trompe et je serai bien bien heureux.

Il y a un instant je suis passé devant la trésorerie et je vous ai aperçue par la fenêtre entrouverte. Vous étiez un peu songeuse, m'a-t-il semblé. Peut-être pensiez-vous un peu à moi ?

Dites, mignonne, ne m'aimez-vous pas un tout petit peu ?

Oh, allez, je sais bien que vous n'êtes pas obligée de m'aimer par le seul fait que je vous aime, moi ?

Je ne veux pas être égoïste avec vous comme le sont la plupart des hommes envers les femmes, et si je sais que je dois vous faire souffrir, je préfère vous laisser libre. Mais dites-moi non, car ce serait trop cruel pour moi.

Comme je voudrais pouvoir exprimer par écrit tout ce que je pense. Mais je ne sais pas écrire, moi. Aussi je vous supplie de ne pas manquer de venir au square demain soir. C'est entendu, pas ?

Restez ma petite de moi, mignonne adorable, et dites-moi vite que vous m'aimez un tout petit peu.

Moi je vous aime beaucoup beaucoup et je souffre de vous avoir vue ennuyée à midi.

Au revoir petite chérie, à demain soir.

Votre grand.

Mercredi 9 h

Je viens de recevoir votre lettre d'hier soir. J'en ai pleuré Yvonne ! Voilà bien longtemps que cela n'était pas arrivé.

Alors c'est fini, je ne vous appellerai plus ma petite fille, vous n'appuierez plus votre mignonne tête sur mon épaule et je ne verrai plus vos jolis yeux de si près... C'est bien dur pour moi de songer à tout cela, et pourtant vous aussi, vous en souffrez : chaque fois que je vous ai rencontrée depuis hier, vous aviez presque les larmes aux yeux en me parlant. Hier soir en faisant ma lettre, vous avez pleuré, n'est-ce pas vrai ?

Votre décision vous est pénible, et vous la prenez quand même : après cela, ai-je le droit d'insister ? Je ne le crois pas car, insister serait pour vous une source de nouveaux chagrins, et je ne veux pas vous faire de peine. Soyez libre, jolie petite, et soyez toujours heureuse, vous le méritez.

Moi, je reviens en arrière et j'essaierai de vous oublier, mais cela me sera dur, d'oublier que je vous aime, je m'entends, car vous aussi, vous resterez toujours ma grande amie. Pensez quelquefois à moi, je songerai bien souvent à vous, mignonne, et à notre bien courte idylle.

Dès que j'en aurai l'occasion, je quitterai pour toujours Privas et ne vous verrai plus.

Je tâcherai surtout de vite partir aux colonies, comme j'en avais l'intention depuis longtemps. Là-bas on oublie en s'abrutissant. Peu importe pour moi, j'ai beaucoup trop souffert pour redevenir heureux. Mais que vais-je vous dire là ?

Dites, mignonne, gardez le petit bout de gui que je vous ai donné : je voudrais qu'il vous porte bien bonheur. Et puis je ne veux pas que vous me disiez que je vous oublierai vite. Me connaissez-vous suffisamment pour affirmer cela ?

Vous voulez que je vous oublie, j'essaierai de vous obéir, mais le pourrai-je ? Je vous le dirai plus tard, voulez-vous ? Pour me faire bien bien plaisir, venez ce soir me dire adieu au square. Ne me refusez pas cela, dites, faites-le pour moi et pour que nous nous quittions bons amis. Je vous promets d'être sage et de ne pas vous faire de la peine. Vous viendrez, pas ? Je vous attendrai au square de 6 h à 6 h 10.

Tenez, je vous donne un petit bout de photo de moi. Je suis bien « moche » mais c'est pour me rappeler à votre bon souvenir. N'en auriez-vous pas une du même genre pour votre Georges ? (je n'aurais pas dû dire votre).

À ce soir, Yvonne, n'ayez pas trop de peine, vous aussi, et songez que j'aurais bien voulu être toujours votre Georges

lundi 11 h

Petite Yvonne, votre chagrin me fait beaucoup de peine et je ne veux pas que vous me preniez pour un méchant. Voulez-vous venir ce soir, pendant quelques instants avec votre Georges : je suis persuadé que tu reviendras après plus heureuse et avec de l'espoir, car je t'aime bien va, moi, et je ne peux pas prendre de décision....

Viens ce soir, à 6 heures, je t'attendrai devant l'EPS et non devant la trésorerie.

Il faut que je te parle longuement et que je te fasse quelques confidences : après tu jugeras toi-même et si nous devons nous quitter, du moins le ferons-nous en bons amis et en nous comprenant.

J'aurais bien voulu te voir hier après midi et voyant que tu ne venais pas je suis reparti à Vals mais passons là-dessus.

Viens ce soir sans faute, devant l'EPS,

Bien affectueusement

Ni lieu ni date

Petit poulet,
je t'ai vu trop ennuyée ce matin et je suis moi-même trop malheureux pour ne pas t'envoyer ce mot qui te tranquillisera.

Ce soir à 6 heures, si tu le veux, ou demain après-midi, nous trouverons une solution qui arrangera tout. Tous les deux nous parlerons, nous pèserons tout et nous prendrons une décision. Veux-tu, petite aimée ?

Vois, je t'aime ma chérie, je ne veux pas te faire de la peine, mais j'ai vécu déjà, et moi je ne veux pas séparer la question matérielle et notre idéal.

Je t'en supplie, mon Yvonne, réserve-moi quelques minutes ce soir. Nous dormirons l'un et l'autre plus tranquilles ensuite.

À ce soir ma chérie et espère en ton Georges qui t'aime.

Sans date

Yvonne. Pourquoi persistes-tu à me faire beaucoup de peine ?

Pourquoi ne pas consentir à venir quelques instants avec moi, alors qu'auparavant tu venais si volontiers ? Crois-tu que tu seras davantage compromise davantage en étant avec moi sur la route de Coux plutôt que sur l'Esplanade ? J'avoue ne pas comprendre le but que tu poursuis ainsi ?

Je t'ai fait dernièrement une grosse peine. Mais n'était-ce pas pour nous aider à être heureux tous les deux ? Et pouvais-je faire autrement, ou alors agir comme un gosse ?

Ne plus vouloir venir avec moi, c'est dire que nous faisons mal lorsque nous sommes ensemble, ou alors que c'est pour la galerie.

Mignonne, oui ou non, m'aimes sincèrement et de tout ton cœur ?

Ou bien plutôt continues-tu à m'en vouloir de t'avoir fait bien souffrir ? Cet après-midi encore je cherchais le moyen de pouvoir plus vite nous revoir. Dis, petite fille, ne crois-tu pas que nous pourrions justement discuter sur ce moyen si nous étions quelquefois seuls ?

Réfléchis, mon petit, mais songe que, volontairement tu me fais beaucoup de peine et agis selon ton cœur et non selon les convenances par trop étroites bien souvent.

Moi je t'aime et voudrais que tu me comprennes,

Georges

9 h

Petit poulet, votre Georges est bien bien ennuyé parce que sa petite a du chagrin... Il vous envoie ce petit mot pour vous dire qu'il vous aime beaucoup et que, pour ne pas être ennuyée, il faut bien penser à lui. Et puis, si votre maman vous gronde encore, dites-lui que nous cherchons tous deux « le bon but », le mariage, n'est-ce pas vrai, petite chérie ? En tout cas, voyez-vous, je crois fermement qu'il ne vous faut rien changer de vos habitudes, car votre maman serait contente de cette victoire et en abuserait certainement. Montrez-lui que malgré tout vous m'aimez bien, et je suis persuadé qu'elle s'inclinera.

Vous me demandez de vous voir seulement sur l'esplanade en passant. Mais, petite

mignonne, cela m'est impossible : le pouvez-vous vous-même, vous qui m'aimez bien un tout petit peu, pas vrai ?

Je veux toujours causer un peu avec vous, je veux toujours regarder de bien près vos jolis yeux que j'aime tant et serrer dans les miennes vos petites mignonnes mains qui se font bien aimer. Petite chérie, je vous aime voyez-vous et tout est là. Si vous m'aimez vraiment, passez sur bien d'autres choses et ayez foi en votre grand qui ne veut que votre bonheur. Je sais qu'à cause de votre maman votre peine est quelquefois un peu trop grande. Mais ayez du courage ma chérie et songez que votre bonheur n'en sera que plus grand lorsque pour toujours, je vous tiendrai bien serrée et que vous vous blottirez dans mes bras.

Je vous aime, mon petit, et, puisque vous m'aimez aussi, ayez du courage et ne soyez pas ennuyée. Votre Georges vous veut bien heureuse.

Si, par hasard, je ne pouvais pas vous rendre heureuse dès maintenant, je préférerais quitter Privas, comme je vous le disais ce matin.

Petite mignonne, ce soir, pendant que je surveillerai mon étude, écrivez-moi un mot et dites-moi que vous m'aimez beaucoup. J'attendrai votre lettre demain matin, au premier courrier, avec beaucoup d'impatience. Ou écrivez-moi un mot à 1 h aujourd'hui : vous pourrez me le remettre à 2 h moins 5 sur l'Esplanade. [dans la marge : je préférerais]

Je vous aime beaucoup et vous embrasse.

Votre Georges

« Il y a pour tout le monde un moment difficile pendant lequel on doute de soi, quand ce n'est pas des autres. Le tout est d'éclaircir ses doutes et de les résoudre. Le cœur a quelquefois besoin de dire : je veux ! »

« Et que ceux qui aiment ne se laissent persuader par rien ! Qu'ils ne s'attardent pas à discuter ! Qu'ils ne laissent pas apprivoiser leur tendresse ! Qu'ils ne se laissent point gagner par la fadeur des raisonnements ! Qu'ils s'inscrivent dans le bon sens de l'amour ! » — Rostand (*)

(*) La référence à Rostand est une erreur, peut-être involontaire, peut-être façon de "frimer", intellectuel, face à une Yvonne aimant la littérature?

Mardi, 22 h 30

Mon petit poulet de moi, ce soir je veux parler un peu avec vous avant de m'endormir : à 8 h moins le quart, je suis passé devant chez vous avec l'espoir de vous rencontrer mais je ne vous ai pas vue et j'ai été un peu triste ce soir. Après le coucher de mes zèbres, je suis sorti un peu pour rêver à ma petite. Puis, ne sachant pas où aller, et surtout de peur de me trouver beaucoup trop seul dans ma chambre, je suis allé au café du jardin prendre un tilleul. Je suis resté là une heure et demie et j'y ai laissé tous mes amis. Maintenant je suis bien seul ici et mon petit poulet me manque beaucoup. Mais je sais qu'en ce moment

ma mignonne pense à moi, et je suis heureux. Je suis heureux du bonheur que j'ai eu de vous connaître, et celui beaucoup plus grand encore de vous aimer et d'être aimé de vous. Vois-tu ma petite chérie, je suis un être très affectueux et je veux te rendre heureuse. Laisse-moi te redire encore que je t'aime, et que, en moi même, j'ai déjà organisé toute notre vie. Je te vois dans notre petit ménage, toujours souriante, toujours caressante, toujours affectueuse pour ton grand. N'est-ce pas vous, Yvonne jolie, que je vois ainsi ? J'ai à côté de moi votre lettre d'aujourd'hui. Je l'ai lue et relue mainte fois déjà et je veux la relire encore avant de m'endormir. Je ne veux pas que vous ayez du chagrin : soyez au contraire bien heureuse puisque je vous aime et que je veux votre bonheur.

Ayez confiance en votre Georges : Bientôt, allez, pour toujours vous serez avec lui. Le voulez-vous ainsi ma jolie poupée?

Je voudrais bien moi aussi rêver à vous cette nuit. Les rêves ne semblent-ils pas une réalité au moment où ils se passent ?

Yvonne je t'aime vois-tu et ce soir je te voudrais près de moi, comme tu le seras bientôt...

Je vous embrasse mille fois et je vous serre bien fort dans mes bras.

Georges...

Que je voudrais vous voir dormir sur mon épaule !

Cinq petites minutes à réserver pour demain soir 6 h

À demain ma jolie et bonne nuit

Je vous écris au crayon car je suis couché, excusez-moi !

Vendredi matin.

Petit poulet, tu vas lire cette lettre, sans être trop ennuyée. Je ne t'écris qu'après avoir bien souffert hier soir au noir, seul dans ma chambre. Laisse-moi te dire tout d'abord que je t'aime beaucoup beaucoup, et que je ne t'aime pas en égoïste. Je ne veux pas dire : « j'aime Yvonne, donc elle sera ma femme ». Non ma chérie, je dis : « j'aime Yvonne, puis-je la rendre heureuse ? » Mon idéal n'est pas fait seulement du bonheur que j'aurai de vivre aux côtés de ma petite, il est surtout fait du bonheur que j'aurai en rendant heureuse ma petite Yvonne !

Pourquoi te dis-je tout cela ? Pour que le poulet ne dise pas, après lecture de ma lettre, que je suis un méchant.

Eh bien mignonne, ce bonheur que je voudrais te donner, complet et pourtant sans grandeur, je me sens parfaitement incapable de le faire avec ma situation. Yvonne, je reviens à une question matérielle qui m'a longtemps préoccupé : pour moi, et par expérience, je sais que le bonheur n'est pas fait seulement « d'amour et d'eau fraîche »,

pardonne-moi l'expression. Il faut lorsque l'on a envie d'aller se promener que l'on puisse le faire, lorsqu'on veut acheter quelques meubles, il faut pouvoir le faire et cela grâce à des économies que l'on prélève sur mon traitement : or, je ne gagnerai, instituteur, que 783,33 francs (je l'ai bien calculé) c'est-à-dire bien moins qu'ici. Et irons-nous loin avec cette somme? D'autant plus qu'il me faudra attendre quatre ou cinq ans pour avoir de l'avancement. Le poste de St-Lager aurait pu nous donner satisfaction : je n'irai que provisoirement, et en octobre je n'y serai plus car certain instituteur le demande depuis plus de dix ans, et il sera sûr de l'avoir cette année.

Alors, mignonne, est-ce qu'il est de mon devoir d'épouser une gentille petite si je n'ai pas les moyens de la rendre complètement heureuse, et par suite, si je ne suis pas heureux moi-même ? Que faire, ma chérie ? Réfléchis en personne bien raisonnable et ce soir, ou demain après-midi, tu me diras ce que tu penses. Pour moi, je n'ai pas encore d'idée arrêtée, mais je me demande si je ne devrais pas mieux laisser mon poulet choisir quelqu'un qui ait une meilleure situation que moi, et qui sera plus capable que moi de la rendre heureuse !

Et j'en souffre mignonne, car je t'aime vois-tu, et il me serait bien dur de me séparer de toi ! Et pourtant me voilà pris entre ce terrible choix :

- Ou bien, puisque nous nous aimons, me marier avec mon petit poulet et, de par mes moyens matériels, être incapable de la rendre heureuse
- Ou bien la quitter maintenant, lui faire de la peine et m'en faire à moi, et garder l'espoir qu'elle trouvera mari beaucoup plus intéressant que son Georges (à 18 ans on peut et on doit espérer). Cette deuxième solution, raisonnablement, ne vaudrait-elle pas mieux?

Ce soir à six heures, nous causerons, pas ma chérie, en toute franchise et demain après-midi aussi !

À midi je t'accompagnerai un peu mais pas à 2 heures car j'ai gymnastique.

Donc ce soir à six heures juste.

Et poulet, n'aie pas de la peine, sois raisonnable et songe que ton Georges t'aime bien et qu'il voudrait sa petite bien heureuse.

Je souffre beaucoup, vois-tu, et il me tarde d'être à ce soir pour me confier à ma petite adorée : je suis sûr qu'elle me consolera.

Mille baisers de moi,

Georges

Si tu veux m'écrire un peu à une heure, fais-moi porter une lettre au concierge de l'EN, ou porte-la toi-même, tu ne crains rien.

Encore des baisers.

Vendredi 21 h

Petit poulet, je vous écris un peu ce soir pour vous dire encore que je vous aime beaucoup, beaucoup, et que je voudrais bien que vous soyez près de moi en ce moment, et pour toujours.

Que faites-vous en ce moment ? J'avais bien envie d'aller vous prendre à la sortie de la prière, mais je craignais de me faire gronder par vous. Je voudrais bien que vous me disiez en ce moment comment vous aimez votre Georges. « Je ne m'en rappelle plus. »

Dites, jolie petite de moi, savez-vous que je suis allé ce soir au café du Jardin prendre un tilleul, dès que je vous ai eu quittée. Ne me grondez pas trop demain : j'étais un peu ennuyé de ne vous avoir pas gardée longtemps avec moi ce soir, et j'avais le cafard de rentrer à l'EN.

Petite chérie, j'ai envie de partir d'ici. N'ayez pas peur, et suivez-moi bien : demain vous me direz ce que vous pensez de mon idée.

À l'EN, je n'ai qu'une apparence de liberté, puisque chaque fois que je veux sortir il faut que je demande la permission à mon directeur, qui est d'ailleurs très chic, mais un peu bizarre parfois. Voici ce que je voudrais faire : à Pâques, Chamontin viendrait à l'EN, et moi j'irais à Saint-Lager-Bressac (par permutation) : un joli petit poste, à onze kilomètres d'ici. Chamontin acceptera puisque, au mois de mai, il doit partir au régiment, et que pour me rendre service, il n'hésiterait pas. Une fois à St-Lager et cela, grâce à ma moto, il me sera très très facile de venir à Privas lorsque je le voudrais, plusieurs fois par semaine, pour y voir mon poulet de moi.

Certes, je n'aurais pas le plaisir d'accompagner ma mignonne jusqu'à la Trésorerie aussi souvent que je le fais actuellement, mais aussi le dimanche ou le jeudi je pourrais rester plus longtemps, et puis surtout voici la vraie cause de mon idée : je vous ai dit que j'avais fait une demande pour le Maroc afin d'avoir une meilleure situation.

Mais il est bien probable que je n'y sois pas nommé tout de suite, et alors j'aurais ainsi un poste intéressant, près de Privas, assuré pour octobre prochain, et où je pourrais amener ma petite. En disant cela je pense à la condition matérielle. Je ne suis pas tout à fait un gosse, et je sais très bien que l'argent est un élément du bonheur. Comment gâter un peu ma petite si je n'en ai pas les moyens ? Le traitement d'instituteur, s'il est intéressant à partir de 30 ans, est bien un peu faible au début, et le secrétariat de mairie (200 à 250 francs par mois) qui existe à St-Lager apporte là un appoint bien intéressant. N'est-ce pas votre avis mignonne ?

Ne croyez pas surtout après cela que j'aime l'argent, non allez, je ne vise là que le bonheur de ma petite, et notre bonheur à tous deux. Pourquoi ne pas essayer le sacrifice de se voir un peu moins souvent, si cela nous permet un mariage plus prompt et un bonheur plus complet par la suite ? Réfléchissez à mon projet (qui n'est qu'une idée pour l'instant) et dites-moi, ma mignonne, s'il vous convient. S'il vous ennuie un tout petit peu, je l'abandonne illico et sans aucun remords car moi aussi je serais bien malheureux de ne pas voir ma petite aussi souvent que maintenant.

Et puis zut j'ai bien envie de laisser tomber et pour un peu, je ne vous le dirai pas car j'ai peur de vous faire un peu de peine. Non ma chérie, comprenez-moi, c'est parce que je vous aime que je conçois un tel projet et je veux vous rendre heureuse.

Ecrivez-moi un peu à 1 h et donnez-moi votre lettre ce soir à 6 h car à 1 h ½ j'ai gymnastique avec mes zèbres et ne vous verrai pas. Ma petite mienne je vous serre bien bien fort dans mes bras et vous fais un long long baiser et puis je vous dis encore que je vous aime beaucoup et que je vais m'endormir en pensant à vous, car c'est de mon lit que je vous écris.

Mille baisers de votre grand

Moi

Au dos de cette carte datée du 30 avril



Petit poulet de moi,

Je reste à Aubenas ce soir et je t'envoie un bien affectueux bonjour.

J'ai attrapé une bonne rincée en venant en moto (j'ai bien arrosé ma casquette !!)

Beaucoup de baisers de ton Georges

À jeudi.

St-Lager-Bressac, le vendredi 3 mai 1929

Petit poulet, je te commence ma lettre à huit heures moins le quart, en attendant l'arrivée de mes gosses. Chamontin roupille encore et je me demande ce que je vais bien pouvoir dire à mes gosses toute cette journée.

Et puis mes affaires ne sont pas encore arrivées et Chamontin a fait partir toutes les siennes, si bien que nous avons dû nous coucher sans draps ni couvertures, sur un lit de l'école, et que j'ai bien mal dormi.

Hier soir, il y avait réunion du Conseil et nous nous sommes paillotés à minuit. Je suis mort ce matin, et je voudrais bien me laver, mais je n'ai ni serviettes, ni savon.

Il me tarde bien d'être à demain pour aller un peu voir mon poulet à Privas. Hier j'ai été bien content de passer un petit moment avec toi.

En venant j'ai attrapé une rincée magistrale que ton petit Jésus ne m'a pas évité. Sans doute qu'il n'a pas voulu t'écouter.

10 h ¼ Et voilà, je suis dans ma classe et je ne m'en tire pas trop mal.

J'ai 26 gosses (famille nombreuse) le plus jeune a 6 ans et le plus âgé 15 ans. Ils me paraissent tous bien gentils. Ah ! si ma mignonne était avec moi, comme je serais complètement heureux !

Dis, petite chérie, j'ai peur qu'il fasse mauvais encore et pourtant je voudrais bien voir ma mignonne. Et dimanche, pourrons-nous nous voir ? Iras-tu au ciné demain soir ?

Peut-être que j'aurai une lettre demain, de toi ? Que je le voudrais !

Je t'aime bien, mon poulet, et je veux que tu penses bien à ton Georges.

À demain. Excuse la brièveté de ma lettre mais, ce premier jour, je suis assez occupé.

Bien des gros minous de ton grand

Georges

St-Lager-Bressac le 8 mai 1929

Bonjour Yvonne, quelques mots pendant ma récréation puisque je te l'ai promis hier.

As-tu bien dormi et as-tu bien pensé à ton Georges ? Et ce matin, penses-tu à m'envoyer un petit mot ?

Hier soir, je suis vite parti de Privas sans même souper car Danetti n'était pas chez lui et en arrivant à St-Lager l'adjoint au maire m'attendait pour me payer à souper avec Chamontin. Nous nous sommes encore couchés à minuit : il me tarde que Chamontin soit parti pour que je puisse me reposer un peu.

Allons, entendu pour demain. J'arriverai à Privas vers 1 heure et t'attendrai sur l'Esplanade entre 1 h et 1 h ½. Fais l'impossible pour venir passer l'après-midi avec ton Georges. Veux-tu, mignonne ?

S'il pleut demain, je viendrai au train de 1 h et t'attendrai chez Riffoud jusqu'à 2 h moins ¼ ou 2 h.

Donc de toute façon je te dis à demain...

C'est ce soir qu'arrivent tous mes invités et je suis effrayé à la pensée du nombre de personnes qui seront chez moi. Ah ! si tu pouvais venir, comme je serais heureux ! Enfin, combine vite une visite à St-Lager et nous nous amuserons un peu.

Et puis je ne veux pas que tu sois ennuyée par ce que peut te raconter ta maman. Je t'aime bien et je veux que tu ne doutes pas du tout de moi.

Au revoir, mon Yvonne chérie, ton Georges te fait beaucoup beaucoup de caresses et te serre bien fort dans ses bras.

à demain

moi

Je change d'enveloppe !

St-Lager-Bressac le mardi 14 mai 1929 à 2 h ½

Petit poulet, un petit mot pour te dire encore que je t'aime bien et pour que demain matin je te donne encore l'occasion de penser à moi.

Es-tu bien sage à Privas ? Moi, il me tarde d'être à demain pour passer encore quelques minutes avec toi. Et puis samedi prochain, il faut absolument que tu viennes me voir chez moi.

J'irai t'attendre à 7 h ½, au train et ou bien je partirai avec toi jusqu'à Meysse comme on l'a décidé l'autre dimanche ou bien je te ferai descendre, tu viens avec moi à l'école, qui est à 3 ou 400 mètres, et nous partirons vers 9 h en moto à Meysse ou en auto d'ici, ce n'est qu'à 7 km. Par conséquent pas loin et nous arriverons comme le train là-bas. Choisis, mais je veux que tu viennes me voir soit le samedi, soit le dimanche.

J'ai eu une carte de Boyer ce matin, je te la joins. Tu vois comme il est marrant : il est tout de même bien brave de penser à moi. As-tu pensé à m'écrire aujourd'hui ?

À demain, pas, ma chérie ? Bien des minous de ton grand

Moi

[*en marge* : Pense à ma commission auprès de M. Buffaud : assurance de 10000 francs, mixte, pour 30 ans.]

St-Lager-Bressac le 23 mai à 9 heures

Petite chérie, tu vois que je tiens mes promesses, seulement ma lettre ne sera pas bien longue parce que nous venons juste de nous lever, et nous voulons partir d'assez bonne heure à Vals. Mon frère commence déjà à râler parce que je le fais attendre.

Mais à la place, petite mignonne, je te promets une autre lettre dès demain, que tu auras samedi matin.

Cela ne m'empêche d'ailleurs pas de te demander une longue lettre que je veux recevoir demain, dans laquelle je veux que tu me dises comment tu m'aimes.

Lucien m'a dit que tu avais l'air bien gentille. (Je lui ai d'ailleurs dit qu'il se trompait bougrement) et que tu lui rappelais un peu Paulette.

Demain soir je n'irai pas te voir, mon poulet. Ne m'en veux pas mais j'ai beaucoup de travail en retard, dans ma classe et à la mairie surtout à cause de l'électrification et je ne veux pas que cela dure... J'en profiterai pour bien travailler de 4 h à 8 h.

Et puis samedi nous passerons un moment ensemble. Et surtout dimanche je veux passer l'après-midi avec toi. Fais tout ton possible pour qu'il en soit ainsi et je t'aimerai beaucoup, pas mignonne ? Dis poulet, ton Georges m'a dit de te dire qu'il t'aimait beaucoup. Et toi, dis-lui un peu comment tu l'aimes.

Oh! que je voudrais t'avoir à côté de moi !

Demain matin à 7 h je passerai devant chez toi. Et ce soir, pense à m'écrire une longue lettre. Et puis peut-être une autre demain : que je le voudrais !

Au revoir, ma chérie. Mille caresses de ton grand de toi, rien que de toi.

Georges

St-Lager-Bressac le vendredi à 9 h ¼

Petite chérie, tu vois que je tiens ma promesse et que je viens vite t'écrire encore ce matin, en attendant ta lettre d'hier qu'il me tarde bien de recevoir. M'as-tu vu passer ce matin à 7 h moins 5 à Privas ? Ta fenêtre était entrouverte mais je n'ai rien pu voir.

Hier nous sommes partis d'ici à 11 h et nous sommes allés dîner à Lachamp-Raphaël avec Lucien. Cela nous a pris entre Privas et l'Escrinet, nous avons décidé d'abord d'aller à Vals par Mézilhac, puis une fois arrivés là-haut nous avons poussé jusqu'à Lachamp-Raphaël.

Nous sommes descendus par Usclade-et-Rieutord, et j'ai revu avec beaucoup d'émotion les endroits où j'ai passé de si doux moments avec ma Paulette et aussi de si cruels. J'ai revu cette école où nous avons habité ensemble de longs mois d'hiver. Il y a un an encore, nous étions ensemble là-haut. Lucien était avec nous et c'est à ce moment-là que nous avons pris les photos que j'ai pu te montrer.

Jeudi prochain, il y aura un an qu'elle est morte. Je veux aller ce jour-là à Vals...

Nous sommes arrivés à Vals à 6 h moins le quart. J'ai trouvé ma mère bien changée et cela m'inquiète bien un peu. Elle suit un régime très très sévère, mais je ne sais pas si cela lui fera beaucoup de bien.

Et toi, petite chérie, qu'as-tu fait hier soir à 6 heures ? As-tu pensé à m'envoyer une longue lettre ? Tu sais que je t'aime beaucoup, beaucoup, ma chérie !

Je voudrais bien aller te voir ce soir à Privas, peut-être d'ailleurs qu'au dernier moment je me déciderai ainsi, mais vrai j'ai beaucoup trop de travail à la mairie en ce moment, et il

me faudrait bien aller trouver quelques types d'ici pour ce travail. Ne m'en veux pas, ma mignonne, ce sera pour demain soir et pour dimanche toute l'après-midi. Tu sais, il faut me la réserver cette après-midi, ou je ferai les ombres sans cela, pas poulet ?

Dans quelques instants, la séance de vaccination va commencer. Ils m'ennuient tous ces gens-là, car ils m'empêchent de préparer mon dîner et de faire la vaisselle de mardi qui n'est pas encore faite. Je vois au loin le facteur : vite qu'il me donne ta lettre et je serai bien content, car je sais que tu vas me dire que tu aimes bien ton Georges.

À demain, ma chérie, peut-être à ce soir, mais je ne le crois pas.

Mille baisers bien affectueux de ton grand.

Mardi à 9 h 30 le 28 mai 1929

Petite chérie, pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit hier. J'ai eu l'inspecteur tout le matin (cela s'est d'ailleurs très bien passé), et le soir j'ai été dérangé par un gendarme de Vals qui est venu me voir et m'a emmené souper chez lui à Brune. J'étais bien ennuyé à la pensée de la peine que tu allais avoir ce matin, mais vrai je ne pouvais pas. Je te verrai ce soir, ma mignonne, et je sais que tu me pardonneras parce que tu m'aimes bien et que tu sais que je ne veux pas te faire de la peine.

Et toi, as-tu pensé à m'écrire hier au soir ? J'attends le facteur avec beaucoup d'impatience pour vite lire la lettre de mon poulet.

Ce matin je me suis levé à 6 heures pour faire subir à ma moto un bon nettoyage. Si tu voyais comme elle brille maintenant ! Elle vaut 4 sous de plus.

Je ne veux pas que tu sois ennuyée aujourd'hui parce que tu n'as pas eu de lettre de ton grand... Je te dis que je t'aime bien beaucoup et voilà. Et toi dis, mignonne, m'aimes-tu beaucoup ? Tu me diras comment ce soir, pas ma chérie ? En passant tes deux jolis petits bras autour de mon cou...

Dis, ne trouves-tu pas que notre après-midi de dimanche a bien vite passé ? Plus vite que les autres, il me semble même. Donne le bonjour à ta maman en lui faisant bien comprendre pourquoi je ne puis pas encore aller la trouver.

Demain je pars à Vals et je ne reviendrai sans doute que vendredi matin, car j'aurais trop le cafard si je rentrais le même soir. Maintenant il me tarde bien d'être à ce soir 6 heures, quoique j'ai bien peur que tu me grondes un petit peu.

Ta cousine Simone a demandé de mes nouvelles et m'a fait envoyer le bonjour par madame Robert de Meysse.

À quand ce retour à St-Lager ? Il faut vite organiser ça, pas poulet car nous sommes alors trop heureux, n'est-ce pas ton avis, mignonne ? C'est une petite vue que l'on prend pour notre vie de plus tard.

Je te quitte ma chérie, et je te dis à ce soir.

Bons baisers de moi

[*en marge* : Moi non plus je ne te dirai pas ce soir
que je t'ai écrit, au contraire, comme cela tu seras plus contente...]

St-Lager-Bressac — le mercredi à 2 h

Petit poulet, il pleut beaucoup aujourd'hui et heureusement que je n'ai pas décidé d'aller te voir ce soir, sans quoi je serais bien ennuyé, tu sais.

Mais mes invités viendront-ils seulement ? J'ai reçu une carte de Maurin de La Voulte m'indiquant qu'il ne pouvait pas venir.

Il n'y a donc plus que M. et Mme Amand de Freyssenet et leur gosse. Mais pourvu que le mauvais temps ne les empêche pas de descendre. Si encore ils avaient la bonne idée de me prévenir assez tôt je prendrais le train de 5 h ½ et je coucherais à Privas ce soir, puisque demain c'est jeudi. Mais je ne peux pas le faire, car tu ne vois pas qu'ils se radinent, si je n'étais pas là.

Demain s'il pleut, je ne sais pas trop ce que je ferai. Ou plutôt, si, je prendrai le train de midi qui arrive à Privas à 1 h moins le quart, et je repartirai à 6 h ½ (*).

Tu viendrais donc m'attendre à la gare, pas c'est promis ? Mais seulement s'il pleut, car s'il fait beau je n'irai pas à la pêche et j'irai prendre le café chez toi à 1 heure. Tu m'attendras alors, pas poulet? Je t'aime beaucoup, ma petite mignonne, et il me tarde bien que nous soyons réunis pour toujours. Et à toi, dis, ma chérie? Vois-tu, si tu veux, nous nous marierons au mois de juillet, mais alors il faudra supporter une petite séparation de vingt jours pendant ma période militaire. C'est pourquoi je crois qu'il vaut mieux attendre qu'on soit libéré de ce petit souci.

Quand même, dis, je pense que j'avais promis à Escouffier d'aider à vendanger en septembre à ses parents et qu'à cause de toi... je n'irai pas !

Ce matin j'ai écrit à maman. Sans doute ne tardera-t-elle pas à écrire chez toi car dès qu'elle reçoit une lettre, il faut qu'elle y réponde. Tu me diras ce qu'elle raconte, dis?

Dis petit diable, sais-tu que tu étais jolie toute plein à ton réveil ce matin et que je t'aurais dévorée de minous. Il me tarde bien de te voir dormir à côté de moi tu sais ma mignonne. Je passerai mon bras sur ton petit cou, comme lorsque nous sommes revenus de Largentière et tu verras si nous serons bien.



Georges, yvonne et son cousin Roger à Meysse

As-tu écrit à Simone ce matin ? Dis donc je pense que dimanche cela ne me sera pas bien commode de dîner au Ruissol à cause de la réunion du conseil municipal qu'on finira pas avant midi. À moins que nous ne mangions pas avant midi et demi ou 1 heure et alors je monterai là-haut en moto directement. Je te prendrai même si tu le veux en passant pour que tu puisses me montrer la maison, car je ne sais pas où elle se trouve. Évidemment, tout ça dans le cas seulement où Simone et Tatave viendront. Dans le cas contraire, réunion à St-Lager, tu peux en parler déjà aux petites Raphanel. C'est encore, je crois, la solution qui me plairait le plus. et à toi, dis, ma chérie ?

À moins que nous partions tous les deux seuls après midi en moto et que nous venions passer l'après-midi chez moi, tous les deux seuls. Dis qu'en penses tu mignonne de moi ? Ne crois-tu pas que ce serait la meilleure solution de toutes ?

Tu sais, ma chérie, je veux que tu m'aimes toujours beaucoup, beaucoup, tu verras si nous serons heureux tous les deux, va. Moi, je t'aime et même, il faut que je te dise que j'ai connu quelques jeunes filles depuis que je n'ai plus Paulette. Une en particulier, que je croyais aimer et qui, j'en suis certain, m'aimait beaucoup, du moins à sa façon. Je l'ai laissée bien de côté, et je sais qu'elle est bien ennuyée de me voir aller vers toi car elle m'aurait voulu pour mari. Mais moi, je veux être tout à ma petite Vonvon, et si c'est elle que j'ai choisie, c'est que je l'aime bien beaucoup, et que je suis certain que nous serons heureux tous deux malgré quelques petits soucis de début. Aie confiance en ton Georges, ma mienne, je suis certain que je t'aimerai comme j'ai aimé Paulette.

Et demain, mon petit poulet de moi, à 1 h moins le quart, avec le train s'il pleut, en moto s'il fait beau, évidemment sauf imprévu.

Dis, m'as-tu entendu partir ce matin ? J'ai bien couiné un petit peu devant la Trésorerie mais la fenêtre était fermée et je crois bien que le poulet n'a rien entendu.

Que je serai content si j'avais une lettre demain !

Mille baisers bien affectueux de ton grand de toi qui t'aimera toujours beaucoup.

() À cette époque, les déplacements dans la région se font essentiellement par train. La gare de Valence constitue le principal nœud ferroviaire pour les habitants de Privas et de la vallée de l'Eyrieux.*

Vals le vendredi matin 9 heures

Petite amie, je voulais bien t'écrire hier au soir à mon retour du Teil mais j'étais trop fatigué et suis allé me coucher de très bonne heure. Je me suis donc contenté de mettre à la poste la carte que j'avais oubliée dans mon portefeuille au Teil. Petite mignonne après-demain j'irai te voir. Je partirai de Vals sans doute le dimanche matin et dînerai chez ma cousine Je pourrai donc te voir à la sortie de la messe. Ne trouves-tu pas le temps un peu long cette semaine? Je suis bien sûr que si, puisque moi qui me promène, qui passe d'assez agréables journées, il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue et il me tarde bien d'être à dimanche. Nous n'irons pas au cinéma, pas mon poulet ?

Nous irons nous promener au bois... Je coucherai à Privas et en repartirai de grand matin pour Bourg-Saint-Andéol où je dînerai chez Péatier qui m'attend. De là je repartirai dans l'après midi chez Escouffier en amenant Péatier avec moi. Nous avons combiné tout cela hier au Teil et nous retournerons à Vallon car toute la famille Escouffier sera réunie ce jour-là et on nous y attend sans faute. J'y retourne d'ailleurs avec plaisir car j'ai été vraiment très très bien reçu chez Escouffier ces jours-ci. Hier au Teil notre journée a été bien remplie par toute une série de discussions sociales bien passionnantes et pour lesquelles je veux m'attacher avec force. Lundi j'aurais bien voulu rester encore à Privas et cela m'ennuie bien un peu à la pensée que je ne verrai pas mon poulet ce jour-là, mais Escouffier et Péatier ont tant insisté que j'ai fini par céder. Nous nous rattraperons dimanche, pas mignonne ?

Que fais-tu en ce moment : je te vois à la Trésorerie et je voudrais bien passer devant la fenêtre pour que tu te dresses vite afin de dire bonjour à ton Georges.

Les deux petites lettres que tu m'as adressées m'ont fait bien bien grand plaisir. Dis j'en recevrai bien une autre, bien longue, cet après-midi. Il me semble que nous nous parlons lorsque je lis une de tes lettres ou lorsque je t'écris et cela fait diminuer un peu la peine que j'éprouve à ne pas être avec toi.

Qu'il me tarde d'être à dimanche, petite chérie, et qu'il me tarde de te tenir bien serrée dans mes bras...

Je vais te quitter en pensant à ce dimanche. Pourvu qu'il ne pleuve pas !

À dimanche ! Ton Georges te dit qu'il t'aime beaucoup beaucoup et te fait bien des caresses

[en PS : Je voudrais bien te passer un des gâteaux ou quelques boules de chocolat qui se trouvent à côté de moi, pendant que je t'écris.

À Vallon j'ai vu Merle !??!!!!

Et attention aux garçons à Privas (Oh ! Le vilain jaloux!)]

Vallon mercredi

Petit poulet je pense bien à toi aujourd'hui et je voudrais bien que tu sois avec ton Georges. Il me manque quelque chose aujourd'hui, je crois bien que je me languis de ma petite.

Irais-je à Privas vendredi ? Cela dépendra du mot que je recevrai au Teil jeudi. Sinon à dimanche il me tarde bien d'y être !

Je pars demain matin à 6h pour le Teil avec Escouffier qui va bien mieux maintenant.

Je t'aime beaucoup ma mignonne. Ne te fais pas de souci. Ton Georges va bientôt te voir.

Bien des caresses de moi.

Vals 7 h le lundi

Petit poulet, ton Georges t'envoie vite ce petit mot pour te dire qu'il pense bien à toi et qu'il préférerait être à Privas auprès de sa mignonne petite fille, au lieu d'être à Vals. Les vacances nous ennuiant, pas poulet ? À 6 heures, j'ai bien pensé à ma petite, que j'aurais vu cinq petites minutes si j'étais resté à Privas.

Parti de Privas à 3 h moins 5 j'étais à Vals à 4 h moins 20 sans aucun arrêt, même pas chez Paulet. En arrivant, je suis allé faire un tour au cimetière et je suis resté avec ma sainte famille jusqu'à maintenant. Je me suis vite éclipsé cinq minutes pour bavarder un peu avec le poulet.

As-tu bien pensé à ton Georges, mignonne? Et surtout n'as-tu pas oublié de lui envoyer un petit mot ? Ton Georges t'aime beaucoup vois-tu et il voudrait bien tenir sa petite poupée dans ses bras, comme hier au soir, t'en souviens- tu, ma chérie?

Dis, petite chérie, si tu peux ne pas travailler vendredi après-midi, j'irai te voir ce jour-là, mais seulement à cette condition, car je ne crois pas qu'il me soit possible de partir de Vals avant 2 h et il me faudra rentrer vers 6 h ou 6 h ½.

Tâche de t'arranger pour ne pas travailler ce jour-là dans l'après-midi et nous pourrons rester de 2 h à 5 h ½ ensemble. Dis ma chérie, n'est-ce pas possible ? Pour ton Georges, qui t'aime beaucoup, tâche qu'il en soit ainsi. Afin de pouvoir me prévenir à temps, envoie-moi mercredi matin, sans faute, une carte postale sous enveloppe à l'adresse de

M. GB., réunion de l'Enseignement,
Café Bouton Le Teil

et dis-moi de venir vendredi, pas ? Que je le voudrais !

Jeudi n'oublie pas la longue lettre à ton Georges. Et puis sois bien sage, ne parle pas au petit soldat, ni au grand, car ton grand est un vilain jaloux et ça lui fait de la peine.

Le père Blanchard m'appelle pour dîner. Je quitte vite mon poulet, car je veux que ma lettre parte ce soir.

Je te fais bien beaucoup de caresses et serre bien fort dans mes bras.

Ton grand de toi

St-Lager-Bressac lundi 4 h moins le quart

Petit poulet de moi, je suis complètement flapi et il me tarde bien d'être à ce soir pour roupiller un peu. Et toi ? tu n'avais pas l'air plus solide que moi ce matin, et une nuit de repos te fera du bien, pas poulet ?

Es-tu bien contente de ta journée d'hier ? Il faudra me dire quelle est l'impression que t'ont produit mon papa et ma maman. Tu verras que tu les aimeras bien tous les deux et qu'ils te gâteront bien. Bientôt va, nous serons mariés. Dis donc et si on se mariait quelques jours avant Simone je crois le 21 août, si on se mariait le 24 seulement c'est un samedi et à cause de cela c'est impossible. Nous en parlerons demain, pas mignonne ?

Fais m'y penser, veux-tu ? Il faut bien se décider maintenant car nous n'avons que deux jours et ma période n'arrange guère la sauce. Voyons, nous pourrions nous marier le 28 ou le 29 août, de telle façon que Simone et Gustave puissent assister à notre mariage, ou alors solution la plus simple, qui nous évitera d'inviter du monde, le même jour qu'eux, c'est-à-dire le 27 août. Réfléchis un peu à cela et nous en reparlerons. (*)

Vers 6 heures, je descendrai à la poste pour souper avec le facteur. J'en profiterai pour poster la lettre au train afin que tu l'aies demain matin. Et toi, pourras-tu écrire un peu à ton grand de toi ? Je le voudrais bien tu sais car j'aime bien avoir une lettre de mon poulet.

Pour le 7 juillet, je crois avoir trouvé une combine pour aller à la pêche avec mon cousin. Je vais écrire à la direction de l'EN qui est mon inspecteur, pour lui demander de bien vouloir m'autoriser à m'absenter le samedi après-midi 6 juillet et le lundi matin 8 juillet pour une raison quelconque, par exemple nos fiançailles à Vals. Et alors je pourrais partir à l'autobus de 4 heures pour revenir le lundi matin ou le dimanche à l'autobus de Valence. Tu viendras avec moi le samedi soir et tu coucheras à l'hôtel à Vals, car nous n'avons pas de chambre disponible à cause des ouvriers de mon père. Nous passerons la soirée à Vals du samedi ensemble et celle du dimanche. Moi, je me sauverai toute la journée du

dimanche avec mon cousin, et je regrette que tu ne puisses pas venir avec nous, mais son auto est bien trop petite et nous serons quatre, à moins que Gustave veuille venir avec nous. Parles-en à Simone en lui écrivant. On « rigolerait » un bon peu, tu sais.

Sinon tu resteras avec maman et tu lui aideras à servir au magasin, tu verras si elle sera contente de toi, et vous en raconterez des choses... Je vois cela d'ici.

Heureusement que les vacances approchent vite. Je commence à en avoir assez de faire la classe : encore, si quelqu'un ??? était avec moi, tout irait bien. Vivement le mois d'octobre, pas poulet ?

Dis à ta maman de ne pas se déranger pour faire ma chambre. Je la ferai bien moi-même va. Non plus, je ne veux pas qu'elle m'achète une chemise ou alors elle serait trop brave avec moi. Et M. Gay lui as-tu parlé du vélo ? Je voudrais bien pouvoir m'en servir mercredi matin, car Chanteperdrix ne doit pas être bien content que je lui prenne le sien.

Pense un peu à mon cousin Eugène ! Si tu voyais quel bon vivant il est. On s'en fait pas tous les deux tu sais.

Et demain soir, petit poulet. Viens m'attendre à la gare, tu me feras plaisir. Il me tarde bien d'y être et de te faire beaucoup beaucoup de minous.

Je t'aime bien ma chérie, et je te serre bien fort dans les bras.

Ton grand de toi.

As-tu pensé à écrire à notre maman de Vals?

[Bonjour aux petits Raphanel, embrasse-les pour moi.]

() Georges et Yvonne se marieront finalement le 27 août 1929, le même jour que Simone (cousine d'Yvonne) et Auguste, manière de réduire le nombre d'invités... et donc les frais.*

St-Lager-Bressac le vendredi 10 h

Petit poulet, ton Georges est bien content de la soirée que nous avons passée hier ensemble. J'en garde d'ailleurs un souvenir au pied. Figure-toi que ce matin, en me levant, je ne pouvais pas poser le pied à terre tellement il me faisait mal. En marchant, cela va un peu mieux, mais je ne sais pas si je pourrai aller à Privas ce soir, et puis j'ai peur qu'il pleuve.

Je voudrais bien pourtant aller te voir. Enfin, si je ne vais pas à Privas, ma lettre te tranquillisera demain, et si j'y vais elle te fera bien plaisir quand même, car je me garderai bien de te dire que je t'ai écrit.

Pour dimanche, je veux absolument que tu viennes me voir avec les petits Raphanel. Redis-le à ta maman, et dis-lui que c'est moi qui ai dit de le lui demander. Maintenant qu'elle me connaît, elle ne pourra pas te le refuser.

Pense un peu à notre escapade au Pouzin ? Et à ce retour en moto ? Sous les yeux de ta mère encore ! As-tu digéré la mauvaise route ? Et à quand la prochaine balade en moto ?

À dimanche donc : prenez le train de 10 h, ne le manquez pas au moins, et ne fais pas de l'œil aux Normaliens qui y seront, c'est promis pas. Je ne crois pas pouvoir aller vous attendre à la gare, peut-être que si. Venez même s'il pleut, car je vous attendrai, ne l'oubliez pas.

Ah dis ! tu seras bien brave de me prendre quelques gâteaux frais à la pâtisserie Vialle. Nous les mangerons volontiers. Lorsqu'il y aura un autre concert, il faudra m'avertir, pas poulet ? Et nous tâcherons d'avoir cent sous de reste, ce jour-là afin de pouvoir aller au café.

Il me tarde bien d'être à ce soir pour savoir si je pourrai aller te voir. Pourvu qu'il ne pleuve pas et que mon pied ne fasse pas trop mal !

J'oubliais de te dire qu'hier soir j'ai crevé à Alissas, et il m'a fallu gonfler tous les kilomètres pour pouvoir rentrer à St-Lager vers une heure du matin. J'ai sommeil ce matin, aussi tu sais et je suis flapi.

Peut-être à ce soir. Ton Georges me prie de te dire qu'il t'aime beaucoup et il te fait une quantité industrielle de minous.

Ton grand de toi.

St-Lager le 29 à 9 h

Mon petit poulet, j'ai bien chaud et je n'ai pas beaucoup de courage. Mais je veux que tu aies ma lettre demain matin afin que tu sois bien contente. As-tu reçu ma lettre ce matin ? et es-tu contente de ton grand de toi ?

Hier soir, je suis revenu vers onze heures moins le quart, mais je n'y voyais rien du tout, et j'ai marché tout le long à vingt à l'heure à peine. À un endroit même, un peu plus loin que Chomérac, j'ai monté sur un tas de cailloux avec la moto et j'en suis redescendu sans me tomber. Mais j'ai eu un peu peur, tu sais ?

Allons, entendu pour dimanche, pas ? Prenez le train de Privas à 10 h 19 et venez directement chez moi. Je ne pourrai pas aller vous attendre à la gare à cause du travail à la mairie le dimanche matin. Je vous préparerai en revanche un bon café, et nous préparerons ensemble le dîner, ou plutôt c'est toi qui le prépareras, comme chez toi, pas mignonne ? Quelle bonne journée nous allons passer, dis.

Nous ne serons pas tous les deux seuls, mais nous serons chez nous, et nous ferons comme si c'était nous deux qui invitons les petites Raphanel. À propos donne-leur le bonjour de ma part, et demande-leur si elles ont digéré la limonade.

Ce soir donc je partirai pour Vals et passerai devant ton sanctuaire à 5 h et quart. Tu viendras me dire bonjour, pas poulet ? Et puis je n'en reviendrai que vendredi matin. Le

soir, j'irai te voir, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mettre nos invités à la porte le plus vite possible. Pourvu que je puisse arriver à six heures.

Dis, petite mignonne, je suis bien bien content d'être resté plus longtemps hier soir. Je t'aime beaucoup, ma chérie, et je veux que tu en sois bien persuadée. Tu seras heureuse avec moi, va, et je sais que tu feras tout pour que je le sois, pas vrai?

Mes gosses m'ont apporté ce matin un joli bouquet de roses, tu sais, qui sent rudement bon. Je voudrais bien t'en donner une, peut-être ce soir si je te vois.

Le facteur vient de rentrer et de m'apporter encore des renseignements sur deux ou trois postes d'instituteur. J'ai aussi une carte de Lapierre, très longuement rédigée : « Je t'en serre cinq » me dit-il et c'est tout. Moi je trouve que c'est suffisant, car au moment où il fait cette carte, cela me prouve qu'il pense à moi.

Ma chérie, n'oublie pas de m'écrire demain une longue lettre, tu me feras bien, bien plaisir.

Je t'embrasse mille fois, bien affectueusement, comme je t'aime, ton grand de toi.

le 15 à 3 h

Petit poulet de moi. J'ai beaucoup de nouvelles à t'annoncer, d'abord que je t'aime bien et que je veux que tu penses bien à moi.

Et puis, 1° que j'ai fait un bon voyage ce matin et en passant à Chomérac j'ai rencontré ton oncle Fernand avec qui j'ai bu le rhum. J'ai mis à peu près trois quarts d'heure pour venir, car j'ai marché un peu vite.

2° que j'ai reçu une charmante lettre du commissaire de police de Valence. Je te la joins, tu me la rendras jeudi. Tu vois qu'il y a toujours moyen de s'arranger.

3° que j'ai mangé un gros plat de fraises à midi

4° que j'ai oublié chez toi des lettres pour les journaux. Veux-tu m'en porter une à l'imprimerie de l'Ancien Combattant près de chez Rigaud, et une à l'imprimerie Loubarie.

5° que j'ai reçu une lettre d'un type qui voudrait acheter ma moto. Trop tard hélas.

6° que j'ai bien sommeil.

7° que j'ai fait une gaffe formidable. Le Contrôleur du Teil est venu à la mairie et j'ai oublié de convoquer les répartiteurs. Tout le monde était là sauf les gens indispensables. Tu parles d'un nez que j'ai fait. Perrin m'a pressé un petit poil et j'ai dû lui promettre de faire son budget pour samedi. Aussi à qui la faute? Je ne pense plus qu'à toi depuis quelque temps !

8° je ne viendrai pas demain soir, seulement jeudi matin. J'en profiterai pour travailler encore à mon budget. S'il faisait trop chaud jeudi je prendrai le train pour arriver à Privas à

1 h moins le quart. Mais je crois bien que j'arriverai en vélo. S'il pleut je prendrai le train de 1 h.

9° que je vais écrire à la Manufacture de Saint-Etienne pour acheter un vélo très chic à 750 francs, à condition toutefois qu'elle veuille en accepter le paiement pour le mois d'août, c'est-à-dire au moment où Galaud me paiera. Comme cela je serai tranquille, car j'ai absolument besoin d'un moyen de locomotion quelconque.

10° que je t'aime encore beaucoup et que je voudrais bien te serrer bien fort dans mes bras en te faisant beaucoup de minous.

11° que je veux que tu apprennes bien à faire la cuisine

12° et enfin ce qui te fera bien plaisir, que je t'ai acheté ce matin un dictionnaire ménager Larousse (au voyageur qui est venu me voir), à 195 francs où l'on trouve tous les renseignements dont on peut avoir besoin dans un ménage. Cela complètera le dictionnaire médical que je possède et c'est pour toi que je l'ai acheté.

Pense à mon budget tu seras bien mignonne, pas chérie ?

Et ton petit minet, comment va-t-il ?

Bonjour à ta maman et à jeudi.

Mille minous de ton grand de toi.

Les lettres qui suivent ont été écrites vraisemblablement en juillet, pendant sa période militaire

Jeudi 7 h du matin

Petite chérie je me lève et j'ai bien sommeil nous sommes arrivés (je dis nous car j'ai trouvé en route d'autres sous-lieutenants venant aussi faire leur période) à 3 h du matin et notre souci premier a été de trouver une chambre. Nous en avons trouvé une et ... je dors encore. À huit heures, nous allons nous présenter au général de Toulon et et l'on parle de nous envoyer dans un camp près de Nîmes. Je pourrai quand même venir te voir d'ailleurs cela n'est qu'un bruit qui court. Je te confirmerai la nouvelle par carte postale dans la journée et ce soir, je te promets une longue lettre, car je suis un peu pressé ce matin.

Tu sais, petite chérie de moi, j'ai vu tes yeux bien tristes hier au soir à mon départ et j'ai été bien malheureux dans le train. Près de moi il y avait un jeune ménage qui ne faisait que s'embrasser mutuellement pendant que le gosse roupillait. Et je pensais à nous deux et à notre futur bonheur. Car nous serons heureux ma chérie, je te le jure.

Je t'aime trop pour qu'il en soit autrement et je sais que je suis bien aimé de toi. Et puis ton grand Georges me prie de te dire qu'il a été bien sage et qu'il le sera tout au long de sa période.

Mon rhume est presque guéri et mon doigt aussi : l'air de Toulon me fait du bien.

Peut-être à dimanche, je tâcherai de t'en prévenir au sûr.

Bien des choses à ta maman, tes tantes et tes oncles de la gare.

Léon est-il venu? Si oui pensez à aller chercher mon vélo à St-Lager un matin.

A ce soir petite aimée, pense bien à moi et ne sois pas ennuyée car tu verras que ces vingt jours passeront vite et puis après... penses-y un peu veux-tu.

Je te couvre de baisers et te redis encore que je t'aime bien

Ton Georges

[Je vais me laver]

le jeudi à 21 heures 30

Petite mienne de moi, c'est bien mal installé que je te fais cette lettre que je t'ai promise et aussi je suis bien fatigué car aujourd'hui, nous avons commencé à bien bûcher. Et voilà les nouvelles, plutôt mauvaises d'abord.

Samedi matin, nous partons à Carpiagne, c'est un camp de manœuvres situé près de Marseille et nous prenons le train de 4 h du matin. Ce départ, fixé au samedi m'ennuie beaucoup, beaucoup, car je crains de ne pas pouvoir aller à Privas dimanche. Pourvu que les autres dimanches il n'en soit pas ainsi. Non va mignonne je te promets de faire l'impossible pour venir, soit vendredi soir, soit dimanche matin, quitte à rester que quelques heures avec toi que j'aime bien beaucoup. En tous cas ne compte pas sur des télégrammes de ma part car il n'y a pas de télégraphe là-bas et voilà tout de suite mon adresse :

GB sous lieutenant au 8e RTS

Compagnie de réservistes

Camp de Carpiagne, par Cassis, B. du Rh.

Dis petite chérie écris-moi bien longuement et bien souvent car je suis bien malheureux d'être ici va. Et puis raconte-moi bien toute ta petite vie car je veux bien savoir tout ce que tu fais.

Moi je te promets de t'écrire le plus souvent possible seulement il ne faudra pas m'en vouloir si je ne t'écris pas une fois ou deux car je sais que nous aurons beaucoup de travail. Je commande la compagnie de réservistes, c'est-à-dire ceux qui viennent faire période comme moi et ce qui m'ennuie c'est que je suis partagé entre le désir de leur faire le plus possible plaisir et la question de faire un peu mon service car il faut bien moi même que j'obéisse à quelqu'un.

Dis je pense bien souvent à toi ici et puis tiens, maintenant, j'ai envie de pleurer. Je voudrais t'avoir près de moi et puis vois-tu, ce qui me rend malheureux c'est de savoir que tu es ennuyée toi-même de mon départ.

Mais va mon petit poulet de moi je te promets d'être bien sage ici. Tu vois que je me couche de bonne heure et je sais très bien que je ne succomberai pas à la tentation, je ne suis pas tenté d'ailleurs. C'est toi que j'aime et tu peux avoir confiance en moi comme j'ai confiance en toi.

Sois bien sage à Privas, dis, petite mignonne, et que cela ne t'empêche pas de t'amuser va. On peut rire sans me faire de la peine.

Et surtout écris-moi vite. Il me semble que je serais plus heureux lorsque j'aurai de tes nouvelles. Si je pouvais aller te voir dimanche. Attends-moi bien à tous les trains mais ne viens pas à la gare, tu serais trop ennuyée si je n'étais pas là.

À la fin de ma période nous viendrons encore 1 ou 2 jours à Toulon. Tu sais pas ce que j'ai envie de faire : te proposer de venir me voir. Tu diras que tu vas à Vals et tu viendras ici pour revenir avec moi.

Qu'en penses-tu mignonne ? Pense à notre joie à tous deux et accepte.

Je te quitte poulet, en te répétant que je t'aime bien, bien et que je veux absolument te voir bientôt.

Mille baisers de ton grand de toi qui t'adore.

Bonjour chez toi

lundi 17 h 30

Petite mienne de moi, un petit mot pour te dire encore que je t'aime bien beaucoup, et qu'il me tarde bien d'être à dimanche. Le retour de Privas s'est assez bien passé jusqu'à Avignon, j'ai voyagé avec Perrin qui allait faire une période à Nîmes. J'étais avec deux copains dont Bouchet. Nous n'avons fait que roupiller dans le train, jusqu'à Aubagne où nous sommes arrivés à 2 h 30. Et comme personne ne connaissait le chemin, nous avons erré un bon moment à l'aventure. Pour comble du malheur nous avons attrapé une petite rincée. En cours de route ton petit déjeuner a été le bienvenu, tu sais. Nous sommes arrivés au camp à 5 heures moins cinq, juste cinq minutes avant le départ. Quel boulot ici ! J'en ai marre, marre ! Je n'ai pas eu une minute de toute la journée et maintenant je suis éreinté.

Voilà deux nuits que je n'ai pas dormi et la nuit d'avant ne valait guère mieux. Je voulais bien écrire chez moi aujourd'hui mais je suis trop anéanti et je vais dormir un peu. Et maintenant il me tarde bien d'être à dimanche prochain. Je ferai tout mon possible pour arriver avec le train du samedi 6 heures. Sinon dimanche matin comme hier. Oh ! Quelle belle journée j'ai passé avec mon poulet ! Vois tu je t'aime petite vonvon et il me tarde bien que tu sois pour toujours à Privas.

j'ai reçu une lettre du Maroc. Je ne suis pas nommé avec M Sicre, mais dans le poste de l'Internat primaire de Marrakech, classe à plusieurs cours. Je ne sais pas ce que c'est mais je me renseigne.

D'autre part, c'est entendu pour notre départ fixé au 28 septembre. Penses-y petite chérie. Aurai-je demain une longue lettre de toi ? Oh que je le voudrais petite chérie. Écris-moi bien souvent car je me languis trop de toi ici. Dis-moi bien tout ce que tu as fait dans la journée, cela me fera bien bien plaisir.

A samedi mignonne

Je t'envoie mes meilleurs baisers les meilleurs que j'ai gardés pour toi et te serre bien fort dans mes bras.

Cette dernière lettre vient clore cette série de lettres. Le couple est marié, le bébé à venir, prénommé Paulette, vient fermer la boucle.

Le 30 mai 1930 à 8 h ½

Petite chérie, ton Georges est bien malheureux ce matin, car il pleure la mort de sa petite Paulette. Je veux t'écrire un peu car je suis sûr que cela me fera du bien.

Il y a deux ans — déjà deux ans, et que de choses depuis — Paulette, assise sur son lit, me chantait une petite chanson de gosse pour me prouver qu'elle n'était pas malade, car elle venait de vomir son café au lait.

Moi assis devant elle, sur la descente de lit, je l'écoutais et j'étais heureux. Elle s'arrête brusquement au milieu de sa chanson, pousse un cri et me dit: «Georges que j'ai mal ! » et en même temps elle portait ses mains à l'estomac, puis elle criait « Oh! Geor... » et tombait sur le lit. Tu me vois, mon petit et je n'insiste pas davantage car ce souvenir me rend trop malheureux... Ma vie avec Paulette était finie et j'étais loin de me douter que je retrouverai un jour le bonheur que je venais de perdre si brutalement...

Tu sais ma mignonne jolie, que Paulette était gentille, douce, affectueuse et gaie et qu'elle me rendrait bien heureux. Je me demandais parfois, tant j'étais heureux, si ce n'était pas un rêve que je faisais... Elle aussi était heureuse tu sais, j'en suis sûr et elle ne demandait qu'à vivre !!

Sa mort aurait dû me rendre sage et plus gentil que je l'étais auparavant. J'ai glissé sur une mauvaise pente, entraîné par ma douleur que je voulais noyer, et j'ai été un sot. J'ai essayé de m'étourdir en buvant et avec des femmes, dont quelques-unes peu recommandables : je n'ai fait que m'abrutir davantage. J'ai connu une jeune fille que je n'aimais pas, mais je croyais encore tenir le bonheur, ou plutôt me raccrocher à un soutien, car je ne me confiais pas à mes parents. Ce fut là ma grande faute et tu sais toi-même les difficultés que j'ai eues le jour où il m'a fallu tout rompre.

Je t'ai rencontrée un jour, petite chérie, et peu à peu je me suis pris à t'aimer et à te vouloir pour femme. J'avais un idéal, je t'aimais, je devenais peu à peu heureux. Marié avec toi, je t'ai de plus en plus appréciée, malgré quelques petites anicroches dues à mon mauvais caractère, aigri d'ailleurs par mes souffrances.

Et maintenant, petite aimée, je suis heureux, bien heureux même car je sais que j'ai retrouvé en toi beaucoup de celle que j'avais perdue. Tu es brave avec moi, gentille et bonne, et je t'aime, ma mienne. Il me tarde d'avoir notre petit bébé : nous l'aimerons et nous serons encore plus heureux, tu verras ! Et moi, je te promets de bien faire mon possible pour te rendre heureuse comme l'était Paulette il y a deux ans !

Au revoir mignonne jolie, à tout à l'heure, que ma lettre ne te fasse pas de peine, mais qu'au contraire elle te dise combien je t'aime et je te suis reconnaissant d'avoir tout fait pour me faire oublier ma grand peine, peine qu'on n'oublie pas mais qui me paraît pourtant déjà bien lointaine.

INTERMÈDE

(Maroc 1931 — 1940)

Quelques lettres sans lien entre elles, dans cette période marocaine, si ce n'est de nous montrer la continuité de cette relation épistolaire. La famille se construit, Paulette, Lucette ; Jacqueline viendra plus tard. Mais le besoin d'écrire, de raconter, d'être présent malgré l'absence est toujours présent chez lui. La première série de lettres se situe lors de leur deuxième été au Maroc. Georges est à Marrakech, Yvonne au bord de la mer, à Casa.

Le 12 Juin — 8 heures

Mon cher petit poulet, un jour que tu es partie et il me tarde bien déjà de te revoir. Pour un peu, je partais aujourd'hui et puis j'ai pensé qu'il fallait être raisonnable et attendre encore un peu.

As-tu fait hier un bon voyage ? Paulette a-t-elle été sage ? Raconte-moi bien ton arrivée et toute ta journée d'hier, tu seras bien mignonne.

Moi je te raconte tout ce que j'ai fait hier et aujourd'hui :

d'abord je te dis que je n'ai pas couché seul ... rassure-toi, c'était avec M. Combier.

Après le départ du train, je suis allé faire un tour chez Maurice où j'ai bu le jus. Puis je suis allé à la maison. La porte fermée, je me suis mis « à poil » et au boulot : lit, vaisselle, gros nettoyage de toute la maison à grande eau avec l'arrosoir. J'étais vraiment parti d'un bon courage et j'aurais voulu que tu voies comment brillait notre maison.

Puis une douche et je suis allé boire l'apéro chez Marius (c'était 11 heures) avec Provy et Lascoux. Entre parenthèses, il est possible que le dîner qu'ils nous offrent ait lieu jeudi car dimanche ils sont presque tous pris, les deux dimanches d'ailleurs. S'il en est ainsi je n'irai à Casa que dimanche et peut-être cela vaudra mieux car Mme Carignon ne travaillant pas, nous pourrions passer toute la journée tous ensemble. Enfin, nous en reparlerons dans ma prochaine lettre.

Après l'apéro direction pâtisserie Blanchard pour becquer. Menu : salade tomates et haricots, blanquette veau (très bonne), côtes de blettes. Au moment où nous mangions les blettes, dans le magasin, une tête a passé à travers la porte : c'était M. Combier qui me cherchait depuis au moins une heure dans tout le Guéliz. Il n'avait envoyé aucun télégramme, car il est venu avec un ami, représentant à Casa, de Flaviac également. Nous les avons envoyés chez Turel en face et nous sommes allés leur offrir le café.

J'ai passé l'après-midi avec eux, on a visité la médina, le Guéliz et on a bu quelques demis car il faisait chaud. À 8 h ½ je leur ai payé à souper à l'Atlas où nous avons merveilleusement bien mangé ! Puis on a bu quelques demis et au lit à 11 heures du soir. Son ami a couché au Majestic et lui avec moi. Je n'ai presque pas fermé l'œil cette nuit,

aussi je suis flapi. Ils partent ce matin à Casa et M. Combier va y rester au moins une semaine encore. Nous irons donc le voir ensemble.

Il nous a apporté deux saucissons (du vrai), un paquet de marrons, des petites culottes et du linge pour ta petite et un coussin assez joli. Mme Combier nous a envoyé une gentille petite robe en laine. J'ai donné un saucisson à Maurice et l'autre pour Caragnon. Le bracelet y était aussi dedans avec le prix (110 f). C'est une simple chaîne en or, sans plaque, mais pas mal. Je vous apporterai tout cela en venant.

Recommandations du Georges au poulet :

- 1- vite une longue lettre.
- 2- une grosse bise à Paulette de son papa.
- 3- attention de bien lui donner régulièrement ses biberons et ne pas la sortir le soir.
- 4- sois bien sage et pense bien à moi.
- 5- mes bonnes amitiés aux Caragnon et à M.
- 6- écris vite à Vals et à Privas.

Au revoir petit mignon, il me tarde déjà bien de te voir mais je suis heureux que tu sois à Casa car il a fait chaud hier et aujourd'hui je crois que ça va taper énormément. Grosses bises de ton grand Georges, qui t'aime beaucoup beaucoup.

[*en marge* : Claudia était fâchée parce que tu ne lui avais pas dit au revoir.

encore des mimis à la petite fille et à la maman.]

1931 — Samedi 21 h.

Mon cher petit poulet,

Je pars de chez Maurice et je veux vite répondre à ta gentille lettre que j'ai reçue ce soir. Ta lettre m'a fait un peu de la peine et je suis parti à la poste pour t'envoyer un télégramme te demandant de revenir demain matin. J'ai réfléchi en cours de route, et c'est en papa raisonnable que je te réponds ceci : "Je suis aussi malheureux de ne pas t'avoir avec moi, j'erre un peu comme une âme en peine ici ; tu me manques, petite chérie. Et je comprends que je te manque aussi car tu es une petite fille bien gentille qui aime bien son mari. Mais il faut penser à notre petite Paulette que nous adorons. Il fait bien chaud ici et si la nuit dernière tu as mis un édredon à Casa, moi je ne pouvais pas m'endormir tellement j'avais chaud. Il vaut par conséquent mieux rester à Casa que de venir ici et voici ce que je te propose : si lundi soir, tu es toujours ennuyée, mais il faut que tu le sois beaucoup, prends le train de 6 heures mardi matin et reviens à Marrakech. Mais réfléchis bien avant : je crois qu'il vaut mieux que tu restes à Casa, j'irai bientôt te voir et nous serons bien heureux. Dans 15 jours, c'est la fin du mois et ta fille et toi êtes au bon air. Je te laisse libre et quoi que tu choisisses, je ne te gronderai pas.

Si tu restes, je t'enverrai mardi à 1 h ½ le Puritan. Préviens Maurice Gonnet de se trouver à l'arrivée du car mardi soir à 5 h ½ : et s'il y a quelque chose d'abîmé, refusez-le

carrément et écris-moi vite car je l'assurerai. Si tu viens mardi, envoie-moi lundi un télégramme, mais je te le répète encore, réfléchis bien et pense à notre Paulette.

—

J'ai reçu ce soir la lettre que je te joins et je te demande — Je sais bien que tu n'as pas beaucoup de courage mais tu le feras pour me faire plaisir — d'aller à l'adresse indiquée en portant la lettre. Vois ce que c'est et si c'est intéressant, accepte la place à partir du 1er juillet. Dis qu'il te faut retourner à Marrakech. Vas-y avec Caragnon ou Mme mais lundi sans faute car il pourrait être trop tard après. Je compte sur toi, ma petite chérie !

—

As-tu pensé d'écrire à Vals et à Privas ? Sinon fais-le vite car il fait trop chaud ici et je n'ai guère de courage. Soigne toujours bien ta petite fille et ne la laisse jamais seule chez Caragnon. Ne monte pas dans l'autobus avec elle et sois toujours bien sage.

Moi aussi il me tarde bien de te revoir et si j'osais, je sais bien ce que je te dirais, mais va, il faut être raisonnable.

Donne un bien gros bonjour à René et Lucienne ?! à Galluni etc. de ma part.

Peut-être je viendrai jeudi ! Je t'écrirai lundi pour te le dire. Sinon ce sera dimanche.

Rien de neuf ici. Toujours chaud et je n'ai pas encore préparé les malles. Les marrons glacés diminuent et... je crains qu'ils n'arrivent pas à jeudi, pourtant je me retiens.

J'ai sommeil petit poulet, je vais porter ma lettre à la poste et au lit, en pensant bien à toi.

Fais une grosse bise au petit phénomène de la part de son papa et ne t'énerve pas avec elle, pas poulet ?

Pour toi, mille bien grosses caresses de ton grand,
Georges
qui dort les yeux ouverts.

Vite une longue lettre de toi et dis-moi bien tout ce que tu fais.

Encore des caresses à toutes deux.

1931 — Mercredi

Mon cher petit poulet de moi,

Ce petit mot va te surprendre mais tu en seras bien contente et c'est pourquoi je le fais.

Je ne veux pas que tu aies du chagrin parce que je ne suis pas à côté de toi. Tu sais que je suis très heureux d'aller à la pêche, et mon bonheur doit te faire plaisir n'est-ce pas, poulet ?

Je suis sûr que tu ne penses pas comme Claudia, qui ne comprend pas que le bonheur des autres peut nous rendre heureux. Je penserai bien à toi ce soir, à 10 h ¼ de ma montre en particulier et je sais que tu penseras à ton Georges. Lis dans ton dodo et tu feras un gros mimi à notre petite fille de la part de son papa. Et surtout, dors vite.

Je ne sais pas à quelle heure je serai de retour demain, mais je pense que ce sera entre cinq et sept heures et demie. Tâche d'être rentrée à ce moment-là pour que je puisse te faire un gros mimi.

Et surtout petite fille, fais un bon souper et un bon dîner. Achète, je le veux, un bon bifteck, une petite boîte de sardines, et des oranges au marché demain et tu me feras bien plaisir.

Au revoir ma mignonne, sois bien sage avec Paulette et dis-lui de bien prendre son biberon si elle veut que je lui apporte des truites. Sois sans souci, et à demain.

Grosses bises.

Fès le 27 décembre 1932.

Mon petit poulet, il est dix heures et demie du soir et c'est de mon lit que je t'écris. Je suis gelé, il fait froid ici, et je serais bien heureux d'avoir ma petite avec moi, pour me réchauffer un peu. Je suis arrivé à Fès à six heures juste après un long et pénible voyage.

À l'arrivée nous avons bu l'apéro avec Benitant, Pompéi et les Ibanez, et les Gourguillon qui sont pour un jour ici et nous sommes allés souper tous ensemble. Un maigre repas d'ailleurs, et je préfère de beaucoup ta petite cuisine.

Après nous avons bu pas mal de bocks dans plusieurs bistrotts (sans exagération). On a bien discuté de choses et d'autres, surtout de syndicat et maintenant nous voilà au lit, Laffitte dans une chambre en face la mienne et Chapdeville pas loin. Je vais vite dormir en pensant à toi et à mes deux petites filles et demain matin, je mettrai ma carte à la poste.

Ne languis pas trop, mange bien, écoute bien la TSF et pense bien à ton Georges si tu veux que je t'apporte un petit souvenir de Fès, ainsi qu'à Paulette, si elle est bien sage. Grosses caresses, petit poulet et à bientôt. Quand tu recevras cette lettre, tu pourras dire « Demain il est là ». Beaucoup de minous et de partout. Je te serre bien fort dans mes bras. Embrasse bien les petites bien gentilles.

Georges

Pour comprendre la lettre qui suit, il faut savoir que Yvonne vient d'être grièvement malade, suite à une petite blessure à l'auriculaire, à une époque où la pénicilline n'existe pas. Elle restera hospitalisée vingt-et-un jours à Méknes.

De notre maison le mardi 3 avril (1934)

à 18 h 30

Ma gentille petite Yvonne,

Me voilà à la maison depuis une heure, seul avec les petites car les Lallemand sont partis allumer du feu dans leur chalet, et pendant que la soupe cuit je viens bavarder un peu avec toi. Paulette joue avec son fourneau et Lulu traîne son camion avec le poupon comme chauffeur. Il paraît qu'elles ont été très sages aujourd'hui et je leur ai dit que c'était pour cela que leur petite maman m'avait dit de leur apporter des jouets.

Elles ont du coup oublié le petit chien à Mansouri qu'il a apporté aujourd'hui. Rond comme une boule, ce cleps (sic) trotte dans la maison à la grande joie de nos deux petits monstraillous.

Il fait bon ce soir à Ifrane, ma petite malade, et la neige a presque complètement fondu. Madame Lallemand a ramassé un gros bouquet de violettes : je choisis les deux plus belles pour toi et te les envoie. Dépêche-toi de venir car tu en pourras ramasser tant et plus. Il y en a même une dans ton petit jardinet et je la regarde avec plaisir en pensant à la joie que tu avais de planter ces quelques fleurs.

Le facteur est passé et n'a rien apporté, même pas mon mandat, sauf toutefois la revue Nord-Sud que je t'apporterai moi-même jeudi. Dans un petit moment nous allons souper avec les petites car les Lallemand mangent chez Morato et ce soir à 8 h ½ au lit car j'ai un peu besoin de sommeil.

Et voilà pour moi et nos petites. Inutile de te dire que je pense à toi. Tu dois être en train de souper et de faire de grands discours à tout l'hôpital. Tu ferais bien de dire au docteur Giguet de te couper un morceau de langue car tu te fatigues trop...

Je pense encore à notre journée d'aujourd'hui et je suis heureux, heureux de te savoir guérie, heureux de voir et d'être persuadé que tu m'aimes beaucoup, heureux enfin de te retrouver gaie et petite fille, comme au temps où je t'ai connue.

Je t'aime, ma mignonne, et je veux te le dire maintenant. J'ai trop souffert de te voir souffrir et en danger, j'ai trop pleuré aussi, j'ai même trop désespéré de tout pour que tu ne sois pas certaine que je t'aime comme je ne t'ai jamais aimée et que je ne pourrai jamais me passer de toi.

Je t'aime et te promets de te rendre bien heureuse et de vite te redonner de bonnes couleurs. Tu seras ma gâtée toujours et je te jure que plus jamais je te ferai de la peine. Toutes mes forces et toute mon activité seront employées pour te donner le bonheur que tu mérites : je t'en fais le serment. Laisse-moi te demander pardon de t'avoir fait souffrir quelquefois, et considère que ma seule excuse est que je ne l'ai jamais fait volontairement. Les hommes sont égoïstes et par moment je suis trop homme : mais cela ne se produira plus, je te le promets bien va, ma mignonne. Je te promets encore de respecter ta croyance religieuse sans m'en fâcher.

Reste calme cependant et ne tombe pas dans l'exagération qui est la cause de ce que les religions sont souvent rejetées. Je te fais confiance, petite fille.

Je m'arrête pour aller souper et après au lit. Demain je reprendrai mon petit bavardage et le ferai le plus long possible, de façon que tu t'arrêtes de parler pendant que tu me liras : ce sera le repos forcé.

20 h. Je viens de bien souper : soupe fatma, lard, lapin froid d'hier, œuf coque, pomme, cigarette. Les petites dorment. Je m'en vais chez Morato boire le café avec Lallemand et ses copains qui ne partiront que demain. À demain petite étourdie, et surtout bonne nuit.

Mercredi 9 h. As-tu passé une bonne nuit ? Et n'as-tu pas rêvé un peu à ton Georges ? J'ai bien pensé à toi, moi, et ne me suis endormi qu'à minuit. Et j'en ai fait des projets pour te rendre heureuse. Viens vite me retrouver, dis à ta plaie de vite cicatriser et tu verras si je n'ai pas trouvé le secret de ton bonheur.

Il est 9 heures maintenant et les petites sont encore au lit : Lulu avec son camion et Paulette avec son fourneau, ses plats et une carotte. Majouba est arrivée et fait marcher les fourneaux. Tu verras comme tu vas être contente d'elle. Hier soir, sans que personne ne le lui dise, j'ai trouvé mon lit fait avec des draps propres et à ma place une chemise de nuit bien repassée. Ce n'est que peu de chose mais cela montre bien qu'elle a de l'idée.

Je vais t'envoyer cette lettre par les instituteurs de Casa qui descendent ce matin à Meknès. De cette façon tu l'auras aujourd'hui même et je crois que cela te fera plaisir.

Il me tarde d'être à demain pour descendre te voir et te faire quelques gros bisous et t'entendre bavarder à n'en plus finir. Si toutefois tu ne me voyais pas arriver, c'est que, fauché comme les blés, je remettrai mon départ au lendemain.

Sois bien sage, ma petite vonvon, et pour faire un grand plaisir à ton Georges, tâche de retenir un peu ta langue. Tu n'es pas encore redevenue la costaud que tu étais avant ta maladie et tu te fatigues vite. Tu parles trop, tu t'excites toi-même, tu éprouves le besoin de discourir avec tous. Essaie de te retenir un peu et je serai bien content de toi. Je sais bien que ta langue te démange, mais moi je préfère te voir reposer et cela me fait plaisir. Tu ne m'en veux pas dis, petite convalescente ?

Un petit mot encore, car je veux aussi écrire aux Chaignaud pour m'entendre avec eux : n'oublie pas de demander au docteur Giguet un fortifiant et le nombre de jours que tu dois rester là-bas. Pense bien à moi, songe que ton Georges t'aime plus qu'il ne t'a jamais aimée, que t'avoir vue souffrir et manquer te perdre a eu sur lui l'effet heureux de réveiller, en la fortifiant, toute l'affection qu'il a pour toi.

Pense et sois certaine que tu seras bien heureuse avec tes petites filles et moi et laisse-moi te serrer bien fort dans mes bras et t'embrasser mille fois bien affectueusement et ... amoureuxment.

Georges.

Deux lettres datées de 1940, Yvonne n'est plus à Colomb Béchar et Georges attend sa démobilisation. Il vient d'y passer les dix premiers mois de la guerre et retournera à la vie civile en août 1940.

Lundi 29 juillet 1940 à 13 h 30.

Cher petit poulet,
on sort de table et tout le monde est parti à la sieste. Avant de dormir, je veux t'écrire un peu comme chaque jour. Je me suis assis sur mon lit et prêt au sommeil car il fait encore très chaud. Rien de neuf à t'apprendre aujourd'hui.

Hier soir j'ai passé, comme chaque jour, deux heures à la piscine en faisant force plongeurs et démonstrations marrantes avec Rouné, Bennès, Karrière, Baret. J'ai même essayé le saut périlleux et je ne me débrouille pas trop mal. Nous avons tellement fait les fous qu'on a cassé la planche à plongeur. Nous ne sommes qu'entre hommes maintenant car toutes ces dames sont parties. Tu peux donc être tranquille à mon sujet...

La capitaine Jourdan pense partir jeudi ou samedi prochain. J'espère que mon tour ne tardera pas quoiqu'il n'y a toujours rien de nouveau à mon sujet. Le remplaçant de Jourdan n'est pas aussi sympathique que lui et semble bien mériter la réputation qu'on lui avait faite avant son arrivée. C'est un type avec lequel je ne m'entendrais guère si je devais demeurer ici.

Ce matin je suis allé à la piscine en sortant du bureau vers 11 h ½ car j'ai eu du travail. À midi nous avons parlé de démobilisation et Vaudin m'a fait vraiment plaisir en disant à un certain moment : *"Au fait on ne reverra plus Mme Blanchard, et je le regrette bien car c'est une des femmes les plus sérieuses et les plus sympathiques que j'ai connues"*. Le père Jourdan a renchéri : tu vois que tu as laissé une très bonne impression et cela me remplit de joie. Aussi suis-je content de te l'écrire. Ce soir je recevrai une lettre de toi et je t'écrirai encore après l'arrivée du vaguemestre(*). Je m'arrête donc pour pioncer un peu.

À ce soir petite chérie, bonsoir poulet, une grosse caresse avant de m'endormir de ton Georges.

Lundi 29, à 18 h

Ma petite femme bien à moi,

J'ai bien fait d'attendre le courrier de ce soir pour continuer ma lettre, car j'ai eu trois lettres de toi : celle de lundi dernier (huit jours), celle de mardi et celle de mercredi. Merci mille fois, petite chérie, de bien écrire à ton méchant Georgeou. Méchant, je dois l'être un peu, puisque dans deux de tes lettres tu me dis que tu as de la peine à cause de moi. Et tu fais bien de me le dire va mon petitou, car je ne peux pas arriver à me corriger de ma vilaine habitude d'être un peu jaloux.

Et pourtant va, crois bien que je n'ai jamais voulu être méchant en t'écrivant au contraire, car tu dois bien voir, par le nombre de fois que je t'écris, que je ne t'oublie pas. Pour les jeunes gens qui ont joué au tennis avec toi, c'était plaisanterie, parce que toi-même tu avais plaisanté en me l'annonçant. Pour la longueur de tes lettres, c'est parce que je

m'ennuie tellement sans toi ici que je voudrais en recevoir trois tous les jours, comme aujourd'hui. Mais va, oublie tout cela et n'exagère pas du tout ce que j'ai voulu te dire.

Je t'aime trop et j'ai le cafard et les larmes aux yeux (je te le jure !) de penser que je t'ai causé ainsi un gros chagrin. Écris-moi vite que tu me pardonnes bien, et joue au tennis avec qui et tant que tu voudras, va aussi beaucoup à la piscine, cela je le veux absolument, ou je suis fâché ! Va te promener aussi en vélo avec Paulette et Lulu, en attendant qu'on y aille ensemble. Et laisse-moi te faire un bien gros bisou pour me faire pardonner.

Dans ta lettre de lundi, tu me dis que je ne suis pas gentil de ne pas vouloir faire la déclaration. Je n'ai jamais eu cette intention et je pense bien que tu l'as reçue maintenant.

Autre chose, mon chéri. Je voudrais bien que tu ailles à Port-Lyautey avant mon arrivée. Cela te ferait du bien et te distrairait un peu. Si tu veux, vas-y dès réception de cette lettre (tu as dû recevoir des sous envoyés télégraphiquement de Rabat) et restes-y jusqu'au 10 ou 12 août.

(*) Vaguemestre : *militaire chargé d'acheminer et de distribuer le courrier aux soldats d'une unité.*

LA GUERRE AVANT LA GUERRE

(Juillet-août 1942)

Ce groupe de lettres restitue une image de la vie sous le régime de Vichy en 1942, avant le débarquement américain en Afrique du Nord qui amènera les Allemands à occuper la totalité du pays. Ça n'est pas encore la guerre, mais la guerre est implicitement présente malgré tout, à travers les difficultés des déplacements, les pénuries et une amorce de censure. Ces courriers permettent d'avoir un large panorama de la famille ardéchoise de Georges et d'Yvonne, des lieux aussi, Privas, Vals, Meysse, etc. Certains personnages réapparaîtront dans la suite des lettres de Guerre, en particulier Henri Rodrigues, le petit frère de Marguerite Lacroix, veuve de Léon Lacroix, qui sera passé des chantiers de jeunesse vichystes à la deuxième DB par le truchement de Georges.

Oran, le 23 à 11 h

[*écrit en marge* : Encore un mot dans ce petit coin pour te dire que je t'aime beaucoup et que je suis ennuyé d'être ainsi seul à faire ce voyage. Je penserai bien à toi et toi aussi, hein, et vivement mon retour.]

Mon cher petit poulet,

Je suis déjà assez loin de toi, et il ne me semble pourtant pas que je pars en France, tant il me semble anormal d'être tout seul pour faire ce voyage. Et pourtant, si tu savais les difficultés qu'il y a pour se balader, tu serais plus heureuse d'être restée tranquillement chez les Bénais et moi, si j'avais su je ne me serais sans doute pas embarqué dans un pareil voyage.

Mardi au départ de Casa tout allait bien et jusqu'à Rabat. Mais là quelle cohue ! Les wagons archi bondés de monde, dans les couloirs, impossible de bouger du compartiment ou presque. Et à Meknès, Fès et Oujda, encore un monde fou à monter dans le train. Et avec cela une chaleur épouvantable à partir de Port-Lyautey.

Un peu avant Petitjean, je me suis mis à casser la croûte et à faire honneur en particulier à la saucisse. Hélas, mille fois hélas ! La chaleur, ajoutée au sel de cette délicieuse saucisse, me donne une soif de « chameau » et à Petitjean je bondis au buffet, mais d'autres plus rapides que moi y étaient déjà et... je n'ai pas pu me faire servir à boire.

Tu te rends compte de ma figure en remontant dans le compartiment ! Je faisais si triste mine et il y avait de quoi que mes voisins eurent pitié et me firent avaler un bon coup de rouge et ils continuèrent à m'abreuver d'eau et de vin en cours de route. Tous les gens de mon compartiment étaient bien chics : une vieille bonne femme assise en face de moi, au départ de Casa, qui est institutrice à Mogador, qui m'aidait à interroger les gosses au certif' de Mogador. Bien entendu, ce n'est pas moi qui l'ai reconnue, mais bien elle.

Gentille femme, peut-être, mais vieux tableau défraîchi et mal peint dont tu n'as pas à être jalouse. À côté de moi, un ménage de Rabat et leur gamin assez turbulent. Le père Rédacteur à Rabat, destiné à remplacer peut-être M. Douard à Safi (car celui-ci s'en va officieusement à Sefrou) de plus, tronc-de-figuier(*) pur sang mais bien gentil. C'est lui qui m'a offert à boire et m'a même fait manger ensuite du jambon. Mais heureusement qu'il n'avait pas fait comme moi qui eut peur de m'encombrer d'une bouteille ! La prochaine fois, je prendrai une bonbonne.

Et puis, une cheffaine scoute, institutrice à Casa, réfugiée de France, costaud comme un Turc, plus homme que femme mais sympathique quand même. Et enfin, un ménage de Marseille : lui toubib à Marseille, et elle je ne sais trop quoi. Quoique Marseillais, ménage froid mais gentil, avec un gosse de trois ans que nous avons installé pendant la nuit dans un filet au-dessus de ses parents.

Et voilà mes compagnons de route qui formaient au total un bon milieu au point que le lendemain, le dîner de chacun se transforma en repas collectif, et que tout allait bien surtout pour moi.

La nuit s'est bien passée, mais chaleur poussière, charbon de la locomotive après Fès... Heureusement que le Georges avait pris soin d'enfiler son short avant de s'endormir, opération qui s'est faite au WC et non dans le compartiment.

À Bel Abbès, j'ai vu le 'pitaine Jourdan : embrassade, citronnade glacée et laïus réciproques. Ses hommages et caresses aux gosses vous sont envoyés par mes soins. Arrivé à Oran vers 17 h, chambre retenue, petite mais propre, au 4^e (mais j'ai l'ascenseur) à 30 francs la nuit : il n'y a pas de mal. Douche, savonnage, etc car j'étais noir comme un sénégalais. Hier soir, repas infâme à 30 francs dans un restaurant quelconque, et je me suis couché à huit heures et demie, éreinté et dormant comme un plomb jusqu'à sept heures ce matin.

Je suis allé au bureau du port ce matin à 8 h ½. Une queue de passagers m'y attendait, et je n'en suis sorti que vers 10 h ½, pour rentrer à l'hôtel et t'écrire en attendant l'heure d'aller manger. Le bateau que je prends est un petit bateau, genre l'Anfa, et transporte qd même cinq cents passagers, entassés les uns sur les autres. Il part demain à dix heures, après notre visite médicale, pour arriver à Marseille, paraît-il, dimanche soir.

Comme je ne pourrai aller à Privas le même soir, il faudra que je couche à Marseille. Je vais télégraphier pour retenir une chambre, et lundi, sans doute dans l'après-midi ou la soirée, je serai à Privas, d'où je t'écrirai encore, et où je retrouverai une et même plusieurs longues et gentilles lettres de mon petit poulet. Les Dufour, je les ai perdus à Oujda, dans la foule, et ne les ai plus revus, même pas à l'arrivée, tellement il y avait foule. Il faudra attendre d'être sur le bateau pour se rencontrer plus longuement. Après-midi, je ferai une bonne sieste, car il fait chaud ici, plus qu'à Casa et après j'irai sans doute me baigner à Mers-el-Kébir. Ce soir, au lit de bonne heure pour être au bateau à huit heures demain.

Et toi, mon petit, comment vas-tu ?

N'as-tu pas un peu le cafard de me savoir parti seul en France ? Je t'ai vue bien triste à la gare, mais j'espère que ces trois semaines ne seront pas longues et le 15 août à midi

n'oublie pas d'être à la gare. Les petites sont-elles gentilles avec leur maman ? J'espère bien que oui et je tâcherai de leur apporter quelque chose de France ainsi qu'à toi bien sûr, mais dis-moi un peu ce qui te ferait plaisir ?

Je suis sûr que vous êtes bien dorlotées et choyées chez la famille Bénais, que les langues de ces dames ne cessent pas de parler de leur mari (pas trop en mal, hein ?), que le patron n'a pas oublié de demander son congé pour le 18 août ou même le 17 (retiens les places à la CTM au moment voulu) et qu'Yves est sérieux avec sa fiancée.

Écris-moi vite, petite Yvonne, et sois bien sage aussi. Je ne suis pas encore arrivé et il me tarde de revenir et de te revoir. Au revoir, bonnes amitiés à tous, une bise à chaque fille et deux à Jackie — et beaucoup pour toi, de ton Georges

(*) tronc-de-figuier : expression raciste nord-africaine désignant un personnage très typé.

Marseille lundi à 13 h (midi heure du Maroc)

Mon cher petit poulet. L'estomac à moitié rempli, fatigué et me préparant à faire la sieste, je viens bavarder un peu avec toi. Tu as dû recevoir mon télégramme d'arrivée à Marseille et je suis sûr que tu me suis dans mon voyage. À midi donc hier dimanche nous étions pour ainsi dire arrivés, mais un brouillard formidable d'autant plus extraordinaire que c'est au pays du soleil ne permettait pas de rien voir. Le commandant du bateau ne s'y reconnaissait pas et le bateau dut jeter l'ancre tout près d'ici. L'attente fut gaie tu t'en doutes de 2 h de l'après midi à 8 h du soir. Enfin vers 8 h un remorqueur vient nous chercher et nous conduit au quai, dont nous n'étions à guère plus d'un kilomètre.

Deuxième visite médicale en débarquant (si tous ces toubibs ne me rendent pas malade !), passeport, douane, j'arrivai à l'hôtel vers 10 h du soir (Hôtel de la Poste où nous avons couché lorsque Jackie avait eu une otite). Mais depuis 11 h du matin je n'avais rien mangé et mon estomac était, tu peux le croire, bien bas dans mes talons.

Et à cause du retard du bateau pas moyen d'avoir des tickets d'alimentation. Rien à faire pour becqueter et je commençais à rôder comme un voleur lorsqu'à une vitrine je vis des pêches de vigne à 16F le kg. Le magasin était fermé mais éclairé à l'intérieur, on m'ouvrit et je m'en allai par les rues en mangeant une livre de pêches, délicieuses d'ailleurs mais loin de constituer un repas. Enfin mon estomac était calmé et vers 11 h ½ j'allais au lit.

Ce matin j'ai bu au lit 1 café, ou plutôt une espèce de café sans sucre ni saccharine car il paraît que ni l'un ni l'autre ne peuvent être donnés aux clients. À 8 h j'étais à la douane pour avoir des tickets d'alimentation et je n'en ressortais qu'assez tard ayant bien entendu loupé le train du matin me permettant d'être à Privas dans l'après-midi. À 11 h ½, le premier des clients, j'étais au restaurant à celui où nous mangions ensemble près de l'hôtel pour me rappeler un peu nos bons souvenirs. Après avoir donné des tickets pour 100 g de pain, 10 g de matière grasse et 60 g de viande je mangeais de fort bon appétit, trop bon même puisque je ne suis guère rassasié malgré les 28F que j'ai dû payer.

J'ai touché en effet ma ration pour trois jours, soit en tout 800 g de pain, 180 g de viande, 50 g de matière grasse et 20 g de fromage. Je toucherai paraît-il d'autres rations en arrivant à Privas. C'est tout de même bien triste, et soyons heureux d'être au Maroc, où il

me tarde plus que jamais de revenir, surtout pour te revoir, petitou, car tu sais bien que je languis sans toi et que je ne me serai jamais autant mordu les doigts de t'avoir quittée si longtemps. Mais attends-moi bien gentiment, car je reviendrai le plus vite possible. Il y a deux bateaux pour Oran, l'un le 7, l'autre le 11. Je prendrai peut-être celui du 7 pour être plus tôt avec toi, mais j'attends d'être à Privas pour avoir la réponse des wagons-lits.

Je voulais partir ce soir pour Privas, mais la plupart des trains, en particulier celui du soir, ne prennent des voyageurs que si les places sont retenues à l'avance et, bien sûr, le train d'aujourd'hui était complet. J'ai réussi à avoir une place pour demain mardi, à 7 h du matin (6 h du Maroc), et je serai (Inch Allah) à Privas vers 16 ou 17 h. J'ai télégraphié aux deux familles pour les prévenir de mon arrivée.

Maintenant je vais faire une bonne sieste en pensant à toi, et je préférerais la faire avec toi tu peux me croire. Et puis, je ne sais pas, j'irai peut-être prendre un bain de mer, mais rien n'est sûr encore, car je n'ai aucun désir seul si ce n'est celui de te revoir bientôt.

J'espère que tu as reçu ma lettre d'Oran et celles que je t'ai écrites sur le bateau. Tu vois que je ne t'oublie pas. Écris-moi toi aussi par avion tous les jours, et tu me feras un bien grand plaisir. Raconte-moi bien tout ce que vous faites, seule ou ensemble avec les Bénais et les petites. Yves vous charme-t-il toujours avec son accordéon et son violon ? (Attention de ne pas danser pour ne pas faire de peine au petit mari méchant.) Paulette et Lulu font-elles leurs devoirs de vacances et sortent-elles souvent avec leur maman ? Et mon Jacquou est-elle bien sage ? Dis-lui que je lui apporterai quelque chose de bien joli, et à toi aussi puisque tu es bien gentille, pas vraie petite Yvonne ? Je n'oublierai pas les petites non plus si elles sont sages avec leur maman.

Fais bien mes amitiés aux Bénais. Prends vite une grande feuille de papier à lettre pour m'écrire avec une écriture bien fine. Une bise à chaque fille de leur papa, et pour toi une grosse caresse, tu sais, celles que tu me permets quelquefois.

Au revoir, chérie.

[écrit en marge de la lettre : 4 h ½ je me réveille une grosse bise avant de sortir. Je vais aller poster la lettre et ensuite peut-être aller au cinéma.]

Valence, mardi 28, à 13 h

Ma petite femme chérie, voilà donc ma dernière étape avant Privas. Mais ici comme ailleurs, il faut se bousculer un peu pour avoir des places. Et je me suis installé à la terrasse d'un café en attendant le car de Privas qui part à 2 h. Dès que le chauffeur paraîtra, je bondirai pour avoir une place, car j'en ai marre de voyager.

Hier, après une sieste, je suis allé au cinéma à Marseille voir *L'Héritier des Mondésir* avec Fernandel. C'était marrant, et si on le joue à Casa vas-y avec la famille Bénais et les filles, car c'est bien amusant. Après, restaurant et au lit de bonne heure. Tu vois que ton grand Georges a été sage durant son séjour à Marseille, et comment pourrait-il en être autrement, puisque je t'aime beaucoup, beaucoup. Ce matin, départ de Marseille à 7 h

(6 h du Maroc) dans un train bondé, mais où j'avais une place retenue, heureusement. Du train, j'ai vu Avignon, Viviers, les usines Lafarge, Le Pouzin et le Rhône. Cela me rappelait nos bons souvenirs sur la route, t'en souviens-tu ? Et j'ai eu le cafard en pensant que tu n'étais pas avec moi et que je ne te trouverai même pas à Privas.

Tu sais petit chéri que je regrette vraiment de ne pas t'avoir emmenée ou de ne pas être resté avec toi. Je suis arrivé à Valence à 11 h ½. J'ai mangé dans un restaurant, bien mieux qu'à Marseille. Tout y est meilleur, le pain est moins noir et moins lourd. J'ai mangé une salade de concombres, tête de veau vinaigrette, haricots verts, fromage et une belle et fondante poire de l'Ardèche. Coût : 27 francs 50. C'est donné ! On est tout de même mieux ici qu'à Marseille, et cela me remonte un peu le moral.

Je serai à Privas à 4 h cet après-midi et demain soir je partirai pour Vals. Demain matin, je prendrai mes tickets d'alimentation à Privas, et je t'écrirai un peu, car je veux t'envoyer un mot tous les jours et j'espère bien que tu en as fait autant, pas vrai ma petite vonvon ?

Dans les vitrines de Valence j'ai vu de bien belles robes pour toi, mais malheureusement toutes avec tickets. Je tâcherai d'en resquiller un peu à la mairie de Privas, mais je crois que ce sera difficile.

Ta maman et mes parents doivent m'attendre avec impatience et moi il me tarde d'arriver, surtout à Casa... Et aussi il me tarde d'arriver à Privas, surtout pour lire tes longues lettres avec de bonnes nouvelles, je l'espère. Bientôt je te fixerai la date exacte de mon retour et ce sera au plus tard pour le 15 août au train de midi. Il me semble que ce n'est pas vrai de retourner à Privas sans mon petit poulet. Et toi, imagines-tu que je suis à 40 km de ta maman et que j'embrasserai tes parents dans quelques heures pour toi et les petites ? Que devenez-vous à Casa ? As-tu pensé à me dire ce qui pourrait te faire plaisir pour t'apporter.

Je vois le car de Privas qui arrive, excuse-moi de m'arrêter là, mais je veux mettre ma lettre avant de partir à la boîte de la gare, et il y a au moins 30 personnes qui attendent. Ce n'est pas un de mes vieux copains qui conduit, c'est dommage ! Que sont-ils devenus d'ailleurs ?

Au revoir, ma petite femme chérie, écris-moi vite et dis-moi que tu m'aimes bien. Cela me fait plaisir et surtout pense bien à moi.

Mes cigarettes ont bien passé la douane mais il ne m'en reste guère, et je ne sais pas si j'en aurai pour mon retour, car sur le bateau et à Oran, on n'en trouve pas et ici, il paraît que je n'ai pas droit à la carte de tabac, ce qui est un comble.

Caresses aux petites et bonjour à la famille Bénais.

[*en marge de la lettre* : Dis leur que j'ai donné le bonjour à la France pour eux tous. Mais comme tout a changé ! Au revoir chérie, une grosse bise de ton Georges]

Privas le mercredi 29 à 11 h

Ma chère petite femme. C'est de Privas que je t'écris, et même de notre chambre du 3è, qui n'a pas changé d'ailleurs.

Je suis arrivé hier à 4 h à peu près de l'après-midi, donc exactement après 8 jours de voyage. J'ai trouvé ta maman seule au magasin. Ensemble nous avons parlé longtemps de nous tous, de Léon et des oncles et tantes d'ici. Ta maman a un peu vieilli mais normalement je crois et elle paraît avoir remonté un peu le courant de la peine causée par la mort de ton frère. Puis je suis allé chez Emma, Albert, Élise. Là vraiment il y a du changement. Élise et Fernand ont un peu maigri mais se portent bien quoiqu'Élise surtout ait un peu vieilli. Mais Albert et Emma sont presque méconnaissables. Albert a été très touché physiquement et même moralement par la défaite, l'approche des allemands dans l'Ardèche et le lancement de bombes près de Privas. Sa santé a rapidement baissé et sa raison lui a manqué un moment. La mort de Léon n'a pas été aussi sans lui faire un gros mal, tu le penses bien. Encore maintenant on sent que sa conversation n'est pas bien animée. Il a décidé hier soir de partir avec moi au Maroc et, averti par Emma, je ne l'ai pas contrarié au contraire car il a toujours paraît-il, envie de voyager, puis il change tout à coup d'idée. C'est bien triste tu sais petit poulet et toute la famille ici en souffre. Quant à Emma, la fatigue des nuits blanches passées à le soigner et à le surveiller l'a vieilli de 20 ans et lui a donné une bien mauvaise mine. Je les remonte tant que je peux et si je réussis mon voyage n'aura pas été inutile.

Après je suis allé — à pied bien entendu — aux Mines. Milou et Amélie vont bien quoique amaigris tous les deux.

Quant à Marguerite et Cricri je ne les ai pas encore vues. Je descends après-midi à La Voulte où je passerai 2 heures auprès d'eux et elle montera à Privas à mon retour de Vals Impossible d'aller voir mes parents ce soir à cause de l'horaire des cars. J'ai téléphoné à mon père et j'irai demain jeudi matin. Ta maman m'accompagnera et passera la journée à Vals. Elle reviendra le soir même et moi je resterai jusqu'à dimanche de cette semaine. Après j'irai une fois au Teil et à Meysse puis je partirai vite te rejoindre : quelle différence avec nos voyages d'avant cette maudite guerre ! J'ai vu ton amie A. Riffard ce matin. Elle a un petit garçon de trois ans, son mari est prisonnier. Elle m'a dit de bien t'embrasser pour elle, de même que ton amie Marguerite (je ne me souviens plus de son nom) toujours célibataire et un peu changée aussi.

Hier soir nous avons dîné tous en famille chez ta maman. Mais le poulet et les petites manquaient. Ta maman bien entendu avait fait l'impossible depuis longtemps pour pourvoir au ravitaillement de son gendre. Pernod 45° offert par Fernand, soupe de haricots frais, lapin, gigot, pommes de terre sautées, fromages, fruits, vin ordinaire et vieux à volonté, café et gnôle. J'avais un peu honte de ce menu exprès pour moi. Aujourd'hui à midi, je mangerai seul avec ta maman et nous parlerons un peu de tous.

J'ai acheté à Cricri non pas un gros et beau jouet comme j'aurais voulu car impossible d'en trouver mais une dizaine de jouets qui me transforment pour elle en un véritable père Noël : petite poupée, bateau, bergerie, table, chaise, etc... Elle vient d'avoir la coqueluche et reste encore paraît-il un peu fatiguée.

J'ai reçu à mon arrivée ta lettre du 23. Quoique la double page n'était pas tout à fait pleine, petit méchant, elle m'a fait un bien grand plaisir. Dis à Jackie que je n'ai pas trouvé de bicyclette mais que je lui ai acheté un mignon petit violon pour jouer avec son fiancé. Pour Paulette & Lulu je n'ai encore rien cherché, ni pour toi, mais va je n'oublie pas ton anniversaire : je pense trop à toi en ce moment pour qu'il n'en soit pas ainsi. Par exemple, j'ai un peu plus le cafard parce que ni hier ni aujourd'hui, je n'ai eu une lettre de toi. Fais-moi donc plaisir petite femme chérie. Gros baisers aux filles et bonjour aux Bénais. Demain je t'écrirai de Vals après-midi.

[*en marge du recto* : Je compte avoir une lettre de toi ce soir ou demain, ma petite Yvonne. Une grosse bien grosse caresse de ton petit mari qui t'aime beaucoup.]

Privas le 30 à 8 h ½ du matin

Mon petit poulet chéri

Les voyages forment la jeunesse, dit-on, et c'est bien possible mais moi cela me fiche en rogne et vous allez voir qu'il y a de quoi. Ce matin, réveil avec ta maman à 6 h (5 h du Maroc) pour prendre le car de Vals de 7 h 30. J'étais donc un des premiers au guichet du car où l'on donne les billets avec des numéros d'ordre pour monter. Nous avions les N°7 et 8 mais 19 ou 20 personnes qui attendaient le car Valence–Vals. Celui-ci arrive, bondé bien entendu et l'on fait monter juste cinq personnes, donc pas nous. Et nous voilà donc obligés d'attendre gentiment celui de deux heures, que nous aurons sans doute avec nos numéros avancés de cinq places. Tu vois comme c'est gai de voyager !

Par exemple, au moment où je rouspétais un peu et par habitude je m'entends appeler « André ! C'était Jeanne, Auguste et leur petit Bob qui se rendaient à Vals pour 8 jours, et qui étaient dans le car que nous devons prendre. Nous avons bavardé quelques minutes et je vais les retrouver à Vals pour dîner Inch Allah ! Et maintenant j'espère que ce retard forcé de plus de 2 h me permettra d'avoir la visite du facteur vers 9 h, avec une longue lettre de mon petit poulet qui m'a oublié pendant deux ou trois jours et à qui je donnerai une bonne fessée en arrivant.

Hier à 5 h, j'ai pu, quand même, prendre le car pour La Voulte. J'y suis resté exactement 1 h ½. J'y ai vu Cricri, Marguerite et son père, la maman Rodrigues et Henri étant à un marché des environs. Cricri est mignonne, avec des longs cheveux ondulés, des beaux yeux noirs et bien bavarde. Elle était malade hier d'une rechute de coqueluche qui lui avait causé une hémorragie nasale. Malgré sa fièvre, elle m'a dit des « tonton Georges » tant et plus m'a parlé de Jackie Paulette et Lulu et de tata Yvonne. On voit bien que nous ne sommes pas oubliés par Marguerite. J'ai apporté à Cricri non pas un beau jouet, n'en ayant pas trouvé, mais une série de jouets différents les uns des autres, et qui l'ont rendue heureuse dans son petit lit.

Marguerite a bien changé. La mort de ton frère l'a touchée énormément et elle ne vit que dans son souvenir, parlant de lui sans cesse, écrivant de tous côtés pour savoir comment il était mort. Ma visite lui a fait plaisir car elle lui a rappelé les bons moments que nous

avons passés tous ensemble, te souviens-tu, petite vonvon ? Et puis je suis un peu pour elle un grand frère et elle nous aime beaucoup l'un et l'autre. Pauvre petite femme, sa santé s'en ressent un peu, mais elle reprend peu à peu le dessus car le travail qu'elle fait chez elle pendant que ses parents sont dans les marchés, et Cricri aussi, lui donnent de nombreuses occupations. Nous avons parlé longtemps de tout et de tous. Le papa Rodrigues a ouvert une vieille bouteille de vin blanc et ils m'ont obligé à emporter au moins 8 ou 10 kg de pêches et de poires.

Dimanche prochain ils viendront me chercher à Privas avec leur gazogène pour me conduire avec la maman au Teil et à Meysse. Marguerite devant aller bientôt à Marseille pour faire des achats (genre de ceux que je fais quand je vais voir Maurice) profitera peut-être de mon départ pour m'accompagner et assister au départ du bateau. Elle me guidera en tout cas pour choisir ce que je pourrais bien t'apporter puisque tu ne veux pas me dire par lettre ce qui pourrait te faire plaisir.

Elle tâchera aussi de se procurer des bons pour me permettre de vous acheter quelques vêtements ou sous-vêtements mais rien de certain encore. Je suis revenu le soir vers 9 h et ta maman m'attendait pour souper car à cette heure-là en France il fait encore grand jour. Après nous avons bu — comme nos vieilles coutumes — le café chez tante Emma, suivi d'une bouteille de mousseux offerte par Fernand et qui a un autre goût que le mousseux marocain. Je vois bien qu'ils font tout leur possible pour bien me gâter et ils sont vraiment tous plus braves les uns que les autres pour moi. Il me tarde maintenant d'être à Vals et j'y serais déjà si ce n'avait été la difficulté de trouver des cars dont l'horaire convienne.

Il fait très chaud en ce moment-ci et les gens voudraient voir venir la pluie, car tout sèche. Vous êtes certainement mieux à Casa à cause de la chaleur. N'oublie pas de présenter à Yves toutes les félicitations de son amiral pour son importante augmentation de salaire, en espérant qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Et toi petitou n'oublie pas d'écrire beaucoup et bien longuement à ton petit mari qui languit sans sa petite femme.

J'ai envie d'expédier au Maroc le matériel de camping qui est là dans la chambre. Qu'en penses-tu ? Est-ce que l'an prochain il ne pourrait presque nous être utile ? Ou alors je vais essayer de l'emballer prêt à être expédié au cas où on le voudrait.

Au revoir ma petite chérie, je te fais bien doucement une longue bise.

Embrasse bien les petites, bonjour à tous les 3 copains, mille caresses de ton Georges

Vite une lettre ! tous les jours !

[*en marge* : Je t'écrirai demain après-midi de Vals. Tu ne diras pas que je t'oublie. Encore une bise...]

Vals, vendredi 31 juillet, à 14 h

Ma petite femme chérie,

Je suis à Vals depuis hier matin, où je suis venu avec ta maman. Ma plus agréable surprise a été de trouver une bien gentille lettre de mon petit poulet, et tu peux croire que je l'ai lue et relue, car il me tarde toujours d'avoir de tes nouvelles. Vivement que je sois de retour pour te revoir. Nous avons donc trouvé à Vals Jeanne, Auguste et leur petit Bob, gentil petit garçon de trois ans, et j'en voudrais bien un aussi, mais voilà...

Ma mère sur un fauteuil, m'a fait beaucoup de peine à voir. Mon père, vieilli au possible, est maigre et voûté : c'est déjà un vieillard et tu sais que je suis quand même bien heureux d'avoir pu les embrasser pour nous tous. Le magasin est vide, vide complètement, pas un bonbon, ni gâteau, rien, rien. Mon père fait une fois par semaine cent ou deux cents galettes à la farine de châtaigne qu'ils vendent trois Francs pièce, et c'est avec cela qu'ils vivent. Bien entendu, le ravitaillement pour eux est bien difficile, car mon pauvre père n'est pas très débrouillard. Et tout cela est encore bien triste.

Jeanne et Auguste vont bien et m'ont raconté beaucoup de choses de la zone occupée. C'est à ne pas y croire, et j'en aurai des choses à vous dire à mon retour.

Ta maman est retournée à Privas hier soir. J'ai couché chez Mme Girard dans une belle chambre du bon vieux temps, car la maman y avait retenu deux chambres : une pour Jeanne et une pour moi. Ce matin, à 9 h, je suis allé à Aubenas voir Paulet. Il a maigri de vingt-trois kilos depuis la guerre et a été plus qu'heureux de me voir. Sa femme se porte maintenant assez bien, et ils ont un petit garçon de huit mois bien mignon. Après-midi, Auguste, mon père et moi irons promener un peu pendant que Jeanne et son fils resteront avec la maman. Il fait horriblement sec et chaud à Vals, et vous êtes mieux à Casa qu'ici. Jeanne a apporté pour les petites une jolie boîte de jeux que je leur porterai à Casa si elles sont bien sages avec leur maman et si elles ne se disputent pas. Tu me le diras dans ta prochaine lettre.

Demain matin, au car de 6 h, le seul du matin, je compte aller à Privas, d'où nous irons avec ta maman à La Voulte, et dimanche au Teil et à Meysse avec les Rodrigues, car les cars ne roulent pas ici le dimanche.

Je reviendrai à Vals mercredi et jeudi, où Elvire et ses gosses reviendront pour voir Auguste et Jeanne. Pour mon retour, je voudrais prendre le bateau direct Marseille-Casa, qui part, je crois, le 8 et arrive à Casa le 14 ou le 15. Je ne serai fixé que demain, à mon arrivée à Privas, et si cela n'est pas possible, je repasserai par Oran pour arriver le 15 au train de midi, mais je préférerais de beaucoup revenir par le *Maréchal Lyautey*, car tous les changements en cours de route sont bien compliqués. Je te le dirai dans ma prochaine lettre.

La maman, le papa, Jeanne et Auguste me disent de bien t'embrasser, ainsi que les petites, et tout le monde regrette bien de ne pas vous voir avec moi. La maman doit me donner deux paires de draps, mais je me demande si je dois les apporter ou les laisser à Privas. Je pense que Marguerite pourra m'aider à acheter un peu de tissu et des sous-

vêtements pour toi ; en prévision de cela, je me suis fait envoyer 1800 francs de mon compte courant de Rabat.

Pour ta veste en laine, je ne sais encore si cela va être possible, mais tu peux croire que je ferai tout ce que je pourrai pour l'apporter. En tout cas, je n'oublierai pas un petit souvenir pour mon petit poulet, qui sera deux fois plus joli puisque c'est ton anniversaire, et que je ne l'oublie pas.

Au revoir, petite Yvonne. Mon père tourne autour de moi avec sa veste et sa cravate, et tu devines qu'il attend que ma lettre soit terminée.

[*en marge des deux pages* : Sois toujours bien sage et bien raisonnable, fais mes amitiés aux Bénais et caresses aux petites de leur papa... et puis toi, bien sûr, une grosse caresse de ton garçon qui t'aime beaucoup...]

Privas, samedi 1er août à 10 h

Ma petite femme chérie,

Je viens d'arriver de Vals, et j'ai eu le grand plaisir de trouver ta lettre de mardi dernier, celle où tu me racontes vos journées de samedi et dimanche.

Je vois que vous avez passé de nombreuses heures agréables sur la plage, et j'en suis heureux pour toi et les petites. Mais comment as-tu fait pour te mettre en maillot, sans ton mari te servant de mur ? Attention aux curieux ! Y retournerez-vous ce soir ou demain ? Passez toujours d'agréables moments, mais sois toujours bien raisonnable, pour toujours faire plaisir au petit bonhomme qui t'aime bien. J'écris avec une plume de ta maman (tu les connais !) car j'ai oublié ma veste avec mon stylo à Vals.

En même temps que ta lettre, j'en avais une de Marseille m'annonçant un départ probable pour Casa direct de Marseille pour le 7 août. Cela me fait partir deux jours plus tôt, mais ce sera plus commode pour moi, et en prenant une seconde avec une réduction, cela reviendra à peu près au même prix qu'à l'aller. J'ai donc télégraphié il y a une demi-heure pour tâcher d'avoir une place, et j'attends maintenant la réponse. J'espère que ce sera entendu, et ainsi j'arriverai à Casa par le bateau le 14 ou le 15, où vous viendrez m'attendre, en vous renseignant sur l'heure d'arrivée à la Cie Paquet (le téléphone de M. le surveillant chef pourra heureusement être utilisé à cet effet). Dans ma prochaine lettre, je te confirmerai ou non ce moyen de retour. Dès que j'en serai sûr, je t'enverrai d'ailleurs, un télégramme pour que tu ne m'écrives plus. Si tu savais comme il me tarde d'être avec toi maintenant ! Bien entendu je suis gâté tant et plus ici par tous. Voici d'ailleurs mon programme de réjouissances :

- aujourd'hui midi : repas en tête à tête avec ta maman.
- à 4 h nous partons tous les deux à La Voulte où nous soupons et couchons ce soir.
- demain dimanche, avec le gazogène Rodrigues, visite à Meysse et au Teil et retour à Privas.
- lundi à midi je mange chez Élise avec ta maman qui ne me quitte pas de peur que je te

fasse des infidélités je crois (elle n'a peut-être pas tout à fait tort car mon jeûne est bien long ! !) mais ne t'en fais pas car je t'aime trop.

- lundi après-midi je vais en vélo à Vals (pas de car l'après-midi avant 8 h du soir) j'y couche, j'y mange le mardi à midi et à 16 h je m'en vais définitivement.

- mardi soir vers 6 h j'arrive à Privas : souper chez Tante Emma.

- mercredi midi dîner aux Mines je crois. J'irai un de ces matins au Ruissol.

- mercredi soir à 5 h départ de Privas pour La Voulte où je souperai et coucherai pour en repartir le lendemain jeudi à 5 h du matin afin de prendre le train Valence–Marseille à 6 h du matin. Je ne sais encore si Marguerite m'accompagnera ou non à Marseille, cela me ferait en tout cas plaisir car c'est une bien brave petite femme... Jusqu'à maintenant, impossible absolument de te trouver une veste en laine. Peut-être aurai-je plus de chance avec Marguerite !

Demain dimanche avec notre visite au Teil et à Meysse, je ne crois pas pouvoir t'écrire, mais je me rattraperai lundi matin avant d'aller dîner chez Élise. Tu vois en tout cas que je ne t'oublie pas et j'espère t'avoir fait plaisir en te racontant en détail tout ce grand voyage fait sans toi et dans des conditions bien différentes de celles d'autrefois.

Toi aussi tes lettres me font plaisir et tu es bien gentille de m'écrire en détail ce que vous faites, comme cela on vit mieux les uns avec les autres par la pensée. Je pense bien d'ailleurs avoir encore la joie d'avoir deux ou trois lettres de ma petite Yvonne avant mon départ.

Soigne bien énergiquement la toux des petites et méfie-toi pour elles des courants d'air et de la plage. Je voudrais bien ne plus les entendre tousser à mon retour.

[*dans la marge* : au revoir petite vonvon, un gros bisou de ton petit mari (vivement mon retour à Casa !) caresses aux petites et bonnes choses aux Bénais. Ge]

Eh bien, mon vieux petit bout de fafemme, tu te rends compte : écrire aussi fin que je le fais aujourd'hui (j'ai changé la plume de ta mère) et trouver moyen de ne pas avoir assez de ma feuille pour finir ma lettre, n'est-ce pas chic, cela ? Tandis que je connais quelqu'un qui oublie de remplir certaines lignes du fond ! Le facteur ne m'a rien apporté ce matin, mais j'espère bien qu'il est en retard, ou que j'aurai quelque chose de ma vonvon à Vals. En attendant, tu n'oublieras pas d'ajouter à la note que tu devras me payer le jour de mon arrivée, cette longue lettre qui, j'espère, te fera plaisir. Et peut-être que ce petit garçon... (qu'est-ce que j'allais dire, et qu'est-ce que je vais prendre ?).

Dis donc petit poulet, et ce samedi et ce dimanche se sont-ils bien passés ? Etes-vous allés encore deux jours de suite à la plage, comme la semaine dernière ? J'espère que la lettre que je trouverai à Marseille me racontera tout cela en détail. Vous avez raison de bien profiter du soleil et de la mer, et cela me fait envie, tu peux me croire. Dimanche prochain 8 et 9 août cependant il vaudra certainement mieux ne pas y aller tu sais pourquoi et je ne voudrais pas que tu en sois fatiguée. As-tu vu Madame Magelane et les petites sont-elles allées au cinéma ? Et toi, y es-tu allée, où ? Voir quoi ? Il faudra que tu me racontes tout cela à mon arrivée. Sois bien toujours raisonnable, et sage plus encore quand tu n'as pas ton méchant mari avec toi, et pense bien beaucoup à moi, quant à moi,

je ne fais à peu près que ça, et vois-tu, c'est parce que je t'aime autant, et même bien davantage que lorsqu'on était à Privas il y a douze ou treize ans. Et n'est-ce pas qu'il en est de même de toi ? Comme je serais heureux de te l'entendre dire !

Je viens d'envoyer une carte à Pillot, Roussel, Jung et de Johannis, et une à Maurice. Demain, je t'écrirai encore un peu de Vals, et après-demain de Privas. Et puis, en route pour le Maroc, où je sais que quelqu'un m'attendra avec impatience.

Ne mangez pas tous les poulets et canards et à bientôt à tous. Il faudra bien vous renseigner à la Cie Paquet pour l'arrivée du bateau de Marseille (je ne suis pas sûr que ce soit le *Maréchal Lyautey*) et pour l'heure, car la durée du trajet est, paraît-il, à peu près la même pour chaque bateau. Et, si c'est possible avec précision, viens m'attendre, au quai avec une autorisation de rentrer au port, bien entendu. Sinon, vous m'attendrez sagement à la prison. Au revoir, poulet, amitiés aux Bénais, une grosse bise à chaque fille, et pour toi toujours la plus grosse et la meilleure. Je t'aime bien, tu sais, et je suis bien sage à tout point de vue ici, pendant que je suis seul, car je sais qu'ainsi je te fais plaisir.

Encore une bise... Ge

Privas, lundi 3 août 1942, à 10 h

Ma petite femme bien chérie,

Je ne t'ai pas écrit depuis avant-hier, mais j'espère que tu ne l'as pas trop languie (expression ardéchoise). Quant à moi, j'ai bien beaucoup pensé à toi et le temps commence à me paraître sérieusement long avant de revoir ma petite vonvon. Je viens à l'instant de t'envoyer un télégramme pour t'annoncer mon départ pour vendredi et te demander une dernière et longue lettre à Marseille. J'espère que je l'aurai à temps et qu'elle sera bien longue et bien gentille, car j'ai bien l'intention de la lire plusieurs fois sur le bateau.

La Cie Paquet m'a annoncé un départ Marseille–Casa pour le 7. J'ai aussitôt télégraphié à Marseille, réponse payée, pour retenir une place, et j'attends la réponse d'un moment à l'autre. Mais je crois ce départ certain, et c'est pourquoi, avant même d'avoir la réponse de Marseille, je t'ai télégraphié ce matin, quitte à t'envoyer un mot si je n'avais pas de place, ce qui m'ennuierait d'ailleurs beaucoup. Je serai donc à Marseille jeudi en partant d'ici le matin de bonne heure, et à Casa le 14 ou le 15, peut-être avant si le bateau s'énerve un peu. Il me tarde d'arriver...

Voici maintenant le journal parlé, en espérant que mes longues lettres te font bien plaisir et que « tu me revaudras » cela à mon retour. Samedi à 16 h, ta maman et moi avons pris le car pour La Voulte (voyage debout, pour ne pas changer). Tout le monde nous attendait là-bas et avant le dîner je les ai aidé à charrier des pêches, car ils en vendent aux détaillants des dizaines de tonnes chaque jour. Tu te doutes que leur commerce marche d'une façon parfaite, et c'est tant mieux. Cricri était guérie et m'a fait toute une série de

bonnes manières, et m'a même parlé de Jackie et de ses grandes cousines. Henri n'a guère changé : il a fini son chantier de jeunesse, par devancement d'appel car il n'a que vingt ans, est chef compagnon dans le canton et même SOL. Tout le monde était heureux de nous voir. Comme toujours chez eux, nous avons dîné tous vers 9 h ½ un léger mais bon repas préparé par Marguerite, toujours bonne cuisinière. Nous avons veillé ensuite jusqu'à minuit, et j'ai couché dans le lit d'Henri, ta maman avec Marguerite. Le dimanche matin, je les ai encore aidés à charrier des pêches et des tomates. J'ai acheté un peu de pâtisserie pour le dessert, et vers 11 h, Henri et moi sommes allés à bicyclette nous baigner dans l'Eyrieux, à l'endroit où nous étions allés il y a quatre ans. T'en souviens-tu ? Dis à Yves que j'en ai profité pour étrenner et essayer des lunettes sous-marines appartenant à Henri, et c'est en effet épatant pour bien y voir dans l'eau. À midi, nous avons encore mangé chez les Rodrigues et vers 2 h, sur le vieux camion à gazogène, en route pour Le Teil. Nous sommes arrivés chez Marcelle vers 3 h ½ ; elle nous attendait et nous a fait goûter.

[*En marge de la page* : Ta maman t'embrasse bien. Ta tante Emma rentre et elle n'a absolument rien trouvé ni pour toi, ni pour les filles. Espérons qu'elle aura plus de chance d'ici après-demain]

Marcel et elle n'ont guère changé, quoique celle-ci ne marche que difficilement. Ils habitent maintenant chez le père Joffre, qui a perdu sa femme il y a un mois environ. Vers 6 h, nous sommes partis à Meysses, où j'ai pu voir tout le monde. Gustave et Roger pas du tout changés, ni la tante d'ailleurs. Robert, devenu un garçonnet paraissant plutôt chétif. Quant à Simone, elle a pas mal vieilli, et on lui donnerait 35 à 40 ans. Ses cheveux sont devenus tout gris. Pas plus à Meysses qu'au Teil ils ne souffrent trop des restrictions, car à la campagne on s'arrange mieux. Nous avons tous dîné chez eux à 9 h du soir : saucisson que tu connais bien, omelette, épinards, nouilles, bœuf en daube, fromage, pêches, café, pousse-café, le tout arrosé d'un délicieux vin de Clinton. On ne se serait pas dit en France mais que ne ferait-on pas pour un neveu qu'on n'a pas vu depuis 4 ans ? Simone nous a cependant demandé à l'avance nos tickets de pain. Bien entendu, tout le monde t'embrasse bien ainsi que les petites, et regrette que tu n'aies pas pu venir avec moi. Nous sommes arrivés à Privas le soir à minuit, et les Rodrigues sont repartis aussitôt pour La Voulte avec Marguerite et Cricri. J'étais tellement éreinté de cette promenade faite malheureusement sans mon poulet, j'ai pensé tellement intensément à toi dans mon lit que je n'en ai pas dormi avant 2 h ½ du matin, et je suis tout flappi aujourd'hui. J'ai revécu par la pensée nos premières rencontres à Privas, nos 13 ans de mariage passés ensemble, et certainement que tu devais rêver à moi au même moment.

Aujourd'hui je me suis quand même réveillé à 6 h ½ : il pleuvait, et cela a fait beaucoup de bien, aussi bien contre la chaleur que pour la sécheresse formidable dont souffraient les paysans d'ici. Cela s'est calmé au moment où je t'écris, mais je me demande si je vais pouvoir aller à Vals en vélo cet après-midi, comme je l'ai décidé. Il le faudra bien pourtant, Tante Emma vient de rentrer, et je me suis arrêté un moment pour bavarder avec elle : Albert vient encore de faire des siennes pendant deux nuits et hier toute la journée, se plaignant sans arrêt de ce qu'on lui veut du mal, et évidemment, empêchant Emma de dormir. Je me demande comment cela finira, c'est bien triste en tout cas.

Emma vient de partir voir ce qu'elle pourrait acheter d'utile aux filles. Marguerite doit être par ailleurs à Tournon aujourd'hui pour t'acheter (si possible) une veste en laine, indémaillable et tissu pour chemises. Espérons qu'elle pourra me faire ces commissions. Quant à moi, je profiterai de mon passage à Marseille pour t'acheter quelque chose comme promis.

Si je peux partir ce soir à Vals, je reviendrai ici demain après-midi vers 4 h. J'irai voir un peu les oncles du Ruissol, et le soir nous souperons chez Emma.

Mercredi à midi chez Amélie, et le soir à La Voulte d'où le papa Rodrigues me conduira le lendemain à Valence pour prendre le train de 6 h.

Ge

Vals, mardi 4, à 11 h

Mon cher petit bout de femme, je suis à Vals encore pour une heure, et j'en profite pour venir bavarder un peu avec toi, toujours certain que tu es heureuse de recevoir en détail de mes nouvelles. Hier, j'ai eu le grand plaisir d'avoir ta lettre de jeudi dernier. Je l'ai déjà lue et relue, et je compte bien en avoir encore une autre à mon arrivée à Privas ce soir.

Hier à midi, comme j'ai dû te le dire, j'ai mangé avec ta maman, Albert et Emma chez Élise et Fernand. Comme bien entendu, un bon dîner : truites, rôti de veau, haricots verts, etc., et quelques bonnes bouteilles de derrière les fagots.

Albert m'a appelé à part après dîner, et après m'avoir dit qu'il était heureux qu'on revienne tous définitivement en France, m'a donné 3000 francs pour me dédommager un peu des frais de voyage. Tu vois bien, une fois de plus, que tes parents sont tous les mêmes à notre égard. L'après-midi, j'ai pris le vélo de la tante Élise et en route pour Vals — car il n'y a pas de car dans ce sens au cours de l'après-midi. Tu dois te rendre compte du courage que je pouvais avoir, après ma nuit aux trois quart blanche et mon repas chez Élise, pour monter le col de l'Escrinet.

J'y arrivai quand même, et assez facilement, ce qui prouve que j'ai toujours conservé mes muscles ! Et après le col, la descente ne fut qu'un plaisir pendant seize kilomètres. Arrivé à Vals à 17 h à peu près, j'y retrouvai Jeanne, Auguste, quant à Elvire, elle n'arrive que ce soir, et je ne la verrai pas puisque je m'en vais à 3 h. Depuis mon retour à Vals, je n'ai pas bougé du magasin (absolument vide) pour essayer de tenir compagnie à ma pauvre et brave mère impotente dans son fauteuil. Elle m'a donné une bricole pour les filles et un peu d'argent, comme elle faisait autrefois. Jeanne est très gentille pour elle, et tu peux croire que c'est bien à cause de ma sœur que je suis tranquille pour mes parents.

À 3 h, je prends le car pour rentrer à Privas, et j'ai un peu beaucoup, tu t'en doutes, le cafard de laisser mon père et ma mère, eux qui, ne sachant pas faire le marché noir, n'arrivent que très difficilement à se ravitailler.

Mais enfin, il le faut, et je sais que tu m'attends et il me tarde trop d'arriver et de te revoir. Ce soir, au passage, puisque j'ai le vélo d'Élise, je m'arrêterai au Ruissol pour aller voir ta tante Zélie, puis je souperai chez Emma avec ta maman. Demain à midi, aux Mines, et demain après-midi, départ.

La maman de Vals m'a donné deux bons draps que j'emporte avec moi ce soir. Je les laisserai à Privas sans doute, et elle m'a dit qu'elle nous en donnerait encore lorsque la succession serait réglée, ce qui est toujours en cours à cause de parents que l'on recherche. Je les laisse en tout cas tous avec un peu de peine, tu t'en doutes, et en me demandant quand pourra-t-on les revoir tous ensemble ?

Jeanne me dit de te dire que lorsque ce sera fini elle nous invite d'avance tous pour huit jours au moins, avec tous les jours un poulet de Bresse. C'est que les gens sont malheureux ici, on ne s'en doute guère au Maroc, et ont hâte que tout soit fini.

Et vous tous, comment allez-vous ? J'espère que les petites sont bien sages avec leur maman, et qu'elles auront bien mérité tout ce que je leur apporterai. Et tes boutons de fièvre ? Dis donc, petit poulet, qu'as-tu donc lorsque ton mari n'est pas là ?

Attention de ne pas être malade, ni toi ni les petites, si tu veux qu'on passe de bonnes vacances à mon retour. As-tu retenu les places pour le car du 18, ou même du 17 à 13 h si tu veux, et si les Bénais préfèrent ? Fais-leur bien mes amitiés.

La maman me dit de te dire qu'elle est navrée de ne pas me faire manger, ni gâteau, ni bonbon ! Je me demande bien comment elle ferait ! Et pourtant, ils vivent quand même en vendant des espèces de gâteaux à la farine de châtaignes. Je leur achète bien ce que je peux trouver, mais c'est bien peu (fruits et légumes).

Au revoir, petit poulet, à demain, je t'écrirai sans doute demain matin avant d'aller aux Mines. Encore huit à dix jours avant de se revoir. Caresses aux petites.

Mille grosses bises du méchant mari qui te laisse le lit d'Yves pour toi toute seule.

Encore une caresse de ton Georges

Marseille, le vendredi 7, à 14 h

Mon cher petit bout de femme, me voilà donc sur la route du retour depuis hier, et je suis heureux de penser que je te reverrai bientôt. Je suis à Marseille depuis hier avec Marguerite, qui est venue m'accompagner. Nous sommes partis de Valence à 2 h, hier après-midi, et après un voyage, bien entendu debout dans le couloir, un peu fatigant nous sommes arrivés à Marseille, où nous avons trouvé, comme chambre, une cave aménagée pour Marguerite et moi un lit dans un salon de l'hôtel au rez-de-chaussée. Aujourd'hui, nous avons quand même deux chambres au quatrième étage. Le bateau devait tout d'abord partir aujourd'hui, puis ce matin on nous a dit qu'il ne partirait que demain, avec embarquement à 5 h de l'après-midi. Malgré ce retard imprévu, je pense être à Casa

vendredi prochain. C'est sur le Maréchal Lyautey que je m'embarque, celui qui nous avait amenés lors de notre premier voyage au Maroc.

J'ai couru ce matin avec Marguerite tous les magasins de Marseille pour faire des achats. Il est bien difficile de trouver ce que l'on veut, mais j'ai pour l'instant réussi à te trouver une belle..... Je te le dirai en arrivant à Casa, car Marguerite est avec moi et me conseille de ne pas te dire à l'avance et comme elle a raison il ne te reste plus qu'à attendre et à deviner...

Pour Jackie, j'ai un violon et une petite poupée pour Yves, pas d'harmonica, malgré toutes mes recherches. Si tu en trouves un à Casa, je te permets de le lui acheter pour moi, et en attendant je lui apporte un petit rétroviseur de vélo. J'ai dû aussi acheter deux valises nouvelles, et assez grandes encore, pour me permettre de caser tout ce que j'ai acheté ou reçu car j'ai été bien gâté par tous. L'essentiel est que la douane de Marseille me laisse sortir tout cela de France car je ne sais pas si c'est possible pour tout. Tâche de voir avec M. Bénais, un douanier de connaissance au débarquement, et surtout, n'oublie pas de venir à l'arrivée du bateau si l'heure est raisonnable.

En attendant, sois toujours bien gentille, pense bien à ton petit mari qui t'aime bien, et compte les jours qu'il nous reste, et bientôt les heures... Je t'envverrai un télégramme demain pour t'annoncer le départ du bateau.

Je vais maintenant sortir, pour faire balader un peu Marguerite dans Marseille qu'elle ne connaît pas et aussi pour passer aux wagons lits pour retirer mon billet de bateau. Marguerite retournera demain à La Voulte après avoir fait un petit ravitaillement, peut-être avant le départ du bateau à cause de l'heure tardive.

Au revoir, petite chérie, embrasse

[*en marge* : bien les petites pour moi bonjour aux Bénais et une grosse bise et une caresse pour toi de ton grand Georges]

Dimanche 9 août, 10 h
sur le bateau (Maréchal Lyautey)

Ma petite chérie,

je ne croyais vraiment pas t'écrire encore sur le bateau, mais je viens d'apprendre que le Maréchal Lyautey faisait escale à Oran, et j'ai décidé de t'envoyer ce mot par avion, si toutefois cela m'est possible au passage à Oran. Comme cela, ma lettre arrivera à Casa avant moi. Me voilà donc sur le retour, avec une bien grande impatience de vous revoir tous, et surtout ma petite femme que j'ai laissée depuis bien longtemps. Je suis quand même heureux d'être allé en France, car je te rapporterai des nouvelles toutes fraîches de tous, et cela leur fera prendre un peu patience, en attendant d'y aller tous ensemble, peut-être l'an prochain, Inch Allah !

Tu as dû recevoir mon petit mot de Marseille. J'ai voulu te télégraphier au moment du départ, mais rien à faire : interdiction absolue de faire connaître ou même comprendre un départ de bateau par télégramme. Je crois que tu n'auras pas été trop impatiente quand même, et que mes lettres t'auront renseignée et tranquillisée. Je t'avais d'ailleurs télégraphié de Privas lundi dernier pour t'annoncer mon départ, mais a-t-on voulu le laisser passer à Marseille ?

J'ai eu à Marseille les lettres de Lulu et de Paulette, avec tes mots, que ta maman m'avait fait suivre. Je les ai lues déjà deux fois, et je vous ai bien imaginées dans votre séjour sans moi, chez les amis Bénais.

Comment va le genou de Lulu ? Et l'œil de Paulette ? Et toi-même, es-tu en bonne forme pour recevoir ton petit mari qui, lui, est dans une forme rare... Il me tarde bien d'arriver, et il est à peu près certain, paraît-il, qu'on sera à Casa jeudi ou plus sûrement vendredi prochain. Tâche de savoir le jour et l'heure d'arrivée : je voudrais bien te voir sur le quai si c'est possible, bien entendu. As-tu pensé à retenir les places de la CTM ? Qu'allez-vous faire aujourd'hui, dimanche ? Je préférerais être avec vous que sur mon bateau.

À Marseille, Marguerite et moi avons couru tous les magasins pour acheter ce que je voulais emporter et il s'en faut que j'ai trouvé tout ce que j'ai voulu, surtout pour mes filles, je leur apporte tout de même quelque chose, mais je ne veux pas dire quoi. C'est toi, et c'est normal, qui seras quand même la plus gâtée. Je t'ai trouvé ce que tu voulais il y a quelques années, et qui te fera plaisir, je l'espère : c'était le seul ou la seule qui restait à Marseille. Ce n'est en tout cas pas un bijou, car impossible d'arriver à trouver quoi que ce soit : il faut toujours donner de l'or ou de l'argent pour acheter quoi que ce soit, même un, un... devine donc !

La veille du départ, j'ai fait faire une promenade en barque dans le vieux port à Marguerite, qui ne connaissait pas Marseille, et nous sommes montés sur le pont transbordeur, mais moi avec moins de cran que lorsque nous y étions montés ensemble, il y a 13 ans, tu t'en souviens ! Le soir, nous sommes allés voir *Fanny* » cinéma. Samedi matin, on a recouru les magasins, et que de frais dans les hôtels ou restaurants avec des chambres simples à 40 francs, des repas à 50 francs minimum, et des porteurs à 60 francs. Marguerite a été bien gentille pour moi et a presque toujours payé sa part. Je lui ai acheté pour Cricri une belle petite poupée à 150 francs, et pour elle un porte-carte d'identité. J'étais heureux d'être avec elle et de la distraire un peu, car tu te doutes bien qu'elle est toujours bien triste. Elle a voulu m'accompagner au bateau, mais on n'a même pas permis qu'elle rentre au port, et nous nous sommes quittés à l'entrée du quai sans qu'elle puisse même apercevoir le Maréchal Lyautey. Elle est repartie au train de 6 h en même temps que le bateau quittait Marseille.

Sur ce bateau, quelle différence avec celui d'Oran à Marseille ! Je suis en 2e, et si les 3e sont bondés de soldats, il n'y a que très peu de monde en 2e : 80 personnes au plus. Je suis dans une cabine, la cabine N°1, avec M. Dumas, ingénieur de Safi et un lieutenant de Mogador : Il reste une couchette inoccupée. Hier soir, je me suis couché de bonne heure, et j'ai bien dormi, en pensant à toi bien entendu. Les repas sont assez sobres mais

copieux ; seul le vin, ½ verre par repas, est insuffisant. À table, je suis avec M. Dumas, une dame de Rabat, marchande de robes de dames (genre Valentine) et une vieille demoiselle qui ne pipe pas mot. Malheureusement, tous boivent leur ration de pinard. La mer est calme, et j'ai l'impression que je vais tranquillement me reposer durant ces quelques jours, après mes tribulations depuis le départ de Casa. Aussi, quelle forme en arrivant, attention !

Sois toujours bien gentille, mon petit chéri, et pense que je te reviendrai bientôt. Embrasse bien les trois petites pour leur papa, bonnes amitiés à la famille Bénais, et pour toi les plus grosses caresses de ton petit mari. À bientôt petit poulet.

C'est ma dernière lettre ; j'espère qu'elle arrivera avant moi.

CORRESPONDANCE DE GUERRE

Novembre 1942, les Alliés débarquent en Afrique du Nord. Georges et sa famille vivent à Safi, où il accueille les Américains avec enthousiasme. Début 1943, les forces françaises d'Afrique sont réorganisées et les Français sont mobilisés. Georges est affecté à un poste à Marrakech, avant de rejoindre le RMT à Casablanca. C'est à partir de ce moment que commence sa correspondance de guerre proprement dite.

I — La guerre au Maroc

(Mars 43 — mai 44)

Cette première partie couvre la période marocaine, vécue comme un temps paradoxal : celui d'un engagement militaire réel, mais encore éloigné du combat. Georges oscille entre l'espoir d'un départ prochain vers le front européen et la frustration d'une attente prolongée.

Les lettres témoignent d'un quotidien fait de responsabilités croissantes, de camps de montagne et de formation d'hommes plus jeunes, mais aussi d'une séparation éprouvante avec sa femme et ses enfants.

Cette période marque un seuil : celui du passage hors d'Afrique du Nord et vers la guerre active.

31 mars 1943

Cette lettre inaugure le corpus et en fixe d'emblée les lignes de force. Georges y exprime à la fois la douleur de la séparation et l'adhésion pleine et entière à son engagement militaire, perçu comme un devoir moral et national. Il affirme sa confiance dans l'avenir, sa foi dans la libération de la France, et confie à son épouse la responsabilité du foyer. Ce texte fondateur constitue un véritable pacte conjugal et moral, qui servira de référence implicite à l'ensemble des lettres suivantes.

Mon cher petit poulet. Je me prépare à partir à Marrakech et il faut bien que je te laisse un petit mot avant mon départ. Je veux d'abord te dire que si j'ai le cœur bien gros de te quitter, et tu n'en doutes pas, je suis aussi heureux de cette affectation qui me sortant du

poste d'embusqué où je me trouvais ici, me grandit un peu et me permet d'espérer pour juillet prochain le grand départ sur lequel je compte.

Souviens-toi ma petite femme de ton enthousiasme après l'occupation de l'Afrique du Nord par les Américains ! Je n'ai pas perdu ma foi depuis et je veux de plus en plus garder ta confiance en faisant mon devoir. Je pars comme beaucoup d'autres à Marrakech pour l'instant, plus loin je l'espère dans peu de temps. Et alors je te promets de venger ceux de ta famille que les boches ont tués et de participer de toutes mes forces à la lutte pour la libération de la France. Puisse ma bonne volonté être celle de beaucoup d'autres Français, sinon de tous, et crois bien que je vais faire mon possible pour communiquer mon enthousiasme aux jeunes que je vais diriger.

Cette première séparation sera heureusement coupée par de nombreuses visites que nous nous ferons l'un et l'autre et nous permettra de supporter plus facilement la suivante, quoiqu'il soit bien dur de se séparer après tant de bonnes années de vie en commun. Faisons des vœux pour que cette séparation soit de courte durée et que la victoire nous retrouve l'un près de l'autre, plus unis que jamais.

En attendant, ma petite femme, je te laisse la maison à diriger toute seule. Je sais que tu sauras être une femme sérieuse et dévouée pour les petites. Laisse-moi cependant te recommander de veiller à l'instruction et à l'éducation de nos petites surtout de Paulette et Lulu qui vont être dans un âge où la direction et la surveillance des parents doit redoubler d'intensité.

Pense aussi, petit poulet, souvent à moi comme je le ferai toujours et ne fais absolument rien qui pourrait me faire la moindre peine si je le savais. Notre mutuelle confiance et notre honnêteté vis à vis l'un de l'autre feront que la chance nous suivra partout et que moi, particulièrement, je passerai à travers tous les dangers pour te revenir comme je pars. Je n'insiste pas, petite vonvon, mais je veux te dire que, où que je serai, tu seras pour moi mon porte-bonheur en même temps que ma marraine de guerre. La photo de toi qui ne me quittera jamais me dira souvent que tu penses bien à ton petit mari et que tu es toujours une petite femme bien sage.

Et maintenant que commence pour nous une vie de séparation, pour combien de temps !, laisse-moi te dire encore que je t'aime beaucoup. Et si c'est un miracle de voir un mari aimer sa femme plus qu'au moment du mariage, après 14 ans de vie commune, je suis heureux et fier de te dire que c'est mon cas.

N'en est-il pas de même un peu pour toi, petit poulet ? Et au fond n'est-on pas plus heureux qu'il en soit ainsi ? Après la guerre, où cette fois-ci je partirai pour de bon, nous retrouverons ce bonheur encore plus grand et sans nuages, puisque l'un et l'autre nous aurons su, pendant notre séparation, vivre l'un et l'autre d'une vie exempte de taches.

Ma lettre d'au revoir est bien sérieuse, n'est-ce pas mon chéri ? Mais pourrait-il en être autrement puisque j'ai le cœur bien gros de te quitter ? Laisse-moi la compenser par un petit plaisir. J'ai demandé à Videau (reparles-en à sa femme si ce n'est pas fait) une carte

permanente d'entrée au cinéma Marhaba. Vas-y de temps à autre (mais pas trop souvent !!) avec Yves ou les de Johannis mais fais-moi le plaisir de borner là tes sorties en évitant par-dessus tout les endroits où l'on danse : c'est la seule chose que j'ai en horreur tu le sais bien. Limite donc tes sorties au cinéma ou aux de Johannis et tu me feras le plus grand plaisir. Je suis un peu draconien je m'en rends compte, mais c'est plus fort que moi : il faut m'écouter et ne pas m'en vouloir.

Au revoir petit poulet. Je t'écrirai de Marrakech et je viendrai bientôt te voir. Écris-moi vite à ma nouvelle adresse ci-dessous, sans timbre mais avec F.M.*

Je t'embrasse tendrement de tout mon cœur,

ton Georges

(*) Franchise Militaire

Marrakech le mardi 4 mai 1943.

Mon cher petit poulet. Étant de service cette nuit je voulais t'écrire hier soir de mon bureau mais un télégramme chiffré m'est arrivé vers 9 heures et je suis resté plus de 2 heures à le mettre au clair. Si bien que je me suis couché à minuit, alors que levé depuis 4 heures et n'ayant pas eu le temps de faire la sieste j'étais littéralement crevé. Aujourd'hui je t'écris donc un peu après avoir déjeuné au mess et je ne ferai pas encore la sieste car j'ai beaucoup de travail après-midi.

Hier je suis arrivé à 8 heures moins le quart sans aucun incident en marchant à 30 à l'heure et sous une pluie battante qui n'a pas cessé tout le long du chemin. Le plateau de Chemaia était couvert de brouillard et j'avais peine à avancer. Mais tout s'est bien passé quand même. Je pense aller à Safi samedi soir encore mais je ne crois pas possible de partir avant 5 ou 6 heures et je reviendrai de bonne heure et de la même façon lundi matin.

J'espère que tu recevras quelques bons d'essence et tout ira bien. Ce soir je soupe chez Maurice et te téléphonerai à 8 heures comme convenu. Cette semaine je ne bougerai certainement pas de Marrakech car mon travail s'accumule et je ne suis pas très bien secondé.

Et toi comment vas-tu ? En ce moment c'est surtout ce qui m'intéresse et je voudrais bien que toutes tes misères finissent bientôt. Dès que tu en verras la fin téléphone-le-moi et tu peux croire que je serai bien bien heureux, et toi encore plus sans doute. Et ces rhumes, où en sont-ils. Moi aussi j'ai toussé pas mal cette nuit et je crois qu'il sera bientôt nécessaire que je prenne une petite infirmière brune pour venir me soigner à domicile... Soigne-toi bien en tout cas ainsi que tes petites filles de façon qu'à ma prochaine visite

tout soit terminé.

As-tu pensé à écrire à Madame Lelong ? Ne te fais pas de bile pour ces histoires de peu d'importance. Pense bien à ton petit mari qui t'aime beaucoup et qui est bien seul et toujours perdu ici. As-tu toujours la visite de Madame Videau ? Je suis bien heureux que tu l'aies pour amie car elle est certainement très gentille pour toi en même temps que très sérieuse, et tu sais bien que ton méchant jaloux ne serait pas content s'il en était autrement. Ne dis surtout pas trop de mal de ton mari avec elle car je t'aime trop et tu le sais bien. J'ai aperçu aujourd'hui Lucien conduisant une auto amphibie. Un de ses collègues m'a déjà dit qu'il lui faisait l'effet d'un bluffeur (marrant).

Au revoir petite chérie, sois bien gentille, ne t'énerve pas trop et soigne-toi bien. À ce soir au téléphone. Embrasse bien tes grandes et petites filles et dis à Paulette et à Lulu que je compte sur elles ...

[*dans la marge* : ... pour bien travailler à l'école. Dis aussi à Yves de se montrer bien gentil avec toi et à tout moment et j'espère bien que ces deux derniers mois se passent bien. Une grosse bise de ton mari qui t'aime et qui a envie de vite te retrouver. Il pleut encore à Marrakech et c'est tant mieux car la chaleur est d'autant retardée.]

Marrakech 4 mai 1943

Mon cher petit poulet

Avant de me coucher je te fais le chèque que tu m'as demandé au téléphone, de 3000 francs. Touche-le au Crédit Lyonnais en signant tout simplement derrière. Si tu n'en as pas assez, tu me le diras dimanche prochain.

Je viens de souper chez Maurice. Repas pas très gai car Maurice était plutôt noir, d'avoir bu sans doute trop de vin en travaillant. Jojo toujours mal élevé et Claudia au lit avec un peu de fièvre encore, ce qui ne l'empêche pas de manger des côtelettes entières. Claudia toujours aussi vive. De toute façon, j'ai mon tonneau de confiture d'orange que je t'apporterai samedi et que j'ai payé (800 francs, tu me ruines) à 17.75 le kg. Je suis déçu de tout ce que tu m'as dit au téléphone.

D'abord de te savoir toujours enrhumée. Tu sais que les rhumes persistants peuvent devenir très graves et qu'il ne s'agit pas de s'en amuser. Soigne donc le bien et ne sors pas le soir de la maison surtout si le temps continue à être humide. Et puis de la lenteur avec laquelle se passe ce que tu sais. Malgré tout le désir contraire que j'ai eu, tu me comprends, je serais heureux de te voir débarrassée de tout souci à ce sujet. Prends

cependant patience et tu verras que tout ira bien. Si tu es trop ennuyée, pense à ton petit Georges qui se morfond sans toi. Heureusement que j'ai beaucoup de travail et que cela m'aide à passer le temps.

Aujourd'hui j'ai fait une partie de tennis avec mon voisin de chambre. Il ne joue pas mal du tout et m'a battu par 7/5. Je me fais vieux tu vois et je perds toutes les forces lorsque tu n'es plus là.

Au revoir chérie. Il est 10 h du soir et j'ai sommeil car depuis quelques nuits je ne dors pas très bien. Je vais penser à toi dans mon lit, et toi aussi sans doute.

Bises à toute la maisonnée. Et pour toi bien sûr une grosse caresse de ton grand

Marrakech, mardi à 14 h.

Mon petit chéri, hier au téléphone, j'aurais voulu te raconter un tas de petites histoires, et puis, comme toujours, j'en oublie la moitié. J'aurais voulu te dire que j'aimais bien mon pyjama fait par ma petite femme, que je trouvais le temps bien long sans toi et que j'étais ennuyé de te savoir toujours un peu fatiguée.

Mais je crois que tout cela, tu le sais bien, et que toi aussi tu as beaucoup de ces petites choses à me raconter. Laisse-toi bien soigner par le docteur Méténier, et tu verras que bientôt tu seras la petite femme que tu as toujours été, et tu en seras bien contente.

As-tu encore beaucoup de piqûres à encaisser ? J'espère que bientôt tu seras débarrassée de ces soucis et que dimanche prochain je pourrai te ramener avec moi. Car j'ai décidé, et vendredi au téléphone tu me donneras ta réponse, de partir samedi soir et de te ramener avec moi dimanche après-midi, avec notre petit Jacquou.

Paulette et Lulu resteront avec Mme de Johannis si cela est possible deux ou trois jours, et mercredi tu reviendras avec le car ou je tâcherai de te ramener. Cela te sortira un peu et te fera du bien, je l'espère.

Quant à moi, inutile de te dire que j'en serais très heureux. Vendredi matin, à 9 h, je dois faire le laïus au Salut aux Couleurs du lycée. Aussi je crois bien que je serai un peu en retard pour te téléphoner mais je tâcherai de te téléphoner au bureau avant 11 h.

Rien de nouveau pour moi, sinon ceci : Jaillard est revenu ce matin de Rabat. Il a vu là-bas le capitaine Delage, qui était submergé de travail et de soucis pour l'incorporation de la classe 44. Il lui a dit de me demander de patienter encore quelques jours, et qu'il s'occuperait de moi après. Cela m'ennuie un peu car je crains de rester longtemps ici,

mais enfin j'espère tout de même ne pas m'éterniser à Marrakech et participer moi aussi enfin à la lutte contre les boches. Je te tiendrai au courant s'il y a du nouveau.

J'ai acheté ce matin trois cartes de la Croix-Rouge pour écrire en France. Je les enverrai ce soir ou demain, à Vals, à Privas et à La Voulte. Cela leur fera plaisir.

As-tu pensé toi à envoyer un mot à ta belle-sœur de Casa ? Ce matin je n'ai pas eu ta lettre de dimanche. Ce sera peut-être pour ce soir, à moins qu'elle ne traîne encore vingt-quatre heures. Je suis d'une impatience folle de lire les lettres de mon petit poulet. As-tu reçu la mienne de dimanche ? Écris-moi encore souvent tu me feras plaisir, car si quelque chose m'empêchait d'aller te voir samedi au moins je pourrais avoir de tes nouvelles par lettre.

Embrasse bien les trois grandes filles pour leur papa et dis-leur de bien travailler en classe. Au revoir, petite chérie. À vendredi matin au téléphone, et sauf contre ordre, à samedi soir vers 7 h ½ — 8 heures. Grosses caresses de ton grand mari.

[*dans la marge* : Encore une bise et à samedi !]

Marrakech mardi 8 juin 1943

Mon cher petit poulet.

Il est 10 h du soir. Je viens de dîner chez Maurice après avoir téléphoné à Lulu et je suis bien ennuyé de te savoir toujours au lit, sans la possibilité d'aller te voir. En effet mon petit chéri je suis cette semaine plus occupé que jamais, des tentes à obtenir, du matériel, du ravitaillement, des transports, je n'en finis plus et pourtant ce camp est bien décidé et en train. Comme je l'enverrais promener volontiers si je le pouvais, hélas !

Lulu m'a dit ce soir que tu allais mieux mais que le docteur t'avait recommandé de garder le lit. Est-ce bien vrai tout cela ? Je suis sûr que dans quelques jours tout ira bien pour toi mais en attendant je me fais beaucoup de souci car je crains que tu perdes patience et que ton moral en souffre.

Pourtant voici ce que je te propose : patiente jusqu'à la semaine prochaine encore. Si jeudi ou vendredi ton état est toujours le même je vais te chercher à Safi et te faire soigner ici, chez madame Burer avec docteur Modot comme l'a fait madame Pandelé, qui est déjà guérie... (Ce n'est pas juste) Donc mon chéri prends bien patience, soigne-toi du mieux possible et la semaine prochaine on s'arrangera pour que tout soit terminé car je comprends très bien va et j'en souffre pour toi, que tu trouves le temps long. Mais moi qui t'aime beaucoup beaucoup, et qui ai le bien grand souci d'être séparé de toi même si tu te portais bien, je veux que tu aies confiance en une prompte guérison et je veux que tu gardes toujours ton sourire, ce sourire que j'aime tant voir sur tes jolies lèvres. Après tous tes petits soucis et après les examens de PM, je prendrai une permission de 6 jours et je te promets d'avance de tant te gâter que tu oublieras vite tes petits malheurs et que tu en

aimeras encore davantage ton méchant petit Georges qui te laisse seule à Safi lorsque tu as du bobo.

Si je peux cependant, je m'arrangerai pour aller te voir à l'improviste un de ces soirs quitte à revenir le matin de bonne heure car je ne veux pas rester longtemps séparé de toi lorsque tu es au lit. Fais-moi confiance tu sais bien que je m'arrangerai pour ne pas te laisser seule.

En attendant, veille comme tu le peux à ta petite maison. Ne te fais pas de souci pour les bêtises d'Yves et pense un peu à ton Georges bien malheureux d'être en ce moment séparé de toi.

Au revoir mon beau petit poulet, je t'aime beaucoup beaucoup et je ne sais que dire pour te le prouver. Je t'embrasse mille fois sur ton petit front et bien gentiment. Je vais me coucher en pensant à toi.

Ton grand

Marrakech le 10 août 1943 à 7 h

Ma chère petite chérie. Je viens de passer la nuit à mon bureau car étant de service, j'ai préféré coucher là où il fait plus frais qu'en haut. Un matelas par terre, le ventilateur à droite, la cruche d'eau à gauche j'ai assez bien dormi malgré la transpiration qui inondait mon traversin.

Quel beau pays en été ! Mais cette nuit de service me permettra d'être libre dimanche prochain et c'est cela qui m'est agréable car tu sais bien que je n'ai qu'un souci, celui de te revoir le plus souvent possible, non pas pour te faire des misères mais pour le plaisir de t'avoir avec moi, et parce que maintenant tu fais partie de ma vie habituelle et qu'il est impossible qu'il en soit autrement. Aimons-nous bien maintenant, veux-tu petite Yvonne ? Tu as été bien malade dernièrement et crois bien que cela m'a touché plus que tout autre chose car malgré des apparences peut-être froides, je t'aime trop pour ne pas être sensible à tout ce qui te touche et j'ai versé plus d'une fois des larmes.

Maintenant que tu es presque guérie et que toi et moi nous sommes plus contents, soyons les plus copains du monde, comme nous le sommes en réalité, n'est-ce pas petite chérie ?

Je voudrais que tu prennes une décision au sujet de ton repos en montagne. Puisque tu ne penses pas pouvoir venir à la maison forestière dont je te parlais j'ai envie de téléphoner au Chalet suisse, hôtel situé près du Tizi N'Test pour t'y envoyer avec Paulette et Lulu et Jackie bien entendu pendant que je serai en montagne moi aussi.

Peu importe la question de dépense : je suis tellement persuadé que cela te ferait tant de bien ! Je te dirai si c'est possible samedi et si d'accord je te ramènerai peut être lundi matin ou mieux j'irai te chercher le jour où on monterait en montagne pour t'éviter de séjourner à Marrakech avec les petites par cette douce température.

Et puis vivement septembre qui nous permettra de passer quinze agréables journées ensemble en attendant mon départ, pour où ? Pourvu qu'on ne me laisse pas dans quelque coin perdu du Maroc à garder des prisonniers ? !

Je suis en ce moment malheureux à cause de mes bas qui se déchirent rapidement : ceux que tu m'as raccommodés dimanche sont déjà pleins de trous et je me demande comment je vais passer la semaine. Je vais faire ce matin, si j'ai le temps, tous les magasins pour essayer de trouver des bas arabes. Veux-tu regarder toi aussi si tu ne peux pas en avoir à Safi. Merci ma petite femme.

Ne t'ennuie pas trop et ne t'énerve pas trop avec tout ton monde à Safi. Quand tu sens que cela ne va pas, pense un peu à ton Georges qui te veut calme et bien portante. Tu verras qu'août sera vite passé et peut-être pourrais je te sortir un peu de Safi au cours de la prochaine quinzaine.

Au revoir petite chérie, à demain au téléphone.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Oukaïmeden le 20 août 1943

Cette série de lettres est intéressante pour la description qu'il y fait de son rôle dans la formation de ses soldats, la place qu'il accorde à l'autorité, par l'exemple, bienveillante mais stricte, et en regard le portrait d'un lieu de villégiature marocain pendant la guerre, avec toutes les tensions politiques sous-jacentes, mêlées aux souvenirs d'une vie d'avant, disparue. Sa langue fait merveille dans le récit de ses petites aventures de militaire.

Mon cher petit poulet, excuse-moi mon cher petit chéri, de t'écrire à la machine, mais je n'ai dans tout notre camp, ni encre ni stylo et mon crayon de fort mauvaise qualité fait une écriture des plus difficiles à lire.

Je suis donc au camp de l'Oukaïmeden depuis hier après-midi, après un voyage rempli d'incidents ; départ de Marrakech à 5 h du matin, panne des camions, arrivée d'un premier groupe d'élèves et moi à 4 heures de l'après-midi, en tête de tout le monde bien entendu et certainement un des moins fatigués (modestie dirait Clifford). Les autres groupes se sont échelonnés jusqu'à 11 heures du soir et il a fallu aller à leur rencontre avec une lanterne.

Tu vois donc que l'ascension de l'Oukaïmeden n'est pas une simple promenade. Mais aussi quel plaisir, lorsque venant de Marrakech où il fait si tiède, on se retrouve à cette altitude, avec une fraîcheur agréable ; j'ai même eu froid cette nuit, malgré deux couvertures de laine. Notre installation n'est pas trop mauvaise, mais ne vaut certainement pas celle de notre premier camp du mois de juin. La nourriture n'est de plus pas formidable, le vin est imbuvable parce que transporté dans des tonnelets métalliques, mais je crois que peu à peu tout s'améliorera : ce sera en tout cas mon devoir de « chef » de veiller au perfectionnement de tout cela.

Ce matin, il y a pas mal de gens qui traînent la patte, j'ai moi-même un peu mal aux muscles des cuisses, mais je compte bien que peu à peu et même dès demain nous serons tous en forme pour de nouvelles excursions car mon intention est de faire tous les refuges des environs, en allant de l'un à l'autre sous forme d'exercices militaires. Je crois que dans l'ensemble notre séjour ici se passera bien. Pour moi j'en serai le plus heureux des hommes, car tu sais bien que j'aime beaucoup la montagne, mais je ne puis me faire à l'idée que je ne te reverrai pas de pas mal de jours et cela me contrarie et me peine souvent. Ce serait chic de t'avoir près de moi, dans le refuge du Club Alpin que je n'occupe presque pas avec mes lascars, mais hélas si j'y ai pensé un moment, j'en ai bien vite abandonné l'idée à cause de ton état de santé qui ne te permettrait pas de faire d'aussi longues trottées. Bientôt, j'irai passer 15 jours à Safi et je te promets de bien te gâter et de me faire pardonner mon lâchage de maintenant, lâchage dont je suis d'ailleurs pas responsable, tu le sais bien.

As-tu reçu ma lettre de Mardi ? Elle n'était pas bien longue mais j'avais le cafard de t'avoir quittée et je voulais venir bavarder un peu avec toi puisque que je partais pour pas mal de jours. Écris-moi souvent toi aussi à l'État-major de Marrakech où je ferai prendre mes lettres, et tu me feras un bien grand plaisir et le soir, dans ma solitude de la montagne, je serai tellement heureux de lire ou de relire les lettres de la petite femme que j'aime tant. Raconte-moi bien tout ce que tu fais, tes peines ou tes joies, car je veux toujours savoir dans le détail tout ce que tu deviens. Repose-toi quand même un peu car tu as encore besoin de prendre des forces, mange bien aussi et dors bien, en faisant de jolis rêves bien entendu.

Je pense que le 27 est l'anniversaire de notre mariage ; j'aurais bien voulu te voir ce jour-là, mais hélas je sens que cela est impossible. Je me sens bien capable de faire quelque chose de peu raisonnable pour aller te voir mais je crains que ce ne soit une trop grande folie. Je penserai bien bien à toi ce soir-là et te demande d'en faire de même de façon que nos pensées se rencontrent un peu : en attendant je t'embrasse bien tendrement à cette occasion et je tâcherai de ne pas oublier le petit cadeau de cet anniversaire, anniversaire d'un beau jour, n'est-ce pas petite chérie ?

Samedi soir, j'essaierai de te téléphoner chez Mme de Johannis mais je doute qu'on puisse se comprendre car ce matin j'ai téléphoné à Marrakech et c'était excessivement faible. Ne pense pas surtout, si tu n'entends rien, que j'aurai oublié notre rendez-vous téléphonique.

J'espère mon cher chéri, que cette lettre te trouvera en meilleure santé que dimanche dernier et que lorsque je reviendrai, cette bonne santé sera revenue définitivement et complètement. N'hésite pas à voir le médecin si tu as autre chose qui ne gaze pas. Et les trois filles comment vont-elles ? Soigne-les bien aussi et embrasse-les pour leur papa. Embrasse aussi Claudia et les fils pour moi.

Je vais m'arrêter de t'écrire, car si tu n'aimes pas les lettres à la machine, je te ferais remarquer que l'on écrit plus serré ainsi qu'à la main et que je t'ai déjà fait un véritable journal. Je t'écrirai encore lorsque je ferai descendre notre camionnette à Marrakech,

c'est-à-dire mardi ou mercredi prochain. Elle descend demain et je compte bien qu'elle me remontera ta lettre de mardi.

Il est midi, j'ai faim et presque froid car le ciel se couvre de nuages : hier soir il a plu un peu à notre arrivée et cette nuit, il en est tombé comme des cordes ; pourvu qu'on ne soit pas enseveli dans la neige d'ici quelques jours...

Mme Videau a-t-elle fini de s'installer ? Dis-lui que j'espère bien qu'elle attendra que je sois à Safi pour pendre la crémaillère. Donne-lui le bonjour de ma part ainsi qu'aux de Johannis.

Et maintenant, je te quitte, petit poulet en t'embrassant bien bien fort comme je t'aime et en te répétant que je suis déjà impatient de te revoir de revivre surtout comme avant toujours ensemble. Quand donc que cela pourra recommencer ? Pense toi aussi bien à ton méchant mari qui t'aime et écris-moi souvent et bien longuement.

Encore une bise de ton montagnard,
Georges

Oukaïmeden Dimanche 22 août 1943

Mon joli petit chéri. Tu ne peux t'imaginer la joie que j'ai eue hier en pouvant bavarder un peu avec toi au téléphone. Je croyais bien que jamais je ne pourrais me faire entendre à Safi et j'ai été heureux comme un gamin lorsque j'ai entendu ta voix. Mais comme tu étais essoufflée d'avoir couru à cause de ce méchant mari qui te faisait venir à 8 heures au lieu de 8 h ½ comme il te l'avait promis... J'ai dormi en pensant à toi cette nuit et tu sais je t'aime vraiment beaucoup, peut-être plus encore depuis que tu as été bien malade. Puisse ce sentiment de moi pour toi te faire prendre tes petites misères et notre séparation en patience. Nous ne savons encore ni l'un ni l'autre ce que nous réserve l'avenir au sujet de notre séparation. Sans doute faudra-t-il se quitter pour de longs mois mais toujours, n'est-ce pas, chérie, nous nous aimerons bien, nous penserons bien l'un à l'autre et nous nous écrirons souvent. En attendant ce moment qui, je le crains, viendra bientôt, profitons des moments où nous pouvons nous voir : dans quelques jours je serai à Safi, et c'est pour moi une bien grande joie de penser que je pourrai te gâter le plus possible.

Garde bien ton calme d'ici là, pas d'énervement inutile et nuisible pour ta santé, mange bien, soigne-toi bien car je veux retrouver le petit poulet bien portant et bien calme. Et aussi pense bien à moi, n'est-ce pas chérie ?

Aujourd'hui c'est dimanche. Je t'écris pendant que tout le monde est en promenade dans la vallée. Je suis installé dans notre chambre du refuge et après t'avoir écrit je me raserai et me laverai à la source qui sort du rocher tout près d'ici et par où coule une belle eau claire et bien fraîche.

Ce soir, pendant que tu seras sans doute à la plage nous ferons du sport devant le refuge volley-ball sans doute et nous ferons du tir.

Après-demain mardi je pars à 6 h du matin avec un groupe d'élèves à Timichi, refuge situé à 6 h de marche d'ici. Yves est dans ce groupe bien entendu. C'est là que j'espère pêcher la truite.

Mercredi 25 août nous irons de Timichi à Tachdirt où nous coucherons.

Jeudi 26 nous rentrerons à l'Oukaïmeden.

Je te téléphonerai donc non pas samedi mais jeudi 26 entre 8 h $\frac{1}{4}$ et 9 h chez Mme de Johannis. Je vais t'envoyer un télégramme pour te le faire savoir. Espérons que l'on pourra s'entendre comme hier.

Samedi 28 et dimanche 29 j'aurai la visite du Général Paris et de quelques huiles. Si la pêche a été bonne à Timichi, je les amènerai là-bas.

Du lundi 30 août au jeudi 2 septembre nous recommencerons nos exercices militaires à l'Oukaïmeden ou peut-être déménagerons-nous un peu dans la montagne en faisant quelques ascensions de sommets comme celle que l'on a faite hier en grim pant à 3600 m sur un sommet qui domine l'Oukaïmeden, et où il faisait un froid de canard.

Et vendredi 3 au soir nous rentrerons à Marrakech. J'irai bien entendu te voir le samedi 4 pour revenir le lundi matin de bonne heure, mais comme cela me paraît être loin. Je pourrai, si vous le voulez, ramener Claudia à ce moment-là. Et je reviendrai sans doute à Safi du mercredi 8 au 29 septembre. Comme il me tarde d'être à ce moment-là ! Et toi petite chérie ?

Tu as bien fait de prendre tes repas à l'internat comme cela tu t'évites bien de la fatigue et bien du souci. Tu auras bien le temps de te remettre à ta bonne petite cuisine quand je serai avec toi et quand tu seras seule. As-tu reçu ma lettre de mardi envoyée de Marrakech et dans laquelle je te parlais de la vente de la Renault. Écris-moi toi aussi bien souvent jusqu'au 31 août pour que j'ai tes lettres avant le 6 septembre. Pendant notre séjour au camp on les fera prendre à Marrakech tous les 2 ou 3 jours et j'espère bien trouver une dernière lettre à mon arrivée à Marrakech. Ce soir la camionnette remonte et je compte bien avoir une longue lettre du petit poulet que j'aime tant.

J'espère te revenir musclé, noirci et rajeuni de 10 ans. Attention à ne pas reprendre le béguin de moi ! Je suis méchant hein petit poulet ? N'oublie pas de bien penser à moi le 27 août, date de l'anniversaire de notre mariage. Te souviens-tu du petit poulet avec sa longue et belle robe blanche, et de notre petit séjour à St-Lager-Bressac ? Ah ! Je vais m'arrêter car je crois que ma lettre commence à devenir un véritable journal. Et puis l'heure tourne et j'ai déjà une barbe de 4 jours. Comme je dois piquer ! Mais aujourd'hui dimanche je veux me faire beau.

Au revoir donc, ma petite vonvon que je n'aime plus sois toujours bien mignonne et bien sage, tu sais bien comme je veux que tu sois toujours. Embrasse bien les 3 petites pour leur papa ainsi que la famille Claudia.

Et pour toi mille grosses bises et caresses de ton petit mari qui t'aime bien beaucoup
Georges

Oukaïmeden le lundi matin

Mon cher petit chéri. Hier tard la camionnette est arrivée hier soir assez tard de Marrakech et à mon grand bonheur, elle m'a apporté une lettre de ma petite femme chérie, celle de mardi. Tu es gentille de m'écrire comme tu le fais et même de me gronder puisque tu me pardonnes aussitôt après. Mais enfin je te dois une explication et la voici. Je suis venu samedi à Safi en resquillant une demie journée, celle du samedi après-midi. Je n'avais pas d'une manière précise l'autorisation du lundi après-midi et au dernier moment j'ai eu peur de la tuile. Tu vois ma petite vonvon que j'avais de sérieuses raisons de partir. Tu as eu d'ailleurs une fois de plus complètement raison puisque personne ne s'était aperçu de mon absence. Je t'en demande en tout cas pardon surtout de t'avoir fait pleurer et je te fais à la place une grosse bise sur tes jolis yeux. Quant à venir à Safi entre lundi et jeudi matin il n'y fallait pas songer : j'ai trop eu d'occupations pendant les 2 journées du mardi et du mercredi alors que je partais en montagne le jeudi de grand matin.

J'ai tout de même été enchanté de l'idée que tu avais eue de me voir arriver. Non petite fille, malgré toute ma volonté et mon esprit un peu débrouillard pour ces choses-là il ne me sera pas possible de te voir avant samedi 11 septembre et tu peux croire qu'il me tarde d'y être.

Je t'envoie une lettre reçue hier en même temps que la tienne de Clifford. Tu avais bien raison, il est en Sicile. Je lui écrirai d'ici un de ces jours. Je t'ai dit hier dans ma lettre que je partais en randonnée jusqu'à jeudi Je t'écrirai donc vendredi matin et je ferai descendre la camionnette le même soir presque exprès pour te porter ma lettre.

As-tu reçu enfin mes lettres ? Comme c'est long tout cela. Rappelle-toi aussi au début lorsque j'étais à Colomb Béchar. Ne te fais pas de souci pour moi ici : Je ne me casserai rien et serai bien sage. C'est le 5e jour qu'on est ici et il semble tout drôle de ne pas avoir de journaux, ni de TSF. Comme au fond la vie serait belle si tout cela n'existait pas et si les guerres n'existaient pas ? Pas vrai mon chérie pourquoi sommes-nous donc si souvent séparés ?

J'ai ta lettre devant les yeux. Tu voudras bien prendre l'habitude de terminer au moins les deux pages ou alors gare aux fessées lorsque je te reverrai... J'espère bien jeudi avoir au moins deux lettres de toi. On m'a téléphoné de Marrakech que j'aurais pas mal de lettres sur mon bureau. On m'a aussi demandé si j'étais volontaire pour partir aux colonies et j'ai répondu « non ».

[*en marge* : au revoir petite vonvon une grosse bise de celui que tu appelles ton méchant mari]

Dimanche 29 août 9 h du matin

Ma chère petite Yvonne. Je profite de ce que l'adjudant Romero descend à Marrakech à midi pour venir bavarder un peu avec toi, peut-être la dernière fois du camp de

l'Oukaïmeden. Voici d'abord l'histoire de mon retour. Bon voyage jusqu'à Marrakech où je suis arrivé à 7 h. On est reparti de Marrakech qu'à 9 h ½ pour être à Ighane à 11 h ½. Là, le forestier nous a retenu à déjeuner et au dessert,... je me suis endormi sur un divan jusqu'à 4 h ½. Je crois d'ailleurs que si on ne m'avait pas réveillé, je dormirais encore. Nous avons fait la route ou plutôt le sentier à cheval pour aller plus vite. J'avais bien un peu la frousse sur mon canasson lorsque le sentier très étroit bordait les plus beaux précipices, d'autant plus que l'animal faisait exprès de passer au bord du sentier, mais tout s'est bien passé et on est arrivé sans trop de fatigue à 7 h ½, juste pour se mettre à table. J'ai passé une excellente nuit et je suis à moitié réveillé à cette heure-ci car je n'ai pas encore fait ma toilette dans la rivière. Et maintenant nous allons continuer notre vie de montagnard jusqu'à vendredi soir 3 septembre, date du retour à Marrakech. Et puis vivement le 8 ou 10 septembre pour qu'on réalise ensemble tous les projets que tu as pu faire depuis quelques semaines, club nautique, piscine, repas à la plage etc...

En attendant tu ne peux imaginer comme je suis heureux d'avoir pu couper mon séjour en montagne pour quelques heures passées auprès de toi. Et toi aussi, petite chérie, cela t'a-t-il fait plaisir ? Lorsque tu recevras cette petite lettre, tu seras seule et certainement bien reposée et moins énervée. Quand je viendrai je tâcherai de ne pas être méchant envers mon petit poulet qui est toujours bien raisonnable et sage, pas vrai ?

Tu dois te préparer à aller au club nautique maintenant. Veinarde va ! Mais n'oublie pas que c'est dimanche et qu'il doit y avoir beaucoup de monde aujourd'hui et que ton méchant Georges est toujours jaloux parce qu'il t'aime toujours beaucoup. Pendant les quelques jours qui me restent à passer ici, je vais prendre bien le soleil car je crois que tu vas finir par me battre comme couleur de nègre. Attention aux concours qu'on fera à l'arrivée...

As-tu envoyé la lettre de madame Lelong, la douce femme ? Ne te fais pas de souci pour tout cela dont tu n'auras bientôt plus à t'occuper du tout. Pense bien à ton petit mari, cela vaudra mieux. Une grosse bise à chacune des trois filles et pour toi une grosse caresse de ton petit mari qui ne t'aime plus.

Marrakech dimanche 26 septembre à 10 h 15

Ma chère petite vonvon. Beau dimanche pour ton Georges... Je suis arrivé hier à 5 h juste une demi-heure avant les élèves. Après débarquement et déchargement des marchandises, il était 6 h je suis allé à mon bureau pour me présenter. Tout s'est bien passé et le gros travail qui m'attendait et m'obligeait à revenir si tôt à Marrakech se réduisait à un gros travail en effet mais n'ayant rien de pressé et que je ne ferai pas avant demain lundi de toute façon. Résultat je vais m'ennuyer un dimanche à ne rien faire ici alors que j'aurais été si bien avec ma femme et nos trois petites filles. Tant pis et mektoub. Si encore j'étais de service aujourd'hui mais il n'en est même pas question. Si dimanche prochain je ne suis pas de service, tu peux être certaine qu'un certain Georges sera à Safi dès le samedi soir. Inch Allah !

Donc hier soir, cafard monstre à mon arrivée et comme tu le sais bien, cela se voyait sur ma figure. Je fais donc le tour des bureaux pour dire bonjour aux copains et Mathieu me dit « T'en fais une gueule, qu'est-ce que tu as ? » Je lui raconte mes malheurs et comme c'est un chic type il m'a amené gentiment souper chez lui ou plutôt chez Madame Martin sa belle-sœur. Ils ont été tous deux très chics et n'ont qu'un désir envers nous, c'est de connaître au plus tôt la gentille petite femme que tu dois être sans doute puisque je ne fais que leur rabattre les oreilles de toi. Comme menu,

[ici il manque deux feuillets]

Cela fait plaisir tout de même et je crois qu'on va faire enfin la vraie mobilisation totale. Rien de nouveau pour moi encore et pour ma mutation et pour mon avancement. Je te téléphonerai dès que je saurai quelque chose.

Je m'arrête car le bureau, quoique ce soit dimanche, se remplit de monde : capitaine Bontheux, Couderc et un colonel médecin. Je te téléphonerai lundi entre 13 et 14 h comme convenu chez Mme de Johannis et mardi je t'écrirai encore un petit mot.

Au revoir petite chérie, sois bien sage toujours et bien calme et pense souvent à ton petit mari qui t'adore et qui est redevenu amoureux de sa petite blonde, plus qu'avant encore.

Embrasse bien tes trois filles pour leur papa, dis-leur d'être bien sages et pour toi mille grosses caresses de ton grand...

Georges

Quels bons souvenirs je vais garder de nos quinze jours passés à Safi ! et toi ?

Mercredi 29 septembre

Ma chère petite vonvon. J'ai reçu hier soir ta lettre dimanche. Quel plaisir pour moi de lire les lettres du petit poulet. Je l'ai lue et relue le soir avant de me coucher. J'espère que ta colère contre les gérants de l'internat t'a complètement passée. Tu as bien fait de ne pas te laisser faire. Là je reconnais bien ma petite femme et tu me fais plaisir d'être ainsi. Ne te rends cependant pas malade à cause de gens et quelquefois de choses qui n'en valent pas la peine et quand tu as le moindre chagrin, écris le moi bien vite : moi je te défendrai. Félicitations aussi pour avoir écrit à ton petit mari d'une écriture bien serrée et sur les deux pages entières. Continue donc ces bonnes traditions. J'ai porté ton stylo à arranger mais c'est sans garantie de casse au cas où le réparateur ne pourrait remettre la plume d'aplomb...

Et tes piqûres ? J'ai pensé à toi lundi à 4 h ½ ? Est-ce que cela ne t'a-t-il pas fait trop de mal et en as tu ressenti des bienfaits très nets ? Tu verras qu'en te laissant bien soigner tu reprendras peu à peu ton calme et ta tranquillité. D'abord dimanche prochain, comme je te l'ai dit je compte t'enlever jusqu'à mercredi ou jeudi. Si tu es d'accord, je viendrai sans doute (de toute façon d'ailleurs même si tu n'es pas d'accord) samedi soir vers 8 heures, et nous reviendrons ensemble dimanche soir en partant vers 17 h pour éviter de faire lever Jacquou trop tôt lundi matin. Demande aux Johannis s'ils veulent te garder Paulette et

Lulu et dis-leur qu'ils feront bien plaisir au petit mari de toi. Tu reviendras ou avec le car mercredi mais je tâcherai de te ramener avec ma bagnole.

Profites-en en tout cas maintenant d'abord parce qu'il fait délicieusement bon à Marrakech en ce moment, ensuite parce que si je pars à Casa ou ailleurs ce ne sera peut-être pas aussi commode et ensuite parce que je cherche à vendre ma bagnole. Les Américains veulent me l'acheter mais ils n'ont pas l'air de vouloir m'en donner 50000 francs comme je le désire disant qu'elle est un peu vieille. Si je trouve à la vendre je la bazarde d'ailleurs aussitôt. D'accord ? alors prépare ta valise et tes gentillesse pour ton petit mari chéri...

Il est 7 h je t'écris seul de mon bureau car tout le monde est parti. J'ai un gros travail en ce moment mais tout se tassera. Mes actions sont en train de remonter dans la maison et si je suis ici par force, et par force seulement crois-le bien je crois que je pourrais me réacclimater à mon entourage ! En attendant toujours aucune nouvelle pour moi et je voudrais bien que cela ne tarde pas trop.

Ce matin, grande revue à l'occasion de la visite du Général Commandant les troupes du Maroc. J'ai présenté mes élèves, assez nombreux d'ailleurs et de fort bonne allure, à ce grand chef qui m'a félicité comme il se doit... mais au diable les félicitations !

J'ai en ce moment un gros rhume, mal à la gorge. Je me bourre d'Aspro et de pommade goménolée pour être guéri vendredi car je dois faire un laïus sensationnel à la rentrée du lycée, vendredi à 8 h ½, au cours d'une manifestation pleine de cérémonies et de grands chefs : je me mettrai en drap ce matin-là pour être plus beau. Mais n'aie pas peur, je ne me laisserai pas enlever car c'est toi et toi bien seule que j'aime bien et je ne te le dirai jamais assez, gentille petite vonvon, et si jolie aussi malgré que tu hausses les épaules en lisant cela. Je vais aller au cercle manger et ce soir je me coucherai de très bonne heure en pensant à toi comme toujours.

Dis à Paulette et à Lulu de bien travailler en classe pour faire plaisir à leur papa et aussi d'être bien gentilles avec toi. Si cela est je les gâterai bien à la Noël. Dis aussi à Jacquou de vite apprendre à lire et à écrire et elle aussi sera bien gâtée par son papa chéri.

J'ai vu ce matin au mess l'aspirant aviateur de Mme Ruelle au restaurant au cercle Peut-être viendra-t-il samedi soir avec moi.

Au revoir petite chérie je m'en vais dîner. Bonne nuit et tâche de bien bien dormir en rêvant à ton méchant Georges qui t'aime beaucoup et qui veut toujours t'avoir bien portante et bien gentille. une grosse bise

Marrakech Jeudi 30 septembre

Ma chère petite chérie. Je profite d'une occasion qui va à Safi après-midi pour te faire ce petit mot et te dire une fois de plus que je t'aime bien et que je suis malheureux sans toi ici. Et pourtant je n'ai pas trop à me plaindre puisque je viens de passer à Safi 15 jours si agréables. Mais n'est-ce pas justement à cause de cela que notre séparation m'est de

moins en moins supportable ? Après-demain samedi crois bien que je ferai l'impossible pour aller te voir car je ne suis pas de service jusqu'à mardi prochain Si tu es décidée, mais le seras tu, je te ramènerai avec moi. Il faudra me dire cela au téléphone demain matin quand je te téléphonerai au bureau entre 10 et 11 heures.

Si tu viens je te retiendrai dès demain ta place à la CTM pour mercredi au cas où je ne pourrais te ramener à Safi à moins que tu puisses rester toute la semaine à Marrakech. Mais le pourras-tu ?

Toujours rien de nouveau pour moi. Si on me laisse à Marrakech, je prendrai ma permission vers la mi-octobre et j'espère que l'on passera quelques jours bien tranquilles ensemble, à moins que je ne la remette aux vacances de Noël. Qu'en penses-tu ?

As-tu reçu mes lettres envoyées l'une dimanche, l'autre mardi et l'autre hier ? De toi j'ai eu ta bien gentille lettre de dimanche soir et j'espère bien en avoir une autre dès ce soir. Écris-moi souvent et bien longuement tu me feras plaisir.

Je prépare mon discours du lycée pour demain 8 h ½, la barbe ! Et toi comment vont tes nerfs et tes démangeaisons ? Soigne-toi bien sérieusement et guéris vite complètement.

J'espère aussi que Jackie va de mieux en mieux comme tu le dis dans ta lettre.

N'oublie pas de faire acheter tes petits croissants samedi matin par Ahmed ! Veinarde va.

Maurice et Claudia ont acheté une chambre de 17000 francs pas mal au Palais du Mobilier. Nous sommes loin des 40000 absolument indispensables pour avoir aujourd'hui une chambre.

Ils ont fait aussi repeindre toute leur maison. Je n'ai pas mangé chez eux ces jours derniers, tu vois que je suis un mari obéissant.

Au revoir petite chérie, je retourne à mon discours, sois bien sage toujours et pense bien à ton Georges qui ne t'aime plus...

Grosses caresses

Mardi matin 8 h

Mon petit chéri. Je viens de me laver et je suis prêt à quitter ma chambre pour aller au boulot mais comme j'ai pas mal d'occupations ce matin sans compter le coup de téléphone à Safi je t'écris vite avant même d'aller prendre mon café. Hier matin j'ai trouvé ta lettre de mercredi arrivée samedi soir. Je l'ai lue bien entendu encore avant de m'endormir hier soir. Ah oui petite chérie, comme je suis de ton avis lorsque tu dis vivement la fin de cette guerre et qu'on revive ensemble comme avant. J'avais pas mal le cafard hier soir et j'ai mis longtemps à fermer l'œil.

Mais quelque chose me dit que toi aussi tu devais être ennuyée après nos deux soirées et le dimanche passés ensemble. Je ne veux pas que tu aies le cafard toi petite vonvon. Y a-t-il du nouveau ?

Si oui tu dois être plus contente et sinon telle que je te connais tu dois te faire des cheveux et en cela tu as bien tort d'abord parce que une fois de plus j'aurai raison et ensuite que même si j'avais tort.

Qu'est ce que je vais prendre ! Et mon Jackou ? Va t elle mieux ce matin et a t elle repris sa classe ? Dis lui que je voulais bien l'amener avec moi à Marrakech dimanche matin mais qu'elle dormait trop bien lorsque je suis parti. Mais toi tu l'emmèneras avec toi avec les de Johannis n'est-ce pas ? À quand le plaisir de te voir arriver à Marrakech et de vous offrir à déjeuner à tous les 3 à la Mamounia, car oui ma chérie, j'ai décidé de t'inviter avec les de Johannis à la Mamounia ? Est-ce trop beau pour toi ? La vente de ma voiture est toujours en suspens et je crois bien que plus cela tarde et moins j'ai des chances de la vendre. Et pourtant je le voudrais plus que jamais. Enfin je ne suis pas pressé à la minute et en attendant je m'en servirai le plus possible pour aller te voir.

Delage ne m'a pas encore fixé exactement sa visite. J'attends cela pour savoir si j'irai ou non à Safi. D'autre part, il se pourrait bien que je sois de service mais je te dirai tout cela bientôt.

Yves en est parti samedi matin à Mogador. C'est M. Gabanelle qui me l'a appris. Hier à midi j'ai mangé le couscous chez eux et le soir chez Maurice. Aujourd'hui je vais au cercle mais cela me distrait quand même bien. Quant aux bridges comme tu dis petite Yvonne il n'en est plus question depuis longtemps. Je n'ai pas revu le toubib depuis plus d'un mois, même pas dans le service et je me demande s'il est toujours ici. Botheron est malade à l'hôpital et je suis seul au bureau avec Stambach qui est bien sympathique et cela me permettra d'aller certainement te voir plus facilement.

T'es tu réveillée lundi ! J'avais oublié ton réveil et il faudra que tu me tires les oreilles. Bien entendu tes démangeaisons vont bien puisque je ne suis pas là n'est-ce pas ? Au revoir petit poulet ton Georges t'aime bien beaucoup et voudrait bien vite te revoir. Tâche de rester ici le soir quand tu viendras avec les de Johannis et de ne plus partir....

Embrasse toutes les filles pour leur papa. Je compte sur elles pour qu'elles soient sages et travaillent bien en classe. Je m'en vais au boulot.

Une grosse caresse bien bien affectueusement à la petite vonvon de Georges

Marrakech mardi 5 octobre 15 h

Ma petite chérie. J'espère que tu recevras ce mot bien tôt et c'est pourquoi je veux me dépêcher de l'envoyer avant que le courrier ne parte. Ce matin je me suis présenté à mon nouveau Colonel. Il est d'accord pour que j'aille vendredi prochain à Safi. Si tout va bien donc je serai à Safi vendredi pour midi jusqu'au lundi matin. Et c'est toujours cela de gagné, n'est-ce pas petite vonvon ?

Depuis mon retour je suis un peu malade et je crois bien qu'aujourd'hui j'ai un peu ou beaucoup de fièvre. La nuit mon oreille gauche me fait mal et mon nez est une véritable fontaine. Mais l'espoir d'aller à Safi vendredi me fait du bien et d'ici là tout sera pour le mieux. En attendant j'ingurgite tant et plus du Dagénan qu'un camarade m'a passé ici et je crois que cela me fera du bien.

Et toi comment vas tu ? Il me tarde de te revoir et d'entendre dire que tes démangeaisons t'ont passé. Un peu de patience petit poulet et tu verras que tout cela passera bientôt.

Rien de nouveau ici, sinon qu'une fois de plus je suis passé à côté de ma nomination au grade de capitaine. Tant pis. Hier j'ai eu une explication assez nette avec mon patron et je crois que cela ira mieux maintenant. Je t'en reparlerai d'ailleurs vendredi.

À midi j'ai été invité à déjeuner par les Gabanelle qui m'ont fait manger du perdreau. Ce soir nous allons finir les restes avec la famille Claudia et Maurice, toujours les mêmes.

Mon moral est un peu meilleur que la semaine dernière et j'espère malgré tout partir bientôt, peut-être avant la fin décembre. Le sergent de la légion qui est avec moi m'a fait cadeau ce matin d'une cartouche de lucky. Tu parles si je suis heureux d'en fumer quelques unes...

Ma Chrysler n'est pas encore vendue mais j'espère que cela sera fait bientôt. En attendant elle se comporte toujours très bien et fera sans doute de même vendredi prochain...

Je vais aller au boulot maintenant et tu seras bien mignonne d'excuser pour une fois la brièveté de ma lettre.

Je n'ai guère le courage d'écrire car je suis un peu à plat.

Au revoir petite chérie, sois très sage et surtout bien calme et à vendredi.

Le petit aspirant aviateur, on a appris en cours de route ses fiançailles officielles avec la petite Vaircelle : tu vois que tu avais raison.

Je t'embrasse bien affectueusement comme je t'aime, peut-être moi aussi j'aurai bientôt une lettre de toi !!

Safi dimanche après midi (le 10 octobre)

Ma petite chérie. Tu viens de monter dans la chambre des filles pour faire encore des mouchoirs. Et moi je veux vite te faire un petit mot que je te laisserai demain matin avant mon départ. Mais j'ai peur que tu descendes et que tu m'attrapes... Qu'est ce que je prendrais !

Tu viens de me dire petite Yvonne que depuis quelque temps lorsque j'étais là tu étais encore plus fatiguée que lorsque tu étais tranquillement seule chez toi.

J'en suis tout navré vois-tu mais je te comprends très bien et je n'en veux qu'à moi-même. La seule explication que je me donne et qui doit je l'espère me justifier à tes yeux est que je suis un mari amoureux de sa femme et que mes longues journées de solitude loin de toi font que, malgré moi je suis trop heureux de me retrouver seul de temps en temps avec toi, en oubliant trop que tu n'es pas encore guérie... Ne m'en veux donc pas petite chérie et pour me faire pardonner, ce soir je resterai un petit mari bien sage sans faire aucune misère à sa petite femme. Ce sera dur tu sais mais à la place tu m'enverras une longue lettre et cela me fera plaisir.

Dimanche prochain je ne viendrai peut-être pas car il y a des chances pour que je sois de service et d'ici quinze jours, qui vont être si longs pour moi je ne te verrai peut-être pas. J'espère que d'ici là tu seras retapée complètement et que c'est toi qui me diras de vite venir te voir.

Surtout ne dis pas que ton Georges est un méchant au contraire tu sais bien que je veux toujours être aimé beaucoup de toi et que je ne veux qu'essayer de te faire plaisir.

Sois gentille pendant mon absence de faire lire toi même ton Jackou tous les soirs et de vérifier que tes grandes filles font bien leurs devoirs et sont bien sages. Tu verras que peu à peu tu prendras goût à constater toi-même les progrès de ton petit « coeur » comme tu l'as baptisée et que cela t'intéressera en te tenant compagnie.

Quand Yves sera parti la maison te semblera encore plus vide. Aime bien cette maison quand même et quand tu auras le cafard envoie vite une lettre à ton méchant mari... qui ne pense jamais à toi que pour te faire des misères !! Et surtout ne t'occupe pas de la longueur des courriers : les lettres arrivent et cela est l'essentiel pour moi. Quand je serai bien loin de toi qui sait combien mettront-elles de temps à parvenir les lettres que nous nous enverrons ! Et pourtant ne sera-t-on pas heureux d'en avoir souvent ?

Je t'entends bouger en haut et j'ai une sainte frousse que tu.. Tu viens de me surprendre.

Adieu mon chou

Une grosse bise

Georges

[*dans la marge* : Gros navet qui croit que je te veux des misères. Une grosse bise]

Marrakech mardi 12 à 14 h

Ma chère petite chérie. D'abord un mot. Tu as dû trouver dans ton portefeuille ma lettre écrite dimanche après-midi. Je suis sûr qu'après l'avoir lue tu m'as pardonné mes mensonges car au fond je crois bien n'avoir pas voulu être méchant. Pas vrai ? À quel moment l'as-tu trouvée ?

Il a fallu pousser la Chrysler sur la descente et le voyage s'est effectué sans incident. A 8 h $\frac{1}{4}$ nous étions à Marrakech. Rien de nouveau pour moi sinon une lettre du capitaine Delage, pardon ! du commandant, que je te joins mais que tu me garderas.

Lundi après midi, hier, j'ai été convoqué pour présenter bessif ma bagnole à la réquisition. Toujours obéissant j'y suis allé et on m'en a donné... 34500 francs. Heureusement que ton Georgeau est un malin et que dans la légalité j'ai trouvé moyen au dernier moment, de prouver qu'elle n'était pas réquisitionnable et... j'ai toujours mon taxi. Je te raconterai cela quand j'irai te voir. Je vais quand même essayer de la vendre car je ne voudrais pas la garder sur les bras lorsque je partirai, et tu peux croire que j'espère que ce sera bientôt, ne serait-ce que pour te montrer que ton Georges est lui aussi un homme.

J'ai rencontré hier ici René Henry d'Ifrane, classe 44 qui était mobilisé au même régiment qu'Yves mais qui devait rejoindre quelques jours plus tôt. Il m'a confirmé que sa mère et Nanou étaient bloqués en France, que Josette avait été reçue au bac et que Mireille faisait la cuisine de son père toujours receveur des PTT mais qui a vendu son bled il y a quelque temps. Lui, avant d'être mobilisé, faisait le marchand de bétail. Marrant ! Il n'avait pas l'air très enchanté de sa mobilisation et j'espère le voir bientôt en uniforme en même temps qu'Yves.

Aujourd'hui à midi j'ai été invité à dîner chez Gabanelle pour manger deux perdreaux et ce soir chez Maurice. Tu vois que je suis toujours bien reçu et que si je n'étais pas loin de mon petit poulet (et non pas de ma vieille poule !) tout irait bien donc du moins assez bien car rien ne vaut sa maison et son chez soi, surtout quand on a une gentille petite femme comme la mienne.

En arrivant hier j'ai trouvé ta gentille petite lettre de mardi et quoique tardive à cause de mon départ j'ai été bien heureux de l'avoir et je suis persuadé que cela m'a enlevé un peu du cafard que j'avais de revenir seul ici. Tu ne trouves pas que c'est malheureux de toujours bien aimer sa petite femme ???

Demain soir je tâcherai d'être à l'arrivée du car. Peut-être Yves m'apportera t il une lettre de toi. En tout cas je le garderai pour souper avec moi et parler un peu de la maison car au fond il est bien gentil et il est naturel qu'à son âge on fasse des choses qui ne plaisent pas toujours aux aînés que nous sommes pour lui. Comme la maison va te sembler encore plus vide maintenant.

Sois toujours bien gentille petite Yvonne et occupe-toi bien des trois petites et tu verras que bientôt le moment reviendra où nous pourrons revivre une petite vie bien tranquille et bien heureuse, comme avant.

Mon contrat de location de voiture n'est pas encore renouvelé. Le sera t il ? Je l'espère sans en être bien sûr. En attendant je suis de service demain mercredi mais ne le serai pas dimanche. Au cas donc où je le serai le dimanche suivant je ferai l'impossible pour aller te voir samedi. Je te le confirmerai par téléphone jeudi à 1 h ou 1 h $\frac{3}{4}$ chez Mme de Johannis afin que tu puisses retenir deux bonnes places au cinéma pour samedi ou dimanche soir, car je sais que cela te fera plaisir, n'est-ce pas ma petite vonvon ?

J'espère que depuis mon départ (gros méchant va me diras-tu !) tes démangeaisons te passent un peu. De toute façon, je suis sûr que cela te passera bientôt. Peut-être as-tu déjà fini ton traitement de piqûres. Il me tarde bien que tu n'aies plus de misères car je t'aime trop pour te voir souffrir même pour de petites choses.

Je suis en train de penser que j'ai oublié d'arranger la courroie du roule doux de la salle de bain ? ne me maudis-tu pas trop au moins ? Par contre j'ai songé ici à ton bracelet à arranger. Le bijoutier que j'ai vu ici m'a dit qu'il fallait l'envoyer à Casablanca. J'espère bien cependant trouver moyen de le mettre en état et peut-être que je pourrai l'apporter samedi. Je te cherche aussi des pommes de terre mais sans grand succès jusqu'à maintenant quoique je remue ciel et terre pour te faire plaisir.

Dis encore à Paulette, surtout à Lulu et à Jackie aussi que je veux qu'elles soient bien sages avec toi et qu'elles travaillent bien pour faire plaisir à leur papa et je compte sur leur petite maman pour s'en occuper. Je vais aller au boulot maintenant et mettre ta lettre à la poste en passant pour que tu l'aies plus tôt.

Au revoir ma petite femme chérie. Ne m'en veux plus de dimanche parce que je t'ai écrit en te racontant des blagues et sois bien certaine que peu de maris aiment leur femme comme moi je t'aime, maintenant plus qu'avant encore. Je t'embrasse bien affectueusement et sans vouloir te faire des misères, ton Georges

Mercredi 20 h 30 le 20 octobre 1943

Ma petite chérie, tu dois être occupée à écouter Radio Toulouse pendant que je t'écris. Petite veinarde qui est chez toi, si je pouvais moi aussi y être... Je suis de service aujourd'hui mercredi comme la semaine dernière au même jour et je ne fais plus que de m'ennuyer : j'ai le cafard, le cafard d'être séparé de toi alors que je serais si bien à la maison. Mais toi aussi tu dois voir tes petits soucis et je suis sûr que ta maison te semble vide et bien grande sans ton petit mari. Patience ma petite femme je suis sûr que bientôt nous serons réunis comme avant et que nous vivrons heureux comme nous l'avons pu être auparavant. En attendant occupe-toi bien de nos trois petites filles, aime bien ta maison et si tu as trop le cafard écris-moi. Dis-moi alors tout ce que tu voudras, je te comprendrai toujours et cela te fera du bien : je t'aime trop pour qu'il en soit autrement.

Quand recevras-tu cette lettre. Je crois que Pondelé part en permission vendredi matin, je la lui remettrai si cela est exact. Sinon je la porterai au car de 6 h ½ pour trouver quelqu'un qui puisse te la remettre. Et puis je ne tarderai pas à suivre cette lettre puisque j'ai dans la poche un ordre de mission pour Mogador, Safi et Port Lyautey. Je partirai de Marrakech vendredi matin pour Mogador et serai à Safi le soir vers 18 ou 19 heures. J'y resterai jusqu'à lundi matin et officiellement. Tu peux donc retenir deux belles places au cinéma pour samedi soir car j'aurai bien du plaisir à t'accompagner pour voir le film Angelica. Un ennui cependant : j'ai bien mon ordre de mission et ma bagnole mais mes accus sont complètement à plat et détraqués et je cherche de tous les côtés à m'en faire prêter en attendant qu'on me les répare. Sûr de moi j'en trouverai certainement et si tu n'as pas

reçu de communication téléphonique avant cette lettre c'est que je serai à Safi vendredi soir. Impossible par ailleurs de me faire prêter une voiture militaire car il n'y en a pas en ce moment mais enfin j'ai confiance, et à bientôt.

Par ailleurs, j'ai décidé que tu viendras passer les vacances de la Toussaint avec moi et avec les trois filles. Madame Gabanelle nous prête une chambre pour Paulette et Lulu et Jackie aura le petit lit de Maurice dans notre chambre chez Garnier. Retiens donc toutes tes places à la CTM et prends tes lainages pour vendredi 29 octobre après-midi. Les filles ne manqueront que la classe du samedi matin et du vendredi après-midi. Cela n'est pas grave et je vous ramènerai le dernier jour des vacances mardi soir en auto. Cela te fera du bien ainsi qu'aux filles et pour moi il vaut mieux ne pas en parler. Le commandant Delage ne viendra pour sa tournée que le 7 novembre. Je prendrai donc ma permission seulement après le 11 novembre et on verra venir par la suite.

Hier soir j'ai fait un bridge chez le docteur Raymond, j'ai gagné 51 francs tu parles d'un grand joueur. Mme Raymond t'envoie ses amitiés et veut un service à café de chez Lamali, le lieutenant Mathieu aussi. Tu me feras penser à ces commandes quand je serai avec toi. Ceux du commandant Delage doivent d'ailleurs être prêts. Et madame Mathieu que je n'ai pas vue, mais que j'ai eu au téléphone au sujet de son mari qui est en Corse nous attend à dîner au cours de ton séjour de la Toussaint. Ne parlons pas des Gabanelle et de Maurice qui nous attendent également. Tout est donc arrangé sans toi, comme un tyran que je suis envers toi et retiens vite tes places à la CTM pour vendredi 29 car les cars sont toujours combles parce que très courus.

Ma voiture n'est pas encore vendue et je me demande si je la vendrai un jour. Au revoir ma petite vonvon chérie, ton Georges va une fois de plus se coucher en pensant à toi. Sois bien contente et ne languis pas trop. À vendredi sans doute embrasse bien les petites pour leur papa.

Je t'aime bien et je t'embrasse mille fois bien affectueusement. Ton méchant mari va encore bientôt te faire revenir tes petites misères, une grosse bise

Georges

Jeudi 4 novembre 1943 — 14 h

[*en marge* : tu penseras à moi dimanche où je serai de service toute la journée. Encore une grosse bise]

Ma chérie. Je viens de dîner au cercle des officiers, tout seul et bien tranquille et avant d'aller à mon boulot je viens bavarder un moment avec ma petite vonvon que je n'aime plus du tout, puisqu'elle m'a laissé dormir tout seul dans mon grand lit... Hier soir, retour sans grand incident sauf un bourricot qui a eu la mauvaise idée de recevoir au passage une bonne gifle du phare droit de l'auto sans grand mal d'ailleurs pour l'un et pour l'autre.

Le propriétaire de l'animal nous a versé séance tenante 200 francs et avait l'air bien heureux de s'en tirer à si bon compte : c'est M. Gabanelle qui conduisait.

Arrivée à Marrakech vers 11 heures et au lit à peu près tout de suite avec mon sarouel qui n'a plus qu'une poche mais qui est très bien arrangé : il te restera toujours l'autre poche en réserve pour la prochaine fois... Ce matin je suis allé au travail comme d'habitude et tout s'est bien passé. Je suis donc bien heureux d'avoir pu vous ramener de cette façon et on tâchera de recommencer n'est-ce pas petit poulet ? Toujours rien de neuf pour moi et rien de prévu pour la visite du commandant Delage. Je prendrai donc ma permission de façon à être samedi 13 à Safi : comme convenu et sauf imprévu bien entendu. Comme nous l'avons décidé ensemble je vais recommencer à aller un peu plus souvent au mess et un peu moins chez Maurice et cela vaudra mieux je crois. Mme Gabanelle te remercie bien pour ton chocolat et trouve que tu l'as trop gâtée.

Et toi, as-tu passé une bonne nuit dans ta grande maison ? J'espère que tu seras contente, et les filles aussi, de vos trois jours passés à Marrakech malgré le mauvais temps (il fait beau maintenant ! ! !) et tes petites misères. Je n'ai peut-être pas été très très gentil avec toi le premier jour. C'est parce que j'avais cru comprendre que tu étais allée voir le Docteur Ruelle pour le même motif qu'au printemps dernier. Il ne faut pas m'en vouloir ma petite Yvonne, tu sais bien que tout en voulant te faire plaisir je ne voudrais pas que tu recommences comme en juin. Mais je me suis trompé n'est-ce pas et je suis sûr que d'ici très bientôt tu iras bien mieux et que toi aussi tu auras retrouvé ton vrai joli sourire et que tu iras bien en aimant bien ton méchant petit mari qui ne sait souvent pas comment faire pour rendre heureuse cette petite femme blonde aux si jolis yeux et qu'il aime toujours un tout petit peu... Soigne-toi bien puisque ton Georgeau n'est pas là pour te faire des misères et chaque fois que tu le peux écris-moi bien longuement sans t'occuper du départ ou de la lenteur des courriers. Tes lettres me parviennent et sont bien lues tu peux le croire et c'est là l'essentiel. Raconte-moi bien tous les détails de ta vie quotidienne à Safi, ce que vous faites toutes les quatre, car j'aime bien le savoir pour vous suivre toujours et me sentir un peu avec vous de cette façon. Occupe-toi bien du travail d'école des trois filles et pour Paulette apprend-lui gentiment, comme une maman sait le faire, à être une jeune fille bien gentille qui a confiance en sa maman surtout. – Est ce que tu as installé tes tapis ? Raconte-moi aussi cela, tu me feras plaisir. Je vais m'occuper de la selle de M. Videau et un de ces jours j'irai voir le malade à l'hôpital mais sans aller dire bonjour à Madame Mathieu, de peur que sa grande beauté et sa pétulante jeunesse me tombent et me rendent complètement amoureux... (Pas mal dit hein petite fille ?). As-tu pensé à m'acheter un pot de moutarde ? Le lit de Jackie est toujours installé dans ma petite chambre et j'ai l'impression que ce soir vous serez toutes les deux là. Hélas, j'en connais un qui aura bien le cafard ce soir en venant se coucher...

Au revoir petite chérie, à samedi au téléphone. Je t'écrirai encore pour qu'à chaque départ du car une lettre parte de Marrakech. Toi aussi écris-moi souvent et pense bien à ton petit homme qui t'aime beaucoup et qui veut être bien aimé de sa petite femme chérie.

Une grosse bise bien sage.

Marrakech le mercredi 24 novembre à 1 h ½

Ma chère petite femme. Je viens de finir de manger chez Maurice (purée et rôti de porc), et avant d'aller au boulot je viens bavarder un peu avec toi car je suis sûr que cela te fera plaisir. Hier voyage sans histoire, arrivée à Marrakech à six heures moins le quart juste le temps d'aller faire un tour au bureau, de ranger mes affaires et mon auto et de dire bonjour à Maurice et chez Gabanelle où j'ai été aussitôt retenu à dîner, ce que j'ai accepté avec plaisir car bien entendu j'avais le cafard et ne me sentais pas en veine pour aller au restaurant. Je me suis couché à 9 h ½ et j'ai eu froid toute la nuit. Aussi sur ma demande le proprio a-t-il mis ce matin une couverture supplémentaire.

À midi aujourd'hui j'ai déjeuné chez Maurice mais sans grand enthousiasme Claudia est malade de ses jambes et le docteur craint une phlébite si elle ne se soigne pas. Les gosses enrhumés et Maurice de bonne humeur fabriquent en grosse quantité des avances pour Noël : petits fours aux amandes et chocolat au goût d'huile hemani à 250 francs le kg. C'est cher et pas très bon.

Hier les Gabanelle très très gentils insistent pour avoir des nouvelles de vous tous et organisent déjà vos vacances de Noël à Marrakech comme à la Toussaint, avec en plus arbre de Noël pour les gosses, réveillon etc... etc...

Ils confectionnent déjà une poupée pour leur petite nièce ou cousine et une pour Jackie qu'ils appellent « le diable » (Jackie, pas la poupée) Mais ne lui dis pas ce sera une surprise pour elle. Pour moi au bureau absolument rien de nouveau et je ne demande plus rien, me résignant toujours pour toi, à suivre mon sort quel qu'il sera.

Beaucoup de travail en perspective et cela me plaît car je languirai moins...

Marrakech 24 novembre à 20 h

Mon cher petit chéri. Comme je suis sage ! Il n'est que huit heures et je suis déjà dans ma chambre. Après mon travail à 6 heures j'ai rôdé un peu dans les rues de Marrakech (sans faire de l'œil aux petites dames !) et à sept heures moins le quart je suis allé au cercle pour dîner. À 7 h ½ j'avais fini et je suis venu dans ma chambre pour t'écrire un peu. Comment vas tu depuis hier mon petit chou ? J'espère que depuis mon départ tes démangeaisons vont beaucoup mieux et que ton bon moral reprend le dessus. Tu dois être en train d'écouter Radio Toulouse au coin de ton feu : comme je voudrais être encore avec toi !

Aujourd'hui j'ai reçu des indications pour les examens d'IPM. Au lieu d'être fixés à la mi-janvier comme prévu, ils vont avoir lieu du 9 au 20 décembre. Sois donc certaine que le Cdt Delage ne me laissera pas partir à ce moment-là et tu sais bien qu'à quelques jours près je m'arrangerai pour passer les fêtes de Noël avec toi et à Marrakech comme je te l'ai dit dans ma lettre de ce matin. Donc fais une petite risette et sois plus contente.

Il fait toujours un froid de canard à Marrakech et demain je me remets en culottes et bottes : je serai mieux ainsi et j'aurai toujours le temps quand il fera meilleur de me

remettre en américain. Et ainsi mes chemises me gratteront moins. Toujours entendu pour samedi 4 décembre. Je ne crois pas avoir aucun empêchement et il se pourrait même qu'avant je vienne te prendre à Safi pour aller à Mogador ensemble comme je te l'avais dit. Ce serait sans doute le vendredi 3 et nous irions à Mogador le dimanche 5. Mais chut ! n'en parlons pas trop à l'avance je te le confirmerai d'ici très peu de jours. Je vais m'arrêter de t'écrire et me coucher pour lire des journaux que j'ai achetés ce soir. Demain matin je viendrai bavarder un peu avec toi et mettre ma lettre le soir à la boîte pour qu'elle parte sûrement avec le car de samedi afin que tu l'aies lundi. Bonsoir petite vonvon chérie une grosse bise. Dors bien.

Bonjour petit chéri j'ai eu froid encore cette nuit mais j'ai assez bien dormi et toi ? Je vais aller au boulot car j'en ai beaucoup beaucoup en ce moment à cause de la préparation des examens, mais je préfère qu'il en soit ainsi. C'est jeudi aujourd'hui et il me tarde d'être à 1 h ½ pour te téléphoner. Au revoir petite Yvonne, je terminerai ma lettre sans doute ce soir...

Vendredi matin. Hier soir j'ai dîné chez Gabanelle avec un monsieur et son fils qu'ils avaient invités. Et comme cette personne n'était pas trop bavarde, ils m'ont invité pour tenir un peu le crachoir. J'ai mangé un poulet en sauce qui était délicieux mais pas meilleur que ceux que me fait manger souvent ma petite femme. Cela m'a empêché de t'écrire hier soir.

Ce matin comme hier d'ailleurs j'ai un travail fou à cause des prochains examens d'IPM. J'en suis content car le temps passera plus vite pour moi. Hier il m'a semblé que tu étais plus contente au téléphone, est ce vrai petite chérie ? Jackie m'a bien fait rire en me disant « Allo papa » et elle devait être pas mal fière de raconter à ses sœurs qu'elle m'avait téléphoné. À lundi encore entre 10 h et midi au bureau de l'école. Je suis content que tu auras ma lettre demain. Le jeune homme doit me la prendre après midi. Que vas-tu faire dimanche ? Vas donc te promener un peu avec tes trois mistonnes s'il fait soleil. Moi je vais certainement bien m'ennuyer mais je penserai à toi et je t'écrirai encore.

Je n'ai toujours rien de nouveau pour moi et si je suis sûr que je ne serai plus en janvier à la Préparation militaire, je crois bien que nos vacances de Noël se passeront ensemble ici et tu peux croire que cela me fait plaisir.

Au revoir mon petit une caresse à chacune de tes filles. J'espère avoir une lettre de toi ce soir. Écris-moi souvent. Grosses caresses ton mari qui t'aime bien beaucoup

Marrakech Dimanche 11 h 12 décembre

Mon cher petit poulet. Voilà un dimanche que nous ne passerons pas ensemble cette fois-ci, et combien d'autres par la suite ? Il fait pourtant si beau ce matin ! Tant mieux d'ailleurs puisque cela te permettra de passer une très agréable journée chez Madame Videau avec tes trois filles. Et j'espère que ce soir une gentille lettre de ma petite vonvon lui racontera

un peu ce qu'elle devient. J'espère que tu as reçu les pommes de terre et ma lettre que je t'ai envoyées par le capitaine Binet. Mange bien des pommes de terre car je t'en apporterai encore dimanche et je précise bien que tu en trouveras ensuite facilement : c'est bien entendu grâce aux Gabanelle que je peux t'en procurer. As tu vu à ce propos qu'à Casa le prix officiel des pommes de terre était 12F le kg alors que dans le bled le prix d'achat aux indigènes est de 3F50.

Es-tu allée au ciné hier ? J'espère que samedi soir nous irons ensemble à Safi et je te préviendrai suffisamment à temps pour que tu puisses retenir nos places. Et moi aujourd'hui dimanche je travaille depuis 8 h ce matin. C'est-à-dire que je me retrouve dans mon élément et mon dieu avec pas mal de plaisir. C'est aujourd'hui que l'on fait l'examen écrit d'IPM : dictée, composition française et maths. Pendant que mes 26 candidats font leurs math — ils ont fini déjà dictée et comp. française — moi je suis assis au bureau pour t'écrire. Mais ne t'en fais pas, personne ne copie car l'adjudant Rommens veille ainsi qu'un aspirant... Quant à Lévesque, il est à la chasse ce matin, avec mon autorisation bien entendu...

Nous sommes installés dans une grande salle du lycée et tu vois qu'il n'y a rien d'étonnant que je me retrouve dans mon élément. Et à partir de demain et jusqu'à samedi matin inclus, l'examen va barder. Pourvu que je puisse être libre samedi après-midi ! mais je tâcherai bien de me débrouiller, ne te fais aucun souci.

Hier et cette nuit j'étais de service. Je n'ai pas été dérangé une seule fois et j'ai très bien dormi, ce qui est assez rare lorsqu'on est de permanence : mon prédécesseur de la veille avait passé sa nuit blanche à déchiffrer des télégrammes. Aujourd'hui après-midi je ne sais ce que je vais devenir car je ne veux pas toujours encombrer les Gabanelle.

J'irai peut-être faire un tour en vélo aux environs de Marrakech tout seul en pensant au petit poulet. As-tu reçu une lettre des Bénais et as-tu pensé à écrire à Elise ? Je suis content que tu puisses me faire un pyjama qui ne sera pas un luxe pour moi, tu es une bien brave petite femme. Si tu sais les faire et si ce n'est pas trop dur, ne pourrais-tu pas me faire des gants de laine ? Je ne crois pas d'ailleurs que cela soit possible car c'est certainement bien difficile de faire des doigts. Mais n'en trouve-t-on pas à vendre ? Je me gèle les mains en vélo à 8 h du matin et cela me serait bien utile. Passe une bonne journée chez madame Videau et ne racontez pas trop de mal de vos maris qui ont certainement des défauts mais qui vous aiment beaucoup. Oui mon petit poulet ton Georges t'aime bien beaucoup et toi aussi n'est-ce pas ? Dis à Paulette, Lulu et Jackie d'être bien sages et bien travailler à l'école si elles veulent que le Père Noël les gâte bien à Marrakech. Et toi le Père Noël ne pensera à toi que si tu es toujours bien gentille et si tu n'oublies pas qu'il y a des cars Safi — Marrakech les lundi, mardi, jeudi et samedi...

Au revoir petite chérie, je vais moi aussi faire les problèmes pour les corriger plus facilement. Je t'embrasse bien bien affectueusement et mille fois.

Je suis impatient de te revoir.

Marrakech le lundi 13 décembre à 18 h.

Ma petite chérie, je crois que j'ai travaillé avec plus de courage encore d'avoir pu te téléphoner après-midi. Tu es bien gentille d'accepter que les Gabanelle viennent samedi avec moi et je leur ai fait part de notre invitation sitôt après le téléphone : ils ont accepté et samedi je t'amènerai donc avec moi une pleine auto de monde : madame monsieur et rejeton. Nous repartirons lundi matin de bonne heure car je ne sais pas si je demanderai l'autorisation pour lundi matin et d'autre part le loupot doit rentrer au lycée de bonne heure. En attendant à jeudi au téléphone à 1 h ½. Tâche de trouver de l'apéro pour dimanche et du vin vieux pour Noël.

Pendant ton séjour ici il est entendu que Jacquou couchera avec ses sœurs chez Gabanelle pour nous permettre d'être plus libres et aller par exemple au ciné si on en a envie. Je suis malheureusement de service le 23 jusqu'au 24 à 8 heures du matin mais je tâcherai de me faire remplacer et de prendre mon tour avant. Je te le dirai à temps, n'aie pas peur. Toujours rien de neuf pour ma mutation.

Demain après-midi je téléphonerai à Rabat à ce sujet car la fin du mois approche et je n'ai toujours rien. Rien de nouveau ici je suis un peu fatigué ce soir car j'ai un bon rhume et j'ai froid. La pluie n'est pas faite pour m'arranger mais je suis sûr que dans 48 h cela ira mieux : je dois prendre froid en couchant toujours seul dans mon grand lit...

Demain matin le boulot de l'examen commence à 7 h et il en sera de même tous les jours de cette semaine. Mais pendant les fêtes de Noël j'en profiterai pour faire de bien grasses matinées pendant que tu iras chercher le café ? ! ? ! ? Non va ne t'en fais pas petit poulet ! Tu sais que je t'aime bien quand tu me parles du petit drap. Tu es une bien brave petite fille et je suis heureux et bien fier de t'avoir pour petite femme. Sois bien contente et bien calme et tu me feras encore plus plaisir. J'espère que ton mal au ventre et aux reins t'a complètement passé et que tes démangeaisons vont aussi mieux maintenant. Dis-moi si tu es allée voir le toubib et ce qu'il t'a dit. Pendant que je t'écris, la pluie est en train de se calmer et j'en suis heureux car Marrakech sans le soleil est encore plus triste que d'habitude.

Je m'arrête petit poulet, excuse ma lettre faite en vitesse mais je ne suis pas très d'aplomb et un peu énervé de mon boulot sous la pluie aujourd'hui et de mon rhume. Je mettrai ma lettre à la poste ce soir et j'espère qu'elle prendra le car demain matin. À jeudi au téléphone et à samedi pour manger une bonne quiche ou des rillettes de ma petite femme. Prends une provision de pinard pour ne pas en manquer le dimanche. Embrasse bien les trois filles pour leur papa et pour toi la plus grosse caresse de ton Georges qui t'aime bien beaucoup et qui pense trop à toi pour être heureux lorsque tu n'es pas là. Encore une bise

Jeudi 13 janvier à 14 h

Mon cher petit chéri.

Toujours rien de toi et je commence à être inquiet. Demain je te téléphonerai. Pour moi, je n'ai encore rien reçu au sujet de ma mutation et je commence à trouver le temps long. Samedi 15, après-demain je vais cependant te voir à Safi, en mission avec Lévesque et mon aspirant si nous pouvons avoir une voiture militaire, seul dans le cas contraire avec le car. De toute façon Lévesque et l'aspirant reviendront le même soir et moi je reviendrai lundi après-midi avec le car : retiens-moi vite une place tu seras gentille. Si Lévesque et l'aspirant viennent tu seras gentille de les garder à déjeuner samedi à midi car ce sont tous les deux de chics copains, et je ne puis faire autrement. Je te le dirai au téléphone demain. De toute façon et même seul je viens officiellement samedi matin : retiens des places au cinéma.

Je crois pouvoir te faire passer ce mot car toute la police de Safi est ici aujourd'hui : De Gaulle et Churchill nous ont passé en revue ce matin. C'était formidable et le souvenir que j'en garderai sera inoubliable.

Bien entendu j'ai défilé fièrement en tête de l'IPM et, — attention ! — le Général De Gaulle lui-même m'en a félicité en me serrant la main... Après la revue, De Gaulle a réuni tous les officiers à la Bahia et nous a fait un speech qui m'a ému jusqu'aux larmes. C'est un homme super épatant et qui mérite qu'on l'admire. Je te raconterai cela samedi. Je ne t'écris pas longuement car je vais monter à la Police pour voir si je trouve une occasion de te faire passer ce mot.

A demain matin au téléphone et à samedi de toute façon. Je suis plus qu' impatient de te revoir, je t'aime bien et t'embrasse bien bien affectueusement.

Georges

Marrakech le 18 janvier 1944 à 15 h

Mon petit chéri.

J'ai vu ce matin madame Tixier qui s'en va à Safi demain et ce soir je dois lui remettre un mot pour toi. Tu vois que je profite de toutes les occasions. Comment vas-tu depuis hier ?

Tu sais petite Yvonne que je veux que tu sois, malgré tes soucis que je comprends et qui me peinent au fond aussi, contente quand même. Je sais les mauvais moments que tu auras à passer, et je comprends très bien que tu ne sois pas heureuse à certains moments. Et pourtant vois-tu il est des choses contre lesquelles on ne peut rien et qu'il vaut mieux encore les prendre comme elles sont. Je ne parle pas du plaisir que je pourrais avoir et je sais que tu m'aimes assez pour le comprendre, mais il s'agit de toi en l'espèce et de toi seule qui m'occupe plus que tout au monde et je ne veux pas que tu sois malheureuse. Peut-être qu'après tout, il vaut mieux qu'il en soit ainsi et tu verras que

quelques mois seront vite passés. Quant aux difficultés à venir, je suis sûr que tout marchera bien quand même et je voudrais tant que tu partages un peu mon optimisme à ce sujet.

En ce moment et par suite de la guerre qui nous sépare nous ne pouvons profiter l'un et l'autre, de la vie en commun. Ne vaut-il pas mieux en profiter, ne serait-ce que parce qu'il en est ainsi, de cette séparation pour me donner ce fils que j'ai toujours souhaité et que tu ne peux plus me refuser. Transforme donc ta peine en une confiance sereine et oublie tes soucis pour ne penser qu'à toi et à nos petites que l'un et l'autre nous aimons tant. Tu verras qu'après la guerre — et ce sera bientôt — nous pourrons l'un et l'autre et ensemble, repartir pour une agréable vie qui, excluant sans doute les fougues de la jeunesse, sera tout de même des plus agréables. Quant à moi je te promets bien d'être et de devenir s'il le faut un bon petit mari dont le seul souci sera de rendre heureuse sa petite femme que j'ai toujours bien aimée.

Du courage petit poulet et surtout plus de gros soucis comme celui que tu m'as montré dimanche et que je ne veux plus revoir, malgré toute la joie que j'ai eue de t'avoir longuement sur mes genoux. Un homme est certes un personnage bien compliqué mais il est bien difficile de se faire autrement que ce que l'on est et je te demande de me pardonner de tout ton petit cœur des peines que j'ai pu involontairement te causer. Dis-moi donc dans ta lettre de jeudi que tu me pardonnes et je serais heureux. Dis-moi aussi que tu deviens raisonnable au sujet de ce qui t'arrive et je serais si heureux, et je suis sûr que toi aussi tu seras plus heureuse car malgré tout il faut que tu le sois.

J'ai fait hier un bon retour et bien entendu mon absence a été complètement inaperçue. Je recommencerai à l'occasion. Ce matin j'ai téléphoné à Delage : ma demande est enfin arrivée à Rabat et on n'attend plus que l'avis du Général Leclerc. Cela ne tardera plus sans doute, mais, pour toi petite vonvon, je ne ferai rien maintenant pour changer mon sort persuadé que je serais consolé si je peux rester au Maroc avec la possibilité de te voir le plus souvent possible sans jamais te faire des misères, je te, je te le promets bien mon petit chéri.

Les Gabanelle m'ont reçu aussi gentiment que d'habitude. À midi j'ai mangé chez eux des coquilles de poisson et des pigeons. Je leur ai offert de payer mes repas, mais qu'est-ce que j'ai pris !! M. Gabanelle me prie de te dire qu'il joue mieux que toi au bridge puisqu'il n'a jamais perdu 13F50 en une partie comme toi chez les Ruelle... Ils ont l'intention si tout va bien chez toi, de prendre ensemble huit jours de perm à Safi au mois d'août et je leur ai dit que j'en serais très heureux. Ils vont s'occuper de t'avoir, pour mon prochain départ à Safi, un peu de café, un peu de lard, des allumettes et peut-être du savon. Tu vois comme ils sont gentils ! Écris-moi une gentille lettre mercredi et dis-moi tout ce que tu as sur le cœur pour que j'essaie de te consoler et de t'encourager car je ne veux plus que tes jolis yeux pleurent comme dimanche.

Au revoir mon petit chéri, à vendredi au téléphone, écris-moi vite et sois bien raisonnable. Une grosse bise aux filles et pour toi une bien affectueuse caresse de ton petit mari.

Mercredi 19 janvier à 18 h

Mon cher petit poulet.

Je suis de permanence aujourd'hui et puisque je suis un peu au calme, j'en profite pour venir bavarder avec toi. Tu as dû recevoir la lettre que je t'ai fait porter par Madame Tixier : ne faut-il pas profiter de toutes les occasions pour giber avec sa petite femme qu'on aime bien un tout petit peu. Moi aussi j'espère recevoir bientôt de tes nouvelles, mais attention les jours de départ des cars ont paraît-il été changés et tu ferais bien de te renseigner à ce sujet car je n'ai pu avoir le renseignement ici aujourd'hui. Et n'oublie pas que je dois te téléphoner vendredi matin...

Je viens d'envoyer une grande lettre à l'ami Clifford où je lui parle de nous tous, de sa blessure et de la joie que nous avons eue en recevant la lettre et les cartes de nouvel an d'Amérique. Pense toi aussi à faire une longue lettre à sa cousine et dis-lui qu'après la guerre et dès qu'on le pourra, on ira les voir à Worcester, Inch Allah ! Je t'ai acheté un petit agenda pour tes comptes puisque tu préfères garder l'autre comme papier à lettre, et aussi un dictionnaire English-French et Français-anglais pour Paulette qui je l'espère travaillera de mieux en mieux à l'école pour faire plaisir à son papa et à sa maman qui l'aiment bien. Toujours rien de nouveau pour moi ici : je prends mon mal en patience et je fais le mort.

Cette semaine j'ai heureusement un peu de travail et je préfère qu'il en soit ainsi. Nous venons de projeter avec un capitaine du 3e Bureau, le lieutenant Lévesque et moi une grande tournée de trois jours pour rechercher des emplacements pour camps d'IPM. Nous partirons sans doute dimanche matin pour revenir mardi soir et nous irons à Aliouine, Tizi N' Test, Taroudant, Ouarzazate et Taliouine. Cela nous fera une agréable sortie et je crois que c'est inutile de dire que c'est moi qui ai poussé à la roue pour que cette sortie se fasse le plus tôt possible, afin que j'en profite avant mon départ. Que cela surtout ne t'empêche pas de m'écrire car mon plus grand bonheur sera de trouver des lettres de ma petite Vonvon à mon retour.

Depuis lundi j'ai toujours mangé chez les Gabanelle et je crois bien que cela va continuer. M. Gabanelle te remercie bien de la cuillère à café mais me prie de te dire qu'il lui manque encore une fourchette et une grande cuillère, ce qui est une blague bien entendu. Les Maurice toujours les mêmes mais les apparences sont sauvées... Pense, tu seras gentille, à me nettoyer et à coudre ma veste de drap, au cas où mon passage à Safi serait trop rapide. Merci d'avance et excuse-moi de te donner toujours du travail : je suis un méchant mari.

As-tu reçu du bois ? Ici il n'y en a plus du tout et il faut la carte maintenant pour en acheter. Si tu ne l'as pas encore, secoue un peu ta bonne femme et au besoin parles-en à M. de Johannis pour que tu ne sois pas trop en panne dans ta grande maison surtout avec tes trois filles et la petite frileuse que tu es. Comment va Mme Videau ? Et le Pierre Videau ? Tâche de la garder quelque temps encore avec toi. Cela ne pourra que lui faire plaisir et te distraira en même temps. Donne-moi aussi exactement de tes nouvelles sans me dire que tu vas parfaitement bien si ce n'est pas vrai. Soigne ton rhume par de bons

vins chauds si tu tousses encore et fais bien tout ce que t'a dit le médecin pour toi. Et surtout n'oublie pas ce que je t'ai dit hier dans ma lettre : je veux que ton moral soit le meilleur possible et tu es une petite femme trop gentille pour ne pas vouloir faire plaisir à ton Georges.

Ce soir dans la chambre de l'officier de service, si je ne suis pas trop dérangé par des télégrammes, j'écouterai un peu Radio Toulouse pour entendre les mêmes airs que tu écouteras certainement. Inutile d'ajouter que je penserai bien à toi. Dans un moment je vais quitter ma permanence pour aller souper chez les Gabanelle mais tu peux être sûre que je préférerais de beaucoup manger avec toi et les trois petites la bonne cuisine que tu nous fais... même dans la cuisine... et même si elle est trop salée...

Quel homme je deviens en fréquentant le mari épouvantable qu'est M. Gabanelle, n'est-ce pas petite Yvonne? N'oublie pas si on joue un film qui te plaise d'aller le voir mais fais- toi accompagner tu seras bien mignonne. Et surtout ne languis pas trop. Tu verras que notre séparation sera malgré tout de courte durée et qu'après je te donnerai tout le bonheur qu'il me sera possible de te donner, sans jamais te faire la moindre misère, car tu es bien trop gentille et je n'aime pas te voir triste ou pleurer.

Au revoir mon petit chéri je t'aime toujours bien beaucoup et je crois bien que ce n'est pas encore que je me déciderai à divorcer. Je t'embrasse bien bien affectueusement.

Une caresse aux filles et deux au Jacquou.

ill... on illon maillon !.. ill... a illa maille...

le 21 janvier 1944, vendredi à 17 heures

Mon cher petit chéri.

Je suis un peu déçu ce soir. Après t'avoir parlé au téléphone ce matin j'attendais une lettre de ma petite femme et contrairement à ce qui se passait d'habitude je ne l'ai pas eue ce matin, ni ce soir. Cela doit encore être un coup de dame censure et j'espère bien que demain matin j'aurai le grand plaisir de lire ta lettre.

Ecris-moi souvent petit poulet car vrai, je languis ici et d'autant plus que je suis toujours dans une attente bête, n'ayant guère de goût à mon boulot en ce moment, et que veux-tu qui me tienne mieux compagnie qu'une lettre de la petite femme que j'aime bien, surtout si elle me permet de la suivre, ainsi que les petites, dans les détails de sa vie bien calme à Safi.

Je voudrais aussi vite savoir si ton moral est meilleur et si malgré les soucis que je comprends très bien, tu prends ton état en patience, puisqu'il ne peut pas y avoir moyen de faire autrement et puisque ton mari qui t'aime bien veut te voir calme et sans gros ennuis. Ne le feras-tu pas pour me faire plaisir? Si pas vrai mon joli petit chéri ? Dis-le moi vite dans une lettre et prouve-le moi lorsque je viendrais te voir. Je n'ai toujours rien reçu

concernant ma mutation et je commence à me demander si elle finira par venir. Mais comme je te l'ai dit, et pour toi seule, je ne ferai rien de plus pour la hâter. Si elle ne vient pas tant pis j'aurai au moins le plaisir, et toi aussi, de rester plus près de toi et de pouvoir plus facilement te rejoindre lorsque ce sera nécessaire. Et si je pars je te chercherai moi-même une femme européenne, tant pis pour la dépense, qui t'aidera le mieux possible et te sera d'un bien grand secours pour toi et pour les gosses si le besoin s'en fait sentir.

Ne te souviens-tu pas, petit poulet, lorsque tu étais à l'hôpital à Méknes pendant 21 jours et moi à Ifrane avec les deux filles si petites ? Grâce à Madame Souquet on avait pu s'arranger cependant et on pourra bien faire de même cette année si vraiment il en est besoin. Donc un peu de courage petite Vonvon.... J'ai cherché aujourd'hui l'amie de Mme Videau, Madame Maltere. Elle est absolument inconnue à l'État-Major et je ne sais guère où la trouver. Comment va Madame Videau maintenant, et le Pierre Videau devient-il déjà un grand garçon? Je pense que les filles sont allées le voir et qu'elles ont dû être heureuses.

Tâchez de vous arranger pour le baptiser un jour que son père et moi aussi si c'est possible serons là. Je ne suis pas le parrain mais en tant que « mari de la marraine » j'en serais bien heureux. Dans la lettre que je t'ai envoyée mercredi, je te disais que nous devions aller en montagne ces jours-ci, mais pour certaines raisons que je ne puis dire par lettre cette sortie est en principe remise à samedi prochain 29 janvier. Je ne pourrai donc pas aller te voir dimanche prochain comme je l'espérais bien malgré les difficultés dues au manque de bagnole mais il sera sûr pour le samedi suivant, c'est-à-dire le premier samedi de février, à moins que je puisse avoir une occasion plus tôt. D'ici là écris-moi souvent tu me feras bien bien plaisir et surtout n'oublie pas de me raconter même tes peines car je t'aime trop pour qu'il en soit autrement.

Ce soir je suis invité à dîner chez Lévesque. Les Gabanelle sont toujours très chics avec moi. Ils ont mis de côté du café et un peu de savon pour toi que je t'apporterai à la première occasion. As-tu besoin d'autre chose? Claudia m'a rendu aussi la ceinture que tu m'as demandée. Claudia ne va pas très fort en ce moment. Le docteur lui a formellement interdit de quitter le lit à cause des risques pour son cœur et Maurice s'occupe des gosses et de la cuisine car bien entendu ils n'ont pas de fatma au moment où il leur en faudrait tant une. Mais inutile d'ajouter que Madame Gabanelle est très chic avec eux et a bien entendu en oubliant qu'il n'en a pas toujours été de même de l'autre côté.

Maurice a reçu ces jours-ci une carte de Taza, de Lucien, qui d'après ce que tu m'as dit au téléphone ce matin avait dû aller voir son cousin le mari d'Yvette. Est-ce que je t'ai dit que j'avais envoyé une longue lettre à Clifford? Garde-moi les lettres que tu reçois mais à part les miennes tu ne dois pas en avoir beaucoup surtout si les Bénais t'oublient aussi un peu. Hier soir, on a fait un bridge chez les Gabanelle. Lui a gagné 0F75 et bien entendu il en était très fier et m'a prié de te dire qu'il était devenu un as, hum ! hum !

Au revoir petit poulet, comme je préférerais être près de toi ! Je pense bien souvent à toi va et je te répète encore que je t'aime beaucoup et toujours peut-être un peu plus. Embrasse bien les filles pour moi, surveille bien le travail de ta grande Paulette.

Mille caresses bien affectueuses de ton petit mari

Marrakech Lundi 24 à 15 h

Ma petite chérie.

Avant hier j'étais heureux de pouvoir te faire porter un mot par Pandelé qui allait à Safi hier avec la camionnette du poisson. Mais celle-ci n'ayant pu partir, Pandelé m'a rendu ce matin ma lettre et je te l'envoie quand même.

Grande joie ce matin pour moi : j'ai reçu ta bien gentille lettre de mercredi dernier et ton petit mot de samedi avec la lettre du cousin (!) comme tu dis... Si tu savais comme ta petite lettre m'a fait plaisir. Je suis si content de savoir que tu veux être raisonnable. Et tu verras si je ne saurais pas te rendre ta gentillesse car je t'aime trop pour te voir avec de la peine. Oh je sais bien que ce ne sera pas toujours rose pour toi car il est évident que le moment n'est pas très bien choisi, mais peut-on faire autrement ? Comme tu le dis aussi, tu verras que je saurais te redonner du courage et de la patience. D'abord je ne prends plus de permission avant l'été prochain et je suis sûr que quoi qu'il arrive je m'arrangerai pour être à Safi en permission au moment où tu auras besoin de ton petit mari. Il le faut bien puisque tu veux être « bichonnée » par un petit mari qui ne t'aime plus...

J'ai confiance en ma bonne étoile et en somme je suis sûr d'avance que tu ne regretteras rien et que même tu seras contente d'avoir fait plaisir à ce méchant Georges, qui est si exigeant envers son petit poulet. Et puisque je suis quand même bien gâté par ma vonvon j'ai un petit cadeau à te demander. Tu sais que j'ai bien envie d'un stylo. Or je viens d'en trouver un à acheter. C'est un stylo américain au poil et il ne coûte que... 600F. Mais tu sais il est bien joli et sa plume en or me permettra d'écrire tout un tas de jolies choses à celle que j'aime bien. Me donnes-tu la permission, ce sera mon cadeau d'anniversaire ?...

Je suis tellement sûr que tu me diras « oui » que je... l'ai déjà acheté et que c'est de lui dont je me sers en ce moment. Qu'est-ce que je vais prendre ??!

Je suis content qu'on t'ait apporté un peu de bois car au moins tu ne te gèleras plus. Mais il ne faut pas trop l'économiser pour cela et dans ce but vite commandes-en encore. Il fait à nouveau froid ici mais je me suis acclimaté et n'ai pas besoin d'emprunter une couverture aux Gabanelle. Mes démangeaisons m'ont repris et mon bras gauche en particulier m'énerve beaucoup mais il faudra bien que cela passe.

Hier dimanche j'ai passé la journée évidemment avec les Gabanelle. On n'a pas bougé de chez eux et on a joué, M Gabanelle et moi, au ballon dans la rue. On avait l'air intelligent et bien entendu mon Colonel m'a vu et m'a dit ce matin que j'avais raison de rester jeune... Aujourd'hui ils m'ont fait manger un coq au riz. On a mal aux bras tous les deux. En ce moment je n'ai rien à faire et je t'écris de mon bureau pendant que mon ami Both.. raconte des histoires aux dactylos. Après j'irai au coiffeur et je relirai encore une fois (ce sera la 3è) ta lettre dans ma chambre. Écris-moi bien souvent tu me feras plaisir.

Samedi je m'en vais en montagne comme je te l'ai dit et on ne rentrera que lundi soir. J'en suis heureux car je m'ennuie ici et heureusement pourtant que les Gabanelle, sont si gentils pour moi. Je vais aussi écrire au cousin (!) et répondre à la demande de l'Echo du Maroc. Félicite Lulu de sa mention Bien et dis à Paulette que je serais bien content si elle aussi avait une mention semblable un peu plus souvent. Amitiés à Mme Videau et une grosse caresse à mon petit Jackou. Qu'avez vous fait tous hier dimanche?

A demain matin au téléphone. Toujours rien de nouveau pour moi et je commence à en prendre mon parti. Au revoir petit poulet. J'espère que tu auras ma lettre jeudi matin. Je t'écrirai encore mercredi sans doute. Sois bien raisonnable toujours et pense bien à moi qui t'aime beaucoup. Je t'embrasse bien bien affectueusement.

[*en marge* : il me tarde d'aller te voir je te promets à l'avance d'être bien gentil. Une grosse bise]

[je ne retrouve plus la lettre que j'avais donnée à Pandelé. J'ai dû la laisser dans ma chambre. Je te l'enverrai ce soir dans une autre enveloppe. Bises.]

Marrakech jeudi 27 janvier à 15 h.

Ma petite chérie.

Ce matin, j'ai reçu ta bien petite lettre que j'attendais avec impatience. Tu me dis que lorsque tu es seule, tu peux écrire plus facilement et je ne t'en veux pas trop de la brièveté de ta lettre mais si tu savais comme j'attends tes lettres avec impatience et comme je suis malheureux sans toi. Il n'y a que tes lettres qui me rattachent à mon poulet et à ma petite famille, qui sont tout pour moi. Aussi vois-tu pour me faire plaisir, à moi qui t'aime tant, écris-moi souvent et le plus longuement possible. Et surtout ne m'en veux pas de te dire cela ; si tu n'étais pas pour moi mon petit poulet je ne t'écrirais pas ainsi. Entendu et fais-moi une bise et un sourire pour me pardonner.

Tu recevras cette lettre lundi matin, sans doute quand je serai sur le retour de ma randonnée. Et au sujet de cette sortie, il faut que je te dise que ce n'est pas moi qui ai eu le loisir de choisir la date car tu peux bien croire que j'aurais préféré aller à Safi après demain samedi. Mais cette virée est organisée par le capitaine chef du 3e Bureau de la Division et il n'y a pas eu possibilité de modifier la date. J'aurais aimé davantage que cette sortie se fasse en semaine afin de pouvoir disposer de mon dimanche et malheureusement cela m'a été impossible. Remarque que je suis heureux de faire cette tournée car cela me permettra d'aller dans des coins que je ne connais pas, en particulier Ouarzazate et le Tichka. Comprends-moi et ne m'en veux pas trop.

Mais à la place samedi prochain je partirai à Safi avec le car pour revenir le lundi après-midi et tu peux croire que mon impatience est grande d'aller te voir surtout pour te montrer que ton Georges est toujours bien gentil avec sa vonvon. Si c'est possible même je demanderai une petite permission, ne comptant pas pour la permission de détente de

façon à passer du jeudi au lundi à Safi. Je te dirai ça mardi au téléphone puisque demain je ne t'appellerai pas à cause des huiles qui pourraient être dans le bureau de Pillot.

Tu as bien fait d'aller au cinéma hier soir et cela me fait sincèrement plaisir. Je te demande seulement d'y aller toujours avec des gens sympas comme les Dupré et de rester avec eux et dans ces conditions tu devrais leur demander d'y aller très souvent avec eux, tous les mercredis si tu veux car je t'aime trop pour que tu sois privée d'un plaisir que tu aimes bien. Ce soir moi aussi je vais au cinéma mais sans grande envie puisque tu n'es pas avec moi. Seulement c'est moi qui l'offre aux Gabanelle pour essayer de leur rendre un tout petit peu de leurs gentillesse pour moi. On va voir jouer *La fille que j'ai aimée* avec Arletty c'est d'ailleurs cela qui nous a décidés car on n'est pas très amateurs de ciné ensemble.

Si je reste encore quelque temps ici, tu viendras me voir avec Jackie un de ces dimanches et on ira ensemble. Ce matin j'ai reçu un coup de téléphone de Rabat : on me demande de prendre patience en me disant que ma mutation ne tardera pas et je fais comme tu me le demandes : j'attends. Malheureusement je n'ai presque plus rien à faire, Lévesque faisant tout le boulot, et je m'ennuie davantage d'être séparé de toi. A partir du 1er février la subdivision est supprimée et je dépendrai directement de la Division, peut-être cela me permettra-t-il d'être encore plus libre. M. Dime a dû t'apporter mon petit paquet et ma lettre. Lui as-tu donné une petite lettre pour ton Georges malheureux sans sa femme ? Si oui je la retrouverai lundi soir au retour de notre sortie.

Mardi à mercredi je serai de permanence à l'État Major, tu penseras à moi. Et puis je préparerai vite ma visite à Safi qui me tient plus à cœur que n'importe quoi. Ne te l'ai-je pas suffisamment prouvé pour que tu n'en doutes plus, petite chérie? Dans ta lettre, tu me dis que madame Videau doit rentrer chez elle ces jours-ci. J'aurais préféré que vous restiez ensemble mais vous seules comprenez mieux que nous ce que vous avez à faire et je sais bien que tout ce que tu fais est bien fait pour ton petit homme —

Quelle a été la mention de Paulette cette semaine ? Je ne parle pas de Lulu qui a l'air de bien vouloir marcher et du Jackou qui j'en suis sûr est une bonne petite élève. Fais-leur à chacune une bien grosse bise de leur papa qui les aime bien et qui les veut bien sages.

Yves ne me donne pas souvent, ni à toi, de ses nouvelles. Je sais cependant qu'ils quittent Mogador le 10 février et je ne crois pas qu'on leur fasse choisir les régiments où ils voudraient servir. Claudia est toujours au lit. Madame Gabanelle vient de leur trouver une fatma, mais sauront-ils la garder ? Au point de vue travail, il ne fait que des petits pâtés pour un charcutier et cela lui permet de gagner tout de même quelques sous. Heureusement qu'ils ne sont pas dans la misère comme il y a quelques années.

Au revoir mon petit chéri, sois toujours bien raisonnable malgré tes misères et surtout n'oublie pas que ton mari, malgré ses défauts, t'aime beaucoup. Ne lui en veux pas trop pour les misères qu'il te fait. Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement et même un peu plus si tu me le permets, je t'aime et je pense à toi toujours.

[dans la marge : Voilà la lettre retrouvée]

Marrakech Samedi à 15 h

Petite chérie

Encore une occasion qui m'est offerte de faire porter un mot et j'en profite. Pandelé s'en va demain matin à Safi pour revenir dans la nuit de dimanche à lundi. J'avais presque envie de faire comme lui mais je me suis fait violence pour être raisonnable et je reste.

Je t'ai envoyé deux lettres par la poste que tu auras sans doute lundi et mardi. Mais moi je n'ai toujours rien de toi. C'est à n'y rien comprendre. Heureusement que le car arrive ce soir et que sans doute demain matin je trouverai une gentille lettre de mon petit poulet. C'est aujourd'hui moi qui ai le cafard. Je ne sais guère pourquoi mais je crois bien qu'il y a comme raisons le manque de nouvelles de ma petite femme, l'incertitude d'une mutation qui n'arrive pas et le désœuvrement dans lequel je me trouve depuis deux jours.

Au début de cette semaine j'avais pas mal de travail et cela pouvait aller mais depuis deux jours je n'ai rien à faire et je m'ennuie énormément. Mais je sais que mes soucis ne sont rien à côté de ceux de mon petit chéri et je vais essayer d'être raisonnable quoique cela soit dur lorsque je suis si seul. Nous devons partir demain pour trois jours dans l'Atlas mais à cause des Arabes qui bougent et qui nous embêtent, cette sortie est remise à samedi prochain. Je t'en parle d'ailleurs dans une de mes lettres.

Je n'irai donc pas te voir à la fin de cette semaine et il faudra attendre quelques jours de plus, ne m'en veux pas trop et toi, sois bien raisonnable pour faire plaisir à ton petit homme qui t'aime beaucoup. Tu serais une mignonne petite fille si tu pouvais remettre dimanche soir à Pandelé la petite valise bleue avec dedans un linge à toilette, une chemise militaire française et une paire de chaussettes. Au revoir ma petite Yvonne je t'embrasse bien bien affectueusement mais je préférerais t'avoir là au lieu de t'écrire. Encore une bise. Georges

Mardi 1er février 1944 à 15 h

Ma petite chérie.

Tu as dû trouver ta maison vide hier après le départ de madame Videau et le mien. Profites-en pour te reposer malgré ton travail et être bien calme malgré tes soucis. J'ai été un peu ennuyé d'apprendre que tu avais eu un peu de fièvre hier matin. Si ton ventre t'ennuie trop va vite voir le docteur Méténier. D'ailleurs il y a bien à peu près un mois de passé depuis que tu l'avais vu et tu ferais bien d'y retourner le plus tôt possible. Dis-moi ce qu'il t'a dit dans ta prochaine lettre et fais bien tout ce qu'il te conseille car une gentille petite femme comme toi ne devrait plus avoir de misères.

Hier au car j'ai eu une très bonne place à côté du chauffeur et le voyage s'est passé très rapidement jusqu'à Marrakech puisqu'on était ici à 5 h. Le car rempli d'Arabes, j'étais le

seul français. Bien entendu mon absence lundi a passé inaperçue et Lévesque a su me remplacer au moment où l'on avait besoin de moi et où l'on me cherchait. J'ai soupé hier chez Gabanelle et aujourd'hui à midi encore. Ils m'ont demandé de tes nouvelles et sont toujours très chics.

Pendant mon absence Delage a téléphoné au capitaine Botheron pour lui dire que ma mutation avait été signée à Rabat et envoyée à Alger pour approbation. D'après lui, elle ne saurait guère tarder maintenant et en tout cas, elle est absolument sûre. Je te préviendrai dès que je saurai quelque chose. Vendredi Delage vient ici pour monter à l'Oukaïmeden. Il m'emmènera certainement avec lui en montagne et je prendrai ma capote américaine, mes culottes et mes bottes pour ne pas avoir froid. Le retour se fera le lendemain soir.

Si je ne te téléphone pas vendredi matin, c'est que je serai déjà parti et je te téléphonerai lundi prochain à la place, à moins qu'il y ait quelque chose de nouveau d'ici là. Je suis de service souvent cette semaine : aujourd'hui, demain, mercredi et dimanche toute la journée. Je ne pourrai donc pas aller te voir samedi et il ne faudra pas m'en vouloir car moi je n'ai qu'une envie, celle de te voir le plus souvent possible car il n'y a que chez moi auprès de ma petite femme, que je me trouve bien. Pense à Jackie si elle a été mignonne avec son papa : fais-lui une grosse bise pour moi et rappelle-lui qu'elle m'a promis de bien manger sa soupe.

Hier soir j'ai acheté un cadeau pour Jean-Pierre. J'ai trouvé une montre-bracelet américaine pour 950F achetée à un arabe après de nombreux marchandages. Je lui ai fait choisir entre celle-là et la mienne et c'est la mienne qu'il a préférée parce qu'elle était plus petite. Comme moi je préférais l'autre tout allait pour le mieux et j'en ai fait un grand heureux. Ses parents du contre-coup ont été ravis et ne savaient comment me remercier. Quant à moi je suis doublement heureux de cela car cela m'a permis d'avoir une montre neuve et de rendre un peu les gentillesse qu'ils nous font, surtout à moi, depuis le mois de novembre. Ai-je bien fait, petit poulet? Je crois d'ailleurs que je lui ai encore plus fait plaisir qu'avec un stylo, et je saurai toujours en trouver un s'il le faut et si mon séjour dure encore quelque temps ici.

Mme Gabanelle va te chercher du petit salé demain et le salera pour le conserver avant que je puisse te l'apporter. J'ai trouvé pas mal de travail à faire et cela me plaît car je suis sûr au moins d'être occupé cette semaine. Ton réchaud marche-t-il toujours ?

Fais boucher le trou près du garage dès que possible car s'il pleut cela n'arrangera pas les choses. Pense aussi à me faire laver mes deux caleçons. Pense bien à ton petit homme qui t'aime beaucoup et écris-moi souvent si tu veux me faire plaisir. Dès que je le pourrai je viendrai faire un tour à Safi mais je te préviendrai par un coup de téléphone. Essaie de remplir un peu ton poulailler à cause de la fermeture des boucheries : tu as dans une valise une vieille culotte en toile de moi, celle qui venait de ton frère je crois, que tu pourrais utiliser.

Au revoir mon petit poulet. Embrasse bien tes trois filles bien mignonnes et donne-moi vite de tes nouvelles. Je t'embrasse bien bien affectueusement et bien gentiment, comme je t'aime.

Marrakech le jeudi 3 février à 16 h

Ma chère petite chérie.

Je n'ai rien eu de toi ce matin mais suis sûr que demain je serai gâté par une gentille lettre de toi que j'attends avec certitude. Je ne sais pas si demain je vais pouvoir te téléphoner car j'attends la visite du Commandant Delage dans la matinée et j'ignore si je pourrai être libre. Il ne faudra pas m'en vouloir et je le ferai si je puis être libre un moment. Samedi matin nous partons faire notre randonnée en montagne. Nous serons samedi soir au Tizi n'Test, dimanche soir à Ouarzazate et lundi soir à Marrakech.

Mardi matin je partirai avec la camionnette du poisson pour Safi où j'attendrai le commandant Delage qui passe là-bas mercredi. Lévesque viendra me rejoindre mercredi matin à Safi et nous partirons tous ensemble à Mogador, Agadir et Taroudant. Il se pourrait toutefois que je ne puisse venir mardi mais seulement mercredi. Cela m'ennuierait d'ailleurs car on doit repartir mercredi soir pour Mogador mais je compte bien m'arranger pour être à Safi mardi matin ou plutôt comme l'autre jour dans l'après-midi vers 5 heures.

A cause de tous mes déplacements je ne pourrai sans doute pas te prévenir par téléphone. Mais attends-toi à me voir venir mardi après-midi ou au plus tard mercredi matin. Cela me fera toujours passer huit jours de sortie et j'aime autant cela tu n'en doutes pas, toi qui sais que j'aime bien avoir la bougeotte. Delage voulait même nous emmener demain à l'Oukaïmeden mais je ne crois pas que cela soit possible à cause de notre départ de samedi matin, et je dois d'ailleurs lui téléphoner ce soir à ce sujet.

Pour moi toujours rien de nouveau, sauf la lettre que je te joins et qui prouve que ma mutation est en cours, sans rien de plus. Et toi que racontes-tu, mon petit poulet ? Est ce que ton ventre ou tes démangeaisons ne t'embêtent pas trop en ce moment ? Il n'y a que quelques jours que j'étais à Safi et pourtant il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue !

Je n'oublierai pas de t'apporter ma crème pour la peau et le petit salé que je t'ai acheté et qui sèche chez les Gabanelle. Je viens d'être de service deux jours et deux nuits de suite sans heureusement être trop dérangé. Hier soir on est allé au ciné voir jouer *La femme que j'ai tant aimée* avec Arletty, Noël-Noël, J. Tissier, Barroux etc... c'était bien marrant et si on le joue à Safi n'oublie pas d'aller le voir car cela vaut vraiment la peine. Lévesque m'avait remplacé à l'État Major de 8 h à 11 h du soir car c'était le dernier jour où l'on jouait ce film.

Aujourd'hui j'ai un gros travail à faire d'autant plus que je veux être libéré de tous soucis « professionnels » d'ici demain à cause de nos randonnées. Je préférerais faire cette grande balade tout de même avec mon petit poulet, seuls dans notre auto. Espérons quand même que ce temps-là viendra bientôt et qu'on pourra vivre dans de meilleures conditions que maintenant, sans jamais plus se séparer, même pas pour huit jours comme on faisait avant la guerre... Je viens d'avoir Delage au téléphone. Il n'arrive que demain

vers midi. Je pourrais par conséquent te téléphoner et j'en suis content car j'ai hâte d'avoir des nouvelles de vous tous et surtout de mon petit poulet.

As-tu revu madame Videau depuis son départ et avez-vous dîné chez elle? A-t-elle eu des nouvelles de son mari ? Sinon je crois qu'elle peut se faire une certitude qu'il est parti en Italie avec les autres. Dis-moi aussi si les filles ont bien travaillé cette semaine et pour une fois je te demande de ne plus m'écrire d'ici quelques jours puisque je serai absent jusqu'au 12 et sans doute de service le dimanche 13 février hélas ce qui m'empêchera d'aller te voir une fois de plus.

Au revoir petite Yvonne, embrasse bien les filles pour leur papa et pour toi ma meilleure caresse de ton Georges qui t'aime bien beaucoup. A demain au téléphone.

Casablanca le 21 février 1944

Mon petit chéri. Un mot bien en vitesse comme promis. Je suis arrivé ici à 2 h $\frac{1}{4}$, pire qu'un gazogène. Après être allé voir Lucien, où j'ai trouvé Yvette (?) qui attend son mari, ce soir je suis allé au P.C. du 6e R.T.S. où on m'a remis un superbe papier daté d'aujourd'hui, pour me faire partir demain à 8 h (CTM) à Témara 2e D.B. Là seulement je te donnerai ma nouvelle adresse.

Mon Colonel d'ici m'a reçu avec un grand sourire en me disant que j'aurais dû rester deux jours de plus à Safi. Si j'avais su, moi qui avais peur d'être aux arrêts... Demain matin je serai en tout cas fixé sur mon sort. Il est 6 h $\frac{1}{2}$ on va dîner ne m'en veux pas de ce petit mot trop court je ne suis pas à mon aise pour t'écrire...

Demain soir, sans doute cela me sera plus facile. Au revoir petite Yvonne, bon courage en tout et grosse bise.

Georges

Georges a obtenu sa mutation. Il est maintenant dans une unité combattante, la future 2e DB qui prépare activement la suite de la guerre. Toutes les lettres qui suivront tendront vers la projection d'un départ pour le front, mettant en place un rythme immuable d'attente, d'ordres de départ, de contre-ordres qu'il devra gérer en parallèle avec une autre attente, celle de la naissance de son fils (ou de sa fille) attendu fin mai-début juin. Qu'on lui écrive souvent, en détail, pour vivre cette vie par procuration.

Témara mardi 15 h

Mon cher petit chéri. Je viens de déjeuner à l'auberge de Témara et sur ce papier bien petit je vais te raconter un peu ce que je deviens. Hier après-midi lundi j'ai vu mon colonel de la Coloniale qui a été charmant avec moi, me reprochant presque de ne pas être resté un jour de plus à Safi. Le soir Lucien nous a payé à dîner à la Comédie où on a bien mangé car il est un peu le patron de cette boîte qui lui rapporte à peu près et net pour lui seul 1000 francs par jour.

Le mari d'Yvette n'est pas venu et elle seule était avec nous. Elle est toujours marrante et couche avec son gosse dans la chambre de chez Lucien (dans son immeuble). Vers 9 h ½ je suis allé coucher à la caserne Heude où nous étions vingt dans une chambre. J'ai assez mal dormi de peur de m'oublier ce matin et j'ai tout de même pris le car à 8 h à Casa, avec tous mes bagages qui m'encombrent un peu.

En arrivant ici à 10 h, je suis allé à L'État-Major qui se trouve sur la plage ou presque de Témara. J'ai poiroté plus d'une heure pour être reçu par le chef du 1er Bureau celui qui s'occupe des mutations d'officiers.

Enfin, il m'a vu vers 11 h ½ et m'a dit qu'il m'avait affecté au service du matériel pour y faire de la comptabilité mais comme il est hésitant encore à mon sujet, il m'a dit de revenir après-midi à 4 heures pour me présenter au Colonel chef d'État Major et peut-être au Général. Il doit me donner sans doute une autre affectation, et parlait de me faire désigner pour seconder un capitaine commandant une Compagnie.

C'est dire que mon sort n'est pas encore fixé et que je ne puis te donner aujourd'hui mon adresse. Écris-moi quand même pour me donner longuement de vos nouvelles et attends mon adresse pour mettre ta lettre sous enveloppe.

Ce qu'il y a de certain c'est que tout ici est réparti en plein bled et que je coucherai à partir de ce soir sous la tente. Moi qui aimais tant le camping ! Je t'écrirai d'ailleurs plus longuement demain. Je me suis fait presque engueulé parce que je n'ai pas de spécialités militaires et j'ai l'impression qu'on ne sait pas trop que faire de moi.

En attendant, et malgré tous mes bains, je me sens sale car je ne me suis pas débarbouillé ce matin et il me tarde d'être installé pour faire un peu de toilette et aussi savoir ce que je deviens.

Tout est ici quand même sympathique et les véhicules à Croix de Lorraine sont terriblement nombreux. Les soldats sont jeunes pour la plupart mais quelques vieux birbes(*) se montrent parfois, même de grands barbus, et je crois que le milieu me plaira.

Comment vont ton rhume et ton moral ? Soigne-toi bien et donne-moi vite de tes nouvelles. As-tu pensé au vermifuge de Jacquou, à la piquêre des filles et au rhume de Paulette. Soigne bien aussi ton petit monde car tu as maintenant pour toi toute seule de bien grosses responsabilités.

Au revoir petit chéri. Bon courage. Demain, je t'écrirai plus posément, je l'espère.

Une grosse caresse aux filles de leur papa et pour toi les plus gentilles et bien affectueuses.

Ton petit mari

(*) birbes : vieilles personnes ; ici, soldats âgés, sans doute expérimentés, avec une nuance familière..

BPM6 le 23 février 1944

Mon cher petit chéri. Voici donc ma première vraie lettre. Je t'écris du bureau du capitaine ou nous sommes cinq à nous partager les quatre chaises qu'il y a. C'est un camion américain aménagé en bureau avec tables, armoires, tiroirs dans tous les coins. Ce n'est pas mal mais nous sommes bien nombreux dedans et on manque plutôt d'aise dans cet engin. J'ai donc passé ma première nuit à la 2e DB mais je n'ai pas couché sous la tente. On m'a installé un lit de camp avec matelas pneumatique dans une automobile genre camionnette, sans draps mais avec trois ou quatre couvertures. J'aurais assez bien dormi si au milieu de la nuit le vent et la pluie ne m'avaient pas fait lever en vitesse. Je me suis arrangé une bâche tant bien que mal, ce qui n'a pas empêché que ce matin j'étais gelé et mouillé. Je me suis à peine rasé et ce soir je m'installerai un peu mieux mais toujours dans mon camion car on est en train de m'installer une grande tente avec l'électricité fournie par une auto et cela ne sera prêt que demain. Je m'y installerai ensuite une petite table et je serai au moins plus à l'aise pour t'écrire la prochaine fois. Pendant deux ou trois jours encore je serai logé à la belle fortune mais je crois que bientôt cela ira mieux et que j'aurai un certain confort dans ma vie de camping. Je n'ai pas de chance en ce début car il pleut sans arrêt et nous n'avons guère d'abris.

Heureusement que le boulot qui m'est confié me plaît. Je suis dans une compagnie, ou plutôt un escadron de réparations d'autos, de camions et de chars. C'est un véritable garage de plein air et tu rirais de me voir évoluer au milieu de tout cela. Après la guerre, je monterai un garage... Si Safi n'était pas si loin, seulement à Casa je pourrais aller te voir de temps à autre car je suis assez libre et j'ai une jeep à ma disposition avec laquelle je suis sorti déjà plusieurs fois et inutile de te dire avec quelle joie. Du point de vue militaire je suis très heureux d'être venu dans cette division, et je ne le regrette pas bien au contraire. Le boulot dont je suis chargé est à peu près le suivant : je dirige une section générale (secrétaires, cuisiniers, garde, hommes de corvée, etc...) et une section de transport comprenant des camions, des pick-up et quatre jeeps dont une évidemment à ma disposition.

Cela me change bien du travail que je faisais avant tu t'en doutes mais me plaît et s'il faisait beau tout irait bien. Au moment où je t'écris je sens des gouttes qui me tombent tout autour de moi et je ne sais ni où me mettre ni où me chauffer. Vivement le soleil... L'esprit que je trouve ici est absolument épatant, et me change terriblement et heureusement de celui qui existait à mon État-Major de Marrakech. Je n'ai pas encore vu mon général mais je compte aller me présenter à lui demain, si le temps le permet, car tout est disséminé sur plus de 50 km et ne ressemble en rien à une caserne. Je ne puis t'en dire davantage à cause de la censure qui ne doit pas toujours être indulgente.

Assez parlé de moi pour aujourd'hui. Et toi mon petit chéri que deviens tu ? Dis-moi bien comment va ton ventre et tout car je pense toujours bien à mon petit poulet que j'ai quittée dans son lit lundi matin. Ce n'était qu'avant hier et pourtant il me semble qu'il y a déjà fort longtemps que je suis parti de Safi. Les filles n'auront pas eu de chance avec ce temps pour leurs vacances de mardi gras. Avez-vous mangé des crêpes ? Si tu reçois des nouvelles de Clifford, envoie-les-moi, tu me feras plaisir. J'ai commandé à Casa et grâce à Lucien, car il paraît qu'il n'y a plus de papier, deux agrandissements de ma photo et Elvire doit te les envoyer jeudi. Elle doit aussi essayer de me procurer du savon.

Les tapis Chichaoua valent 1200 francs le mètre carré mais le prix n'est paraît-il pas très fixe. As-tu eu une réponse pour ta voiture du petit Jean François sans trait d'union ?

Écris-moi vite vite et bien longuement petit poulet. Je m'arrête, je suis gelé et je serais fort étonné de ne pas attraper un bon rhume.

Mille grosses caresses de ton grand mari qui t'aime bien beaucoup
Georges

Lieutenant Blanchard

ER2

SP 82.046

B.P.M. 6

BPM6 Mardi 29 février à 18 h

Mon cher petit chéri. Mon bloc de papier est tout humide avec le temps mauvais qu'il fait depuis huit jours et il en est de même pour tout ce qui est sous ma tente, même moi. Décidément ça commence à devenir la barbe de faire du camping et vite le soleil. La nuit je me réveille dix fois et ma lampe électrique à la main, car on nous coupe la lumière à 10 h je cherche à consolider mes mâts qui penchent sous le vent ou à tendre mes ficelles. Mais dans mon lit je m'y suis assez habitué et je n'ai pas froid.

Ce matin on n'a pas eu de jus, car le vent de la nuit avait emporté la cuisine, et il a fallu jusqu'à 10 h pour la faire remettre d'aplomb. J'ai pas mal et toujours beaucoup de boulot ici car il faut que je m'occupe constamment de nos 200 bonshommes : nourriture, travail, propreté, gardes, marche, comptabilité etc... Cela me plaît dans l'ensemble mais ne ressemble en rien à ce que j'ai fait jusqu'à présent dans la vie militaire. Vivement la fin.

J'ai appris que Philippe était Lieutenant au Régiment du Tchad mais je ne l'ai pas vu. Chacun vit ici avec son unité et si tu penses que la Division s'étend sur plus de 50 km avec des intervalles entre tous parfois assez grands, tu comprendras bien qu'on puisse ne pas se rencontrer. Nous-mêmes on va se séparer en deux morceaux, dont un ira à Rabat peut-être, mais moi je reste avec le gros de notre troupe, c'est-à-dire ici.

Hier j'ai eu des visites. Après une heure de recherches et de demandes de renseignements de partout, Lucien, le mari d'Yvette et un type qui les conduisait sont venus me voir vers midi. J'ai pris aussitôt une jeep et on est allé manger à Rabat. Si tu avais vu la figure de Lucien au courant d'air dans la jeep, lui qui aime bien ses aises ! C'était marrant. Je suis rentré à 14 h au boulot.

Le mari d'Yvette est sympathique mais n'a qu'un désir : celui de reprendre une unité du genre de la mienne, car lui qui sort de St-Cyr et qui a 29 ans est avec des infirmiers...

Demain je vais le matin à Casa pour essayer d'obtenir des possibilités pour ravitailler un peu mieux nos soldats, car ici il est difficile de trouver tout ce qu'il faut. Je reviendrai sans doute au début de l'après-midi. Je me ferai d'ailleurs aider par Lucien pour obtenir un peu ce que je voudrais acheter. Demande toi aussi à Safi à M. Le Maire s'il ne pourrait pas débloquer en faveur de la 2e D.B. 50 ou 75 kilos de pâtes alimentaires et une caisse de sardines. Cela me donnerait l'occasion d'aller les chercher...

Enfin tu vois que je suis pas mal occupé. Mon rhume va peut-être un peu mieux mais j'aurais quand même besoin d'un petit vin chaud le soir et aussi de « ma bouillotte » dans mon lit.

À toi maintenant de vite me donner de tes nouvelles car je n'ai encore rien de toi et je commence à languir. Écris-moi vite : peut-être demain j'aurai quelque chose à mon retour de Casa. J'espère cependant que ton petit ventre ne te fait pas trop de misères et que ton moral reste bon. Il le faut bien mon petit chéri, et si séparé de toi, il me faut bien être sûr que la maison de Safi fonctionne normalement avec une petite Yvonne bien calme et bien sage, pour que je puisse supporter toutes mes petites misères, et j'en ai crois le bien.

Je m'arrête. Fais une grosse bise aux filles et dis-leur d'être bien sages et de bien travailler à l'école. Au revoir petite chérie, mille caresses de ton petit mari qui t'aime bien beaucoup et qui voudrait vite te revoir et t'embrasser.

Georges...

le 3 mars 1944

Ma petite chérie. J'ai été heureux hier de pouvoir te téléphoner un peu de Casablanca. Il me semblait m'être bien rapproché de toi et cela m'a fait plaisir. Je suis ennuyé cependant que tu souffres toujours un peu du ventre et si cela doit continuer il vaudrait mieux que tu ailles voir le docteur Méténier qui te soignera peut-être mieux que le docteur Ruelle. Si je puis venir à Safi un de ces dimanches je te préviendrai à temps, mais j'ai tellement de boulot que je ne sais si ce sera pour aussitôt que ce que je pensais. Il me tarde pourtant de te revoir et de vous embrasser toutes les quatre, car je commence à trouver que je suis bien seul et éloigné de vous et il m'arrive souvent d'avoir le cafard, de regretter même d'avoir tout fait pour partir. Mais comme moi tu sais ce qui m'avait fait décider de prendre cette voie et je ne puis trop le regretter. D'ailleurs n'est-ce pas te montrer que moi aussi j'ai voulu être un vrai homme que je suis là ?!

Hier je ne me suis guère arrêté à Casa. Parti le matin en jeep à 8 h ½, je suis arrivé vers 10 h et reparti vers 2 h après avoir dîné chez Lucien. De 10 h à midi j'ai couru de partout pour avoir du ravitaillement et grâce à Lucien je me suis assez bien débrouillé puisque j'ai pu commander 200 kg de lentilles, 20 kg de pâtes, 100 litres de pinard etc... Si je redescends à Casa un de ces jours je te téléphonerai encore. Je n'ai pas eu le temps de voir un seul magasin.

Ici j'ai un travail fou, m'occupant un peu de tout et étant dérangé toute la journée par les uns ou par les autres de cette unité compliquée, dans laquelle je suis. Quelquefois on travaille jusqu'à minuit ou 1 h du matin pour que les véhicules soient prêts le lendemain, et il paraît qu'en campagne il arrive souvent à ce genre d'unité de voyager le jour et de travailler la nuit. À ce compte je crois que le temps passera un peu plus vite et cela vaudra mieux.

Le plus malheureux c'est qu'aujourd'hui encore il pleut et les abris n'existent pour ainsi dire pas ici. Je suis en tenue de travail depuis aujourd'hui : souliers, leggings américains, combinaison et képi. Et je n'oublie pas ni le tricot ni les caleçons.

Je commence à m'habituer aussi à dormir dans mon petit lit de camp avec des couvertures en guise de draps et je me demande même si j'arriverais à bien dormir dans des draps... ou à pouvoir me réveiller quand j'irai voir mon petit poulet.

Le vaguemestre arrive et m'apporte deux lettres de toi. Je ne les lirai qu'après avoir envoyé ce mot car j'ai une occasion qui attend pour le porter à la poste de Temara. Celle du 1er mars que je vois sur le cachet de la poste de Safi n'a mis que deux jours pour me parvenir et je pense que pour l'autre sens cela devrait aller mieux.

Ce soir dans mon petit lit je vais me régaler avec les deux lettres de mon petit poulet car la première surtout est bien longue. Écris-moi toi aussi bien souvent tu me feras plaisir.

Je ne me souviens plus du numéro de ma dernière lettre et c'est pourquoi je mets 3.

J'ai demandé à un sous-officier de chez moi qui a des relations avec des Américains de me trouver un pot de crème pour toi et un thermomètre médical. J'espère aboutir mais il ne faut jurer de rien. Je t'écris aujourd'hui de mon bureau installé dans mon camion où je suis par hasard à peu près seul. N'as-tu pas encore de nouvelles de Clifford ? Moi je vais profiter du dimanche pour faire un mot à Maurice, aux Gabanelle et aux Bénais, et bien sûr à ma vonvon que je n'aime plus. Dis-moi si tes filles sont bien sages et travaillent bien en classe et embrasse-les bien pour leur papa. Au revoir petit poulet, dimanche je t'écrirai encore et en attendant je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement. Maintenant je donne la lettre à porter et je vais lire les tiennes. Écris bien bien souvent, amitiés à Madame Videau, aux de Johannis et aux Ruelle. Encore une grosse caresse de ton,

Georges

BPM6 le 5 mars 1944

Ma petite chérie. C'est la première lettre du Capitaine Blanchard à sa femme. Tu te rends compte, comme dit Claudia. J'ai appris hier à midi ma nomination au grade de capitaine, comptant du 25 décembre dernier, et à laquelle je ne pensais vraiment plus. J'étais si heureux que j'ai bondi à la poste de Témara pour t'envoyer la nouvelle par télégramme. Du coup le Colonel chef d'État Major du Général et le chef de Bataillon, qui est mon chef, m'ont invité à déjeuner lundi avec eux à leur popote.

Je conserve mon emploi actuel mais mon autorité est terriblement agrandie et j'en suis heureux. Inutile d'ajouter que ma nomination m'a fait bien plaisir et je suis sûr qu'à toi aussi. Du coup je vais faire augmenter ma délégation de solde mais j'ignore encore quelle différence il y aura avec mon ancienne solde. Pour les charges de famille, c'est toujours l'Instruction publique qui continuera à me les payer car celles versées par l'armée ne sont dues qu'aux militaires des ex F.F.L. C'est bien malheureux car cela m'aurait fait recevoir près de 2000 francs de plus par mois. Il n'empêche que c'est bizarre de voir que trois enfants de fonctionnaire civil mais militaire à la 2e DB depuis avant le 31 juillet donnent comme indemnité familiale mensuelle environ 4000 francs par mois alors que celui qui n'y est venu qu'en août ou qu'en février, ou même celui qui est en Italie et qui a trois enfants aussi ne touche que 1850 francs par mois. Alors qu'il serait tellement plus simple et plus juste de faire une commune mesure... Merci mon cher petit poulet de tes deux lettres reçues avant-hier. Ta première, longue de quatre pages (un record chez toi) m'a bien fait plaisir surtout car il y en aurait des nouvelles ! Quand je pense que tu me reprochais de ne pas t'écrire plus longuement en arrivant ici ! Tu m'as bien fait rire en me disant que ta lettre allait risquer de devenir un vrai journal et aussi au sujet du vote bien inutile pour savoir si vous deviez manger ou non toute la quiche ! !

Ta deuxième lettre n'a mis que deux jours pour me parvenir et j'espère en avoir encore une de toi demain lundi.

Je n'ai toujours pas ta crème mais j'ai un tout petit peu de bon savon que je t'apporterai quand j'irai à Safi si toutefois cela m'est possible car je ne sais pas, mais j'ai une vague impression qu'un départ possible n'est pas loin mais cela n'est qu'une impression. Et cette robe comment va-t-elle à la petite poule ?

Aujourd'hui dimanche je me suis levé à 8 h ½, une vraie grasse matinée, puis je me suis occupé de ma popote. Le menu de la journée est ainsi fait : midi, hors d'oeuvre, tomates farcies, couscous, salade, oranges. Le soir, soupe, frites, bifteck, oranges. Tu vois que je ne me débrouille pas trop mal et qu'après la guerre je pourrai être le popotier de la famille Blanchard. Les repas nous reviennent à environ 25 à 27 F soit 50 à 60 F par jour plus bien entendu les apéros dans les grands bistros du bled, les digestifs et les femmes... Méchant mari va ! Maintenant il est environ 11 h.

Je vais finir cette lettre et faire aussi un peu de courrier en retard car je suis bien au calme. Après-midi je tâcherai de faire porter le tout à Rabat à moins que j'y aille moi-même d'un coup de jeep. J'ai toujours autant d'occupation ici et je n'ai chaque jour pas beaucoup de temps à moi. Après midi même j'en profiterai pour travailler un peu à mettre de l'ordre dans le désordre de mes papiers de l'escadron.

Je n'ai vu ici aucune figure de connaissance mais je sais que Philippe est dans la même Division au Régiment d'Infanterie du Tchad à environ 30 km d'où je suis. J'ai eu ici encore la visite du mari d'Yvette mais je n'ai plus revu. Il est resté une heure environ l'après-midi et est reparti à Salé en faisant de l'auto-stop. Je crois d'ailleurs qu'il doit rejoindre un régiment d'Algérie un de ces jours.

Embrasse bien les trois filles pour leur papa et bonjour à Madame Videau. Sois toujours bien calme et prépare bien les affaires du fils. As-tu pensé à demander les meubles ? Si

non et s'il ne les a pas encore commencés dis-lui de ne faire que la commode car il y a ici des lits d'enfants bien beaux. Oh puis non car pour l'envoyer à Safi ce serait ...

[étonnamment la fin de la lettre manque, c'est la seule de la série qui ne soit pas au moins signée Georges avec un mot affectueux, le feuillet doit être perdu.]

BPM 6 lundi 6 mars 1944

Mon cher petit poulet. Je suis ce soir bien tranquillement installé sous ma tente. Le vent ne souffle plus et une petite pluie fine tombe dehors mais sans trop me gêner. Car j'ai fait confectionner un épais plancher et cela est tout de même plus utile que de la terre mouillée et surtout moins froid. J'ai mis une petite table et un tabouret sous l'ampoule électrique qui fonctionne chaque soir jusqu'à 10 h et sous la main mon joli sous-main vert, étrennes de ma petite femme. Tu vois que je ne suis pas trop mal installé mais malheureusement depuis deux jours un lieutenant couche dans ma tente aussi : j'aurais bien préféré être seul mais cela n'est pas possible. Quand le soleil sera revenu tout à fait, tout ira bien. Aujourd'hui j'ai fait faire ma lessive par mon ordonnance et, si ce n'est pas repassé, je dois reconnaître que ce n'est pas trop mal lavé. Ce matin j'ai reçu ta lettre mise à la poste vendredi matin. Je l'aurais eue hier si cela n'avait pas été dimanche. Tu vois donc que dans le sens Safi-Temara cela va assez vite. Pour le sens inverse, je vais faire demain un essai. Cette lettre sera mise à la poste de Temara en même temps qu'un mot rapide (non numéroté) que j'enverrai par la voie militaire Tu me diras quelle est celle qui aura eu le prix de vitesse. Ensuite j'utiliserai la voie la plus rapide sauf si cela m'est parfois impossible et il ne faudra pas m'en vouloir.

Ne te fatigue pas trop en faisant la queue au marché et envoie comme tu le dis ta fatma assez tôt pour que tu ne sois pas non servie par défaut de viande. Je suis content que tu puisses avoir 1L de lait tous les jours par l'arabe de Mme de Johannis. Moi je compte t'apporter un peu de riz pour te dépanner (déformation professionnelle, ce mot dépanner ! !) et aussi un peu de savon (1 kg ou 1 kg¹/₂). Je viendrai peut-être samedi prochain ou le suivant mais il ne m'est guère possible de le savoir avant le jeudi ou le vendredi. J'espère que Paulette ne souffre plus du ventre. Fais la voir au docteur au besoin et toi aussi mon petit chéri je souhaite que ton petit Jean (sans -) François ou Jean (avec -) François comme tu voudras ne te fait pas trop de misères. Je pense à Maurice la bringue qu'il a dû faire d'avoir une fille. Félicite ma Lulu d'avoir été la 1ère au catéchisme. Et les mentions ? Je compte avec plaisir sur une lettre d'elles chaque semaine et chacune à leur tour cela vaudra mieux. Puisque Jackie mange bien et qu'elle aime bien son « papa chéri » dis-lui que je lui apporterai un joli plumier quand j'irai à Safi. Je l'ai acheté après-midi à Rabat en allant voir mon peloton qui est installé là bas. On m'a enlevé ma Jeep pour la donner à une autre unité et maintenant je me sers de celle de mon capitaine, ce qui est moins intéressant.

Au fait, je suis capitaine aussi, j'ai eu ce jour ma nomination officielle et je me suis fait mettre mon troisième galon un peu partout, même sur mon képi. Cela va me rapporter 750

francs de plus par mois et je vais en profiter pour porter ma délégation de solde de 2400 à 3000 francs Quant aux charges de famille elles continuent à être payées par l'Instruction publique, hélas ! Aujourd'hui ma promotion m'a également valu une invitation à déjeuner à la popote du chef d'État-Major et j'en étais très fier. Il doit me présenter au général Leclerc demain sans doute. Il y a eu très peu de nominations paraît-il mais j'ai cependant appris que Botheron avait été nommé Commandant ce qui m'a mis un peu en rogne. Maintenant, nous sommes deux capitaines dans l'escadron et cela a augmenté un peu mon autorité et ma liberté de manœuvre ce dont je ne me plains pas. Mais je crains qu'il y en ait un de trop et qu'un jour on me change. Enfin mektoub !

Quand je te dis que j'ai parfois le cafard, c'est sans doute de penser qu'un jour viendra obligatoirement, et peut-être bientôt, que je serai encore plus séparé de toi. En somme, je suis parfois pris entre ce double sentiment de vouloir te faire honneur, sinon plaisir, de te montrer que moi aussi je suis un homme, et celui de penser que j'aurais pu rester si tranquille près de vous tous. Mais j'en déduis toujours, et malgré ce que je vois autour de moi (à Marrakech surtout ou à Safi mais pas ici) qu'il vaut mieux céder au premier. Ce qui n'empêche pas de me demander aussi avec un peu d'angoisse ce que va durer cette séparation ! Enfin mon chéri, que vous soyez toutes en bonne santé et que tu m'aimes toujours bien beaucoup et cela sera toujours pour moi mon unique consolation et me fera attendre plus patiemment le retour à une vie plus normale pour tous.

Je pense que depuis jeudi tu as eu des lettres de moi et que tu ne penses plus à me reprocher de ne pas t'écrire souvent. Je t'écris en moyenne tous les deux ou trois jours, plutôt trois que deux et quand je ne le fais pas, crois bien que c'est mon boulot qui m'en empêche. Le soir en général je n'ai que le désir de dormir dès 9 heures car on se lève tôt chaque jour et on bâche assez pour être las le soir. Mais pas de souci je t'aime toujours un peu plus et ça il faut que tu le mettes bien dans ta petite tête. Mon camp est installé à environ 200 m de la mer sur la route qui va de la plage à la route Casa-Rabat embranchement à Temara. Quand il fera soleil ce sera commode pour me baigner.

Au revoir petite vonvon chérie je vais me coucher en relisant comme d'habitude tes lettres et m'endormir en pensant à toi. Une bise à chaque fille et pour toi mes plus affectueux baisers. Bonsoir poulet baisers, à tous 4½ du capitaine

[*en post scriptum* : Pense à m'envoyer l'adresse de Clifford]

Jeudi 9 mars 1944

Mon cher petit chéri. Je t'écris ce matin sous ma tente, profitant de ce que j'ai quelques minutes de libre. Il fait un temps splendide et cela devient agréable de camper. Mais la nuit il fait terriblement froid surtout le matin. Lorsque tu vois le jour apparaître chaque matin à l'ouverture de ta fenêtre, tu peux penser que je suis déjà au boulot après avoir fait ma toilette en plein air. Nous avons installé des douches en plein air avec un superbe appareil de chauffage et je vais profiter de ce beau temps d'aujourd'hui pour en prendre une et me laver bien à fond.

C'est jeudi aujourd'hui et il se pourrait bien que tu me vois arriver avant cette lettre. On est en train de me monter une nouvelle Jeep et je vais essayer de pouvoir aller te dire bonjour samedi pour revenir lundi matin. Sinon je tâcherai de remettre cela à la semaine prochaine. Je vais demander demain l'autorisation et si le patron est d'accord je te télégraphierai aussitôt. J'ai déjà préparé une valise et je bous un peu d'impatience. Il vaut mieux n'est-ce pas que j'en profite une fois ou deux avant notre départ, dont nous ignorons tout encore. Je rapporterai de Safi, avec ta permission bien entendu, une paire de petits draps et mes shorts dont nous aurons certainement besoin bientôt et je rapporterai mes culottes et ma veste de drap que je n'aurai sans doute pas souvent l'occasion de remettre maintenant. Je m'arrêterai en passant chez Lucien pour voir ce qu'ils ont pu me trouver. Rien à faire pour l'instant pour ta crème et cela m'ennuie bien. J'ai pourtant lancé pas mal de types là-dessus. Je fais des projets tu vois comme si cela était sûr mais tu sais bien que lorsque je décide quelque chose il est rare que cela échoue. Quelle prétention ?

Comment va notre petit garçon ? Est-ce qu'il ne fait pas trop de misères à sa maman ? J'espère qu'aujourd'hui j'aurai une longue lettre de mon petit poulet car la dernière porte le N°3. J'ai reçu de Maurice les 3000 francs du vélo et je t'en enverrai ta grosse part (2000 francs) un de ces jours. Je laisserai le reste à mon CC de Rabat au cas où j'aurais un jour l'occasion de te faire un petit cadeau.

J'ai toujours beaucoup d'occupation d'autant plus que je suis chargé de remettre de l'ordre dans la marche de notre unité au point de vue de l'habillement, de l'armement et de la comptabilité. Dans l'ensemble c'est un beau désordre à tous ces points de vue et je m'embrouille souvent moi-même en essayant d'y voir clair.

Le capitaine qui me commande est un chic type de 39 ans (il a eu 39 ans le jour où j'en ai eu 38). Avec nous deux il y a deux sous-lieutenants dont un est à notre détachement de Rabat, et deux aspirants. Presque tous, trois sur quatre, viennent des FFL. Il se crée peu à peu une certaine camaraderie entre nous mais qui est loin encore d'être de l'amitié. Hier j'étais à Rabat pour faire certains travaux auprès du peloton des chars en réparations. J'en ai profité pour me faire tondre mais je suis revenu presque aussitôt. Dommage que nous n'habitons pas Rabat comme le sous-lieutenant qui couche sous ma tente et dont la femme habite Rabat. Il y va au moins trois fois par semaine plus le dimanche.

J'espère que vous êtes toutes les quatre en très bonne santé et que ton petit Jean-François est bien sage. As-tu reçu les meubles de Soarès ? As-tu aussi une réponse au sujet de la voiture ? Si non dis-le-moi vite pour que je cherche à en acheter une à Rabat. Toujours rien de Clifford ? Cela commence à devenir inquiétant. J'ai entendu parler de Philippe qui est par ici mais je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas passé capitaine et je crois savoir qu'il n'y a eu que très peu de nominations cette fois-ci et cela me fait plaisir.

Une caresse à mes trois filles dont j'attends la première lettre. Au revoir petite chérie, je suis un peu pressé je vais faire porter ta lettre à la boîte par le vaguemestre car je n'aurai pas d'autres occasions ce matin.

Je t'embrasse bien bien affectueusement et je t'aime toujours bien beaucoup.

Georges

Lundi soir 13 mars 1944

Mon cher petit chéri. Tu vois que je ne tarde pas à t'écrire puisque je t'écris le jour même de mon départ de Safi. D'abord je t'envoie un télégramme reçu de Gabanelle reçu ce jour : tu vois qu'il est toujours marrant et je vais lui envoyer un mandat de 3F pour arroser mon troisième galon. Ce matin, ma bagnole est partie après un quart d'heure d'efforts grâce à l'eau chaude... (! ?) mais je ne t'ai pas trop usé de courant va. À 20 km de Safi nous sommes restés en panne et dans la nuit nous avons bataillé plus d'une heure pour y remédier. Enfin après bien des jurons nous y sommes arrivés et je puis dire que mon mécanicien a bien eu besoin de mes conseils. Après nous avons roulé sans arrêt pour éviter le pire jusqu'à Casa où nous sommes arrivés vers 10 h. On s'est payé le luxe de s'arrêter chez Lucien qui m'a donné — je n'en reviens pas et je n'ai pas encore compris pourquoi — une bouteille de marc. J'en ai d'ailleurs fait cadeau à notre popote pour arroser mes galons et je suis débarrassé de cette petite corvée. Lucien nous a fait casser la croûte et nous sommes arrivés ici juste à midi pour se mettre à table, un peu fatigués de cette randonnée que je ne referai qu'avec une jeep au poil ne me causant plus d'ennuis. Dès cet après-midi on l'a d'ailleurs mise à l'atelier. Déjà le radiateur est remplacé par un neuf ainsi que la batterie et je crois que dès demain tout sera moujoud. Son nom sera « capricieuse » et elle l'aura bien mérité.

Faut-il que je te dise mon petit poulet comme je suis content de t'avoir revue un peu ainsi que les petites. Cela m'a fait du bien et si je suis fatigué ce soir, j'ai le cœur content. Mes trois petites filles se sont montrées bien gentilles et tu peux leur dire que je n'oublierai pas mon cadeau dès que j'irai à Rabat, demain ou après-demain, et à toi non plus bien sûr. Toi mon petit chéri, tu es toujours ma petite femme que j'aime bien et je voudrais tant être près de toi pour te permettre de te reposer un peu. Ne te fatigue pas trop et fais toi bien seconder par Paulette et Lulu qui sont de grandes filles et qui aiment bien leur maman.

Je pense à Jackie disant au revoir à son papa à quatre heures du matin...

J'ai reçu aujourd'hui ta dernière lettre N°7 et j'espère que celle-là te parviendra bien vite puisque j'ai ce soir une occasion pour te la faire porter à Rabat. J'ai eu aussi une lettre de la Direction de l'Instruction Publique m'annonçant que ce n'était que par bienveillance que ma situation m'était conservée, que cela ne durerait pas après le 1° octobre et que tout cela était la conséquence de ce que je n'avais rien demandé au dernier mouvement.

Il est d'ailleurs ajouté qu'on étudierait avec bienveillance toute demande que je pourrais formuler. Dès mon prochain voyage à Rabat je vais aller dire ce que je pense à ce sujet et après seulement je t'enverrai et la réponse et la lettre reçue ce matin.

Pas d'autre nouvelle à t'annoncer sinon qu'un gros boulot m'attendait ce matin et que je n'ai pas eu ce soir une minute à moi. Aussi je vais bien dormir cette nuit, surtout avec les draps que tu m'as prêtés et que je te rendrai bientôt.

Je m'arrête car le lieutenant qui me porte ma lettre attend à la porte (?) de ma tente. Au revoir petit poulet chéri, je t'aime bien et je suis bien bien content de t'avoir vu un peu

Mille grosses caresses de ton petit mari.

Excuse-moi pour le réchaud électrique mais j'avais vraiment besoin d'eau chaude. Une caresse aux filles. Je t'écrirai bientôt car je veux te dépasser dans le nombre de lettres. Veux-tu que nous fassions un concours ??

Encore une bise et sois bien calme et repose-toi pour que toi et ton petit Jean-François (avec un trait d'union) alliez bien

Au revoir poulet...

Georges

mardi soir 21 h le 14 mars 1944

Mon cher petit chéri. Je veux battre ton record pour te faire plaisir et c'est pourquoi j'écris ce soir à ma petite femme avant d'aller au lit. Comment vas-tu depuis avant hier ? J'espère que ton petit Jean-François ne te fait pas trop de misères et que tu restes bien calme malgré toutes tes occupations. Tu ne peux croire comme je suis heureux d'avoir pu passer 24 heures avec toi et avec les filles et il ne faut pas trop m'en vouloir si je me suis un peu trop occupé de ma bagnole à ton gré mais j'étais en souci pour mon retour et comme il faut ménager l'avenir je ne voulais pas arriver après midi pour ma première sortie à Safi, car j'espère bien aller te revoir à Pâques, si l'on est toujours au Maroc. Aujourd'hui j'ai reçu une gentille lettre de Maurice, que je te joins. Je viens d'envoyer 50 francs aux Gabanelle pour acheter une bouteille d'apéro à boire en une fois à la santé de mes galons.

Après-midi je suis allé à Rabat pour régler une histoire d'accident de jeep, qu'avait eu le lieutenant qui commande là-bas notre détachement. J'en ai profité pour acheter trois croix de Lorraine en V qui vous plairont certainement. Je ne les ai pas encore envoyées car je pense aller à Casa cette semaine et je regarderai si je ne peux pas compléter un peu cet envoi pour mon petit chéri que j'aime bien. Demain je vais t'envoyer encore 1000 francs et j'attendrai mon retour de Casa pour t'en envoyer encore 1000 si mes achats me le permettent, car on ne sait jamais les folies que je peux faire... J'ai cherché Mme Lacroix ou Jourdan au 21, 23 et 25 de la rue de la République et je n'ai pas été fichu de lire son nom sur une boîte aux lettres ou sur les portes. Je chercherai mieux une autre fois quand j'aurai plus de temps. Je suis allé voir aussi M. Jouin au sujet de la lettre que j'ai reçue et que je garde encore quelques jours car il faut que j'y réponde. Il m'a dit, et a été d'ailleurs très chic avec moi, qu'il me fallait vite demander un poste car je risquerais d'être en carafe après le 1° juillet. Il m'a donné l'assurance que tu ne serais pas inquiétée au sujet du logement puisque Philippe était mobilisé et qu'il ferait du mieux pour m'arranger le plus possible. Il m'a conseillé enfin d'écrire officiellement à ce sujet à la DIP pour que je puisse conserver mes droits dans l'avenir. C'est ce que je vais faire en demandant de me faire

choisir si possible entre quelques postes, que je n'occuperai d'ailleurs pas puisqu'à la fin de la guerre il y aura un mouvement général de remise au point pour tous. Enfin il suffit que tu retiennes que tu ne quitteras pas ton logement : on verra plus tard.

Hier soir dans mon lit j'ai relu ta lettre N°6 de mercredi et tu m'as fait bien rire et bien plaisir au sujet de Lulu répondant à Mme Dubondel pour dire où j'étais. Continue à bien élever tes filles comme tu le fais et tu verras que plus tard tu en seras récompensée. Je sais bien que tu as pour toi seule de bien lourdes responsabilités puisque ton petit homme n'est plus là, mais je compte toujours sur toi pour que tout aille bien car Paulette surtout et Lulu sont à un âge où elles doivent être de plus en plus guidées et conseillées. Qui pourrait mieux le faire que leur gentille maman qu'elles ont ?

Demain je tâcherai d'écrire à Clifford, Lévesque et Jourdain et peut-être Bénais. Que de correspondances en retard ! Je finis par devenir comme le copain Clifford. C'est ma vie de camp qui veut ça avec toutes mes occupations incessantes toute la journée. Aujourd'hui nous avons eu à dîner à la popote un capitaine américain qui est venu voir un peu notre façon de travailler. Il a connu Clifford en Italie mais ne sait pas ce qu'il est devenu, l'ayant perdu de vue depuis longtemps déjà. Il nous met ici un autre sous-officier américain qui s'appelle Blanchard. Je ne l'ai pas même vu mais ce sera marrant.

Je commence déjà à préparer ma valise pour mon prochain voyage à Safi et je m'arrangerai pour t'apporter quelques petites choses qui te manquent. Ma jeep est remise en état et marche bien. Son nom est écrit dessus : elle s'appelle « Capricieuse » comme son patron et j'espère que la prochaine fois elle ne m'obligera pas à faire des infidélités à ma femme pour elle, comme dimanche dernier, ni à user l'électricité. Méchant mari va !

Embrasse bien tes trois petites filles pour moi et dis à Lulu que j'attends sa lettre avec impatience, qu'elle n'oublie pas le dessin. Jackie aussi écrira-t-elle à son papa ? Toi aussi mon chéri écris-moi toujours comme tu l'as fait jusqu'à présent car ainsi je suis davantage avec vous toutes que j'aime beaucoup. Attention de bien te reposer comme te l'a dit le toubib et pense souvent à ton mari qui t'aime bien beaucoup.

Grosses caresses...

Georges

Ta layette est-elle bientôt finie ?

mercredi 15 mars à 21 h

Ma petite chérie. Ce soir encore je t'écris un peu car il faut bien que je rattrape mon retard et tant que je le peux que je ne fasse pas trop attendre mon petit poulet pour lui donner de mes nouvelles. J'ai eu ce matin ta lettre No 7 de samedi.

Merci petite Yvonne de m'écrire bien souvent. Continue à me donner autant de fois de tes nouvelles avec beaucoup de détails sur ta petite vie bien calme comme tu le dis, mais aussi bien chargée d'occupations de toutes sortes. Il n'y a que tes lettres pour me faire bien plaisir. Je t'ai envoyé 1000 francs aujourd'hui et dans quelques jours je t'enverrai encore 1000 francs. Dis-moi si tu les as reçus. À la fin du mois tu toucheras 3000 francs de délégation de solde car ma demande de changement de somme a été faite et acceptée.

Demain je pense aller à Casa faire des achats pour l'escadron. Si rien ne m'en empêche, je partirai vers 10 h et reviendrai dans l'après-midi. Il faut compter environ 1 h 1 h ½ pour aller d'ici à Casa et autant pour le retour. Je tâcherai de t'acheter le plus de choses possible et vendredi je te ferai un petit envoi par la CTM où je joindrai les croix de Lorraine et des petites choses comme une belle brosse à dents et du bon dentifrice anglais, ainsi qu'une savonnette égyptienne, le tout que j'ai pu acheter ici à un prix de marché noir, vendu par l'aumônier de la Division mais paraît-il pour une bonne oeuvre...

Vendredi soir, je suis invité à dîner chez le Général. Je te joins mon invitation : tu te rends compte, comme dit Claudia ! J'ai envoyé aujourd'hui une longue lettre la plus gentille possible à Clifford, avec ma nouvelle adresse bien entendu. Je lui annonce la prochaine naissance de notre petit Jean-François et lui demande d'en être le parrain. Espérons qu'il ne lui est rien arrivé et qu'il me répondra vite. Quand je pourrai, le plus tôt possible, je terminerai ma correspondance en retard et je ferai aussi une belle lettre à la Direction de l'IP au sujet d'une attribution de poste car je ne voudrais pas être le bec dans l'eau après mon départ.

Mon travail de tous les jours est toujours aussi absorbant et le même. Ravitaillement pour les soldats (il y en a plus de 200), les sous-officiers et les officiers. Punitives, correspondances de l'armée car les papiers existent aussi ici, comptabilité, entrée ou sortie de véhicules en réparation, transports de toutes sortes, permissions etc... Tout ce qui n'est pas à proprement parler le travail de l'atelier passe par moi, c'est dire que j'ai autant de travail que si j'étais commandant de Cie avec en plus le fait que je suis très mal secondé et que j'ai trouvé ici un désordre parfait, dans lequel j'ai beaucoup de mal à me retrouver. Mais une tâche aussi grande me fait passer le temps beaucoup plus vite et je cherche souvent quel jour on est, étonné que ce soit déjà jeudi demain. Tant mieux, ma séparation de toi sera plus facile à supporter. Ce soir, je couche dans notre petit lit de camp que j'ai fait consolider sérieusement et que je te rapporterai à ma prochaine visite car mes soldats m'en fabriquent un en fer qui sera idéal pour faire la guerre...

Contrairement à ce que je t'ai dit il y a peu de temps, j'ai appris aujourd'hui que Philippe avait été nommé capitaine en même temps que moi. Peu d'importance mais il faut bien que je rétablisse la vérité. Je t'écris toujours sur mon joli sous-main que mes filles et leur maman m'ont acheté pour mes étrennes. Mais je préférerais ne pas t'écrire et être près de toi, ne serait-ce que pour t'aider un peu à supporter toutes tes misères qui passeront

bientôt tu verras puisque le mois de mars est déjà bien entamé. Fais-toi bien seconder par tes grandes filles pour ne pas trop te fatiguer et faire autant que possible tout ce qu'a dit le docteur. Il me tarde de recevoir la lettre de ma Lulu.

Embrasse-les bien toutes les trois pour leur papa qui les aime beaucoup. Peut-être es-tu ce soir en train de m'écrire en même temps que moi. Dis à M. De Johannis que j'ai bien reçu sa lettre mais qu'il me sera impossible certainement de trouver ce qu'il me demande, et cela malgré toute ma bonne volonté. J'essaierai mais il ne faut guère y compter.

Présente-lui mes amitiés ainsi qu'à Madame Videau.

Au revoir petit poulet, bonne nuit et à bientôt de tes nouvelles.

Une grosse bise de ton méchant mari qui t'aime beaucoup.

Georges

Vendredi 17 mars à 15 h

Mon cher petit poulet, un mot en vitesse aujourd'hui car j'ai beaucoup de travail et ce soir, dînant chez le Général (ma chère !) je n'aurai pas le temps de te faire un mot. Hier je suis allé à Casa, j'ai mangé chez Lucien à midi et j'étais de retour à 5 h l'après-midi, c'est dire que je ne m'y suis pas arrêté longtemps. Je t'ai acheté une bouteille d'extrait de Cologne et un flacon d'alcool de menthe. Je n'ai rien pu trouver pour les filles en dehors des croix de Lorraine et des sucres d'orge.

Je t'envoie ce soir par CTM une petite caisse contenant tout cela et d'autres petites choses et dans quelques jours je t'en enverrai une autre avec ce que je n'ai pu trouver à Casa de ta commission. Je te préviendrai mais pas avant lundi ou mardi. Excuse-moi de la brièveté de ce mot, c'est surtout pour te dire d'aller à la CTM prendre ta caisse qui part de Rabat samedi 18, donc qui sera à Safi sans doute à partir de lundi.

Et si ce soir je ne rentre pas trop tard, je t'écrirai un peu, sinon demain.

Grosses bises à toutes,

et surtout à toi.

Samedi 18 à 10 h

Mon cher petit chéri. Comme je sais que tu vas me dire que ma lettre d'hier ne compte pas, je m'empresse de remettre le même numéro sur celle de ce matin. Comment vas-tu aujourd'hui petit chéri ? C'est samedi et il y a huit jours que je me mettais, tout heureux, en route pour Safi. Je tâcherai de recommencer au moins une autre fois en avril. Ce matin il fait un temps épatant, presque trop chaud et la vie de camping en devient plus agréable.

Bientôt, je l'espère, je pourrai quitter mes tricots et caleçons mais pas encore car les matins et les soirs sont froids. Je t'écris un peu ce matin car dans un instant je pars voir mon détachement de Rabat et j'en profiterai pour mettre ma lettre à la poste. J'espère que tu as reçu la petite caisse que je t'ai fait envoyer hier. Elle contenait 2 boîtes de confiture, 10 savonnettes, 1 kg¹/₂ de savon, 2 pots de dattes, 10 petits sucres d'orge et 4 croix de Lorraine dont 3 en argent et une en cuivre pour Jackie, 1 flacon d'eau de Cologne, 1 flacon d'alcool de menthe, 1 brosse à dents, 1 dentifrice et une savonnette égyptienne. Regarde si on n'a rien fauché en route. Tu vois que je me suis un peu ruiné pour toi et cela explique que je ne t'ai pas encore envoyé les 1000 francs que je te dois mais que j'enverrai bientôt. Je n'ai pas fini encore tous tes achats : luzérine, lessive, etc., et quand ce sera fait je te ferai un autre envoi. C'est le monde renversé puisque maintenant ce sont les militaires qui envoient des colis à leur famille...

Hier soir, ton capitaine de mari s'était fait bien beau pour aller dîner chez le Général, mais en costume américain car je pensais qu'il n'était guère décent d'aller en bottes à un repas du soir. Le Général habite une villa de toute beauté un peu du genre de ces villas de l'Électricité à Ifrane près des colonies de vacances, avec une grande montée d'escalier dans une pièce unique mais immense, de beaux tapis et de superbes tableaux qui te feraient mourir d'envie, toi l'admiratrice sans vergogne de peintres... Nous étions huit à table mais pas de femmes, sois tranquille. Le Général, trois capitaines dont moi et 4 lieutenants dont son aide de camp. Très simple, jeune, énergique et sachant ce qu'il dit, le patron nous a dirigé la conversation au poil et je ne puis que l'aimer et l'admirer davantage. Il ne boit ni ne fume ce qui n'empêchait pas que l'apéritif, le vin rosé et le digestif ont été appréciés par tous les invités, c'est-à-dire 6 personnes invitées à part le Général et son aide de camp. Menu : soupe de pois cassés, œufs mollets au lard sur croûtons, pommes de terre sautées, artichauts (cœurs seulement) et filet de porc, salade, pets-de-nonne et orange. Tu vois que le menu n'était pas mal. Je suis revenu vers 10 h ¹/₂ un peu énervé et par cette invitation et par le café du Général Leclerc et j'ai assez mal dormi. Je vais ce matin vite aller à Rabat pour être de retour avant midi. Demain dimanche je ne sais ce que je vais devenir, j'irai faire un tour en jeep dans le bled sans doute ou au bord de la mer à pied s'il fait beau : dommage que Safi soit si loin car j'irais vite passer un moment avec toi et sans envie de te faire des misères rien que pour le bonheur de bavarder et de rester un peu avec mon petit poulet.

Passe un bon dimanche toi aussi, ne t'ennuie pas trop et repose-toi bien. Je n'ai pas encore une lettre de toi depuis mon départ, j'espère que ce sera pour aujourd'hui. Une caresse aux filles et pour toi le plus affectueusement de ton petit mari qui t'aime toujours bien beaucoup.

Dimanche 20 mars à 10 h

Mon cher petit chéri. Un beau dimanche aujourd'hui qui ne vaut pas le dernier puisque j'étais avec toi à Safi. Mais enfin tu dois être heureuse toi aussi de voir ton grand ami le soleil. Du coup ce matin, et quoique dimanche, je me suis levé à 8 h, lavé et rasé dehors au soleil, changé impeccablement quoique n'ayant pas mis de cravate, et tout cela avec

l'idée bien arrêtée de passer mon dimanche ici. Rabat est plein de militaires et les cafés comme les cinémas à peu près inabordables. Quant à Casa, c'est tout de même trop loin pour y aller sans motif valable. Nous avons bien un camion de permissionnaires, mais il part d'ici le samedi soir et rentre le lundi matin, ce qui m'obligerait à coucher deux nuits, et impossible bien sûr. Donc ce matin je reste ici et après-midi, j'irai peut-être faire un petit tour en jeep ou à pied, mais pas trop loin parce qu'on devient très sévère pour cela maintenant.

Hier matin j'ai eu ta gentille lettre censurée de mardi dernier, partie de Safi le 15 et arrivée ici le 19. Tu ne peux t'imaginer comme tes lettres me font plaisir. Comme tu me le dis, cela nous permet de nous voir vivre et nous donne un peu l'illusion que nous sommes ensemble.

Pour moi, je relis toujours tes lettres au moins deux fois, et mon plus grand plaisir est de les relire une dernière fois le soir juste avant d'éteindre l'électricité. Hier soir même j'ai lu ta dernière à la lampe électrique de poche, notre groupe électrogène étant en panne. Marrant d'entendre ma Jacquou trouver que son papa a de la veine d'avoir une jeep ! Fais-lui une bien grosse bise pour son papa et dis-lui d'être bien sage à la maison et à l'école, de bien apprendre ses leçons et de bien faire ses devoirs pour faire un grand plaisir à son papa chéri. J'espère aller vous voir à Pâques pour deux jours, si je ne viens pas en auto je te télégraphierai pour me faire retenir une place retour à la CTM, mais comme la dernière fois je ne le saurai guère qu'au dernier moment.

Je te joins à ma lettre celle de la DIP et ma récente réponse. Tu vois que je n'ai guère l'intention de me laisser faire quoique il faudra certainement céder sur une attribution fictive de poste. Conserve-moi très précieusement ces deux lettres car elles pourraient avoir plus tard une grande importance. Je te joins aussi un avis de crédit pour la Banque, que Rabat aurait dû t'envoyer au lieu d'être à moi. Fais-en ce que tu veux. Alors que je leur ai envoyé mes changements d'adresse, ils en sont toujours à la Cie Régionale. Maintenant quelques petites nouvelles intéressantes. D'abord, vendredi à midi j'ai eu la visite inopinée du mari d'Yvette qui venait me chercher — miracle, car il paraît assez radin — pour déjeuner avec lui au restaurant à Salé où il est en pension. Enfin j'y suis allé entre midi et 2 h en treillis assez sale d'ailleurs. Là j'ai eu l'occasion de rencontrer une pléiade d'Ardéchois, les Théron d'abord que tu connais, partis à Rabat mais habitant Salé dans une villa qu'ils ont fait construire, mangeant au restaurant à midi. Lui a fait de la résidence forcée à Midelt et n'a qu'un désir : celui de se faire mobiliser et de préférence à la 2e DB, mais je crois que son administration lui met quelques bâtons dans les roues.

Ensuite j'ai vu à ce même restaurant un jeune Privadois, évadé de Privas il y a quatre mois et engagé aux parachutistes. Il s'appelle Bacconnier et habitait l'Ouvèze. Il ne connaît malheureusement pas tes parents. Il paraît que « messieurs les boches » occupent la caserne et font l'exercice sur la place, orgueilleux au possible dans les rues. Le ravitaillement est à peu près le même que lorsque j'y suis allé, c'est-à-dire pas brillant. Il a pu s'échapper de France avec deux autres Privadois : Bourgeat habitant près du Royal-cinéma et Serverol dans la maison au-dessus de chez Dorne. Je n'ai pas vu ces derniers, tous trois ont à peu près 19 à 22 ans au plus.

Par ailleurs, hier à Rabat j'ai enfin trouvé Mme Lacroix. Je lui ai fait une visite de cinq minutes et voilà les nouvelles apprises. Le commandant Jourdan est à Meknès comme commandant du CAT. Ce n'est pas très brillant ni glorieux et il doit regretter sa Légion étrangère, mais il n'est plus jeune. Il vient tous les 15 jours à Rabat et je compte le voir samedi prochain dans l'après-midi. Quant à Lacroix, encore plus excité qu'avant, il vient d'être muté d'office pour politique, de Rabat à Khouribga, et évidemment cela ne lui plaît pas.

Pourtant si ça s'arrête là ce n'est pas très méchant puisqu'ils ont là-bas un superbe logement qu'ils n'occupent d'ailleurs pas encore. La prochaine fois que j'irai chez eux je bavarderai plus longuement car j'y suis resté à peine dix minutes. Leurs gosses sont superbes. Il paraît que les Fabre ne se plaignent pas trop, ayant toujours leur traitement et leur logement.

Tu vois mon petit chéri que ma lettre du dimanche a été bien longue. Passe une bonne journée et repose-toi toujours bien. J'espère que Lulu m'a envoyé hier une gentille lettre. Embrasse-les toutes trois pour leur papa. Et pour toi, bien sûr, mes meilleures caresses de ton mari qui t'aime.

Vite une lettre encore.

Lundi 21 à 17 h

Ma petite femme chérie. Je m'absente un moment du boulot pour venir dans ma tente et t'écrire un peu. Hier j'ai reçu ta lettre de jeudi dernier, censurée une fois de plus, avec celles de mon petit Jacquou. Dis-lui que c'est une grande fille et que son papa a été bien content de lire ses gentilles petites lettres. Tu me parles de soleil à Safi et tu as de la chance car depuis quelques jours, c'est surtout du brouillard que l'on voit ici toute la journée et s'il ne fait pas froid, ce n'est tout de même pas très agréable. Tu me dis que Yves est déjà en Italie. Je suis sûr qu'il en est content et il sera allé plus vite que moi car nous n'avons toujours rien de décidé pour un départ dont tout le monde parle mais dont il n'est jamais officiellement question.

Je t'en préviendrai à temps. Mais tu oublies de me parler de la santé et tu sais que cela m'occupe beaucoup. Je t'ai dit je crois que samedi j'avais vu madame Lacroix qui n'a pas la méthode de piano 3ème année mais qui m'a promis de remuer tout Rabat pour t'en trouver une et même l'envoyer directement à Safi lorsqu'elle l'aurait. Samedi après-midi j'irai dire petit bonjour au commandant Jourdan qui doit venir passer le dimanche à Rabat. As-tu reçu une caisse envoyée par la CTM ? J'espère qu'elle te sera arrivée en bon état et qu'il ne manquera rien. Par ailleurs je t'ai cherché un peu de tout ce que tu m'as demandé mais je n'ai trouvé pour l'instant que du Lucimail. Je chercherai encore et ferai mon possible, tu le sais bien, pour t'envoyer ou t'apporter tout ce que tu me demandes, et même davantage. Ne te fais donc pas trop de souci à ce sujet. Après-demain mon capitaine part en permission à Alger pour quinze jours. Je vais donc être un grand patron pendant cette période et donc beaucoup plus libre. J'en profiterai pour pousser une pointe jusqu'à Safi le premier dimanche d'avril et au retour de mon patron on reparlera de ma

permission, si tu préfères que je la prenne à ce moment plutôt que de risquer de l'avoir ou de la perdre en juin ou en juillet. Je te préviendrai bientôt de mon arrivée dès que j'en serai sûr et je m'arrangerai pour ne pas repartir si tôt le lundi matin, et en espérant qu'on pourra aller ensemble au cinéma le samedi soir. Dimanche après-midi j'ai profité d'un camion qui descendait pour aller à Casablanca où je suis arrivé vers 17 h. Je suis allé à pied de la place de France chez Lucien où il y avait encore Yvette et son mari, toujours par ici. Le soir Lucien nous a encore invités à dîner à la Comédie où je crois qu'il a l'habitude d'aller souvent. Il y avait Elvire, Lucien, Yvette et son mari, et un jeune homme voisin de Lucien ouvrier à l'Aviation et moi. On a assez bien mangé et je suis revenu ici en partant toujours en camion militaire vers 10 h pour arriver vers minuit. J'étais un peu fatigué mais content d'avoir ainsi passé mon dimanche. À l'aller je m'étais arrêté chez les Picard qui une fois de plus étaient à Casa et je leur ai laissé un petit mot. J'y retournerai un de ces jours. Dimanche prochain nous allons en camion avec mes soldats passer la journée à Ifrane. Je dirai bonjour à toutes nos connaissances et je te raconterai notre balade lundi. Un autre dimanche nous irons sans doute à Marrakech, dans deux ou trois semaines. C'est moi qui ai fait ces propositions à mon grand chef, et elles ont été acceptées d'emblée. Cela fera plaisir à tous nos militaires qui s'ennuient le dimanche ou qui passent leur temps à boire ou à faire des bêtises, et à moi aussi bien entendu car le dimanche ici est certainement le plus sale jour de la semaine car la vie de camping lorsqu'elle se prolonge peut devenir un peu monotone.

Depuis que j'ai tes draps, je dors bien mieux ici et mon ordonnance me tient bien mes affaires propres. Il les fait repasser par le tailleur de l'escadron et je ne puis laisser traîner quelque chose sans que ce soit immédiatement lavé et repassé. Après la guerre nous le prendrons comme fatma... Tu as bien fait de donner à celle-ci mes 50 francs et je les ajoute à ta note. As-tu reçu les 1000 balles que je t'ai envoyées la semaine dernière ?

Ne t'ennuie pas trop sans ton méchant mari, petit poulet et occupe-toi toujours bien du travail et de la conduite de tes grandes filles. Après la guerre je te récompenserai de toutes tes misères en étant un mari modèle que tu aimeras de plus en plus et qui te gâtera bien et à tous points de vue. Je n'oublie pas que ton fils t'occasionne bien des petites misères et tu verras que tu ne le regretteras pas. Je ne sais pas toujours te dire ou t'écrire ce que je pense de toi mais je voudrais que tu saches bien et de plus en plus que tu es pour moi la plus gentille femme que j'aurais pu trouver et que toujours, même loin, je vivrai en pensant à toi et en t'aimant toujours beaucoup. Caresse bien les trois filles pour moi et reçois de ton grand Georges ses plus affectueuses bises, écris-moi encore souvent.

Mercredi 23 mars à 4 h

Mon cher petit poulet. Une fois de plus je m'arrache à mes papiers et à mes moteurs pour venir t'écrire un peu, car hier et aujourd'hui j'ai eu 3 lettres de Safi : celle de samedi matin, celle de ma Lulu avec celle de Clifford, et celle de lundi qui est allée bien vite. J'ai été bien gâté comme tu le vois et tu ne peux pas me faire plus plaisir. Comme toi j'ai été heureux d'avoir des bonnes nouvelles de Clifford et la lettre de ma petite Lulu, si bien écrite et avec un beau dessin, m'a fait un grand plaisir.

Il ne faut pas, mon petit chéri, t'énerver au sujet de la demande de madame Bénais ou de l'attitude de Pillot. Je comprends très bien qu'une gentille femme aussi droite que toi, soit vexée de certaines choses, mais essaye de prendre les gens comme ils sont, sans plus, car j'imagine ton énervement à travers tes mots et tu dois penser à toi avant tout : le moindre énervement te fatigue, tu le sais bien, et cela me fait beaucoup de peine de te voir ainsi.

Je suis sûr d'ailleurs que ton mal au ventre de dimanche vient de là. Sois donc un peu plus égoïste : vis pour toi, et pour nos petites filles, et n'accorde pas tant d'importance aux petites choses des autres, Bénais ou Pillot, ou d'autres. Moi je veux avant tout ta santé, et c'est pour cela que je me permets de te dire d'éviter absolument toutes occasions de t'énerver.

Pense à toi d'abord, à moi aussi, à tes filles qui t'aiment beaucoup et à ton petit Jean-François (avec un trait d'union pour te faire plaisir) et passe sur tout ce qui peut te contrarier. Continue surtout à me dire toutes tes petites misères. Que t'importe également l'opinion que peuvent avoir de toi certaines personnes de la poste ou d'ailleurs ! Tu verras que, quand je reviendrai, je serai là pour t'enlever la plupart de tes soucis et je te promets la meilleure vie possible, que tu auras bien méritée après tous tes sacrifices et tes gentilleses pour ton petit homme qui t'aime bien.

Je pense que mes lettres maintenant t'arrivent plus régulièrement et que tu me traiteras plus de méchant mari parce que je ne t'écris pas. Quand la mer sera entre nous, je te promets toujours d'avance des nouvelles aussi nombreuses, même si je dois te crayonner quelques mots au crayon, car tu sais je ne fais pas toujours tout ce que je veux et j'ai mon temps bien occupé.

En attendant je te promets de venir samedi à Safi, 2 avril, à peu près tout ce qu'il y a de plus sûr, car mon capitaine partant demain en permission je serai mon maître jusqu'au 8 ou 10 avril. Et après nous parlerons ensemble d'une permission car je crois que tu as raison, je ferai comme tu voudras, mais il vaudrait mieux que je tienne sûrement quelques jours de repos avec toi à Safi au lieu de se séparer pour un temps bien indéterminé et peut-être assez long. De toute façon, il faudra que j'attende le retour de mon patron avant de prendre une décision quelconque. Je te joins à ma lettre une photo pour Paulette. As-tu reçu mon colis par CTM ?

Je vais t'acheter une croix de Lorraine en argent sans V et tu me rendras l'autre quand je viendrai ou tu les garderas toutes les deux, comme cela tu seras bien gâtée une fois de plus. Et ce baptême s'est-il bien passé ? J'espère, mon petit chéri, que tes misères de dimanche n'ont pas trop duré et que dès lundi tu allais mieux. Soigne-toi le mieux possible, surtout en te reposant bien, et tu verras que tout passera vite. J'espère que ta prochaine lettre me dira que tu vas mieux et que ce petit Jean-Pierre devient plus sage avec sa gentille maman.

En proposant encore à Clifford d'être parrain j'ai complètement oublié M. de Johannis. Ne m'en veux pas trop et tâche... d'avoir 2 jumeaux... pour arranger l'affaire ! Attention que

tes filles n'attrapent pas la rougeole avec Claude : il ne manquerait plus que cela dans la maison.

Tu me fais envie en me parlant de saucisses américaines fumées, petite gourmande. Quand je viendrai je t'apporterai beaucoup de petites choses et aussi de la farine pour que tu puisses souvent faire de tes bons gâteaux. Et les rillettes sont-elles bonnes ?

Pour moi, ma vie commence à devenir un peu monotone sous une tente, et il nous tarde à tous de partir d'ici. J'ai toujours mon même travail mais attention mon adresse est maintenant changée. Le secteur postal devient SP 84275 BPM6 au lieu de l'autre. N'oublie pas d'y penser dans tes prochaines lettres. Il m'arrive souvent d'avoir un peu le cafard loin de toi surtout, et heureusement que j'ai tes gentilles lettres et celles de mes filles pour vivre un peu plus par la pensée avec vous toutes.

Dimanche prochain nous allons à Ifrane. Nous serons environ 50 à 60. Départ 5 h du matin en camions américains, retour dans la nuit. Je te raconterai cette promenade qui me plaît dans ma lettre de lundi prochain. Ce sera encore un dimanche de passé et qui me rappellera de bien bons souvenirs.

Demain j'écrirai à Paulette, Lulu et à toi sans doute une fois avant lundi, tu le sais bien petit poulet chéri. Fais une grosse caresse à tes filles pour leur papa.

Au revoir petite vonvon, reste bien calme pour faire plaisir à ton Georges qui t'aime bien et écris-moi souvent en me racontant bien tes joies et tes peines.

Je t'embrasse bien tendrement et je te dis encore une fois que je t'aime bien et que je serai toujours pour toi le plus gentil mari.

Ton Georges.

Lundi soir 27 mars

Mon cher petit poulet. J'ai un peu le cafard ce soir car je crains de ne pouvoir venir à Safi samedi prochain, car pas mal de travail est en train ici, et pas mal de petites histoires de service qui peut-être m'empêcheront de partir samedi. Mais j'ai trop hâte de te revoir un peu pour ne pas faire l'impossible et vendredi je t'enverrai un télégramme sans faute, que ce soit oui ou non. Quitte à venir samedi soir pour repartir le dimanche soir, je ferai l'impossible, crois-le bien, pour aller voir mon petit poulet car je sens que notre départ s'approche et je sais que toi aussi tu languis un peu.

J'ai reçu ce soir ta gentille lettre de jeudi matin et je sens bien que tu voudrais que je vienne passer quelques jours avec toi. Et bien oui, petit poulet, dès que mon capitaine sera revenu, je poserai moi aussi une permission de 10 jours et ce sera sans doute pour la deuxième semaine des vacances de Pâques, à moins qu'on me la refuse, ce qui m'étonnerait.

Hier voyage à Ifrane, en voici les détails. Je suis parti samedi à 2 h après-midi en jeep avec deux sous-officiers pour préparer l'arrivée des autres. Voyage sans histoire et sans

arrêt aucun. Près d'Ifrane nous avons eu la chance de dépanner, après ½ heure de boulot, l'auto de Madame Maria (du Ranch Maria) qui a invité mes 54 bonshommes à un méchoui le lendemain, ce qui était d'autant plus agréable que pas un restaurant d'Ifrane ne pouvait nous donner à manger.

Le soir j'ai été invité à dîner par Madame Noble, toujours très gentille, et qui t'envoie ses amitiés. J'ai trouvé une chambre chez Bel. Le lendemain j'ai été voir un peu toutes nos connaissances en attendant l'arrivée de mes gars qui sont venus à 10 h. Puis on est allé au Michlifen faire un peu de ski sur quelques taches de neige, avec des skis gracieusement prêtés par M. Favon. À 2 h on est allé manger le méchoui à la Zaouïa. Puis on est allé visiter Azrou où l'on a soupé à 19 h. Retour à 20 h 30 et arrivée ici à minuit et demie sans aucun arrêt et toujours le Georges au volant n'ayant confiance qu'en lui seul.

Voilà donc résumé brièvement mon voyage à Ifrane, et je te raconterai cela avec plus de détails quand je viendrai à Safi. Beaucoup de fatigue, mais du plaisir à revoir notre ancien patelin et à faire plaisir à mes militaires qui sont revenus absolument enchantés de ce voyage en des endroits qui leur ont rappelé quelques coins de France.

Maintenant voici des nouvelles d'Ifrane. Hôtel Balima fermé alors que tant de gens cherchent à se loger au Maroc. Hôtel Bel, chambres seulement, mazets réquisitionnés pour des gosses de militaires. Colonies des Phosphates pour les marins, Bouillon pour des familles de Dakar. L'annexe Bel a été achetée par une administration qui l'aménage en bâtiments vraiment superbes. Seuls Teli et Lachenal ouverts avec peu de clients, surtout des militaires de passage. Delalande est mort. Toujours les mêmes figures sauf Mordier qui a quitté l'Électricité pour aller faire du commerce je ne sais trop où, et réformé.

Mes visites maintenant : Félix, très chic avec moi, les Gascon de même, madame Faure m'a embrassé (sur les joues et devant son mari) et je n'en revenais pas. Mathivet un peu vieilli mais gentil, Mlle Roué à peine entrevue mais qui ne jure que par moi, Serre et Ruiz on ne peut plus heureux de me revoir et tout l'accueil m'a vraiment touché. Landraud à peine entrevu. Gustave Bel aussi mielleux et peu intéressant, et c'est tout, ou plutôt je te garde pour la fin le plus beau morceau : les Chaignard ! J'oubliais Henri qui a été très très chic avec Josette et Mimi, qui vous embrassent bien toutes et qui m'ont parlé longuement de nous tous.

Arrivons aux Chaignard. Pendant que je bavardais avec Henri, Chaignard est passé et je ne l'ai pas vu. Henri m'a dit qu'il était là et qu'il lui avait dit un jour que j'étais un traître, que j'étais chef de Légion à Safi (tu te rends compte !) que je devais ma mutation à Safi à un Général de mes amis (? ? ! ? ?)... et qu'il tenait tous ces renseignements de madame Lavergne. Je bondis chez Chaignard pour leur dire bonjour et expliquer cette regrettable méprise. Je frappe, on ne répond pas : j'étais pourtant sûr qu'ils étaient dedans et qu'ils m'avaient vu. Je suis reparti. Une heure après, j'y retourne et frappe à nouveau. Non prévenu, Chaignard ouvre et... il m'a fichu à la porte en me disant que j'étais « de l'autre bord », etc... Je n'ai pas pu ni placer un mot, ni avancer d'un pas et je suis parti les larmes aux yeux. Tu te rends compte ! Je suis sûr que tu vas bondir en apprenant cela, mais ne t'en rends pas malade, cela n'en vaut pas la peine.

Quand je serai en perm à Safi peut-être leur écrirai-je, car j'ai bien mal au cœur de l'opinion qu'ils ont de moi. Je n'ai vu ni les Biagot ni personne d'autre. Et voilà ! Enfin tu me connais, toi, et cela me suffit pour l'instant. Au revoir petit chéri de moi. Repose-toi toujours bien. Moi je vais vite me coucher car je suis crevé ce soir et je tombe de sommeil. Écris-moi vite encore, même si tu penses que je dois venir, et crois bien que je ferai l'impossible pour cela. Dis à Lulu d'être plus gentille au catéchisme pour faire plaisir à son papa et à sa maman. Je compte sur elle pour me montrer qu'elle est une grande fille bien raisonnable.

Au revoir poulet, bonsoir et aime moi toujours bien. Je t'embrasse bien tendrement.

Mercredi le 29 mars 1944 à 21 h 30

Mon cher petit chéri. Ce soir après dîner, je viens bavarder un peu avec toi. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre de samedi matin en même temps que celle de Paulette. Je sens de plus en plus ma petite vonvon que tu as le cafard sans moi et dans ton état et cela vois-tu il ne le faut pas. Quand on réfléchit à notre situation actuelle, qui durera on ne sait combien de temps, on se laisse aller à des rêveries un peu tristes car nous ne sommes pas, nous qui nous aimons bien, habitués à cette vie-là. Eh bien mon petit, ne pense pas à toutes ces choses. Dans moins de trois mois ta grosse misère sera terminée et tu verras, j'en suis absolument sûr, que tout se passera bien. Après tu seras plus leste et donc plus contente. Quant à notre séparation je suis certain aussi qu'elle ne durera pas trop et s'il en était autrement il faudra l'un et l'autre en prendre son parti en s'écrivant souvent et vivant quand même ensemble par notre pensée, car rien maintenant ne pourra nous séparer pour de bon, n'est-ce pas ma petite chérie ? Moi aussi il m'arrive parfois, trop souvent même, d'avoir le cafard car contrairement à ce que tu crois ma vie actuelle n'est ni gaie ni belle. Active oui et heureusement, mais crois-tu que quelque chose puisse remplacer pour moi ma maison, mes filles et bientôt mon fils, et surtout cette petite femme que j'ai tant aimée et que j'aime toujours de plus en plus ? Gai, je le suis parfois ici, il le faut bien car pourquoi ne pas faire comme tout le monde alors qu'autour de moi je vois tant de gens plus malheureux que moi et qui pourtant boivent, rient et chantent pour tuer justement le cafard qui les prend. Crois-tu que je puisse quitter le Maroc où tu es, un jour prochain, en n'ayant pas le cœur serré. J'aime mon pays, tu le sais bien, mais j'aime aussi ma famille et ma gentille femme, et c'est pour essayer de voir clair en mes deux devoirs que je me force souvent à être en apparence gai ici, que je sors parfois et que j'accepte les plaisanteries d'une popote d'hommes. Mais tout cela est artifice et a au moins le gros avantage de nous permettre de mater le cafard.

Ce soir, tiens petit poulet, je suis seul dans ma tente, le vent souffle et il pleut : comme je préférerais être dans un fauteuil de notre salon, avec toi près de moi, même sans parler, mais vivant de cette vie si tranquille que je préfère par-dessus tout. Toi aussi, sois forte petit poulet, pour toi, pour nos gosses et pour moi. Lorsque ton fils sera né je suis sûr que cela te sera plus facile et je te demanderai même de bien te distraire en étant toujours la petite femme bien gentille que tu as toujours été pour moi, et que tu resteras toujours même si notre séparation devait durer.

En attendant je te remercie beaucoup de tes nombreuses et gentilles lettres que j'attends toujours avec beaucoup d'impatience et que je relis toujours avant de m'endormir. Tu as bien fait de punir Lulu dimanche. J'espère bien que ma grande Lulu, toujours si sage et décidée à faire plaisir à sa maman, se remettra maintenant sérieusement au travail de l'école et à son catéchisme et que tu me l'annonceras bientôt. Je suis sûr d'ailleurs que Paulette et Lulu se montrent toujours mes grandes filles bien sages car moi je veux être heureux et fier de toutes les deux.

Samedi prochain je ne viendrai pas à Safi car j'ai en ce moment trop de soucis et de responsabilités et Safi est trop loin. Mais à la place, et comme tu me le demandes, je prendrai 10 jours de permission dès que mon capitaine sera de retour, c'est-à-dire que si tout va bien je pourrai être à Safi la veille ou quelques jours après Pâques. Je t'en reparlerai bientôt par lettre, à moins que je puisse me décider samedi de venir à Safi, car je voudrais bien sagement te revoir un peu. En attendant je t'ai ramassé pas mal de petites choses dont je vais faire demain une caisse que je t'expédierai par CTM et que tu pourras prendre sans doute samedi soir à la CTM, sinon lundi soir. Voici tout ce que j'ai pu réussir à t'acheter et que je t'envoie : du savon et des savonnettes, deux thermomètres médicaux dont un américain, cinq boîtes de confiture d'abricot, une bouteille de muscat, trois kg de biscuits, un gros pain blanc américain, de la lessive, du Lucémail, de l'antimite, de la farine. Je profite de chaque sortie pour essayer de te trouver quelque chose et je vais tout t'envoyer au cas où je ne pourrais te l'apporter moi-même. Tu vois que je pense à toi dès que je sors. Je suis allé au coiffeur ce soir à 6 h à Rabat car dans la journée je n'ai plus de temps à moi, même pas pour t'écrire, et le soir je tombe de sommeil. On a reçu d'autres officiers à mon escadron et maintenant nous sommes nombreux : deux capitaines dont moi, deux lieutenants, deux sous-lieutenants et un aspirant. Cela ne diminue d'ailleurs pas mon boulot que je conserve le même.

Lucien m'a téléphoné aujourd'hui pour me dire de venir car Maurice était pour un jour à Casa. Je n'ai pas pu y aller et j'irai peut-être y faire un tour dimanche si je peux. Pourquoi Safi est-il si loin ! J'ai vu Mlle Colomb aujourd'hui à Rabat avec qui j'ai bavardé cinq minutes. Un de ces jours je tâcherai d'aller dire bonjour au fils Ruelle, et même le plus tôt possible.

Au revoir mon petit poulet, sois plus contente et bien calme et pense toujours bien à ton mari, le méchant mari, qui t'aime tous les jours un peu plus. Une caresse à nos filles et deux au Jacquou de son papa chéri.

Je t'embrasse bien bien affectueusement, ton

Georges...

J'ai touché ma solde aujourd'hui, moins 3000 francs que tu as dû recevoir. Demain je t'enverrai 1000 francs encore par mandat-carte.

Samedi 1° avril – 16 h

Mon cher petit chéri. Je suis tellement ennuyé aujourd'hui en pensant que Safi est si loin. J'avais toujours décidé de passer ce dimanche avec toi et mes petites filles, et le fait de l'absence de mon patron, au lieu de me rendre plus libre, me gêne un peu. C'est ainsi que je ne puis guère quitter mon camp avant le samedi soir et rentrer le lundi avant 8 heures. Ce matin j'avais décidé, et cela malgré mon télégramme, de partir ce soir à 6 h pour rentrer dans la nuit de dimanche à lundi. Et puis une réunion des grands chefs, dont je suis (!), a eu lieu à 2 h et j'ai compris qu'il valait mieux que je ne fasse pas de gaffe en ce moment.

Ma valise était prête et cela va me faire mal au cœur de la défaire dans un moment. Mais ce n'est que partie remise, et dès que mon patron rentre, je demande ma perm et je pense ainsi l'avoir bientôt pour aller te voir. Il me reste 10 jours à prendre et je les prendrai tous car on ne peut pas partager les 15 jours en plus de deux fois, et d'autre part où serais-je au mois de juin ?

Par contre je ne puis pas encore te fixer la date exacte car d'abord il me faut attendre le retour de mon capitaine qui sera là, je pense, avant la fin de la semaine, et d'autre part nous déménageons le 10 et peut-être qu'on va exiger ma présence à ce moment-là, ce qui serait un peu naturel car j'ai pas mal de responsabilités ici. Crois bien que je ferai ce qui sera possible et je te préviendrai à temps. J'attends le retour du patron pour voir cela avec lui. Nous changeons donc de quartier et nous abandonnons hélas le bord de la mer, pour aller dans la forêt de Mamora, route de Meknès, où je crois qu'il fera certainement plus chaud qu'ici.

Ce soir à 6 h ½ je partirai à Casa avec le camion des permissionnaires et coucherai chez Lucien car sa chambre est vide, Yvette ayant quitté Casa pour Taza. Je reviendrai demain soir et je tâcherai de bavarder un peu avec toi au téléphone chez madame de Johannis. Ce qui m'ennuie surtout dans cette promenade loupée à Safi, c'est que je pense que tu m'attendais à peu près sûr et que tu as dû être bien déçue de mon télégramme. Ne m'en veux pas trop et surtout sois bien raisonnable pour chasser ton cafard, que je comprends très bien, et qu'il ne faut pas avoir, n'est-ce pas petit poulet ?

As-tu reçu ma grosse caisse envoyée par CTM ? J'ai été obligé de couper en deux le pain américain, faute de place et j'espère que Paulette n'aura pas eu l'idée de porter le colis toute seule. As-tu reçu aussi mon mandat de 2000 francs et non plus de 1000 comme je t'avais annoncé ? Tu vois que ton méchant mari pense quand même à sa petite femme, et comment pourrait-il faire autrement ?

Merci, petit poulet, de toutes tes nombreuses et si gentilles lettres. Continue à le faire aussi souvent, car tu sais que tu me fais bien plaisir. J'espère bien que Lulu est plus sage au catéchisme et qu'après les vacances de Pâques ce sera une gentille et bonne élève en tout, ainsi que Paulette d'ailleurs.

Aujourd'hui il fait terriblement chaud et je crois bien qu'on ne va pas tarder à se mettre en short. Aussi tu peux t'attendre à ce que je t'apporte ma tenue française d'hiver qui ne me sert plus à rien puisque je ne la mets pas. Il m'a été impossible de te trouver de la pommade boratée.

Je regarderai demain à la pharmacie de service à Casa s'il y en a. Quant à la crème américaine, il vaut mieux ne pas en parler.

Si je vois qu'il m'est impossible de prendre une perm, je ferai tout pour venir samedi prochain jusqu'à mardi matin en amenant le fils Ruelle que j'irai voir un de ces jours, mais il vaut mieux ne pas trop y compter car si je ne viens pas cela te fait — et à moi donc ! — une grosse peine.

Au revoir petite chérie, je vais faire mon travail, me changer un peu et je mettrai ma lettre à la poste ce soir à Casa. Tu as bien fait de donner les pellicules à Mme Videau et pense à moi pour les épreuves. Ici, il y a un lieutenant qui m'a promis de me photographier devant ma tente avec le dernier rouleau qui lui reste.

Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement. Au revoir,

Ton grand Georges...

Une caresse aux filles et deux au Jacquou !

Mercredi 5 avril à 21 h

Ma petite chérie. Je sors de table et, avant de me coucher, je viens t'écrire un peu plus longuement qu'hier, comme je te l'avais promis. Comme toujours, nous mangeons assez bien à notre popote, plutôt trop quelquefois, mais c'est le meilleur moment de la journée pour nous qui vivons sous la tente, et il faut le comprendre. C'est un véritable moment de détente et l'on ne se presse jamais de sortir de table.

Voici le menu de ce soir : apéritif, soupe de poireaux, pommes de terre sautées, bifteck, salade, fromage, oranges, vin, « jus » de café et liqueur. Comment peux-tu ensuite t'étonner que notre repas nous revienne à 25 à 30 francs ? Cela ne fait rien, je préférerais manger chez moi, auprès de vous toutes que j'aime bien et qu'il me tarde de plus en plus de revoir.

J'ai souvent le cafard, le soir tu sais, d'être séparé de toi et de mes filles depuis si longtemps déjà. Où il est bon dieu le temps où je ne t'aurais pas quittée pour un empire ! Le plus triste de l'histoire, c'est que je me demande encore quand je vais pouvoir aller à Safi. Mon capitaine n'est toujours pas rentré, notre déménagement, s'il est prévu n'est pas encore fixé, et il se pourrait toujours qu'il ait lieu lundi prochain, et tu peux croire que ce n'est pas une petite affaire. En somme, tout un tas de raisons qui risquent fort de m'empêcher de passer le dimanche de Pâques avec vous.

Comme c'est jeudi demain, et qu'il y a de fortes chances que ma lettre ne te parvienne pas avant lundi, je t'enverrai de toute façon un télégramme vendredi soir. Ceci est pour une visite rapide à Pâques. Quant à ma permission, mon commandant est d'accord pour me la donner bientôt, mais me demande d'attendre encore une semaine au moins toujours à cause du gros travail qu'on a actuellement. Donc patiente encore quelques

jours, et l'essentiel sera si je ne loupe pas cette perm avant le grand départ. Est-ce bien clair tout cela, petit poulet ?

Ma vie ici continue toujours pareille. Mon escadron marche, sans fausse modestie, très correctement maintenant, et je regrette presque de n'en pas rester le grand patron, puisque le capitaine Emile doit normalement reprendre sa place à son retour de permission. C'est dommage, car j'ai la conviction d'être aimé de tous et de faire mon boulot bien correctement, alors qu'après mon rôle sera plus amoindri, mais intéressant quand même, car je deviens prétentieux depuis que j'ai mon 3e galon...

Ma tente s'est aménagée et ressemble maintenant à une chambre correcte. Nous sommes bien deux dedans, mais le lieutenant qui est mon voisin couche tous les soirs chez sa femme à Rabat, et en fait je l'occupe seul. Je me suis fait fabriquer, style caisse, une penderie et une petite armoire, grande à peu près comme une armoire à pharmacie, et qui me sont bien pratiques pour mettre mes vêtements et mes objets de toilette. On m'a fait aussi un superbe lit de camp en tube métallique, et cela a libéré le nôtre, que je te rapporterai, et qui est bien arrangé maintenant. Il ne me manque qu'un matelas à acheter (si je pouvais trouver un matelas pneumatique !) car je vais être obligé de rendre celui que m'a prêté mon patron dès qu'on déménagera. Tu vois qu'au point de vue installation, je ne suis pas trop mal, mais tu sais bien ce qui me manque encore...

Aujourd'hui, j'ai vu Bernardet qui, avec ses cheveux blancs, est caporal-chef près de chez moi, toujours à la 2e DB. Il est divorcé d'avec sa femme et c'est lui qui a la charge de ses deux gosses. Comme cela change de ce que tu me dis dans ta dernière lettre si gentille : que seule la famille compte avant tout !

Oui, mon petit chéri, mets-toi bien cela dans la tête car je suis sûr que c'est là la seule formule de la vie heureuse, et moi, me sachant aimé de ma petite femme qui par ailleurs aime son chez elle et le préfère à tout, je pourrais plus facilement supporter la séparation qu'on ne peut encore prédire et qui durera combien de temps ? Et n'est-ce pas une belle chose que d'être séparés l'un de l'autre et de vivre quand même l'un pour l'autre, comme nous le faisons et comme nous le ferons toujours, n'est-ce pas, chérie ? Ce sont là les vrais bonheurs de la vie en commun, et je suis bien sûr que cet idéal dépasse de beaucoup les faux plaisirs des sorties, des bals, ou de cette vie frivole qu'il m'arrive trop souvent de constater autour de moi !

Comme je suis sérieux ce soir, petit poulet ! Ne m'en veux pas, tu sais bien maintenant, toi aussi, qu'on a des moments où il faut penser sérieusement pour lutter contre le cafard et supporter raisonnablement une séparation.

Et comment vas-tu en ce moment ? Je n'ai pas eu de tes nouvelles aujourd'hui et il me tarde d'être à demain pour recevoir ma longue lettre de toi. J'espère qu'avec ce beau temps mes trois filles passent de bonnes vacances et qu'elles sont toujours bien gentilles avec leur maman. Je compte sur toi et sur elles pour qu'elles profitent de ce long répit pour se mettre à jour de tous leurs travaux d'école. Mon Jacquou fait-elle des progrès en lecture ? Où en est-elle ? J'espère avoir une lettre bientôt pour « mon papa chéri ». Je

suis sûr que Lulu est bien gentille maintenant et qu'elle a pris de bonnes résolutions pour la rentrée, et je serais même heureux qu'elle me l'écrive.

Et notre petit Jean-François, fait-il toujours des misères à sa maman ? Dis donc, je trouve que tu écris bien souvent à M. Clifford... méchant mari va, mais ne t'en fais pas, c'est pour rire.

Demain matin, je vais à Rabat et tâcherai de voir le fils Ruelle pour l'emmener avec moi si je venais passer 24 heures à Pâques, ce qui me paraît bien étonnant.

Cette fois-ci, je t'ai fait une longue lettre, quoique pas très gaie ; elle te fera certainement plaisir. Ce que je regrette, c'est d'écrire si mal et de si mal exprimer ce que je pense quand il s'agit de cette petite Yvonne que j'aime plus que tout au monde. Fais une bise à mes filles pour leur papa qui les aime bien. Je t'embrasse bien tendrement.

Bonsoir chérie, je vais me coucher en pensant encore à toi.

Vendredi matin

Mon cher petit chéri,

Un mot bien en vitesse, mais indispensable. Ce que nous attendons ici depuis longtemps est sur le point de se produire. Peut-être est-ce une question d'heures ou de jours. Je ne puis t'en dire plus long et surtout te donner davantage de précisions. Mais cela ne me permettra pas de venir te voir dimanche, et quant à la permission, je suis roulé comme en 1940 : toutes sont supprimées depuis cette nuit. Donc situation d'attente un peu anxieuse.

Je n'ai pas le temps de t'écrire, ce mot est seulement pour te tranquilliser, au cas où tu n'aurais pas de nouvelles de ton petit mari. Quant à ma visite, je préfère ne pas dire la peine que j'ai de ne pouvoir la faire.

Rien encore de précis. Considère ce mot comme une simple alerte au sujet de mon départ, et comme toute alerte, elle peut être réalisée ou non.

Surtout pas le cafard. Si je pars ce serait pour moi l'occasion de montrer que je suis un homme et d'être digne de toi et de mes gosses. Mais partirai-je ? Je ne sais que peu de choses encore.

Au revoir chérie, une grosse caresse

Te rappelles-tu de nos conventions ? Je te préviendrai lorsque ce sera le moment.

Cette série de lettres correspond à une période charnière, Le départ est imminent et il va falloir tenir compte de la censure militaire pour donner des informations. Cela passera par des périphrases assez transparentes, par des références ou des allusions à des lieux

connus. Il peut encore informer puisqu'il ne passe pas par la poste, mais insiste sur la nécessité du secret absolu !

Vendredi 7 avril, à 6 h du matin

Mon cher chéri. Cette lettre est peut-être la dernière que je t'envoie du Maroc. Tiens-toi bien et sois bien calme. Depuis vingt-quatre heures, nous sommes en effervescence, car une partie de la Division s'embarque dans quelques heures, l'autre partie suivra dans quelques jours ou dans quelques semaines. Je ne saurai qu'au dernier moment si je fais partie de la première ou de la deuxième.

De toute façon, ne te fais pas de souci pour ton mari, qui ne partira pas sans une grosse émotion, mais j'ai confiance et bientôt je te reverrai, sois-en sûre. En attendant, nous sommes tous consignés et les perms, bien entendu, selon ma veine habituelle, sont supprimées.

Je te fais passer ce mot par M. Royan, que j'ai vu et qui m'a dit qu'il allait à Safi samedi de Pâques. Je te demande de ne rien dire à personne d'au moins huit jours, car il s'agit là de quelque chose de très, très secret et important. Ne laisse rien paraître ni à nos petites filles ni à tes amies, car nous avons reçu des ordres très sévères à ce sujet. En m'écrivant, n'aie pas l'air de connaître ce départ d'une façon très nette fais-moi comprendre seulement : dans quelques jours, tu pourras m'écrire ce que tu voudras.

Je connais le port d'embarquement, mais il m'est difficile de le dire : c'est là où habite Elvire. Le jour sera veille de la fête, ou plutôt de l'anniversaire de Lucien, vingt et un jours après la fête de mon père, la destination inconnue, mais sans doute, ce qui était prévu.

Voilà, petit poulet. Je me suis couché cette nuit à deux heures et sans avoir pu fermer l'œil d'énervement. Je me lève pour préparer une journée qui s'annonce rude, de Gaulle venant ce matin dire au revoir à ceux qui partent.

Si je ne pars pas au premier convoi, je t'enverrai une lettre par la poste, et le cachet te fera comprendre que je suis toujours là. Si non tu risques de rester sans nouvelles pendant quelques jours, ne t'en alarme pas, et écris-moi quand même. Ce qui me fera le plus de peine, ce sera de partir sans t'avoir embrassée et sans avoir embrassé mes petites filles. Mais je sais que tu me laisseras partir avec le plus de courage et de calme possible. Pense à notre petit Jean-François que tu as accepté pour moi.

Embrasse bien affectueusement les filles pour leur papa. Moi, je t'en supplie, ne dis encore rien à personne. Écris-moi souvent.

Je te prends dans mes bras et je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime. J'ai les larmes aux yeux en écrivant, mais mon travail me calmera, et pour toi, pour mes filles, je serai fort et je reviendrai bientôt. Si c'est une fausse alerte encore, en ce qui me concerne, je le regretterai presque, car je suis déjà trop dans le bain du départ, dans lequel j'ai sept chances sur dix de compter.

Au revoir, à bientôt ma chérie, une grosse bise.

Si je peux te faire porter cette lettre, je te donnerai aussi une croix de Lorraine pour toi. Mieux encore, si je reste je t'envoie un télégramme quelconque mardi prochain.

Samedi matin, 8 avril

Ma chère petite chérie. Nous sommes en pleine effervescence. Cette nuit, je ne me suis couché qu'à une heure et debout à six, et un travail fou m'attend encore. Je t'écris donc un peu en vitesse. Heureusement que mon capitaine rentre aujourd'hui. Hier, je n'ai pas pu aller à Rabat pour te faire passer ma précédente lettre. Je vais essayer de trouver un moyen.

Les ordres et les contre-ordres se suivent : le départ n'est pas connu, mais c'est pour un de ces jours, et certainement avant le 15 avril. Tout le monde part, et cela n'est pas une petite chose, crois-le bien. Embarquement à Casa, sans sortir du port bien entendu, et direction Angleterre je crois, et France bientôt.

Hier, de Gaulle nous a passés en revue. J'avais vraiment fière allure avec mon casque et mon équipement américain et je me sentais un peu l'âme d'un guerrier. Aujourd'hui, on nous distribue tout ce qui nous manque, et je crains fort que le départ ne saurait tarder.

Si je peux, je t'enverrai une valise avec des affaires que je n'emporte pas et la clé, par la même occasion que ma lettre. Je crois que par Lucien, si je peux lui envoyer quelqu'un, cela sera possible.

Tu dois être du coup plusieurs jours sans nouvelles de moi. Ne m'en veux pas trop car je n'ai pas eu le temps depuis trois jours de me raser. J'espère que cela va se calmer et que je pourrai t'écrire plus calmement mais sans te parler du départ, puisque cela est très sévère. Je pense que toi tu continues à m'écrire et qu'aujourd'hui je recevrai un mot de mon petit poulet. Dire que demain c'est Pâques et que j'avais fait de si jolis projets ! Enfin !

Au revoir, petite chérie. Je t'embrasse bien bien tendrement, moi je t'aime ainsi que les filles.

As-tu les meubles commandés pour notre petit Jean-François ? Si non téléphone à M. Soarès ou envoie-lui un mot.

samedi soir 18 h

Mon cher chéri je descends en vitesse à Casa porter ma valise et ces bouts de lettre chez Lucien pour qu'il te les fasse passer par son chauffeur de la CTM. Je reviendrai vite car on est sur le qui vive. Un premier départ a lieu demain et notre escadron ne tardera pas.

J'ai reçu ce matin la gentille lettre de Paulette, avant hier celle de Lulu : je suis bien gâté par mes filles comme par leur maman. J'espère mon chéri que tu n'es pas plus mal et je suis bien ennuyé de te savoir encore fatiguée. Sois bien calme, soigne toi bien sérieusement pour qu'il ne t'arrive rien en mon absence. Si tu as été obligée de faire venir

le docteur comme le dit Paulette c'est que vraiment tu dois être fatiguée. Donne-moi vite de tes nouvelles avec précision et surtout, je t'en supplie, ne te fais aucun souci à cause de moi. Mon pauvre chéri je suis navré de partir sans passer quelques jours avec toi et te gâter un peu.

Je compte sur le docteur pour qu'il te soigne bien sérieusement et pour que tu lui obéisses bien. Tu verras que ce sera bientôt passé et que tout ira bien à condition que tu gardes un bon moral. Du courage petite chérie, j'ai aussi confiance entière en Paulette et Lulu pour qu'elles soient bien gentilles avec toi.

Je pars tout de suite et je t'embrasse bien bien fort, au revoir chérie.

Je te ferai passer par Lucien et le chauffeur de la CTM mes bouts de lettre ainsi que la croix de Lorraine et la clé d'une valise de vêtements. Je dirai à Lucien de mettre cette valise à la CTM avec un lit pliant, je garde nos petits draps, ne m'en veux pas trop mais ils me rendent trop service.

Encore une grosse bise.

Je ne puis te fixer le jour du départ car on doit nous le dire seulement deux heures à l'avance et on n'aura même pas le droit de sortir du port à Casa.

Sois bien bien courageuse et calme

Jeudi 10 avril veille du voyage

Mon cher chéri. Je pars en voyage demain matin à 9 heures et de tout le long de la route je n'aurai guère le temps de t'écrire. Il ne faudra pas m'en vouloir car je penserai quand même à toi, tu le sais bien.

Demain soir j'irai dire bonjour aux Bertin et dans trois jours je serai plus loin que le dépôt de mon ancien régiment de 39. Ce soir je t'écris à la lueur de ma bougie pour te dire simplement de ne pas avoir de soucis pour ton petit mari. Reste bien calme et pense avant tout à toi et à ton petit Jean-François.

Dès que je le pourrai je t'enverrai de mes nouvelles. Continue à m'écrire : mon adresse reste la même. Je suis à plat ce soir, il est minuit et je vais vite me coucher pour me reposer un peu. Je t'embrasse mon petit poulet chéri le plus tendrement que je le puis. Une caresse aux filles de leur papa.

Bonsoir chérie.

As-tu reçu la lettre et ma valise envoyée par l'intermédiaire de mon frère ?

Mercredi 13 avril

Mon cher petit chéri, j'ai enfin un petit moment de libre avant le départ du 3e jour de voyage et j'en profite pour t'écrire un petit peu car je m'imagine et ton impatience et ton chagrin de ne pas avoir des nouvelles de ton méchant mari. À partir de maintenant, puisqu'en somme une nouvelle vie commence pour moi, je numérote à nouveau mes lettres.

D'abord comment vas tu ? Ce qui m'ennuie beaucoup en ce moment, c'est de ne pas avoir de tes nouvelles en cours de route. Mais je suis sûr qu'en arrivant j'en aurai beaucoup. N'es-tu pas trop ennuyée de n'avoir pu me dire au revoir avant mon départ ? C'est bien au fond ce qui me chagrine le plus. Et dire que cela a été moins une que je parte te voir le dimanche 3 avril, quitte à faire l'aller retour dans la journée. Pour une fois depuis longtemps, j'ai été bien mal inspiré. Et les pommes de terre que je voulais t'apporter, et la grosse bise à mon petit Jacquou ! Les petits dîners et les gentilles du poulet, quand pourrai-je revoir tout cela ? Ce que je te demande surtout c'est de bien organiser calmement et sans énervement aucun l'arrivée de notre petit Jean-François ! Puisque je ne serai pas là, il faudra que Paulette et Lulu, qui sont grandes et qui vont sûrement être de plus en plus gentilles pour leur maman, te secondent bien. D'ailleurs, les vacances d'été leur donneront du temps pour s'occuper du petit frère.

Je t'écris ce matin dans un camion « Automotiv », c'est-à-dire dans un camion fermé, avec des fenêtres grillagées, des étaux et tout ce qui en fait un véritable atelier. Il est chargé de matériel, mais j'ai réussi à trouver un petit coin de libre pour t'écrire. Il y a très longtemps que j'attendais ce moment de tranquillité. Avant-hier, 10 km après chez les Bertin, j'ai dormi à la belle étoile, deux couvertures dessous, trois dessus, résultat, j'ai encore mal aux reins ce matin.

Hier soir, arrivé à 7 h l'après-midi, mon ordonnance m'a installé une petite tente et j'ai dormi sur mon lit de camp. Hier, horaire : 5 h du matin à 7 h du soir pour aller du pays de Bertin à celui de Vidal (le joueur de tennis à Ifrane), et tout cela parce que le nombre de voitures est tel qu'on ne peut dépasser le 35 km à l'heure, quand on peut l'atteindre.

Aujourd'hui nous partons à 9 h et serons arrivés à 15 km à l'est du port où nous nous étions embarqués lors de notre premier voyage en France.

C'est avec un gros serrement de cœur que j'ai dit au revoir ce matin au Maroc, car c'est là que je te laisse, toi et nos petites filles. J'ai les larmes aux yeux en t'écrivant cela, mais je suis la destinée que je me suis tracée et j'irai jusqu'au bout.

La seule chose qui m'encouragera et me consolera de bien des peines sera de savoir que j'ai une petite femme qui restera toujours calme et raisonnable et qui jamais n'oubliera que son mari, peut-être un peu méchant, l'aime beaucoup. Et puis zut, je sais que je reviendrai bientôt, et à nous la belle petite vie avec sa femme et ses gosses qu'on aime bien. Tu verras comme je saurai te gâter alors ! En attendant, je vis cette vie assez trépidante, en jeep neuve à la tête de mon escadron, dont la longueur est de 3 km 500, le capitaine Emes dans sa jeep en queue.

À Rabat et à Meknès, on nous a fêté au passage, des V avec les doigts, des fleurs et des paquets de cigarettes : c'est tout de même un autre départ que celui de 39 ! Comme

nourriture en route : matin café noir à peu près froid, à midi pain avec une tranche de singe, et une demi-boîte de sardines. C'est peu, mais on ne s'arrête guère et on ne pense pas à bouffer en route. Le soir, on mange un repas chaud. Où sont les petits menus de Safi ?

Enfin, ce soir on sera au terminus de notre première étape et sans doute, dans 48 heures, au revoir à l'Afrique du Nord pour le pays où Claudia se flatte d'avoir passé une partie de sa jeunesse. Mais est-on bien sûr de sa destination lorsqu'on part en temps de guerre ?

J'ai vu au cours de l'étape d'hier Grangean d'Azrou, qui est instituteur dans un petit patelin, m'a offert un verre de pinard et m'a fait tout un tas de démonstrations d'amitiés. Je crois bien que maintenant je ne risque pas de rencontrer des connaissances.

As-tu des nouvelles de Clifford, Bénais ? Si oui, envoie moi leurs lettres, cela me fera plaisir. Continue à m'écrire à la même adresse, 84275, et dis-moi si tu as reçu la lettre et la valise expédiées par l'intermédiaire de Lucien.

J'ai demandé des explications au sujet de ma délégation de solde : tu dois toucher depuis fin février compris 3000 francs par mois, et tu devras donc avoir le rappel fin mars. Vis correctement sans penser aux économies, car cela n'a aucune importance en ce moment. Quand je serai trop riche, je t'enverrai un petit mandat...

Je ne sais pas où je vais pouvoir mettre cette lettre, car il nous est interdit de s'arrêter dans aucun patelin, mais je tâcherai de la confier à quelque civil.

Au revoir donc mon chéri, prends pour l'instant ton parti des lettres qui auraient du retard par la faute des courriers et non pas par la mienne, car il serait bien étonnant que je ne puisse pas t'écrire deux ou trois fois par semaine. Tu as confiance en moi à ce sujet, et si tu ne reçois rien de quelque temps, ne t'alarme pas.

Au revoir, mon petit chéri. Fais une grosse caresse à nos petites filles pour leur papa. Je t'embrasse bien bien tendrement.

[Encore une grosse bise !]

Samedi 15 avril.

Mon cher petit poulet. Période d'attente où il fait bien chaud sous le soleil méditerranéen, à 18 km de la ville. Nous travaillons toujours ferme. Notre arrivée a eu lieu avant-hier à dix heures du soir, après un voyage éreintant. En arrivant, il a fallu s'installer de nuit, faire notre cuisine et monter les tentes. Hier, notre journée a été occupée par l'installation. Nous sommes sur un terrain très tourmenté, sur une pente de colline ensoleillée, et hélas à l'abri du vent, et je regrette bien de ne pas avoir mes shorts. Cette nuit, à 3 h, nous sommes allés à l'épouillage (je n'en avais pas !) et à la douche chaude, ce qui prouve bien qu'on ne restera pas longtemps ici. En attendant, défense de sortir d'ici, et à plus forte raison d'aller en ville, même pour les officiers.

Nous couchons dans de très grandes tentes américaines qui sont ici à demeure, et je dors très bien dans un lit de camp américain et un « belding »* que j'ai reçus au départ. Un « belding » c'est une grande toile genre bâche, avec de nombreuses courroies pour mettre sous les couvertures et, en cas de départ, envelopper toute la literie.

Nous nous sommes tout de même un peu calmés dans notre boulot : si ça pouvait durer ! Malheureusement, je crois bien qu'on ne me fera pas long feu ici. Nous avons hérité à la division d'un régiment de fusiliers marins : cette fois il ne nous manque plus rien. Je t'annonce encore que notre nourriture n'est plus aussi bonne qu'avant, puisque nous devons prendre les vins à l'intendance et que les menus ne varient guère de ceux des soldats.

Quelle chance, le facteur m'apporte à l'instant ta dernière lettre, ou plutôt la première que je reçois ici de toi. La poste marque le 7 avril, je vais la lire et continuerai ensuite... Merci chérie de ta bonne lettre, mais cela m'ennuie terriblement de penser que tu sois ainsi fatiguée. Comment diable cela se fait-il ? Fais-toi toujours bien voir, non seulement par Ruelle mais aussi par Méténier. Que t'a dit la sage-femme après la visite qu'elle devait te faire ? Tâche de t'arranger pour que Méténier assiste aussi à ton accouchement. En attendant, ma petite chérie, soigne-toi bien sérieusement et reste la plus calme possible.

Et ma grande Paulette, que diable couve-t-elle ? Soigne-la aussi correctement et n'hésite pas à demander l'avis du toubib et à suivre ses conseils. Il n'y a donc que Lulu et moi que nous portons bien... Cette vie de camping ne me fera d'ailleurs pas de mal. En attendant, j'ai la figure brûlée par le soleil et à peine un léger rhume de cerveau. Pour la Saint-Georges, je ne verrai pas les danses de mes filles, hélas !

Attention que tout le remue-ménage de tes filles ne te fatigue pas trop. Demande à M. Biton ou à un menuisier de M. de Johannis de venir arranger ton roule-doux. Oh ! que je regrette de ne pas avoir profité de ma permission avant mon départ ! Manque de pot, dirait Yves ! As-tu de ses nouvelles ou de ses parents ?

Au revoir mon chéri, embrasse bien tes filles pour leur papa, soigne-toi toujours très bien et pense souvent à ton grand Georges qui t'aime bien beaucoup et qui n'oubliera jamais sa petite femme si gentille, une bise de moi.

(*) Belding, transcription approximative du mot anglais bedding désignant la literie.

Dimanche 16 avril, matin.

Ma chère petite chérie. J'ai encore un petit moment ce matin et j'en profite pour t'écrire encore un peu, car je ne sais si cela me sera toujours possible dans les jours à venir. J'ai eu ce matin ta lettre, ou plutôt vos lettres de dimanche dernier. J'ai été heureux comme un petit fou de lire les lettres de mes grandes filles et de mon petit poulet. Le dessin de Lulu m'a bien fait rire, et celui de Paulette était bien réussi.

Et oui petite chérie, un drôle de dimanche de Pâques que nous aurons passé l'un et l'autre : toi avec ta fatigue habituelle, et moi en plein travail et d'énervement, et puis

séparés l'un de l'autre, alors que je m'étais bien promis de le passer bessif à Safi. Et combien de temps cela va-t-il durer ? Je compte bien que cela finira bientôt et que je pourrai enfin reprendre ma place auprès de ceux que j'aime bien.

Tu vas me faire le plaisir de dire à Lulu de t'apporter ton café au lit tous les matins, pour remplacer un peu papa. J'espère que ma grande fille Paulette va mieux maintenant, et que toi tu te reposes toujours comme il faut ; attention de ne faire aucune imprudence, tu verras que cela finira bientôt.

Et tes petits meubles, tu ne m'en parles pas : envoie donc un petit mot au bonhomme par Ahmed, et insiste pour qu'il te fasse le tout immédiatement et en lui rappelant la promesse qu'il m'avait faite. Je ne me rappelle plus son nom mais je te l'ai écrit une fois ou deux.

N'oublie pas de demander à Madame Videau de bien te seconder. Je crois même qu'elle ferait bien de s'installer le plus tôt possible chez toi, au cas où il t'arriverait quelque chose. Pour moi, rien de changé depuis ma lettre d'hier, mais le changement n'est certainement plus qu'une question d'heures, puisqu'il a déjà commencé pour d'autres de chez nous. Il se pourrait bien que ma prochaine lettre — que tu recevras quand ! -soit faite sous d'autres cieux. Je ne te parle pas de la peine que j'ai souvent à cette occasion, en pensant à toi et à mes grandes filles. Tu me connais assez pour la deviner, et je préfère, en ce moment essayer de faire disparaître le cafard en forçant mes sentiments et en m'évitant de penser.

Je suis persuadé que de très grands événements se préparent et que nous aurons un grand rôle à jouer, et notre rôle sera couronné de succès, j'en suis sûr. Nos voisins, les marins, sont très chics avec nous et nous nous amusons à nous rendre de mutuels services. À midi, trois officiers de chez eux viennent déjeuner avec nous et on se partagera nos sardines, nos pois cassés et notre singe. Où sont-ils les bons gâteaux de Safi ? As-tu pu te procurer des pommes de terre ? Dis à monsieur le maire que le capitaine compte sur lui pour que le ravitaillement de sa famille soit assuré. Je n'ai pas vu passer les cloches à Temara, dis-le à mon Jacquou, mais elles sont passées à 2 km de notre camp et on les voyait à peine, à peine... Une grosse bise à chacune de mes filles.

Pour toi mon cher petit chéri, je t'envoie mes plus affectueux et tendres baisers. Sois bien calme et pense bien beaucoup à ton petit mari qui t'aime et qui pensera toujours à sa petite vonvon.

Mardi 18 avril.

Mon cher petit poulet, la situation d'attente continue, je ne puis t'en dire plus long. Te rappelles-tu, en 39, les départs des membres de l'enseignement en France ? Les uns, parce qu'ils avaient retenu leur place à l'avance, partaient le 1er juillet, d'autres le 2, et d'autres les jours suivants. Je suis cette fois-ci dans les derniers, et malgré un léger retard, le voyage va se continuer quand même. En attendant, notre vie mouvementée se poursuit ici. Il fait aujourd'hui un sale temps : pluie et vent, qui me rappellent mon arrivée à Témara. Par dessus le marché je tiens un bon rhume, le premier depuis bien longtemps,

et je suis un peu mal foutu. L'interdiction de bouger d'ici existe toujours, et nous sommes assez ennuyés, car les distractions, à l'intérieur d'un bivouac, sont plutôt rares. Notre installation, parce qu'elle est provisoire, est loin d'être parfaite, et je suis loin du confort de ma maison de Safi. Tant que je suis ici, je ne puis guère te donner de détails sur ma vie militaire, et je sais que tu me comprends et que tu ne m'en veux pas.

Je suis ennuyé cependant de n'avoir pas eu de tes nouvelles ni hier ni aujourd'hui, et je me demande si tu as reçu mes lettres t'annonçant mon petit voyage. Tu as dû être bien déçue de ne pas recevoir ton permissionnaire que tu attendais, et qui attendait lui aussi avec impatience et joie le moment de passer quelques jours à Safi. Hélas, comme en 1940, il a fallu déchanter.

Je crains vois-tu que mon départ brutal t'ait trop affectée, à cause de ta santé, et c'est pour cela que je suis impatient d'avoir de tes nouvelles, venant après l'annonce de mon départ. Je me force en ce moment à ne pas trop penser, et cela vaut mieux pour moi. Hier soir j'ai voulu penser un peu trop à ma situation présente. Résultat : une partie de la nuit d'insomnie et d'énerverment. Vivement que tout finisse, que je retrouve ma petite femme, mes grandes filles et mon petit Jean-François ! Cela sera pour bientôt, tu verras.

Je relisais hier soir, la dernière lettre de Paulette, Lulu et toi. Comme vous êtes gentilles de ne pas oublier votre capitaine qui vit en ce moment une drôle d'existence. Je commence même à m'intéresser à la veste et au jeu de Lulu, à la veste de Paulette et au tricot de mon Jackou. J'espère que vous ne m'avez pas attendu pour finir les chocolats de Lucien. Comment va le rhume de Paulette ? Guéris-la moi vite, tu me feras plaisir, et dis-moi bien franchement où en est ton état de santé.

Si tu as des lettres d'Yves, des Bénais ou de Clifford, envoie-les-moi, tu me feras plaisir, en espérant que maintenant tes lettres ne tarderont pas trop à venir. Au revoir mon petit poulet, si je suis encore là demain, je t'écrirai un peu mais attendant un ordre d'une heure à l'autre, on ne peut jurer de rien. Une grosse caresse à chacune de mes filles, et pour la petite chérie, les meilleures du méchant mari.

Mercredi 19 avril, matin.

Mon cher petit chéri. Encore une nuit de passée ici sans qu'il n'y ait rien de nouveau pour nous : l'attente commence à nous rendre impatients, d'autant plus qu'on n'ose pas s'installer pour un long séjour. Heureusement que ce matin il fait un très beau soleil, pas de vent, et je vais en profiter pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires, prendre une douche et bricoler dans le camp. Le travail a bien diminué d'intensité et j'ai un peu plus de temps pour écrire à mon petit poulet.

Depuis hier bien sûr, je n'ai guère d'événement à te raconter, mais je vais compléter un peu tout ce que je t'ai déjà dit. Notre installation ici est sur le flanc d'une colline, d'où l'on ne voit ni la mer ni la ville mais seulement des champs de vigne à perte de vue. Notre croûte est toujours peu agréable et ne vaut pas celle de Témara, encore moins celle de Safi. À côté de nous, nous avons un régiment de fusiliers marins qui font partie de la

Division. Hier, ils nous ont prêté un coiffeur et j'en ai profité pour me faire tondre assez court, car je ne sais pas quand ce me sera encore possible. Si tu me voyais, tu me tirerais les oreilles : j'en profite puisque tu n'es pas là, non va mais dans la poussière cela m'est bien davantage pratique. On a reçu chacun hier ou avant-hier, deux chemises américaines en toile, deux pantalons d'été et des petits caleçons courts, mais il vaut mieux être en treillis, car on se salit vraiment trop dans le bled. Je regrette de n'avoir pas apporté mes shorts car on ne doit pas en recevoir et bientôt on en aura peut-être besoin.

J'ai reçu pour moi ce qu'on appelle un scout car, c'est-à-dire une grosse voiture blindée avec deux mitrailleurs, un poste de TSF émetteur-récepteur, voiture de commandement immense et servant à notre défense. Et voilà ma vie ici, si on ne bouge pas bientôt, je crois que je n'aurai plus rien à te raconter. Si, va petit poulet, ne t'en fais pas. Et toi et vous toutes, j'attends de tes nouvelles avec impatience. Le vaguemestre vient de partir à la poste militaire et je compte bien avec une longue lettre de toi, car ta dernière date du dimanche de Pâques. Que vas-tu m'annoncer au sujet de ta santé ?

Hier soir encore, dans mon lit, j'avais un grand cafard en pensant à toutes tes misères. Te rappelles-tu ce que je t'ai dit un jour : demande à madame Benalo, ou à une autre femme sérieuse, de venir t'aider tous les jours de 10 à 10 et de 3 h à 7 h le soir. Elle te ferait ton dîner, tes chambres, ton repassage, s'occuperait de tes filles et de toi, et te permettrait de te reposer bien tranquillement en attendant l'arrivée de ton petit phénomène. En admettant que cela durerait deux mois à 1500 ou 2000 F par mois, cela ne ferait pas une somme tellement formidable, et tu serais, et moi aussi pour toi, si tranquille. Sois pour une fois bien raisonnable, et tu me feras tant plaisir.

Au revoir petite Yvonne, je t'embrasse bien bien affectueusement. Fais une grosse bise aux filles pour leur papa qui les aime bien, et demande-leur d'être toujours bien sages, surtout à Paulette et Lulu, car mon Jackou, j'en suis sûr, est bien mignonne Au revoir, chérie.

Georges

Rien au courrier de toi encore aujourd'hui, cela doit être fait exprès !

Jeudi 20 à 18 h.

Ma brave petite Yvonne, je reçois aujourd'hui deux lettres de Safi : celle de toi et celle de ma grande Paulette. Décidément, tu n'as pas de chance, et il faut vraiment être solide pour avoir bon moral. On dirait que chaque fois que je ne suis pas là, la malchance s'abat sur notre petite famille, et plus particulièrement sur toi et le Jacquou. La rougeole maintenant. J'espère que lorsque tu recevras ce mot tout ira mieux à la maison, et qu'une fois de plus, après t'avoir fait bien des misères, ton petit Jacquou reprendra une fois de plus le dessus et tu seras plus contente.

Mais toi-même, mon petit chéri, ma mignonne femme si courageuse, tu en vois une fois de plus des vertes et des pas mûres, et tu ne le mérites pas. Mais c'est parce qu'il y a beaucoup d'ennuis pour toi en ce moment, qu'il te faut être encore plus courageuse, plus

calme et plus volontaire que jamais. Tu me dis qu'il en est ainsi, et je n'en doute pas, et je t'en remercie : j'ai moi aussi beaucoup de soucis en ce moment et je compte sur toi.

En t'écrivant ce mot, ce dernier mot d'Afrique du Nord, (me comprends-tu ?) je suis à chaque instant dérangé et je suis sur les dents. Dans quelques heures... sûr cette fois-ci, adieu la valise. Ma prochaine lettre viendra d'autres lieux...

Je n'ai même pas numéroté cette lettre, car vraiment elle ne compte pas. C'est, si tu le veux bien, mon « au revoir », avec mon « bon courage » et « à bientôt ».

Du courage, petit chéri, et pense aussi et surtout à toi.

Fais une grosse bise à chacune de mes filles. Soigne-les bien toutes les trois, écris-moi souvent comme je le ferai moi aussi chaque fois que j'aurai un moment, et ça n'est pas le cas maintenant.

À bientôt, une grosse, bien grosse caresse, et surtout reste bien calme. Je te dis encore que je t'aime beaucoup, tu verras plus tard, je t'embrasse bien tendrement.

Ton ...

SP 84275, le samedi 22 avril à 15 h.

Mon cher petit chéri, je ne puis te raconter en ce moment ma vie, et il est facile de comprendre pourquoi. En voici quelques aperçus cependant : hier départ à 17 h en camion bien entendu. Arrêt à 9 h du soir en plein bled où ...[texte caviardé]... Je ne suis plus qu'un homme parmi des milliers d'autres : sale, mal rasé, ayant dormi tout habillé dans la caisse d'un camion avec deux couvertures. Je t'écris maintenant après avoir mangé un repas froid : sardines, corned beef et dattes, assis sous des filets de camouflage, et ne sachant pas ni où ni comment je mettrai ma lettre pour qu'elle te parvienne. C'est un bien grand mot que de dire ma lettre puisque les détails me sont défendus mais il faut bien te prouver que je pense à toi et à mes filles, et je voudrais tant savoir comment vous allez toutes.

Je suis sûr que tes lettres me suivent, mais je n'ai rien eu depuis la lettre de Paulette faite samedi. Comment va mon Jacquou ? et Paulette ? et toi ? C'est là ma principale préoccupation, en dehors de celle de mon métier provisoire, et crois bien que cela me tient à cœur. Je ne puis qu'espérer et compter que vous allez toutes du mieux possible. Mon adresse ne change pas, et je suis sûr que j'aurai bientôt, mais où ?, de vos nouvelles.

Pour moi, la santé est excellente, malgré un abrutissement bien compréhensible, et un désir fou de me laver et de dormir dans un bon lit. Quant au moral, il n'est ni bon ni mauvais, mais simplement amorphe. Il reviendra certainement lorsque j'aurai de meilleures nouvelles de ma petite famille et lorsque nous serons arrivés sous d'autres lieux, en France, Inch Allah !

Nous sommes en tout cas isolés du reste du monde depuis pas mal de jours : aucun journal, aucune sortie, rien sauf nos lettres, qui, tout de même, comptent de plus en plus. Je suis allé il y a quelques jours à Oran en coup de vent : j'y ai rencontré Pandelé qui, lui,

bien entendu, reste. Je crois bien que ce soir nous serons encore dans la même situation d'attente, à moins que le téléphone installé près de moi me donne l'ordre de partir, ce que j'attends d'un moment à l'autre : le mauvais temps qu'il fait n'est pas très encourageant pour voguer !

Au revoir, mon petit chéri, toujours bon courage. Si mes détails ne sont pas très précis, c'est qu'il ne peut en être autrement, mais je n'ai pas besoin d'insister pour te dire que je pense à vous quatre et que j'espère vous savoir en bonne santé et vous revoir bientôt.

Une bien bien grosse bise à toutes,

Georges

Je numérote mes lettres encore à partir de 1, je ne changerai plus.

Dimanche 23 avril 1944.

Mon cher chéri, je reviens d'embarquer mes taxis, le personnel doit suivre et je suis claqué. Mais à mon arrivée j'ai eu la chance d'avoir deux lettres de toi, dont celle d'avant-hier matin. C'est formidable comme vitesse, mais je sais qu'elles prennent bessif l'avion. Je vais faire l'impossible pour t'envoyer ce mot par des voies plus directes, ce sera difficile, mais j'y arriverai, car il le faut absolument et je sais que toutes nos lettres sont arrêtées jusqu'à notre départ. Lorsque tous les colis seront embarqués, ainsi que les trotinettes, les élèves suivront aussitôt. Je connais déjà le numéro de mon bateau, et notre départ est prévu pour trois jours après ma fête. C'est long, mais cela représente beaucoup de soucis, et on ne déplace pas un organisme comme le nôtre aussi facilement qu'on le croirait.

En attendant, je suis toujours sous une tente, crevant de chaud le jour et de froid la nuit. La nourriture ici est bien médiocre, et nous sommes littéralement enfermés quelque part en Afrique, sans autorisation de sortir ou de communiquer avec des civils. C'est cela qui t'expliquera mon manque de lettres, et tu attendras patiemment que les autres puissent te parvenir. Quand je serai sur la rivière, j'aurai beaucoup plus de loisirs que maintenant et je pourrai plus facilement bavarder avec mon petit poulet.

À titre d'exemple, je rentre aujourd'hui d'un court voyage avec des véhicules à embarquer. Résultat : deux nuits sur un camion avec une seule couverture, des dîners de ce genre : sardines, corned beef et pain, deux jours sans enlever mes godasses ni me laver, je suis claqué... et je recommence demain.

Comme tu as dû en voir avec ton petit Jacquou malade. Je suis content quand même que tu m'annonces que vendredi matin cela va mieux, et j'espère qu'au moment où je t'écris elle a dû reprendre son petit train-train et t'a enlevé tout souci. Dis-lui que je lui apporterai une bien belle poupée lorsque je viendrai, c'est promis... mais quand ? Bientôt, n'est-ce pas, chérie ?

Tous tes soucis et fatigues ne doivent pas t'arranger beaucoup, toi non plus, et je pense bien à vous tous avec beaucoup de peine. Tu m'as fait pleurer tout à l'heure lorsque, bien

fatiguée, tu as dit à tes filles que tu voudrais t'endormir jusqu'à mon retour. Comme c'est gentil de toi, mon petit poulet, et comme je t'aime !...

Si ton Jacquou va mieux, repose-toi bien mon petit, et fais-toi bien aider pour passer sans encombre les quelques semaines qu'il reste avant l'arrivée de notre petit Jean-François ! Paulette et Lulu ont-elles aussi la rougeole ? Je suis sûr du contraire car elles sont solides, mes grandes filles, et si je sais qu'elles sont bien sages avec leur maman, je voudrais bien aussi qu'elles travaillent encore plus sérieusement en classe, car au fond ce n'est pas toujours la faute des maîtresses, et si maman peut quelquefois dire cela, les élèves n'en ont jamais le droit.

Paulette, d'abord et sans hésitation : elle redoublera sa 4e et en profitera, je l'espère, pour être la 1re de sa classe. Mais attention qu'à cause de cela elle n'en profite pas pour ne rien faire d'ici juin. Cela lui permettra aussi d'aider davantage sa gentille maman, et même de manquer la classe lorsque Jean François sera arrivé, ou s'il est près d'arriver. Au fait, si c'est une fille, comment l'appellerons-nous ?

Tant mieux que Pillot soit mobilisée bientôt. Tu peux lui dire qu'il y a encore pas mal de places à l'unité où je suis....

Félicitations aux grandes filles pour le tennis, mais je crois que cela ne presse pas trop encore, et je préfère qu'elles fassent avant beaucoup de progrès en natation... et à l'école. Mais maman décide, elle, si elles peuvent jouer ou non, et non pas ce vilain papa qui est si loin et qui veut encore s'éloigner. Dans la valise que je t'ai envoyée il y avait, je crois, une bouteille de marc. Est-elle arrivée en bon état ? En ce moment, je ne risque pas de t'envoyer ni argent ni rien, car d'abord je ne bouge pas de ma guitoune, et ensuite on nous a ramassé tout notre flouz personnel, qu'on nous redonnera à l'arrivée, sauf 1000 francs dont on a besoin pour payer la nourriture sur le bateau.

Pauvre de moi, je suis maintenant un homme parmi des milliers d'autres, habillé comme eux avec mes guêtres, mon casque, ma mitrailleuse, mon paquet de pansements, mon masque à gaz, ma gamelle, mon quart, ma musette et mon bidon. Il faudrait, je crois, me chercher un moment avant de me reconnaître parmi d'autres. Mais je ne laisse pousser ni barbe ni moustache, et je me rase en vitesse chaque fois que je le peux. Je prends de jour en jour un peu plus de cheveux blancs, et mon moral reste le même, et serait meilleur si j'avais de bonnes nouvelles de mon petit poulet et de ses petites filles.

[*en marge* : Écris-moi encore bien souvent tu me feras le plus grand plaisir car je suis si heureux d'avoir de vos nouvelles au milieu de mes soucis et surtout dis-moi vite que tout va bien. Mille caresses bien affectueuses à toutes de Georges]

Mardi 25 avril à 19 h.

Mon cher petit chéri, j'ai passé aujourd'hui une excellente journée et je souhaite que tu puisses en passer la pareille le plus tôt possible, et tu verras que cela viendra bientôt. Voyant que notre situation se prolonge sur place contre tout pronostic, j'ai demandé ce

matin et obtenu l'autorisation d'aller passer l'après-midi à la plage avec une partie de mes soldats. On est donc partis à une heure après déjeuner, à 15 km d'ici, et en short dans ma jeep par un beau soleil, on a fait une excellente promenade, avec deux lieutenants de mon escadron, suivis de trois camions chargés de soldats.

La plage si petite mais située dans une petite baie, l'eau y est limpide et aussi calme que celle que nous avons à Cavalaire. J'ai pris moi-même un long bain au poil et j'ai maintenant les muscles en marmelade. Mais nous avons la veine, ce n'est pas comme à Safi, d'aller et revenir en auto. J'ai bien pensé à toi et j'aurais tant voulu que tu sois avec moi.

Mon capitaine est allé en ville aujourd'hui exceptionnellement pour faire des provisions pour la popote, et ce soir il a invité les commandants de deux bateaux américains à manger avec nous : ce sont des relations qu'il est bon d'avoir... En attendant, nous commençons à prendre racine ici et l'impatience commence à nous gagner, mais enfin notre certitude n'est pas diminuée, et peu à peu tout se passe comme il était prévu.

Je n'ai pas eu de nouvelles de toi, ni hier ni aujourd'hui, mais je suis sûr que cela ne tardera pas, et je compte bien que tu m'annonceras de meilleures nouvelles pour mon Jacquou. Et toi, mon petit poulet, tu dois être fatiguée de tous ces soucis, dis-moi vite comment vas-tu toi-même. Hier soir, j'ai passé une heure dans mon lit à relire tes sept ou huit dernières lettres et celles de mes grandes filles. Comme je comprends les soucis que tu dois avoir et ta fatigue, et comme je suis content et ému de savoir que tu restes une femme forte quand il le faut.

Je suis bien tranquille avec une petite femme comme toi : mes filles seront bien soignées, bien élevées aussi, et ma confiance est immense en toi. Je sais que tu m'aimeras toujours, et tu verras comme je saurai te remercier plus tard, le plus tôt possible, n'est-ce pas, et te redonner une vie plus douce et plus gentille encore que celle que tu as pu avoir avant mon départ. Donne-moi aussi vite notre petit garçon bien beau et bien blond comme toi, et reste en toutes circonstances le gentil poulet que j'aime tant.

Moi aussi je t'annonce que tu peux compter sur ton grand Georges en toutes circonstances. Je saurai faire mon devoir pour rester digne de toi et rester toujours le mari sérieux que tu mérites d'avoir. Pourrais-tu me faire un petit paquet avec mon short neuf, deux ou trois paires de chaussettes (les miennes sont déchirées). La poste te le prendra et je sais qu'il me parviendra (recommandé). Merci d'avance.

Au revoir petit poulet, bon courage toujours et vite de tes nouvelles. Je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que mes grandes filles.

Ton mari qui t'aime beaucoup.

[*en marge* : je t'écrirai encore demain s'il n'y a rien de nouveau]

Mercredi 26 avril 44 9 h.

Mon cher petit chéri, toujours rien de changé, et notre « internement » commence à être un peu long, mais que faire...? Attendre patiemment, et c'est ce que je finis par faire. Aujourd'hui il fait aussi beau qu'hier, et il n'est que 9 heures, et pourtant il fait déjà chaud. Aussi notre emploi du temps est-il tout trouvé pour cet après-midi : plage et bain, si on le permet, ou si rien de sensationnel ne nous parvient. Je crains de finir par te faire envie sérieusement, mais tu verras que ton tour arrivera bientôt de me dire que tu vas à la plage, pendant que moi je serai occupé à des choses moins agréables.

Car je te connais bien, petite Yvonne, et je suis bien persuadé que tu vas vite et souvent passer de bonnes journées au club nautique avec tes filles et ... ton fils. Tu auras bien raison, et il faudra en profiter beaucoup et souvent, mais sans trop parler aux garçons, hein...

Comment va ton petit Jacquou ? Son papa chéri pense beaucoup à elle et est bien content que ce soit une grande fille sage qui se laisse bien soigner par sa maman. À ma première permission, je lui apporterai une belle, belle poupée que j'achèterai en France, dans le plus beau magasin de Paris. Paulette et Lulu seront aussi bien gâtées si elles sont bien sage et aussi si le travail à l'école est meilleur, car je ne veux pas, même si maman est fatiguée, même si des maîtresses ont remplacé des hommes, que mes grandes filles ne soient pas studieuses et ne réussissent pas à leurs examens pour devenir au moins institutrices. N'est-ce pas, ma grande Paulette ? N'est-ce pas aussi, petite Lulu, qui est si gentille à ta maison ? C'est une chose qui fera le plus grand plaisir à votre papa, qui sait bien, lui, qu'on ne réussit jamais dans la vie sans travailler beaucoup quand on a de 10 à 18 ans. Je fais confiance en mes deux grandes filles pour cela, et je suis sûr que votre maman, qui va avoir beaucoup d'occupations et de soucis avec notre petit Jean François, sera plus heureuse de savoir qu'elle peut compter sur vous.

Et toi mon petit chéri, fais-toi bien aider et soigner par tes grandes filles. Que Lulu continue à t'apporter ton café au lit tous les matins, puis le café au lait, qu'elles t'aident bien à faire le ménage, le dîner même. Comme je voudrais pouvoir, ne serait-ce qu'un soir, aller manger votre bonne soupe avec vous quatre dans la cuisine ! Qu'il fait bon dieu que les hommes soient bêtes pour se faire si souvent et si longuement la guerre.

Tu me dis avoir reçu des nouvelles de Clifford pour Lulu. Si c'est une lettre, ou si tu en as une de lui ou d'Yves, envoie-les-moi et je te les renverrai aussitôt. Est-ce qu'en ce moment tu reçois mes lettres ? Les tiennes n'ont jamais mis si peu de temps, et je ne m'en reviens pas. Aussi, profite-en pour m'écrire bien souvent. Dans ma lettre d'hier, je t'ai demandé de m'envoyer par poste recommandé : mon short neuf, quelques paires de chaussettes. Ajoutes-y, tu seras bien gentille, un tube de dentifrice et deux paquets ou trois de lames de rasoir que tu trouveras dans ta valise de voyage qui est dans la penderie en haut : fais-la prendre par Paulette, car c'est trop haut pour toi en ce moment. Excuse-moi de te demander tout cela, mais je sais que j'en aurai besoin, car l'été s'approche... [*passage caviardé par la censure*]... tu sais que j'aime bien être en short, qu'on ne nous donnera jamais. Quant à mes chaussettes, elles commencent à être criblées de trous, et il n'est nullement question de les remplacer, car nous n'avons plus rien comme habillement neuf en réserve, sauf des couvertures dont on ne sait plus que faire, mais qui nous serviront peut-être bientôt, sait-on jamais !

Hier soir, comme je te l'ai écrit, nous avons eu à notre popote un Commandant de bateau américain et le toubib du bord. Menu : soupe, fonds d'artichaut en sauce blanche, lapin en civet (non réussi malgré son prix d'achat de 250 francs), salade et confiture. Conversation peu intéressante, nos deux invités ne parlant pas un mot de français et mes connaissances en anglais étant très limitées. Heureusement que Émile parle l'anglais aussi bien que le français ce qui nous a permis aux trois lieutenants et à moi de lui coller les deux américains et de bavarder tranquillement dans un coin, de quoi d'ailleurs sinon de nos femmes et de nos gosses. Parmi nous il y a un lieutenant dont la femme est en France avec quatre gosses et qu'il n'a pas revu depuis le mois de juin 1940. Tu penses bien qu'avec des types comme ça les conversations ne sont pas toujours très légères ... [passage caviardé par la censure]... ingénieur de l'École Centrale habite Rabat, jeune marié dont la femme attend un bébé. On s'est tout de même couché vers minuit. Je compte bien avoir une longue lettre de mon poulet aujourd'hui et surtout des bonnes nouvelles. Embrasse bien nos trois grandes filles pour leur papa et reçois les plus affectueuses baisers de ton capitaine mari qui t'aime bien beaucoup. Une grosse bise

Ton Georges

Vendredi 28 avril 1944, 18 h.

Mon cher petit poulet,
je n'ai pas de lettre de toi aujourd'hui, mais j'espère bien que demain le vaguemestre ne m'oubliera pas, car j'ai hâte de lire tes lettres, toujours si gentilles et pleines ... [texte caviardé]... bonne nouvelle de la guérison de Jackie annoncée par Lulu dans sa gentille lettre, ... [texte caviardé]... n'est pas démentie et que tu es enfin débarrassée de ce gros souci.

Et toi, comment vas-tu ? Es-tu encore obligée de faire parfois appel au docteur, et peux-tu suivre convenablement ses conseils ? Plus que le mois de mai à passer, et tu verras que tu seras plus tranquille bientôt, malgré le travail que donnera encore ton petit garçon... ou ta petite fille (attention à ne pas me jouer ce tour-là !). Pense à ce que je t'ai demandé un jour, te faire aider par Madame Benalo. Cela t'enlèverait bien des gros soucis et tu serais peut-être mieux secondée que par madame Videau, qui est vraiment bien gentille, mais peut-être peu affolée : elle ne vaut pas Madame Fabre ! Demande-lui donc de venir dès maintenant à la maison, ne serait-ce qu'une demi-journée par jour, et tu verras bien le temps que tu devras la garder ensuite. J'ai réussi, par une série de tours de force, à te faire expédier pour Lulu une boîte de bonbons américains, achetée à un négro d'ici. Malheureusement je n'ai rien trouvé d'autre à y mettre dedans et tu sais bien que si j'avais pu, je t'aurais envoyé un gros paquet, mais je ne fais plus ce que je veux ici.

Ma situation est toujours la même, et tous les jours notre nombre diminue. Serai-je le dernier à partir ? Je ne le crois pas et on est toujours mil... [texte caviardé par la censure]..., je ne parle pas du reste ! Je commence par en prendre mon parti quoique ici cela est loin de valoir notre stationnement au Maroc. De plus, j'ai chopé ici un drôle de rhume et je suis assez mal foutu. Je vais me remettre au régime du vin chaud que

m'apportera mon Pondichérien au lit. Vivement que tout soit terminé quand même, car nous sommes énervés de cette situation qui dure un peu trop.

J'ai aperçu il y a quelques jours le fils Ruelle qui attend son tour comme moi, gonflé comme il se doit. As-tu d'autres nouvelles d'Yves ? Si oui envoie moi ses lettres tu me feras plaisir. Et notre ami Pillot, que dit-il de sa prochaine mobilisation ? Où va-t-il aller ? Lui aussi est dans le coup, puisqu'il est de la classe 23 avec ses gosses, et le plus amusant, c'est qu'il quitte la marine pour l'infanterie. Enfin, vivement la vie civile et le plaisir de pouvoir revivre avec toi.

Bonne santé à tous et bon courage toujours. Une grosse bise à chaque fille, et pour toi les plus grosses caresses de ton grand Georges qui t'aime toujours et pense bien à toi.

Dimanche 30 avril, matin.

Mon cher petit chéri,

hier soir j'ai reçu ta bien gentille lettre de mardi. Je n'ai maintenant pas à me plaindre de la fréquence de tes lettres, qui me font tant plaisir, ni du temps qu'elles mettent à me parvenir. Tu vois encore que ma situation semble la même. En effet, c'est maintenant le troisième dimanche, car il paraît que c'est dimanche, que nous passons dans ce « joli » bled, et nous allons finir par en prendre l'habitude. Tu m'as bien fait rire avec l'histoire des asperges de Lulu...

Mais, comme tu le vois, la saison des asperges n'est pas encore venue : elle peut apparaître d'un moment à l'autre, peut-être ce soir, peut-être dans huit jours, mais il faudra bien en tout cas que cela ait une fin, car notre nombre diminue de jour en jour, et je crois que c'est à mon grade de capitaine que je dois d'être encore ici alors que tout étant décidé, je préfère en terminer au plus tôt. Mes bagages sont presque tous partis et il ne me reste guère qu'une chemise pour changer l'autre. Mais quel sale bled, bon sang, du soleil, des tentes chaudes le jour et froides la nuit, de la poussière, et par-dessus nos têtes un pick-up américain qui braille durant les trois quarts de la journée, des airs de swing ou des discours en anglais auxquels, tu le sais bien, je ne comprends pas grand-chose. On arrive cependant à mieux manger à notre popote, où nous ne sommes plus que trois. Mais à quel prix ? Un lapin 200 francs, un poulet 250 francs, un œuf 5 à 6 francs et pour ainsi dire pas de légumes, et en tout cas pas de patates. On a été obligé de nous rendre déjà notre argent français, et on en avait bien besoin.

Tu vois que ce n'est pas encore que ton méchant mari t'aidera à payer les meubles du fils, mais tranquillise-toi, je n'ai ni l'intention de faire des économies pour moi ni d'entretenir des danseuses, et c'est à vous toutes que je penserai avant tout et dès que cela me sera possible. Pourquoi Mme Bichot n'est-elle pas encore venue te voir ? Rappelle-le-lui, avec Paulette ou Lulu, afin de n'avoir aucune surprise le moment venu. Si cela continue de ce train, tu auras le temps de m'annoncer la naissance avant que je puisse manger des asperges...

Est-ce que tes petits meubles étaient peints ? et jolis ? Je vois que tu as bien fait préparer ta maison pour parer à tout imprévu. C'est bien, mais n'es-tu pas trop fatiguée de ce gros

travail ? Bien ri des histoires : oreilles Pillot, Binet, et surtout départ sensationnel de Michel. J'espère que tu auras de plus en plus le droit de regarder ces gens-là tête haute. Moi, malgré mes ennuis et souvent mon cafard, je ne regrette rien, et je suis fier d'appartenir à la Division qui sera, j'en suis sûr, la plus belle et la plus glorieuse de France. Je suis content que Madame de Johannis soit toujours si gentille avec toi : remercie-la bien pour moi, car je suis vraiment heureux de la savoir près de toi.

J'ai vu Mlle Colomb au camp ici. Elle aussi, avec ses ambulancières, attendent le grand moment. Le fils Ruelle est devenu invisible depuis deux jours ? ! ? Déduis-en ce qu'il est normal de déduire. Heureusement que nous avons près de chez nous une belle plage d'eau tranquille : nous y allons après-midi, et je préfère cela que de crever de chaud sous la guitoune. Je commence à en avoir marre de faire du camping, mais cela me reprendra sans doute après guerre, lorsqu'il sera agréable d'en faire avec toi pendant nos vacances. Bientôt tu verras poulet chéri.

Jacquou a-t-elle repris la classe ? Quel petit diablou, qui aime en faire à sa tête ! Moi, je l'approuve. Paulette et Lulu sont-elles toujours gentilles avec toi ? J'espère bien que oui, et qu'à l'école comme à la maison, il n'y aura vraiment aucun reproche à leur faire.

Mon papier est moche, mais je n'en trouve pas d'autre ce matin, ne m'en veux pas. Quant à mon stylo, il est en panne, et un militaire est en train de me l'arranger. Je n'ose plus te dire que cette lettre est la dernière : tu le comprendras bien lorsque tu resteras quelques jours sans nouvelles de ton méchant mari. As-tu reçu ma délégation de solde avec rappel du mois dernier ? Sinon dis-le-moi pour que je fasse la réclamation nécessaire.

Au revoir ma petite femme chérie, je vais me laver et me raser en plein air pour ne pas changer. À bientôt une prochaine lettre de toi. Passe un bon dimanche et repose-toi bien. Une bise aux filles de leur papa, et pour toi mes meilleures caresses.

Mes lettres ont-elles été censurées ? les tiennes non.

SP le lundi 1^o mai.

Mon cher petit chéri,

Encore un dimanche de passé ici, le troisième, qui l'eût dit ? Heureusement qu'on a pu aller passer une très agréable après-midi à la plage, avec l'eau toujours aussi calme, aussi claire et aussi tiède. Partis à deux heures après-midi, nous sommes revenus à huit heures. Je commence à noircir et surtout je m'entraîne sérieusement en cas de m... [*texte caviardé*]... Sais-tu que notre heure ici n'est pas la même qu'à Safi : nous avançons d'une heure, et cela ne m'empêche pas de me lever très tôt le matin, sans doute bien avant toi (bien fait !).

Hier nous avons eu un petit accident. Pendant qu'on nageait, mon capitaine (pas moi mais Émile !), qui n'aime pas beaucoup étaler sa nudité en public, était à la chasse dans les environs avec un caporal de chez nous. Ce dernier, à un moment donné, séparé de son patron, vit tout à coup quelque chose s'agiter dans un fourré. Croyant à la présence d'un

lapin, il tire et... envoie une volée de petits plombs à la figure de son capitaine. Tu te rends compte ! En attendant, celui-ci est à l'hôpital ...[*texte caviardé*]... mais je crois que cela ne sera pas trop grave, car ni les yeux, ni les oreilles, ni le cou ne sont atteints. Sans doute, dans deux ou trois jours, pourra-t-il nous rejoindre et faire avec nous le voyage. Notre popote est donc de plus en plus réduite puisque nous ne sommes plus que deux. Il est vrai que je n'ai plus avec moi que quarante bonshommes au lieu de deux cents, et que le travail ne nous assomme pas en ce moment, puisque après-midi encore nous recommençons la douce corvée de la plage. Je finis d'ailleurs par m'abrutir plus ou moins à cette vie de situation d'attente. Après-midi, j'irai quand même ...[*texte caviardé*]... pour voir mon capitaine à l'hôpital, et demain je te raconterai ma sortie, avec « Capricieuse » qui est plus en forme que jamais.

Et toi mon chéri, comment as-tu passé encore ce dimanche, le dernier du mois d'avril, puisqu'aujourd'hui nous sommes le 1er mai (pas de muguet ici, hélas !). Je suis certain que tu es restée bien sagement à ta maison, au soleil peut-être puisqu'il faisait beau, avec ton coquin de Jacquou, pendant que Paulette et Lulu étaient aux Éclaireuses. As-tu encore souvent la visite de madame Videau ? A-t-elle de bonnes nouvelles de son amateur de portraits des Maréchaux ? Tu ne m'as pas dit qui devait remplacer Pillot à la direction de l'école après sa mobilisation. Est-ce Mme Dub... [*texte caviardé*]... son remplaçant à l'internat ? Au fond, tu t'en moques, et je te comprends, mais moi j'ai quand même envie de savoir ce qui se passe à mon ancienne école.

Au revoir, mon petit chéri. Le vaguemestre vient à l'instant et je n'ai rien. Une grosse bise du petit poulet. Une grosse bise de ton capitaine de mari.

[*en marge* : La boîte que je t'avais envoyée il y a longtemps de Témara avec l'inscription « foot powder » est du talc excellent d'après le toubib, garde-le pour ton petit garçon. Une grosse bise.]

Vendredi 12 mai matin

Ma petite chérie. Ma dernière lettre aurait dû porter le n°8, puisque j'ai oublié de la numéroter, c'est donc aujourd'hui la n°9. Le 12 mai déjà, et nous sommes toujours ici.

Je n'aurais jamais pensé qu'un pareil voyage fût si compliqué, et toi non plus sans doute. Notre moral commence d'ailleurs à baisser, car l'existence que l'on a ici n'offre vraiment aucun agrément, si ce n'est les sorties à la plage que nous faisons à peu près chaque jour et qui délassent un peu. Pour nous, nous n'avons qu'un désir : celui que notre séjour ici se termine au plus tôt et nous verrons bien après. Mon capitaine est sorti de l'hôpital et, avec un lieutenant tchécoslovaque, nous sommes trois à la popote où nous mangeons à peine assez bien pour des prix très élevés. De temps à autre, je fais un bridge avec quelques camarades, mais cela ne vaut pas nos parties de chez Mme Ruelle.

Je n'ai toujours pas vu leur fils, qui a dû me devancer, mais j'ai rencontré hier encore Mlle Colomb à la plage. Elle était avant-hier en ville et a pu téléphoner à Safi avec moins d'une heure d'attente. Si tu avais eu le téléphone à la maison, j'en aurais fait autant, mais je ne

veux pas te faire déranger pour rien, d'autant plus que lorsque tu recevras cette lettre, il se pourrait que je ne sois plus là. La plage où nous allons tous les jours est une très jolie petite plage réservée aux officiers américains, à quelques femmes américaines, aux officiers et aux ambulanciers français. C'est un coin vraiment magnifique que je te promets de te faire connaître après la guerre, au bord de l'Afrique, avec du sable fin, de l'eau calme et quelques villas sur la plage même.

Comme les plages se succèdent nombreuses ici, nos soldats se trouvent à une grande plage près de la nôtre, et je m'amuse à aller de l'une à l'autre en nageant. Aujourd'hui, nous n'irons pas car le temps est froid et brouillardoux, mais nous irons prendre à la place des douches chaudes en plein air dans le camp. Quelle barbe d'être encore ici.

Vivement que je t'annonce mon voyage chez la tante de Claudia ! Je n'ai pas encore reçu mes shorts, mais je pense toujours que cela ne tardera pas. En attendant, on ne sait jamais comment s'habiller, nos vêtements étant pour ainsi dire tous partis avant nous et ceux qui nous restent étant salis terriblement en une seule journée. Que te dire de plus sur ma vie actuelle dont les jours se succèdent tous pareils. Quand je sors d'ici, comme l'autre semaine pour quatre ou cinq jours, c'est toujours pour des raisons militaires que je ne puis t'expliquer. Il y a une chose en tout cas absolument certaine, c'est que tous les jours j'attends le vaguemestre avec une grande impatience, car je suis si heureux de recevoir des lettres de toi ou de mes grandes filles. Continue à m'écrire bien, bien souvent, je m'intéresse à toutes vos petites choses de la maison, et rien ne me fait autant plaisir.

Essaie de te mettre un peu à ma place par la pensée, et tu comprendras, comme je le comprends pour toi, combien cette séparation, après tant d'années de bonne vie en commun, peut être pénible pour moi. Comment vas-tu en ce moment, mon petit chéri ? Déjà le 12 mai, dans un mois à peu près, toutes tes souffrances seront terminées. Attention à redoubler de précautions maintenant, et à rester de plus en plus tranquille et calme. Est-ce qu'au fait tu es plus calme qu'avant mon départ ? Sois toujours une maman bien raisonnable, et surtout après l'arrivée du petit garçon, ne te presse pas de te lever si tu veux ne plus souffrir du ventre comme cela t'est arrivé si souvent jusqu'à maintenant.

Si c'est une fille (par hasard !), appelle-la Françoise si tu veux, mais moi voici, par ordre de préférence, les noms que je préférerais : Andrée, Marie-Claude ou Claude. Réfléchis à cela puisque tu as le temps quand tu t'allonges sur le lit ou le divan, et décide toi-même : dis-le-moi dans ta prochaine lettre, c'est accepté d'avance. Pour un garçon, et par ordre de préférence, mon avis serait le suivant : Jean-Pierre ou Jean-François, mais comme entendu déjà, j'accepte Jean-François (avec le trait d'union), puisque c'est celui qui te plaît le plus.

N'as-tu pas des lettres d'Yves, des Bénais ou de Clifford à me faire suivre ? Je me suis amusé avec ton article de journal, et nous en avons tous ri à notre popote. Une bonne nouvelle, c'est l'armée qui va me payer maintenant mes charges de famille. Je vais donc te faire une délégation totale de solde de 5 500 francs, et tu ne toucheras plus rien de la DIP... Cela fera toujours 700 ou 800 francs de plus par mois, mais je ne sais pas si ce sera possible à partir de ce mois-ci.

Au revoir, petit poulet. Embrasse bien tes filles pour leur papa, et surtout mon petit Jacquou qui sait si bien écrire « gros mimi ». Écris-moi vite et bien souvent. Bonne santé. Je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime.

La chambre doit être jolie avec le lit complet du petit garçon.

Samedi 13 mai 1944

Mon cher petit chéri. Bonjour, je suis toujours là, et cela commence à devenir désespérant. Je n'imaginai pas du tout un départ fait de cette façon, mais nous n'y pouvons rien. Ce qui nous ennuie certainement le plus, c'est d'être dans un coin terriblement poussiéreux et sans moyens de locomotion pour en sortir. Heureusement que la plage est très proche et que nous y passons presque toutes les après-midis. Hier encore, nous y sommes allés avec un lieutenant à pied (12 km environ). L'eau y était un peu froide par hasard, mais cela nous délasse.

Au retour, nous avons dîné dans un petit restaurant de village fréquenté évidemment par des militaires de toutes sortes. Peu à peu, le temps s'écoule ainsi, mais cela me met en boule de penser que demain sera notre cinquième dimanche dans ce coin si charmant ?! Dire que certains d'entre nous sont arrivés à destination pendant qu'on fait du sur place : treize à quinze jours de voyage, il faut compter. Tu seras donc prévenue lorsque mes lettres cesseront de t'arriver.

Je t'écris de mon bureau, c'est-à-dire une grande tente américaine, une caisse comme siège et une autre grande caisse comme table. Il y a cependant devant moi une machine à écrire, américaine pour ne pas changer, et devant la porte un superbe planton kabyle qui attend patiemment mes ordres... que je ne lui donne plus car plus rien à faire depuis plusieurs jours. Les quelques soldats qui nous restent s'ennuient aussi terriblement ici malgré la distraction de la plage, et cela se termine souvent par des saouleries, car le pinard est la seule chose qui ne manque pas ici.

Depuis ma visite à Safi, je n'ai pas pris de bains chauds, rien que des douches, et tu peux croire qu'il me tarde de me fourrer dans une baignoire. Hier, je n'ai pas eu de lettre de toi. Que deviens-tu, petite chérie ? J'espère bien avoir de tes nouvelles, et bonnes, ce soir, et je te demande, même si tu ne reçois pas de lettre de moi de quelques jours, de continuer à m'écrire régulièrement car tes lettres me suivront régulièrement par avion, et je serai si content à l'arrivée d'ouvrir le gros courrier de ma petite femme et de mes filles. Hier soir, je relisais la lettre de ma Lulu. Tous les détails qu'elle me donne sur votre vie me font bien plaisir, mais quoiqu'elle dise, je ne veux pas que le bavoir soit pour Françoise, mais pour Jean-François. J'espère que la visite de l'inspecteur s'est bien passée. As-tu vu Monsieur Sicre ? Est-ce vrai qu'Yves doit revenir en Afrique du Nord ? Si oui, comment cela se fait-il ? Est-ce que les amours avec Marianne deviendraient sérieux, puisque Lulu parle de fiançailles ? Et pour Pillot, y a-t-il quelque changement en vue au sujet de sa mobilisation ? Où doit-il rejoindre ? Cela me ferait rager qu'il soit mobilisé à Safi même, mais il faut s'attendre à tout de lui.

As-tu vu Pandelé, et as-tu bavardé un peu avec lui ? Lui seul aurait pu te faire comprendre la méthode de notre départ, dont on ne peut pas parler par lettre, à moins qu'il n'ait même pas cherché à comprendre. Hier pendant toute l'après-midi, de la plage où nous étions, nous avons entendu une forte canonnade lointaine, dont nous ignorions les causes. Il faut bien se rappeler de temps à autre qu'on est en guerre et que nous ne sommes pas là pour enfiler des perles. Comme tu me le disais dans ta dernière lettre, il faudra bien qu'on fiche vite les boches à la porte de chez nous, et je crois bien que notre division va en être pour un bon coup.

Quelle joie lorsqu'on mettra les pieds en France, et lorsque, même en roulant jour et nuit si c'est possible, je pourrai aller faire un tour rapide à Privas et à Vals. Mais quelle joie encore plus grande lorsque je reviendrai en te disant : « je suis civil ». Patientons, petite chérie, ce sera pour bientôt. En attendant, accorde-moi toute ta confiance pour ma fidélité, comme moi je t'accorderai tout le temps la mienne. Je veux que notre façon de vivre séparés l'un de l'autre, sans aucun reproche, nous rapproche, pour ainsi dire, encore davantage.

Au revoir, petit poulet. Fais une grosse caresse à chacune des filles pour leur papa. Dis au Jacquou que je penserai à sa belle poupée, que j'achèterai à Londres, Paris ou Berlin et que j'aime bien quand elle m'écrit. Je t'embrasse toi bien, bien tendrement.

Dimanche 14 mai 1944.

Mon cher petit poulet,

Le cinquième dimanche que nous passons dans cet infâme bled, pendant que la plupart de nos camarades sont déjà arrivés à destination. C'est formidable, long et terriblement décevant. Dire que lorsque je râlais comme un voleur pour rejoindre le 2e DB, je craignais qu'elle parte au baroud sans moi ! Dire aussi que je n'ai pas pu avoir le temps, vingt-quatre heures au plus, d'aller te faire mes adieux avant le grand départ. Enfin, c'est militaire et il vaut mieux ne pas insister. J'espère bien et je compte que ce sera en tout cas notre dernier dimanche à passer ici. Pendant que je t'écris, l'aumônier est en train de dire sa messe en plein air devant chez nous. Moi, je suis sous ma tente, assis au bord du lit, et je préfère bavarder un peu avec ma petite femme.

Hier, je ne suis pas allé à la plage, ayant un peu le cafard. J'ai passé une grande partie de l'après-midi à rêver sur mon lit de camp. À 5 h j'ai pris une douche chaude en plein air, et tu peux croire que j'en avais besoin. Puis j'ai reçu, avec quel plaisir, ta lettre de mardi 9 mai N°29. Je suis content que tout soit prêt pour recevoir le fils, et le contraire m'eût étonné de toi. L'oiseau arriverait-il avant le moment prévu ? Sois bien prudente en ce moment, car il vaut mieux que tout se passe bien au moment voulu. Mes fonds ont été heureusement renouvelés, car la popote nous coûte cher, mais sous forme d'avances, car on ne nous a pas payé le mois d'avril. Il ne restera sans doute pas grand-chose, mais ne t'en fais pas, si je dois entretenir une danseuse, tu sais bien laquelle je choisirai... même à distance. C'est aujourd'hui que nous, militaires, nous souhaitons la fête de Jeanne d'Arc dont tu me parles : grand salut aux couleurs, menu amélioré, et permission de l'après-midi

à Oran (je resterai ici). Mais ce n'est pas encore le moment des grands événements, et il ne faut guère les attendre avant un mois ou deux. Je ne regrette rien de mon attitude au sujet de ma mutation tant demandée à la 2e DB, tranquillise-toi. Je me sens devenir un autre homme et si, comme tu le dis, je ne reviens pas couvert de lauriers, car tout le monde ne peut pas être un héros, au moins serai-je fier d'être digne de toi. C'est sur ce plan surtout que je me placerai toujours, et tu peux être tranquille à mon sujet : je mériterai et ta confiance et ton amour et ton estime toujours et en toutes circonstances.

Je n'ai pas du tout compris ton allusion à une certaine jalousie. Cela m'a travaillé toute la soirée, et je compte sur toi pour me donner plus de précisions dans ta prochaine lettre, car je ne veux aucun malentendu entre mon poulet et moi. J'aurais le cafard tant que je n'aurai pas tes précisions, que je te demande d'urgence et sans faute. Peu importe la censure, tes lettres ne sont d'ailleurs jamais ouvertes, dis-moi nettement de quoi il s'agit car si je suis heureux de te savoir jalouse, je ne voudrais pas que tu puisses avoir quelque ennui à cause de moi. Donc j'attends vite tes précisions.

Quand tu recevras de moi des lettres signées André, c'est que je serai sous d'autres cieux, et tu devras alors essayer de deviner où je me trouve. Compris ?

[*en marge* : j'ai bien reçu la dernière photo de nos filles et les mots de mon Jacquou me font un immense plaisir ! Au revoir poulet une bise bien grosse à tous les quatre. Donne-moi l'adresse de Clifford.]

II — En Angleterre

(juin-juillet 1944)

Le séjour en Angleterre est évoqué ici de manière relativement discrète, mais il constitue une étape essentielle dans ce parcours militaire. Après des mois d'attente, ses lettres laissent entrevoir l'installation dans des camps, l'entraînement intensif et la préparation d'une opération majeure, sans jamais en dévoiler explicitement l'objectif. Il n'empêche qu'il reste le même, organisant des tournois de tennis !

Dimanche 4 juin 1944 10 h

Mon cher petit chéri. C'est dimanche 4 juin aujourd'hui : où en est la question du fils ? Je commence à être inquiet de ne pas avoir de tes nouvelles et j'espère en recevoir bientôt. Annonce-moi vite l'arrivée de ce fils, ... ou de la quatrième fille, car je suis très impatient d'avoir de tes nouvelles et surtout bon courage et repose-toi bien après en n'étant pas pressée de quitter le lit pour faire des acrobaties.

Dans quatre jours c'est l'anniversaire de mon poulet et je sais pas encore si je pourrais t'envoyer un petit colis car cela ne nous est pas permis pour l'instant mais console-toi on peut toujours envoyer de l'argent et je ne manquerai pas de le faire dès que j'aurai de la

galette, car on n'est pas encore payé et on vit toujours sur des avances qu'on nous fait au jour le jour. Je pense que vous êtes toutes les quatre en bonne santé, et peut-être tous les cinq. Vous devez déjà respirer le bon air de l'été et apprécier le bon soleil. Veinardes va, car ici, c'est un monsieur qu'on ne voit jamais. À peine quelquefois l'aperçoit-on à travers les nuages. Chaque jour, chaque nuit il pleut et bien rares sont les moments de vrai beau temps. Pourtant pour les gens du patelin, c'est un printemps magnifique ! En attendant j'ai repris le gros tricot « Roosevelt » d'hiver et je le supporte bien.

Nous sommes toujours plus heureux d'être dans cette région qu'au Maroc et pour nous, en dehors du boulot qui ne manque pas bien sûr, nous menons toujours notre vie de château (il ne manque plus qu'une belle châtelaine blonde aux yeux bleus). Ma chambre est maintenant en ordre et c'est de là que je t'écris aujourd'hui. Dans un coin, mon lit, en face une grande table avec couverture qui me sert de bureau (avec ton joli sous-main vert), de l'autre côté la cheminée et le chauffage central et en face une armoire style caisse que j'avais à Temara sous ma tente.

Bien entendu, j'ai bu mon café au lit comme tous les matins à 7 h. Puis j'ai pris un bon bain chaud et après avoir fait ma toilette je suis allé au rez-de-chaussée pour le petit déjeuner : chocolat au lait, porridge, pain blanc grillé, beurre, confiture. Tu vois que ce n'est pas mal et le plus fort est que nos soldats mangent comme nous... et qu'ils n'en reviennent pas, surtout les indigènes. Nous sommes ainsi tous ravis d'avoir le régime américain et le moral de tous s'en ressent heureusement. Les gens du village sont aussi gentils avec nous et je suis déjà bien connu car tout le monde me salue avec grand respect. J'ai distribué partout des citrons, produit introuvable ici, et cela m'a valu la sympathie de tout le monde. On voit déjà de nos soldats sortir bras dessus, bras dessous avec des petites jeunes filles et cela m'amuse bien sans me faire envie car « un seul être me manque... »

J'ai fait hier la connaissance de l'instituteur de l'endroit qui est très chic et qui va me donner trois ou quatre fois par semaine, à partir de ce soir, et gracieusement, des leçons de langage. Il faut te dire que je cherche toutes les occasions pour parler et j'espère que, si l'on reste un ou deux mois ici encore, je pourrais me débrouiller convenablement lorsque, après la guerre, je t'emmènerai en Amérique chez Clifford et peut-être bien dans cette région qui est toujours tant ravissante. Il y a ici deux courts de tennis en gazon. Sérís et moi (les deux inséparables) on s'est fait prêter hier deux raquettes et on a fait de 8 h à 8 h ½ le soir une petite partie d'entraînement. C'est assez agréable comme sol mais faute d'entraînement et de bonnes raquettes, on a joué tous deux comme des mazettes. À deux heures après-midi on a rendez-vous avec deux Américains et deux joueuses du village pour essayer de faire un jeu ou deux mais il pleut en ce moment et je ne sais pas si le temps le permettra.

Avant hier après-midi je suis allé en Jeep dans la grande ville voisine au bord de la mer du Nord, à environ 30 km de chez nous, pour le service bien entendu. C'est encore un centre qui a bien souffert du bombardement de 1941 mais où la vie continue calme et toujours active. J'ai voulu acheter des bonbons, des gâteaux, du chocolat : impossible car tout est rationné. Les magasins sont absolument pleins de marchandises qui te feraient envie (robes, chaussures, sous-vêtements, bonbons, gâteaux etc...) mais tout est rationné ce

qui fait que chacun a de tout un peu et qu'ici dans ce beau pays que j'admire, le marché noir n'existe pas du tout. Pour nous militaires, nous avons la NAAFI (Navy, Army et Air Force Institutes), c'est-à-dire un foyer ou coopérative réservée où nous pouvons acheter, mais là seulement, ce dont nous avons besoin, tout en étant nous-même rationnés : un paquet de cigarettes par jour par exemple. J'ai acheté en ville quelques cartes amusantes pour mes filles et je vais les leur envoyer par la poste civile parce qu'il n'y a aucun secret dessus et je pense que cela leur fera plaisir.

Pense à m'envoyer ma tenue française, tu me feras bien plaisir car nous voulons nous montrer impeccables aux yeux de tous ces gens si sympathiques et qui nous donnent tant l'exemple d'un patriotisme farouche et collectif, car il n'y a pas d'embusqués ici.

Au revoir petite chérie, passe un bon dimanche ainsi que tes grandes filles et pense bien à ton Georges qui ne t'oublie pas et t'aime bien.

Annonce-moi vite la bonne nouvelle et surtout sois bien raisonnable pour te laisser soigner raisonnablement. Une grosse bise à toutes les quatre.

Georges

Si tu trouves à m'acheter un petit agenda de poche (ici il n'y en a pas) pour marquer mes souvenirs, fais-le et après la guerre je pourrai plus facilement revivre avec toi les principales étapes de mon absence. Dans les deux petites boîtes il y a une pommade pour la peau genre Inosepta : je te donne enfin le renseignement que j'avais toujours oublié. Une grosse bise.

Mardi 6 juin 14 h

Mon cher petit poulet. Heureux les gens de notre pays qui ont appris aujourd'hui la bonne nouvelle, la création du second front, du vrai celui-là, qui nous rapprochera de la fin. Une formidable flotte de plus de 4000 bateaux a amené les combattants alliés qui semblent dès maintenant avoir réussi leur débarquement. Les journaux et la radio t'apprendront ces bonnes nouvelles et je suis sûr que tu seras souvent ces jours-ci à l'écoute de la radio. La division à laquelle j'appartiens n'est pas encore engagée mais tout nous laisse espérer que cela ne saurait tarder.

Dans quelques jours ou dans quelques semaines, lorsque tu entendas parler des opérations de la 3e armée américaine, celle à laquelle nous sommes incorporés, tu pourras penser davantage à moi puisque notre tour sera venu. Anxieusement nous attendons ce moment et pendant ce temps on finit de s'équiper, on travaille dur et ferme, quelquefois tard le soir, car nous voulons tous être fin prêts. Ne doit-on pas être fiers de ce moment qui approche que nous avons tant attendu et qui nous laisse présager une fin prochaine de cette triste guerre ? Serait-elle pour bientôt que je n'en serais nullement surpris et combien l'un et l'autre nous serions heureux de nous retrouver, n'est-ce pas petit poulet ?

Les boches ne doivent guère sourire en ce moment. Encore un front qui s'ouvre pour eux et qui sera certainement consolidé par la résistance de nos compatriotes. Y avait-il un coin mieux choisi d'ailleurs que celui qui se trouve le plus près de notre capitale. On peut avoir confiance en ceux qui dirigent la guerre actuelle car ils savent ce qu'ils font.

Rome est tombée hier, aujourd'hui on ouvre le second front. Surtout, ce qui nous fait plaisir c'est que l'on nous a annoncé officiellement que c'est notre division qui serait la première des armées françaises à entrer dans notre pays. Heureusement pour nous car nous sommes tous gonflés à bloc et notre enthousiasme n'a fait qu'augmenter en changeant de climat. Il y a de fortes chances pour que nous ne fassions pas long feu ici et tant mieux. Revivre un peu chez nous dans des régions délivrées du boche, tu te rends compte d'un bonheur !

Espérons que nos désirs se réalisent et surtout que tout soit vite fini et que je puisse enfin retourner chez moi et revivre avec ceux que j'aime et à qui je pense si souvent... As-tu compris ma belle leçon de patriotisme ? Laisse-moi te parler un peu de moi maintenant. Nous avons passé la journée de dimanche à faire des bridges dans une des salles du château, car la pluie, et particulièrement ce jour-là, n'a pas cessé depuis huit jours que nous sommes ici. Il fait si froid d'ailleurs qu'on se demande à chaque instant s'il ne va pas tomber de la neige. Le résultat est que je tiens un bon rhume et que je suis bien à plat aujourd'hui.

Lundi à 6 h après-midi je suis allé voir l'instituteur du village qui a bavardé longuement avec moi pour m'apprendre à parler anglais. Je me débrouille peu à peu mais difficilement encore et il me faudrait rester bien longtemps ici pour me faire comprendre suffisamment. Ce qui est d'ailleurs le plus difficile pour moi, c'est de comprendre les autres car je suis en général compris dans ce que je raconte. Ce soir à 8 h je suis invité à dîner chez M Stanley, c'est le nom de l'instituteur et cela, en étant amusant pour moi, va me rappeler le temps où l'on invitait le copain Clifford à notre table. Je te raconterai cela dans une prochaine lettre.

À 9 h ½ du soir (c'est marrant !) je vais faire une partie de tennis avec Denis et deux américains, si toutefois la pluie ne recommence pas car le ciel reste couvert aujourd'hui. J'ai acheté une superbe paire de souliers de tennis en caoutchouc pour 48F avec le change, ce n'est vraiment pas cher et on se fait prêter des raquettes dans le village. Il n'y a encore que là où, étant dehors, on espère se réchauffer car, malgré les tricots de laine, le blouson et la canadienne ou la capote, on est toujours gelés avec un tel climat et au mois de juin. Dans toutes les maisons et tous les jours les gens allument soit leur cheminée soit leur radiateur électrique et nous apprécions, tu t'en doutes, le chauffage central de notre château

Comme à Safi les Américains, et nous faisons tous ainsi, même les soldats, nous avons les poches pleines de chewing-gum, de chocolat et de bonbons que nous distribuons aux gosses du patelin qui nous aiment tous beaucoup maintenant. Malheureusement nous ne pouvons toujours pas envoyer de colis chez nous et il faudra aussi attendre ce que je veux t'envoyer pour ton anniversaire car on ne vit que sur des avances d'argent qu'on nous donne au compte-goutte et on ne nous a pas encore payés.

Nous vivons toujours au régime américain qui est loin de nous déplaire et je t'envoie par curiosité le menu d'hier de nos soldats, indigènes compris. Le vin est remplacé par de la bière que nous achetons et toute une variété de jus de fruits qu'on nous donne en grande quantité. En ce moment et pour la semaine entière, nous avons un énorme travail car nous devons faire l'inventaire en détail de tout ce que nous avons (vêtements, outillage, armement, munitions etc...) pour être équipés à neuf comme les Américains de la 3e armée à laquelle nous appartenons.

Ce qui m'ennuie sérieusement, c'est que depuis huit jours que nous sommes ici, je n'ai pas encore de tes nouvelles. Je sais bien que tout le monde est dans mon cas mais, surtout à cause de la prochaine arrivée du fils, il me tarde d'avoir de tes nouvelles.

À ce propos n'oublie pas le moment venu, de demander aux municipaux deux bulletins de naissance, l'un que tu enverras à la DIP en demandant : 1°) la prime de naissance (1000 francs je crois) 2°) la modification des indemnités de charges de famille, et l'autre à moi. Je te souhaite et j'espère que tout se passera bien et il me tarde d'avoir des détails à ce sujet.

Je pense que Paulette, Lulu et Jacqueline sont toujours de gentilles filles pour leur brave maman et qu'elles t'aident bien. C'est quand même malheureux de ne pas assister à la 1ère communion de ma grande Lulu, mais à mon retour on fera un bien bon dîner pour se rattraper et à cette occasion tu me feras un bien bon gâteau, comme toi seule sais les faire. Lorsque tu recevras cette lettre certainement le fils sera là, fais-lui une bien grosse bise pour son papa et dis-lui d'être bien sage et de ne pas te faire trop de misères.

Au revoir petite chérie, je m'en vais vite au boulot car je suis passablement en retard à cause de toi (!). Une bien grosse caresse aux trois filles pour leur papa. Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement,

André

Jeudi 8 juin 1944

Mon cher petit chéri. J'ai reçu hier ta lettre n°31 du 12 mai, qui avait pris un certain retard par rapport à d'autres et qui m'a tout de même fait plaisir car j'ai eu de tes nouvelles quoique pas très fraîches et puis cela prouve que le courrier du Maroc commence à arriver. J'espère bientôt avoir beaucoup de lettres de mon petit poulet.

Bon anniversaire, petite Yvonne, avec mes regrets de ne pouvoir t'embrasser vrai de vrai à cette occasion. Je pense que tes grandes filles n'auront pas oublié de le faire pour leur papa. Ce matin je suis allé exprès à une grande ville du bord de la mer pour t'acheter quelque chose et te le garder pour lorsqu'on pourra envoyer des paquets car cela nous est toujours interdit pour l'instant. Cela m'a été également impossible car, si les vitrines sont absolument pleines d'articles de toutes sortes, tout, absolument tout, se vend aux tickets et ici le marché noir n'existe pas, c'est dire qu'il n'est pas du tout la peine d'insister chez un commerçant : un non est toujours un non. Il y avait pourtant de belles petites

robes dans les vitrines... Les bijoutiers n'ont pour ainsi dire rien et en tout cas ni montres ni bijoux que je puisse acheter avec des fonds qui ne sont pas très élevés, après notre séjour à Oran.

Demain je remettrai au vaguemestre un mandat supplémentaire de 1000 francs pour ton anniversaire, car j'ai touché aujourd'hui ma solde. On m'a payé aussi mes charges de famille, le tout en livres bien entendu et demain matin, je m'occuperai de l'expédition de ton mandat soit 1000 francs pour ton anniversaire et 4000 francs (total 5000) pour nos charges de famille de janvier et février. Les mois de mars, avril et mai me seront payés un de ces jours et je te les enverrai aussitôt.

Après, je te ferai une délégation supplémentaire de solde de 2000 francs soit 5000 francs au total, sans doute à partir de fin juillet. En attendant, si la DIP ne te réclame rien ne lui rembourse rien encore car je lui écris à ce sujet et il faut que tu attendes sa demande car ils seraient capables de te le réclamer deux fois. Garde tout cet argent à la banque et attends qu'on te le demande. Lorsque notre petit Jean-François sera là, ta délégation de solde sera de 5700 francs au total. Pour cela j'attends que tu m'envoies le bulletin de naissance. J'espère que tu te reconnais dans ces comptes. Pour moi il me restera environ 3000 francs pour faire le jeune homme et pour te faire des petits cadeaux le cas échéant. Et voilà !

Comment vas tu, petite chérie ? Et cette naissance ! J'espère bien que comme tu me le dis dans une de tes lettres, que je relis souvent en attendant les autres, il n'y aura pas trop de bataille chez toi ce jour-là.

Pour moi, toujours content, surtout depuis que j'ai appris le débarquement en France, auquel nous devons bientôt assister. Bientôt tout sera fini tu verras. J'ai toujours beaucoup beaucoup de travail et nos journées se passent entièrement à l'atelier. Ce matin j'ai pu m'échapper deux heures pour aller en ville : coiffeur, petits achats de papeterie, montre à réparer, linge à réparer et à midi on était de retour avec mon chauffeur, un marseillais de Marseille qui me fait tordre de rire avec son accent et ses histoires idiotes. Pas de bistrots bien entendu, car dans ce pays on ne connaît pas ça. Si pourtant, il y a ce que l'on appelle « Inn » où dans une salle de maison ordinaire, on te sert de la bière, du thé et parfois un verre de whisky, deux au maximum. Mais tout est cher : le ½ de bière 10 francs (1 shilling) et le whisky 15F (1 shilling et 6 pence). Il y a au maximum un ou deux de ces petits bistrots dans des villes de l'importance d'Aubenas ou de Privas en France.

Mardi soir, je n'ai pas dîné chez l'instituteur, car mon travail m'a pris jusqu'à 8 h ½ le soir mais à 10 h, en plein jour, Denis et moi on est allé faire un bridge chez lui avec sa femme, en écoutant la BBC en français et on est rentré à 1 h du matin, après avoir bu du thé et mangé des cakes et gâteaux maison. Envoie-moi si tu le peux des timbres divers dans tes lettres, pour leur donner, car ils font des collections et n'en ont pas un seul du Maroc. Je sais que cela leur fera plaisir. Que de choses je te demande de m'envoyer !

Mais est-ce que cela va être possible pour toi si mes lettres t'arrivent au moment de la naissance de J-François !

Hier soir le beau temps était un peu revenu malgré le froid, Denis et moi sommes allés au tennis après souper, à 8 h ½. On a joué sur le court de gazon avec deux anglaises, un anglais et deux américains. C'était un peu amusant mais cela nous a fait du bien. Surtout ne sois pas jalouse à mon sujet petit chéri : d'abord toutes les femmes de cette région sont moches, ensuite on ne peut se comprendre, ensuite et surtout j'ai d'autres soucis en tête et n'ai envie de rien. Quel homme suis je devenu, hein ?

Et pourtant cela est vrai car pour moi un seul souci existe maintenant. C'est que tout soit vite terminé et que je retrouve au plus tôt ma petite femme que j'aime le plus au monde et qui a tant pris de place dans mon cœur et dans ma vie. Depuis le bateau je n'ai plus revu Mlle Colomb qui est au bord de la mer je crois, près de la grande ville au sud-est de là où je suis, à environ 30 km de mon joli village, là où j'étais ce matin.

Au revoir mon petit chéri, je vais vite aller au boulot et samedi ou dimanche je t'écrirai encore. Fais une grosse caresse à chacune de mes grandes filles et dis-leur de m'écrire parfois. Toi aussi continue à m'écrire bien souvent : qu'est ce que je vais recevoir comme courrier à force d'attendre ! Je vais être comme Clifford bientôt avec ma correspondance.

As-tu de ses nouvelles ? Pense à me donner son adresse pour que je lui envoie un mot. Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement comme je t'aime. Ton grand

Georges

Samedi 10 juin 1944

Mon cher petit chéri. Le beau temps annoncé jeudi dans ma lettre n'a pas duré. La pluie a recommencé et nous n'avons pas pu jouer au tennis une autre fois. Hier je t'ai envoyé, comme je te l'indiquais dans ma dernière lettre, un mandat de 5000 francs soit 4000 pour les charges de famille de janvier et février et 1000 pour cadeau anniversaire du poulet. L'as-tu reçu ?

Comment vas-tu petite Yvonne ? Je n'ai toujours pas de nouvelles de toi à part ta vieille lettre du 12 mai et je trouve que le temps est bien long. Je suis même un peu beaucoup en souci car il est pénible de ne pas avoir de tes nouvelles surtout en ce moment et de celles de mes grandes filles. J'espère cependant que cela ne tardera pas trop et que je serai tranquilisé à votre sujet. Mais au fait, toi aussi, et malgré mes nombreuses lettres, tu es peut-être sans nouvelles de moi et tu te fais peut-être du souci à mon sujet.

Non, petit chéri il ne faut pas t'en faire car j'ai toujours confiance en ma bonne étoile et je sais que je te reverrai bientôt.

Nous sommes toujours ici dans ce coin froid et humide de l'Angleterre, et notre vie se passe au travail car les loisirs n'existent pour ainsi dire plus pour nous. Je sais d'ailleurs que nous ne resterons pas longtemps sur place et le mot du Général Eisenhower, que je t'envoie comme souvenir à conserver, le prouve suffisamment. Aussi en attendant, fourbissons-nous hâtivement mais sérieusement tout ce que nous avons pour être fin prêts. Demain dimanche en particulier, nous travaillons toute la journée car nous avons

une grande inspection franco-américaine. Je ne risque pas d'apprendre beaucoup d'anglais avec cette vie car nous vivons surtout à l'atelier avec nos hommes, ou au château entre nous plutôt que dans le village.

Aujourd'hui je vais faire quelques achats à l'Officers' shop, c'est-à-dire au magasin pour officiers qui passe dans les unités deux ou trois fois par an. Je vais y acheter : un petit réveil, une robe de chambre ou un autre pyjama, 1 blouson chaud, 1 paire de pantoufles et un calot d'officier américain. C'est le seul endroit où nous pouvons acheter du linge et rien n'y est trop cher. Je sais que tous ces articles y sont et il faut en profiter car on ne reverra pas ce magasin de sitôt.

Nous sommes le 10 juin et les vacances de nos grandes filles, et les tiennes aussi puisque je compte bien que tu auras moins de fatigue que depuis quelques mois, vont commencer. Quelle chance ! Ici les enfants n'ont qu'un mois en été dans les écoles primaires et deux mois dans les écoles secondaires. Il vaut donc mieux être au Maroc et puis si le pays y est moins joli, au moins il y a du soleil.

Il se pourrait que je sois un de ces jours muté pour prendre le commandement d'un autre escadron de réparation, mais cela n'est pas encore certain et il vaut mieux ne pas en parler encore. Cela me ferait en tout cas un bien grand plaisir car ici, je ne suis en fait qu'un sous-ordre et je préfère de beaucoup travailler en prenant moi-même toutes mes responsabilités.

Et mon Jean François, est ce qu'il piaille beaucoup la nuit ? Tâche de lui donner de bonnes habitudes dès le début comme tu l'as fait avant. Je parie qu'il ressemble à sa maman et que par conséquent il doit être un bien mignon petit bébé. Fais-lui une grosse caresse pour son papa (s'il est là au fait) et n'oublie pas chacune de mes grandes filles que j'aime bien. Au revoir mon petit chéri, à lundi sans doute ma prochaine lettre. Je t'embrasse bien bien affectueusement et je languis de te voir. Georges

Vendredi 16 juin 1944.

Ma petite femme chérie. Je commence une autre lettre pour toi avant de me coucher. Il est 9 h ½, dehors il pleut après une journée de beau temps relatif et je tiens un bon rhume. J'ai vu notre toubib qui m'a affirmé qu'il n'y avait rien à faire, presque tout le monde étant pareil à cause du temps que l'on a ici. Je me ferai faire des ventouses quand même demain soir si je tousse encore beaucoup cette nuit, car je veux te revenir bien portant et bientôt. Je t'ai fait aujourd'hui un petit mot en anglais pour le faire traduire par notre grande Paulette. Cela ne compte pas bien entendu. Dis-lui de bien apprendre l'anglais si elle veut nous servir d'interprète après la guerre quand on ira faire un tour en Amérique ou en Angleterre. Ont-elles passé leurs examens de passage ?

Je suis persuadé qu'il vaut mieux que Paulette redouble de toute façon sa 4e mais en travaillant bien mieux que cette année, en étant toujours dans les trois premières et en faisant beaucoup de travail personnel et sérieux à la maison. Lulu passe j'en suis sûr en 5e mais elle aura aussi besoin de bien travailler car ce sera le gros morceau après la 6e

où l'on ne se fatigue pas trop. Quant à mon petit diablou, devinez de qui je parle, j'espère bien qu'elle sait bien lire, écrire et compter maintenant et qu'elle passe au cours élémentaire comme toutes les grandes filles. En attendant qu'elles passent toutes les trois de bonnes vacances mais en travaillant quand même un tout petit peu pour l'école, même Jackou, et surtout régulièrement. Je pense que ton petit Jean François te permettra d'avoir un peu de temps pour les faire étudier un peu tout en passant tous les cinq un bien bon été. Après dîner ce soir je suis monté tout de suite dans ma chambre et me suis amusé à classer et à relire un peu de tes lettres. Dans une, et lorsque j'étais à Témara, tu me demandes de t'envoyer du thé. Dire qu'ici on en a en quantité industrielle et que je ne puis t'envoyer de paquet.

Je prépare quand même des petites choses pour vous et lorsqu'il me sera possible de le faire je vous les enverrai. Sinon je les apporterai moi-même « after the war ». À 6 h ½ ce soir je suis allé passer une petite demi-heure de bavardage chez l'instituteur du village, pour bavarder un peu. J'y ai bu du thé et mangé quelques gâteaux. Il m'a fait visiter son jardin et m'a dit que le village organisait, après le 15 juillet, une semaine de fêtes en notre honneur. J'espère bien qu'à ce moment-là cependant on n'en profitera pas et qu'on sera en France. Mes progrès en anglais ne vont pas très vite mais je me débrouille un peu mieux. Il faudrait que j'aie plus de temps et surtout plus de mémoire. Pour parler cela va encore, mais ce qui est plus difficile, c'est de comprendre ce que l'on me dit, quoique l'accent soit beaucoup plus harmonieux que celui des américains.

Toujours pas de nouvelles de vous toutes ou tous si Jean-François est là. J'en suis plus que navré et cela commence à être terriblement long. Au moins reçois-tu mes lettres ? Demain si le temps le permet et aussi si j'ai le temps, j'irai à 2 h pour faire mon tournoi de tennis et je te raconterai cela dans ma prochaine lettre.

Ce soir il y a un grand bal dans une ville voisine. Quelques officiers de chez nous y sont allés mais pas moi car je veux rester bien sage pendant toute notre séparation et je préfère penser beaucoup à toi, seul dans ma chambre, en regardant les quelques photos que j'ai avec moi, et en relisant quelques-unes de tes gentilles lettres. Passe une bonne nuit petit poulet et fais une grosse caresse aux petites et au petit garçon pour leur papa. Je continuerai ma lettre demain soir. Je t'embrasse bien bien affectueusement et je te répète encore que ton mari t'aime bien beaucoup et s'ennuie loin de son petit poulet.

Encore une bise et bonne nuit chérie.

Samedi 17 à 23 h.

Bonsoir chérie, je parie que tu dors déjà alors que moi je viens ajouter un mot à ma lettre d'hier. Aujourd'hui je suis plus content car malgré un peu de vent il a fait beau toute la journée. Aussi après-midi ai-je expédié mon travail pour aller faire mon tournoi de tennis et remettre à demain quoique dimanche, le reste de mon boulot. Te rends-tu compte que ton grand mari est champion en double mixte de [texte raturé] mon village ! On n'a en effet fait que des mixtes et j'avais pour partenaire la dame qui nous a invités à souper chez elle l'autre soir avec Denis. Celui-ci n'a d'ailleurs pas joué car il était en ville pour se faire

soigner les dents. Il y avait huit équipes engagées et on a joué sur les deux courts. J'étais bien en forme et je n'ai pas perdu un seul set, les parties se faisant toutes en un set. Ce qui est marrant c'est qu'il y avait des petits vieux qui prenaient part au tournoi. Pas de prix hélas mais cela m'a fait plaisir quand même. Mais qu'est-ce que cela aurait été si j'avais eu ma petite femme pour partenaire !!

Après dîner il faisait tellement beau que j'ai pris, seul, ma jeep découverte et je suis allé faire un tour dans la campagne. Je suis même rentré dans un bois magnifique où les lièvres, les lapins et les perdreaux s'enfuyaient à peine devant moi et où le sol était couvert de fraises des bois, malheureusement pas encore mûres. Maintenant il est 11 h et je vais me coucher. Demain je travaillerai sans doute tout le jour, tout comme dimanche dernier et je n'oublierai pas de mettre ma lettre de bonne heure, car le courrier part tous les jours à huit heures. Je n'ai toujours rien de toi et cela me fait toujours beaucoup de peine. Envoie-moi donc un télégramme, peut-être l'aurai-je plus vite, si tu ne l'as déjà fait. Il paraît que nos lettres ne mettent que 48 h pour aller en Afrique du Nord et si c'est vrai cela me tranquillise un peu. Fais une grosse bise pour leur papa à mes grandes filles, deux au Jacquou et trois au petit bébé s'il est là quand tu recevras ma lettre (fille ou garçon ?).

Bonne nuit chérie, je vais penser encore à toi. Je t'embrasse bien bien tendrement comme je t'aime,

Georges

Dimanche 18 juin

Mon chéri.

Je t'envoie ce petit mot en vitesse pour te dire que tout va bien ici. Encore quelques jours je l'espère et je pourrai avoir des nouvelles de toi et de mes grandes filles que j'aime bien. Si encore j'avais de temps en temps des nouvelles de vous toutes ! Une semaine de plus de passée, et j'espère bien qu'on ne moisira pas longtemps ici maintenant qu'on se bat en France. Il nous tarde à tous de participer à ce grand baroud que nous attendons depuis si longtemps. Surtout ne va pas te faire du souci inutilement, j'ai confiance en ma bonne étoile et je sais que je te reverrai bientôt. Et tu verras comme nous serons heureux tous les deux, plus qu'avant, je te le promets. N'as-tu toujours pas la bonne nouvelle à m'annoncer de la naissance du petit frère ou de la petite sœur ? Tu dois sourire à force de me voir poser toujours la même question dans mes lettres mais comprends mon impatience de n'avoir toujours pas de nouvelles de ma maison. Remarque bien que la dernière lettre que j'ai de toi date du début mai et tu comprendras mon état d'esprit. Envoie-moi un télégramme dès que tu auras à m'apprendre la bonne nouvelle, car je crois que les télégrammes nous arrivent beaucoup plus vite. Y a-t-il aussi longtemps que tu es sans nouvelles de moi ? On nous a dit que nos lettres partaient régulièrement et vite et j'espère que tu as quand même régulièrement de mes nouvelles.

Remercie bien pour moi nos voisins qui te soignent si gentiment et qui te rendent tant de services, Katou en particulier. En échange je compte que tu ne les laisseras pas trop choir après ton accouchement et je te sais trop raisonnable pour qu'il en soit autrement. Tu as au fond de la chance de les avoir, si près de toi et si chics avec vous tous. Hélas, je préférerais être là moi-même à tes petits soins mais tu sais bien qu'on ne peut pas faire autrement, et dire que je n'ai pas pu prendre une permission, même 24 heures avant mon départ. Une autre fois je ne me laisserai pas rouler et je prendrai mes perms avant qu'on les supprime, mais il faudra pour cela attendre la prochaine guerre...

Le coin dans lequel je suis est un village absolument charmant, quoique tout petit. Les gens sont très chics et aimables avec nous tous, même avec nos arabes que nous avons avec nous.

Je ne t'écris pas plus longuement aujourd'hui car je suis pressé par mon boulot, excuse la brièveté, le décousu et la mauvaise écriture de cette lettre et reçois mes plus tendres baisers ainsi que nos grandes filles qui je l'espère sont toujours bien gentilles avec leur maman.

André

Le 19 juin 1944

Mon cher petit poulet chéri, j'ai reçu aujourd'hui de tes nouvelles, inutile de te décrire ma joie ! Ce matin en effet, notre vaguemestre m'a apporté la gentille lettre de Lulu avec le dessin du petit frère sous les feuilles de vigne, ma foi fort bien réussi, puis ta lettre 33 du 16 mai où était jointe celle de Clifford, et celle n° 35 du 22 mai. Le numéro 34 manquait mais j'espère en avoir d'autres demain car la cargaison de courrier n'a pu être tout distribuée. Merci mon petit chéri, de tes si gentilles lettres toutes plus agréables les unes que les autres ; elles me font toujours du bien et je te demande de m'écrire bien souvent de la même façon. Je suis vraiment navré que ma lettre où était celle de la DIP ait été censurée. J'espère qu'il n'y en aura pas d'autres car j'essaie d'être plus prudent qu'avant notre départ d'Afrique du Nord et c'est pourtant tellement dur de tenir sa langue, ou plutôt sa plume ! Ton abonnement à « Paris » doit être en effet fini et je regrette de ne pouvoir t'y réabonner moi-même mais fais-le toi, car ce n'est pas une grosse somme et cela te permet d'avoir chaque semaine un peu plus de quoi lire.

Lorsque tu m'écrivais tu étais me disais-tu « bien lourde » j'espère que tu es redevenue svelte maintenant et plus contente. Pense à m'envoyer un bulletin de naissance et à en envoyer un à la DIP pour demander la prime de naissance. Merci de la photo de Clifford : j'espère pouvoir moi aussi t'en faire parvenir de moi une ou deux que le Lieutenant Chareton a prises ici. Je n'ai pas reçu la lettre explicative annoncée, ce doit être celle qui manque. Je l'attends pourtant avec impatience comme je te l'ai déjà écrit.

Reçois-tu régulièrement mes lettres ? J'espère qu'elles ne sont pas déchiquetées ou supprimées par la censure et je te promets de t'écrire bien souvent, ne serait-ce qu'un petit mot. J'ai décidé de t'envoyer un petit paquet pour toi et les filles et je vais faire si

possible quelques petites emplettes pour te l'envoyer avant la fin de la semaine. Je compte bien que, quoique non recommandé, il t'arrivera en bon état et je mettrai à l'intérieur la liste de ce qu'il contiendra.

J'ai reçu aujourd'hui aussi ton petit colis : short, chaussettes, lames de rasoir et dentifrice, le tout en bon état. Merci beaucoup petite Yvonne, j'ai étrenné ce soir le short au tennis car il a fait très beau aujourd'hui.

J'ai tout de même ce jour une occasion de plus d'avoir le cafard. Je viens en effet de recevoir ma mutation pour le CID (Centre d'Instruction Divisionnaire), où j'aurai sans doute des fonctions plus en rapport avec mon nouveau grade et aussi plus en rapport avec mes capacités car la réparation des chars et des moteurs n'est guère mon fort, à comparer avec les autres ingénieurs qu'il y a autour de moi. Cela vient à la suite de ma nomination, car il y avait ici un capitaine de trop, le dernier bien sûr et je déménagerai demain ou après-demain. Continue à m'écrire à la même adresse jusqu'à nouvel ordre quand même. Là-bas nous faisons le métier vraiment militaire : tirs, exercices, etc... avec des soldats et du personnel destinés à servir de renfort, moi aussi, au moment de la bagarre. J'espère y avoir une compagnie à commander mais je n'en sais rien encore. En tout cas ce que je sais c'est que pour moi finie « la vie de château » car nous vivons là bas dans la tente, nous nous levons tôt etc... On s'habitue pourtant aux bonnes choses et d'autre part je m'étais habitué à ma vie d'ici. Je quitte quelques bons camarades, dont Denis, et je ne sais pas qui je vais retrouver. C'est d'autant plus ennuyeux que cela ne pourra être qu'une étape dans ma vie militaire et que je finirai certainement ailleurs, au régiment du Tchad je l'espère puisque je suis « un soldat de marine » comme dit la chanson. Le village où je vais se trouve à environ 14 miles du nôtre et nous campons en plein air à 500 m du village voisin, où il n'y a même pas un court de tennis...

J'espère te donner plus de détails sur ma nouvelle situation dans ma prochaine lettre. Mais cette mutation m'ennuie en ce moment.

Tu as bien fait d'écrire en France et je t'en remercie. J'espère que bientôt cette comédie bien triste sera finie et que nous pourrons ensemble aller embrasser et voir un peu notre famille. Dans quelques jours nos filles sont en vacances, veinardes. Comme je voudrais être avec vous toutes. Il me tarde d'avoir des nouvelles de notre petit Jean-François (pourvu que je ne me trompe pas mais tant pis si c'est une fille je l'aimerai bien quand même pas vrai Jacquou ?) et de savoir aussi comment l'événement s'est passé. Peut-être seras-tu remise à peu près lorsque tu recevras cette lettre. Mais je t'en prie petite chérie ne commets aucune imprudence et ne te presse pas ni de nager, ni de jouer au tennis ni de trop te fatiguer en voulant bien nettoyer ta maison. Vois-tu souvent madame Videau ? J'espère qu'elle a toujours de bonnes nouvelles de son sympathique mari. Et Yves que devient-il ? Et Pillot, est-il mobilisé, où ?

Depuis hier le temps s'est mis au beau ici et c'est tout de même plus agréable. Je pense que cela continuera surtout maintenant que je vais revivre sous la guitoune ! J'ai passé hier la journée de dimanche à travailler dans mon bureau et le soir après dîner, Denis et moi avons fait une petite promenade à pied à travers la campagne, qui nous rappelle tant les jolis coins de France. Ce soir je t'écris de ma chambre avant de me coucher car il est

près de 11 h et il me tarde de relire tes lettres dans mon lit. Fais une grosse bise à nos grandes filles, au petit Jackou et au petit frère. Je penserai à tout le monde en préparant mon petit colis : j'ai déjà quelques bonbons, quelques chewing-gum et du chocolat.

Passe une bonne nuit et pense que ton méchant mari t'aime bien beaucoup et qu'il lui tarde tant de te revoir... et de redevenir civil après la victoire. Bonjour aux de Johannis, à madame Videau et aux Ruelle. Bonsoir petit poulet, je t'embrasse mille fois bien bien tendrement

Vite d'autres lettres de toi. Encore une bise. Envoie-moi une autre photo de toi et des filles : celles que tu voudras cela me fera plaisir.

Le 20 juin 1944

Mon petit chéri. Je ne t'écrit pas très longuement aujourd'hui, parce qu'il est tard, il est plus de 11 h du soir, et que je suis un peu fatigué par mon remue-ménage de mon déménagement. Je suis allé aujourd'hui à mon nouveau poste, un camp en plein air, à 500 m d'un tout petit village et à 20 km environ au Nord de l'endroit où j'étais jusqu'à présent.

Le CDI (Centre d'Instruction Divisionnaire) reçoit les nouveaux affectés à la 2e DB pour les instruire et fournir des renforts au régiment du Tchad en particulier lorsqu'il y aura des coups durs. Je suis adjoint au commandant et au début je crois que je n'aurai pas grand-chose à faire. Il y a avec moi un autre capitaine mais plus jeune que moi en grade, c'est donc moi qui aurai les rênes et cela me fait plaisir. Malheureusement le mauvais temps recommence, le ciel est couvert de nuages et il fait bien froid et cela m'ennuie terriblement de quitter « mon château » chauffé pour aller vivre, manger et dormir sous la guitoune. Enfin mektoub cela ne peut pas me faire de mal et il faut bien penser qu'on est en guerre.

D'ailleurs j'espère bien qu'on ne moisira pas ici et même que cette guerre sera bientôt finie. J'y crois de plus en plus et les opérations en France qui ne se déroulent pas trop mal, le prouvent encore. Aujourd'hui je n'ai pas eu de lettre de mon petit poulet même pas celle qui me manquait hier : j'espère que ce sera pour demain car je suis sûr que tu m'as écrit bien souvent. Ce matin je suis allé faire des achats pour vous dans une ville voisine et j'ai envoyé ce soir deux petits colis bien emballés mais non recommandés hélas. J'espère qu'ils vous arriveront en bon état quand même. L'un contient des livres d'images en anglais et des cartes amusantes pour les petites et l'autre contient : 2 savonnettes, 7 tablettes de chocolat, 7 paquets de bonbons, 1 chewing-gum, 3 petits carnets pour les filles, 1 joli poudrier pour toi, 1 insigne chacune de notre division, celui qui représente la France avec la croix de Lorraine, en principe pour toi, et celui qui est peint sur tous nos véhicules, 3 boîtes de crayons de couleurs et 2 de peinture, dentifrice pour te rendre le tien puisqu'il y en a ici et je crois que c'est tout. J'ai essayé vainement de vous trouver des bonbons Pascall du Capitaine Jourdan. Il y en a plein les vitrines mais malgré tous mes discours dans un superbe anglais (!) avec mon accent du midi, je n'ai pas pu en acheter car il faut des tickets et ici, comme je te l'ai déjà dit rien à faire car il n'y a pas du tout de marché noir, c'est tellement plus honnête ainsi. Dans quelques temps je tâcherai de vous faire envoyer un autre paquet recommandé par une autre voie plus sûre. J'espère qu'il

vous parviendra cependant car je me suis un peu ruiné. J'attends maintenant ton télégramme au sujet du petit frère avec une grande impatience. Bonsoir petit poulet une grosse bise à mes grandes filles et au petit Jean François Pour toi les meilleures bien sûr de ton grand mari qui ne veut pas être méchant, qui t'aime bien beaucoup et qui veut aussi être bien bien aimé de sa petite femme chérie, encore une grosse bise et bonne nuit

Georges

C'est demain que je déménage et que je vais coucher sous la gaitoune.

Le mardi 21 juin à 19 h.

Mon petit chéri. J'ai eu ce soir ta lettre N°34 du 20 mai, celle qui me manquait lundi. Pauvre petit chéri qui pleure en écrivant à son petit homme. Ma petite Yvonne, il ne faut pas avoir une grosse peine comme celle que tu avais en m'écrivant ce jour-là. Par moments et cela est obligatoire j'ai en effet le cafard d'être séparé ainsi de toi et de mes petites filles, mais cela est bien naturel et ne dépasse jamais les bornes qu'il faut. Je reste en tout cas un homme crois-le bien et mon courage n'est pas diminué pour cela et je reste plein d'optimisme quant à l'avenir : fin de la guerre à notre avantage et retour bien prochain auprès de toi. Merci de tes explications au sujet de ta jalousie. Tu es une brave petite fille et tu m'excuseras n'est-ce pas puisque tu m'aimes bien, d'avoir cru un moment que tu pourrais ne pas avoir tout à fait confiance en moi.

Une fois de plus aujourd'hui je vais te raconter ma vie... C'est de ma gaitoune que je t'écris mais commençons par le commencement. Ce matin le général Leclerc a réuni tous les officiers de la division pour nous distribuer les nouveaux insignes de la 2e DB : la France en couleur sur un fond bleu avec une croix de Lorraine au milieu, le tout en métal formant écusson, le mien porte le numéro 637 et je l'arbore fièrement. À midi j'ai fait mon dernier déjeuner à l'ER2 et après-midi en route pour le CID.

Voici tout de suite ma nouvelle adresse : Cne B.G. SP 84112 BPM6

Je suis allé me présenter au Colonel Diot mon nouveau grand chef et au commandant Laferrière mon chef direct puis j'ai passé l'après-midi à installer ma gaitoune dont voici la description : tente ronde et pointue de 4 m de diamètre (marabout), plancher à claire voie, dans un coin mon lit de camp, sur l'autre côté une grande table, d'où je t'écris, avec une chaise, entre les deux ma caisse qui me sert d'armoire. Ma tente au milieu d'autres semblables. Pour ma toilette j'ai ressorti le lavabo que m'avait fait Denis à Témara et que je préfère tout de même à la simple cuvette.

Dans un moment ce sera l'heure de dîner, encore dans une tente bien entendu mais plus grande que les autres, le menu étant toujours à peu près le même puisqu'il est fait du ravitaillement américain. Finie la vie de château comme je te l'ai dit mais j'accepte avec plaisir cette nouvelle vie, ne serait-ce que pour te prouver que ton homme garde, pour te faire plaisir, toujours un bon moral. Je vais être adjoint au commandant du bataillon et commandant en même temps, mais seulement dans quelques jours, la Cie d'instruction,

car nous aussi nous devons être prêts à être engagés bientôt dans la bataille. Ce sera tout pour aujourd'hui.

Ce soir le photographe doit venir nous photographier : je t'enverrai une photo lorsque je l'aurai. Au revoir petit poulet une grosse caresse à tout le petit monde sans t'oublier bien sûr.

Georges

Tes lettres ne sont jamais censurées.

vendredi 23 juin 1944 19 h

Mon cher petit chéri. Depuis tes lettres 34, 35 et 36 je n'ai plus de nouvelles de toi et cela m'ennuie beaucoup surtout au moment où le petit Jean François doit faire son apparition. Mais cela doit être un retard de nos courriers et je me fais une raison. Ce matin j'avais envie de te télégraphier à nouveau mais mes télégrammes mettent-ils vraiment moins longtemps que mes lettres ? Ah si je pouvais te téléphoner comme de Marrakech ! J'espère cependant que tu vas bien en ce moment et que peut-être tu es déjà debout, non pas bien costaud bien entendu, mais heureuse d'être débarrassée de ce souci. Lorsque tu recevras cette lettre, tes filles seront en vacances : je n'ai donc pas à leur demander comment vont-elles surtout au moral. Pour moi labess (*) malgré un rhume, toujours le même, dur à passer et qui ne risque pas de s'arrêter de si tôt maintenant que je suis à nouveau sous la guitoune.

Je m'habitue à mon nouveau métier et le moral est bon, ne te l'ai je pas promis ? Je n'ai pas encore de commandement effectif mais j'ai des occupations intéressantes auprès de mon commandant, un chef d'ailleurs très sympathique, de la coloniale active du nom de Laferrière.

À notre popote nous sommes huit, par ordre d'ancienneté, le commandant et son adjoint (moi !), un capitaine du nom de Elgoudy qui commande la Cie d'instruction mais qui est en dessous de moi, un lieutenant d'active de St Cyr, Lieutenant Lenay, dont la femme est à Londres dans le corps féminin de l'aviation, un autre lieutenant Mounier, un jeune lieutenant Couteau, un autre De Bodard et un aspirant Collet. Je crois que cela doit faire huit. Tous sont très sympathiques et je crois que cela gazera mieux qu'à mon ancienne unité à ce point de vue. Il fait si froid qu'à midi nous faisons du feu avec deux poêles à pétrole, pour manger sous la tente. Mais il ne pleut pas et cela est plus agréable. Je ne sais pas si ici j'aurai le temps et l'occasion d'aller faire du tennis : il y a bien un petit court dans le village mais on n'y voit personne et a l'air abandonné. J'irai y faire cependant un petit tour après dîner pour voir s'il y a des joueurs. Je porte maintenant le calot bleu à liserés rouges, qui est le calot du Tchad et je le préfère au calot kaki, et toi ? Ce matin, je suis allé en ville pour acheter des mèches de fourneaux à pétrole et toujours, bien entendu, le dictionnaire à la main. Je ne fais guère de progrès en anglais et après la guerre je m'empresserai sans doute d'oublier ce que j'aurai appris. Mais cela me reviendra le jour où l'on ira faire ensemble notre petit tour en Amérique ou en Angleterre car cela je

te le promets et tu verras qu'on le réalisera, et ce sera bientôt tu verras ! D'ailleurs j'espère que Paulette et Lulu apprendront bien l'anglais à l'école pour nous servir d'interprètes... Aujourd'hui ma demande d'augmentation de délégation de solde m'est revenue car je ne dois pas dépasser 5 200F. Je la fais donc à nouveau mais avec ce chiffre et quand j'aurai des économies je t'enverrai des petits mandats ou je ferai des achats pour toi et les petites. Pour l'instant je suis à peu près à sec et j'attends avec impatience de toucher de l'argent pour te rembourser tes indemnités de charges de famille de mars à juin puisqu'en juillet tu les toucheras par la délégation de 5 200 francs.

La DIP t'a-t-elle demandé le remboursement de ces indemnités depuis le 1^o janvier ? Si non, attends et si oui rembourse-les dès que tu pourras, ce qui ne sera peut-être pas avant d'avoir reçu mon prochain mandat.

J'espère que Paulette ou Lulu me feront un jour la description du petit frère ou de la petite sœur que j'ai hâte de connaître. Comment fais-tu ou feras-tu pour le nourrir ? Jacquou est-elle contente et gentille avec lui ? Oui j'en suis sûr. Je suppose que tu les gardes tous deux (Jackie et J-F) dans ta chambre et que ton Jacquou est toujours la gâtée de sa maman.

Bonsoir petit poulet, je vais aller manger car il est l'heure de la popote. Je vous embrasse toutes les quatre, ou tous les cinq, mille fois bien affectueusement et j'attends avec une grande impatience de vos nouvelles. Ne trouvez-vous pas que mon papier est de plus en plus petit ? Amitiés à madame Videau et aux de Johannis.

Encore une grosse bise

Georges

Dimanche soir 25 juin 1944 21 h

Mon cher petit chéri. Je suis sous ma tente pour t'écrire et j'entends la pluie qui tombe sur la toile, cela ne vaut pas le confort de mon château ni de mon chez moi mais on fait la guerre... D'ailleurs, toute la nuit et toutes les nuits, les gros bombardiers passent sans arrêt sur nos têtes pour aller arroser un peu plus chaque fois messieurs les boches. Encore un dimanche de passé en Angleterre, et au boulot une fois de plus. C'est en effet demain matin à 8 h moins le quart que je prends mes nouvelles fonctions officielles de commandant de la Compagnie d'Instruction en remplacement du capitaine Elkouby qui est muté ailleurs. Je suis satisfait de cet emploi mais cela va me donner encore beaucoup plus de travail que là où j'étais avant et beaucoup plus de responsabilités. Moi qui avais décidé d'aller passer mon dimanche dans la ville du jambon à 30 kilomètres d'ici, je n'ai fait que bûcher pour prendre mes nouvelles consignes. Je ne le regrette d'ailleurs pas trop car il n'a fait que pleuvoir dans la journée et une fois de plus nous avons dû allumer le poêle sous la tente à midi et à plus forte raison ce soir. Ma tente n'est pas chauffée mais cela peut quand même aller avec mon plancher. J'ai sous mes ordres un lieutenant, deux sous-lieutenants et un aspirant, tous bien sympathiques et pleins d'ardeur au travail, et plus de 250 sous-officiers ou soldats, en grande majorité des Kabyles. Tu vois que j'aurai

certainement fort à faire. Le temps passera ainsi plus vite. En attendant, finies les leçons d'anglais car je ne sors plus du tout ou presque, n'ayant ni le temps ni les moyens de locomotion nécessaires. Ce qui m'ennuie le plus c'est que je n'ai plus de nouvelles de vous tous depuis huit jours, depuis ta lettre N°35 du 22 mai (plus d'un mois) et je me demande si tu reçois bien les miennes. J'espère cependant que vous êtes toutes les quatre en bonne santé et que le petit frère est bien sage. M'as-tu envoyé un télégramme à ce sujet ? Quand tu m'enverras un télégramme, et pour les télégrammes seulement, pour que cela aille plus vite, tu mettras comme adresse : Cie CID SP84112 BM6 C/o BCM 7

Envoie-m'en un quand même au reçu de ce mot, cela me fera plaisir.

Hier soir c'était la Saint Jean. Les éclaireuses ont-elles fait un feu de camp ? Je pense toujours bien à vous toutes et je crois que tes oreilles doivent siffler souvent. As-tu reçu mes paquets en bon état ? Je pense que vous porterez avec plaisir les insignes que je vous ai envoyés, vendus en Angleterre et qui sont ceux que nous portons tous avec celui de la Division qui est en somme l'agrandissement de la France avec croix de Lorraine, que je t'ai envoyé aussi, mais avec des couleurs différentes. Bonsoir à toutes les quatre et une bise au petit frère, je vais préparer mon programme d'instructions pour la semaine mais j'espère qu'il ne me fera pas veiller comme hier jusqu'à 1 h ½ du matin. Je vous embrasse mille fois bien bien affectueusement comme je vous aime.

Georges

Bientôt un mois qu'on est ici. Vivement qu'on aille en France et que je te revienne ! Encore une bise pour toi.

Lundi 26 juin 1944 – 22 h

Ma petite femme chérie. Pense à ma joie aujourd'hui : j'ai reçu deux lettres de toi, plus une de Mme Bénais. Les tiennes sont des 30 et 31 mai, N°37 et 38. Celle de Mme Bénais du 30 mai.

Il me manque bien le N°36 mais je ne tarderai pas à l'avoir sans doute et en attendant je suis bien bien heureux de te lire et dans un moment, je vais encore dans mon lit relire tes si gentilles lettres. La lettre du 30 mai, mon chéri, m'a fait un plaisir fou. Tu as su m'ouvrir gentiment ton cœur et tu ne saurais croire le réconfort que cela m'apporte. Oui mon petit poulet je suis heureux de savoir combien tu m'aimes, je suis heureux que tu me dises tes peines, que je devine va, et que je connais bien puisque j'ai la prétention de bien te connaître.

Gaies ou pas gaies, j'aime toutes tes lettres et surtout j'aime ta façon habituelle de m'écrire : bien franche, bien droite et bien confiante comme si nos pensées ne faisaient qu'un. Et pourquoi pas en effet nous nous connaissons et nous nous aimons depuis si longtemps ? Je sais va que tu languis terriblement sans moi et quand tu ne me le dis pas, je sais lire entre les lignes de tes lettres. Il te manque auprès de toi, puisque je ne suis pas là, une bonne amie avec qui tu puisses te comprendre. Je sais que tu as Mme Videau et

Mme de Johannis, mais l'une n'a pas ton caractère et l'autre est quelquefois pénible à supporter. Qu'importe petit chéri, sois quand même heureuse de les avoir et je suis sûr que tes filles, même quand elles ne sont pas toujours gentilles, ce qui doit arriver rarement, apportent un peu de joie dans ta maison où je suis quand même toujours un peu présent n'est-ce pas ? Quand tu es contente, quand tu as le cafard, écris-moi vite et continue à te confier à moi, cela te fera du bien et je te comprendrai toujours.

Pour les retards de mes lettres je n'y suis absolument pour rien et tu vois que moi aussi je fais mon possible pour te donner bien souvent de mes nouvelles. Je n'ai quelquefois pas toujours le temps de t'écrire longuement car j'ai beaucoup beaucoup d'occupation depuis que je suis en Angleterre. Après ta lettre par exemple, et avant de me coucher, je dois signer 275 cartes d'identité pour les distribuer demain matin à 8 h moins le quart, à une demi-seconde par carte cela représente 1 à 2 h de travail. Et ceci n'est qu'un petit exemple. Au point de vue militaire je fais des choses que je n'ai jamais eu l'occasion de faire souvent : organisation de tirs ou manœuvres au canon, à la mitrailleuse, avec autos blindées, etc et parfois je t'assure qu'on a l'impression que les journées passent vite. Si encore on avait du beau temps, mais dans ce sacré pays, il pleut deux jours sur trois et on s'enrhume à tous moments : dire qu'on est en été et qu'il y a un an je crevais de chaud à Marrakech. Qu'importe, ce n'est pas ici que je viendrai prendre ma retraite et cela ne m'étonne plus que tout soit si vert !

En tout cas ne regrette plus du tout de m'avoir encouragé à partir de Marrakech ou de Safi. D'abord tu n'as fait que préciser ma pensée et ensuite ne vaut-il pas mieux être fier de faire son devoir, malgré les peines que cela nous occasionne que de rester tranquille pendant que tant de Français souffrent en France, que les prisonniers commencent leur 5e année de captivité, que tant d'autres prêchent du patriotisme en restant dans leurs pantoufles ou en palabrant en réunions plus ou moins publiques ! Non chérie tu m'as aidé à suivre mon devoir : j'en suis fier, je t'en suis reconnaissant et il faut que toi aussi tu sois comme moi. J'ai des périodes de cafard bien noir moi aussi, mais aussitôt je pense à toi, je sais que je dois être fier de toi et cela me passe vite.

Et puis à ces moments je concentre ma pensée et je revis tant de souvenirs passés en commun : un voyage, une arrivée à la maison, etc. Je n'ai plus alors l'impression d'être si loin de toi et je finis par être heureux en chassant ma peine. Je sais aussi que bientôt je reviendrai chauffer ta place mais pour cela il me faut attendre que l'été passé car en été madame n'aime pas ça... Enfin une lettre de toi me ragaillardit et au fond tout va bien dans l'ensemble même la vie sous la tente à laquelle je suis réhabitué. Après la guerre j'installerai une guitoune dans le jardin, à l'ombre du pêcher et j'y passerai ma vie. Lulu me jouera du clairon pour me réveiller, Paulette sera un caporal ou un sergent que je pourrai enguirlander de temps en temps, Jacquie sera mon ordonnance et toi mon chef de Bataillon. Pour compléter le tout, nous nous nourrirons qu'avec des conserves, jusqu'aux omelettes faites avec du lait en poudre, et nous boirons constamment des jus de fruits et un peu de bière à 20 francs le litre. Bien entendu on changera la Citroën contre une jeep, le chapeau mou par un képi et le petit frère montera la garde devant la porte du jardin. Ce sera rigolo hein Lulu ? ? Tu me demandes si je reçois bien toutes tes lettres, oui petit chéri, et pas une de censurée. Par ailleurs je t'ai répondu en son temps au sujet de la mort

de ma pauvre mère et de la lettre si affectueuse que tu m'avais envoyée à cette occasion : je préfère ne pas revenir sur un sujet si pénible.

Envoie une carte croix rouge à mon père puisqu'il est resté à Vals et fais-lui comprendre que je suis parti : comme cela il ne sera pas trop surpris le jour où, d'un coup de jeep, je pourrai aller lui dire bonjour. Car tout va bien et notre départ approche, puisque je partirai d'ici dans les derniers comme à Oran et je compte bien qu'on défilera bientôt sous l'Arc de Triomphe.

J'attends toujours la nouvelle de la naissance avec impatience et te télégraphierai dès que je le saurai. Je t'ai télégraphié hier pour te donner une nouvelle adresse. Au revoir petite chérie, je t'ai écrit longuement ce soir et j'espère que tu en seras heureuse.

Fais une grosse bise à toutes les filles bien sages et n'oublie pas Jean-François. Bientôt je vous enverrai un autre petit paquet et un mandat pour toi à la fin du mois comme charges de famille. Passe une bonne nuit et ne rêve pas trop à ton méchant mari qui, comme toi pour moi, te déteste profondément et pourtant t'aime tant une grosse bise de ton ...

Georges

Mardi 27 juin à 22 h 30

Mon cher petit chéri. Comment vas-tu depuis hier ? Es-tu contente toujours de recevoir souvent de mes nouvelles, mais attention de ne pas trop t'y habituer car il y aura forcément des moments où je te laisserai deux ou trois jours sans t'écrire et d'autres où le courrier de notre division ne partira pas d'une façon très régulière. En attendant j'en profite le plus possible et tu vois bien que je ne t'oublie pas. Demain par exemple je n'en dirai pas autant car je vais avec ma compagnie faire une manœuvre de nuit qui durera de 10 h du soir à 5 h du matin. Aujourd'hui encore grande journée de boulot et de pluie. Après souper nous avons fait un bridge à cinq avec le commandant et trois de nos officiers et... j'ai perdu 75F à un « half penny » le point. Comme il nous arrivera d'y jouer souvent, nous allons faire ensemble une cagnotte qu'on boira lorsqu'on sera en France, bientôt certainement car nous nous préparons consciencieusement et hâtivement. Le soir en effet on ne peut guère sortir d'abord parce qu'on ne sait que devenir dans l'unique rue de notre village bien moins sympathique que le précédent et parce que aussi nous sommes tout le jour en tenue de travail : guêtres, combinaison, et que, n'ayant pas le droit de sortir ainsi, nous n'avons guère de courage à se changer pour faire les cent pas sur la route nationale. En ce moment je t'écris bien sûr de ma gaitoune, les pieds dans mes pantoufles chaudes ayant sous mes mains un certain sous-main vert dans lequel se trouvent tes lettres, à droite et à gauche des tas de bouquins et de cartes militaires comme un grand chef d'État-Major, puis ta photo et celle de mes filles dans un petit cadre acheté par ici, la tente fermée malgré le jour mais parce qu'il pleut et fait froid, allumée et chauffée à la fois par une grosse lampe à gaz de pétrole prêtée par l'armée anglaise. Tu vois que j'ai fini pour m'installer dans ma gaitoune. Quant à mon lit, malgré l'absence de matelas remplacé par deux couvertures, j'y dors merveilleusement bien entre les draps que je t'ai volés à Safi que tu ne reverras peut-être jamais mais qui me permettent de dormir autrement mieux

que dans de simples couvertures. Je compte aller toucher ma solde demain ou après-demain et je t'enverrai aussitôt un mandat de 4000 francs pour rattraper un peu les charges de famille que tu dois rembourser à la DIP et en juillet je t'enverrai ce que je pourrai encore en plus de la délégation que tu auras à partir de ce moment-là et qui sera de 5 200 francs car ma première m'a été refusée comme étant trop forte. Tant pis pour toi, la différence me servira à entretenir mes petites « misses » et non pas « miss » comme tu écris au pluriel ! ? Surtout pas de souci de ce côté, ton méchant Georges te reviendra intact, fauché quand même mais tellement heureux de vous retrouver toutes plus le petit Jean-François dont j'attends toujours la nouvelle de la naissance avec tant d'impatience. Dans tes lettres reçues hier — rien aujourd'hui — tu me parles du ravitaillement de Safi, j'espère que tu te débrouilles quand même et que les de Johannis te rendent bien service à ce sujet. Je regrette souvent de ne pouvoir t'envoyer un peu de ce que je mange ou de ce que je vois dans ce pays où les confitures, le beurre, etc... sont à profusion. Le courage du sieur Pillot assommé par Mme Dumont me fait bien rire. Quant à Pandelé, c'est très gentil à lui de ne pas être venu te donner de mes nouvelles alors que je le lui avais demandé. Enfin peu importe, ce n'est pas avec de telles gens qu'on gagnera la guerre. D'accord, j'accepte à l'avance toutes les misères que tu promets de me faire à mon retour... mais attention, il ne pourrait bien que je revienne comme un vrai guerrier et après les bombardements, les coups de fusil, les mines, etc... et je me demande si je pourrais vraiment être bien effrayé des misères que tu te proposes de me faire. Oh puis je préfère te demander l'armistice avant de venir et si tu ne me l'accordes pas, je reste dans ce superbe pays que je trouvais si beau à l'arrivée et où il fait si « bon » à la fin juin, qu'est-ce que cela doit être en hiver. Pendant ce temps, je pense que mes grandes filles fréquentent assidûment le Club Nautique ou la plage. J'espère aussi que mon Jacquou va apprendre à nager cette année mais pas encore pour Jean François car c'est vraiment un peu trop tôt, n'est-ce pas petite Jackie ? Attention quand même de ne pas oublier que je veux des filles bien savantes qui réussissent plus tard à leurs examens et qu'il faut pour cela travailler un peu, souvent, pendant les grandes vacances. Je m'arrête maintenant car j'ai sommeil et mon lit de camp est trop près de moi pour se faire oublier, d'autant plus que couché chaque jour à 11 h ½ ou minuit, je suis toujours debout à 7 h et il n'est nullement question de sieste. T'ai-je dit qu'ici notre heure était en avance d'une heure sur la tienne ? Une grosse bise à toute la petite nichée sans oublier le petit moineau dernier né et mille bien grosses caresses à la mère poule.

Jeudi 30 juin 1944

Mon petit chéri,
j'ai reçu ce soir ta gentille lettre N°16, si bien qu'il ne m'en manque aucune des tiennes jusqu'au N°37. Celle-ci était allée se promener au génie sans aucune raison et je vais faire comme toi « rouspéter ». Je ne t'écrirai pas longuement ce soir, car il est 11 h et j'ai sommeil. On a fait un grand exercice qui a duré toute la nuit et j'ai à peine dormi trois heures.

Je vous ai envoyé ce matin un deuxième colis contenant : deux bouteilles de talc pour Jean-François, deux chocolats Tootsie que tu aimes bien, neuf petits chewing-gum et deux

gros, un paquet de bonbons, dix tablettes de chocolat entre lesquelles j'ai mis un billet de 100 francs algérien qui ne me sert de rien ici et qui est bon au Maroc, et un petit carnet pour toi puisque je t'avais oublié la dernière fois. Tu me diras si ces deux colis t'arrivent en bon état et si tu veux que je recommence quelquefois.

Je t'envoie ci-jointe une lettre du Commandant Delage, toujours très sympathique. Je suis content de ce que tu me dis de Paulette et j'espère qu'elle continuera à bien travailler en classe et que, même pendant les vacances, elle ne perdra pas trop de temps, car il est nécessaire qu'elle arrive à quelque chose plus tard, ainsi que Lulu d'ailleurs qui, j'y compte bien, en oubliant les occupations de sa première communion, sera une grande fille bien studieuse.

Formidable le prix de ses souliers, comme tu as raison de ne pas être satisfaite d'un pareil état de fait, alors qu'ici, dans ce pays qui pourtant a souffert de la guerre, les marchandises existent toutes à des prix non pas bas mais au moins raisonnables. Et il faut voir les vitrines comme elles sont bien achalandées. Malheureusement, je te l'ai dit, impossible pour nous ou presque d'acheter. « Le manuel général » est, je crois, dans la vieille malle sous l'escalier de la cave, ou dans une caisse, ou sur l'étagère, mais toujours sous le même escalier.

Marrant « La nuit à l'ouest » de Lulu ! Il n'est pas possible que Mlle Colomb ait téléphoné le 21 mai puisqu'elle était sur le même bateau que moi qui est parti d'Oran, ou plutôt de Mers el Kébir, le samedi 20 mai : cela devait être quelques jours avant. Je ne l'ai pas revue depuis qu'on est ici. Je t'ai envoyé un télégramme pour que tu aies ma nouvelle adresse ; j'espère en recevoir bientôt un de toi avec l'annonce de la naissance de notre petit Jean François et aussi celle de ta bonne santé. Je pense bien souvent à vous tous et tes oreilles doivent siffler souvent.

Excuse-moi de ne pas te faire une bien longue lettre. Demain je pars dans une grande ville au bord de la mer avec deux lieutenants, en jeep, pour des achats et diverses affaires de service. Nous partirons vers 10 h le matin et rentrerons le soir vers 9 ou 10 h, car on n'a pas le droit de rouler après. Je te raconterai cela dans une prochaine lettre. J'espère qu'il fera beau, car il a plu toute l'après-midi aujourd'hui.

Bonsoir petit poulet, je t'embrasse mille fois, bien bien tendrement comme je t'aime. Une grosse bise aux filles et à Jean François de leur papa.

Samedi 1er juillet 1944 23 h

Mon cher petit chéri,

Voici une lettre qui s'annonce comme devant être un peu longue, puisque demain dimanche, le vaguemestre ne va pas à la poste et j'en profiterai pour la continuer demain. 1er juillet aujourd'hui, heureuse date où nous étions en vacances régulièrement et qui me rappelle tant de bons souvenirs ! J'ai peine à croire ici qu'on est au 1er juillet, avec le temps pluvieux qui n'en finit pas et qui nous oblige à avoir deux poêles matin et soir sous la tente où nous mangeons.

Ce soir nous avons fait un bridge et j'ai perdu encore 52F. Nous faisons une cagnotte, déjà riche de 800 francs et plus, que nous nous proposons de bouffer ensemble quand on sera en France. Je te raconterai cela lorsque le moment sera venu, sans doute bientôt, car nous préparons chaque jour notre départ, mais celui de mon unité n'aura sans doute pas lieu avant le début du mois anniversaire de notre mariage. En attendant, ce fameux front en France existe bel et bien et il nous tarde à tous d'y participer. J'espère bien qu'à ce moment-là on vous fera savoir par les journaux que notre belle division y est engagée, et ce ne sera pas pour rire.

Ce matin je t'ai envoyé un mandat de 4000 francs. Ce qui fait, en résumant et pour ne pas t'embrouiller, que je t'ai envoyé d'Angleterre deux mandats, un de 5000 francs il y a quelque temps, et celui d'aujourd'hui de 4000 francs. Fin juillet je fouillerai encore mes fonds de tiroirs pour t'envoyer encore de l'argent, car la DIP a dû te demander le remboursement des charges de famille depuis le 1er janvier et il faut t'exécuter. N'oublie pas de demander la prime de naissance pour le petit Jean François, si le petit oiseau est là, en envoyant un bulletin de naissance (n'oublie pas de m'en envoyer un à moi aussi).

Il me reste à peine 2000 francs pour le mois de juillet, mais je tâcherai de me débrouiller car, à part la popote, la NAAFI et quelques sorties, je ne fais pas de gros frais. Et encore, la popote est moins chère qu'à Témara, grâce aux rations gratuites, et ne coûte guère plus de 25F par jour, dont la plus grosse dépense est la bière pour remplacer le pinard. De temps en temps, nous allons boire un petit whisky à l'unique bistrot du village, mais pas trop souvent, n'aie pas peur.

Il est vrai que j'ai fait une grosse dépense de 2000 francs ce mois-ci, car j'ai commandé une autre tenue française (veste et pantalon), car notre grand patron veut que tous ses officiers soient rutilants en tenue française pendant notre séjour en France, l'américaine ne servant que pour les jours où l'on est au travail ou en campagne. J'utiliserai aussi la tenue que tu as dû m'envoyer pour la semaine, car je préfère être en culotte pour mon boulot. On nous a donné à chacun 24 tickets nécessaires pour avoir le tissu et la confection, en nous faisant donner notre parole que nous ne les utiliserons pas pour autre chose. Ne m'en veux pas trop petit poulet, cela me fait plaisir d'abord, et c'est ensuite presque une obligation morale pour faire comme les autres. Si elle est bonne en fin de guerre, je pourrai toujours la revendre car je ne crois pas que c'est en France qu'on trouvera beaucoup de tissus pour tous ceux qui resteront dans l'armée (pas moi). Et puis il faudra bien que ton capitaine de mari soit beau pour défiler dans Paris et pour aller voir nos parents dans l'Ardèche.

Que de raisons je trouve pour me faire pardonner, mais en ai-je besoin d'autant ? Après cet effort littéraire pour avoir ton approbation, je vais m'arrêter et me coucher en pensant à toi. Demain je te raconterai la petite sortie que j'ai faite hier avec deux de mes lieutenants. Bonsoir, petit poulet et bonsoir mes grandes filles et mon petit Jean François ; je vous fais une bien bien grosse bise à tous les cinq. À demain.

Dimanche soir

Bonjour à tous, qu'avez-vous fait aujourd'hui, dimanche ? J'espère que vous avez du meilleur temps qu'ici car il a plu encore toute la journée et notre camp est littéralement transformé en marécage de boue : dire qu'on est au mois de juillet ! Ce matin on a passé quand même notre temps au travail : exercice, en vue du départ, de chargement de nos camions, pour voir si tout ira bien le jour du départ.

Comme pour venir ici, je partirai en vrai guerrier : casque sur le crâne, revolver, masque à gaz, trousse à pharmacie à ma ceinture, nourriture rations et boîtes pour deux jours dans la musette, sac marin sous un bras avec mes vêtements « bien pliés » dedans, « bedding roll » (lit et enveloppe) sous l'autre, et bien entendu mes souliers « Roosevelt » et mes épouvantables guêtres, qui ne valent pas les bons leggings de l'armée française. Mais on a le temps d'en reparler, car on ne connaît pas encore les décisions prises.

Après-midi on a joué au bridge et j'ai gagné (le commandant a pommé 250 francs !) puis j'ai fait un tour dans le village avec le lieutenant Lenay. On est allé bavarder un peu avec l'instituteur du village, moins sympathique que celui de mon ancienne résidence. Ce soir on a mangé : soupe, poulet frigorifié rôti d'Amérique, pommes de terre sautées, nouilles, salade, riz au lait sucré, oranges d'Amérique et fraises d'Angleterre. Tu vois que ce n'est pas mal et j'aurais bien voulu vous faire goûter un peu au dessert. Il est vrai que la table ici est un de mes rares plaisirs.

Et voilà une autre semaine de passée : plus d'un mois que je suis en Angleterre ! Avant-hier je suis allé avec les sous-lieutenants De Bodard et Couteau en ville. Partis en jeep vers 10 h, nous avons passé la matinée à faire des courses : cadenas, calots bleus à liseré rouge (c'est ma coiffure officielle puisque j'appartiens au Régiment du Tchad), papiers divers, etc. À midi nous avons mangé au restaurant. On nous a apporté un menu formidable et nous avons commencé par demander un homard à la mayonnaise (coût 40 francs par tête de pipe) puis quand on a demandé le second plat on nous a ri au nez car ici à midi on ne peut prendre qu'un plat dans les restaurants. On est sorti pas très contents et après-midi on a couru chez le tailleur pour la confection de nos tenues, que tous d'ailleurs nous nous faisons faire. Puis on a visité un peu la ville : gare, port, etc...

C'est d'ailleurs celle où je me suis rendu déjà une ou deux fois. À 5 h on avait fini et on est rentré au restaurant à nouveau. Cette fois-ci on a mieux mangé, mais les repas sont chers (environ 70 francs par personne), et les plats sont loin d'avoir le goût de la cuisine française, surtout celle de ma petite femme. Boisson : thé et eau. Après on a bu au bistrot « White House » deux tournées de whisky et on était de retour vers 21 h, moi toujours au volant bien entendu. J'oubliais qu'on avait acheté deux tonneaux de « beer » à la « brewery » pour notre popote. Cela nous a fait du bien de sortir un peu et redonne du courage pour les jours suivants. J'y retourne jeudi matin pour essayer la tenue mais en vitesse car nous partons le jour même, à pied même s'il pleut, pour deux jours de manoeuvres et de tirs à 35 Km d'ici, où nous coucherons sous nos petites guitounes individuelles, hautes de 60 cm à peine : ce sera très confortable, d'autant plus qu'on ne peut y mettre de lit à l'intérieur et qu'il faut coucher par terre !

Aujourd'hui j'ai acheté mes rations de NAAFI : chocolat, chewing-gum, cacahuètes en boîtes, que je mets précieusement de côté pour mon prochain colis, car c'est pour vous

que je prends tout cela mais je voudrais savoir si mes paquets sont bien arrivés. Et voilà toutes mes nouvelles, j'espère que ma longue lettre t'aura fait plaisir mon petit chéri, et que tu me pardonneras au sujet de ma nouvelle tenue... J'attends maintenant avec impatience le nouvel arrivage de courrier pour avoir des nouvelles de « mon fils » et de sa maman, bonnes je l'espère car je suis souvent un peu angoissé à ce sujet.

Une grosse bise à toute la petite famille, et pour toi mille grosses caresses de ton méchant mari que tu détestes et qui t'aime bien beaucoup.

Lundi 3 juillet 1944

Mon petit chéri,

Encore une belle journée de pluie incessante qui m'a obligé à rester tout le jour sous la guitoune pour faire des paperasses, et pas de nouvelles de toi. Mais j'ai appris que du courrier était arrivé en quantité industrielle et je crois qu'on aura des lettres demain : espérons que mon paquet sera bien gros.

Je t'ai envoyé aujourd'hui mon troisième petit colis de NAAFI contenant : neuf tablettes de chocolat, un pot de crème (la même que celle des Gabanelle), une boîte de cacahuètes, un paquet de biscuits, deux chewing-gum et un paquet de cigarettes Camel. Je voulais bien attendre que tu m'annonces l'arrivée des autres, mais tant pis je risque le coup et je t'en enverrai encore un de ces jours, car cela ne me sera peut-être plus possible lorsque je serai en France.

Je viens d'écrire trois lettres : une pour les Bénais, une pour Clifford et une pour le commandant Delage. Ces jours derniers j'ai envoyé aussi une carte à Maurice, aux Gabanelle et à Lucien. Tu vois que je n'oublie personne, et surtout pas toi, petit poulet.

Aujourd'hui je ne te raconterai pas grand-chose, car je n'ai rien de bien nouveau à t'apprendre depuis hier. Ah si ma nouvelle unité va s'enfler terriblement, multipliée par six ou sept, à cause de nouveaux renforts qu'on attend d'Afrique du Nord et de Normandie, et il y aura près de 75 ou 80 officiers après. Je ne sais pas ce que je vais devenir là-dedans, mais nous sommes obligés de tout transformer et peut-être allons-nous changer de camp, car il n'y aura pas assez de place ici pour tout le monde. Ce déménagement aura lieu un de ces jours, mais ne changera rien à mon adresse.

J'espère que demain ou après-demain j'aurai de tes nouvelles et de celles de la naissance de mon petit Jean-François. Tout doit être fini maintenant puisque demain c'est le 4 juillet, et je pense même que tu as dû sortir de la maternité. Tu dois être bien occupée à la maison avec tout ton petit monde, mais comme tu es bien plus légère, tu dois avoir cependant un bon moral. Fais bien attention à ne pas commettre d'imprudences et à ne pas faire la femme trop forte avant d'être bien rétablie.

Et dire que je n'ai pas été près de toi à ce moment-là ! Je pense que Paulette et Lulu, maintenant en vacances, t'aident beaucoup et sont bien sages avec leur maman. Et mon petit Jacquou ? Je parie qu'elle aime bien son petit frère et lui apprendra à faire beaucoup

de risettes. Ce doit être le gâté de la maison et tout le monde doit être en admiration devant lui et à ses petits soins !

As-tu des nouvelles de Lucien ? Il doit être mobilisé maintenant, mais où ? Je pense que tu n'auras personne de Marrakech dans ta maison au cours de cet été, car avec ton petit monde tu dois avoir assez de soucis et tu n'as pas besoin de t'en ajouter d'autres.

Ce soir je ne t'écris pas longuement, car il va être l'heure de manger. Demain je me rattraperai si j'ai une lettre de toi. Je vous embrasse toutes les quatre et Jean-François mille fois bien bien affectueusement. Soyez tous bien sages et écrivez souvent à ce papa chéri qui vous aime bien et languit bien un petit peu loin de vous tous, mais bientôt on se reverra, et alors...

Une grosse bise pour toi petit poulet.

Jeudi 6 juillet, 23 h

Mon cher petit chéri,

Ma lettre ne sera pas très longue aujourd'hui et tu ne m'en voudras pas trop quand tu sauras que j'ai beaucoup, énormément de travail depuis deux jours et que je suis crevé. La raison en est que nous avons changé de camp. Le tout a été décidé très vite à cause d'un important renfort qui nous arrive demain matin à 6 h, ce qui va m'obliger à me lever de bonne heure, et depuis 48 h nous aménageons nos baraques pour recevoir tout le monde : lits à monter, paillasses à remplir de paille, cuisines à préparer, ce n'est pas une petite chose quand il s'agit de plus de quinze cents personnes.

Aussi ce soir ai-je hâte d'être au lit et d'en « écraser » mais comme je ne t'ai pas écrit de deux jours, je ne veux pas te laisser en souci sur mon compte. Au contraire, ce changement nous réjouit. Nous quittons la boue, le bled et la guitoune pour retrouver des pelouses, des baraquements fort bien aménagés et la ville, puisque nous sommes dans les faubourgs mêmes de la grande ville où je suis allé quelquefois.

Ma chambre est une immense pièce tenant le tiers d'une baraque, avec électricité, lit à une place et matelas, téléphone, salle de bains et six fenêtres toutes petites. Il ne manque que l'armoire à glace. La cuisine du deuxième camp est formidable : immenses fourneaux, frigidaires, salles et machines de pâtisserie, on se croirait dans les cuisines d'un grand palace ou d'un énorme bateau. Et tout à l'avenant, bien entendu.

Pour l'instant je suis un grand caïd puisque je commande le camp, mon commandant étant à trois kilomètres de là dans un autre camp encore plus grand, mais peut-être que cela ne durera pas avec les gars qui arrivent et sans doute des officiers plus âgés que moi. Je te raconterai cela dans ma prochaine lettre et te décrirai mieux mon installation. Je ne t'écrirai sans doute pas avant dimanche, ne m'en veux pas.

Je n'ai pas de nouvelles de toi mais j'espère que les lettres arriveront avec ce renfort. Bonne nuit, mille bien grosses bises. Je t'aime bien beaucoup et je t'embrasse...

Lundi 10 juillet, après-midi

Mon cher petit chéri,

Plus on est un grand chef, et plus on a du travail qui vous empêche d'écrire souvent à sa petite femme. Depuis trois jours en effet, je suis un grand chef, hum ! hum ! Je commande seul deux compagnies d'infanterie, plus une section auto, et par conséquent le camp entier où nous sommes installés. J'ai sous mes ordres trois lieutenants, deux sous-lieutenants, cinq aspirants, tu te rends compte ! Mon commandant m'a fait confiance pour cela et je suis heureux à ce point de vue.

Mais par contre j'ai énormément de travail et de responsabilités, et depuis trois jours, levé à six heures, couché à onze heures ou minuit je ne me suis pas arrêté de faire des inventaires, d'organiser l'ensemble, car j'ai ainsi plus de cinq cents soldats à diriger. Peu à peu tout se tasse, aujourd'hui cela va déjà mieux et je crois que demain ou après-demain la machine pourra tourner rond. Peut-être mon grand commandement ne durera-t-il pas, mais enfin j'en suis heureux et sois certaine que je ferai du bon boulot à ce sujet, car il ne s'agit pas de prendre tout à la rigolade, lorsque le moment approche pour nous de nous diriger vers la France.

Je t'ai décrit un peu dans une dernière lettre notre camp : il est magnifique et dépasse de cent coudées n'importe quel camp militaire français. Les Anglais sont aussi sympathiques là qu'ailleurs et déjà un ménage voisin du camp, avec qui j'ai bavardé quelques minutes hier soir, m'a prêté un poste de TSF pour la popote des officiers pendant notre séjour au camp. Je ne suis pas encore sorti en ville, mais lorsque j'aurai le temps cela sera très facile, car les autobus à deux étages passent tout le temps, toutes les deux ou trois minutes, devant l'entrée du camp pour joindre le centre de la ville, dont nous sommes séparés par une jolie, très jolie banlieue de villas et de petits magasins.

Un défaut cependant, les villas sont toutes les mêmes, et heureusement qu'il n'y a pas trop d'alcool dans ce pays, car je me demande comment un homme ivre ferait le soir pour reconnaître sa porte. Les piétons aussi sont nombreux et les curieux devant notre camp ne manquent pas, au grand désespoir d'ailleurs de mes sentinelles à qui il est interdit de parler. Les femmes aussi sont plus jolies et plus nombreuses qu'à nos anciens villages, on sent déjà la ville, mais je me suis juré d'être sage toujours en attendant la vie civile, et je sais que tu as confiance en moi sans avoir besoin d'insister. Oh puis zut, j'ai autre chose à faire et n'ai pas le temps de penser à autre chose qu'à ma petite femme que j'aime bien et à mes gosses qu'il me tarde de revoir. Les misses et les women ne m'intéressent pas, je préfère ma petite blonde à moi, même lorsqu'elle me dit que je suis un méchant mari et qu'elle me déteste.

Ce qui m'ennuie aussi beaucoup, c'est que je n'ai toujours pas de nouvelles de toi depuis tes lettres de fin mai. Même pas un télégramme m'annonçant la nouvelle de la naissance de mon fils. Bon Dieu, c'est à croire que la cinquième colonne joue encore pour retarder l'arrivée de nos lettres !!! J'ose espérer cependant que tout s'est bien passé et que tu es bien portante maintenant, que notre fils est bien beau et qu'il te ressemble pour cela. Je

l'aime déjà beaucoup sans le connaître, et peut-être un jour pourras-tu m'envoyer une photo.

Mes grandes filles et Jacquou, l'amour de son papa, passent-elles de bonnes vacances ? Je pense qu'elles n'ont pas le mauvais temps que nous avons ici et qu'elles profitent bien du Club Nautique, de la plage et du soleil. Et je suis sûr que mon Jacquou va apprendre à nager cette année ! Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles, un mois et demi pour recevoir des lettres, qu'est-ce que ce serait si j'étais à l'autre bout de la terre !

Hier soir j'ai acheté pour toi une petite boîte de poudre de riz, à côté du camp, « Evening of Paris » (soir de Paris). Je te l'envoierai avec un prochain paquet. Au revoir, petit chéri, écris-moi toujours bien souvent, car tes lettres finiront bien par arriver et je serai si content d'en avoir beaucoup ! Une bien grosse caresse à mes filles et au petit Jean-François de leur papa, et pour toi bien sûr les meilleures de ton petit mari qui t'aime beaucoup, beaucoup. J'ai hâte de te demander un petit sourire !

Le 14 juillet à 21 h

Mon cher petit chéri,

Hurrah ! Hurrah ! Ce matin je reçois ton télégramme m'annonçant la naissance de Jean-François, deux heures après un autre télégramme m'annonçant que tout allait bien, daté du 6 juillet, et en même temps... dix-sept lettres de toi ou des filles. C'est maintenant un bien chic 14 juillet pour moi et je n'attendais pas autant de bonnes nouvelles. Merci, mon petit chéri, de m'avoir donné ce fils que je voulais tant, merci de me l'avoir si gentiment donné. Tu ne peux imaginer ma joie : aujourd'hui à midi je me suis ruiné à notre popote pour arroser cette bonne nouvelle et je suis encore tout étonné ce soir de cette si agréable surprise, attendue certes, mais à laquelle je n'osais croire. Je suis sûr que c'est un beau petit bébé et qu'avec ma petite Jacquou, cela fera une paire de bons amis. J'attendrai maintenant avec plus de patience de tes nouvelles. J'espère, mon chéri, que tout s'est bien passé après ta lettre du 4 juillet et que maintenant tu es debout, contente et en bonne forme, sans plus du tout de fièvre.

Le nourris-tu, ce fils, ou trouves-tu de quoi lui donner à téter, comme lait concentré ? Donne-moi vite tous ces détails qui m'intéressent et qui me font regretter de ne pas être auprès de toi en ce moment. Je suis content que tout le monde ait été bien gentil pour toi, et aussi que tes filles t'aient bien aidée. Et dire que moi je n'étais pas là, et j'étais loin de me douter que cela soit pour le 30 juin, car je l'attendais plus tôt, ce fils. N'as-tu pas oublié de faire mettre ton trait d'union en le déclarant à M. le Maire ? Et penses-tu à m'envoyer un bulletin de naissance ? Non, est-ce bien vrai que je l'ai, ce fils ? Merci encore, mon petit chéri, et n'oublie pas que je te dois un chic cadeau à cette occasion !

Je n'en reviens pas encore et je voudrais que tu voies ma joie et aussi mon énervement. Je n'ose plus être inquiet à ton sujet puisque ton télégramme du 6 me donne de bonnes nouvelles, mais je t'en prie, sois bien prudente pour me garder une petite Yvonne bien portante et bien heureuse de retrouver bientôt son méchant mari. Ce soir je ne répons

pas à tes lettres ni à celles de mes filles car je dois les relire dans mon lit dans un petit moment. Ce sera pour demain, car je suis trop énervé pour le faire.

Un mot cependant pour féliciter mon Jacquou de sa jolie copie sur « Fanette » avec le beau dessin de Paulette, et féliciter ma Lulu pour sa communion à laquelle j'aurais bien voulu être.

Ce Jean-François est déjà un amour puisqu'il a eu la bonne idée de naître dans l'après-midi au lieu d'embêter sa maman pendant la nuit. J'espère qu'il te laisse dormir maintenant et qu'il est bien sage. Ta dernière lettre reçue porte le N°56, celle d'avant le N°55 et celle d'avant le N°47. Il me manque donc sept lettres de toi que j'espère recevoir bientôt, car je suppose que notre courrier a été réorganisé et c'est pourquoi j'ai eu tes dernières lettres si vite, ainsi que ton télégramme passé par Alger.

Merci aussi de m'écrire si souvent, continue à le faire, petite chérie, car je guette chaque jour mon vaguemestre avec impatience et je suis trop heureux de retrouver une lettre de mon petit poulet. J'espère maintenant que tu as compris où j'étais et je n'insiste pas. J'en ai encore pour un moment, car je ne serai pas engagé avec ma division, mais seulement quelques semaines après son débarquement. Que cela puisse te consoler, d'ailleurs je fais du bon boulot pour l'instant et je t'assure que je ne chôme pas avec la boîte que je dirige et mes cinq cents bonshommes.

Lorsque tu fais ton café, tu fais bouillir de l'eau dans une casserole. Lorsque cette eau est terminée, tu en reprends un peu et ainsi de suite. Je fais partie de cette eau susceptible d'être prise à retardement mais certaine d'être utilisée avant la fin du café. Et bien sûr nous nous trouvons tout près de la casserole pour que le fond de celle-ci ne brûle pas. C'est pourquoi nous nous tenons tout près d'elle. Pour l'instant nous sommes toujours ici et même lorsque ma division partira j'en aurai encore pour plusieurs semaines, tant qu'Eugène ne bougera pas. C'est bête mais c'est ainsi car je suis arrivé trop tard, alors que la casserole était déjà pleine.

Aujourd'hui, 14 juillet, double jour de fête pour moi. À midi j'ai invité à notre popote deux capitaines anglais et la gardienne du camp. Grand dîner autour d'une table en V des fleurs partout, le portrait de De Gaulle et une immense croix de Lorraine devant nous. J'ai fait participer deux sous-officiers à cette petite manifestation et tout le monde était réjoui, mais encore moi le plus. J'ai même offert du vin d'Algérie, ordinaire à 120 francs la bouteille, et cela ne nous a pas empêchés de travailler comme les autres jours, car on n'a plus de temps à perdre maintenant... J'ai étrenné aussi ma nouvelle tenue, pas formidable, mais tout de même plus attrayante que l'américaine et si je n'avais pas décidé de t'écrire un peu ce soir, je me sentais tellement joyeux que je serais sorti volontiers en ville, mais j'aurais été capable de faire des conquêtes... (méchant mari, va !)... J'ai été stupéfait de l'histoire Gaign et j'espère qu'il s'en tirera. Tiens-moi au courant. Comme tu as bien raison de dire qu'une vie simple est bien préférable à tout ! Ce sera toujours la nôtre, veux-tu et tu verras comme nous serons heureux !

Je t'envoie un petit colis de bonbons, de chocolat, etc... mais pas de cadeaux, car je suis fauché en ce moment et j'ai peur de ne pas arriver à la fin du mois et puis je ne puis

t'envoyer quelque chose de précieux dans un colis non recommandé. Je me rattraperai bientôt, va, et ne m'en veux pas, et je n'oublierai pas la poupée de mon Jacquou et les billes de Jean-François !

Je suis content que tu aies enfin reçu mes lettres et j'espère qu'elles t'arriveront régulièrement maintenant. Ici, les officiers censurent eux-mêmes leurs lettres et on ne doit écrire que sur un côté. Au revoir, petit chéri, bonne santé. Fais de grosses bises à tout ce petit monde, et beaucoup à mon Jacquou et à mon petit Jean-François pour leur papa qui les aime bien. Remets-toi vite, vite. Je te remercie encore et je t'embrasse mille fois bien bien tendrement en te disant encore que je t'aime beaucoup, beaucoup et que tu es toujours avec moi car mes pensées, autres que celles de mon travail, ne s'échappent guère de mon petit poulet. Bonsoir, chérie.

Samedi 15 juillet 1944 15 h

Mon cher petit chéri,

Je t'écris de mon bureau entre deux boulots.

Comment vas-tu aujourd'hui ? Ce matin, j'ai reçu la spirituelle lettre de ma Lulu du mercredi 5 juillet et elle m'a fait bien, bien plaisir, avec l'acte de naissance de mon petit Jean-François. Je vois que c'est un gentil petit bébé et qu'il est déjà le gâté de la maison. Mais n'est-ce pas naturel ? Il me manque toujours un certain nombre de lettres de toi, mais je suis content tout de même, car les plus intéressantes me sont arrivées. Je suis content de savoir qu'au fond tout s'est bien passé et maintenant tu dois avoir retrouvé un peu de ta forme et ta ligne d'antan.

Qu'est-ce que tu t'envoies comme Basma, petite gourmande ? Tu ne peux imaginer comme je suis heureux de tout, de mon fils, de tes lettres si gentilles, des gentillesses des de Johannis et de Mme Videau, et aussi la bonne volonté de mes grandes filles et de mon Jacquou. Moi aussi je les récompenserai dès qu'il me sera possible d'envoyer des colis recommandés.

En attendant, j'ai envoyé hier un petit colis, qui doit être le quatrième. Le cinquième est prêt aussi et partira lundi ou mardi, mais je voudrais bien savoir si tu les reçois régulièrement. Tout ce que je mets dedans sont des choses que j'achète à la NAAFI chaque semaine et qu'au lieu de manger ou d'utiliser moi-même je préfère vous envoyer. Je ne garde que mes cigarettes, que je fume d'ailleurs sans arrêt, ce qui ferait le désespoir de ma femme si elle était près de moi...

Que peut bien te dire madame Bénais pour t'avoir ainsi fait pleurer ? Envoie-moi donc sa lettre, elle ne se perdra pas et je te la retournerai aussitôt. Pauvre Lulu, à qui maman refuse une indéfrisable, un autre petit frère ! Viens avec moi, Lulu, et on ira faire les magasins ici ensemble, mais apporte toutes tes économies...

Comment as-tu fait pour avoir une voiture ? As-tu celle que t'avait promise l'amie de Mme Videau ? J'espère qu'après vous pourrez sortir souvent au bon soleil du Club. Ici, il fait bien beau aujourd'hui et cela me donne envie d'aller me promener. Malheureusement, j'ai toujours un travail fou et mon nouveau camp commence à peine à s'organiser. J'espère

cependant que dès la semaine cela ira mieux et que j'aurai un peu plus de tranquillité avant le grand départ qui, j'en suis sûr, ne se fera pas pour moi avant le mois d'août.

Un de ces jours, je te parlerai un peu de mes officiers. Il en est un, un jeune aspirant très sympathique, marié à une jeune femme de Meknès, fille du patron de l'épicerie située au bas de l'immeuble où habitent les parents de Mme Jean. C'est un gentil petit copain qui me fait oublier Seris, que je n'ai pas revu depuis le départ de mon premier village.

Je m'arrête de t'écrire, car on me dérange à chaque instant. As-tu reçu mes deux mandats ? Au revoir, petit poulet, une grosse bise à toute ma petite famille, et n'oublie pas mon petit Jean-François. Je vais essayer de trouver un rouleau de pellicules, mais ce sera difficile. Demain dimanche, je t'écrirai longuement. Je t'embrasse bien, bien tendrement.

[*en marge* : Ce doit être rigolo les concerts de Jean-François et de Pierre ?]

Dimanche 16 juillet, 16 h

Mon cher petit chéri,

C'est dimanche aujourd'hui et il fait exceptionnellement beau, puisque malgré quelques nuages dans le ciel, il fait presque chaud. J'ai bien travaillé ce matin, puis après-midi je me suis bien lavé, habillé de propre et même de neuf, puisque j'ai pris une belle tenue neuve, et après t'avoir écrit j'irai faire un tour en ville, seul ou avec un des officiers qui sont avec moi. Ce n'est pas difficile d'aller en ville ici, puisque nous sommes dans la banlieue d'une grande cité et que les cars et tramways passent sans arrêt devant notre camp. Je rentrerai vers 7 h 30 ou 8 h pour dîner et cela me donnera l'illusion d'avoir passé un bon dimanche, que je préférerais tant passer avec toi.

Que faites-vous aujourd'hui, tous les cinq ? Paulette et Lulu sont peut-être aux Éclaireuses, pendant que mon Jacquou s'occupe du petit frère. Est-il toujours bien mignon, ce petit Jean-François ? Je voudrais bien pouvoir l'admirer pendant quelques minutes au moins. Et sa gentille petite maman, comment va-t-elle ? Tu es certainement debout à trotter dans ta maison et sans doute heureuse de pouvoir te remuer à ton aise. De ma chambre d'où je t'écris, près des maisons du patelin, j'entends un tout petit bébé qui piaille en ce moment même et cela me fait sourire : il faudra que j'aie le voir.

J'ai déjà fait demander un rouleau de pellicule pour t'envoyer, mais hélas c'est non pour l'instant et il faudra que je cherche encore si je vais en ville cette semaine. J'irai sans doute exprès d'un coup de jeep demain matin entre 11 h et midi. Ici je ne connais pas de famille anglaise, mais la gardienne du camp m'a dit ce matin que plusieurs familles désireraient nous recevoir individuellement, et je vais essayer d'en profiter, car cette vie militaire n'est pas très gaie et je ne suis pas près d'être engagé dans la bataille avec mes troupes. Les autres unités pourront bientôt signer Eugène leurs lettres, en particulier Mlle Colomb, mais moi il me faudra attendre encore et, avec la « maintenance infantry » que je commande, j'ai le temps d'apprendre l'anglais. J'espère bien cependant être en France pour ton anniversaire et tu sauras bien le comprendre dans mes lettres.

Toujours pas reçu tes lettres en retard, mais j'espère qu'elles ne tarderont guère. J'ai reçu en retour une lettre que j'avais envoyée à Yves d'Oran « avec inconnu » car je l'avais expédiée à l'adresse Eckmühl que tu m'avais donnée lorsque j'étais à Témara. Quant à ton paquet de lettres, je l'ai déjà relu de nombreuses fois. As-tu reçu mes quatre colis et mes deux mandats ? Demain je vous enverrai encore un colis contenant : une serviette, cinq paquets de biscuits, une boîte de cacahuètes, trois mouchoirs, une pastille pour la gorge, deux chocolats, une savonnette, trois paquets de bonbons, un peigne et une brosse pour les cheveux de Jean-François. Mais je crains toujours que mes paquets ne t'arrivent pas.

J'ai reçu une longue et très gentille lettre de Lévesque, qui me donne des nouvelles de mes élèves de Marrakech. Tu as bien fait de faire l'ignorante au sujet de ma bagnole et tu n'es pas obligée de lire le journal, n'est-ce pas ? N'oublie pas d'envoyer un bulletin de naissance à la DIP en demandant la prime de naissance pour notre fils. Tu as bien fait, au fond, de ne pas m'envoyer ma tenue, mais en septembre, si la guerre n'est pas terminée, je te demanderai de le faire, car pour passer l'hiver ce sera tout de même plus intéressant que ces espèces de trucs américains que je n'aime guère.

Dans une lettre tu me demandes si on a des indigènes avec nous, mais oui petit poulet et au camp où je suis, j'en ai plus de 500, et le dixième de français. Inutile de te dire que je préférerais que ce soit l'inverse. Tu as fait tout à fait fausse route au sujet de Mlle Colomb dont la résidence n'a rien à faire avec notre ancienne bagnole et dont le patelin ne commence pas par un P... Elle est à 7 ou 8 km de là où je suis maintenant mais je n'ai pas revu ni elle ni le fils Ruelle depuis que je suis en Angleterre. Ici non plus je n'ai pas vu Bernardet, le fils Espinasse est inconnu pour moi je n'ai nulle envie de le voir, et Philippe est absolument invisible. Il est vrai que les unités sont éloignées et isolées les unes des autres, et qu'on ne se voit pour ainsi dire pas de l'une à l'autre.

Excuse-moi pour m'être trompé au sujet de ton anniversaire. C'est l'emballage dans lequel j'étais lorsque je suis arrivé ici qui en est la cause. Et puis cela t'étonne-t-il tellement de moi ?

Est-ce que mes filles ont réussi à leur examen de passage ? Si oui, et à condition que ce ne soit pas trop juste, tu peux faire passer Paulette dans la classe au-dessus, mais il vaudrait mieux en parler avant à Mme Dulondel, car je n'ai nulle envie qu'elle ne comprenne rien dans une classe trop forte pour elle. Maurice en gardien de prison, c'est marrant, il a pris ce qu'il trouvait à côté de lui car c'était beaucoup plus facile n'est-ce pas ? Claudia aurait pu te parler de son envie de devenir à Safi, mais comme toujours sois chic avec elle, car il vaut mieux prendre les gens comme ils sont, sans plus.

J'ai copié sur mon petit carnet souvenir toutes les adresses que tu me donnes, y compris celles des parents des Bénais. J'espère que cela me servira un jour, même celle de la sœur de Mme de Johannis, lorsque je serai à Paris : est-elle jolie ? As-tu vu Pilot en troufion ? Cela doit être marrant, et je suis bien sûr qu'il aura trouvé un moyen pour se planquer. Dire que moi je râle encore d'être un quart de planqué et que je n'y peux rien !

Écoutes-tu toujours la BBC ? Nous aussi nous l'écoutons chaque jour à notre popote et les nouvelles restent bonnes, quoique ce soit bien dur en France. Merci à Paulette, Lulu et Jackie de leurs gentilles lettres que je lis avec beaucoup de plaisir. Puisque les cierges remplacent si bien le chewing-gum pour Lulu, je lui enverrai une bougie dans mon prochain paquet. Je n'ai pas le temps en ce moment de leur écrire, mais je leur enverrai à la place, de temps en temps, des cartes postales. Ont-elles reçu celles que je leur ai déjà envoyées ?

Félicitations pour les prix obtenus la veille des vacances, mais il me manque encore quelques prix de leçons et de mathématiques... Il me tarde maintenant d'avoir encore des fraîches nouvelles de vous tous, puisque nos lettres semblent aller plus vite. Est-ce que tu peux nourrir notre petit Jean-François ? Je vois d'ici l'entourage des filles lorsque monsieur tête ou se fait changer. Apprends-lui à faire beaucoup de risettes pour le retour de son papa et si tu le peux, tâche d'avoir bientôt une photographie de ce petit homme.

Je vais m'arrêter d'écrire, ma lettre du dimanche est longue, et je suis heureux d'avoir pu trouver le temps de la faire. Maintenant je vais aller faire un petit tour en ville mais vite fait car tout est fermé le dimanche ici, même les cinémas et dans les rares bistrotts on ne voit guère que des militaires de la 2e DB.

Au revoir à toute ma petite maisonnée, une grosse bise à chacune de mes filles, et pour toi les meilleures de ton méchant mari qui t'aime bien beaucoup et qui n'a certainement pas su te dire la joie qu'il avait d'avoir ton fils.

Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement.

Mercredi 19 juillet 1944, à 14 h

Mon cher petit chéri,

Hier soir je voulais t'écrire, mais nous avons travaillé jusqu'à deux heures du matin. C'est ainsi depuis 48 heures car le moment que nous vivons ressemble un peu à celui du départ de Témara et de celui d'Oran, et je crois bien que tu ne tarderas pas à recevoir un mot d'Eugène en train de sucer la pomme. Nous sommes en pleine fièvre, camp consigné, boulot, sacs, etc. etc. ce qui n'empêche pas que nous ne savons rien encore et que tout peut se passer dans les 48 heures, ou plus tard. Il nous est interdit maintenant d'envoyer des colis ou des mandats, et j'en serai quitte pour manger moi-même mon chocolat ou mes chewing-gum, et d'acheter du cidre avec l'argent que je te destinais en fin juillet.

Je suis crevé aujourd'hui et je n'ai même pas le temps d'aller faire un brin de sieste. Aucune autre nouvelle de toi depuis quelques jours, mais je me sens tout de même plus tranquille à ton sujet depuis que je sais que mon petit Jean-François est là, et depuis ton télégramme du 6 juillet. J'espère que tout ton petit monde va bien et que toi aussi tu recommences à trotter comme avant. Mais attention encore, mon petit poulet, à ne pas commettre d'imprudences : tu as le temps de faire du sport et il vaut mieux patienter un peu pour être plus tranquille ensuite. Je suppose aussi que tes grandes filles sont toujours bien sages et que mon Jacquou profite bien de ses vacances.

Bientôt je pourrai lui envoyer une poupée venant de France. Bientôt aussi, je l'espère d'ailleurs, je parlerai enfin toujours français, et en attendant je vais retrouver bientôt et la petite guitoune et les couvertures à même le sol. Ne m'en veux pas trop de la brièveté de mes lettres en ce moment. J'ai déjà été dérangé trois fois depuis le commencement de celle-ci et ce n'est pas fini. Mais je t'enverrai souvent, presque chaque jour, un petit mot, même et surtout lorsque mon cœur battra bien fort en mettant le pied sur le sol de France. Et puis tu sais bien que je penserai bien à toi et à nos petites filles, à mon petit Jean-François aussi, et que je voudrais tant connaître, et que tu le gâteras bien en lui parlant souvent aussi de son papa.

J'ai vu une ambulancière qui connaît Mlle Colomb : celle-ci est affectée à une unité de la Division et je sais qu'elle a beaucoup d'occupation, se porte très bien et a bon moral comme nous tous d'ailleurs. Je n'ai pas de nouvelles du fils Ruelle. Voici l'adresse de la jeune femme de mon aspirant Collet, le type le plus sympathique que j'ai rencontré ici, qui travaille avec moi constamment, me rend d'énormes services et toujours avec le sourire : Mme Collet, 5 rue de Gascogne Meknès VN (*). Écris-lui, cela lui fera plaisir, et dis-lui que j'aime bien son mari et le gâterai bien.

Au revoir, petite chérie, une grosse caresse aux filles et au petit diable de leur papa, et pour toi de grosses bisettes de ton mari, un peu énervé et plein de responsabilités. Je t'aime bien beaucoup. Au revoir, chérie.

Georges

(*) ville nouvelle

Vendredi 21 juillet 1944, à 18 h

Mon cher petit chéri,

Encore une lettre en vitesse. Décidément, ton petit homme semble t'oublier. Et pourtant ! Hier soir, je voulais t'écrire et j'ai travaillé jusqu'à une heure du matin. Aujourd'hui, même comédie, et si j'ai le temps après souper, ce sera pour aller me coucher, car je suis fatigué et il faut bien que je profite un peu de mon lit, dans ma chambre confortable, avant de reprendre une petite guitoune, ce qui n'est qu'une question de quelques jours. Moi qui croyais finir le mois de juillet par ici, je me suis mis le doigt dans l'œil, et j'en suis content.

Du coup, je n'ai plus de tes nouvelles depuis quelques jours et j'espère cependant que mes lettres continuent à te parvenir régulièrement. Pour nous, les problèmes de la fièvre des départs se retrouvent maintenant, et pour moi en particulier, je suis toujours en train de me demander comment je ferai rentrer mes affaires dans mon sac marin, car on ne peut même pas emmener une cantine avec nous. Heureusement que j'ai plus d'un tour dans mon sac et je me débrouillerai bien pour emporter tout mon bazar. Je m'arrête un moment : le vaguemestre m'apporte à l'instant ton télégramme du 10 juillet avec une nouvelle adresse, et la longue lettre de Paulette du 7.

21 h. Je continue ma lettre avant de me coucher. Je suis bien content d'avoir de vos bonnes nouvelles. Ton télégramme a mis onze jours en passant par Alger, et la lettre de

Paulette 14 jours : il n'y a pas trop de mal. Je vous ai envoyé un télégramme aussitôt, au cas où mes lettres ne te parviendraient pas régulièrement. Un bien gros merci à ma grande Paulette pour sa si longue et si gentille lettre, avec le bien beau dessin, et aussi à mon petit Jacquou pour son petit mot. Je suis content, très content de vous savoir en bonne santé tous les cinq, et j'espère que depuis cette lettre notre petit Jean-François a bien appris à faire beaucoup de risettes. Je vois qu'il a été bien gâté par tout le monde, sauf par son papa, et je crains même qu'il soit trop gâté par sa petite maman, qui doit l'aimer beaucoup. Est-ce que tu le nourris toujours, et combien pèse-t-il maintenant ?

Tant mieux que mes paquets vous soient bien arrivés. J'espère que les trois autres vous parviendront bien aussi, et je regrette de ne plus pouvoir vous en envoyer, car je ne sais plus que faire de tous les chocolats ou bonbons que je peux acheter. Étaient-ils en bon état ? Oui portez fièrement les insignes que je vous ai envoyés, car ce sont ceux de la première division française, qui ira la première ces jours-ci combattre sur le sol de la France. Beaucoup d'Anglais — et aussi d'Anglaises — portent cet insigne par ici depuis que nous sommes là, et celui qui représente la France est la réduction du vrai insigne de notre division, qui ne me quitte jamais, bien entendu.

Jackie doit être fier de pousser la voiture du petit frère, et je suppose que vous avez meilleur temps qu'ici car si depuis quelques jours il ne pleut plus, il fait en ce moment un froid de canard et on est loin de se croire en été : j'ai toute la journée mes vêtements d'hiver avec mon blouson bien chaud, et le soir je prends la capote. Je ne risque pas de penser aux bains de mer comme quand j'étais à Oran, il y a plus de deux mois.

Aujourd'hui, j'ai appris par les journaux anglais l'attentat dirigé contre Hitler. C'est bien dommage qu'il n'y soit pas resté. On prédit un peu partout la fin de la guerre pour octobre ou novembre, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cela se fasse plus tôt. Aussi je compte bien que bientôt nous nous reverrons, car sitôt l'armistice je ferai tout mon possible pour me faire démobiliser afin de revenir le plus tôt possible parmi vous, qu'il me tarde tant de revoir.

Pour l'instant et pour quelques jours encore, je suis toujours ici, mais Mlle Colomb, M. Ruelle et Philippe sont déjà en voyage et je ne tarderai pas à les rejoindre. Ce soir, je n'ai pas de travail à faire et je vais vite aller me coucher de peur d'être dérangé demain matin de bonne heure. J'ai perdu la liste de mes numéros de lettres. Aussi je n'en mets pas à celle-ci, la dernière datait du 19. Au moins les reçois-tu régulièrement ?

Passez un bon été et profitez bien du soleil que je voudrais bien voir un peu aussi. Impossible de trouver ici des pellicules, d'ailleurs je ne pourrais pas les envoyer. Dormez bien, soyez tous bien sages et continuez à m'écrire bien souvent, car j'ai parfois le cafard d'être loin et ainsi depuis longtemps séparé de vous que j'aime bien. Je vous embrasse tous les cinq mille fois bien bien affectueusement et je vais vite me coucher en pensant à vous tous et aussi à mon petit fils que j'aime déjà et qu'il me tarde de connaître.. Bonsoir chérie, une grosse bise.

Lundi 24 juillet, à 11 h

Mon cher petit chéri,

Je numérote encore mes lettres à partir de 1, puisque pour moi commence demain une nouvelle étape... et puisque j'ai perdu la suite de mes numéros. Je voulais t'écrire hier au soir, mais j'ai travaillé jusqu'à deux heures du matin et c'était dur pour sortir du lit à sept heures aujourd'hui. Et pourtant, j'aurai bien voulu te remercier plus tôt de ta gentille petite lettre N°58 du 8 juillet, celle où tu m'annonces ta joie de revivre à l'occasion de ta première sortie à la cuisine et où tu m'invites si gentiment à partager ce regain de vie. Tu es un amour, mon petit poulet, et je t'aime toujours davantage. Je suis navré que tu n'aies pas eu une seule lettre de moi pendant que tu étais au lit. Je t'écris pourtant le plus souvent possible, et en moyenne une lettre tous les deux jours au moins. Enfin, j'espère que depuis tu as eu pas mal de mes lettres, et peut-être autant à la fois que lorsque tu as reçu mes premières lettres d'Angleterre.

J'espère aussi que tu auras compris ma joie à l'annonce de la naissance de ce fils que je désirais tant et je t'en remercie encore mille et une fois. Il est adorable me dis-tu, comment en douterai-je puisque tu m'affirmes qu'il n'a rien de Blanchard et qu'il te ressemble ! Fais lui une bien grosse bise pour son papa.

Je te renvoie la gentille lettre de Madame Bénais. Si tu savais comme je réalise bien ta joie de te retrouver légère et heureuse de vivre ! Je t'ai vue si souvent fatiguée, malade et convalescente, que cela m'est bien facile à deviner. Repose-toi très bien, petit chéri, fortifie-toi le mieux possible et fais une ample provision de soleil, de gaieté et de courage. Si tu te baignes, fais-le chaque fois que tu en auras envie, mais ne sois pas pressée de faire la sportive. Comme je voudrais profiter avec toi de ce bon soleil de Safi, au lieu de me trouver dans ce bled joli à voir, mais où il manque bien le soleil du Maroc et mes petites femmes.

Tant mieux que mes paquets t'aient fait plaisir et qu'ils soient arrivés en bon état. J'ai trouvé du talc et t'en ai envoyé depuis, j'ai même ici du talc Yardley, mais je ne puis te l'envoyer, et j'en suis navré. Quant à la lavande, inutile d'insister, aucun alcool ni eau de Cologne ne se vend en Angleterre en ce moment. As-tu reçu les deux mandats que j'ai envoyés en juin (5000 et 4000 je crois) ? J'ai une série de lettres de toi en retard qu'il me tarde bien d'avoir. À propos des paquets marrants « Mrs Cleqq... » dis donc petite jalouse, tu ne vas pas me faire des scènes de ménage parce que tu trouves un nom de femme sur un papier d'emballage ! Depuis quand les lettres d'amour s'écrivent-elles sur du papier d'emballage et je ne suis pas encore arrivé au point de me faire entretenir par des femmes pour recevoir d'elles des paquets ? Ce papier, petite rosse, provient de la marchande des livres de Paulette, Lulu et Jackie, et je m'en suis servi pour votre paquet. Il est vrai que la marchande était blonde et bien faite... Ton méchant mari t'aime bien et est bien sage : ne t'occupe pas des papiers d'emballage, petit chameau. Que dis-tu de mon encre à stylo ? Moi, je dis qu'elle est horrible : c'est de l'encre achetée pour Collet et qui m'a forcé à en faire l'essai, mais j'ai compris, on dirait du café au lait. Collet est un gentil garçon qui m'aide énormément : cette nuit encore, il est resté au bureau jusqu'à six heures du matin, à taper des papiers, car ce départ nous cause un boulot inimaginable. Oui chérie car dans deux jours André aura changé de quartier mais ne retrouvera son copain Eugène que dans quelques jours seulement. Enfin, j'espère aussi que tout sera bientôt fini, les

attentats se multiplient contre Hitler, la Révolution semble sourdre en Allemagne et les opérations militaires marchent correctement, quoique cela semble dur en Normandie.

Pour moi, pas de souci à te faire pour l'instant : je suis le seul Capitaine d'infanterie du bataillon de Renfort N°1, et nous aurons quelques jours et sans doute quelques semaines avant de rentrer dans la vraie bagarre. Au revoir petit poulet, demain je tâcherai de t'envoyer un mot. Une bien grosse bise à la petite maisonnée, deux à Jackie et deux au petit frère, et une grosse quantité pour mon petit poulet.

Encore une bise à tous...

Lundi soir 24 juillet

Il l'a écrit plusieurs fois déjà mais c'est dans cette lettre qu'apparaît le plus clairement le code mis en place entre Georges et sa femme pour communiquer des informations qui sinon seraient censurées. Georges André Eugène, ses trois prénoms avec lesquels il joue : Georges c'est le tendre mari, André c'est le mari voyageur et Eugène le mari combattant.

Mon petit chéri,

Un mot bien en vitesse qui ne compte pas. Demain, André va se balader dans le Sud et rencontrera dans quelques jours son copain Eugène. J'espère que tu vas bien maintenant. Tes dernières nouvelles datent du 10 juillet et je suis content de te savoir heureuse et d'avoir auprès de toi un si mignon petit Jean-François, à qui tu vas faire de bien grosses caresses. Écris-moi toujours bien souvent et je te promets qu'il en sera de même pour moi : cette attitude nous permettra d'attendre patiemment l'arrivée de nos lettres respectives. Et surtout bon courage, bonne santé à tous. Moi je vais très bien et ai bon moral. Quand je suis trop ennuyé, cela m'arrive parfois, je pense à vous tous et ma peine me passe vite. En ce moment, j'ai un travail fou et très important, et cela me permet de voir passer le temps plus vite. Un ou deux mois ici de plus en Angleterre et je parlerai anglais couramment. Mais c'est fini maintenant et j'espère que bientôt tout sera terminé et qu'on pourra enfin revivre ensemble.

Au revoir, mon petit poulet, fais une bien grosse caresse à chacune de tes filles et à ton beau bébé que j'aime déjà beaucoup. Passez tous un bon été en pensant souvent à moi qui vous aime bien. Profitez bien du soleil et toi surtout fortifie-toi bien car je suis sûr que tu ne me le dis pas et que tu en as bien besoin.

Je t'embrasse mille fois bien bien tendrement et je te redis encore que je t'aime bien bien beaucoup, ton méchant mari.

27 juillet, 21 h

Mon cher chéri,

Décidément tu n'as pas de veine avec ton petit mari chéri, qui t'écrit toujours à toute

vitesse. Oh gros méchant dois-tu penser ? Rentre vite tes reproches dans ta poche, car ton petit mari voyage pas mal depuis hier, où il est arrivé au terme de sa première étape. Certes, je suis toujours dans ce beau pays « où les femmes ne sont pas jolies et où les maisons se ressemblent », mais pour peu de jours, je l'espère. Hélas ! Il pleut encore par ici, et je me demande quand donc je pourrai revoir plusieurs journées ensoleillées à la suite. « Every days » comme on dit ici, je travaille dur et ferme et je t'écris en vitesse ce soir, avant de dormir, assis au pied de mon lit de camp, pendant que mes voisins de chambre écrivent, comme moi, à leur femme ou dorment déjà.

Si au camp précédent, j'avais une belle grande chambre, ici, nous avons des chambres à quatre, sans aucun meuble, et on regrette déjà l'ancien camp. Tu imagines bien que nous ne sommes plus auprès d'une ville comme avant, mais au contraire en pleine campagne, à une dizaine de kilomètres d'une ville grande comme un chef-lieu de canton de chez nous. Elle m'est d'ailleurs complètement inconnue puisque nous sommes arrivés hier à minuit et qu'il nous est défendu de sortir du camp. Resterons-nous longtemps ici ? Je suis sûr que non, et avant la fin du mois nous aurons déménagé, sans aucun doute, pour enfin goûter au cidre.

Ma santé est excellente et mon moral est très bon. Je désire vivement qu'il en soit de même pour toi, et surtout que tu saches bien que je pense souvent à vous cinq, et que je ne m'endors jamais sans penser à une petite femme chérie qu'il me tarde de revoir, ce qui sera bientôt, tu verras. Je n'ai pas de nouvelles de toi depuis le 10 mai, quel paquet je recevrai bientôt, n'est-ce pas ? Comment va mon petit Jean-François ? Est-ce qu'il connaît déjà son papa ? Je suis sûr que oui, comme je suis sûr que sa grande sœur Jackie est bien gentille avec lui. Embrasse bien tout ce petit monde pour leur papa. Et toi, repose-toi bien, respire bien l'air du Club Nautique, prends de bons bains de soleil et écris souvent à ce méchant mari qui ne t'aime plus.

Au revoir, petit poulet. Je vais me coucher car, couché hier à deux heures du matin et ayant bûché tout le jour, je suis fatigué au possible. Demain, je t'écrirai plus longuement et te raconterai mon voyage.

Une grosse bise, bien grosse, de ton petit mari,
André

Vendredi 28 juillet 1944

Mon cher petit chéri,

Je t'écris un peu plus longuement qu'hier, comme je te l'ai promis.

Il est cinq heures de l'après-midi. J'ai passé les premières heures de l'après-midi à préparer mes sacs, mes musettes et mes sacoches, et je n'attends plus que l'ordre de départ, ce qui est plus qu'une question d'heures maintenant. J'ai même touché ma journée de vivres pour le voyage, soit quatre boîtes contenant des biscuits, des bonbons, du café, etc. comme celles que nous donnait l'ami Clifford : cela ne vaut pas à un bon

bifteck bien saignant ou à un ragoût de pommes de terre, mais c'est la guerre, comme disait Clifford.

Je suis un peu las, mais mon moral est bon et j'ai hâte d'arriver maintenant. Je quitte cependant ce pays avec beaucoup de regret, car vraiment les Anglais sont tous des gens absolument épatants et qui nous ont toujours reçus de façon formidable. Quand je pense qu'on avait eu le culot de faire tant et plus de la propagande contre l'Angleterre ! Mon voyage d'avant-hier s'est très bien passé et a duré toute la journée. J'étais seul dans un compartiment de 1° avec le Lieutenant Lamy, le colon de Tunisie, et nous avons fait malgré tout un voyage fort reposant. Car ici, les militaires ne voyagent pas dans des wagons à bestiaux ou en stationnant pendant des heures dans les gares. Ce sont de véritables express au contraire, et le confort existe même pour la deuxième classe indigène.

À une certaine gare, on s'est arrêtés et des femmes militaires du Canada nous ont donné à tous un quart de thé chaud, deux pâtés de viande, un sandwich à la confiture, un paquet de frites et un gâteau genre bûche de Noël coupé en tranches. Partout on nous souriait et nous disait gentiment au revoir.

J'aurais bien sûr préféré faire le chemin par la route en jeep, à la tête d'un convoi comme de Témara à Oran, mais malheureusement notre bataillon de renfort n'a qu'une jeep et quelques camions, et le Commandant passe avant tout ce qui est normal. C'est tout de même assez embêtant, car nous sommes toujours obligés de compter ou sur les trains ou sur les camions américains conduits par les Noirs. Et puis nous sommes toujours chargés comme des mulets. Enfin, c'est la guerre...

Bientôt notre cœur battra bien fort cependant, et tu devines certainement pourquoi. Enfin, enfin !

J'espère que tous les détails que je te donne ne sont pas de nature à nuire à la sécurité militaire et que tu recevras cette lettre entière, et non remplacée par le papillon traditionnel. Ici, notre installation n'est que provisoire, et je crois bien que maintenant nous allons vivre de situations provisoires. Mais Inch' Allah bientôt la fin de la guerre et le retour chez moi, avec vous tous que j'aime tant.

Je commande toujours mes centaines de fantassins, et c'est bien pour cela que j'ai un énorme travail, dérangé à chaque instant, m'occupant de tout un tas de choses, sans oublier les punitions que je suis obligé de distribuer parfois car cela est nécessaire. Adieu maintenant au whisky, au lit bien douillet, aux promenades en ville avec conversation en anglais où je commençais à me défendre pas trop mal, aux parties de tennis parfois. Mais le chemin que je fais, et que je vais faire, me rapproche de la fin de la guerre, et c'est cela seul qui compte pour moi.

J'espère que mes lettres te seront parvenues régulièrement et que toi, les petites et « mon fils » êtes en bonne santé. Il me tarde toujours d'avoir de vos nouvelles et je compte être bientôt très gâté à ce sujet.

Que devenez-vous tous les cinq maintenant ? Je suppose que vous passez de bonnes vacances, que Paulette et Lulu te secondent bien, et que Jacquou soigne bien son mignon petit frère blond. As-tu reçu tous mes paquets, cinq je crois, et mes deux mandats ?

À partir du 31 juillet, ta délégation de solde devra être de 5 200 francs, et je pense que cela ira. Nous, nous allons être diminués en arrivant en France, mais cela n'a pas d'importance. Je compte que mes trois filles seront toujours bien bien sages avec leur maman, et que tu te reposes bien malgré les occupations que doit te donner le petit diable. Pense toujours bien à ton Georges, qui t'aime beaucoup et qui reste et restera toujours un petit mari bien bien sage.

Je t'écrirai toujours le plus souvent possible, en te donnant au fur et à mesure des détails sur ma vie loin de toi. Toi aussi, petit poulet, écris-moi bien souvent. Tes lettres me font un plaisir immense, et je te demande de bien me faire connaître toutes tes joies, toutes tes peines et tout ce que vous faites sans votre papa et méchant mari. Je te connais trop et t'aime trop depuis longtemps pour ne pas comprendre parfaitement tout ce qui peut t'intéresser. Sois aussi toujours la gentille femme qui aime bien son mari, celle que je connais bien et que je rendrai bien heureuse à mon retour.

Au revoir, mon chéri, ma prochaine lettre sera d'ailleurs, mais je ne sais quand je pourrai l'écrire : même un petit mot, ce sera pour très bientôt.

Fais mes amitiés aux de Johannis, à M et Mme Ruelle et à Mme. Videau, une bien grosse caresse à Paulette, Lulu, Jacquou et Jean-François et pour toi, les meilleures de ton petit mari qui t'aime beaucoup... et qui languit souvent un peu, mais garde un excellent moral.

Encore une bise,
Georges

31 juillet, matin

Mon petit chéri,

Un dernier mot à la hâte ce matin. Je t'en ai déjà envoyé deux non numérotés, un hier et un de l'autre camp. En attendant l'heure du départ, nous sommes installés en pleine forêt, tout près d'une très grande ville, dans un camp américain. Nous mangeons avec les officiers américains et vivons de leur même vie, avec bien entendu de grandes quantités de chewing-gums, cigarettes, boîtes de toutes sortes dont on ne sait plus que faire et que je voudrais bien pouvoir t'envoyer. On ne se croirait pas en guerre ici, à part une petite alerte hier soir. Aussi, le moral est-il bon pour tous. Mais bientôt il y aura sans nul doute un gros changement, prévu depuis si longtemps.

Au revoir, petit poulet. Fais encore de grosses bises à Paulette, Lulu, Jackou et Jean-François. Dis à Jacquie que je pense toujours à sa poupée, mais je veux l'acheter à Paris... Restez tous en bonne santé et écrivez-moi souvent. Mille grosses caresses pour toi de ton méchant mari qui ne réussit pas à t'oublier.

Georges

Mardi 1er août 1944 – 14 h

Mon cher petit chéri. Pas de chargement depuis hier, sinon que nous ne restons pas, bagages prêts, et que nous attendons l'ordre ultime d'un moment à l'autre. J'ai un peu plus de temps aujourd'hui et j'en profite pour venir bavarder un peu avec toi, pour que tu puisses toujours me suivre dans ma vie actuelle.

D'abord, comment vas-tu, et comment vont les petites et mon petit Jean-François, qui a plus d'un mois maintenant et qui doit donc être un grand garçon ? Attention de ne pas trop le gâter, car je veux qu'il devienne, plus tard, un vrai costaud. Déjà un mois de vacances de passées, n'est-ce pas, Lulu, que le temps passe toujours trop vite en été ? Profitez bien toutes de l'été et du soleil que je voudrais bien voir un peu plus souvent, car si ici il ne pleut pas, nous sommes tout le jour dans le brouillard et on supporte toujours bien les vêtements de drap.

Et toi, mon chéri, comment es-tu ? Tu dois être contente d'avoir retrouvé ta ligne d'antan, mais en es-tu toujours un peu nerveuse ? Si oui, essaie de mener malgré tes gosses et ton travail, une vie bien calme et fortifie-toi toujours du mieux possible. Nourris-tu toujours ton petit J-F ? Je n'ai pas d'autres nouvelles de toi depuis ta lettre du 10 juillet et il me tarde de recevoir tout un tas de détails sur votre vie depuis l'arrivée du fils.

Pour t'écrire je suis installé sous une grande tente : c'est la salle de lecture du camp, avec des tables, des brochures en anglais, des Life et toutes sortes de revues et de romans. Nous menons ici une vie toute américaine, mélangés aux américains, et qui, mon Dieu, n'est pas déplaisante.

Nos tentes sont installées sous les arbres pour les camoufler des avions. Ce sont des tentes pour dix lits de camp, mais ton grand chef de mari bien sûr en a une pour lui tout seul. Nous mangeons trois fois par jour, la cuisine américaine et c'est assez amusant : à 7 h, à midi et à 5 h. Si ce régime de repas et de bonne nourriture pouvait continuer, je crois qu'on deviendrait vite obèse. À midi, nous avons eu jambon, pommes de terre bouillies avec beurre, maïs, confiture, poires en sirop et thé, le tout à volonté, chacun se servant lui-même dans les plats alignés sur une table. Ce qui est amusant, c'est que chez eux tout est prévu et c'est fort bien.

En voici deux exemples : après chaque repas, tout le monde, la gamelle à la main, va faire sa vaisselle, mais cela est fort simple et ferait envie à bien des ménagères. Tous nos ustensiles individuels, quart, couteau, cuillère, assiette, fourchette sont accrochés par un anneau à la queue de la gamelle et on tient l'ensemble d'une seule main. Quatre grosses marmites sont sur des fourneaux à essence. Dans la première se trouve une solution de mixture qui bout sans arrêt : on trempe le tout dedans quelques secondes et on brosse avec une brosse à long manche. Dans la deuxième, une autre solution antiseptique, on trempe encore. Dans la troisième, une autre solution semblable, et dans la quatrième de l'eau de rinçage. Tout cela bout sans arrêt et on trempe nos instruments dans l'ordre des marmites, à la queue leu leu. Tout se passe donc en quelques secondes et la vaisselle est

impeccable sans que l'on ait besoin de se mouiller les mains. N'est-ce pas amusant et bien fait ?

Un autre exemple. Pour le voyage, nous avons avec nous toujours un jour de vivres d'avance, dans des boîtes métalliques, avec du chocolat à 600 calories, te souviens-tu ? un tube de pastilles pour désinfecter l'eau, des pilules contre le mal de mer, des pilules encore pour faire digérer, des sacs en papier au cas où l'on vomirait et ... cinquante feuilles chacun de papier hygiénique.

Chaque matin, depuis qu'on est ici, chacun reçoit gratuitement un chewing-gum, un paquet de bonbons, une lame de rasoir Gillette et un paquet de cigarettes. Toute cette organisation est étudiée, la machine marche correctement et on est loin des vieilles méthodes de l'armée française.

Hier soir, le Commandant du camp, un officier anglais du grade de commandant, parlant très bien le français, m'a invité sous sa tente à passer la soirée avec trois officiers de chez moi. J'avais emmené le Lieutenant Lamy, l'aspirant Collet bien entendu et un autre aspi. Le commandant anglais était avec son colonel, un lieutenant et un capitaine médecin américain. Nous avons bavardé en français jusqu'à minuit en écoutant son poste de radio et en buvant deux bouteilles entières de son meilleur whisky. Soirée excessivement sympathique, dont nous garderons le meilleur souvenir au moment de quitter l'Angleterre où vraiment tout le monde a été si chic pour nous. Ce camp est un peu international comme tu le vois, mais reste organisé par les Américains. C'est seulement un camp de passage où les unités ne font pas long feu.

Au revoir, petit chéri, si je suis là demain encore je t'écrirai une autre lettre, sinon il faudra patienter quelques jours encore. Une grosse caresse à mon petit Jean-François et à ses grandes sœurs y compris le Jacquou qui je l'espère est bien sage et pense bien à son petit papa chéri.

À bientôt, je pense, car j'espère bien que la guerre sera finie avant la fin de l'été, Inch'Allah ! Je t'embrasse très mille fois, bien bien tendrement, comme je t'aime.

III — En réserve

(France, août — octobre 1944)

Le retour en France marque un tournant majeur. Après l'exil, l'entraînement et l'attente, Georges foule de nouveau le sol français en uniforme. Les lettres témoignent d'un mélange d'émotion contenue, de lucidité et de responsabilité : la guerre n'est pas terminée, et l'enthousiasme de la Libération côtoie déjà la dureté des combats à venir.

Cette partie fait apparaître une France à la fois familière et transformée, observée par le regard d'un officier engagé dans une avancée rapide.

Jeudi 4 août

Mon cher chéri, toujours toujours un mot rapide de ton mari : quel méchant Georges ! Il est sept heures du matin, six heures au Maroc, nous avons déjeuné et nous nous préparons à descendre de notre bateau, où nous sommes depuis avant hier. Voyage sans histoire mais un peu long, à cause du mauvais temps. On entend ici le canon mais, je n'ai pas encore eu le baptême du feu : cela viendra assez tôt, n'est-ce pas. Sur le bateau, beaucoup plus petit que celui du mois de mai, mais paquebot quand même, il n'y a guère que mes soldats comme Français, les autres Américains beaucoup plus sympas qu'en Afrique du Nord.

Il y a aussi huit femmes artistes américaines, qui vont jouer pour les troupes et qui nous ont donné deux soirées pour les soldats : chants, danses claquettes et clowneries car il y a des hommes dans leur troupe. J'ai eu une belle petite cabine à deux couchettes avec Lieutenant Lamy, mais ni draps ni couvertures, obligation de coucher d'ailleurs tout habillé, et il me tarde de me doucher et de changer de linge. Je ne sais exactement où l'on va se diriger. Pour l'instant nous mangeons du bon beurre, on verra aujourd'hui sans doute.

Nous sommes arrêtés en mer depuis hier après-midi, au milieu de centaines et de centaines de bateaux de toutes sortes qui montrent la force de nos alliés et aussi un peu de nous, car nous avons eu le plaisir d'être escortés, au cours de ce voyage, par des bateaux français.

Nous allons prendre des bateaux plus petits pour débarquer sur la plage. En arrivant, je te mettrai ce mot à la poste si possible. Je suppose que vous allez tous bien. De bien gros baisers à tous de votre papa qui vous aime bien et pense toujours à vous.

Pour toi une grosse bise de plus de ton...

Samedi 5 août 1944 — 10 h

Cette lettre marque une véritable rupture, c'est une première immersion directe dans la guerre telle qu'elle se vit sur le sol français. Le ton est dominé par l'épuisement physique, la désorientation et la sidération devant les destructions. Le récit du

débarquement — pénible, chaotique, presque mécanique — installe immédiatement une atmosphère de violence matérielle et humaine : ruines, mines, cadavres, civils hagards.

Il n'y a pas ici d'action de combat, mais la description d'un environnement de guerre : logistique écrasante, paysages détruits, population civile meurtrie. L'émotion affleure à plusieurs reprises, notamment face aux traces laissées par les bombardements et à la rencontre avec un enfant traumatisé. Cette réaction personnelle — « les larmes aux yeux » — souligne la prise de conscience brutale de la réalité du conflit.

La famille, habituellement très présente dans les lettres, passe ici au second plan : elle n'apparaît qu'en clôture, comme un refuge affectif plus que comme le cœur du propos. Le centre de gravité du texte est désormais le terrain, la fatigue, la progression militaire.

Mon chéri, je suis en France depuis hier et je vais vite t'écrire une lettre bien décousue, car je suis fatigué et ne peux à peine penser. Nous sommes arrivés avant-hier mais n'avons pu débarquer qu'hier après-midi, et quel débarquement ! Une gymnastique formidable pour descendre dans le petit bateau qui nous amenait sur une plage où nous avons mis pied à terre, de l'eau jusqu'à la poitrine.

Après trois heures de marche à pied, sac et tout le bazar au dos, au milieu de milliers et de milliers de camions et de toutes sortes de matériel qui débarquent sans arrêt, près de prisonniers allemands jeunes et abrutis, nous sommes arrivés dans un coin où des camions nous ont pris pour nous conduire là où nous sommes aujourd'hui, et d'où nous devons descendre encore dans quelques heures.

Notre arrivée s'est faite à une heure du matin et, nos grands sacs marins et tentes étant restés en arrière — pourvu qu'on les retrouve ! — nous avons couché à la belle étoile sous les pommiers et nous nous sommes littéralement gelés. Ce matin, je suis à plat complètement, trois nuits sans se déshabiller, dont une à la belle étoile sans couverture, cela se comprend, n'est-ce pas ? Mais je suis en France, et ici nous sommes reçus avec un enthousiasme formidable.

Tous les gens, les femmes, les enfants nous serrent la main au passage et se mettent en quatre pour nous rendre service. Jusqu'au beau temps que nous retrouvons ici ! Mais que de dégâts par ici, la guerre est passée par là et j'ai eu hier plusieurs fois les larmes aux yeux ! D'abord, le premier Français que j'ai vu en débarquant : un gamin de treize ou quatorze ans, tremblant et l'air un peu hagard à la suite du bruit et du danger des débarquements du 6 juin.

Les villages des tas de ruines, dans les champs, des trous formidables faits par les bombes. Ici, nous sommes à la sortie d'une ville d'environ 1200 habitants. L'église est démolie, une maison sur cinquante a ses murs debout mais non intacts. Par hasard, une maison n'a pas trop souffert et sert d'abri à de nombreux civils, qui vivent quand même dans leurs ruines.

J'espère que l'avance rapide des Alliés permettra d'épargner un peu les villes et les villages, sans quoi notre pauvre France ne serait vite qu'un amas de ruines. Dans les champs, des mines partout, des cadavres ça et là que l'on n'ose toucher à cause de la possibilité de mines : les boches sont si diaboliquement malins !

Mais enfin, nous sommes en France et nous buvons du cidre que les gens nous offrent à pleins seaux, car les caves sous les maisons n'ont pas trop souffert. Ce soir, nous faisons route vers le Sud, et je voudrais tant me reposer une nuit ! Je m'arrête pour aujourd'hui puisque je roule toujours, et je vous envoie à tous une bien grosse bise. Ecrivez-moi bien souvent.

Fais une grosse caresse au petit Jean-François et à Jacquou, mes deux gâtés, pour leur papa.

Encore une bise pour toi



De gauche à droite : Lt Lamy, Cne Blanchard, Cne Lebec

Lundi 7 août 18 h

bivouac de Saint-Aubin

Mon cher chéri,

je suis assis sur une caisse au milieu d'un pré, à l'ombre d'un pommier et je t'écris. As-tu reçu mes précédentes lettres depuis que je suis par ici ? Moi, j'en ai eu deux de toi hier soir et cela m'a fait un plaisir fou. Vraiment, tu es un brave petit poulet et je t'aime bien. En ce moment, nous naviguons pas mal dans la poussière et nous sommes arrêtés pour ce soir, demain peut-être un ou deux jours encore, en plein champ. Resterons-nous

longtemps ici ? C'est difficile à dire, mais je ne crois pas, car nous sommes dans la vraie guerre maintenant, armés jusqu'aux dents bien entendu.

Assez près de nous, le canon tonne sans arrêt, et il serait bien étonnant qu'on ne soit pas bombardés ce soir. Mais qu'importe, les boches reculent, et je suis sûr que la guerre sera bientôt finie. Ne te fais surtout pas de souci pour moi-même si mes lettres sont espacées, j'ai confiance en ma bonne étoile et je reviendrai bientôt. Cette longue guerre sera sûrement bientôt finie, et alors quelle joie !

Hélas ! En attendant, nos villages et nos villes en prennent un sérieux coup, et tout ce que j'ai vu depuis que je suis ici n'est pas réjouissant. Et des maisons en ruines, et des ponts sautés, et des églises démolies, des cimetières éventrés, des débris de tanks, de camions, et toutes ces horreurs de la guerre que je ne connaissais pas encore. Seulement, les quelques civils restés en place ont un moral excellent : tout le long de mon parcours d'aujourd'hui, reconnaissant des Français, on nous a applaudis, on nous a jeté des fleurs, embrassés, et je puis avouer que j'ai versé plus d'une larme, discrètement derrière mes lunettes contre la poussière.

Mon menu d'aujourd'hui, assis par terre, deux boîtes américaines, c'est-à-dire cinq biscuits, un chocolat, trois bonbons, un chewing-gum. Mais j'ai acheté trois œufs pour ce soir et je ferai un meilleur dîner. Hier, nous avons eu notre premier fait d'armes : un de mes soldats a arrêté un boche qui était encore par là. Mais assez de nouvelles militaires pour aujourd'hui.

Comment allez-vous tous les cinq ? Ta dernière lettre date du 18 juillet, et je suis content de vous savoir tous en bonne santé. Passez un bon été et n'aie pas trop le cafard, petit chéri : tu verras comme je t'aimerai à mon retour qui sera bientôt. Je te souhaite un bon anniversaire car demain c'est le 8 août, et je ne sais pas si j'aurai le temps de t'écrire. Hélas, je ne t'envoie rien, mais je crois que j'aurai pas mal à me rattraper plus tard.

Est-ce que mon petit Jean-François fait souvent de belles risettes ? As-tu commencé le biberon, ou continues-tu toi-même à le nourrir ? Fais-lui une bien grosse bise pour son papa, ainsi qu'à mon Jacquou, à Lulu et à Paulette, dont j'ai reçu aussi une gentille lettre (une de chacune).

Je t'embrasse, toi, une fois de plus, bien bien affectueusement, et au moment où je reçois un peu mon baptême du feu (mais pas bien terrible encore), je te redis encore que je t'aime bien beaucoup et que tu seras toujours ma petite chérie.

Encore une bise de ton Eugène...

Collet vient aussi de faire un mot à sa femme mais nos lettres ne sont pas longues car on a plein de soucis et d'occupations. Une bise à tous.

11 août 1944

Mon cher petit chéri. Trois jours sans t'écrire alors que j'ai reçu sept lettres de toi ou des petites, la dernière étant le N°66 du 27/7, quel méchant mari ! Non ce n'est pas vrai, petit poulet, car depuis trois jours je n'ai qu'un petit moment pour t'écrire ce matin, assis sous mon pommier habituel. Que te raconter de ma vie militaire sans effrayer la censure ? Je vais essayer de te dire ce que je fais en restant suffisamment discret.

Emplacement actuel le même que celui de ma dernière lettre à 10 km au sud d'une ville évêché située à l'est du Mont où « les sables mouvants où s'efface la vie ».... Secteur actuellement très dangereux, tout près des boches qui nous bombardent chaque nuit et qui ont déjà, hélas, fait des victimes parmi mes hommes. Je l'ai donc eu, mon baptême du feu, et je rage de recevoir sans rendre des coups, mais nous comptons que cela sera possible bientôt.

En attendant depuis quatre ou cinq jours, nous couchons dans des trous creusés dans la terre, notre toile de tente par dessus, nous veillons chaque nuit, dormons tout habillés et organisons sans arrêt des patrouilles de jour ou de nuit. J'ai déjà moi aussi (tu le diras à Yves) mon prisonnier mais un boche habillé en civil.

Que nous réserve l'avenir immédiat, je n'en sais rien encore mais je compte bien que les boches seront rapidement repoussés de ce coin, comme ils le sont en Bretagne et ailleurs. En attendant, le canon tonne tout près de nous et nous sommes sur nos gardes. En attendant aussi je reçois chaque jour des engagés français de dix-sept, dix-huit ans et plus. J'ai même eu hier le plaisir de recevoir un père et ses trois enfants de seize, dix-huit et vingt ans, tous peu instruits au point de vue militaire, mais plus gonflés les uns que les autres et qui valent bien les Marocains d'Afrique du Nord.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai un boulot fou et que je t'ai un peu oubliée ces jours derniers. Me pardonnes-tu ? Mlle Colomb, M. Ruelle sont plus au sud que moi dans le pays où l'on fabrique ce vin si souvent bu avec les Bénais. Nous, nous sommes en plein champ, à deux kilomètres d'un tout petit village où je ne suis encore pas allé. De temps à autre, des réfugiés passent pour remonter vers chez eux, des Français viennent nous voir et nous offrent du cidre (J'en ai jamais tant bu !), des pommes de terre et des légumes. Mais tous les paysans n'ont pas cet esprit ici et beaucoup nous donnent l'impression d'être un peu gênés avec nous, peut-être parce que leur enrichissement est arrêté et qu'ils reçoivent des pruneaux à cause de nous, mais qu'y faire, n'est-ce pas ?

Nous sommes 99 fois sur 100 accueillis avec un enthousiasme délirant. Les engagements que l'on reçoit sont un réconfort formidable : comme nous sommes loin d'Afrique du Nord et de Safi. Ma santé reste bonne malgré tous nos soucis, il fait un temps épatant et notre camping serait idéal si nous n'étions pas en guerre.

Le petit Collet ne me quitte pas et me seconde plus que jamais. Ma famille d'officiers s'augmente d'ailleurs aussi à cause des engagements, et nous sommes maintenant deux capitaines, quatre lieutenants, deux sous-lieutenants, six aspirants, et je suis toujours le chef, bien entendu. J'ai reçu une lettre de Clifford que je t'envoie sous une autre enveloppe pour ne pas faire trop épais.

Merci petit chéri, de toutes tes gentilles lettres que je lis et relis avec tant de plaisir. Merci à Paulette et Lulu aussi qui m'écrivent souvent et t'aident bien. J'aurais bien voulu goûter la cuisine faite par Paulette. Merci aussi à mon Jacquou pour les nombreuses petites lettres envoyées à son papa, et qui me font bien plaisir. Merci enfin à mon petit Jean-François pour les nombreuses risettes qu'il fait et dont certaines doivent être destinées au papa chéri.

Je lis avec un plaisir immense tout ce que tu me racontes au sujet de Jean-François ou des filles : leçons de langage au bébé, cuisine faite par Paulette, etc. Est-ce que tu vas toujours bien, toi, depuis que tu donnes peu à peu le biberon au monsieur ? Je suis heureux que vous ayez reçu mes colis en bon état, et je regrette qu'il ne nous soit pas possible d'en envoyer d'autres, car nous sommes gâtés en chewing-gum, bonbon, chocolat, etc... que nous sommes quittes pour distribuer à tous les gens que nous rencontrons, car nous ne pouvons rien garder avec nous à cause des déplacements toujours possibles.

Je suis heureux d'apprendre qu'Yves a l'air d'en mettre un coup en Italie et je regrette bien qu'il ne soit pas avec moi. Tu as raison de râler contre les Lantenois et Cie mais cela ne changera rien et il faudrait qu'on puisse le présenter à quelques Français d'ici pour qu'il comprenne. Tu as bien fait de demander une photo à l'américain et j'espère qu'il ne l'oubliera pas mais c'est tout, pas poulet, car tu connais ton petit homme qui est toujours le même et n'aime pas beaucoup certains de ces messieurs qu'il connaît trop. Mais tu as eu raison et s'il t'envoie une épreuve, envoie-la moi vite et je te la retournerai si tu n'en as qu'une. Ne te fatigue toujours pas trop petite chérie, reste aussi toujours bien calme et continue à me donner bien souvent de mes nouvelles. J'en ferai toujours de même, sois-en sûre, car je pense bien souvent à vous tous, et peut-être plus encore maintenant qu'il ne s'agit plus de rigoler.

Hier soir, on nous a donné un camembert — le premier mangé ici — et une andouille. Tu parles d'une joie pour nous tous, et d'un changement à nos boîtes de conserve ! À midi, nous allons manger des frites et de la salade qu'on a réussi à avoir à la ferme ; c'est Collet le popotier, et il réussit à se débrouiller pas trop mal.

Je m'arrête de vous écrire car je vais voir mon Commandant à 2 km d'ici. Au revoir à tous cinq. De bien grosses caresses à mon petit Jean-François et à mon Jacquou, mes deux gâtés. Une bise bien affectueuse à Paulette et à Lulu, et pour toi bien sûr les meilleures de ton grand...

Dis à Paulette et à Lulu de ne pas m'en vouloir si je ne réponds pas à leurs lettres, mais je n'ai pas le temps en ce moment. Je leur demande de continuer à m'écrire, et surtout d'être bien gentilles, sérieuses et dévouées pour leur maman. Encore une bise à tous...

Dimanche 13 août 1944

Mon cher chéri. Dimanche en plein air, je commence à en avoir plus qu'assez de la vie de camping. Depuis plusieurs jours, heureusement, les boches nous foutent relativement la

paix pendant la nuit et nous n'avons guère qu'à prendre garde contre les isolés restés dans les champs après leur retraite. Cela ne nous empêche pas de dormir dans nos trous et de vivre dans un coin un peu trop perdu.

Nous sommes toujours au même endroit, la division ayant fait route ailleurs pour se battre, pendant qu'ici on organise, habille et instruit des centaines et des centaines de jeunes gens qui viennent s'engager parmi nous. Voilà mon travail pour l'instant, il n'a rien de très glorieux, mais me prend tout mon temps, et je dors chaque nuit d'un sommeil de brute. En attendant, les boches reculent, et tu dois être heureuse de suivre les nouvelles de ces jours-ci, qui nous permettent d'espérer que la guerre sera très bientôt finie et que je vous reverrai bientôt, ce qui compte le plus en ce moment pour moi. Sur la route à côté de nous passent sans arrêt et jour et nuit, des camions américains, des chars et un matériel inimaginable alors qu'il y a quelques jours, les boches, en partant d'ici, ont dû emprunter des charrettes et des gazogènes pour pouvoir filer. J'ai hérité d'ailleurs de deux bagnoles volées par les boches et abandonnées par eux : une petite Simca et une 11Cv Citroën traction avant, que je vais essayer de mettre en état pour remplacer la jeep que je n'ai pas.

Je te ferai savoir quand je changerai de secteur. J'espère bien ne pas finir la guerre où je suis, et j'ai le numéro un pour les renforts d'officiers à fournir au RMT. Chaque jour aussi, nous sommes survolés par des centaines et des centaines d'avions alliés, qui nous prouvent une fois de plus que la guerre sera bientôt gagnée. Mon cadre d'officiers s'est terriblement augmenté, et nous sommes 17 maintenant, dont deux capitaines, que je commande également.

Tout cela ne m'empêche pas de bien penser à vous toutes et à mon petit Jean-François, que j'ai hâte de connaître et d'entendre. Je me force à avoir un bon moral pour te faire plaisir surtout, mais c'est quelquefois dur tu sais, d'être séparé de vous tous, et de rester plusieurs jours sans nouvelles, car notre courrier n'est pas une chose qui fonctionne très bien, tant s'en faut, avec la dispersion des uns et des autres. Mais comme je sais que tu m'écris souvent, ainsi que Paulette, Lulu et mon Jacquou, j'attends le vaguemestre avec impatience.

Nous avons la chance d'avoir un temps absolument idéal en ce moment, et c'est déjà pas mal. Bien entendu, j'ai perdu de vue Mlle Colomb et le fils Ruelle et le lieutenant Lérès. Seul le petit Collet reste avec moi, fidèle et toujours aussi sympathique. D'une hauteur voisine de mon camp, on voit le Mont-Saint-Michel, et un de ces jours je tâcherai d'aller y faire un tour avec ma Citroën.

Je n'ai encore fait aucune connaissance ici, car nous sommes à peu près isolés dans la nature et presque tout mon temps ainsi que mes soirées se passent au camp, camouflé comme il se doit. Je regrette de ne pouvoir vous envoyer des colis, car nous sommes bien gâtés en produits NAAFI de toutes sortes. De temps à autre, nous buvons du cidre ou du vin blanc dans un petit bistrot de village voisin, mais ce n'est pas très folichon. Où est mon château d'Angleterre, mon camp de Willerby à côté de Hull, et surtout ma maison de Safi ? Bientôt, n'est-ce pas, je la reverrai ?

Comment allez-vous tous ? Allez-vous souvent au Club maintenant et as-tu commencé à prendre des bains ? Profitez bien de l'été et de vos vacances. Les prochaines nous les passerons ensemble et dans les meilleures conditions possibles je te le promets. Car je me promets bien de te gâter tant et plus après cette guerre, ainsi que nos gentilles petites filles qui, je l'espère, sont toujours bien gentilles et t'aident beaucoup. Claudia est-elle venue à Safi ? Et Madame Bénais ?

Attention à ne pas trop te fatiguer ou t'énerver pour les autres, car tu as assez de travail et d'occupations avec ta petite famille. Et surtout, continue à m'écrire bien souvent, car rien ne me fait en ce moment plus plaisir que d'avoir de vos nouvelles. Excuse-moi si ma lettre n'est pas très gaie aujourd'hui : cela est dû au fait qu'il fait un très beau dimanche et que je suis là en plein champs. Mais ne t'en fais pas, le moral reste bon et mon espoir à mon prompt retour entier.

Embrasse mille fois mon petit Jean François — ai-je besoin de te le dire — et mes grandes filles et Jacquou pour leur papa, et pour toi une bien affectueuse caresse de ton petit mari qui t'aime beaucoup, beaucoup,
Georges

Mercredi 16 août

Mon cher petit chéri. Assis sous mon pommier, une planche sur les genoux, je viens bavarder un peu avec toi pendant que mes jeunes soldats se préparent à aller à l'exercice. Nous sommes toujours, et contrairement à ce que je pensais, dans le même coin, mais nous pensons quand même partir un de ces jours. En attendant, nous travaillons assez dur : patrouilles de nuit, pour ce qu'on appelle en termes militaires « nettoyage du terrain conquis », engagement des jeunes soldats, récupération de matériel, etc. Les bombardements du début ont cessé ici, ce qui prouve que tout va bien et j'ai abandonné mon trou la nuit pour dormir sur mon lit de camp sous la guitoune, ce qui est tout de même préférable.

Nous avons commencé aussi à sortir un peu le soir, de 18 à 22 heures, pour visiter les environs. Hier soir en particulier, j'ai visité le Mont-Saint-Michel, qui n'a pas du tout souffert de la guerre et qui est une véritable merveille. Partout, nous sommes accueillis à bras ouverts, et j'ai déjà eu l'occasion de goûter du champagne et du vin fin que certaines braves gens étaient trop heureux de sortir de derrière les fagots pour offrir aux premiers Français qu'ils voyaient parmi les nombreuses troupes qui défilent sans arrêt par ici.

Avant-hier, je suis allé dans une petite ville des environs avec le lieutenant Lamy, dans la petite Simca récupérée aux boches. Là aussi on nous a magnifiquement reçus et des gens m'ont invité à dîner demain, à prendre un bain chez eux et à me repasser mon linge. J'ai accepté avec plaisir, et si rien ne m'en empêche, j'irai. Ce sont des gens qui tiennent un petit café-épicerie avec leurs deux filles, grandes comme Paulette et Lulu, et qui me rappellent nos grandes filles. Et puis j'espère que cela me changera des conserves américaines, dont on commence terriblement à se lasser.

En attendant, le temps passe, plus de quatre mois qu'on est parti de Témara et presque cinq mois que je ne vous ai pas vus ! Mais les événements vont vite, et cela fait tout de même plaisir. On s'est battu dur dans notre région (pas moi hélas !) mais maintenant tout se calme, et je compte bien que bientôt Paris sera à nouveau français. Le débarquement sur la Provence, appris ce matin, m'a fait un immense plaisir, et je suis sûr qu'en septembre, début octobre au plus tard, tout sera fini. Pourquoi, après tout, ne passerions-nous pas la Noël ensemble ? Espérons-le, pas petite chérie ?

Comment allez-vous tous ? Bien, j'espère, et mon petit Jean-François doit se faire peu à peu un bien beau garçon. Comme je voudrais le voir sourire d'un petit coin ! Lui donnes-tu maintenant le biberon entièrement ou fais-tu une nourriture mixte ? Je suis sûr que mon Jacquou est une grande sœur bien gentille pour son petit frère et qu'elle lui apprendra bientôt à faire des marionnettes. Je pense toujours à sa poupée mais lorsque je serai à Paris pour en avoir de plus jolies. Je n'oublierai pas non plus mes grandes filles bien gentilles que sont Paulette et Lulu, et aussi leur maman, qui est si gentille pour toutes.

Dans une de tes dernières lettres, que je relis souvent sous ma guitoune le soir, tu me demandes des nouvelles de la photo prise en Angleterre. Hélas, je n'en ai aucun exemplaire, car le photographe anglais a fait faux bond après avoir pris le cliché. J'ai été photographié plusieurs fois par un camarade de mon ancienne unité, le Lieutenant Chautar, mais il est impossible pour l'instant d'avoir des épreuves. C'est une chose que je regretterai terriblement, d'ailleurs, de ne pas avoir de photos de ma randonnée, mais tant pis.

Passez tous les cinq de bonnes vacances et écrivez-moi toujours bien souvent. As-tu commencé à nager cette année mon petit chéri ? Ne te fatigue surtout pas trop et soigne-toi bien pour me présenter un petit poulet impeccable quand je reviendrai. Au revoir, je retourne au boulot. Je vous embrasse tous les cinq mille fois bien bien affectueusement.

Georges

Je vous ai envoyé une carte postale de ma sortie d'hier 15 août.
Tu me diras quand tu la recevras. Encore une grosse bise.

Dimanche 20 août 1944

Mon cher chéri,

Ah, comme j'ai été content ce matin ! Le vaguemestre m'a remis quatre lettres de toi, dont une très, très longue du 27 juillet, et ta petite où tu me grondes bien sévèrement au sujet de ce que j'ai pu te dire des femmes anglaises dans certaines de mes lettres. Et quoi alors, on n'a plus confiance en son grand Georges ? Ne songerais déjà tu plus à ce que je t'ai dit si souvent : comme je pense à toi, comme je t'aime et à ce que je me suis promis d'être pendant la durée de la guerre !

Comme tu es gentille cependant de me dire franchement et toujours ce que tu penses. Je ne me suis pas fâché de ta lettre et peut-être ai-je été, au contraire, un petit peu heureux

de me permettre de constater, une fois de plus, que tu aimais bien ton méchant mari quand même. On n'a pas, comme tu me le disais un jour, quinze ans de mariage (noces de quoi ?) pour rien, n'est-ce pas chérie, et je souhaite que beaucoup de ménages soient comme le nôtre. Ne crois-tu pas qu'une fois de plus, j'ai raison, petite chérie ?...

Et voilà ce que je voulais te dire, au début de cette lettre. Donc pas de souci inutile : j'ai une trop gentille petite femme, qui mérite tout de même autre chose que d'être oublié de son mari. Je sais bien que quelquefois mes lettres sont plus brèves que d'habitude, mais il faut comprendre que la vie mouvementée que je mène, avec des occupations de toutes sortes, ne me permet pas toujours de faire ce que je veux et souvent, lorsque je t'écris, je suis obligé de m'y prendre à plusieurs fois tellement je suis dérangé. Toi continue à m'écrire régulièrement, petite chérie, et moi je ferai toujours mon possible pour t'écrire bien souvent. Je ne veux pas, comme tu me le dis, que le ressort se casse, et il faut toujours avoir une confiance pleine et entière en son Georges.

En ce moment, grand branle-bas chez nous : on quitte ce soir ce pays où nous sommes depuis quinze jours pour le pays de la dentelle, où nous ne devons rester aussi que quelques jours. On se rapproche de Paris, et j'espère qu'à ce train-là nous serons bientôt en Allemagne. Tous mes soldats partent au début de la soirée. Moi seul, le lieutenant Lamy et cinq hommes restons ici pour liquider certaines affaires, en particulier la question de réparation de nos voitures. Car nous avons déjà resquillé du matériel abandonné par les boches : quatre autos, deux camions que nous avons remis en état. Pour moi, j'ai hérité aussi d'une H02 (*), mais je ne sais pas si je ne les changerai pas contre une autre genre Renault comme celle des Bénais avant-guerre : on est capitaine ou on ne l'est pas, et cela vaut mieux que d'aller en jeep, et surtout à pied.

En attendant mon départ, fixé en principe à jeudi, on va profiter de ce qu'on est seuls pour abandonner un peu la tente et essayer d'avoir une chambre à l'hôtel de la ville voisine, ou plutôt du bourg voisin, un des rares qui n'ont pas souffert et où l'on aura l'illusion d'être moins militaires. Mais est-ce que je vais savoir dormir dans un lit ? Je te raconterai cela dans ma prochaine lettre. Et jeudi sans doute, nous rejoindrons nos camarades.

Je t'envoie une demande de la DIP pour rembourser 5545,80 francs pour janvier, février, mars. Fais-le à la Caisse du percepteur et garde bien le reçu qu'on te délivrera. Je voudrais bien, à l'occasion de l'anniversaire de notre mariage, te faire un cadeau et te le rembourser moi-même, malheureusement je suis presque à sec et l'on ne peut pas envoyer de mandats d'ici pour l'instant du moins. Je vais quand même tâcher de t'envoyer 1000 ou 2000 francs d'ici la fin du mois : je te le dirai bientôt.

Dis à Lulu que je la remercie bien de sa lettre du 3 août et de celle du 27 juillet, reçues en même temps. Je vois que le Club Nautique est toujours très fréquenté par ces demoiselles, et j'en suis bien heureux. Vas-y toi aussi tant que tu en as envie, petite chérie, et prends toujours bien patience : je reviendrai bientôt. Je pense que Claudia n'est pas restée chez toi et que tu lui as fait comprendre qu'il valait mieux ne pas vivre tous ensemble, car je crains toujours que tu sois trop gentille !

Et mon fils, qu'est-ce qu'il devient ? Continue à me parler bien de lui et fais-lui de grosses bisex pour son papa. À Jacquou aussi qui est ma petite gâtée des filles, Jean François mon gâté des garçons ! Embrasse bien tout ce petit monde pour le papa et pour toi mon petit chéri, reçois les meilleures caresses de ton méchant mari, qui ne t'oublie pas et mérite, sois en certaine, toujours ta confiance.

Ton Eugène

(*) HO2, Cabriolet sportif 5Cv de la marque disparue Corre-La Licorne.

Jeudi 24 août 1944

Mon cher chéri,

Je ne t'écris pas longuement aujourd'hui, car nous sommes prêts à partir d'ici une demi-heure et, avant de dire au revoir à la Normandie, je veux t'envoyer mon petit mot. Nous partons à 14 heures pour le pays de la dentelle, dont j'ai parlé dans ma dernière lettre. Depuis le départ de l'ensemble de notre unité, je viens de passer ici trois jours de véritable repos ou de vacances. Chambre à l'hôtel du Lion d'Or, repas à l'hôtel, cidre ou vin de la Loire au café : trois jours vraiment délicieux et qui changent terriblement de la vie de camp et des conserves américaines.

Je suis resté ici avec le lieutenant Lamy et cinq soldats pour finir de mettre au point les voitures récupérées. Pour cela, j'ai réquisitionné un garage de la ville et me suis transformé durant trois jours en grand garagiste. Résultat : trois camions et quatre autos de tourisme gagnées pour mon unité, qui partent aujourd'hui avec moi rejoindre mon unité.

Par ailleurs, nous avons appris ce matin la prise de Paris et l'entrée de la 2e DB dans cette ville. Et je n'y étais pas ? J'enrage d'être ici à l'arrière des autres, mais comme je sais qu'un jour ou l'autre et sans doute bientôt, j'aurai ma place au premier rang, je prends mon mal en patience et fais mon boulot correctement. Cette avance rapide des Alliés nous fait penser que nous aussi nous allons déménager encore bientôt de là où je vais dans un moment, et que sans doute nous serons sous peu à Paname. J'irai donc voir bientôt la sœur des Johannis et, si je le peux, les parents de M. Bénais. Par ailleurs, le Sud de la France se libère aussi : Toulon, Grenoble, Bordeaux, etc... Quand les communications seront possibles avec l'Ardèche, je ferai l'impossible pour y faire un saut.

Tu peux en tout cas imaginer la joie de tous en France, car ici le boche y est véritablement exécré et, si personne ne sait exactement ce que sont les S.O.L. ou la Légion des Combattants, tout le monde déteste les boches et admire de Gaulle. Quelle différence avec l'Afrique du Nord !

Toi aussi tu dois être suspendue à tous moments à ton poste radio, et les nouvelles doivent aussi t'énerver tant elles font plaisir. La guerre sera finie sous peu et c'est ce que je crois. Vivement mon retour, et vivement le moment où je pourrai vous embrasser tous et

connaître enfin ce petit Jean François, qui doit être bien mignon et que j'aime beaucoup. Parle-lui souvent de son papa et soigne-le bien puisqu'il est devenu ton gâté.

Et toi, petite Yvonne, comment vas-tu ? J'espère avoir de tes nouvelles en arrivant ce soir à mon étape, et surtout des bonnes nouvelles. Je m'arrête, car ça va être l'heure de déménager et je suis trop énervé.

Au revoir à tous. Une grosse bise bien bien affectueuse.

Georges

Dimanche soir 27 août 1944, 20 h

Mon cher petit chéri,

Après ma courte lettre d'avant-hier pour te dire que j'étais bien arrivé, je vais ce soir t'écrire un peu plus longuement puisque je suis un peu au calme en ce moment. Je suis assis par terre sous ma petite guitoune, le papier à lettre posé sur une caissette, pendant que dehors il fait un bon orage avec des coups de tonnerre comme on en voit en France en cette fin de mois d'août.

Depuis deux jours, je suis installé à mon nouveau cantonnement, en plein champ, à trois kilomètres d'un petit village horriblement laid, et à vingt kilomètres d'A..., le pays du point de broderie, au nord. La nature est belle, mais tout cela n'est pas très folichon, surtout quand on pense que la 2e DB est dans la capitale en train de se battre alors qu'on végète ici, aux prises avec mille difficultés quotidiennes et sans aucune autre distraction que le boulot, toujours le boulot.

Nos indigènes ont cependant, et heureusement, tous été remplacés par des jeunes Français de dix-huit à vingt-deux ans, tous volontaires et pleins de gaieté et d'enthousiasme. J'en ai maintenant six-cents sous mes ordres et, si cela est pour moi un bien gros travail, c'est tout de même un plaisir que de les commander. Je crois d'ailleurs qu'on va me confier un autre emploi. Mon commandant, voyant que je ne m'étais pas trop mal débrouillé avec la question automobile, va me confier, je crois, le commandement de la Cie auto du Bataillon, avec pas mal de véhicules neufs ou récupérés et un atelier de réparation. Cela me plaira toujours davantage que ce que je fais en attendant que la Division ait besoin d'un capitaine d'infanterie, car je serai le premier à partir dans ce cas, étant le plus ancien et cela me ferait plaisir, car je voudrais bien finir par me battre pour de bon, au lieu de continuer longtemps à faire la roue de secours de la bagnole.

En attendant, les événements vont bien et vite, et je t'imagine pendue aux journaux et à la TSF. Privas doit être libre maintenant et tu dois pouvoir commencer à écrire une longue lettre à ta maman : que de choses tu auras à lui raconter ! Si je peux aller la voir un jour, je le ferai avec plaisir, mais pour l'instant il ne peut en être question. Je conserve aussi les adresses des parents des Bénais et de M. de Johannis pour le jour où il me sera possible d'y aller. Pour l'instant je ne suis guère loin de Saumur mais aucun moyen d'y aller encore. On verra plus tard car les événements vont vite, je le répète et nous ne sommes pas là

pour nous amuser ou nous promener car tout sent la guerre autour de nous et nous sommes loin de la vie de caserne ou de celle de Témara.

J'ai reçu hier ta longue et gentille lettre du dimanche 6 août ainsi que celle de ma grande Paulette : toutes deux m'ont fait un bien grand plaisir et je les ai lues et relues déjà plusieurs fois. Les courriers sont maintenant plus difficiles qu'auparavant, car nous sommes à vingt kilomètres de notre poste aux armées et les moyens de liaison sont assez difficiles à réaliser. Ne t'étonne donc pas de certains retards et garde-moi toujours ta même confiance : je t'écrirai souvent, même de courtes lettres comme celle d'avant-hier si je n'ai pas le temps ou la commodité d'écrire plus longuement.

Je suis content qu'Yves soit retourné au Maroc et j'espère qu'il aura poussé une visite jusqu'à Safi et qu'il t'aura raconté beaucoup de choses sur sa vie de soldat en guerre. Je pense que sa blessure ne doit pas être bien grave et qu'il sera rétabli lorsque tu recevras cette lettre : dis-lui de demander être muté avec moi. Notre petit Jean-François est un bien mignon petit bébé d'après ce que tu me dis et je n'en doute pas. Comme il me tarde de le voir et de l'embrasser moi aussi ! Je voudrais bien le voir avec son petit poing quand il envoie des bises à son papa. Tâche de me le faire bien costaud, ce petit garçon. Et mon petit Jacquou ! je suis sûr qu'elle est une grande sœur bien mignonne qui aime bien son petit frère. Bientôt j'espère pouvoir lui acheter sa poupée là où je veux l'acheter et dis-lui que je ne l'oublierai pas. Je ne t'oublierai pas non plus ma petite chérie, car je veux t'acheter un joli souvenir et je fais des économies pour cela, car je fais mon possible pour ne pas trop dépenser. As-tu reçu enfin mes deux mandats d'Angleterre de 5000 et 4000 francs ? Je te redois encore de l'argent, mais je regrette pour l'instant c'est impossible d'envoyer des mandats et il te faudra donc attendre encore un peu. J'ai fait faire ta délégation à 5200 francs à partir de fin juillet et je pense bien que tout sera bientôt régularisé avec un rappel que tu toucheras puisque tu ne l'as pas eu le mois dernier. Si tu ne l'as pas en août, tu me le diras : ce sera à moi à faire la réclamation ici et non au CAT de Marrakech qui ne peut qu'exécuter les ordres que lui donne ma division. Pour l'indemnité de maniement de la DIP j'ai reçu un mot de celle-ci me demandant un certificat comme quoi je ne l'ai pas perçue de l'armée : je vais le faire établir demain et te l'enverrai. Tu le feras parvenir à la DIP en renouvelant ta demande. Ne te fais pas de souci petit poulet tout finira pas arriver mais à cause de notre séparation cela est nécessairement un peu long.

Tu me fais rire avec les mites dans mes affaires je te vois déballant tout ton linge et l'exposant au soleil sur la terrasse. Ce qui me fait plaisir c'est que tu ne me parles pas d'arranger ton armoire car je sais, puisque tu me l'as dit, que tu te livrais à cette occupation lorsque tu avais un grand cafard. Vends donc toutes nos affaires que tu ne veux pas garder, on verra bien après la guerre. Vends en particulier mes frusques militaires car je n'ai nulle envie de me mettre en uniforme après la guerre et cela sera autant de gagné pour toi. Paulette et Lulu travaillent-elles un peu pendant leurs vacances ? Deux mois d'été de passés déjà et bientôt la rentrée. Je compte qu'elles auront à cœur l'une et l'autre d'être de bonnes élèves.

Il y a aujourd'hui quinze ans qu'on est mariés, mon petit chéri. Je voudrais tant être avec toi en cette occasion. Je pense bien souvent à notre vie commune, au fond bien heureuse,

n'est-il pas vrai, et il me tarde de la continuer ensemble, encore plus belle, pour toi qui es une si gentille petite femme. Laisse-moi ce soir t'embrasser bien bien tendrement, sûr que nos pensées se croiseront encore plus ce soir que d'habitude, n'est-ce pas petite chérie ? Claudia est-elle toujours à Safi ? J'espère que sa présence ne t'a pas donné trop de travail car tu n'as pas besoin de cela étant trop occupée par ta petite famille. Je n'oublie pas ma petite Yvonne tous les sacrifices que tu as fait pour avoir cette nombreuse petite famille et crois bien que je t'aime et que je resterai toujours pour toi un mari digne de cette petite femme à qui je pense si souvent et que j'ai toujours près de moi le soir en m'endormant.

Je vais m'arrêter d'écrire car je n'y vois plus et j'ai mal aux yeux. La pluie continue toujours et je vais me coucher. J'espère que tu seras cette fois contente de ma lettre. Ne m'en veux jamais pour celles qui sont plus courtes et mets-moi toujours au début de tes lettres « Mon chéri », car je veux toujours le rester et mérite de l'être. Malheureusement j'ai une vie très occupée et crois bien qu'il ne m'est pas toujours possible de faire ce que je voudrais.

Fais une bien grosse bise à mon Jean-François, à Jacquou et Paulette et Lulu pour leur papa. Je n'oublierai personne quand j'irai à Paris, dis-le leur bien à tous.

Bonne nuit petite chérie, je t'embrasse mille fois bien bien tendrement comme je t'aime.

Jeudi 31 août 1944

Mon cher chéri,

Si tu savais comme on trotte depuis quelques jours ! Tu ne m'en voudras pas de ne pas t'écrire longuement aujourd'hui, mais je viens à peine d'arriver dans ma nouvelle cité. Guerre de mouvement, que veux-tu ? Et je crois fort que ce n'est pas fini, et que notre séjour ici ne durera que quelques jours. Remarque bien d'ailleurs que tout cela serait plaisant si on était en temps de paix et en tourisme. Malheureusement, il n'en est rien, et l'on se bat pas loin de chez nous.

Assez parlé d'ailleurs des choses militaires. Il vaut toujours mieux être discret, puisque le contraire est défendu. Ne penses-tu pas ?...

En tout cas, je n'aurai jamais cru être si près de Paname, et si tôt. J'irai d'ailleurs y faire une visite dès que possible, tu peux le croire. Ici, je suis logé à l'hôtel. La population nous a reçus avec un enthousiasme plus que formidable, et vraiment, tu sais, il fallait, il était temps que les Français et les Alliés arrivent ici.

Demain, je t'écrirai plus posément, car je dois faire toute mon installation aujourd'hui. Au revoir, chérie, n'en veux pas.

Une grosse, bien grosse bise à tous de ton petit

Eugène

Vendredi 1er septembre 1944

Mon cher petit chéri,

Est-ce que tu te rends compte de l'endroit où je me trouve actuellement, là où je dois acheter une belle poupée pour mon Jacquou ! Hier, j'ai passé deux heures à P... : Champs Elysées, Arc de Triomphe, etc... J'ai bu avec le lieutenant Lamy à la terrasse d'un grand café et il me semblait que je rêvais. La bataille est toute proche de nous, nous envoyons chaque jour des renforts, et je crois que mon tour n'est plus qu'une question de jours. Nous sommes tous surchargés de travail, mais le moral est on ne peut plus excellent à cause de l'endroit où l'on se trouve, cinq jours après le départ des boches. C'est à peine croyable, et je suis sûr que tu comprends mon émotion.

Je sais qu'on ne restera pas longtemps ici, mais nous y sommes déjà alors qu'il y a moins d'un mois que nous sommes partis d'Angleterre. C'est tout simplement formidable, et l'on est loin de 1940. J'ai pris depuis hier le commandement de la compagnie automobile : beaucoup de camions, quelques jeeps, des voitures de tourisme fauchées aux boches, etc... Je conserve ma 402 pour aller faire mon tour à Paname une fois ou deux avant notre départ d'ici. Travail des plus intéressants pour moi, mais qui, une fois de plus, me prend tout mon temps, en attendant d'aller me battre moi aussi.

Collet est parti ce matin en renfort, et cela m'a fait de la peine, car c'est un bien chic camarade. Lamy est passé avec moi aux automobiles, et tous nos indigènes ont été expédiés ailleurs pour être remplacés par de tout jeunes Français pleins d'enthousiasme et qui chantent sans arrêt en travaillant. Ce qui nous fait plaisir aussi, c'est que la retraite des boches ayant été si rapide, il n'y a presque pas de dégâts par ici, et vraiment cela nous aurait fait mal au cœur s'il en avait été autrement.

Je comprends que tu puisses m'envier un peu, quoique notre vie soit bien artificielle et souvent pleine de difficultés. Ici, heureusement, j'ai une belle chambre avec eau courante dans un hôtel, et cela me change agréablement du camping. Aujourd'hui, j'ai entendu dire que les nouvelles étaient très bonnes : les Américains à Sedan et près de Metz. Quelle drôle de guerre, alors qu'on se bat encore près de Paris et dans le Sud ! Mais peu à peu, on sent la victoire qui approche avec la libération de la France, et je reste persuadé que très bientôt je retournerai chez moi et que j'aurai enfin le plaisir de vous retrouver toutes et de connaître mon petit Jean François, que déjà j'aime tant. Embrasse-le bien pour moi, ce joli petit bébé qui fait tant de belles risettes.

Je suis terriblement gâté en ce moment par toutes tes gentilles lettres qui m'arrivent presque chaque jour, ainsi que celles de mes grandes filles, toutes me faisant tant plaisir. Pour moi, je ne fais que des lettres un peu hâtives, ne m'en veux pas trop, car je suis énervé et j'ai tellement d'occupations que je n'ai plus un moment de libre dans la journée. Vivement que cela se termine. Une bien grosse bise à tous et demain j'écouterai encore Georges

[dans la marge : J'ai arrêté vite ma lettre : mon commandant me fait appeler tout de suite. Encore une bise]

Samedi 2 septembre 1944, 21 h

Mon cher chéri,

Je suis dans ma chambre, assis à une petite table près de la fenêtre, pour profiter du restant de jour, car l'électricité est coupée ici, et je viens bavarder un peu avec toi avant de me coucher. Hier, ma lettre a été interrompue par un planton venu me chercher pour aller chez mon commandant : rien de grave, bien sûr, mais le résultat a été que j'ai eu doublement de travail dans l'après-midi. Je suis en ce moment fourré en plein dans les bagnoles, camions, jeeps, etc., et cela me rappelle mes anciennes fonctions à la division, et ne me déplaît pas.

Par ailleurs, mon travail m'appelle souvent à l'extérieur. J'ai en effet pas mal à faire avec les F.F.I. pour des voitures qu'ils ont prises aux Allemands, ou aux autorités et même aux usines des environs. Ce matin, par exemple, je suis allé à Paris, Versailles, Rueil, sans avoir bien le temps de m'arrêter hélas mais cela m'a fait plaisir, tu t'en doutes. À Paris, j'ai vu... Raimu se baladant à pied, un parapluie au bras. Je me suis arrêté pour lui demander



La 402 devant son garage à St-Germain-en-Laye, Georges au centre

si c'était bien lui et je ne m'étais pas trompé. Ne trouves-tu pas que c'est amusant et j'aurais bien voulu que les petites soient à ma place, n'est-ce pas, Lulu ?

Je n'ai pas eu le temps de faire les magasins pour vous tous, mais cela ne tardera pas, je vous le promets, et si je ne peux vous faire un colis, je vous dirai au moins ce que j'ai pu acheter. Car je t'en dois des cadeaux à toi mon petit poulet : naissance de Jean François, anniversaire, fête, quinze ans de mariage, sans compter tous ceux de mes filles. Je vais me ruiner, mais j'ai plus de 6000 francs à dépenser et ce sera tout pour vous.

Nous mangeons maintenant en petite popote, cinq officiers seulement : le lieutenant de Bodard, qui était en Angleterre avec moi, le lieutenant Lamy, un lieutenant russe dont

j'ignore le nom car il est arrivé d'aujourd'hui (ou polonais, je ne sais trop), l'aspirant Gilles instituteur en Algérie, et moi. J'ai retrouvé aussi mon ancien chauffeur Charlot, de Marseille, qui s'est fait mettre à la porte de là où il était pour une bonne cuite, et que j'ai réussi à repêcher au passage.

Et ma vie continue ainsi, en attendant un prochain changement, car les départs sont nombreux et mon tour ne tardera guère. Que te dire de tout ce que je vois ici, tu l'imagines sans doute. Dans l'ensemble, peu de dégâts dus aux bombardements, à part le Grand Palais brûlé. Seules les voies ferrées ont souffert du fait des bombardements alliés, ce qui prouve que les Anglais et les Américains savaient ce qu'ils faisaient.

La vie est difficile, beaucoup, ici au point de vue du ravitaillement, et mes cigarettes, mes chocolats et mes bonbons sont appréciés, tu peux le croire, je n'en mange plus pour tous les donner. Si en Normandie on ne manquait de rien, la vie devait être bien dure ici, et il faut souhaiter que le ravitaillement ira vite en s'améliorant. Les magasins ne semblent pas trop vides, mais je ne les ai pas encore vus de près. Je voudrais bien pourtant le faire pendant une après-midi entière au moins, et si j'étais avec un certain petit poulet il me faudrait bien au moins huit jours, n'est-ce pas ?

De partout, des drapeaux français, anglais ou américains, partout des airs de fête qui montrent la joie de tous ces Français. Beaucoup de soldats de chez nous sont campés au bois de Boulogne, sur les avenues et même sur les places. Partout, la foule des Parisiens autour qui les fêtent en s'intéressant à notre beau matériel. Pendant ce temps, le gros de la 2e DB fait du boulot ailleurs, et je pense que je ne tarderai pas à y aller.

Aujourd'hui, j'ai eu ta petite lettre du 17 août où tu es ennuyée de ne pas avoir de mes nouvelles. Cela doit correspondre à mon départ d'Angleterre, mais j'espère que tu as reçu mes lettres depuis. J'ai eu aussi la gentille lettre de Paulette du 20 août — cela ne met pas longtemps au fond -, avec un si beau dessin de son livre anglais. Merci toujours de ne pas oublier votre capitaine qui vous aime bien et pense toujours à vous.

Mais il ne faut pas, petite femme chérie, te faire trop de souci lorsque tu restes sans nouvelles de moi. La question du courrier en est une très difficile quand on se déplace, et ce n'est pas si mal du tout qu'on puisse s'écrire quand même. De mon côté, je te promets encore de t'écrire souvent, même par lettres brèves si je n'en ai pas le temps.

Je suis heureux de savoir mon petit Jean François si beau bébé et je voudrais tant le voir de près pour de bon. Et mon petit Jacquou ? Ce doit être une bien grande fille maintenant, fais-lui deux bien grosses bises de son papa chéri, qui la remercie beaucoup pour sa lettre si mignonne. Quant à Paulette et Lulu, je suis sûr que le Club Nautique les aura prises souvent, mais j'espère qu'elles n'auront pas pour cela oublié de travailler un peu, car les vacances sont bientôt finies, hélas, et je veux qu'elles soient de bien bonnes élèves.

Je t'envoie un papier que tu vas adresser à la DIP en demandant le paiement de la prime de naissance de Jean François. Ne l'oublie pas. As-tu reçu ma nouvelle délégation de solde ? Donne bien le bonjour aux De Johannis, à Mme Videau et aux Ruelle. Videau doit certainement être dans le Midi de la France, et tu verras que Clifford sera capable d'aller à Privas avant moi, comme ce sera amusant.

Bonsoir, petit poulet. Je n'y vois plus et je vais me coucher en pensant à toi, à mes grandes filles et à notre petit Jean François. Une bien grosse caresse à tous, et pour toi les meilleures de ton méchant mari qui ne t'aime plus.

Georges

[*en PS* : Pense à écrire à Privas car je suis sûr que cela sera bientôt possible, une grosse bise.]

[Dimanche matin, 8 h : je me lève et, avant d'aller au travail, je viens te dire bonjour. A 11 h grande cérémonie à l'hôtel de ville à l'occasion de l'anniversaire du 3 septembre 39. Mais le reste du temps au boulot. Bon dimanche petite Yvonne et une grosse bise à tous.]

Mardi 5 septembre 1944

Mon petit chéri,

Aujourd'hui, j'ai reçu deux lettres de toi, dont celle du 22 août et une plus ancienne. Elles ne se suivent pas toutes régulièrement, mais cela me fait plaisir de les réunir, de les classer et de les relire par ordre. Toutes les nouvelles que tu me donnes m'intéressent beaucoup, et je reconnais bien mon petit poulet de ta façon de m'écrire. Continue de même, tu me feras tant plaisir, car c'est la seule chose qui, avec la pensée, nous réunit l'un à l'autre en ce moment et dieu sait si j'ai hâte que tout soit fini pour te rejoindre, revoir mes grandes filles que j'aime tant et connaître enfin ce fils dont tu me parles avec tant d'éloges certainement mérités.

Ma vie est pourtant bien remplie en ce moment et j'en arrive à ne pas réaliser qu'on est déjà au cinq septembre tellement j'ai du travail. Mais c'est un travail des plus intéressants, et j'en suis heureux. J'ai monté ici moi-même ma compagnie automobile, et nous avons déjà plus de soixante-dix voitures ou camions. À cause de cela, je sors maintenant davantage, car je suis en relation avec des industriels de Paris et de la banlieue, et je commence enfin à connaître cette capitale où je n'avais passé que quelques heures dans ma vie et qu'il faudra bien que je te fasse connaître un jour.

Je mentirais si je te disais que j'ai du temps de reste pour admirer les vitrines et faire beaucoup d'achats, mais depuis deux jours j'y suis allé au moins quatre fois, et ce soir à six heures j'ai rendez-vous dans un café des Champs-Élysées avec un colonel des Forces françaises de l'Intérieur pour une histoire de camions à réquisitionner.

Ce qu'il me faudrait maintenant et me comblerait de joie, ce serait une journée entière de liberté pour faire des achats, « vos » achats, et voir de plus près certaines choses intéressantes. Je tâcherai d'arriver à obtenir cela cette semaine, à moins que nous nous déplaçons encore vers l'est bientôt, ce qui semble probable, car les événements nous poussent vite, et il se pourrait fort que ma vie n'offre pas autant de tranquillité qu'en ce moment, malgré mon boulot.

Je suis dans les papiers de mon commandant et cela me vaut d'être bien considéré mais aussi il s'appuie trop sur moi pour se balader lui et je tombe sur mon lit chaque soir, écrasé de sommeil, pour être au travail chaque matin à 7 h 30 ou 8 heures moins le quart. Je ne me plains pas, au contraire, car je sais qu'ainsi le moment de vous revoir tous arrivera plus vite, et cela seul compte pour moi.

Dans le Sud, les nouvelles annoncent que les Alliés sont à Saint-Étienne. L'Ardèche est donc libérée, et il faudra que, dès que le passage sera possible, je demande 48 h de perm pour aller passer quelques heures à Privas et à Vals. Je suis peut-être un peu fou, mais tu parles d'une joie pour tous quand j'arriverai... Cela m'énerve à l'avance d'y penser, et je te le dirai vite lorsque cela sera possible.

Profite bien, avec Jean François et les grandes filles, du Club avant qu'il ne fasse trop froid. Tu me fais rire en m'annonçant que Paulette est aussi grande que toi mais dis-lui de s'arrêter, car une femme n'est pas belle si elle est trop grande, pas vrai Lulu ? Fais donc une grosse bise à tout ce petit monde. Je vous écris au milieu des bruits de mon atelier.

Ne te fais aucun souci pour moi, jusqu'à maintenant, je ne suis pas dans la bagarre, sauf les bombardements du début, et tout sera bientôt fini.

Je t'embrasse mille fois, bien bien affectueusement comme je t'aime.
Georges

Vendredi soir 8 septembre 1944

Secteur postal 8114

Mon petit chéri,

Je suis dans ma chambre et, à la lueur de ma lampe électrique car il n'y a toujours pas d'électricité par ici, je viens t'écrire un peu et bavarder avec mon petit poulet que je n'oublie pas, malgré mon existence de plus en plus active. Note d'abord mon changement de numéro de secteur postal : 84114 au lieu de 84112 (le reste sans changement). Ma situation reste la même, à la tête du service auto, mais le numéro seul a changé.

Je suis toujours avec mes motos, mes bagnoles et mes camions, dont plusieurs sont de vrais mastodontes, mes garages, et tout ce qui fait de moi un vrai mécanicien ou grand directeur d'affaires de transports. Bien entendu, je ne suis pas le plus mal chaussé, et je me prépare à remplacer ma 402 pourtant pas mal contre une Amilcar de sport carrossée par Hotchkiss pas mal du tout : dommage qu'elle ne soit pas à moi après la guerre !

Par exemple, mon travail est énorme et, si je sors très souvent, je n'ai que rarement l'occasion de boire un pot ou de flâner quelques minutes à la grande ville, sans avoir le temps de jamais rien visiter ni encore de faire ces fameux achats pour vous tous. Lundi ou mardi, je m'arrangerai pour les faire, car notre changement de secteur est toujours en suspens et je ne voudrais pas être roulé, et vous non plus bien sûr !

Notre popote est installée dans notre garage, près de mon bureau, et nous avons délaissé la cuisine américaine pour manger à la française, ce qui est tout de même meilleur car on se fatigue vite de l'autre à la longue. Les produits sont difficiles à trouver, mais on se débrouille, surtout que nos rations américaines servent souvent de monnaie d'échange.

Nous sommes en tout six officiers : Lamy, Ivanski, de Bodard, Bidet, Gilles et moi, et nous entendons très bien. Je vais presque chaque jour à P... et je commence à en connaître les principales rues : cela me servira toujours lorsque je t'y amènerai avec nos filles bien sûr, si elles continuent à être bien gentilles avec leur maman.

Les boches nous laissent en paix maintenant ici, et on comprend qu'ils aient fort à faire du côté de chez eux, car ils ne doivent pas en mener trop large. Malheureusement, ce mois de septembre sent la France et il pleut presque chaque jour, ce qui me fait regretter encore davantage Safi et son beau soleil.

Le petit Collet est parti au front, je crois te l'avoir dit, quant à moi, c'est possible d'un moment à l'autre, mais pour l'instant pas question et tout en râlant un peu j'attends sans rien faire comme demandes spéciales. Je n'ai guère envie de refaire du camping avec le temps qu'il fait, je suis trop bien dans ma petite chambre d'hôtel, quoique je sois bien seul sans mon petit poulet.

Pour l'instant, j'ai surtout hâte que tout soit terminé et que je retourne vite auprès de vous tous, qu'il me semble avoir quittés depuis un siècle. J'ai devant moi ta photo, prise avec ta robe à pois dans le jardin, et celles de mes grandes filles. J'ai acheté deux petits cadres dans ce but, et il me semble que vous êtes avec moi quand je rentre dans ma chambre. Il ne me manque plus que mon petit Jean François. Dire qu'ici on trouve des pellicules tant qu'on en veut et que je ne puis pas vous en envoyer !

Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis ta lettre du 22 août et j'ai hâte de lire tes gentilles lettres. J'espère que, toi par contre, tu reçois plus régulièrement mes lettres maintenant et que tu n'as plus autant le cafard que ce dont tu me parlais dans cette lettre, un peu triste, que j'ai déjà relue bien souvent. Ne m'en veux pas du tout si mes lettres sont parfois un peu hâtives : je n'ai jamais eu de ma vie tant d'occupations et voulant à tout prix donner satisfaction à mon commandant qui est très chic avec moi, je travaille dur et il m'arrive souvent de rester au boulot jusqu'à huit heures du soir.

Fait-il toujours assez bon à Safi pour vous permettre d'aller souvent à la plage ou au club ? Comme la voiture de Jean François doit être dure à pousser à la montée ! Allez-y bien souvent, et toi aussi, petite chérie, cela te distrait et te fait du bien. Comment va-t-il ce petit bout d'homme qui te donne tant d'occupations ? J'espère que monsieur continue à grossir et fait de plus en plus de risettes à sa gentille maman et à ses grandes sœurs. Attention qu'il ne prenne pas froid maintenant que l'été commence à finir.

À ce propos, tu ferais bien d'acheter du bois avant l'hiver, avant que tout le monde bondisse chez l'unique marchand de Safi. Je suis content que tu me dises que Jacquie, Paulette et Lulu sont bien gentilles, mais je le serais encore davantage si tu me disais qu'elles ne se disputent plus. Veux-tu leur demander, pour faire plaisir à leur papa, d'essayer d'y arriver ?

Je n'ai pas encore vu de belles poupées pour mon Jacquou, mais j'y pense et dis-lui bien que cela ne tardera pas. Claudia est-elle toujours à Safi ? Embrasse-la bien pour moi. Maurice est-il content de son nouveau métier ? Et Lucien, où est-il mobilisé, s'il l'est ?

Passe une bonne nuit, petite chérie, et n'aie plus le cafard si mes lettres tardent trop à t'arriver : je t'aime toujours beaucoup, beaucoup, et je reste le petit mari bien sage que tu désires, j'en suis sûr. Embrasse bien mes trois grandes filles et mon petit bout de chou pour leur papa et pour toi les meilleures caresses les plus affectueuses de ton Georges

J'ai mal aux yeux d'avoir si peu de lumière mais je suis heureux d'avoir pu te faire une lettre plus longue que d'habitude. Bonne nuit ma petite femme chérie. Encore une grosse bise.

Samedi soir 9 septembre 1944

Mon cher petit chéri, ce soir je t'écris d'un chic hôtel de R. où je suis depuis ce matin pour 24 h seulement. Dans une ville à moitié détruite par les bombardements, le quartier de la gare est intact et le chic hôtel où l'on m'a réquisitionné une chambre a encore l'eau courante et l'électricité, belles chambres et bon lit où, je crois, j'en écraserai bien. Te souviens-tu lorsque je faisais à Marrakech le marchand de chaussettes pour une maison d'Elbeuf ? Je suis donc à deux pas de là pour une mission militaire que je n'ai pas voulu confier à un autre. Je suis venu dans ma 402 avec mon chauffeur Charlot et notre accent, surtout le sien, a fait sensation quoique les gens soient terriblement froids ici et que nos repas, pour ne manger presque rien, nous reviennent à 150 francs l'un.

En cours de route on accepte quelques auto-stop et nous avons fait des heureux qui voyaient pour la première fois des militaires de la division Leclerc. Ici des anglais seulement et le seul américain que nous avons rencontré en ville, un officier des affaires civiles, nous a interpellés amicalement tout heureux en croyant reconnaître de ses compatriotes. On l'a détrompé mais après avoir bu un pot ensemble, même deux de vieux Calvados (une tournée chacun) on est devenu les meilleurs amis du monde et il m'a donné son adresse civile, et moi la mienne pour aller le voir après la guerre. C'est assez amusant ne trouves-tu pas ? Il avait d'ailleurs l'air complètement perdu ici et m'enviait de savoir que j'étais à P... et non à Rouen. Bien entendu, il y a de fortes chances que je ne le retrouverai jamais même pas en Pennsylvanie où il habite. La ville où nous sommes est une très belle ville, ou tout au moins en était une. Heureusement que la cathédrale n'a rien mais il fait plutôt froid... et je préfère Safi ! La route qui y conduit, large et cimentée presque tout du long, est agréable et j'avais l'impression de faire du tourisme malgré les nombreux convois que je croisais sur la route.

Demain après-midi, je rentrerai à mon gîte, à moins que mes camarades soient déjà partis et que je sois ainsi obligé de les suivre, car notre situation là-bas ne doit pas s'éterniser, comme je te l'ai déjà dit. Cela me donne en tout cas envie de descendre un jour dans l'Ardèche et je tâcherai de le faire dès que ce sera possible et si mon commandant veut bien m'en donner la permission. Je suis content de pouvoir t'écrire cette petite lettre avant

de me coucher et si on vient un jour ensemble par là on tâchera de retrouver le même hôtel. Lundi ou mardi j'irai voir la sœur de Mme de Johannis et je te donnerai de ses nouvelles dans ma prochaine lettre.

Tu dois être couchée en ce moment car il est environ 10 h et ton petit diablou doit dormir près de toi avec ses petits poings fermés. Comme je préférerais être avec vous. Ton absence commence à me peser et c'est surtout quand tu n'es pas là lorsque je voyage ou lorsque je prends un plaisir que je trouve bien mauvais d'être si seul car je ne puis confier mes impressions comme je le ferais avec toi. Pour moi un voyage fait ensemble, le petit poulet et moi, me laisse un bien meilleur souvenir que ceux que j'ai pu faire jusqu'à maintenant et je commence pourtant à en avoir fait.

Demain dimanche, qu'allez-vous faire tous les cinq ? Je vous vois partant au Club vers 10 h, Lulu et Jackie se disputant un petit peu pour pousser la voiture du petit Jean-François à l'aller pendant que Paulette la pousse au retour. Heureusement que tu as ces grandes aides sans ça je suis sûr que cela te ferait de la peine de faire la côte. As-tu recommencé à prendre des bains toi-même ? Profites-en bien petite chérie et n'aie plus le cafard car je veux te savoir contente, même lorsque mes lettres sont égarées, souvent d'ailleurs par la faute de la poste militaire et non par la mienne. As-tu reçu mon papier au sujet de l'indemnité de naissance de Jean-François et as-tu demandé à la DIP de te la payer ? Est-ce que Safi a toujours les mêmes petites histoires de clocher au sujet des petits collaborateurs qui n'en étaient pas, des durs qui ne l'ont jamais été, des mous qui sont devenus durs, etc... Si quelques-uns pouvaient venir faire un tour au milieu de pas mal de patelins en ruines, ils comprendraient beaucoup de choses et qu'en particulier la tâche sera dure après la guerre. Qu'on fusille tous les vrais collaborateurs mais qu'on pense un peu au travail et à l'ordre et cela vaudra bien mieux. Heureusement que la capitale et ses environs, sauf St-Cyr et le Bourget, n'ont pour ainsi dire rien du tout.

Fais une bien grosse bise à toute la maisonnée. Bonsoir petite Yvonne, sois toujours bien gentille et aime-moi bien car je fais tout pour le mériter et je t'aime bien beaucoup.

Une grosse caresse de ton méchant mari.

Lundi, 21 h – 11 septembre 1944

Mon cher petit chéri,

Bientôt j'aurai des photos à vous envoyer, car j'ai acheté hier un appareil d'occasion 6×9 et des pellicules, et j'en ai déjà pris pas mal. J'en ferai développer un rouleau demain et vous enverrai aussitôt des épreuves. Je suis rentré de R... hier vers 18 h après un excellent voyage, sauf une simple crevaisson.

Aujourd'hui, beaucoup de travail, car nous déménageons une fois de plus. Et cette fois-ci, c'est moi qui organise le déplacement avec nos camions. Nous partons à 180 km d'ici à l'est, ou plutôt vers le sud-est. Ce n'est pas moins deux, mais deux plus un et nous partons à plusieurs reprises. Mon tour sera sans doute à la fin de la semaine.

Je regrette un peu ce départ, car nous allons retrouver la guitoune, et au fond on était si bien, près de la capitale où j'étais encore ce soir de six à sept. Mais je m'accorde demain après-midi pour faire mes achats (enfin !) et aller voir la sœur de Mme de Johannis, où je laisserai d'ailleurs mes paquets en attendant qu'elle puisse vous les envoyer elle-même, car cela reste interdit pour l'instant.

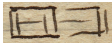
Je te dirai ce que j'aurai trouvé dans ma prochaine lettre et vous donnerai en même temps des nouvelles de la sœur de Mme de Johannis, qui sera certainement heureuse de voir un Safiot. Je lui porterai un peu de nos conserves américaines et je pense lui faire plaisir, car dans cette région, le ravitaillement est plutôt difficile. Tous les jours, des convois de camions apportent de Bretagne et de Normandie du ravitaillement pour la région parisienne, mais il y a fort à faire et tant que les trains ne fonctionneront pas, ce sera difficile.

Ce soir, je ne t'écris pas longuement et je continuerai ma lettre demain soir pour te raconter mon après-midi à P.. D'ailleurs, le vaguemestre ne va au courrier qu'après-demain et cela ne m'avancerait pas. Ma lampe électrique n'éclaire pas beaucoup et j'ai plutôt mal aux yeux.

Passez tous les cinq une bien bonne nuit. Bonsoir, petite chérie, une caresse à toi et pour toi un bien affectueux baiser de ton petit mari qui t'aime. À demain.

Mardi soir.

Je tiens ma promesse et je continue ma lettre. J'ai même tenu toutes mes promesses, puisque mes achats sont faits et que je suis allé chez les parents des de Johannis. Après-midi, j'ai réussi à me libérer et je suis allé à P... de 2 h à 18 h. Au retour, je n'ai presque pas mangé pour vite venir vous écrire avant qu'il ne fasse complètement nuit.

Mes achats d'abord : pour Jackie une poupée, moyenne mais mignonne et qui dit maman, avec une jolie robe d'été et un beau chapeau. Pour Jean-François, un ours qui fait du trapèze et se contorsionne tout seul, pour Paulette et Lulu, un bracelet-charme avec beaucoup d'or dedans, large comme ça  et bien beau et pour maman aussi, un bracelet avec encore plus beaucoup d'or, large, lourd et qui je crois lui plaira.

Je n'ai donc oublié personne, mais... je suis complètement ruiné. Je vais mettre tout cela dans un carton et le déposer chez la sœur de Mme de Johannis, pour l'envoyer qui sait quand ? Nous verrons cela plus tard pour l'instant j'ai tenu mes promesses et je suis bien content de moi car je suis sûr que tout vous fera bien plaisir et à tous.

À 16 h, devant l'Opéra, j'ai arrêté ma jeep pour écouter avec Charlot le discours radiodiffusé de De Gaulle, au milieu d'un monde fou. Ma jeep (une jeep allemande prise aux boches à Morlaix) a été envahie par des jeunes gens et des jeunes filles debout et j'en ai profité pour la faire photographier. Je vous en enverrai une photo quand elle sera prête. C'était marrant et il n'y avait pas moyen d'éviter les compliments de tous, qui voyaient bien que j'étais de l'armée Leclerc.

Puis on est allé à Asnières, où l'on n'a trouvé d'abord personne. Pour gagner du temps on est allé boire un pernod dans un petit café, et quand j'ai voulu payer, le patron m'a dit : « Les soldats de Leclerc, nos libérateurs, ne paient pas ici. » J'y retournerai...

Après j'ai vu seulement le beau-frère de Mme de Johannis, sa femme étant sortie pour la soirée. Il a sorti une bonne bouteille de vin, et m'a invité à déjeuner demain à midi. Ils vont très bien et doivent me remettre demain matin une lettre pour les de Johannis, que je t'enverrai aussitôt. Je leur ai apporté une pleine caisse de ravitaillement américain, une cartouche de cigarettes, etc... Inutile de te dire sa joie. Demain je recommencerai car je ne rendrai jamais assez les gentilleses que te font Mme de Johannis et son époux et je sais qu'ici le ravitaillement reste une chose bien difficile pour les civils. Et voilà une après-midi de passée comme je te l'avais promis mais demain il faudra que je mette les bouchées doubles au boulot. Je ne donne pas davantage de nouvelles de M. Mme Devry car je n'ai vu que lui et puis ils doivent faire demain matin une longue lettre pour Monsieur le maire et madame.

À part cela, mon départ est toujours fixé à un de ces jours, sans doute samedi ou lundi. Je te l'écrirai et cela me rapprochera un peu plus de l'Ardèche. Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles, mais je compte bien que le vaguemestre m'en apportera beaucoup demain et que je serai une fois de plus heureux de les lire toutes.

Je vais m'arrêter pour préparer un peu mes paquets pour demain et me coucher tôt pour me lever de bonne heure. Bonne nuit à tous. Une grosse caresse à Jean-François, Jackie, Lulu et Paulette, et pour la maman chérie les meilleures du méchant mari qui ne l'aime plus,
Georges

Vendredi 15 septembre 1944

Mon cher petit chéri,

Je suis tout heureux de t'envoyer ce soir une photo de moi. Deux épreuves ont été tirées et je n'ai eu que celle-ci aujourd'hui, l'autre sera prête lundi et je te l'enverrai. Je te fais remarquer que je me suis bien appliqué à ne pas trop froncer mon front pour te faire plaisir, mais rien à faire pour sourire. Il est vrai que la photo a été prise à neuf heures du soir, pendant la seule demi-heure où il y a de l'électricité à S...-G... en L..., et que je suis un peu fatigué par une journée de dur boulot, comme cela m'arrive très souvent depuis quelque temps. J'espère que, telle quelle, elle te fera quand même plaisir.

Bientôt je t'enverrai les photos d'amateur et il y en aura plusieurs qui seront prêtes demain. Mais je ne te les enverrai que lundi soir, car je pars seul en mission demain en Normandie, à 300 km d'ici, où nous étions avant, et je ne rentrerai que lundi dans la journée. Après, notre déménagement vers T... aura lieu mercredi matin. Tu vois que je ne chôme pas, mais ce qui fait tout de même plaisir, c'est que la guerre touche à sa fin et que je compte toujours bien faire le réveillon de Noël avec toi, les petites que je languis de revoir, et mon petit Jean-Pierre qu'il me tarde tant de connaître.

Avant-hier comme je te l'ai écrit, je suis allé déjeuner chez les Devry, la sœur de Mme de Johannis. Malgré toute ma bonne volonté, je n'ai pas pu y retourner depuis, car si je ne me bats pas pour l'instant on a un travail des plus utiles et personne ne chôme guère ici, surtout moi qui ai une grosse responsabilité. Je manipule maintenant l'essence par des dizaines de milliers de litres à la fois, et tout à l'avenant. Je fais démonter et remonter entièrement des camions qui prennent aussitôt la route avec des renforts et je n'ai pas du tout l'impression de perdre mon temps comme c'est trop souvent le cas dans la vie militaire. Cela vaut d'ailleurs mieux, car le temps passe ainsi plus vite pour moi.

Je suis ce soir dans ma chambre pour t'écrire, avec ta photo dans son cadre devant moi et celle de mes filles à côté, il ne me manque plus que celle de mon petit loupiot. As-tu réussi à le faire photographier ? Il y a déjà longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles, mais j'ai confiance en toi et je sais que tu m'écris souvent, et que bientôt j'aurai un beau paquet de lettres pour lire et relire le soir avant de m'endormir. Ces retards sont bien explicables, car nous nous trouvons à près de 300 km du quartier général où se trouve la poste aux armées de notre division.

Quand vous recevrez cette lettre, où serai-je ? Peut-être bien en Allemagne, car les événements vont toujours vite, et je compte toujours sur une fin prochaine de la guerre. Les petites auront sans doute repris la classe, et je suis sûr qu'elles feront cette fois tout leur possible pour être de très bonnes élèves à tous points de vue. N'est-ce pas Paulette et Lulu ? Et mon Jacquou au cours élémentaire, que de beaux livres elle va avoir et comme elle va devenir savante ! Heureusement que le petit monsieur sera là pour tenir compagnie à sa maman.

Comment va-t-il, ce petit garçon ? Dis-moi de temps en temps combien il pèse. J'en suis à 4 kg 650 pour lui et je serai heureux de savoir les progrès qu'il fait. C'est Paulette qui doit être fière d'être aussi grande que sa maman. Qu'est-ce que je vais me ruiner pour vous habiller toutes à mon retour !

Et toi, mon petit chéri, comment vas-tu ? Je trouve que tu ne me parles pas assez de toi-même dans tes lettres. Te sens-tu bien portante depuis que J.F. est là, ou as-tu toujours de temps à autre des battements de cœur et es-tu aussi énervée parfois ? Dis-le moi et surtout aie toujours un bon moral pour que tout aille bien. De mon côté, tu peux être tranquille à mon sujet. Je t'aime trop pour t'oublier, même un tout petit peu, et pour ne pas regretter terriblement et souvent les distances qui nous séparent. Sois bien patiente, mon petit chéri, occupe-toi toujours bien de ta petite famille et de ta maison comme tu le fais, et tu verras que je te reviendrai bientôt, dix fois plus chic avec toi que je ne l'ai jamais été, je te le promets.

Je pense bien bien souvent à vous tous, et surtout à toi, et tu peux continuer à m'accorder toute ta confiance. Vivement que tout soit fini, pas petite chérie ?

Je vais m'arrêter de t'écrire car demain je pars à sept heures et j'ai des affaires à préparer, et je ne veux pas me coucher trop tard. Lundi soir ou mardi, si je rentre trop tard, je t'écrirai encore et te raconterai mon voyage, que j'entreprends avec mon Amilcar décorée de la France avec la croix de Lorraine, l'insigne de notre division. Charlot bien entendu

m'accompagne mais je préférerais avoir à côté de moi certaine personne qui n'est pas aimée par son mari...

Il est dix heures et tu dois donner le dernier biberon de monsieur. Fais-lui deux grosses caresses pour son papa et montre-lui souvent ma photo, pour qu'il ne se mette pas à pleurer comme devant un étranger lorsque je ferai sa connaissance. Je suis méchant car je sais bien que je n'ai pas besoin de dire cela à sa maman. Dis à Jacquou de m'écrire encore de temps en temps, car j'aime beaucoup ses petites lettres, et fais-lui, comme à Jean-François, deux grosses bises. Je compte encore sur Paulette et Lulu pour qu'elles soient vraiment de très bonnes élèves et je vous embrasse tous mille fois bien bien affectueusement.

Bonsoir, petite chérie, une grosse bise pour toi.

Lundi 17 septembre 1944

Mon cher petit chéri,

J'ai reçu ce matin ta gentille lettre du 27 août, anniversaire de notre mariage, une lettre de Paulette du 23, et ton télégramme du 3 septembre où tu me demandes de mes nouvelles, n'ayant rien reçu depuis ma lettre du 27 ou 28 juillet.

Je comprends bien ton inquiétude, mon petit chéri, mais je n'y peux rien et je te demande de t'armer de patience lorsque les courriers ont du retard. J'en connais les raisons, d'ailleurs fort valables, car la division fait un gros travail quelque part en France, et il vaut peut-être mieux prendre des mesures générales pour tous, même pour ceux qui, comme moi en ce moment, ne risquent rien. Car c'est un fait, petite Yvonne, ton Georges, parti pourtant avec d'autres intentions, n'a pas pris part du tout à des exploits extraordinaires, si ce n'est quelques petites patrouilles du début et si ce n'était la possibilité pour moi d'être appelé en renfort si le manque de capitaines se fait sentir, je risque fort de finir ma guerre à la tête de mes automobiles et camions.

J'en suis désespéré, je n'ai pas besoin de te le dire mais je n'y peux absolument rien et deux choses me consolent d'ailleurs : c'est que le travail que je fais, loin d'être inutile, est du plus grand intérêt pour la division, puisqu'il me permet, en plus de certains transports indispensables, de fournir et de préparer des chauffeurs et des dépanneurs pour remplacer ceux qui malheureusement sont mis hors de combat. La deuxième est que le sachant, tu te feras moins de souci à mon sujet, et j'en serai plus content. Tu auras bien le temps de t'en faire lorsque je serai moi aussi au front, mais la guerre sera finie avant sans doute et c'est au fond bien là l'essentiel, n'es-tu pas de mon avis ?

Il y a eu en effet de beaux défilés américains, anglais et français (2e DB) à Paris, mais je ne les ai connus qu'après et n'ai même pas eu l'occasion d'y assister. Il faut bien savoir d'ailleurs qu'une armée comprend toujours deux sortes de gens : ceux qui se battent vraiment et ceux qui servent et aident ceux qui se battent. Les derniers sont aussi nombreux que les premiers et aussi nécessaires, quoique moins glorieux. J'ai la déveine d'en faire partie pour le moment, et crois bien que ce n'est pas de ma faute. J'en

appartiens pas moins à cette fameuse division et j'en suis fier, comme tu as raison d'en être fière toi-même. Rappelle-toi toutes les difficultés que j'ai eues pour y entrer, c'est encore plus difficile d'aller dans les unités qui se battent, et malgré beaucoup de démarches je n'ai pas pu y arriver. J'ai fini par me résigner et en prendre mon parti : j'attends qu'on m'appelle, et en attendant j'écrase un gros travail chaque jour, sûr que je fais de cette façon mon devoir et que je sers dignement cette division à laquelle je tiens beaucoup.

Je suis rentré ce soir de Normandie : Avranches, Ducey, St-James où j'ai couru à droite et à gauche pour arriver à faire ce que j'avais en train : recherche de camions réparés ou abandonnés. Voyage éreintant à cause des routes souvent abîmées, des innombrables convois de toutes sortes qui arrivent sans cesse et des détours que nous fait faire la MP pour éviter les embouteillages. J'ai partout été bien reçu, et si je n'ai pas mangé de camembert, j'ai goûté à la bonne cuisine au beurre dans les petits restaurants de village que je préfère à tous autres : champignons, omelettes et bons biftecks ont été nos principaux plats avec comme il se doit le cidre qu'il y a là-bas en abondance, avec de grosses poires, pêches ou pommes qui montrent bien que ces régions sont riches et où l'on ne souffre pas de la faim. Peu à peu la vie reprend normale là-bas, et j'ai trouvé beaucoup de changements depuis notre séjour, et cela se comprend au fur et à mesure que le front se déplace.

Notre départ vers l'est se fait peu à peu chaque jour, mais moi partant le dernier, je ne quitterai cette ville que vendredi matin et non pas mercredi comme je le pensais. Et voilà toutes mes nouvelles pour aujourd'hui. Mes photos ne seront prêtes que demain, et je te les enverrai aussitôt, même si je n'ai pas le temps de t'écrire.

Merci à ma grande Paulette pour sa gentille lettre et son beau dessin. Vous avez bien fait d'écrire à Vals, Privas et La Voulte, et je pense que ta maman va être contente de ta longue lettre. Lui as-tu dit que j'espérais bien aller la voir dès que cela sera possible ? Pour nous, impossible d'écrire encore tant que la liaison avec le sud n'est pas faite. Je leur donnerai directement de mes nouvelles lorsque cela sera possible.

Alors ce petit monsieur ne veut rien savoir avec le lait de sa maman ! Je suis bien sûr en effet que c'est un être adorable, mais comment fais-tu pour avoir deux gâtés à la fois : Jacquie et le petit bonhomme ? Il ne doit pas rester beaucoup de place pour le méchant Georges (ne fronce pas ton sourcil en lisant cela !). Embrasse bien tout ce petit monde pour moi et dis bien à Lulu et à Paulette que je compte absolument sur elles pour qu'elles soient maintenant de très bonnes élèves et que plus les matières sont difficiles et plus il faut s'y appliquer si elles veulent réussir aux examens et apprendre sérieusement.

Bonsoir, petit poulet chéri. Je t'embrasse mille fois bien tendrement et te souhaite une bonne nuit. Je t'enverrai quand même demain un télégramme, en espérant qu'il arrivera plus vite que ma lettre et te tranquillisera un peu. Encore une bise avant d'aller au lit.

Jeudi 21 septembre 1944

Mon cher petit chéri,

Je suis bien seul ce soir dans mon hôtel et je viens de dîner seul dans ma chambre : biscuits, fromage américain, pomme et citronnade. En effet, depuis ce matin, il ne reste presque plus personne ici et moi qui pars le dernier, je démarre demain matin à 8 heures vers l'est, ou plutôt le sud-est à 180 km d'ici, en attendant le prochain bond. Je t'écrirai d'ailleurs bientôt pour te dire un peu ce que je fais dans mon nouveau pays.

Je suis bien ennuyé de n'avoir pu aller dire au revoir à la sœur de madame de Johannis, mais j'espère qu'ils comprendront que lorsqu'on est militaire on ne fait pas toujours ce que l'on veut, même étant capitaine. Ils ont été en tout cas bien gentils pour moi lorsque j'y suis allé et tu diras à Mme de Johannis de les remercier pour moi dans ses lettres, en attendant que je leur écrive moi-même un petit peu. Lorsqu'on pourra envoyer des paquets au Maroc, je leur demanderai de te faire parvenir celui que j'ai laissé en dépôt chez eux et qui, je l'espère, vous fera grand plaisir à tous.

Aujourd'hui je t'envoie, dans deux enveloppes (car il y en a trop), quelques photos prises par ici. Elles ne sont pas formidables, mais ce sera toujours quelques souvenirs. Au total 11 photos au cas où il en manquerait. J'ai encore quelques rouleaux de pellicules et je tâcherai d'en tirer quand l'occasion s'en présentera.

Comme d'habitude, je t'écris ce soir à la lumière de ma lampe électrique, car le courant est rare et, comme par hasard, on ne l'a pas lorsqu'on en a besoin. À Paris, la vie reprend quand même son allure habituelle, et même le métro s'est remis à fonctionner. Certains coins de banlieue, en particulier les gares et les usines, ont été sérieusement touchés, et il va en falloir du boulot pour remettre tout cela en état de fonctionner. Vivement que tout cela soit fini, tiens !

Hier soir, pour terminer convenablement notre séjour ici, nous sommes allés faire, les six officiers de ma compagnie automobile, un sympathique petit dîner au restaurant de la Croix de Noailles, entre St-Germain et Achères, en plein air sous une tonnelle où il ne faisait d'ailleurs guère chaud. On a bien mangé : jambon, beurre, etc. poulet, frites et tarte aux fruits, avec du vin d'Alsace, mais cela nous est revenu à près de 200 francs chacun. Il est vrai qu'on ne quitte pas Paris tous les jours et quand y reviendrons-nous ? À ce train-là, on n'irait d'ailleurs pas loin et depuis qu'on est en France, on trouve tous que les fins de mois sont bien longues à venir...

Je n'ai pas eu de nouvelles de toi ces jours derniers, mais j'espère bien en avoir une bonne provision quand j'arriverai à T... demain après-midi. Reçois-tu maintenant régulièrement les miennes ? Je t'ai envoyé hier un télégramme qui, sans doute, te parviendra bientôt.

Les vacances sont maintenant finies et vous avez dû reprendre tous les cinq votre petite vie tranquille à la maison. Je suis sûr que Paulette et Lulu, tout en aidant bien leur maman, feront toujours très bien leurs devoirs et étudieront parfaitement leurs leçons. Jacquou n'a pas besoin que je le lui dise car je sais que c'est une bonne élève, et bientôt elle pourra aider Jean François à apprendre à lire. Ce sera marrant, mais j'espère bien quand même être revenu avant, qu'en penses-tu ?

Tu devrais envoyer un tout petit mot à Jeanne, 7 rue des Places, à Châlon/Saône, car je suis sûr que tu leur feras ainsi bien plaisir. Je pense tout à coup que je crois avoir ma sœur à Paris et que je ne l'ai jamais vue, n'y ayant jamais pensé et n'ayant d'ailleurs pas son adresse.

Est-ce que tu ne commences pas à avoir trop froid dans ton grand lit toute seule, sans ton mauvais calorifère ? Pense à vite commander beaucoup de bois pour ne pas être ennuyée cet hiver car rappelle-toi les difficultés que tu avais l'an dernier. Le sieur Pillot t'a-t-il donné un peu de bois avant de partir ? Cela m'étonnerait et tu fais bien de rester chez toi.

D'ailleurs, on ne restera pas à Safi, tu le sais bien et on tâchera de trouver ensemble un coin ou une ville qui nous plaise, et qui te plaise surtout à toi. J'espère bien que la DIP ne me jouera pas un sale tour. As-tu eu la visite d'Yves et de ses parents ? Est-ce que ses fiançailles avec la petite Baudouin dont tu me parles souvent, sont sérieuses ? Malgré l'ennui de sa main esquinée, il a tout de même eu de la chance de s'en tirer à si bon compte. Je pense en effet au brave sous-officier qui a eu les deux pieds coupés en Normandie, par une bombe, juste à côté de moi. Question de chance... Il vaut mieux ne pas penser à tout cela.

Autour de moi, mes bagages sont faits ce soir : ma tente que j'espère ne pas utiliser souvent, mon bedding roll (matériel de couchage) et mes deux sacs marins qui voisinent avec mon casque, ma carabine, mon pistolet et mes musettes. C'est assez amusant et j'en avais perdu l'habitude depuis que je suis ici.

Et pendant ce temps, car il est au moins dix heures, mon petit homme de J-F doit dormir avec ses poings fermés, et peut-être en dormant a-t-il les lèvres qui s'entrouvrent pour sourire en pensant à sa maman, à son bain et au tété, qui sont certainement les plus grandes joies de sa vie. Tu dois avoir du travail avec ce petit monstre !

Bonsoir, mon petit chéri, fais de grosses bises à tout ton petit monde pour leur papa et passe aussi une bonne nuit. Attention de ne pas trop te fatiguer avec tout ton travail et prends bien patience car je suis sûr de revenir bientôt. Je t'embrasse bien tendrement mille fois.

Georges...

Je ne numérote pas l'enveloppe dans laquelle il y a d'autres photos. Je suis obligé de couper un peu la grande qui ne rentre pas dans l'enveloppe. (Non je me trompe elle va bien mais je suis plus moche que sur l'autre)

Dimanche 24 septembre 1944

[*en marge* : Je t'envoie une note de la DIP.. Envoie-leur la somme demandée, car l'expédition de mandats n'est toujours pas possible : tu le verses au percepteur et tu gardes le reçu.]

Mon cher petit chéri,

Tu vois que je ne t'oublie pas, puisqu'il n'y a que deux jours que je suis ici et je m'efforce de t'écrire un peu pour te donner de mes nouvelles. Il est vrai qu'il pleut aujourd'hui et j'ai un peu plus de temps. Rarement je n'ai vu un temps pareil : pluie, boue, froid, je suis gelé malgré mon gros blouson et ma canadienne. On voit bien que monsieur est habitué à l'Afrique et non au climat de l'est. Y a-t-il le même temps à Safi ? J'en doute un peu et je le préfère pour vous tous, et surtout pour mon fils.

Encore une fois, nous ne sommes pas mal installés à l'école normale, au séminaire et dans des écoles primaires, et je suis logé à l'hôtel, mais cela ne vaut pas notre dernier cantonnement. Seulement, et ce qui nous console, c'est que nous ne sommes que pour très peu de jours ici et que, sans doute, à la fin du mois on ira encore plus à l'est.

Bien entendu, j'ai réquisitionné le plus grand garage du patelin pour nos voitures et camions, et je suis loin d'être en chômage. La ville où nous sommes est moche, petites rues, gens froids comme le temps, tout cela ne vaut ni Paris ni la Normandie. Mon commandant est muté à la division et m'a promis de me faire venir dans quelques jours. J'en suis heureux, car j'en ai marre d'être embusqué quoique mon travail soit des plus utiles. En attendant, je bûche dur et ai conscience de mon utilité, ce qui est déjà quelque chose et me console un peu, d'autant plus que les pertes ont, paraît-il, été nombreuses sur le front.

Hier, j'ai reçu beaucoup de courrier de Safi : trois lettres à la traîne des 20, 22 et 24 juin, une vieille de Paulette, une de Lulu du 30 août, et deux de toi de fin août, dont celle où était jointe la photo de mon petit gros bonhomme. Il est marrant, dis donc, ce petit Jean François dans sa voiture, avec ses yeux étonnés, son poing fermé et sa grosse bouille. Comme je comprends que tu aies envie souvent de l'embrasser et de le gâter ! Il me tarde moi aussi de le faire et j'espère que cela arrivera bientôt. J'ai reçu aussi un télégramme de toi du mois de juin, ce qui prouve que cela ne va pas plus vite que les lettres mais enfin, tout arrive, et je pense que pour toi cela doit être la même chose. As-tu reçu mes photos que je t'ai envoyées il y a quelques jours ?

Si tout va bien, je compte aller dans l'Ardèche jeudi ou vendredi de cette semaine. On m'a promis quatre jours pour cela, et il me restera bien deux jours à passer entre Privas et Vals. Je te dirai si j'y vais dans ma prochaine lettre. Je suis un peu énervé à cette idée, mais j'aime autant en profiter avant que d'être au front, ce qui ne saurait tarder, car on s'en rapproche de plus en plus.

Embrasse bien mes trois grandes filles et F.-François pour leur papa et pour toi, petite chérie, une grosse caresse de ton petit mari qui t'aime.

Eugène

Il est deux heures et demie et à trois heures j'irai à une cérémonie religieuse pour les fusillés par les boches dans ce patelin, et il y en a... Encore une caresse à tous.

Mercredi 27 septembre 1944

Mon cher petit poulet. Je voulais te faire ce soir une longue lettre, mais le vaguemestre m'apprend qu'il part dans une demi-heure porter le courrier à 180 km d'ici et je ne veux pas te faire languir encore sans nouvelles : je t'envoie donc ce petit mot écrit à la hâte et au crayon, car j'ai perdu mon stylo. Ce matin, j'ai eu la grande joie de recevoir sept lettres de vous, dont une de Paulette, une de Lulu et la dernière de toi du 17 septembre, ce qui est un record. J'ai eu aussi, quand même, les autres, ta lettre si sympathique du 3 septembre, jour de la kermesse : j'ai versé une petite larme en la lisant et cela seul doit te prouver combien je t'aime et que je ne t'oublie pas. Aie confiance, ma petite femme chérie, tout sera bientôt fini malgré les derniers sursauts des boches et je compte toujours faire mon réveillon avec toi et mes filles et mon petit J-F. Comme il doit être beau, ce fils que tu adores et qui est si gâté par ses grandes sœurs ! Fais-lui, veux-tu, de bien grosses caresses pour son papa. Tout le monde aura repris la classe lorsque tu recevras cette lettre et tu vas retrouver ta petite vie tranquille, bien occupée d'ailleurs par la présence du grand monsieur. As-tu eu la visite d'Yves et celle d'Elvire annoncées par tes dernières lettres ? Vivement que ce soit la mienne que je t'annonce, et que je ne reparte plus...

Ma vie ici ressemble bien à celle que j'avais à St-Germain, mais avec la différence que j'ai encore plus de travail et de soucis et que nous préparons encore un prochain, très prochain départ vers le N-est, peut-être le pays de Mme Ruelle. Cela n'empêche pas que j'espère partir après-demain dans l'Ardèche pour trois jours avec Gilles qui va à ...

[manque un feuillet]

...par un commandant qui arrive demain ici. La ville dans laquelle nous sommes en ce moment n'est pas très folichonne : petites rues, gens froids, magasins vides, mais elle n'a pas souffert de la guerre et c'est peut-être là la vraie raison. Je n'ai d'ailleurs guère le temps de m'en occuper et on n'y restera pas longtemps.

Dans ta lettre du début septembre tu me dis que tu n'as eu encore que 3000 francs de délégation. Cela m'étonne et je vais rouspéter, car depuis juillet compris on me retient 5200 francs de délégation de solde ; cela te permettra de toucher un rappel... As-tu remboursé à la DIP ce qu'il fallait ? Je t'ai envoyé les feuilles de remboursement et j'espère que tu les as reçues.

Au revoir mon petit chéri, bon courage toujours et écris-moi souvent. Ce soir je t'écrirai encore, ou demain et une longue lettre à l'encre cette fois-ci. Mille bien gros baisers à tous du papa capitaine, et pour toi les meilleures caresses de...

Jeudi 28 septembre

Mon cher petit poulet. Je suis terriblement énervé car, dans une heure, je pars à Châlon, Privas et Vals. Ce soir je coucherai à Châlon et demain soir à Privas, Inch' Allah. La voiture que j'ai est une V8 cabriolet, en bon état, et je pense qu'elle fera bien la route, 1200 à 1300 km aller-retour. Gilles part avec moi dans sa 402 et va jusqu'à Salon.

Inutile de te dire que je vais leur en raconter et que je te donnerai des nouvelles précises à mon retour. Mais comme il serait plus agréable d'être avec toi.

À bientôt petit poulet, ce mot seulement pour te prévenir de mon grand voyage avant le baroud.

Une grosse bise à tous.

Georges

30 septembre 1944

Mon cher petit chéri. Je t'écris ce soir de « notre » chambre chez ta maman. Il est onze heures du soir et je viens de prendre le café chez ta tante Emma. Que de choses à te raconter, des bonnes et des mauvaises, tellement que je ne sais pas par où commencer et que je serai obligé de continuer demain cette lettre que je ne posterai qu'à mon retour au milieu de mes soldats.

L'église que tu connais si bien sonne ses onze coups, aussi lentement que d'habitude et ce soir, tu t'en doutes, j'ai le cafard. Je suis triste pour beaucoup de choses et surtout parce que tu n'es pas là, chez toi, où tu n'es pas venue depuis six ans et où tout respire pour moi ta présence. Je ne veux pas insister, petite Yvonne chérie, mais tu me comprends et je t'aime trop pour que mes sentiments soient autres que ceux qui traversent ce soir mon esprit.

Des mauvaises nouvelles d'abord : la mort de ma mère le 1er mars et sa tombe, cette maison de Vals dix fois plus triste qu'avant et où mon père, vieilli énormément, m'a reçu en pleurant comme un gosse dans un magasin vide de toute marchandise et où les clients n'existent pas. La mort de ta tante Antoinette il y a quelques mois, tes tantes Emma et Amélie terriblement vieilles. Que de tristesse ici malgré les apparences ! Et tous ces jeunes gens de 16 à 20 ans, mitraillette à l'épaule, qui jouent aux soldats sur les routes sans même l'apparence d'une discipline quelconque. Le père de Marguerite et tant d'autres devenus officiers dans des unités où tout le monde prenait ses galons et où les gradés étaient plus nombreux que les soldats. Pour cela mon voyage ici est triste, triste mais quand même réconfortant.

Car tout de même, voici de bonnes nouvelles.

D'abord le voyage aller : excellent, à travers une France plus belle que jamais, et malgré trois éclatements de pneu (*sic !*) sans accident (tu connais ton chauffeur). Il est vrai que ma voiture, une V8 cabriolet a été mise en bon état au départ de l'Est et qu'elle, je l'espère au moins, se comportera bien au retour fixé à après-demain à 7 h du matin.

Arrivé à Châlon avant-hier après-midi à 7 h j'ai cherché dans toute la rue de Places, ignorant que c'était le N°37, mon beau-frère et ma sœur. Puis j'ai réussi à les atteindre au moment où Auguste rentrait. Il m'a d'ailleurs pris pour un sale type et m'a reçu plus que froidement ne pensant pas du tout à moi et ne me reconnaissant pas. Juge de sa surprise ensuite. Il était seul avec Simone et m'a appris que Jeanne et son fils se trouvaient à 15 km dans la campagne. On y est allé aussitôt tous les trois. Pleurs de ma sœur, surprise,

une brave sœur fanée et vieillie par la mort de sa mère qu'elle aimait tant. Enfin nous avons soupé et couché chez elle, Auguste et moi dans le même lit, pour partir le lendemain à 6 h du matin. Ils m'ont appris, nouvelle sensationnelle, que Clifford était passé à Vals et à Privas et qu'il était à Lyon...

La suite à demain, je suis fatigué, bonsoir poulet...

Dimanche matin. Bonjour petit chéri, je suis dans ta chambre et assis à ta petite table je continue ma lettre commencée hier au soir dans mon lit. Départ de Châlon à 7 h du matin et arrivé à Lyon vers 10 h, j'ai vainement cherché de 10 h à midi le copain Clifford qui, sans doute, a dû quitter cette ville. Lyon a tous ses ponts coupés sauf deux remis en état à la hâte et je te prie de croire que ce n'est pas beau à voir. La traversée du Rhône est d'ailleurs très difficile sauf en un ou deux endroits, en utilisant les rares ponts qui existent.

Je suis arrivé à La Voulte vers trois heures et demie après-midi. Surprise de tous, joie ensuite. La maison Rodrigues est plus que jamais une véritable usine commerciale et je crois fort que là, les affaires ne doivent pas trop mal marcher. Tous en parfaite santé et Cricri mignonne au possible, sauvage au début mais vite apprivoisée par quelques chewing-gum et bonbons (la veinarde, hein Lulu et Jacquie !). Chez eux je ne me suis guère arrêté et je suis arrivé à Privas à 6 h pour voir ta maman, heureuse et émue comme tu dois le comprendre. Elle était prévenue par téléphone de La Voulte et m'attendait avec Albert dans son magasin. Quelques minutes après mon arrivée je repartais à Vals pour chercher mon père. Il était seul en train de manger une assiettée bien maigre de carottes et son émotion a été immense en me voyant, passons !.. Je l'ai obligé à se changer et l'ai ramené aussitôt à Privas où un bon dîner (lapin, cèpes, etc.) nous attendait chez Elise. Le soir, je couchais avec mon père ici dans notre chambre et le ramena hier à Vals et passais la journée entière avec lui, sauf une petite échappée en fin de matinée pour aller dire bonjour à Paulet, terriblement vieilli lui aussi. Ils ont deux gosses bien portants, beaucoup de travail et continuent à mener leur vie bien simple d'avant cette guerre.

Aujourd'hui les Rodrigues viennent dîner (déjeuner) chez ta maman. Après-midi je retourne à Vals chercher mon père, car partant demain matin à 7 h je l'amènerai bessif à Châlon où il se changera un peu les idées. Si tu étais là, tu m'approuverais bien, n'est-ce pas ?

Parlons un peu de Clifford : il était ici il y a quinze jours aujourd'hui, en jeep venant de Lyon je crois. Il est allé voir d'abord mon père, l'a embrassé et lui a donné la plupart des photos qu'on lui avait envoyées ainsi qu'une lettre de moi qu'il avait reçue d'Angleterre et où je lui donnais pas mal de nouvelles. Puis il a conduit le papa en jeep à Privas après lui avoir laissé cigarettes, rations etc. tu le connais !.. C'était le soir. À Privas, réception enthousiaste car il était le premier américain à venir ici et puisqu'il était notre ami, tu parles. Ils ont tous soupé à la gare. Il a poussé sa petite chanson en disant que c'était une que nous aimions bien, et a couché chez Emma. Le lendemain il a raccompagné mon père et est reparti. L'impression qu'il a faite est évidemment magnifique et l'animal a réussi à gagner son pari puisqu'il est arrivé avant moi. Comme je voudrais le rencontrer !

Et voilà donc l'essentiel de mon voyage dans l'Ardèche, qui sera terminé demain matin. J'ai apporté ici quinze bouteilles de Champagne réparties un peu partout et trois qui sont gardées par ta maman lorsque tu viendras ici, plus quatre bouteilles de Courvoisier, des cigarettes et deux caisses de ravitaillement américain. C'était beaucoup, mais réparti entre Châlon, La Voulte, Privas et Vals il ne reste plus grand chose à chacun. Le moral de tous est bien meilleur que celui qu'ils avaient en 1942 et Albert lui-même semble un des plus costauds de tous. En t'écrivant de ta chambre hier soir et ce matin, je m'imagine que tu es en bas et que nous passons ici des vacances. Comme il me tarde que tu puisses venir voir un peu ta maman et tous ici. Inch' Allah l'été prochain, n'est-ce pas ?

Dire qu'on s'est battu aussi dans l'Ardèche c'est presque incroyable, n'est-ce pas vrai ? C'est pourtant réel et ce sont les FFI et maquis qui ont fait ici un gros boulot préparant l'arrivée des troupes françaises venues d'AFN. Peu de dégâts à Privas, le viaduc d'Alissas a sauté, l'asile avait été transformé par les boches en hôpital. Le Pouzin est à moitié démoli mais on est loin, heureusement, de toutes les ruines que j'ai vues en Normandie et ailleurs.

Et voilà. Demain lundi 2 octobre, rentrée des classes, comme je pense à mes grandes filles, à qui je demande encore d'être de très bonnes élèves ! La photo de mon petit J-F a fait fureur ici. Je leur ai lu ta lettre du 8 juillet, le premier jour où tu t'es levée et où tu dis que ton fils est adorable... et ne me ressemble pas (cette lettre m'a tellement déplu que je l'ai encore dans mon portefeuille).

Au revoir, petite femme chérie. Je t'écrirai encore bientôt et t'enverrai des photos. Mille bises à tous et surtout à mon petit poulet.

Mardi 3 octobre 1944, 22 h

[*en marge* : Savais-tu que la tante marraine était morte ?]

Mon cher petit chéri,

Je suis rentré ce soir de mon long voyage chez nous, voyage sans incident de route, réconfortant et pénible à la fois. Réconfortant puisque j'ai vu tout le monde, mais pénible puisque tu n'étais plus là et puisque pas mal de changements que tu connais se sont produits un peu partout, et dont je t'ai parlé dans ma lettre écrite de chez ta maman.

Je te raconte, puisque je sais combien cela t'intéresse, la fin de mon voyage.

Dimanche à midi, j'ai déjeuné chez ta maman avec toute la famille Rodrigues : lapin, pommes de terre, salade, raisins (pas de saucisson, ils n'en ont plus), café, pousse-café, gâteau fait par Mme Rodrigues, et champagne apporté par moi.

Puis à 3 h je suis allé à Vals avec Henri chercher mon père, que j'amenais au retour le lendemain à Châlon. Retour à 18 h, petit verre et adieux chez ta tante Mélie, bien peu en train la pauvre. Elle m'a donné 1000 francs pour toi et je te les enverrai dès que les mandats pour le Maroc nous seront permis.

Puis re-petit verre chez Emma, dîner chez ta maman avec les Rodrigues, café avec toute la famille et grands adieux. Emma m'a montré des draps et linge, et chaises et divan qu'elle te gardait, et venant d'un héritage de Mme Puaux.

Le lendemain matin, départ à 8 h. Casse-croûte avec saucisson à La Voulte, et en route avec mon père. De midi à trois heures, nous avons cherché ensemble Clifford à Lyon, en vain car il en est parti pour une destination inconnue. À 18 h, arrivée à Châlon, Jeanne s'est dérangée tant et plus et m'a fait emporter le lendemain de quoi manger pour au moins huit jours : tu la connais, et je n'ai pas pu lui refuser. Guite et son mari mangeaient avec nous. Ils ont un garçon de un an, costaud et mignon au possible, et attendent un autre bébé. Son mari est assez sympa mais quoique affichant des idées communistes (?), peu disposé à aller se faire casser la figure comme tant d'autres. Le lendemain, je suis parti à 6 h du matin pour arriver ce même jour, aujourd'hui, à 14 h à T...

Et voilà mon voyage terminé, qui paraît pour moi un rêve fait dans les conditions actuelles, avec toutes les misères que j'ai vues en route, dues aux effets de la guerre, dont la vallée du Rhône a souffert particulièrement. Je suis néanmoins heureux de l'avoir fait, d'autant plus que je ne sais pas si je pourrai le refaire un jour en attendant celui que j'attends entre tous : celui d'aller te revoir et te gâter comme tu le mérites, avec tes grandes filles et notre fils, qu'il me tarde tant de connaître et d'embrasser. J'espère qu'il ne fera pas comme le « Jacques » de Guite, qui s'est mis à hurler en me voyant...

À mon arrivée ici, j'ai trouvé la gentille lettre de Paulette, datée du 20 septembre, plus encore une vieille lettre de juin où tu me parles de ce fils que tu attends avec impatience. J'ai eu aussi une très gentille lettre d'Yves, à laquelle je répondrai un de ces jours, mais je suis ce soir un peu fatigué.

J'espère que ton petit JF va bien maintenant et que sa digestion est meilleure. Mais comme je sais que cela vient de toi, je te demande de bien faire attention à ta santé et à ton calme, en ayant une grande confiance en moi et en la chance qui me suivra toujours.

Pour l'instant d'ailleurs, pas de changement dans ma situation, malgré que la situation des boches ait l'air de se stabiliser provisoirement, et les discours des uns ou des autres laissant encore supposer que la guerre pourrait durer encore plusieurs mois.

Elvire est-elle restée longtemps avec toi ? Je suis content qu'elle ait été gentille avec toi, et si tu peux aller la voir un jour, vas-y, cela te distraira un peu, même en laissant tes trois grandes filles chez Mme de Johannis.

J'ai pensé à elles hier en voyant les gosses aller à l'école dans la vallée du Rhône : vivement la prochaine rentrée.

J'oubliais de te dire que mon père et moi nous sommes allés dimanche après-midi voir mon cousin Eugène à Aubenas et Alice à Villeneuve. Leur fils Guy (17 ans) et Henri le frère de Marguerite vont venir ici la semaine prochaine pour s'engager avec moi. Le petit Daniel est un gars gonflé à bloc, qui a fait le maquis et descendu pas mal de boches dans l'Ardèche, et je l'ai trouvé très sympa. Tous les gens que j'ai vus m'ont chargé de bien

t'embrasser, ainsi que les petites et le fils. Que de bises j'aurai à vous donner à tous lorsque je vous reverrai !

Ici, le froid commence à venir, et ce matin une belle gelée blanche couvrait le sol : je ne vois pas venir l'hiver avec plaisir, car je suis devenu frileux. Vivement la fin, que je revienne avec vous tous et que mon petit poulet ait un peu plus de distractions et de bonheur. Prends patience, petite chérie, ce sera pour bientôt, tu verras. Je te joins à ma lettre quelques photos et t'envoie deux lettres que tes parents m'ont remises.

Je vais me coucher maintenant car je suis un peu fatigué. Bonsoir à tous. Jacquou est-elle bien sage à l'école et est-elle avec Mme Pillot ? Je vous embrasse tous mille fois, bien bien affectueusement.

J'ai laissé un peu de linge à Privas et rapporté un matelas de camping pour mon lit de camp. Demain je pense monter au front voir mon commandant, qui désire seulement me parler d'affaires militaires, et je reviendrai après-demain, mais ce n'est pas sûr que je puisse me déplacer demain, car j'ai un travail fou qui m'attend. Encore une bien grosse bise pour toi.

Jeudi 5 octobre 1944, 22 h

Mon cher chéri, je reviens du front : formidable, mais vrai selon la formule. Parti hier après-midi, j'étais ce matin à 8 h à deux kilomètres des boches, au milieu des canonnades et des rafales de mitrailleuses, et me voilà revenu dans cette calme ville de T..., d'où je m'empresse de t'envoyer ce petit mot, sachant avec quelle impatience tu attends toujours de mes nouvelles.

J'ai fait ma randonnée, 500 km aller-retour, avec une 15CV Citroën à deux carburateurs, une vraie merveille, et bien m'en a pris car les routes sont souvent boueuses, pleines d'ornières à cause du passage des chars, et souvent abîmées par les bombardements.

Les ponts sont remplacés par du matériel de génie, assez difficile à franchir, mais cela m'a permis cependant de passer la Marne, la Meuse et la Moselle.

J'ai traversé au retour Domrémy, Vittel, Contrexéville, et tout cela sous une pluie battante, de la boue et un froid de canard.

J'ai vu et nos soldats au front et mon commandant installé tout près des boches. Les premiers, malgré le froid, la boue, la pluie et l'installation sous les tentes ou dans des granges, sont évidemment admirables, car ils ne seraient pas dans l'armée Leclerc sans cela.

Mon commandant voulant me voir pour des questions de service, ce qui est fait, je ne puis ici t'en donner le détail. Un fait est certain, je ne moisirai pas, ni mes camarades du BRI longtemps ici et il me faudra très bientôt affronter et la pluie, et la boue, et le froid, et les boches, comme tant d'autres. C'est d'ailleurs une mesure générale, qui ne s'adresse pas à moi tout seul, et c'est ce que j'attendais depuis toujours.

En attendant, j'ai quelques jours devant moi et je vais continuer mon gros boulot comme par le passé. J'ai eu l'occasion de rencontrer un de mes petits gars de l'IPM de Marrakech, déjà cité à l'ordre de la division, qui conducteur d'un char, m'a appris que sur quatre de mes anciens élèves de Marrakech, deux sont déjà hors de combat, hélas. Gonflé toujours, ce jeune m'a fait plaisir et il était tout heureux de me revoir.

Les villages de Vosges ne sont pas beaux, si le paysage est joli. Tout y est sale, jusqu'au gros tas de fumier devant la porte, et les gens sont à peine aimables. Il est vrai qu'ils ont tant vu de va-et-vient de soldats, amis ou ennemis !

Enfin, je reprends ce soir ma vie habituelle et, avant les froids, que je redoute un peu, je vais profiter comme il se doit de ma chambre à l'hôtel, de mes bagnoles et de ma tranquillité relative.

Sur ma carte de France, je marque au crayon bleu les routes que j'ai parcourues : elles sont déjà nombreuses, trop nombreuses, et j'aspire au bonheur de me retrouver chez moi, plus que jamais et le plus vite possible.

Et pendant ce temps, mes grandes filles ont dû reprendre leur classe. Paulette en 3e fera je l'espère ce qu'elle peut, mais je crains qu'elle y soit trop jeune et j'aurais préféré, je crois, qu'elle redouble la 4e. Parle-en à Mme Dubondel et vois ce qu'il y a de mieux à faire. Il vaut mieux, selon mon principe, être la première dans une classe en retard que la dernière dans celle au-dessus, surtout lorsqu'on est si jeune. Vrai de vrai — ne le dis pas à Paulette — je préférerais qu'elle redouble sa 4e, mais je te fais confiance, surtout si tu en parles longuement à Mme Dubondel, que j'apprécie beaucoup.

Lulu en 5e ira certainement très bien et je compte sur elle pour qu'elle soit une très bonne élève, dans toutes les matières. Quant à mon Jacquou, je suis sûr que chez madame Pillot elle donnera l'exemple et qu'à la fin octobre, j'apprendrai qu'elle est très bien classée.

Et mon petit bonhomme de Jean-François, ne s'ennuie-t-il pas trop sans ses grandes soeurs ? Fais-lui un millier de bises pour son papa et montre-lui souvent ma photo pour qu'il me connaisse un petit peu.

Je t'écris de ma chambre ce soir encore, après mon long voyage, avant de me coucher. J'espère que tu reçois maintenant plus régulièrement mes lettres et que ton moral est meilleur à ce sujet. Reçois-tu maintenant ma délégation de 5200 francs ? Si non dis-le moi et je ferai moi-même les démarches nécessaires.

Je suis gelé en t'écrivant, et on n'est qu'au mois d'octobre, qu'est-ce que ce sera bientôt dans les Vosges, lorsque j'y serai, ce qui je crois ne va pas tarder.

Si tu écris aux Bénais, remercie-les pour la lettre d'Yves et dis-leur que je leur écrirai bientôt, en m'excusant à cause de mon gros travail qui m'empêche d'écrire à mes meilleurs amis. C'est bien vrai d'ailleurs, puisque à toi, mon petit poulet, j'écris souvent avant de m'endormir le soir, n'ayant pas le temps dans la journée.

As-tu toujours ton point au dos dont tu me parlais dans ta dernière lettre ? Attention, petite Yvonne chérie de bien te soigner, car moi je veux te retrouver mieux portante que lorsque je t'ai quittée et je ne veux pas que tu te fasses inutilement du souci.

Embrasse bien toute notre petite maisonnée, et elle est grande, pour leur papa qui pense bien souvent à vous tous, et reçois les meilleures caresses de ton méchant mari qui ne t'aime plus, mais qui languit bougrement de te revoir.

Bonsoir, petite Yvonne, dors bien et n'aie pas froid dans ton trop grand lit.

Encore une bise.

Dimanche matin 8 octobre 1944

Mon cher petit chéri,

C'est de mon bureau que je t'écris aujourd'hui, mon petit poulet. Avant-hier, le lendemain de ma visite au front, je suis retourné encore là-haut voir le génie qui me demandait pour des questions de service, et je suis rentré hier soir un peu fatigué, car c'est à 250 km d'ici et terriblement enrhumé.

Charlot m'a apporté un grog bouillant au lit, et encore un ce soir, pour que je sois en forme demain. Il est vrai qu'il fait aussi froid en ce moment ici, et dans les Vosges, qu'en plein hiver à Safi, et il me faudra bien quelques jours pour m'acclimater.

Mon départ au front se fera d'ici quelques jours, et en tout cas avant la fin du mois, car notre bataillon est dissous et nous devons tous rejoindre pour remplacer ceux qui ont été mis hors de combat, et il y en a hélas quelques-uns. Je te le dirai lorsque le moment sera venu.

En attendant, une bonne nouvelle : à partir d'aujourd'hui on peut envoyer des colis à nos familles, et je vais vite vous en faire un dès demain. Je n'ai pas autant de choses ici qu'en Angleterre, mais je me débrouillerai bien pour vous gâter quand même. Je ne vous enverrai pas les cadeaux achetés à Paris, car on ne peut expédier des recommandés et il faudrait que tu ailles les chercher à Paris, mais ce sera possible peut-être très bientôt.

Par ailleurs, je t'envoie aujourd'hui un mandat de 2000 francs, soit 1000 de ta tante Amélie et 1000 de moi pour mon petit poulet. Tu vois que je m'arrange pour ne pas trop me ruiner.

À propos d'argent, j'ai reçu ce matin ta lettre du 17 envoyée au CAT de Marrakech et que l'on a fait suivre à la division. Sacrée petit poulet, comme je reconnais bien ta façon de parler quand tu n'es pas contente ! Mais pour une fois, tu as fait fausse route, car le CAT de Marrakech n'y est pour rien. Cela ne peut provenir ou que d'une perte de courrier, ou que d'une erreur d'ici. Quoi qu'il en soit, je remets cette question sur le tapis ici et je compte que tu auras bientôt satisfaction.

De toute façon, tu toucheras un rappel depuis la fin juillet et cela te permettra de puiser à la Caisse d'Épargne, tout ce dont tu peux avoir besoin en attendant que cela arrive. Donc

ne te fais plus de souci à ce sujet et écris-moi pour me dire si tu as vu cette question se régulariser à la fin septembre. Et surtout, petite chérie, n'envoie plus de lettre au CAT dans le style de ta dernière...

J'ai reçu aussi deux lettres de mes grandes filles : celle de Lulu du 22 et celle de Paulette du 25 septembre. Je souhaite en passant que les miennes aillent aussi vite dans le sens inverse pour que tu sois plus contente. Je suis content de savoir que vous avez passé de bons moments avec Elvire qui, comme tu le dis, n'est pas comme Claudia. Il faudra lui dire de revenir te voir et, si tu le peux, un jour, va passer quelques jours avec elle à Casa, avec ton petit Jean-François bien entendu.

J'aurais moi aussi bien aimé goûter à tous vos gâteaux et je suis sûr qu'ils étaient délicieux. Mais que de bruit il devait y avoir dans ta maison avec tout ce petit monde. Tâche de savoir où est Videau en France. Il doit être dans la région de Belfort, plus au sud que nous. Dis-moi quand même son adresse militaire, on ne sait jamais. J'attends maintenant avec impatience ta lettre que tu devrais m'écrire le jour du départ d'Elvire car il me semble qu'il y a longtemps que je n'en ai pas reçu de toi seule.

Demain lundi je ferai un peu les magasins de T... pour voir ce que je pourrais mettre dans mon colis et je te le dirai dans ma prochaine lettre. Aujourd'hui dimanche, pour ne pas changer, je travaille à mes autos et camions et on en met même un grand coup à cause de notre prochain départ.

À midi j'attends à déjeuner le capitaine Torregrosa (que tu connais pour l'avoir vu à Marrakech) qui vient de la division et qui, allant à Paris pour 24 h, est de passage ici. Il m'a annoncé hier son passage et je suis bien sûr enchanté de l'inviter à déjeuner à ma popote. Notre popote est installée dans une classe de l'école où nous sommes, ainsi que nos bureaux et les dortoirs de nos soldats. Tu peux dire à Jacquie qu'ici les enfants ont de la chance car à cause de notre présence la rentrée des classes est fixée au 1^{er} novembre...

Hier soir j'étais invité à un dîner chez les officiers FFI mais fatigué de mon voyage je me suis fait représenter — comme un grand chef que je suis — par le Lieutenant Lamy. Sur une note de la division, j'ai vu que Philippe avait eu une citation au cours des combats de Normandie, ainsi qu'un de mes anciens élèves de l'IPM de Marrakech. Quant à moi je ne suis pas encore un héros puisque je ne me suis encore jamais battu. Mais je crois hélas que cela aura le temps d'arriver.

Autre bonne nouvelle : il est question de donner des permissions aux militaires de la 2e DB et peut-être pour l'Afrique du Nord. Si oui tu peux être certaine que je me ferais inscrire dans les premiers et que ma joie serait immense d'aller passer quelques jours avec vous cinq à Safi. Ne crois-tu pas que ce serait vraiment beau ? Je te le dirai quand ce sera décidé. En attendant je demande à mes trois grandes filles d'être bien bien sages et studieuses en classe car je veux et je tiens absolument à ce qu'elles soient de très bonnes élèves. Quant au petit Jean-François, Paulette me fait rire en m'apprenant qu'il s'est aperçu qu'il avait une main. Comme je voudrais le connaître ce petit garçon !

Au revoir petite Yvonne chérie. Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement comme je t'aime et cela tu le sais bien n'est-ce pas ? Une grosse bise à Paulette Lulu Jacquou et Jean-François.

Georges

Lundi 9 octobre 1944, 18 h

Mon cher petit chéri,

Je suis un peu plus au calme aujourd'hui et j'en profite pour venir t'écrire avant de dîner, de ma chambre d'hôtel, où je suis sûr au moins de ne pas être dérangé. Le vagemestre est parti hier à la division et j'espère que demain il m'apportera des nouvelles de mon petit poulet et de la petite bande de loupiots.

En t'écrivant, j'allume une cigarette avec un beau briquet, celui que m'avait donné mon père la semaine dernière et dont il était si fier, te souviens-tu ? J'attends demain ou après-demain la venue d'Henri et du petit Guy Durif, qui viennent s'engager chez moi en faisant de l'auto-stop depuis l'Ardèche jusqu'ici.

Pour nous, toujours cette moche ville où il pleut sans cesse et qui sent l'hiver dans une petite ville de province. Encore rien de nouveau pour notre chargement, qui sera fait de toute façon avant la fin du mois pour nous tous, et moi le numéro un, bien entendu. Rien de nouveau non plus pour les permissions.

Aujourd'hui j'ai fait refaire ma délégation de solde à 5200 francs, au cas où celle du mois de juin se serait perdue, et j'espère qu'ainsi tu ne tarderas pas à recevoir ce qui t'est dû et qu'on me retient d'ailleurs depuis le mois de juillet. Quel rappel tu vas recevoir ! !

En même temps que ma dernière lettre, je t'ai envoyé un mandat de 2000 francs, tu me diras quand tu l'auras reçu. Le premier colis à t'envoyer de France n'est pas encore prêt, car les magasins sont tous fermés ici le lundi. Mais j'ai déjà deux petits rouleaux de bonbons et quelques savonnettes qui n'attendent que le moment de partir pour le Maroc. Demain je m'en occuperai, car je sais trop combien cela vous fera plaisir à tous.

Je t'envoie dans cette lettre un souvenir de notre vie de camping en Normandie, un jour de soleil. J'en aurai d'autres d'ici quelques jours, car je n'ai pour l'instant que les pellicules et il faut que j'en fasse tirer moi-même. As-tu reçu celles que je t'ai déjà envoyées ?

Et vous tous, que devenez-vous ? Le froid ne doit pas être bien loin non plus à Safi, et je te conseille encore d'acheter le plus possible de bois avant l'hiver pour que tu n'aies pas d'ennuis. J'espère que mes trois grandes filles, surtout Paulette et Lulu, se sont bien réhabituees à l'école et qu'elles travaillent beaucoup, beaucoup, pour faire grand plaisir à leur papa et à leur maman. Annoncez-moi, comme l'an dernier, toutes les mentions obtenues chaque semaine et le classement de mon Jacquou à la fin du mois.

Il me tarde tout de même un peu de les revoir, ces trois filles que j'aime bien, et le temps me paraît à moi aussi un peu long d'être si loin de vous. Quant à ce petit diable que doit être mon Jean-François, j'espère qu'il est toujours aussi mignon et que sa maman le gâte toujours bien. Comme je voudrais le voir d'un tout petit coin, ce petit monsieur. Est-ce qu'il grossit toujours régulièrement ?

Et toi, ma petite chérie, je me rends bien compte de tous tes soucis et de ton travail, toute seule, et crois bien que tout cela je ne l'oublierai jamais. Tu verras, tiens, si après la guerre ton méchant mari ne te gênera pas...

Écris-moi toujours bien régulièrement, car il n'y a que tes lettres qui me rattachent si bien à vous tous, et je suis si content de les lire et de les relire souvent. J'écris, pour ne pas changer, sur ton sous-main donné il y a bientôt un an et que j'ai déjà pas mal usé. Ce sous-main, ta photo sur ma cheminée devant moi, avec celles de mes filles et de mon fils, tout cela me rappelle tant de choses.

C'est bien, tu sais, quand on est loin l'un de l'autre, qu'on s'aperçoit vraiment que quinze ans d'existence commune, quand on s'aime bien, rendent encore plus pénibles les séparations imposées. Malgré tout, mon moral reste bon et je reste persuadé que, malgré le mauvais temps actuel qui gêne les opérations, la guerre sera bientôt terminée et que je vous embrasserai tous bientôt. Quel bonheur ce jour-là et tu n'oublieras pas de me préparer un de ces bons gâteaux que nous mangeons avec tant de plaisir.

Hier, je n'ai pas eu la visite du capitaine Trégusa que j'attendais. Cela ne nous a pas empêché de manger notre poulet américain avec appétit. Aujourd'hui, j'ai déjeuné chez le commandant d'ici, avec un colonel de passage. Un bon petit repas, bien entendu arrosé de bon vin et terminé par du champagne barboté aux boches.

Cette région n'a presque pas souffert de la guerre, et aucune comparaison n'est à faire avec la Normandie où tout est dévasté. On sent que les boches étaient pressés de ficher le camp. Mais que de travail pour l'après-guerre : on n'est pas prêt de revoir la vie facile que nous avons tous connue avant 1939. Si encore les Français s'entendaient bien ! Ce qui console tout de même, c'est de penser qu'on est tout de même plus heureux qu'en 1940 ou 1941 et qu'on sent tout de même la fin de la guerre qui arrive peu à peu.

Pillot est-il toujours à Marrakech dans son emploi si important pour la défense nationale ? As-tu revu le Lieutenant Lévesque ? Pourquoi Claude est-elle allée en pension à Casa ? Je crains bien qu'elle ne s'y fasse guère, car elle était bien gâtée par son papa et sa maman. Tu devrais mettre tes trois filles et Jean-François en pension aussi et me rejoindre par avion dans les environs où je serai... qu'en penses-tu ? Et qu'en pense la maisonnée ?

J'ai assez bavardé ce soir, je m'en vais aller dîner — au volant de ma 15CV 6 cylindres Citroën bien entendu — et ce soir je me coucherai de bonne heure, car je suis toujours un peu mal fichu à cause de mon rhume. Passez tous une bonne soirée et faites de grosses bises à Jean-François pour son papa.

Je vous embrasse tous mille fois, bien bien affectueusement.

Georges

[*en PS* : Mes soldats m'ont fait cadeau d'un poste de TSF sous accus pour mettre sur ma voiture ou dans ma tente. C'est gentil, et cela me fera plaisir quand je serai avec les autres au front. Après la guerre, on la mettra sur la 7CV Citroën ? Encore une bise à tous.]

Mercredi 11 octobre 1944, 21 h

Mon cher petit chéri,

Je savais bien que j'aurais de vos nouvelles aujourd'hui. D'abord une en retard du 14 septembre. Puis celle 92 du 27, celle de Lulu du 28 et celle 94 du 29 septembre. J'ai été gâté et j'aurai bien à lire dans un moment quand je serai couché. Merci beaucoup de ne pas oublier votre papa et le méchant mari.

Mais je suis ennuyé de savoir mon petit Jean-François malade avec de la fièvre. Comme nous sommes le 11, j'espère qu'il va bien maintenant, mais j'ai hâte d'avoir ta prochaine lettre pour avoir de meilleures nouvelles.

Je vois bien une fois de plus, mon petit chéri, quels soucis tu peux avoir toute seule, mais je te demande encore d'être bien courageuse et calme, et de bien patienter, car ce cauchemar sera vite fini pour tous, tu verras. Tu vois que tes lettres me parviennent vite, et je serais si content qu'il en soit de même des miennes, mais je n'y peux rien et là aussi il faut patienter.

Tu as parfaitement bien fait, — tout ce que tu fais est bien, tu le sais — d'envoyer tes grandes filles à Casa, et la lettre de Lulu dit assez sa joie pour qu'il me vienne à l'idée de faire le moindre reproche. Tu as dû trouver ta maison vide, quoique Jacquou a dû faire sa grande fille. Oui, va mon petit, je reviendrai vite, sois-en sûre, et je te reviendrai plus gentil que je ne l'ai jamais été.

Continue à prendre quand même et contre tout temps patience, je pense bien à toi toujours, et je ne puis oublier et la gentille petite femme que tu es, et mes grandes filles que j'aime tant. Reste toujours ce que tu es pour moi, écris-moi toi aussi souvent quand tu es au calme toute seule, et continue à bien me faire connaître et tes joies et tes peines. Et puis je te promets beaucoup de bonheur et de repos pour après la guerre, ce qui finira bien par arriver, et bientôt, j'en suis sûr.

Les permissions annoncées ne sont valables que pour la France, mais moi j'attendrai qu'elles soient valables pour l'Afrique du Nord comme cela je serai le premier, ou un des premiers, à partir. Pour l'instant il n'y faut pas encore songer, mais cela finira bien par arriver, tu verras.

Aujourd'hui, ton Georges a été fort occupé : il a fait des achats en ville et vous a expédié son premier paquet de France. Dans une boîte métallique soudée par un ouvrier du garage, j'ai mis : quelques journaux de l'Ardèche, qui je pense t'intéressent, un flacon de parfum (Sauzé je crois) pour ma petite femme (attention en l'ouvrant de ne pas tomber le

flacon), une trousse pour écolier pour Jacquie (celle où il n'y a pas le grand compas ni une boîte de mines), une pour Lulu avec crayons de couleur, une pour Paulette sans crayons de couleur, la même que Jacquie mais avec un beau compas, une boîte de talc et trois savonnettes pour Jean-François, deux petits paquets de bonbons, une brosse à dents. C'est tout, je crois. Je vous en enverrai d'autres de temps à autre tant que je le pourrai.

Malheureusement, on est bien moins gâté ici qu'en Angleterre comme friandises, et je n'ai pas pu mettre un chewing-gum ou un chocolat. Dans le prochain, je mettrai des crayons de couleur pour Paulette et pour Jacquie et si les deux premiers arrivent en bon état, je ferai prendre et je vous enverrai de même les cadeaux laissés à Paris chez la sœur de madame de Johannis.

Dis-moi aussi les petites choses — les colis ne doivent être ni gros ni lourds — que tu ne trouves pas au Maroc et que je pourrais acheter ici tel que rouge à lèvres, poudre, etc. mais pas de lingerie, car tout est à la carte et je n'ai aucune relation ici, et quand je serai au front ce sera encore beaucoup plus difficile. Mais vous savez bien que je ferai mon possible pour vous faire plaisir, même si je dois être un peu fauché.

Je suis content que Mme Collet t'ait répondu, mais il est au front maintenant et je ne l'ai pas vu depuis longtemps et là-bas cela ne doit pas être toujours bien commode d'écrire. Oui, ta lettre adressée au CAT est non seulement venue ici, mais elle m'a même été transmise par la voie hiérarchique, avec certains passages soulignés au crayon rouge. Ne leur écris plus, ce n'est pas la peine, car j'ai fait refaire la demande et j'espère bien que cette fois-ci, fin octobre ou novembre au plus tard, tu seras payée correctement et avec rappel depuis le 1er juillet.

Sacré petit poulet, qui t'étais si bien mise en colère dans cette lettre : tu ne feras jamais une bonne diplomate, et cela ne m'étonne pas que je sois si malheureux avec toi ! ! Méchant Georges, va, dis-le mais en attendant, je te quitte et je t'embrasse quand même cinquante mille fois, bien affectueusement, ainsi que mes trois grandes filles et mon petit loupot.

Georges

J'ai oublié : dans le paquet, j'ai mis deux rouleaux de pellicules pour que tu puisses prendre, et m'envoyer, beaucoup de photos, surtout de monsieur J-F. Je t'envoie quelques photos que m'a données un de mes soldats, et qu'il avait prises quand on était en Normandie, sans que je m'en doute. Tu ne diras pas que ce n'est pas pris sur le vif : cinq en tout.

Encore une bise à tous, et bonne nuit.

Lundi 16 octobre 1944, après-midi

Mon cher petit chéri,

Que de choses à te raconter aujourd'hui ! Hier, dimanche, il pleuvait comme des cordes (aujourd'hui aussi d'ailleurs), et je n'avais pas grand-chose à faire, ce qui me changeait pour une fois. Je revenais à pied vers onze heures de l'hôtel à mon bureau quand une jeep s'arrête à côté de moi... et Clifford en descend. Surprise, embrassade, que de choses on avait à se dire !

Étant retourné à Vals et à Privas après mon passage, il avait appris que j'étais par ici et venait à ma recherche depuis deux jours, étant maintenant dans la même armée américaine que moi, à deux cents kilomètres d'ici, et toujours au génie. Quel brave type ce Tim et toujours le même. Il m'a apporté ta lettre du 3 octobre (elles vont plus vite que pour moi !) et m'a remis la photo de Jean-François pour envoyer à ta maman.

On est vite allé boire au café une bouteille de champagne ensemble et là on y a rencontré le commandant du bataillon, qui nous a invités à déjeuner à sa popote. Déjeuner assez bon et assez sympathique, Clifford et moi l'un à côté de l'autre, parlant de tant de souvenirs et de vous tous. Au dessert, mon commandant lui a remis — suprême honneur qui ne se fait que rarement — sur ma demande bien entendu, l'insigne de l'armée Leclerc, avec un petit discours à la clef.

À 14 h 30, j'allais près de Paris dépanner une voiture de chez nous, et bien entendu, j'emmenais Clifford. Lui, puis moi, puis lui, puis moi, avons conduit à tour de rôle la V8. Tout près de Paris, et malgré la pluie, comme il était tard, on est allé jusqu'à Paris pour y dîner.

Hélas, mille fois hélas, un accident stupide nous est arrivé Bd St-Germain sur les pavés de bois rendus glissants par la pluie. Ma voiture a dérapé et a fait plusieurs têtes-à-queue pour aboutir contre un camion venant en sens inverse. Résultat : voiture amochée et abandonnée provisoirement à la police en attendant qu'elle soit dépannée, Clifford la moitié d'une dent en moins, c'est tout (« souvenir de Paris », dit-il !) et moi légèrement blessé à l'oreille, à la tête et au genou gauche. J'ai été sur le point de tourner de l'œil, mais Clifford m'a fait prendre un petit verre et cela m'a retapé. Une ambulance de la police m'a conduit au Val-de-Grâce, où j'ai eu l'oreille et le genou pansés.

Après, il était sept heures du soir, il faisait nuit et il pleuvait toujours, on a voulu faire de l'auto-stop, en vain. Je t'assure qu'on avait l'allure, Tim et moi, l'un et l'autre sans manteau, ne connaissant pas Paris. Enfin, une voiture nous a amenés à Saint-Germain, où j'étais sûr de pouvoir coucher, car j'y ai quelques camarades qui ne nous ont pas suivis et qui y sont restés. On a eu une chambre à deux lits, sans draps, mais nous avons tout de même bien ri de nos aventures. On n'a presque pas dormi de la nuit, mangés par les moustiques et Cie, et à cinq heures et demie on était debout l'un et l'autre ce matin. Partis à nouveau sur la route et sous la pluie, on a fait de l'auto-stop jusqu'à Paris où nous étions à sept heures. Puis on nous a dit d'aller porte de Vincennes pour la route qui nous intéresse.

On a donc pris l'un et l'autre le métro (gratuit pour nous) et on a trouvé moyen de se tromper deux fois. À Vincennes, nous empruntons une voiture qui passait. Au bout de dix kilomètres, le chauffeur nous dit que ce n'est pas notre route et nous laisse tomber.

Obligation de revenir en arrière. On reprend le métro pour aboutir enfin à la porte de Charenton, où nous trouvons un gazogène mal en point et soufflant, qui nous ramène jusqu'ici où nous étions à deux heures.

Mais quel voyage, pluie, vent, poussière dans le camion, lutte avec la bâche que le vent voulait absolument emporter : on s'en rappellera, je te prie de le croire. Et Clifford toujours avec le sourire, quoiqu'il était attendu ce matin à neuf heures pour payer ses hommes. On a déjeuné rapidement à notre popote, et Clifford est reparti en vitesse, me promettant de revenir me voir samedi prochain pour passer le dimanche ensemble. S'il fait beau et si tout va bien, on ira voir la sœur de Mme de Johannis à Asnières.

Et voilà notre histoire qui se serait entièrement amusante si maintenant je n'étais pas au plumard avec un léger épanchement de synovie. Le docteur d'ici m'a revu ce soir et m'affirme que ce ne sera rien, mais c'est ennuyeux si je dois rester au lit quelques jours. Quant à ma tête c'est passé aujourd'hui, seule mon oreille gauche est un peu déchirée, mais ce n'est rien.

Quant au premier voyage à Paris de Clifford avec moi, il n'a absolument rien vu, puisqu'il pleuvait, on a passé à l'hôpital le reste du jour et aussi bien hier que ce matin on a traversé Paris de nuit ou dans le métro. Il m'a annoncé que sa sœur avait un petit garçon appelé aussi Jean-François. Je lui ai fait voir quelques-unes de vos lettres, surtout celles de Jacquie, Lulu et Paulette, et il m'a dit de ne pas oublier de vous dire bien des choses en écrivant, c'est ce que je fais.

Pendant ce temps, son chauffeur est resté ici avec mes soldats et, ne sachant pas où on était, il se faisait une bile terrible. Inutile d'ajouter la joie que nous avons eue l'un et l'autre de nous revoir.

Hier sont arrivés Guy Durif et Henri qui sont engagés chez moi à partir d'aujourd'hui. Demain, si je suis obligé de garder la chambre, je vous écrirai encore. Il y a longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles... peut-être demain matin. Je vous embrasse tous mille fois, bien affectueusement.

Georges

Je vous envoie encore une série de petites photos, dix en tout. Encore une grosse bise.

Mercredi 18 octobre 1944

Mon cher petit chéri,

J'ai tout l'air d'un grand blessé dans mon lit. Un bandeau autour de ma tête pour soigner mon oreille, ma jambe gauche allongée, depuis deux jours je garde le lit, et j'ai eu hier et avant-hier un peu de fièvre. Aujourd'hui cela va mieux, et ma jambe me fait moins souffrir. Dire que c'est à la visite du copain Clifford que je dois cela ! « Souvenir », comme il dit, le moral reste bon, et dans deux ou trois jours j'espère que tout ira bien. Demain matin je me

lèverai un peu pour aller à mon boulot, mais il faudra me faire conduire car ma jambe reste un peu raide.

Ce matin, j'ai aussi reçu ici une grande et bien gentille lettre de Paulette, écrite le 30 octobre de Casa. Merci beaucoup, ma grande fille et je suis content que Lulu et toi vous ayez passé quelques agréables journées à Casablanca. À quand le tour de votre brave petite maman, de Jacquie et de Jean-François. J'ai cru que c'était toi, petite Yvonne, qui écrivais tellement l'écriture de Paulette ressemblait à la tienne.

J'espère qu'après ces quelques jours de si agréables vacances, toutes deux, comme mon gentil petit Jacquou, auront repris avec courage leur travail scolaire, surtout dans les grandes classes où elles se trouvent maintenant. J'attends d'ailleurs avec impatience le résultat des premières mentions.

De toi, je n'ai pas de nouvelles depuis que tu m'apprends que notre petit Jean-François est fatigué. J'en suis un peu contrarié, mais j'espère quand même que ce petit bonhomme a repris du poil de la bête et qu'il est redevenu un grand costaud. Fais-lui donc une caresse supplémentaire de la part de son papa. Et mon Jacquou a-t-elle été une bien grande fille bien sage pendant l'absence de ses sœurs ? Je suis sûr que oui, et je n'en attends pas moins d'elle.

Il est tard ce soir, 21 h 30, et je suis mal installé dans mon lit pour t'écrire. Ne m'en veux donc pas pour cette vilaine écriture. De huit heures à maintenant, j'ai eu la visite de Lamy, Gilles et de Bodard, qui sont très chics pour moi et qui sont de véritables camarades de travail.

Notre déplacement se précise, et nous rejoignons tous la Division à la fin du mois, mais sans que je puisse savoir encore où je vais être affecté. Brrr... qu'il va faire froid en hiver par là-bas. Déjà ici les arbres ont perdu leurs feuilles et l'automne de France, s'il nous donne le plaisir de voir de belles couleurs, n'est pas très agréable surtout pour nous qui ne l'avons pas vu depuis longtemps. Qu'est-ce que ce sera en hiver ! Là-bas je retrouverai Clifford qui, sans être sur le front même, n'en est pas loin, et sera peu derrière nous.

Dimanche, ou plutôt samedi soir, il doit venir me faire une seconde visite, et j'espère être un peu plus alerte pour pouvoir sortir avec lui, et cette fois-ci sans accident.

Nous irons peut-être voir ma sœur Antoinette, dont mon père m'a donné l'adresse et qui, d'après Jeanne, a été très chic lors de la mort de ma pauvre maman, et puis les parents des de Johannis. Mais ce n'est pas encore bien sûr, car cela n'est pas commode de se déplacer en ce moment.

En t'écrivant, je fume ma Camel bien parfumée. As-tu repris goût un peu à fumer une cigarette de temps à autre ? Dis-le moi si tu veux que je t'envoie un paquet ou deux de Camel dans un prochain paquet. Mon petit poste de TSF joue à côté de moi Le beau Danube bleu, et tu dois être en train de l'écouter aussi. Est-ce que ces longues soirées d'automne ne te paraissent pas trop longues ? As-tu de quoi lire le soir ?

Prends bien patience, mon petit chéri, tu verras que je te reviendrai bientôt, et avec un moral si bon que tu auras vite oublié toutes tes misères, avec toutes les responsabilités que je t'ai laissées en te quittant. Tant pis pour leur désir, je préfère que les de Johannis n'aient pas encore leur changement pour Rabat, car cela m'ennuierait terriblement pour toi s'ils partaient avant mon retour. Dis-le leur, et dis à M. de Johannis qu'il peut bien attendre encore un peu...

As-tu reçu toutes les photos que je t'ai envoyées ? Dis-le moi, car je garde les pellicules pour les faire retirer au cas où tu ne les aurais pas eues. Je suis un peu fatigué de rester assis et je continuerai ma lettre demain matin. Bonsoir petite chérie. Dors bien et fais une grosse bise à tous pour moi. Je t'embrasse bien tendrement. À demain.

Jeudi matin

Bonjour, petite chérie. C'est de mon bureau que je t'écris ce matin, ma jambe allongée, et tout de même plus heureux que dans mon lit. Pour changer, il pleut et il fait froid, et on commence déjà à faire du feu dans les pièces que nous occupons.

Henri (Rodrigues) et Guy (Durif) sont en ce moment à l'infanterie avec le capitaine Lebec qui les dresse d'une façon impeccable au point de vue militaire. Je les emmènerai sans doute à la fin du mois avec moi, mais je ne sais pas encore où je serai affecté. Ils sont bien braves et bien gonflés tous les deux, et cela fait plaisir d'avoir un peu l'air de la famille.

J'espère bien avoir aujourd'hui de tes nouvelles et de celles de mon grand fils. N'oublie pas de bien le photographier lorsque tu recevras mes pellicules. Je te ferai un autre colis un de ces jours, mais il faut que ma patte aille mieux pour faire un peu les magasins.

En attendant, soyez tous bien sages et écrivez-moi souvent, car je suis moi aussi si heureux quand je reçois de vos nouvelles. Au revoir, petite Yvonne chérie. Une grosse bise à toute la maisonnée, et deux à Jackie et à Jean-François, qui sont mes deux petits gâtés.

Je t'embrasse mille fois, bien affectueusement.

Georges

Vendredi 20 octobre 1944 – 16 h

Mon cher petit chéri, je ne suis pas très gai aujourd'hui, et je t'en demande pardon, mais à qui me confier sinon à toi, mon petit chéri. Hier, j'ai voulu me lever. Rien à faire ma jambe ne tient pas le coup, et j'en ai marre de garder le lit, d'autant plus que le toubib est assez indécis et ne me fait pour ainsi dire rien. D'autre part, le 31, je dois changer de secteur postal pour prendre la place d'un capitaine tué au front, tu sais ce que cela veut dire et je crains de ne pas être d'aplomb d'ici là. Enfin, à la grâce de Dieu et t'écrire cela me fera du bien, j'en suis sûr d'avance.

Ce matin, j'ai eu la grande joie d'avoir trois lettres de Safi dont une du 1er octobre, une de Lulu écrite à son retour de Casa, et une de toi du 8 octobre, avec celle de Clifford, que je te renvoie, et celles de ta maman et de ta tante Élise. Comme je les ai lues avec attention et plaisir, toutes ces lettres de ceux que j'aime tant et à qui je pense si souvent !

Oh oui, j'ai pensé à vous tous le 1er octobre, et il me tarde d'être au premier octobre prochain pour faire moi aussi ma rentrée scolaire, n'importe où d'ailleurs, pourvu que je sois avec toi et avec mes gosses que j'aime. Je ne suis quand même pas abattu, et tu sais bien que mon moral reste bon : ne te l'ai-je pas promis, petite femme chérie ?

J'ai reçu un mot aussi de Collet, de l'hôpital de Lyon, où il est en traitement. Il a été blessé d'un éclat d'obus, mais compte rejoindre son régiment bientôt, ce n'est donc pas trop grave. C'est à son régiment que je dois aller le rejoindre à la fin du mois, et cela me fera plaisir de le retrouver, car je l'aime beaucoup et c'est vraiment un très chic petit camarade.

En attendant, je suis dans cette triste chambre d'hôtel, alors qu'il pleut dehors, et je passe mon temps à lire, dérangé de temps à autre par Charlot ou Lamy, qui viennent me voir ou me parler du boulot, dont je m'occupe quand même. Ce qui m'ennuie, c'est que Clifford doit revenir me voir demain et que, si je dois encore rester au lit, je n'aurai pas un très agréable dimanche à lui proposer.

Nous parlerons de toi et des petites sois en sûre. Hier Henri et Guy sont venus passer une partie de l'après-midi avec moi. Ils sont heureux quoi qu'on leur en fasse baver car ils connaissent déjà une grande partie de l'armement américain et ont pris plusieurs fois la garde dans leur nouveau costume. Je leur ai donné quelques paquets de cigarettes à chacun, et dimanche je les envoie pour quarante-huit heures en mission sur le front, à leur grande joie d'ailleurs, tu n'en doutes pas. J'attends maintenant la visite du docteur et je continuerai ma lettre après son passage. Au revoir, petit poulet, fais une grosse caresse à Jean-François et à ses grandes sœurs.

Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement. À tout à l'heure.
Georges

Même jour, 18 h.

Rebonjour, ma petite femme. Bien sûr, mon toubib n'est pas venu, peut-être demain matin. C'est idiot de ne pas souffrir, de ne pas se sentir malade, mais au contraire bien portant, et être obligé de garder bêtement le lit, où je m'ennuie terriblement.

Enfin, mektoub, ce que je désire au fond, c'est que cela ne traîne pas éternellement, car tu sais ce que c'est que ces bobos au genou qui n'en finissent pas. Demain, le général de Gaulle vient faire un tour ici, tant pis, je ne le verrai pas, mais le soir je prendrai mon courage à deux mains pour aller souper à ma popote, où nous attendons, comme il nous l'a promis, le copain Tim.

Ce soir, je vais moi aussi, comme toi, m'amuser à lire et relire tes lettres que j'ai toutes gardées jusqu'à maintenant, et dont le tas commence à devenir si grand qu'il faudra que je me décide à en brûler pas mal (ne m'en veux pas !) avant de monter là-haut.

J'ai envoyé ces jours-ci la photo de notre petit diable à ta maman, celle que tu avais donnée à Clifford pour envoyer à Privas. J'espère qu'elle la recevra bientôt. Maintenant d'ailleurs, vous pouvez correspondre comme avant, et même par avion.

Sais-tu que je préférerais de beaucoup vous savoir à Privas plutôt qu'au Maroc ? Partout ici la vie paraît plus facile qu'en Afrique du Nord, où je sais qu'on ne trouve rien, et au moins on serait tellement plus près. Ce n'est hélas pas encore possible, mais sois sans crainte, petite Yvonne, dès mon retour, nous quitterons ce patelin de Safi que tu n'aimes pas — et je te comprends — pour vivre ensemble où tu voudras, heureuse, j'en suis sûr d'avance. Si même je trouvais, et je parle sérieusement, une grosse affaire à diriger, garage surtout, au Maroc ou sur la côte d'Azur, ou aux environs de Paris, je le prendrai, car je deviens ambitieux de plus en plus et j'ai envie de gagner beaucoup d'argent après la guerre. Mais aurai-je cette occasion, et à l'avance, qu'en penses-tu ?

Continue à m'écrire bien souvent et soigne toujours bien mon petit bonhomme, qu'il me tarde tant de connaître !

Bien entendu, je compte toujours sur le très bon travail en classe de Paulette, Lulu et Jacquie. Dès que je pourrai aller à Paris, j'ai décidé de reprendre les colis laissés chez la sœur de Mme de Johannis et de vous envoyer le tout en un ou deux paquets bien fermés à la grâce de Dieu car vous risqueriez d'attendre trop longtemps, n'est-ce pas, petite Jacquie ?

Au revoir, mon petit poulet, je vais écouter un peu la BBC et lire un peu. Embrasse bien affectueusement mes grandes grandes filles et J.-F. pour leur papa, qui voudrait tant vous revoir bientôt. Reçois-tu maintenant plus régulièrement mes lettres ? Moi, je reçois les tiennes assez vite (huit à quinze jours), et je voudrais bien qu'il en soit de même pour celles que je t'envoie.

Je t'embrasse mille fois comme je t'aime.
Georges

Lundi 23 octobre, 21 h 30

Mon cher chéri,

Je t'écris de mon lit ce soir mais tout va très bien, c'est parce que je n'ai pas eu le temps de la journée. Ce matin, j'ai reçu ta lettre N°99 du 13 octobre, tu vois que cela va vite pour moi, et j'en suis content. Tu me dis avoir reçu ma lettre bien courte t'annonçant mon voyage dans l'Ardèche. J'espère que depuis tu as reçu ma lettre à ce sujet et en particulier celle que je t'avais écrite de chez ta maman.

Ne t'occupe plus pour ta délégation car je suis sûr que maintenant tout va bien aller, la division ayant à nouveau fait le nécessaire. Il se peut très bien que ce retard si long soit dû à une perte de correspondance. Tout à fait de ton avis au sujet de ce que tu penses de Mme Dumont de Violet, mais tout cela n'a guère d'importance : toi et notre petite famille, c'est bien suffisant, n'est-ce pas.

Félicitations à mon Jacquou qui fait bien ses devoirs tous les soirs et apprend bien ses leçons. J'espère que pour Paulette et Lulu tout va très bien aussi. Félicitations aussi à mon petit Jean-François pour les nombreux grammes qu'il prend chaque semaine. Je suis très vexé que tu trouves le lieutenant Lamy très bien, et pourtant au point de vue note de sympathie je ne lui donne que 10 sur 20, alors que Gilles obtient facilement 17 ou 18. As-tu reçu toutes les autres photos que je t'ai envoyées ? Il y a longtemps que je n'en ai pas tiré, et j'attends pour cela d'être au front, dans huit jours...

Hier dimanche, malgré la pluie qui n'a pas cessé, j'ai passé une excellente journée avec le copain Clifford, avec qui on se tutoie maintenant et qui est toujours de plus en plus sympathique. Comme il me l'avait promis, il est arrivé samedi soir à 19 heures. Je lui avais fait préparer un très bon dîner à notre popote avec poulet, champignons, omelette au rhum, pêches au sirop et champagne. Puis au lit à 22 heures, dans une chambre (mieux que la semaine dernière), dans mon hôtel. Le dimanche matin, il est allé à la messe pendant que je préparais le café dans ma chambre.

À 9 heures, départ pour P... avant dans ma Citroën 15CV qu'il a conduite aller-retour (et qu'il a trouvée épatante). Arrivée sans panne ni accident à midi moins le quart. On s'est mis à la recherche de ma sœur Antoinette qu'on a trouvée facilement. Lui chef du personnel et elle serveuse au cercle franco-allié, fréquenté par les Américains, établissement très luxueux où l'on mange à l'américaine, avec un luxe inégalable et fréquenté seulement par des officiers alliés. Je l'ai faite appeler et, ni elle ni moi ne nous sommes reconnus. Seize ans et demi qu'on ne s'était pas vus. Puis pleurs de sa part, un peu d'émotion de la mienne. Lui et elle ont été très gentils avec Clifford et moi. On a mangé au cercle, bien servis bien entendu, et on les a quittés vers deux heures.

Après, on est allé voir la sœur de Mme de Johannis, qui avait reçu une lettre de Michel de France. On est arrivé au moment du dessert et on a mangé avec eux une superbe tarte aux pommes avec un bon vin blanc, la dernière bouteille de la cave. Inutile de te dire qu'on a parlé de Safi, de toi, des petites et de la famille de Monsieur le Maire. J'ai ramené de chez eux des cadeaux achetés à Paris, et je vais vous les envoyer demain en deux ou trois paquets, en faisant des prières pour que tout arrive. Je leur ai laissé, bien entendu, quelques paquets de cigarettes et des conserves, car ils sont extrêmement chics.

Après on est allé visiter, Clifford et moi, la cathédrale de Notre-Dame, et on est retourné à quatre heures en s'arrêtant quelques instants à Fontainebleau pour visiter le château. Retour ici à sept heures, dîner rapide à ma popote, et Clifford est reparti aussitôt. Du coup, ma jambe va mieux, et aujourd'hui je peux marcher et conduire l'auto sans trop de peine.

Demain, je compte aller voir mon général et, au retour, j'irai dire bonjour encore à Clifford qui se trouve sur ma route. Tu imagines sans peine le plaisir qu'on a l'un et l'autre de se rencontrer ici et cela me rappelle tant Safi. Mais tout cela ne me fait pas oublier qu'on prépare activement notre départ et que, lorsque tu recevras cette lettre, j'aurai changé d'air...

Jeudi, Clifford va à Dijon et en profitera pour pousser une pointe jusqu'à Châlon voir Jeanne. Ainsi, sauf Maurice, il connaîtra toute la famille. Là où il est, il loge chez des gens

ayant des gosses, où il est très content, paraît-il. Son hôte est luthier et il paraît que Clifford est très gâté par tous : cela ne m'étonne pas car c'est vraiment une perle rare et qui nous aime bien. Il me charge de vous dire à tous qu'il va vous écrire et qu'il ne vous oublie pas.

Il est près de 11 heures et je vais m'arrêter en vous souhaitant une bonne nuit. Demain matin, j'ai pas mal de travail sur la planche, et à 1 heure je partirai au volant de la voiture du général (une Mercury) que j'ai réparée au poil ici, et que je me fais un point d'honneur de lui rapporter moi-même, pour revenir dans la nuit avec un lieutenant Ivanski, car cette semaine va être terriblement chargée pour nous.

Bonne nuit, petite Yvonne et n'aie pas froid dans ton grand lit, moi, je vais éteindre en pensant une fois de plus à vous tous que j'aime et qu'il me tarde de revoir. Je vous embrasse tous les cinq mille fois, bien bien affectueusement, et pour toi une caresse supplémentaire de ton méchant mari, qui n'a oublié aucune lettre dans la forêt de St Germain ou à la croix de Noailles...

Georges

Mercredi 25 octobre 22 h

Mon cher petit chéri,

Je t'écris encore de mon lit ce soir avant de m'endormir mais je ne sais pas si j'irai au bout car je suis fatigué. Hier, comme je te l'ai dit, j'ai conduit la voiture de notre grand patron jusqu'à son PC, 250 kilomètres de route sous la pluie, un peu d'arrêt, le temps d'écouter la canonnade et au retour, je me suis arrêté chez Clifford, installé avec ses soldats, son colonel et ses camarades dans une école normale. Il était huit heures du soir quand on est arrivé chez lui avec Gilles et Ivanski. Nous avons dîné avec lui dans la salle à manger des officiers : soupe, riz au cari, maïs, lapin, compote de fruits et nous sommes repartis à dix heures pour arriver ici à deux heures du matin, ce qui ne m'a pas empêché d'être au travail comme d'habitude ce matin. Une fois de plus, nous avons été bien contents de nous retrouver avec l'ami Tim qui ne savait que faire pour nous donner satisfaction.

Aujourd'hui pour moi gros travail car on prépare notre déménagement et ce n'est pas une petite affaire. Ce soir après souper j'ai commencé à préparer mes paquets pour vous. Dans l'un, j'ai mis les trois bracelets — un pour toi, un pour Paulette et un pour Lulu — du chocolat, des chewing-gum, deux savonnettes, une boîte de café américain, quelques crayons. Demain, je ferai souder la boîte au garage et je vous l'enverrai aussitôt. Il me reste encore le paquet de Jackie et de Jean-François, mais la poupée et l'ours sont un peu encombrants et je suis assez ennuyé pour trouver un emballage solide. Je me débrouillerai quand même demain. Je vais essayer aussi de te trouver des bas car on fabrique ici et les joindrai au paquet si possible. Inch' Allah que le tout vous parvienne en bon état, car cela m'ennuierait surtout à cause des bracelets. J'espère que tout cela vous fera bien plaisir.

Ma jambe va un peu mieux, mais je boite encore et plie difficilement le genou : encore quelques jours, et j'espère que tout ira bien pour mon prochain départ. Pendant que je t'écris, mon petit poste radio donne les nouvelles à côté de moi : tout va bien dans l'ensemble et si cela continue, j'espère bien vous rejoindre au printemps prochain. Je m'arrête ce soir et je continuerai ma lettre demain matin. Bonsoir, petit chéri, dors bien. Une caresse à mes trois filles et à Jean-François. Je t'embrasse bien fort et dans cinq minutes je dors.

Jeudi matin, de mon bureau.

Bonjour à tous. J'ai dormi comme un loir mais je me suis réveillé gelé car il fait un superbe froid de canard, comme s'il allait tomber de la neige. À ce propos, si tu pouvais me procurer une paire de chaussettes de grosse laine pour l'hiver, tu me ferais plaisir, car j'ai peur pour mes mignons petons. Charlot est devant moi et s'escrime pour coudre le tissu autour de la boîte en fer contenant vos bijoux, mesdames et mesdemoiselles. Après on s'occupera de trouver quelque chose pour enfermer la poupée et l'ours acrobate.

Hier soir, avant de dormir, j'ai reçu ta lettre du 13 octobre et celle de Lulu du 15. J'espère que depuis tu as reçu mes lettres en retard et que tu connais tous les détails de mon séjour à Paris. Ce que tu me dis de Videau me fait de la peine pour elle, qui est si gentille. C'est bien de lui et je n'en suis guère étonné. Je suis heureux que ta délégation soit enfin arrivée, mais ni Gabanelle ni le CAT de Marrakech n'y sont pour rien puisque cela venait d'un retard de courrier. Tu as raison, je préfère déjà l'hiver au Maroc qu'en France, mais que dirais-tu de la côte d'Azur ? ? Fais vite vite rentrer du bois pour l'hiver ; si tu m'avais écouté, tu aurais déjà ta cave pleine, petit poulet, alors que je crains que cela t'occasionne pas mal de soucis.

La lettre de Lulu m'a fort amusé. Je suis heureux que, d'après ses dires, Jean-François lui ressemble de plus en plus. Il me tarde de recevoir les premiers témoignages. Pour Paulette, n'oublie pas ce que je t'ai dit : au moindre signe de défaillance, fais-la passer en quatrième. La troisième est très difficile à suivre, et je ne voudrais pas qu'elle se noie complètement. En attendant qu'elle essaie de suivre avec beaucoup de bonne volonté.

Oui Lulu, j'ai rencontré Raimu et je lui ai dit que j'avais des filles, dont une qui s'appelait Lulu, et un petit diable Jacquou. Mon ami instituteur en Algérie, Gilles né à Salon, a bien sa femme en Algérie, et je crois un gosse, mais je ne sais pas où exactement. Il est en tout cas bien chic et bien marrant. C'est lui notre popotier, et hier soir il nous faisait encore bien rire à table avec ses histoires.

Pas de nouvelles du petit Collet. Bientôt mercredi 1er novembre, je le rejoindrai, et je penserai encore un peu plus à toi si cela est possible et à toutes mes filles et J-F. Embrasse-les bien pour moi, et toi, petite Yvonne chérie, reçois les plus grosses caresses de ton méchant mari qui ne t'aime plus.

Pour Paulette, ce qu'il faudrait surtout c'est qu'elle essaie, sans perdre de temps inutile, de se tenir toujours à jour et, si possible, à l'avance pour ses devoirs. Encore une bise.

Vendredi 27 octobre 1944.

Mon cher petit chéri, ce soir je dispose de quelques instants avant de dîner. Il pleut, et je suis venu me réfugier dans ma chambre pour venir bavarder un moment avec toi. J'ai reçu ce matin deux lettres : la 98 du 9, et la 3 du 17 octobre. Mes séries sont ainsi comblées, et je ne crois pas avoir une lettre de toi en retard.

Continue à m'écrire ainsi souvent car cela me fait tant plaisir de lire et relire tes lettres, toutes si gentilles. Je suis content que tu aies été heureuse d'avoir mes photos et je t'en enverrai de temps à autre : ainsi l'image t'aidera-t-elle, avec mes lettres, à me suivre dans ma vie actuelle. Je pense que tu as depuis reçu le compte-rendu de ma visite à la sœur de Mme de Johannis ; sinon, il faudra que je te le raconte à nouveau.

Tu ne peux imaginer combien tout ce que tu me dis au sujet de ma mère a pu me toucher, et je sais que tu m'aimes beaucoup, cela je ne l'oublie pas. Lulu me fait rire en me disant que la grande photo, c'est comme les artistes de cinéma, et Jean-François qui fait une risette devant la photo de son papa !... Je suis heureux aussi que Lucien ait été si gentil avec les grandes filles et tu le remercieras bien pour moi : je préfère au fond cela, et je suis sûr qu'il est revenu à de meilleurs sentiments, je m'en étais d'ailleurs aperçu quand j'étais à Casa.

Aujourd'hui, nous avons fait un grand dîner d'adieu aux autorités de la ville : évêque — dont seul j'ai oublié d'embrasser la bague — préfet, secrétaire général, maire, trois colonels, rien ne manquait de tout le gratin de la ville autour des quatre capitaines et lieutenants de notre unité qui les recevaient. Pas de femmes, bien entendu et on a bien mangé et bien bu pour se donner du cœur au ventre. La glace au chocolat était délicieuse, et je connais bien certaines petites filles et certaine femme qui auraient bien voulu être à ma place pour manger une plus grosse part que la mienne !

Maintenant, on est en plein dans les bagages, les soucis du départ ... et la pluie continue, et le froid commence à se faire sentir. Mon genou va mieux, mais je boite encore pas mal : c'est bougrement long à passer cette histoire-là. La prochaine fois, je me ferai porter malade et je prendrai un mois de convalescence pour aller me reposer à Safi (ah si c'était possible).

Au revoir, petit poulet. Je m'en vais à ma popote retrouver mes camarades, et ce soir au lit de bonne heure, car je suis un peu éreinté. Bon courage toujours et fais de grosses bises à mon petit Jean-François, à ma gentille petite Jacquou et à ses grandes sœurs. Je t'embrasse mille fois bien tendrement, comme je t'aime

Georges.

31 octobre 1944

Mon cher petit chéri. Un petit mot bien en vitesse avant mon départ. Je rejoins mon nouveau régiment demain, en première ligne cette fois-ci, accompagné de Charlot bien

entendu. Dans ma prochaine lettre je te donnerai plus de détails sur ma nouvelle situation. Aujourd'hui je ne suis pas encore bien fixé sur ce qui m'attend.

De toute façon ne te fais aucun souci pour moi, je serai prudent toujours et je penserai bien à toi. Dans une prochaine lettre, je te donnerai aussi mon nouveau numéro de SP mais continue à m'écrire au même en attendant.

Embrasse bien toutes mes filles et le petit garçon pour leur papa. Moi je t'embrasse mille fois bien tendrement, à bientôt ma prochaine lettre.

Encore une bise.

Georges

IV — Au front

(novembre-décembre 1944)

L'automne 1944 correspond à l'engagement le plus intense sur le territoire français. Les lettres rendent compte d'opérations militaires complexes, de déplacements rapides, d'attaques coordonnées et de phases de repos précaires.

Georges évoque la guerre sans emphase, mais avec précision : le combat devient une réalité quotidienne, intégrée dans une écriture qui demeure profondément humaine et tournée vers ceux restés à l'arrière.

1er novembre 1944

Mon cher petit chéri,

Bien en vitesse, je te fais un mot pour te donner ma nouvelle adresse. Alors cette fois-ci, j'y suis et le bruit du canon m'effraie moins que la pluie glaciale qui tombe sans arrêt. Cet hiver ne sera certainement pas agréable pour moi, mais je m'y ferai. Attendons patiemment la fin de la guerre qui ne tardera pas, tu verras.

Réponds-moi vite à ce mot et écris-moi souvent, tu me feras plaisir, car ma vie maintenant, au fond d'une cave humide qui me sert de bureau et de chambre à coucher, ne sera pas très folichonne. Assez pour aujourd'hui, demain je t'écrirai encore.

Tu embrasses bien mes filles et mon petit Jean-François pour moi, et reçois les meilleures caresses de ton petit mari qui t'aime bien beaucoup.

Eugène

le 3 novembre 1944

Mon cher petit chéri, Tu as dû recevoir mon mot écrit à la hâte hier soir, de cette ville à moitié détruite où nous sommes arrivés le 1er novembre et où cela a pas mal bardé. Depuis, je suis installé dans une cave sur mon lit de camp, mais j'ai fait installer un gros poêle qui ronfle bien et me tient chaud. Mais c'est dur, le matin, de sortir du plum, et on apprécie le jus bien chaud que m'apporte mon éternel Charlot, toujours aussi flegmatique que jamais. J'ai maintenant bien l'allure d'un guerrier, armé jusqu'aux dents, avec ma jeep (elle porte le nom de « Nancy »), armée de mitrailleuses, et mes troufions de l'armée du

Tchad. Je vais essayer de faire venir avec moi Henri et Guy Durif et je crois que cela sera possible.

Il fait toujours un froid de canard et je n'arrive que difficilement à me réchauffer ; encore quelques jours d'acclimatation et je crois que je serai prêt à affronter le pôle Nord. Mon nouveau travail assez difficile à t'expliquer sans gêner la censure, comprend une part active avec des voitures blindées pour la défense d'un P.C. important (P.C. veut dire poste de commandement), et une partie moins intéressante d'administration. J'ai bien des officiers sous mes ordres, mais ils ne sont en fait jamais avec moi, et j'en suis réduit à manger seul dans une cave et à penser encore plus à toi si cela m'est possible, et cela malgré le bruit du canon qui n'arrête pour ainsi dire pas et dont on se passerait fort bien. Enfin, il est certain que tout sera bientôt fini et j'ai hâte de me retrouver au calme avec mes grandes filles, mon petit Jean-François et toi, mon petit chéri, qu'il me tarde tant de revoir.

Je viens d'apprendre que mes colis allaient peu à peu être envoyés, mais toujours sans aucune garantie. J'espère qu'ils te parviendront tout de même tous les trois en bon état et tu n'oublieras pas de me l'écrire. Aujourd'hui, je t'ai fait expédier 3000 francs dont je peux me passer ici. Tu me diras aussi si tu les as reçus. Tu vois que je ne t'oublie pas, et comment le pourrai-je quand je pense à toute ta gentillesse pour ton méchant mari, à tes lettres si gentilles et si nombreuses, et à tous les soucis que tu as avec tes quatre enfants et ton Georges ici. Espérons une fois de plus que tout sera bientôt fini. Ce soir, c'est de ma cave que je t'écris, avec une lampe électrique comme éclairage, et je suis bien loin des garnisons précédentes, des hôtels confortables et des bons repas. Ce soir, j'ai eu à manger dans ma gamelle des pommes de terre cuites à l'huile, genre pommes de terre Blanchard, mais bien grasses et bien écrasées, un morceau de singe et de la confiture, et comme boisson de l'eau. Il est maintenant huit heures et je tombe de sommeil, je ne tarderai pas à me coucher. Mes soldats chantent dans la cave à côté : ce sont des gars terriblement gonflés et il fait bon être avec eux. Je ne les connais malheureusement pas assez et je manque surtout de camarades avec moi. Peu à peu, je me ferai cependant à ma nouvelle vie.

Je n'ai pas revu Clifford depuis mon passage chez lui, il est toujours pas mal en arrière, mais en met un coup pour refaire tous les ponts démolis à droite ou à gauche. J'ai envoyé ces jours-ci un mot à mon père, mais je n'ai pas écrit à ta maman. Excuse-moi auprès d'elle, car je n'ai eu ni le temps ni l'envie de bien écrire, sauf à toi, ma petite femme, qui ne me quitte guère dans mes pensées. Je t'écrirai encore après-demain, dimanche, et je te demande encore de m'écrire bien souvent. Tes lettres ont un peu de retard à cause de mon changement, mais j'espère en recevoir un gros paquet bientôt.

As-tu reçu ta provision de bois pour l'hiver ? J'espère que la bonne femme ne t'oubliera pas et que tu en profiteras pour en faire venir beaucoup, car je te connais frileuse quand je ne suis pas là, et maintenant que M. Jean-François est là, il faut doublement faire attention. Embrasse-le bien pour son papa, ton petit gâté, et dis-lui qu'il me tarde bien de le revoir bientôt. Fais aussi de grosses caresses à mon Jacquou et à ses grandes sœurs.

Je m'arrête de t'écrire, car je ne suis pas encore bien habitué aux tirs d'artillerie et mon cœur fait un peu toc-toc pour mon baptême du feu, surtout quand il fait nuit et que je suis seul. Je vais me coucher et dormir quand même. Bonsoir petite chérie, je t'aime trop pour ne pas languir de te revoir et je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement. Ton méchant petit mari.

Georges

Lundi 6 novembre 18 h

La mise en regard du journal de marche du Groupement Tactique auquel il appartient permet de situer la bataille évoquée : Vacqueville – Migneville, entre les 1er et 2 novembre et la zone de repos décrite, très probablement Azerailles. Cette lettre est remarquable par sa précision, sa retenue et sa concordance documentaire.

Mon cher petit chéri, j'ai reçu hier trois lettres, deux de toi et une de Paulette. Pardonne-moi mon petit de t'avoir fait de la peine au sujet de ta lettre au CAT... Je n'avais pas voulu te peiner et je t'en demande sincèrement pardon, car tu es une trop brave petite femme pour que moi qui t'aime beaucoup aie la moindre intention de te causer du chagrin. As-tu enfin reçu mes lettres de Paris ? Je suis heureux pour toi que mes lettres aillent plus vite, pour les tiennes cela va aussi dix à douze jours à peu près.

Tes trois colis sont partis, mais pour l'instant il n'est pas question ni d'acheter quoi que ce soit ici, et tu devines pourquoi, ni d'en envoyer d'autres. Dès que je le pourrai je le ferai cependant et, comme une grande maison de commerce, je prendrai note de vos désirs par avance et y donnerai satisfaction dès que possible (n'est-ce pas bien dit ?). J'ai ri franchement en lisant les acrobaties de monsieur Jean-François que tu as trouvé le torse nu dans sa voiture et j'aurais donné bien cher pour le voir moi aussi. Je pense que ses dents ne le font pas trop souffrir et que le lait de sa maman, redevenu meilleur, lui aura permis de grossir sérieusement la semaine dernière. Je souris aussi à la pensée de ce bon soleil qu'il y a à Safi, alors qu'ici on gèle et que la pluie ne cesse pas, ce qui en jeep n'est pas très commode, tu t'en doutes bien. Vivement que je retourne près de toi, vois-tu ?

Ce n'est pas difficile de se servir de l'appareil de photo, tu verras, Mme de Johannis doit s'y connaître et avec elle vous vous débrouillerez bien toutes les deux. Je suis content qu'elle soit, ainsi que Mme Petiteau si gentille pour toi et cela me rassure mais je ne voudrais pas qu'ils partent à Rabat comme ils en avaient l'intention. La lettre de Paulette du 21 octobre m'a également bien fait plaisir et je suis content de savoir qu'elles ont pris de bonnes résolutions pour l'école, en espérant que cela continuera. Et mon Jacquou, quel a été son classement pour le mois d'octobre ? Je parie qu'elle était dans les cinq premières !

D'accord pour que tu viennes me rejoindre avec Paulette pendant que Lulu gardera le petit frère, mais je vous avertis qu'on n'est pas toujours bien tranquilles avec la guerre et qu'il vaut encore mieux votre vie calme et tranquille de Safi. Après la guerre, je vous emmènerai tous en auto visiter les coins de France que votre papa a connus, les caves ou

les trous dans lesquels il a couché, les villages où il s'est gelé et ennuyé, etc. etc. Hier je n'ai pas pu t'écrire, car après l'attaque de notre DB, attaque réussie, puisqu'on a avancé de 16 km, on nous a mis au repos à quelques kilomètres en arrière et il a fallu se déplacer encore.

Nous sommes donc depuis hier mis « au repos » et j'aime autant venir ici, à quinze ou vingt kilomètres du front, on n'entend pas les coups de canon, on dort mieux et on est à l'abri. Nous sommes dans un village de 650 habitants, avec de grands tas de fumier devant les portes. Je couche chez l'habitant dans une grande chambre avec un énorme lit en bois, un gros édredon rouge et des draps bien blancs. Il y a l'électricité et j'ai remonté mon poste de TSF pour écouter moi aussi les informations et la musique. Un capitaine médecin occupe une autre grande chambre de cette maison, habitée par la femme d'un adjudant de chez nous et leurs deux gosses, à qui je donne les quelques bonbons que je reçois chaque jour.

Mon bureau est installé à l'entrée du village, dans une autre maison, et j'ai comme secrétaire un instituteur de Port-Lyautey nommé Anglade, qui était à Boufarik avec Chaignard et qui est très gentil. Je mange avec sept ou huit soldats de mon « état-major » dans une famille où la femme se fait un plaisir de préparer notre dîner et nous fait même des tartes aux prunes. Les autres soldats que je commande sont aussi groupés par sept à huit et mangent chez l'habitant où ils donnent leurs conserves américaines. On en profite pour se laver, faire laver le linge, écrire et faire notre travail habituel de soldats au repos. Je ne sais combien cela va durer, mais c'est toujours ça de pris et je n'ai que le regret de ne pas stationner ailleurs que dans ce trou infect et sans intérêt. Je n'en revenais tout de même pas de passer la nuit dernière dans une maison et nous tremblons un peu de recevoir quelque chose sur le crâne.

Ce soir, on a séance de cinéma dans une grange et on joue « La Libération de Paris » avec la division Leclerc et « Narcisse » un film amusant. Si on joue à Safi le premier des deux, va le voir, de même que tu me feras plaisir si tu peux aller au ciné de temps à autre pour te distraire un peu. Demain je vais à Épinal en mission pour quelques heures et je rentrerai en fin de matinée. Après-demain je t'écrirai encore un peu. On commence à donner des permissions de sept jours pour la France, mais pour moi il n'en est pas question encore, d'autant plus que je préfère attendre qu'on en donne pour l'Afrique du Nord, ce qui arrivera bien un jour. Collet est au même régiment que moi mais pas au même bataillon, si bien que je ne le vois pas et ne sais même plus où il est, tout en étant dans les parages. Je vois quelquefois le capitaine Torregroza qui est à l'Etat-major et qui me prie souvent de te transmettre « ses hommages ». Et voilà mes nouvelles du jour.

S'il se met à faire beau, je prendrai quelques photos, mais on ne voit jamais le soleil. Dis-moi le nom des villages où habitaient les Ruelle. Fais une bien grosse bise à ton petit gâté qui doit en effet en profiter parce que son papa n'est pas là pour gronder sa maman, une grosse bise à Jacquie qui est ma petite gâtée, une à mon coquin de Lulu que je voudrais bien entendre me raconter quelques blagues, et une à ma grande Paulette qui va avoir quatorze ans déjà. Je vais essayer de vous faire acheter à tous vos étrennes à Paris par le lieutenant russe Ivanski qui est retourné là-bas et qui est très chic. Sinon je vous enverrai des sous, mais je sais que vous préférez autre chose, n'est-ce pas vrai ? Je vous

embrasse tous encore mille fois et toi surtout, mon petit poulet chéri. A bientôt de tes nouvelles. Ton petit mari.

[*en marge* : Avant de partir de T... mes soldats m'ont offert un porte cigarette en cuir et un joli nécessaire à correspondance avec des cartes-lettres comme celle que je t'ai envoyée ces jours derniers. J'ai conservé toutes tes lettres mais après mon repos ici je les détruirai car le paquet est gros et je ne veux pas qu'en cas de malheur d'autres yeux que les miens les lisent. Cela me fait de la peine car elles vont me manquer mais je crois que je ne puis pas faire autrement. Encore une grosse bise. Georges...]

jeudi 8 novembre 1944

Mon cher petit poulet,

Un simple petit mot aujourd'hui sur une feuille du bloc offert par mes soldats à Troyes. Je ne numérote pas car cela ne compte pas pour une lettre. Je viens de recevoir ta lettre N°9 du 27 octobre. Je crois que, d'après ce que tu me dis, tu es bien pauvre en papiers et enveloppes, alors qu'en France on trouve pas mal de ces choses. Malheureusement je ne puis t'en envoyer pour le moment, au moins. Que de difficultés tu dois avoir, en effet, pour habiller tout ton monde et quel prix pour les souliers !! Quel a été le résultat de la radio pour Paulette ? Quel est le docteur qui examine les gosses de l'école ?

Moi aussi, tu sais, j'abandonnerais volontiers toutes mes rations américaines pour aller manger ta soupe (même si elle n'est pas assez épaisse). Je suppose que ce petit gâté de Jean-François a dû protester tant et plus lorsqu'il a été vacciné. Si on lui menait la vie un peu plus dure... ??? Mimi Baldarini s'est bien vite consolée, cela ne m'étonne pas des femmes. Dis-moi vite que je suis méchant et surtout garde-moi, même si tu vieillis comme tu dis, ton sourire qui lui, ne changera pas.

Je suis toujours au repos et malgré beaucoup de travail je me barbe. Mon boulot est loin d'être aussi agréable que celui que j'avais avant mais je le fais quand même avec le sourire, quoique je rouspète bien quelquefois.

Hier soir je n'avais pas d'électricité et à huit heures j'étais au lit. Je n'ai pas pu réussir à faire venir avec moi Henri et Guy Durif, mais je ne désespère pas : tu sais bien que quand j'ai une idée dans la tête...

Au revoir mon petit poulet, je t'embrasse mille fois bien affectueusement ainsi que mes grandes filles et mon petit bonhomme.

Dis à Jacquou d'écrire un peu à son papa.

Georges

jeudi 8 novembre 18 h

Mon cher petit chéri,

Je t'écris encore ce soir de ma chambre, avant d'aller dîner. Mon poêle est allumé, mon petit poste radio me joue des airs de musique et dehors il fait nuit, il fait froid et il pleut. Ce matin, les rivières ont débordé et je commence à comprendre pourquoi, lorsqu'en 14-18 on faisait la guerre dans les tranchées, on disait toujours que les soldats étaient dans l'eau et dans la boue. Hier matin je suis allé au pays des images où je ne suis pas resté une heure. C'est encore une ville pas mal démolie et il faut vraiment être par ici pour comprendre ce que c'est que la guerre.

J'ai passé aujourd'hui mon après-midi à censurer les lettres de mes soldats et il y en avait. On voit que la situation de repos les encourage tous à écrire et c'est normal. Je mange toujours avec une dizaine de mes soldats chez de braves gens d'ici qui nous font la cuisine avec nos rations. Charlot est toujours avec moi comme chauffeur de ma jeep, qui s'appelle « Nancy ». Les autres sont des petits gars venus du Tchad ou recrutés en Afrique du Nord et en France.

As-tu reçu enfin mes trois colis ? Il me tarde de le savoir et de connaître si cela vous a fait plaisir. L'ours de Jean-François se monte sur son trapèze et on le tourne un peu pour qu'il fasse lui-même des acrobaties. Mais attention que Jean-François ne veuille pas les faire lui-même après. La poupée de Jacquie pleure et ceux qui manieront le paquet en cours de route seront bien attrapés d'entendre un paquet qui fait du bruit. Ton bracelet, ainsi que celui de Paulette et celui de Lulu, ne sont pas en or, mais en contiennent une certaine proportion : j'espère qu'ils vous feront bien plaisir. As-tu reçu aussi mon mandat de 3000 francs que je vous ai envoyé il y a peu de jours ? Pour l'instant je ne fais pour ainsi dire pas de frais et cela me permettra de vous gâter un peu plus pour la Noël. Comme tu me le dis, ce sera pour nous des fêtes bien tristes cette année, mais on se rattrapera bientôt, tu verras. Ah que ne donnerais-je pas pour que le moment de te revoir soit proche, pour m'endormir par exemple et me réveiller auprès de toi. Soigne-toi bien, mon petit chéri, pour que je te retrouve bien portante et reste toujours le plus calme possible malgré tous les soucis que tu as et que je devine bien.

J'espère que Paulette, Lulu et Jacquie sont toujours bien gentilles avec leur maman et qu'elles t'aident du mieux qu'elles peuvent. Quant à ce petit monstre de JF, je suis bien heureux qu'il soit là, car il te tient bien compagnie malgré le travail qu'il te donne, n'est-ce pas vrai ?

Je m'arrête d'écrire pour aller dîner et je reprendrai ma lettre après souper ou demain matin avant le passage du vaguemestre, pour qu'elle t'arrive sans retard. Une grosse bise de ton capitaine. Georges

Après dîner, je reviens un peu avec toi avant de me coucher. Ce soir Henri m'a apporté deux lettres de toi qu'ils avaient reçues là-bas. Il a profité d'un passage dans ma région au volant de son camion américain pour me les apporter. J'ai donc des nouvelles toutes fraîches. D'abord la lettre de ma Lulu en date du 29 octobre où elle me fait bien rire avec ses notes. Elle est plus forte que Paulette en anglais puisqu'elle a un point de plus et il faudra que je la fasse venir un jour en Angleterre avec moi pour me servir d'interprète. Mais dis donc, Lulu, n'oublie pas que je préfère un 18 en arithmétique ou en arabe à un 18 en couture. Enfin je compte quand même qu'on m'annoncera bientôt des mentions bien.

Ensuite ta lettre du 30 octobre, en réponse à celles où je te racontais mon voyage à Paris avec Clifford. Je suis heureux de voir qu'elles t'ont fait plaisir et je regrette presque de ne pas avoir souvent un accident d'auto avec lui pour te faire rire encore. Il est vrai qu'on n'avait pas l'air très malins tous les deux dans notre gazogène, assis derrière sous la pluie. Mon genou est complètement guéri maintenant, seule mon oreille n'est pas bien raccommodée, mais cela ne me gêne pas et bientôt ce sera fini. Clifford était retourné à Privas le lendemain de mon passage et cela a été moins une qu'on s'y rencontre, ce qui aurait été marrant. Maintenant il est toujours dans mes parages, mais assez loin d'ici, et il y a longtemps que je ne l'ai vu. Dommage en effet que tu ne puisses pas te faire rapatrier, car j'aurais plus de chances de te voir, mais je crois quand même que pour toi, les filles et JF il vaut mieux votre soleil de Safi que le froid et la pluie d'ici qui n'arrête pas.

Dis-donc, comment s'appelle ce qu'a Paulette comme maladie ? Félicitations à monsieur Jean-François pour sa bonne attitude courageuse au moment où le docteur l'a vacciné. Il fera un bon soldat plus tard, mais d'ici là... Je suis navré que tu ne reçoives pas mes lettres de Paris, je ne les ai pourtant pas oubliées dans la forêt de Saint-Germain, sois tranquille, tu les recevras comme les retardataires d'Angleterre dans quelque deux ou trois mois.

L'électricité est revenue aujourd'hui ici et mon poste radio me barbe avec ses marches militaires ; il me tarde d'être civil et d'écouter chez moi le Pot-pourri d'Alain Gerbault ou la Tristesse de Chopin. Je vais me déshabiller et me coucher en relisant mes deux lettres et m'endormir en pensant à toi, bien entendu, et à mes grandes filles et à mon petit bout d'homme. Au revoir petit chéri, à un de ces jours, et écris-moi souvent car je suis si heureux de recevoir des lettres de Safi. Une grosse caresse à tous les cinq de votre papa et méchant mari.

Georges

J'ai reçu ce matin une lettre de ma sœur Antoinette où elle me demande d'aller la voir à Paris, mais je crois bien qu'il n'en est pas question de sitôt. Au revoir encore mon petit poulet, garde ton sourire « quand même » et soigne-toi bien en pensant que je t'aime toujours bien beaucoup.

jeudi 9 novembre 14 h

Mon cher petit chéri,

Je suis dans ma chambre auprès du poêle et je viens bavarder encore un peu avec toi. À déjeuner nous avons mangé du pâté américain, du chou et un ragoût de bœuf, du fromage genre camembert et des pêches au sirop. Pour la première fois depuis longtemps on a bu du vin. Tu vois qu'on se soigne bien quand on est au repos et de ce côté il n'y a rien à dire. Je commence à connaître mes soldats, qui sont tous sympathiques ; ce qui est très ennuyeux, c'est de se réhabituer à d'autres figures, et cela assez souvent. Mais « c'est la guerre », comme dit Clifford, et mektoub.

Aujourd'hui il ne pleut pas trop, mais il tombe déjà de la neige mouillée et il fait un froid de canard. Et dire qu'on n'est que dans la première quinzaine de novembre ! On nous a tout de même distribué des peaux de lapin en forme de veste et cela tient assez chaud, tant pis pour l'élégance. Ce qui est embêtant, ce sont les pieds et les oreilles, qu'on a peine à réchauffer surtout quand on est en jeep. Enfin on s'y habituera peu à peu.

Cet après-midi je vais prendre un bain dans ma chambre, mais un bain spécial car il n'y a pas une seule baignoire dans tout le village : un baquet plein d'eau chaude dans lequel je ferai trempette comme Jean-François, mais c'est un instrument un peu petit pour moi. Il faut se débrouiller quand même car j'en ai fort grand besoin. Ce soir je suis invité à dîner par un groupe de soldats qui sont logés à l'autre extrémité du village. L'autre soir je suis allé au cinéma des soldats, dans une grange, voir jouer « La Libération de Paris » et « Narcisse ». Le reste du temps je travaille ou je m'ennuie, car j'ai moins de travail ici qu'avant. Ainsi passent nos journées « au repos », qui finiront sans doute un de ces jours, au moment où on s'y attendra le moins.

Hier soir, j'ai relu ta lettre de fin octobre et celle de ma Lulu. Je me suis bien amusé lorsque Lulu me donne les notes obtenues par Jean-François : 10 sur 10 en tétée c'est bien, mais 3 sur 10 en pleurs ce n'est pas très beau. Il est vrai que la maîtresse est peut-être un peu sévère. J'ai appris que l'on pouvait nous envoyer des paquets du Maroc. Je vais donc te demander de m'en faire un petit qui me fera plaisir. Figure-toi que depuis quelques jours nous ne recevons plus que dix cigarettes par jour, ce qui pour nous est nettement insuffisant. Veux-tu regarder dans la bibliothèque ou à la cave si je n'ai pas laissé quelques paquets de Kébir et, si oui, m'en envoyer en les emballant bien. Ajoute à cela mon cache-nez si tu le retrouves, et le tout me fera bien plaisir. Moi de mon côté je vais essayer de vous faire ces jours-ci un autre colis, si je peux toutefois aller dans une ville voisine acheter quelques-unes des bricoles que tu m'as déjà demandées : enveloppes, crème, peigne, etc. Si ce n'est pas possible pour les cigarettes, tant pis, je m'en passerai, mais tu sais bien ou tu imagines bien la nécessité pour nous de fumer, excellent remède contre le froid et quelquefois contre la crainte au moment où ça cogne dur.

Je pense bien souvent moi aussi aux prochaines fêtes de Noël. Mais les permissions qui vont commencer n'intéressent pour le moment que ceux qui sont partis de France en 1940 pour rejoindre les FFL, et c'est justice. Ensuite ce sera ceux qui étaient aux colonies séparés de leurs femmes et de leurs enfants, et enfin ceux qui sont dans mon cas. Mon moment n'est donc pas encore arrivé. Qui sait, peut-être d'ici là on pourra aller au Maroc, et tu sais bien que c'est là que je voudrais aller, le reste ne m'intéressant qu'à moitié. On a encore le temps d'y penser, mais je ne voudrais pas perdre pour moi la possibilité d'aller te voir un jour. Enfin Inch' Allah !

Comment vas-tu maintenant, petit poulet ? J'ai peur que vous ayez froid cet hiver si vous n'avez pas assez de bois. Est-ce que l'on est toujours aussi sévère pour l'électricité ? Pendant que je t'écris, les avions en grand nombre tournoient très haut dans le ciel, mais ce sont des Américains et cela fait plaisir de les voir. Les boches ne se montrent pas souvent et on aime autant cela. Je vais m'arrêter pour aller au boulot car il est près de trois heures et on finirait par croire que le capitaine a disparu. À tout à l'heure, petit poulet.

21 heures. Je reviens de manger chez mon aspirant et son groupe des soldats : lapin, frites, fromage et café, et je vais terminer ma lettre avant de me coucher. Nuit noire dehors, au loin le bruit du canon, mais très lointain et sans danger ; il ne pleut ni ne neige, mais il fait un de ces petits froids... Pendant que je prenais mon bain après-midi, Lamy est venu me voir. À poil, je l'ai reçu quand même et on a bu un petit verre de ma dernière bouteille de cognac. Lui aussi a été muté après mon départ ; il est aux spahis et regrette bien son ancien capitaine. Ce qui d'ailleurs me fait plaisir, puisque si je ne suis pas toujours bien vu de mes chefs à cause de mon mauvais caractère (tu le connais, toi), au moins tous ceux qui sont sous mes ordres m'aiment bien et voudraient tous me suivre là où je suis.

Demain après-midi, Lamy et moi on ira peut-être, s'il fait beau, au pays de Mr Bombardier (N...y) et j'en profiterai pour préparer mon prochain paquet, mais pour cela il me faut l'autorisation de mon colonel, le colonel Diot et ce n'est pas toujours facile de l'obtenir. C'est ça qui est triste dans la vie militaire, lorsqu'on veut se déplacer, il faut toujours une permission...

Au revoir petit poulet, fais un million de caresses à Jean-François pour son papa, 500000 à Jacquie, 250000 à Lulu, 249999 à Paulette, et une grosse pour toi ; cela fait en tout 2000000 et je suis épuisé. J'ai sommeil et dans dix minutes je roupille, mais je vais relire encore une fois dans mon lit ta lettre de fin octobre et celle de Lulu dont je t'ai déjà parlé. Encore une grosse bise.

Georges

vendredi 10 novembre 20 h

Mon petit poulet,

Bonjour, c'est encore moi ! Au moins la période de repos a du bon puisqu'elle me permet de venir bavarder souvent avec ma petite femme. Depuis hier, rien de bien nouveau cependant. La pluie et la neige ont cessé, mais il gèle et, pour comble de malheur, je suis enrhumé et grippé. Je me suis bourré de cachets d'Aspro, je me suis fait apporter à manger dans ma chambre et je vais bientôt me coucher avec un grog chaud, car il me reste un fond de bouteille de cognac et j'ai une mignonne petite bouilloire électrique qui me rend bien service.

Demain matin je serai guéri et à 9 heures j'assisterai à la messe avec mon colonel et le maire, et après on ira au cimetière du village où, tu t'en doutes bien, nous y avons des morts, hélas ! Demain donc 11 novembre, anniversaire de l'armistice de 18, ah comme j'attends, et comme toi, nous attendons le prochain armistice ! Quel réconfort puise-t-on cependant dans le fait que, chose à peine croyable, on se trouve en ce moment en Lorraine alors qu'en juin dernier une simple tête de pont, bien petite, était lancée en Normandie. Qui va douter maintenant de la victoire ? Il faudra encore quelque temps, bien sûr, et malheureusement l'hiver sera dur par ici, mais la fin viendra bientôt et aux prochaines grandes vacances on se rattrapera, pas vrai ?

En attendant, et à cause du froid et du fait que j'étais mal fichu, je ne suis pas allé à Lunéville comme j'en avais l'intention et il me faudra remettre cette sortie à lundi, si on est encore ici, ce qui est probable. J'en ai profité pour faire marcher la radio tout le soir et je recommande à Lulu et à Paulette la leçon d'anglais quotidienne donnée par la radio française cinq minutes avant le bulletin d'information de dix-neuf heures (heure d'ici) et qui est bien amusante et pas difficile, puisque chaque soir on apprend seulement cinq mots et une petite phrase.

J'ai commencé aussi à mettre un peu d'ordre dans mes affaires, car on emporte toujours trop de choses avec soi. J'ai déjà laissé une cantine au Capitaine Lebec à La Guerche en Bretagne, une autre au lieutenant Ivanski 17 rue Duret, Paris XVIe, un ballot chez ta maman à Privas, un peu dans toute la France comme tu le vois. Je vais encore, quand on partira d'ici, faire une caisse avec mon poste radio, ma bouilloire, ma tenue faite en Angleterre et tout un tas de choses dont on n'a pas besoin au combat et qui me suivra à quelque vingt ou trente kilomètres de moi, auprès de mes secrétaires. Dans la guerre moderne en effet seuls les combattants sont au front (et j'en suis !), alors que les bureaux suivent assez en arrière pour éviter toute désagréable surprise.

Mais as-tu reçu maintenant mes colis, quatre en tout envoyés de T... ? Il me tarde terriblement de le savoir et si tout vous a fait plaisir. Je vais écrire à Mme Ivanski à Paris pour vous acheter vos étrennes, car je ne sais pas si je pourrai y aller maintenant que la belle vie est finie. Son mari, qui est militaire à Saint-Germain où j'étais avant, pourra certainement vous l'envoyer. Demain je lui écrirai dans ce sens, car je ne veux pas vous oublier.

Aujourd'hui j'ai lu quelques numéros de La Vigie et du Petit Marocain d'octobre que reçoit ici un adjudant, et cela m'a fait plaisir de me retremper dans les nouvelles du Maroc, qui a l'air toujours autant tranquille. Les propriétaires de la maison où j'ai ma chambre m'ont prêté trois bouquins : « Napoléon amoureux », « Madame Récamier » et un roman d'aventures. Je m'ennuierai moins le soir, car il fait nuit ici à 5 h ½. Et toi, est-ce que tu lis toujours un peu comme tu le faisais avant ? Tu n'en as certainement pas beaucoup le temps avec ton petit oiseau.

Qu'est-ce qu'il raconte, le petit monstre, maintenant ? Est-ce qu'il n'a pas froid et est-ce qu'il grossit de nouveau comme il se doit ? Et mon Jacquou, je pense qu'elle reste la gâtée de sa maman et qu'elle est bien gentille avec son petit frère.

Je m'arrête de t'écrire et je vais préparer mon grog et me coucher. Bonsoir, petit chéri, une grosse caresse à tous du papa et, pour toi la meilleure de toutes.

J'ai sorti ce soir toutes les lettres et quoiqu'avec peine, je les ai brûlées car le tas était un peu grand. J'ai bien hésité et il ne faut pas m'en vouloir car on ne sait jamais. Elles sont quand même dans ma tête et ta photo ou plutôt vos photos ne me quittent pas. Bonjour petit poulet, je vais disparaître sous mon gros édredon rouge dans mon grand lit qui grince. Encore une bise.

Ces lettres offrent un contraste marqué avec les récits d'arrivée en France : la guerre est toujours présente — canon au loin, morts récents — mais elle s'inscrit désormais dans une forme de quotidien organisé. La cérémonie du 11 novembre mêle solennité militaire, vie villageoise et mémoire des combats, révélant une coexistence frappante entre front actif et rites civils.

C'est un moment de respiration : repas partagé, retrouvailles avec d'anciens camarades, gestion d'hommes et de mutations. Georges apparaît ici dans son rôle de chef, inséré dans un tissu humain et social redevenu perceptible malgré la proximité des opérations.

samedi 11 novembre 20 h 30

Mon petit poulet, 11 novembre aujourd'hui, jour de fête pour les militaires.

La radio joue à côté de moi la Marche lorraine, qui me rappelle nos réunions de l'IPM de Marrakech, et moi je te reviens... Aujourd'hui le soleil s'est montré quelques heures et nous a donné, quoique bien pâle, un petit air de fête. Ce matin, avec le colonel Diot et les officiers d'ici, nous sommes allés à la messe officielle du village. Cérémonie bien simple, bien française, bien paysanne. Il ne manquait rien, ni le curé, vieux curé ému d'avoir tant de soldats dans sa petite église, ni le maire bien endimanché, ni les paysannes toutes chapeautées et en bas, ni les douze pompiers du patelin avec un casque brillant comme jamais, ni la gosse timide qui faisait la quête, toute émue de ramasser tant de petits billets et de voir tant de monde...

Après la messe, cérémonie au cimetière, minute de silence, sonnerie aux morts pendant qu'on entend au loin le bruit du canon qui s'en donne à cœur joie : vingt-et-un morts de chez nous, un capitaine, un lieutenant et dix-neuf soldats tués pour libérer un village parmi tant d'autres, et voilà du côté officiel.

À midi, les braves gens chez qui nous sommes se sont mis en quatre pour nous faire un bon repas et y ont fort bien réussi : lapin, frites, salade, fromage, gâteau et champagne. Jusqu'à l'intendance française qui nous a fait don de six centilitres chacun de gnôle. Après dîner, je suis allé voir Lamy, qui est à quinze kilomètres d'ici. Nous avons pris quelques photos ensemble sur ma jeep et, de là, je suis allé à mon ancienne unité. J'ai réussi, malgré quelques difficultés, à faire muter chez moi Henri et Guy Durif et je vais les chercher demain. Le lieutenant de Bodard me rejoint également et je vais chercher tout ce monde demain matin. Inutile de te dire la joie de tous. Je commandais là-bas cent cinquante types, tous voudraient me suivre, mais malheureusement je ne suis pas assez puissant. Cela fait plaisir tout de même. J'ai bu là-bas deux coupes de bon champagne avec mes anciens camarades et au retour j'ai trouvé dans ma jeep quatre bouteilles de rhum que quelqu'un anonyme y avait gentiment déposées. Et voilà ce 11 novembre terminé : le prochain, on le passera ensemble, et que de souvenirs j'aurai à te raconter !

Mon rhume va mieux aujourd'hui et j'en suis heureux. La TSF joue maintenant « Flotte petit drapeau ». Tu dois l'entendre toi aussi à cette heure, et cela me rappelle mon école où je retournerai bientôt, et Paulette et Lulu qui le chantaient si gentiment au moment du salut aux couleurs.

Je n'ai pas eu de nouvelles de toi aujourd'hui, mais j'espère bien en avoir demain, et tu sais j'attends toujours tes lettres avec grande impatience. Donne-moi toujours bien des détails de votre petite vie que je connais bien et que je vis par la pensée, bien souvent, avec vous. À Safi aussi il a dû y avoir quelque manifestation aujourd'hui, mais je crois qu'il faut être ici, dans ce coin de Lorraine qui a tant connu la guerre, où les boches étaient encore il y a quelques jours, pour mieux comprendre.

Pour nous, rien de nouveau encore. Nous sommes toujours au repos, les permissions commencent demain, mais au compte-gouttes pour ne pas gêner les opérations. Mon tour est bien lointain et, du moment que tu n'es pas le but de ma permission, je préfère ne pas y penser pour l'instant.

J'ai écrit ces jours-ci à Vals et à Privas, mais je n'ai toujours rien d'eux. Je n'ai pas pu faire à Mme Ivanski ma commande pour vous pour vos étrennes, mais je la ferai demain ou après-demain. J'ai l'intention de lui demander de trouver pour mes grandes filles une boîte de compas, pour Jacquie un petit bijou, pour Jean-François une bricole, et pour toi je ne sais pas trop, une montre peut-être ou je ne sais quoi. Je profite de ce qu'en ce moment je ne dépense rien du tout pour mettre tout ce qui me restera de ma solde de novembre à votre disposition. Après, je me déclarerai en faillite et on n'en parlera plus. Je préférerais aller acheter moi-même ces objets à Paris, et il n'est pas dit que je ne demanderai pas une autorisation spéciale. Malheureusement, je crains de ne pouvoir obtenir satisfaction, quoique lorsque j'ai une idée dans la tête... tu me connais, n'est-ce pas ?

Je vais m'arrêter d'écrire et me coucher en avalant un grog au rhum pour guérir complètement mon rhume qui m'a assez embêté. Fais une bien grosse caresse à Jean-François, à Jacquie, à Paulette et à Lulu, et pour toi les meilleures bises de ton méchant petit mari, qui pense bien à toi et qui t'aime bien.

Aujourd'hui Churchill est à Paris. L'an dernier, ou plutôt en janvier, j'avais eu le grand plaisir de défiler à Marrakech devant lui. Encore une grosse bise.

Georges

lundi 13 novembre 1944 18 h 30

Mon cher petit chéri,

Ce soir je t'écris encore de ma chambre chauffée, car il fait frisquet encore dehors et la neige est retombée ce matin. Une couche de dix centimètres recouvrait tout vers dix heures ce matin, mais ce soir il fait du brouillard et elle fond vite. Quand donc verra-t-on du soleil ?

Grand bonheur ce matin pour moi : j'ai eu trois lettres de toi, celle du 1er, celle du 3 et celle du dimanche 5 novembre, ce qui est, je crois, un record de vitesse, qui sera encore battu lorsque tu m'écriras à ma nouvelle adresse. Je vois très bien ton installation dans le salon et il ne manque qu'un fauteuil pour que je puisse lire ou corriger mes devoirs à côté

de toi (dis-moi vite que je suis un petit chameau). Quand je reviendrai, on bazardera mes photos, car on verrait ma tête de partout, et elle n'est pas assez belle pour cela...

Je voudrais bien voir le réveil de ce petit monsieur et je comprends bien que tu lui donnes parfois à téter avant l'heure. Que vas-tu faire puisque son vaccin n'a pas pris ? Vas-tu en recommencer un autre (pauvre bougre) ? Après avoir terminé cette lettre, je vais chercher la photo ou la pellicule demandée et je te la joindrai si je l'ai encore, ce qui n'est pas sûr. Je n'en reviens pas du prix que tu payes les pommes de terre : 25 francs le kilo alors qu'ici il y en a tant qu'on veut à 3 francs le kilo, et des belles. C'est une honte et il y a bien quelques vrais sanctions qui se perdent, n'es-tu pas de mon avis ? Si on vous supprime les pâtes le 15 novembre, il ne manquera plus que cela. Tâche de manger quand même correctement avec tes petites, et en te faisant aider comme il faut par Mr le Maire.

Je viens de m'interrompre quelques minutes pour écouter la leçon d'anglais à la radio française et qui est vraiment marrante, et je reprends ma lettre. Si mes champignons, ceux mangés avec Clifford, ont fait envie à Lulu, moi je mangerais bien quelques-unes des oranges qui font vos desserts ou un bon petit plat de ta bonne cuisine. Je n'ai pas revu Collet et il doit être toujours en perm de convalescence. De toute façon, nous ne serons pas ensemble, c'est trop difficile et surtout défendu de te l'expliquer. Tout en étant au même régiment, on est dans des groupements différents, et je t'expliquerai cela après la guerre.

Je sais que Clifford n'a pas pu aller à Châlon, tout au moins au moment où il devait y aller, car je l'avais vu le jour où je ramenais la Mercury du général, et il m'avait dit qu'il ne pourrait pas y aller. Tu me demandes qui conduisait la V8 à Paris au moment de l'accident : mais c'est moi, voyons. Vous devez être belle madame avec notre indéfrisable, et j'en suis jaloux, et celle de Paulette, de Lulu, de Jacquie et de Jean-François espèces d'indéfrisées... Au moins, moi, je frise naturellement, bien fait...

Félicitations à mon petit Jacquou, qui est cinquième sur quarante-deux élèves. Je suis content qu'elle travaille bien en classe et je compte bien qu'elle avancera encore d'une place ou deux. Que Paulette ait assez bien cette année, cela peut à peu près aller, mais il ne faut pas que ma Lulu s'y abonne, ou alors je ne serai pas content. Je compte sur elles, car il s'agit là de quelque chose de très important pour leur avenir, et c'est parce que je ne suis pas là qu'elles doivent être encore plus raisonnables. Je sais qu'elles sont très gentilles et qu'elles comprendront leur papa.

Ma situation de repos continue, mais il y a du vent dans l'air et il se pourrait bien... mais chut. Henri et Guy sont avec moi depuis hier. Inutile de te dire qu'ils sont heureux. Henri est chauffeur de mon half-track de commandement, Guy est mitrailleur sur le même véhicule, où j'ai un appareil radio émetteur et récepteur. C'est une auto mitrailleuse qui fait leur bonheur et je sais que je serai bien secondé avec eux. Ils râlent tous les deux tant et plus parce que je ne veux pas leur donner l'autorisation de partir seuls avec ce véhicule à la recherche des boches, car ils croient bien entendu que l'on fait ce que l'on veut, surtout quand on a quelques galons. Le sous-lieutenant de Bodard m'a également rejoint, et cela me fait plaisir, car je serai ainsi davantage en pays de connaissance.

Demain partent à travers la France nos premiers permissionnaires. À quand mon tour, mais pour aller au Maroc, car le reste ne me dit rien pour l'instant. On verra plus tard. Je vous ai fait l'autre jour une promesse que je ne peux pas tenir, celle de vous envoyer un paquet. Cela ne m'est pas possible pour l'instant, mais je le ferai dès que je le pourrai. Je pense que bientôt vous allez recevoir les autres (quatre en tout) envoyés de T..., et que vous serez tous heureux de les ouvrir, ce qui, je l'espère, vous sera facile, quoique les boîtes soient bien soudées.

J'hésite encore avant d'écrire à Mme Ivanski pour vos étrennes, car je préférerais faire mes achats moi-même. Pour le moment, impossible bien entendu, et malgré mon désir d'aller à Paris et il ne faut pas compter acheter quoi que ce soit dans nos villages d'ici, ni dans les villes des environs, toutes plus ou moins démolies par la guerre, et où les civils sont surtout remplacés par les militaires français ou américains. Je ne vous oublierai quand même pas, n'ayez crainte, et vous le savez bien.

Continue, mon petit poulet, à m'écrire bien souvent, car tu imagines à quel point tes lettres me font plaisir. Fais de bien grosses bises à ton petit mignon de Jean-François, à sa grande sœur Jacquie, et à Paulette et Lulu, et pour toi reçois les meilleures caresses de ton méchant mari qui t'aime bien (mais pas celles de Clifford !!!). Encore une caresse à tous.

Georges

[*en marge, à l'envers* : Je n'ai plus la photo demandée mais je t'envoie la pellicule pour que tu en fasses tirer à Safi. J'en joins quelques autres, je ne sais si tu les as. Grosses bises.]

mercredi 15 novembre à 18 h

Mon cher petit poulet,

Bonjour, me voilà ! Je n'ai pas eu de vos nouvelles ni hier ni aujourd'hui, mais j'espère être plus gâté demain et surtout continuer à recevoir de bonnes nouvelles. Tu dois avoir ma nouvelle adresse maintenant et j'espère que tes lettres iront encore plus vite.

Je viens de faire le fumiste avec mon poêle qui fumait sans arrêt. Après avoir, avec mon ordonnance qui s'appelle Richecoeur et qui a 19 ans (Charlot étant revenu simplement chauffeur de ma jeep), après avoir donc démolé le tuyau, déplacé et nettoyé le poêle tout allumé, enfumé toute ma chambre et m'être bien noirci la figure et les mains, je me suis aperçu que la clé était tout simplement bloquée et fermée. J'aurais tout cassé à ce moment-là, mon poêle en miettes n'aurait pas arrangé les choses, et maintenant il ronfle comme Laurel et Hardy : il fait bon dans ma chambre alors qu'il gèle dehors. J'ai perdu l'habitude, tu vois, de ce genre de travail et je ne sais pas si je pourrai correctement nettoyer bientôt le tuyau du fourneau de ta petite cuisine, dans laquelle je voudrais bien être un peu.

Notre situation est toujours la même ici : pluie, neige, froid, travail monotone, repos qui ne doit durer qu'un temps et qui peut se terminer ce soir ou demain, ou dans deux ou trois jours, car nous sommes liés à d'autres événements dont je ne puis te parler par lettre et tu en devines la raison. Quoi qu'il en soit, nous sommes prêts et nous attendons...

Aujourd'hui après-midi je suis allé en jeep avec Guy et Henri, heureux de m'accompagner à N...y. C'est vraiment une très belle ville, intacte ou à peu près (tu peux le dire à Mr et Mme Ruelle) et qui m'a beaucoup plu. Nous y sommes restés à peine une heure, le temps d'aller au coiffeur, de faire le tour en jeep de la ville, et route de retour. Ce retour sera tout de même un aperçu d'une ville encore, mais malheureusement vue sous un jour de froid et de neige.

Je continue ma lettre après dîner, lettre que j'avais interrompue parce que j'ai été dérangé. Ce soir mes hôtes nous ont fait une bonne quiche lorraine, une vraie puisqu'elle est mangée ici. Elle était délicieuse, mais je te donne ma parole d'honneur que les tiennes ne sont pas moins bonnes, et peut-être au contraire. Une purée ensuite, et une tarte aux prunes. Le vin nous manque malheureusement dans cette région et on fait un véritable marché noir pour en avoir : une livre de biscuits environ pour deux litres de soi-disant pinard.

Je suis venu me mettre en pantoufles dans ma chambre bien chaude et je continue ainsi mon petit bavardage avec toi. Quinze novembre déjà, huit mois à peu près que je ne vous ai pas vus, est-ce bien possible pour nous qui ne nous séparions jamais ? Enfin je suis sûr toujours que tout se terminera bientôt et que cette année scolaire ne se terminera pas sans qu'on soit ensemble.

Pour vos étrennes, ma décision est prise. Je ne puis vous faire acheter quelque chose par Mme Ivanski car c'est tout de même un peu gênant, de plus, je ne puis pas envoyer de l'argent en France, enfin je crains qu'elle achète des choses qui ne conviennent pas, ou qui, trop encombrant, ne peuvent pas être envoyées. Si j'ai l'occasion, et je tâcherai de l'avoir, d'aller pour plus de temps dans une ville, je ferai moi-même mes achats. Sinon, à la fin du mois, je vous enverrai quatre ou cinq mille francs, mais pas pour garder, pour dépenser à raison de ce que tu pourras trouver. Cela m'ennuie bien et me tracasse même un peu, mais nous verrons.

Te souviens-tu de nos vacances à Marrakech l'an dernier et de ton manteau de fourrure ? L'as-tu déjà sorti cette année ?

Pour le tissu dont tu me parles dans une de tes lettres, tu sais bien que moi je ne pourrai ni ne saurai te l'acheter. Je parle de celui dont tu me parles pour faire des robes aux filles l'an prochain. Mais tu vas écrire un de ces jours à Marguerite et je suis sûr que, elle, te le trouvera et le gardera jusqu'au moment où il sera possible de l'envoyer.

J'ai quand même l'impression, contrairement à ce que l'on dit, que maintenant en France on trouve mieux de quoi s'habiller et manger qu'au Maroc, et cela m'ennuie pour vous tous. Tu dois souvent avoir bien des soucis et je te demande de toujours bien prendre cela en patience et de t'arranger toujours du mieux possible.

Ton petit Jean-François est-il toujours bien sage et bien mignon ? Jacquie, Paulette et Lulu doivent le gâter tant et plus, et je suppose qu'elles t'aident bien un peu malgré le travail de l'école. Embrasse bien mille fois ces bouts de gosses pour leur papa qui les aime bien et pense souvent à eux.

Je vais me coucher maintenant et lire un roman d'aventures que l'on m'a prêté ici. Bonsoir petit chéri, n'aie pas froid dans ton grand lit et ne rêve pas trop à moi. De quel côté dors-tu maintenant, et quel sera celui que tu me donneras quand je reviendrai ? Moi je dors toujours du côté droit...

Bonne nuit et reçois de ton grand Georges ses meilleures bises, mille bises bien affectueuses.

Georges

Plus de nouvelles de Clifford que je n'ai pas revu, quoiqu'il soit dans la même armée américaine que moi (celle dont le numéro correspond à l'âge qu'aura Jackie en décembre). Si tu en entends parler, tu sauras que nous y sommes car nous on ne nous mentionne plus dans les communiqués de l'armée française qui est celle de de Lattre : nous sommes U.S. Army (? ! ?) Encore une bise..

Vendredi 17 novembre 1944, 21 h

Mon cher petit chéri,

Je suis toujours dans mon triste village où les tas de fumier constituent un paysage dont on se lasse très vite et où notre séjour reste autant indéfini qu'au début. Peut-être demain, peut-être dans huit jours... J'attends, et en attendant j'en profite pour te donner souvent de mes nouvelles, comme tu le vois, persuadé qu'ainsi je te fais plaisir.

J'ai reçu hier ta lettre du 7 novembre en même temps qu'une de ta maman et que je te joins. Écris-lui souvent, tu leur feras plaisir : il y a si longtemps que vous ne vous êtes pas vus, et Jacquie était si petite, ainsi que Paulette et Lulu d'ailleurs.

Alors ma lettre de Paris a enfin fini par arriver et tu sais maintenant ce qu'il y a dans mes fameux paquets : pourvu qu'ils ne se perdent pas. La photo de ma jeep assaillie ne t'a pas été envoyée parce que non réussie : je n'ai même pas eu d'épreuve loupée et crois bien, mon petit chéri, que je te l'aurais envoyée avec plaisir s'il en avait été autrement, malgré le nombre respectable de gens, hommes et filles, qui étaient dessus. J'imagine qu'au moment où elle a été prise quelqu'un a dû passer entre l'appareil et l'objectif, car il y avait foule ce jour-là place de l'Opéra. Et voilà, mais que je t'y prenne, toi, à vouloir embrasser des soldats tu verras un peu, scrongneugneu ! ! Tu me fais rire car je sens que tu brûles d'envie d'avoir cette photo. Je vais rechercher dans mes pellicules pour voir si on peut en tirer quelque chose.

Pour ce qui est de mon ambition après la guerre, tu sais bien que mon vrai bonheur sera de te retrouver, de vivre avec toi sans jamais te quitter. Le reste n'est que fantaisies dans

ma tête et il faudrait vraiment une occasion unique pour que je fasse autre chose. Je te remercie en tout cas des choses naturelles et que je trouve fort gentilles, que tu m'écris à cette occasion : je te reconnais bien là encore et je t'aime beaucoup ma petite femme.

Quant au beau voyage, il en est un que je voudrais bien faire avec toi, après t'avoir permis de revoir un peu la France, c'est celui de notre visite à Clifford en Amérique : cela n'est pas un projet en l'air et faisons dès maintenant des économies pour tout cela. Je me suis bien amusé avec ce que tu me dis de la lettre de mon père et il est exact qu'il était on ne peut plus fier d'être avec moi.

Félicitations à François, et à sa maman, pour avoir grossi de 350 grammes en quinze jours mais j'espère que les fesses rouges n'auront pas été le commencement d'une maladie quelconque pour lui. Soigne-le et couve-le ce fils que j'aime sans le connaître. Est-ce qu'il est grand ou petit pour son âge ? Regarde sur tes bouquins et mesure-le, car moi je voudrais qu'il soit plus tard au moins aussi grand que moi. Compris ?

Je viens d'être interrompu par un pli urgent qu'on vient de m'apporter. Je ne puis te le préciser mais de quelques jours je ne t'écrirai sans doute pas aussi posément... Je continue donc ma lettre. Hier, j'ai eu la visite du copain Clifford venu en mission dans ma région. Il n'est resté que quelques minutes et doit revenir manger demain à midi avec moi. Je tâcherai d'y être encore mais ce n'est pas sûr. Je lui ai fait cadeau de mon petit poste de TSF et il ne savait plus que me dire pour me remercier, tellement il était content. Moi je suis tout heureux de lui avoir fait ce grand plaisir; n'est-ce pas que j'ai eu raison ? Il m'a parlé d'étrennes pour les petites, je crois venues d'Amérique et doit me les donner un de ces jours pour que je vous les envoie.

Aujourd'hui je suis retourné à N... et j'ai acheté pour ma petite femme une liseuse en papier parcheminé avec un joli dessin local et un sous-main en simili cuir, (on en a pas au Maroc) avec un dessin repoussé du même genre. Le tout, avec des bonbons, du chocolat, une boîte de café, des biscuits, est maintenant dans un petit colis que j'emballerai et que j'expédierai demain matin. Si je ne puis pas vous envoyer des étrennes, ce sera un petit souvenir quand même et cela ne m'empêchera pas de vous envoyer de l'argent. J'en ai profité pour aller au coiffeur et prendre un bain car j'en avais bien besoin. Je m'arrête maintenant car il faut que je ressorte avant de me coucher et je dois aussi préparer mes affaires.

Au revoir mon petit poulet chéri. Fais une bien grosse caresse à JF, Jacquie, Lulu et Paulette et pour toi, les meilleures baisers de ton méchant mari qui t'aime bien et va bien penser à toi ces jours-ci.

le dimanche 18 novembre 1944

(il paraît que c'est dimanche)

Mon cher petit poulet, ma lettre ne sera pas aussi longue ce soir que d'habitude, mais qu'importe n'est-ce pas puisque je t'écris. Hier Clifford est venu manger à midi avec moi et

c'était moins une, car on a démarré à 2 h. Il m'a apporté une bouteille de whisky et doit venir lundi à ma recherche pour m'apporter un petit colis pour les petites, prêt à être envoyé, ce que je ferai aussitôt. Hier je vous ai envoyé le colis avec le sous-main et la liseuse, ce qui fait depuis le 1er octobre cinq colis : un avec un flacon de parfum et des trousseaux d'écolier, trois avec les cadeaux de Paris et celui d'hier. Fais bien ton compte et dis-moi si tu as tout reçu petit à petit.

Donc Clifford a déjeuné avec moi et nous avons mangé un bon lapin en civet que nous avaient préparé les gens chez qui on mangeait. Il est parti quelques minutes avant moi et doit se rapprocher d'ailleurs bientôt avec son régiment. Quant à moi, fini le repos, on va de village en village, comme des bohémiens, et je pense que lorsque tu recevras cette lettre nous aurons fait un sérieux pas en avant, laissant derrière nous depuis hier le pays du cristal. Mais chut, il ne faut jurer de rien. Pour l'instant tout va bien et je suis même relativement à l'abri. Donc pas de souci à te faire. Le moral est bon et le temps est meilleur : froid mais pas de pluie.

Ce soir, je couche dans une maison comme hier avec un bon lit mais pas de feu hélas. Mes petits gars couchent dans des granges et Guy et Henri roupètent parce que des gros rats se promènent toute la nuit sur leur figure.

Demain je tâcherai de t'écrire plus longuement car je suis attendu dans un quart d'heure chez mon commandant ce soir à 4 km d'ici. Je prends ma jeep et en route, Charlot à côté de moi bien entendu.

Une bien grosse caresse à tous de moi qui pense bien à vous.

Georges

Hier j'ai reçu la lettre de Lulu du jeudi 9 novembre. Merci à ma petite Lulu et félicitations à sa maman qui est si belle avec son indéfrisable. Oui, ma solde a été diminuée en France mais très légèrement. Je touche actuellement 10400 francs par mois, mais moi je n'ai jamais eu la solde F.F.L. qui avant était très supérieure et qui maintenant est la même que celle des autres. Après notre arrivée on nous a augmenté un peu et le résultat est pour un capitaine 1^o échelon comme moi : solde 3000, majoration 1350, prime d'entretien 1500 francs, ce qui fait un total de 5850. Plus 4 enfants 4800 (je crois) donc total de 10 650 moins 200 francs de retenues diverses.

Le groupe de lettres qui suit correspond à une phase d'offensive rapide où l'écriture devient presque un journal de campagne. Le rythme est dominé par le mouvement — villages détruits, installations précaires, déplacements constants — avec une alternance de combats proches, d'incidents matériels et de brefs moments de répit. La progression vers l'Alsace et la prise de Strasbourg donnent au récit une dimension historique immédiatement perceptible, vécue sur le mode de l'urgence et de la fatigue.

Georges y apparaît pleinement dans ses responsabilités de commandement, partagé entre liaisons en première ligne et organisation matérielle. En contrepoint, les nouvelles

familiales et les projets pour l'après-guerre maintiennent un lien affectif essentiel. L'ensemble montre ainsi la coexistence quotidienne du front actif et d'une vie intime pensée comme un point d'ancrage.

20 novembre 1944, 18 h

Mon cher petit poulet. Bien entendu j'ai loupé le copain Tim et les cadeaux car nous avons démarré avant son arrivée. Le patelin où je suis est à peu près en ruines. Avec un peu de chance, on a tout de même trouvé quelque chose d'intact et on est installé là-dedans. Maintenant la dame de la maison nous fait la cuisine, heureuse de voir les premiers soldats français et de goûter aussi un peu de ces produits dont ils étaient tant privés depuis que les boches étaient là.

On ne moisira pas ici sans doute et toujours en avant. Ne désespérons pas quand même, tout cela aura bientôt une fin et alors on se rattrapera, n'est-ce pas petit chéri ? Tu feras de bien grosses bises aux petites et à monsieur le petit monstre de fils, et reçois les meilleures caresses de ton méchant petit mari qui t'aime bien, pense terriblement à toi et t'écrira souvent, même de tous petits mots.

Eugène

Ce soir je mange ici avec Charlot, le lieutenant de Bodard et le sergent Duilles, les autres soldats sont répartis dans le patelin.

Encore une bise.

22 novembre 1944

Mon cher petit chéri.

Depuis hier près de 30 km vers le N-E et tout va bien malgré que ma jeep s'est trouvée sous une maison au moment où celle-ci recevait une bombe. Que des dégâts matériels d'ailleurs. Bon moral. Hier j'ai « couché » dans un village, chez deux vieilles femmes ne parlant que l'allemand et qui n'en revenaient pas de voir le premier soldat français. Malheureusement il pleut encore et cela nous gêne bien. Les boches ici ont considéré le pays comme l'Allemagne et ont baptisé les villes et villages en allemand, obligeant les gens à ne parler que leur langue. Hier Guy et moi nous sommes allés en jeep dans une grande ville à 25 km environ de là où nous étions hier au N-E. On nous a un peu tiré dessus mais deux boches se sont rendus à nous. Vivement la chasse et le chapeau mou.

Au revoir petit chéri, je crois qu'on va bouger encore aujourd'hui. Mille grosses caresses à toi et aux petites et aussi à mon petit garçon.

Georges

SP 84161, le 22 novembre

Mon cher petit chéri, je suis dans une petite cuisine de ferme. Autour de moi, quelques soldats et quatre gosses de deux à six ans dont la maman a été tuée par un bombardement et qui sont soignés par une jeune fille de quatorze ans. Il fait chaud ici et j'ai installé mon bureau dans cette petite pièce.

Aujourd'hui nous ne bougeons pas d'ici mais demain matin nous ferons encore un bond en avant car les opérations marchent bien. Par exemple, je n'ai guère de temps à moi et je ne me suis pas rasé depuis trois jours, ce qui me fait une impression assez désagréable. Demain matin, il faudra que je trouve un moment pour le faire. Santé toujours bonne, moral aussi. Je n'ai pas revu encore Clifford mais lui aussi a dû déménager et se rapprocher de moi : je suis bien sûr qu'il arrivera à me trouver bientôt. Je n'ai toujours pas les lettres de toi depuis qu'on a bougé mais j'espère bien me rattraper bientôt. Et la pluie et le froid continuent bien entendu, les boches avaient plus de chance quand ils faisaient leur offensive de 40 ! Ici au pays des Ruelles les gens sont heureux de nous voir arriver mais ne manifestent pas encore beaucoup, tellement ils ont peur de voir revenir les Allemands, ce qui ne risque pas de se produire bien entendu. Les drapeaux sortent timidement et peu à peu aux fenêtres. Tu dois être à nouveau pendue aux nouvelles qui sont bonnes et importantes maintenant. Pense à la 7e armée américaine, celle de Clifford et de moi !

Au revoir petit chéri, vite de tes nouvelles. Une grosse caresse à tous et une plus grosse encore à toi de ton petit mari qui t'aime bien beaucoup.

Il y a ici une belle petite fille blonde, Simone, qui ressemble à mon Jacquou, et je lui ai donné un bonbon de plus qu'aux autres.

jeudi 24 novembre

Mon cher chéri, aujourd'hui je suis dans une jolie sous-préfecture du pays des Erny et demain sans doute dans la capitale. Tout va bien et bientôt à cette allure nous serons chez eux. Cette nuit j'ai couché dans une belle villa occupée avant par la Gestapo. Rien n'y manque : eau, gaz, électricité, meubles de luxe, etc... etc... Aussi ce matin, ai-je pris un bon bain chaud dont j'avais le plus grand besoin. Et maintenant au boulot. Mon bureau ressemble à celui d'un ministre dans cette belle villa où nous ne passerons sans doute pas plus d'un jour. Charlot n'en revient pas : il a fait hier un prisonnier et en est tout fier.

Ici tous les villages et villes sont d'une propreté impeccable. Partout, pour venir jusque-là, des forêts que l'on traversait le doigt sur la détente des fusils ou des mitrailleuses. Paysage magnifique mais qu'il faudrait faire en temps de paix et non maintenant. Population accueillante mais encore réservée car elle ne réalise pas bien et ne croit pas possible ce qui leur arrive. Mais nous sommes loin de l'enthousiasme de Normandie ou de Paris. Tout est bien différent d'ailleurs car les boches ont fait tout ce qu'il fallait pour germaniser les gens, jusqu'à mettre en prison ceux qui prononçaient quelques mots de français.

Pour moi cela va et cette avance ne peut qu'augmenter mon moral. Interruption soudaine de ma lettre : quatre Messerschmitt allemands ont mitraillé le quartier et nous avons passé quelques minutes à la cave. Maintenant le repos et le calme sont revenus et je vais me mettre au boulot.

Au revoir petite chérie, excuse toujours la brièveté de mes lettres je n'ai guère le temps. Une grosse caresse à tous de moi.

Georges

Samedi 25 novembre

Mon cher chéri.

Strasbourg, maintenant on peut bien le dire, puisque la radio crie partout que nous sommes ici, mais je suis à plat n'ayant pour ainsi dire pas dormi la nuit dernière. Je crois fort qu'il va en être de même cette nuit. Nous avons dégoté ici encore de superbes appartements abandonnés à la hâte par les boches, à côté un café appartenant à un nazi où nous puisons la bière à volonté et à l'œil. Tout serait parfait si nous ne devions pas coucher à la cave sur des chaises car la place manque. Mais enfin « c'est la guerre » et il est déjà bien assez formidable que nous soyons ici. La population nous a chaleureusement accueillis, mieux que dans les précédentes localités, mais rien ne vaut l'accueil qu'on avait eu à Paris. Enfin l'avance a été dure mais le Rhin est là et la bochie tout près ! Mon moral reste bon, Guy et Henri sont épatants et gonflés à bloc et tout va bien de ce côté. Et toi aussi tu dois penser à tout cela en écoutant la radio.

J'ai reçu tes lettres des 12 et 13 novembre, toutes deux si gentilles et qui m'ont fait un bien grand plaisir. Je n'en reviens pas de votre dimanche au Club alors qu'ici... Pillot libéré du service, il aura eu tout de même le temps d'être un peu soldat et pouvoir dire qu'il a fait son devoir ! Enfin cela s'explique du fait qu'on démobilise les vieilles classes sauf les officiers.

Je ne t'écris pas encore longuement car je suis loin d'être au repos mais je ne veux pas te laisser longtemps sans nouvelles. Fais de bien grosses bises à mon petit garçon et à mes trois grandes filles que j'aime bien et pour toi de bien grosses caresses de ton petit mari qui pense trop souvent à toi.

Georges

26 novembre 1944

Mon cher petit chéri.

En ce moment les mitrailleurs et canons contre avions crépitent de toute part et nous rappellent tristement que c'est la guerre, mais je suis content tout de même car je viens de recevoir deux récentes lettres de Safi, celle de toi du 17 et celle de ma grande Paulette du 19. Félicitations pour la belle mention obtenue cette semaine et pour le 10 en composition

d'orthographe de ma Jacquou. Comment va ta gorge ? Tu as dû attraper une bonne petite grippe et telle que je te connais, je suis bien sûr que tu n'as pas dû bien te soigner. J'espère que c'est fini maintenant.

Excuse toujours la brièveté de mes lettres, c'est le front ici et mes occupations et appréhensions m'empêchent d'être ce que je suis d'habitude. Aujourd'hui j'ai assisté cependant à une bien belle manifestation : celle du baptême d'une place de S...g (Place Kleber) avec le général Leclerc et une foule nouvelle qui chantait la Marseillaise et « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », pendant que le D.C.A. tirait sans arrêt et pas pour rire. Pendant que je te fais ce mot Guy, Henri, Charlot et le lieutenant de Bodard sont autour de moi près du feu et on se demande ensemble si on va dormir à la cave ou dans un lit. Il me tarde tout de même de dormir une nuit sans arrêt... Enfin, c'est la guerre et vite que je vous retrouve tous et comme tu dis on se rattrapera et je te gâterai bien. As-tu enfin reçu mes paquets ? Demain je ferai un mot à Vals et à Privas et je t'écrirai encore quelques lignes. Toi ne tiens pas compte de la longueur de mes lettres pour me répondre, je me rattraperai plus tard. Une grosse caresse à tous et soignez-vous bien pour ne pas prendre froid, toi surtout petit poulet qui ne fait pas assez attention à toi. Une grosse bise encore.

Georges

568 — Mardi 28 novembre

Mon cher petit poulet, un mot en vitesse car depuis deux jours nous sommes dans la bagarre et je tombe de fatigue. Je vais bien quand même et c'est l'essentiel. Nous avons quitté cette grande ville de S... pour aller vers le sud, Guy et moi sur ma jeep, Henri et quelques camarades sur mon auto-mitrailleuse derrière. Tout va bien presque à présent et même la chance nous sourit puisque après-midi, au cours d'un arrêt sur route, deux obus sont tombés à moins de 50 mètres de nous... sans éclater !

Demain matin à 7 h nous reprenons notre course en avant et j'espère que dans quelques jours on pourra aller au vrai repos. Soigne-toi très bien ainsi que les petites et Jean-François, n'aie aucun souci pour moi, car je veux vite vous revoir et n'ai aucune envie de faire le fou. Je ne souhaite maintenant qu'une chose : que tout soit fini au plus tôt, et que je puisse enfin te gâter comme je le désire. Rien de Clifford.

Je vous embrasse tous les cinq mille fois comme je vous aime : je vais essayer de dormir quelques heures au moins. Encore une grosse bise.

Georges

le 1er décembre 1944

Mon cher petit chéri, ce soir je suis encore dans un nouveau village dont je ne puis me mettre le nom dans le crâne. Les opérations continuent mais le froid, la pluie et le

brouillard sont loin d'être agréables : vite la fin de tout cela qu'on aille au repos et que je puisse t'écrire tranquillement et plus longuement. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 20 novembre merci petit chéri de m'écrire toujours longuement et de me donner beaucoup de détails sur votre vie que je voudrais bien partager en ce moment avec vous. J'ai oublié l'autre jour de féliciter ma petite Lulu pour le bien qu'elle avait obtenu en même temps que Paulette, félicitations maintenant et que cela continue n'est-ce pas ?

Tu me demandes ce que je fais, je vais essayer de te le faire comprendre. Je commande la Compagnie de Commandement d'un régiment et à ce titre, je ne me bats pas moi-même quoique je sois en première ligne assez souvent où je fais des liaisons en jeep ou par radio d'un régiment à l'autre, sur des routes parfois bombardées et quelquefois bien peu sûres. J'ai une section de 70 soldats qui se bat elle mais elle est commandée directement par un sous-lieutenant. En plus de cela j'ai un atelier de dépannage auto, des secrétaires, des vagemestres etc. etc. qui sont toujours à deux ou trois kilomètres à l'arrière du front et je vais de l'un à l'autre, dirigeant et coordonnant le tout. Il faut par exemple que je m'occupe que les gars de chez moi qui se battent reçoivent leur ravitaillement à tous moments, qu'une arme détruite soit immédiatement remplacée, etc., etc. Ce soir je suis à mon PC arrière et demain matin à 7 h je repars avec Guy à l'avant où je resterai sans doute plusieurs jours, pour faire des liaisons entre des unités au combat. Et voilà mon emploi qui m'occupe d'ailleurs pas mal.

Tout cela ne vaut pas notre petite vie bien calme et toujours la même, la meilleure crois-moi. Pour ta poussette de notre petit monsieur, je ne sais que te conseiller : c'est formidable le prix de cela et je trouve qu'au Maroc le marché noir est bien embêtant. Achètes-en une quand même à moins d'en trouver une d'occasion, mais il ne faut pas que monsieur soit privé de promenades pour cela. Demain je vous envoie un mandat de 5000 francs pour vos étrennes : dépensez-les tous pour ce que tu voudras car il m'est impossible d'acheter quoi que ce soit en ce moment. Ce sera votre Noël et vos étrennes et quand j'aurai l'occasion de vous trouver quelque chose, vous ne perdrez rien pour attendre.

Guy est à côté de moi et écrit à sa mère qui m'a déjà envoyé deux lettres me demandant de ses nouvelles alors que lui n'avait pas encore écrit. Je lui ai promis huit jours de prison s'il ne le faisait pas ce soir et tu rirais de le voir sécher sur sa feuille de papier. Depuis quelque temps je ne numérote plus mes lettres car je me suis perdu mais je recommence au numéro 1. Je m'arrête et je continuerai à vous envoyer souvent des petits mots ces jours-ci en attendant que j'aie plus de temps pour écrire. Une grosse bise à tous et les meilleurs pour toi de ton...

Georges

le 3 décembre 1944

Mon cher petit chéri. Je suis terriblement gâté aujourd'hui puisque j'ai eu de toi trois lettres, la dernière étant du 27 novembre et celle, magnifique et bien longue, de mon petit

Jacquou qui n'oublie pas son papa chéri. J'ai été bien content de lire tout cela et je vous remercie bien. Merci aussi beaucoup à Jacquie qui écrit très bien malgré un orthographe très pittoresque et qui est une bien mignonne petite fille. Je suis content que vous ayez reçu mon premier paquet et qu'il vous ait fait bien plaisir. J'espère que les autres aussi arriveront tous en bon état (encore quatre après celui que vous avez reçu).

Envoie moi vite des photos de mon petit Jean-François et de vous tous si tu en as pris d'autres. Pour les photos, aucune difficulté à avoir. À l'extérieur toujours instantané. S'il fait sombre au 1/25 avec ouverture 6.9, s'il fait moyennement clair ou clair sans soleil 1/50 avec ouverture au milieu et s'il fait soleil ou au bord de la mer 1/100 avec ouverture à 16. La distance exacte mais plutôt un mètre de plus que de moins. Compris ?

Je suis content que tu aies ton bois coupé mais ton réchaud cassé doit bien te gêner : porte-le chez Gloriès qui le réparera si c'est possible en lui rappelant mon bon souvenir. À la messe du 11/11 j'étais à Magnières dans le sud du département de Meurthe et Moselle, après nous avons fait escale à Blâmont, puis près de Strasbourg, puis à Saverne et enfin la prise de Strasbourg. Depuis nous continuons les opérations au sud de cette ville mais très lentement à cause du mauvais temps, du mauvais terrain et de la résistance des boches coriaces de plus en plus et qui n'ont pas l'air de vouloir abandonner la partie. Ce soir je suis dans un petit village, couché dans une chambre de ferme avec le Lieutenant de Bodard et je t'écris à la lueur d'une bougie. Il y a un moment que je suis revenu en jeep avec Guy d'une liaison en première ligne, sous une pluie battante, sans phares bien sûr et n'y voyant absolument rien. Je suis fatigué d'ailleurs et cela me fait du bien de me retrouver dans une chambre. D'ici on n'entend que l'artillerie mais les avions viennent nous embêter quelquefois ainsi que des obus que ces messieurs nous envoient. Mais je ne crois pas exagérer en disant qu'ils en reçoivent au moins dix pour un d'envoyé. Après-midi ma jeep s'est embourbée et elle était enfoncée à la hauteur des roues : il a fallu que huit ou dix américains viennent m'aider à sortir de là. Je suis quand même un peu las du métier et il me tarde que tout soit fini, bientôt Inch' Allah mais ce ne sera pas aussi facile que certains se permettent de le croire. Entendu pour le mouton à tuer lorsque j'arriverai, achète le tout petit maintenant et dis à la fatma de l'engraisser, il en aura le temps encore.

De Clifford pas de nouvelles, je ne sais s'il nous a suivi et ne compte guère le revoir ces jours-ci, c'est ennuyeux à cause du paquet qu'il devait me remettre, n'est-ce pas Lulu ? Je vous ai envoyé 5000 francs pour vos étrennes ce matin : je n'ai presque plus d'économies mais j'ai quand même assez d'argent car Paris ne m'avait pas complètement ruiné... Merci pour les cigarettes et le cache-nez, remercie Pillot et M. de Johannis de ma part et j'espère que tu auras pu m'envoyer le tout.

Attention à ne plus attraper froid maintenant petit poulet et continue à bien soigner tout mon petit monde. Je compte sur Paulette et Lulu et Jackie pour continuer à bien travailler à l'école. Sois gentille avec Pillot, cela vaut mieux pour qu'il s'occupe des filles et donne le bonjour à tous tes amis pour moi (Mme Videau, de Johannis, Petiteau et Ruelle).

Bonsoir petit chéri je vais me coucher maintenant pour reprendre mes courses demain matin à 7 h, emmitouflé dans ma peau de mouton qui ne m'empêche pas de me geler en jeep découverte. Une grosse caresse aux filles et à JF de leur papa et pour toi les

meilleures de ton,
Georges

6 décembre 1944

Mon cher petit chéri,

Je t'écris du bureau du Capitaine Torregroza, dans une charmante petite ville d'Alsace où je suis provisoirement installé depuis deux jours. J'ai changé de métier en effet. Tout en conservant le commandement de ma compagnie de commandement, je suis maintenant officier de liaison.

À ce titre, je roule en jeep jour et nuit, surtout sur des routes souvent impossibles, pour porter au colonel X... les ordres que me donne périodiquement le général Leclerc. C'est un poste de confiance que l'on m'a donné, très important, fatigant, et qui comporte ses risques, mais dont je suis très satisfait.

Ce travail ne se conçoit d'ailleurs qu'en opérations, c'est le cas maintenant, et après, je reprends ma place avec le lieutenant de Bodard qui me remplace en ce moment. J'ai gardé Guy comme chauffeur pour quelques jours, et nous n'avons, pour ainsi dire, pas de domicile fixe. Mais partout nous sommes très bien reçus.

À midi, j'ai mangé dans un village des alouettes sans tête, des crêpes, du jambon fumé. Hier soir, j'ai dîné ici chez un patron de brasserie où je couche d'ailleurs : il nous a fait boire les meilleurs vins de France et j'ai même pris un bain chez eux. Il y a là monsieur, madame et deux garçons de douze et quinze ans, gens riches et fort sympathiques.

La place que j'occupe me permet de voir énormément de monde, de tout connaître des opérations et tu conçois que cela puisse me plaire.

Ce matin, j'ai vu chez le général le Cdt Faure, ex chef du service de la Jeunesse et des Sports au Maroc qui va participer à nos opérations avec son régiment. Nous étions heureux de nous rencontrer. C'est un type vraiment sympathique, gonflé à bloc, et qui sait bien ce que signifient les mots faire son devoir.

Un jour prochain, j'espère qu'on rencontrera Videau, et l'ami de Lattre. Quant à Clifford, pas de nouvelles, je vais lui envoyer un mot pour savoir ce qu'il devient et essayer de lui faire comprendre où je suis. Je n'oublie pas qu'il doit me donner un paquet pour vous envoyer, car lui ne peut pas le faire.

J'ai reçu hier la gentille lettre de ma grande Lulu, du 26 novembre. J'espère qu'elle et Paulette auront été heureuses de voir « la Libération de Paris ». Elle me fait rire en m'annonçant la manifestation que voulaient organiser les ménagères de Safi : on est en République, coquin de sort !

Comment vont vos rhumes ? Et les dents de mon petit Jean-François ? Fais-lui de bien grosses bises pour moi, à ce petit monsieur, ainsi qu'à ses grandes sœurs. Et attention à l'hiver, de ne pas attraper froid, car votre maison n'est pas très pratique en hiver. Ici il fait

toujours froid et il pleut encore. On voit la neige sur les Vosges et de l'autre côté du Rhin, et je supporte en jeep la peau de mouton qu'on nous a distribuée à tous pour l'hiver.

Je n'ai pas encore reçu tes deux colis, et toi as-tu reçu les miens ? N'oublie pas que j'ai envoyé aussi pour vos étrennes un mandat de 5000 francs. Tu me diras quand tu l'auras reçu. Donne le bonjour à Pillot de ma part et à tes amis. Écris-moi souvent et ne m'en veux pas trop de mes lettres courtes qui seront ainsi tant que durera la campagne d'Alsace.

Au revoir, mon petit chéri, soigne-toi bien et soigne bien tes filles et ton petit mignon de J.-F. Je t'embrasse mille fois bien affectueusement, comme je t'aime.

Georges

Les vitres tremblent pendant que je t'écris : c'est notre artillerie qui pilonne ces messieurs. Encore une bise à tous ; cela vaut mieux que ce que je vois.

Dimanche 10 décembre 1944

Mon cher petit chéri,

Je t'écris ce soir d'une mignonne petite chambre, chez un fabricant de bière d'une petite ville d'Alsace, qui a bien voulu m'héberger avec Guy et qui est on ne peut plus chic avec moi. Près de moi, un réchaud électrique chauffe la pièce, et en pantoufles, une cigarette aux lèvres, j'ai tout l'impression momentanée du temps de paix.

Mon papier sur lequel j'écris est un peu mouillé. Cela provient de ce que, après-midi, ma jeep est restée en carafe dans près de quatre-vingts centimètres d'eau, en traversant un marécage. Guy et moi avons l'air intelligents, au milieu de cette flotte glacée, attendant le passage problématique d'un camion qui, plus haut et par conséquent plus chanceux que nous, pourrait nous dépanner. Ce qui s'est produit d'ailleurs au bout d'une demi-heure, mais il était temps, car il commençait à faire nuit.

Ce matin, mes randonnées m'ont conduit en montagne, où il y avait dix centimètres de neige, avec des forêts, des rivières comme on n'en voit qu'en France. Demain à midi, je retourne dans cette région, à cinquante kilomètres d'ici, et je dois y déjeuner avec le commandant Faure, car nous aurons pendant quelques jours l'occasion de travailler ensemble. Mais si on fait à peu près du sur-place à cause du mauvais temps et des inondations, la guerre n'en continue pas moins, et il me tarde qu'on aille pour de bon, et pour quelques semaines, au repos que, cette fois-ci, je crois avoir bien gagné.

Les gens chez qui nous couchons nous font manger tous les soirs avec eux, et c'est chaque fois de nouvelles spécialités d'Alsace, des vins de marque différente. Si cela continue je battrai les records de Jean-François, et je grossirai plus que lui chaque semaine. Dans la journée, en attendant, on se gèle dans la jeep découverte, et cela fait du bien de retrouver le soir une maison bien chaude et accueillante. Je préférerais retrouver la mienne quand même, et cela, tu n'en doutes pas.

J'ai eu ce matin tes lettres du 28 et 30 novembre et je suis content que vous ayez reçu le paquet de Jean-François et j'espère que les autres ne vont pas tarder et arriveront en bon état aussi. J'ai reçu surtout, avec un énorme plaisir, toutes vos photos. Toutes sont superbes et j'en suis littéralement ravi. Tu me fais rire quand tu me dis que tu vieillis : tu es mignonne au possible, et si j'osais je te ferais une déclaration d'amour rien que d'après la photo où tu portes ce petit phénomène superbe avec son petit chapeau et ses jambes nues.

Paulette me paraît avoir bien grandi ainsi que Lulu. Jackie paraît avoir maigri, mais je regrette qu'elle ait fermé les yeux sur la photo où elle porte son petit frère. Félicitations, en tout cas, tout est superbe et ces photos ne sont pas prêtes de me quitter. Il me semblait, en les regardant, vous revoir un peu tous.

Ne fais pas trop de réparations toi-même à tes réchauds, : porte-les à monsieur Florès car tu vas avoir beaucoup de difficultés, je le pense du moins. Pour la prise de la salle à manger, il vaut mieux je crois ne pas l'utiliser. Achète quelques mètres de fil électrique en supplément et prends le courant à la cuisine pour ton réchaud électrique, je crois que cela vaudra mieux.

Je vais essayer de t'envoyer des allumettes pour échanger contre des pommes de terre. En attendant je vais au plumard, car je pars demain matin à 6 h, à la nuit et au froid br br...

Fais de bien grosses caresses à mon petit bonhomme et embrasse bien Paulette, Lulu et Jackie pour leur papa. Une grosse bise bien affectueuse pour toi de ton
Georges

Écris-moi souvent. Encore une caresse.

12 décembre, vers 20 h 30

Mon cher petit chéri,

Aimes-tu le faisan ? Eh bien, nous on vient d'en manger un délicieux ce soir, tué par moi ce matin, avec ma carabine, et je me suis régalé ; c'était la première fois que j'en mangeais, d'ailleurs. Je suis toujours hébergé avec Guy chez mes brasseurs d'une sous-préfecture d'Alsace (Erstein). On y dîne tous les soirs et on y couche quand je ne suis pas dérangé la nuit. Ce sont des gens très sympas, à qui j'ai promis d'aller les voir après la guerre avec toi.

Hier soir, c'était l'anniversaire du monsieur : grand dîner, tous les vins d'Alsace. Le repas a duré de huit heures à onze heures du soir, et je me demande si vraiment il y a pu avoir des restrictions dans cette région. Sais-tu qu'ici la ration de sucre est de 900 g par

personne. Cela fait tout de même plaisir d'être ainsi reçu et si on n'était pas en plein milieu de la guerre, je te ferai venir avec moi...

Hélas les opérations continuent et se révèlent assez dures d'ailleurs, à cause du mauvais temps, des inondations dans cette plaine, et aussi de l'entêtement des boches, qui n'ont pas du tout envie de se laisser faire. J'espère quand même que bientôt il n'en restera plus en France et peut-être qu'on sera bientôt aussi en Allemagne.

J'ai mangé hier avec le commandant Faure, le Capitaine Torregroza, le Lieutenant de Bodard, Guy et moi dans un petit hôtel des Vosges, à 40 km d'ici. Il tombait de la neige et pour quelques heures nous avons oublié la guerre et parlé pas mal du Maroc. La guerre a au moins cela de bon, qu'on s'y crée de réelles amitiés et qu'on oublie vite certaines petites choses de la vie ordinaire, car lorsqu'on voit le peu de prix de la vie humaine, je crois qu'on est plus facilement apte à comprendre beaucoup de choses et peut-être à s'aimer davantage. Mais tout cela est bien sérieux n'est-ce pas ?

J'ai sous les yeux ta lettre du 3 décembre reçue ce matin. Ma lettre du 24 n'était pas de Molsheim mais de Saverne, le reste est exact. N'aie pas peur au sujet de ma prudence : je fais attention à tout, et en touchant du bois, je ne crois pas être surpris ni par une mine ni par une bombe car je connais pas mal de ficelles de messieurs les boches à ce sujet. Les filles doivent être heureuses des cadeaux reçus d'Amérique. J'ignore ce qu'il y a dans le paquet de Clifford et je voudrais bien le revoir vite pour le savoir et vous l'envoyer au plus tôt. Mais je ne crois pas qu'il m'ait suivi, d'autant plus qu'on a quitté son armée. Mais parions encore qu'il se débrouillera lui-même pour me retrouver !

Je n'ai ni revu le fils Ruelle ni Mlle Colomb et j'ignore où ils sont. Collet non plus n'est pas visible : il est vrai que notre division est grande et tient de la place. Ne crois pas surtout à une fin trop proche de la guerre, cela viendra bientôt certes mais l'hiver est là et il faudra attendre encore. Henri et Guy sont 2e classe l'un et l'autre et très gentils et dévoués tous les deux.

Félicite Jacquou d'avoir avancé d'une place ce mois-ci. Demain je vous envoie un autre petit colis : des friandises, des boîtes d'allumettes, une éponge pour mon petit Jean-François et un autre rouleau de pellicules pour faire encore de belles photos comme les dernières. Embrasse bien encore tout ton petit monde pour leur papa, et continue toi aussi à m'écrire bien souvent, car je guette chaque jour le vaguemestre avec impatience. J'ai mes lèvres gercées par le froid et de bonnes engelures au pied mais je tiens le coup quand même. Pas question de permission pour le moment et cela se conçoit, car nous ne sommes pas au repos. Ne trouves-tu pas que j'écris de plus en plus mal ?

Au revoir mon petit chéri, prends toujours bien patience et songe que je t'aime beaucoup et qu'il me tarde aussi énormément de vous revoir. Je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement comme je t'aime, ton...

Georges

[en marge du premier feuillet : mon travail actuel est très intéressant et très utile mais je commence à en avoir assez de rouler sur les routes, surtout la nuit et parfois bien seul,

quoiqu'avec Guy... [la suite étant rognée]. L'Alsace comprend deux départements, le Bas-Rhin et le Haut-Rhin. Encore une bise]

Jeudi 14 décembre 1944

Cher petit chéri,

Bientôt Noël ! Hélas, malgré ce que j'espérais cet été, c'est loin l'un de l'autre que nous le passerons. N'aie quand même pas trop le cafard ce jour-là, faites un bon dîner avec tes gentilles grandes filles et pensez une fois de plus à moi, qui ne détache pas souvent mes pensées de vous.

En attendant, nous sommes toujours en opération et j'aspire maintenant au repos. Il est près de dix heures du soir et je rentre seulement, harassé comme presque tous les jours, pour repartir demain à huit heures (c'est un des rares jours où je pars si tard).

Finies pour moi les journées, en somme agréables, de Normandie, de Paris et de Troyes. Je ne regrette rien quand même, et si je fais volontiers un travail si dur, c'est parce que mon idéal reste le même et que j'ai conscience que si tous les Français agissaient de même, cela ne pourrait que hâter la fin de la guerre.

Je vois maintenant le Commandant Faure tous les jours, et j'espère rencontrer un jour prochain le copain Videau, qui vient en sens inverse, dans des conditions d'ailleurs aussi dures que les nôtres. Ce n'est plus de la promenade, maintenant, nous « travaillons » dans une plaine inondée de toutes parts, avec des routes ou des chemins boueux et les légères avancées coûtent parfois assez cher. Mais le but final sera atteint quand même.

Je vois mon général chaque jour, et son sourire et sa tranquillité d'esprit, que nous aimons tous, a vite fait de remonter le moral des plus hésitants, si toutefois il y en a.

Je couche toujours chez les mêmes personnes avec Guy, mais nous mangeons un peu partout, au hasard de nos randonnées. Ce soir, j'ai dîné avec le capitaine Torregroza, toujours très sympathique, qui me prie une fois de plus le rappeler à ton souvenir.

Pas de lettres de toi ni hier ni aujourd'hui. Ce matin, j'ai eu une lettre de la sœur de Mme de Johannis, me disant qu'elle m'envoie un paquet pour que je l'expédie moi-même à Safi, à sa soeur : je ne l'ai d'ailleurs pas encore reçu, et j'espère qu'il ne sera pas trop gros pour que je puisse l'expédier, si toutefois je le reçois-moi-même.

Pas encore reçu tes deux colis, je te le dirai. Dix heures sonnent à l'église tout près d'ici et cela me rappelle Privas et sa pendule qui nous empêchait de dormir les premiers jours de nos vacances. Quand y retournerons-nous ensemble ? Les petites ont dû être contentes des cadeaux reçus d'Amérique. Pour moi, toujours aucune nouvelle de Clifford. Je lui ai envoyé hier un mot pour savoir ce qu'il devenait.

Bientôt le classement pour Paulette et Lulu : j'espère que j'en serai content. Quant à mon Jacquou, je suis sûr qu'elle aura encore avancé d'une place, ce sera les étrennes de son papa. Jean-François mérite sans doute une meilleure note de conduite donnée par Lulu,

et je voudrais bien le voir, ne serait-ce qu'à travers la fenêtre de votre nouvelle salle à manger.

Pour toi, mon petit chéri, je te recommande de ne pas trop t'impatienter, de m'écrire toujours bien souvent et de toujours m'aimer comme je sais que tu le fais. Pour moi, je ne puis m'empêcher de penser souvent à vous tous, et j'ai hâte moi aussi de vous revoir et de vous embrasser pour de bon.

Au revoir, petit poulet, fais une grosse bise à tous pour le papa, et reçois les meilleures caresses de ton méchant mari, qui t'aime bien beaucoup.
Bonne nuit, je me couche.

Georges

Samedi 16 décembre

Mon cher petit chéri,

Bien courte lettre ce soir de ton méchant mari. Tant pis mais il est six heures et demi et je dois dîner à sept heures chez les gens chez qui je loge et repartir dans la nature vers huit heures et demie. Donc pardonne-moi. Hier soir, j'ai mangé des morilles ici et j'ai pensé à celles d'Ifrane. Je t'envoie quelques photos avec au dos les légendes ad hoc.

Aujourd'hui, grande surprise : à midi et demi, j'étais en train de manger avec le lieutenant de Bodard et Guy dans une ferme, quand... Clifford arrive. Il me cherchait dans tous les villages de la région et a fini par me dénicher. Il est aussi en Alsace, entre Saverne et Sarrebourg et toujours aussi chic. Il m'a apporté une cartouche de cigarettes et m'a dit qu'il avait pu vous envoyer lui-même le colis. Malheureusement, j'ai oublié de lui demander ce qu'il y avait dedans : toujours aussi ballot, ton mari. Après, je l'ai raccompagné en jeep jusqu'à St...rg mais sans m'arrêter, car j'étais pressé. Il doit venir me voir encore dans trois jours, si je suis encore ici, bien entendu. Il est vraiment au poil et s'arrange toujours pour me retrouver.

Il m'a fait lire la lettre de Lulu, qui écrit très bien l'anglais, et m'a montré la photo de Jacquie et Jean-François. Moi, je lui ai montré les miennes, et nous étions tous heureux de parler encore de vous.

On a déjeuné ensemble : lapin de garenne tué hier par Guy, jambon et pâté, nouilles, fromage en salade et gâteaux. J'ai fait acheter à cette occasion deux bouteilles de vin vieux d'Alsace, et si on n'a passé que deux heures ensemble, on a été bien bien contents de se revoir.

Aujourd'hui, je vous ai envoyé le petit colis annoncé. J'y ai mis quelques cigognes d'Alsace porte-bonheur et je pense qu'il vous parviendra bientôt. Tu dois donc en attendre trois de moi : la poupée de Jacquie, celui de Nancy et celui d'aujourd'hui, plus celui de Clifford. Moi, je n'ai pas encore les tiens.

Ce matin, j'ai eu deux lettres de toi, 5 et 7 décembre. Je suis enchanté que les bracelets vous aient fait plaisir, et tu sais bien, mon petit chéri, que je ferai tout pour vous faire plaisir à tous, car je vous aime trop pour qu'il en soit autrement.

Ne t'en fais pas pour mes fréquentations avec Videau. D'abord, je ne l'ai pas encore vu, et puis je n'ai nullement l'intention d'en faire un vrai ami. Je resterai toujours ton petit mari, digne de son méchant poulet. Envoie-moi la traduction de la lettre de la cousine de Clifford.

Si tu as envie d'aller à Casa à Noël, vas-y, et sois toujours bien sage, mais tu ferais peut-être bien d'y aller plutôt à Pâques pour avoir moins froid. Fais en tout cas ce qui te fera plaisir : c'est bien volontiers que je te donne ma permission.

Pour moi, pas encore question de perm : peut-être je ferai ce que tu me dis et j'irai à Paris un jour, si c'est possible, mais je préfère, tu n'en doutes pas, aller au Maroc, si c'est possible un jour car pour nous, il n'en est nullement question encore, et je ne sais même pas si ce sera possible pour ceux de de Lattre, avec qui on n'a d'ailleurs rien à faire.

Je n'ai pas pu aller voir les gens de Benfeld ayant reçu ta lettre trop tard, mais je suis rentré un des premiers dans cette ville, comme à Strasbourg d'ailleurs. Ici la guerre continue malgré des contre-attaques boches, et peu à peu l'Alsace se libère. Vivement la fin de tout.

Fais de grosses bises à tes filles et à mon beau Jean-François pour leur papa, et reçois mes plus affectueuses caresses.

Georges

Encore une bise dans ce petit coin !

20 décembre 1944

Mon cher petit chéri,

Regarde le joli papier sur lequel je t'écris : c'est celui qui porte l'insigne de notre division et que j'utilise ce matin dans un bureau près du général, en attendant un commandant qui doit me donner des ordres pour la journée.

Le temps est brouillardieux dehors, mais pas trop froid : la plaine du Rhin n'est pas agréable en hiver, et j'ai grande envie de rentrer au Maroc. Blague mise à part, j'ai parfois l'idée de faire une demande officielle pour rejoindre la coloniale à Casa ou à Marrakech, mais rien encore de précis dans mon esprit. Je me déciderai le jour où il me prendra fantaisie de suivre mon caprice, sans d'ailleurs être certain du succès. En attendant, la question des permissions en Afrique du Nord commence à être sur le tapis, on en parle même pour le mois prochain.

Il serait question d'en accorder un petit nombre, mais je pense bien qu'on commencerait par les pères de familles nombreuses. Juge de notre joie à tous deux et aux filles si je

pouvais un jour prochain venir vous voir pendant quelques jours et faire enfin la connaissance de mon petit Jean-François ! Ne faisons quand même pas trop de grands projets mais je crois fort qu'il y a de grandes chances que tu ne sois obligée de venir me chercher à la poste car hélas je ne viendrai pas en jeep.

En attendant, et comme de bien entendu, la guerre continue pour moi comme pour les autres. Messieurs les boches s'accrochent dans ce restant de l'Alsace en partie inondée, mais ne font que reculer de quelques jours le moment où l'Alsace sera complètement libérée.

Guy est toujours avec moi comme chauffeur, et nous roulons tout le jour ensemble sur à peu près toutes les parties de notre front. De 11 h à midi cependant, je passe généralement une heure à l'unité que je commande quand même. C'est le lieutenant de Bodard qui fait à peu près tout le travail mais j'y vais pour signer des papiers ou pour régler certaines questions.

Je vois ainsi tous les jours Henri qui est très gentil, très dévoué, et que j'apprécie au fur et à mesure que je le connais : toujours de bonne humeur et plein de bonne volonté, même pour les tâches les plus ennuyeuses.

Bientôt les vacances de Noël : quelle chance, Lulu, Paulette, Jacquie. Passez avec votre maman de bonnes vacances et donnez-moi vite votre classement du trimestre. Cela me fait penser que je dois envoyer quelques mots pour le jour de l'an à droite ou à gauche : quelle barbe ! Je vais tâcher de m'y mettre ce soir si possible.

Toi aussi, fais-en quelques-uns mais ne te casse pas trop la tête pour cela. Qu'as-tu décidé pour la poussette de monsieur ?

Au revoir mon petit chéri, je vais commencer une autre journée de travail. Excuse encore une fois de plus la brièveté de mes lettres, en ce moment il m'est bien difficile de faire autrement.

Dans mon dernier paquet, je t'ai mis un autre rouleau de pellicules, et je t'en enverrai encore si tu veux. Tires-en de temps à autre et n'oublie pas d'en envoyer à ton capitaine. Que dis-tu de celle que je t'envoie ? Si elle te plaît ainsi, remplace-la vite par une autre, sinon, renvoie-la-moi par retour de courrier car j'y tiens beaucoup. Une très grosse bise à tous, surtout à toi.

Georges

21 décembre 1944

Mon cher petit chéri,

Je t'envoie encore quelques photos prises ces jours derniers et que j'ai pu faire développer à S... Je t'écris ce soir de chez les gens, ils s'appellent Klotz chez qui nous logeons le soir. Mais chez eux c'est la dernière soirée, car je ne remplis plus mes fonctions

d'officier de liaison et je retourne dès demain matin à ma compagnie de commandement du régiment du Tchad. Ce sera certes moins intéressant, mais en tout cas plus calme.

En ce moment d'ailleurs j'ai deux soucis principaux : l'offensive boche en Belgique et ma permission. Pour la première, j'espère bien que tout se calmera bientôt. Quant à la seconde, je ne sais rien encore de précis mais j'espère bien qu'en février on souhaitera



*Georges, Guy Durif, Mme Klotz et ses enfants, Clifford, de Bodard,
Photo prise pendant le repas de Noël 1944 à Ernstein.*

mon anniversaire ensemble... J'ai eu ce matin la lettre de Paulette du 10 décembre, la tienne du même jour et ton paquet de cigarettes, arrivé en parfait état. Merci de tout. Lorsque j'ai montré mes cigarettes autour de moi, il y a eu des explosions de joie et plusieurs paquets y sont rapidement passés, faisant des heureux d'ailleurs, parmi ceux qui ont vécu un peu au Maroc et que nous trouvons si loin maintenant.

As-tu reçu maintenant la poupée de mon Jacquou ? J'ai envoyé hier le paquet de madame de Johannis, reçu de sa sœur, et j'espère qu'il lui arrivera en bon état. Ma lettre vous parviendra entre Noël et Jour de l'An. Aussi je vous envoie à tous les cinq mes vœux pour 1945. Je ne veux pas faire de sentiment, mais j'espère bien que l'an prochain, à cette date, je n'aurai pas besoin de t'écrire pour cela.

Tu me dis que tu as un peu le cafard par moments, moi aussi petit chéri cela m'arrive plus souvent que je ne le dis mais il faut patienter quand même et avoir confiance : fais comme moi et garde ton bon moral au milieu de tes grandes filles et de ton petit Jean-François. Je suis tout bête ce soir, car je n'aurais jamais pensé qu'un jour je t'écrirai pour te souhaiter la bonne année. Ne m'en veux pas, et pense que je suis toujours tel que tu me connais : je n'ai qu'un désir maintenant, celui de te revoir bientôt et de vivre avec toi heureux comme je l'ai toujours été.

Passez quand même des fêtes pas trop tristes ; je penserai tellement à vous le 25 décembre et le 1er janvier, et je suis sûr que nos pensées se croiseront.

Pour Noël, je suis invité à déjeuner ici à midi, car le soir couvre-feu à 17 h 30 pour tout le monde, et j'y viendrai certainement. Cette famille avec deux enfants est très sympathique et c'est encore là que je serai bien, faute de mieux... Clifford est venu me voir hier ici, mais je ne l'ai pas vu. Il a dit aux Klotz que je ne le verrai pas de sitôt, car il partait à Haguenau. Je crains fort que nos routes diffèrent maintenant.

Au revoir, petit chéri. Que mes photos compensent un peu le manque de gaieté de ma lettre, et surtout ne me le reproche pas, car il y a des moments où l'on éprouve le besoin de dire à celle que l'on aime tant ce qu'on pense.

Meilleurs vœux encore à tous, je vous embrasse bien bien affectueusement.

Georges

Dimanche 24 décembre 1944

Mon cher petit chéri, 24 décembre aujourd'hui. Que faites-vous tous les cinq ? Ne soyez pas trop ennuyés pour ce Noël de guerre, et n'oubliez pas de faire un bon gâteau à tes grandes filles, et une grosse bise supplémentaire à Jean-François de la part de son papa.

Pour nous, Noël de guerre et de France encore. Il fait beau mais un froid de canard (moins 15 cette nuit, et hier le thermomètre n'est pas monté au-dessus de - 5°). Je n'arrive pas à me réchauffer ce matin. Depuis hier j'ai encore déménagé et je suis tout près du Rhin, mais finie la bonne installation chez des gens sympa comme ces derniers jours. J'ai une petite chambre sans moyen de chauffage, ni eau, ni électricité, pas très propre par-dessus le marché.

J'ai abandonné mes fonctions auprès du général et ai retrouvé ma compagnie et mes camarades. Je pense que j'aurai moins de travail et que je pourrai t'écrire plus longuement et plus facilement. Pour ce matin, rien à faire, je suis trop gelé, et un peu énervé à cause de ce 24 décembre.

Aujourd'hui, j'ai reçu mon cadeau de Noël : la ville de Strasbourg et Paris ont offert à tous les militaires de l'armée Leclerc, leurs libérateurs, un colis de Noël. Aussi ce matin, grande distribution de cadeaux : chaque soldat, chaque officier, est parti avec son paquet. Le mien contenait des pommes, des petits fours, un cake et une petite bouteille de Schnaps, comme on dit ici, c'est-à-dire de Kirsch. Nous en avons reçu un également de la Croix Rouge contenant la même chose pour tous : un paquet de cigarettes, un pain d'épices, un paquet de bonbons et des petits gâteaux. Et voilà le Noël des soldats de la division Leclerc.

Ce soir, je dîne avec mes soldats du bureau, une dizaine en tout, y compris Guy et Henri. Cela ne vaudra pas un petit dîner en famille, mais on aura marqué le coup pour Noël. Je leur offrirai quelques bonnes bouteilles et on mangera du poulet et un bon petit dîner.

Demain à midi, je vais avec Guy là où j'étais avant, où nous sommes invités à déjeuner pour Noël. Et après on attendra la permission, si toutefois elles sont établies un jour ou l'autre. Ce serait tout de même chic, qu'en penses-tu ?

J'oubliais mon troisième cadeau de Noël : ton paquet de chaussettes, reçu en très bon état ce matin, et dont je te remercie encore. Elles sont les bienvenues, tu peux le croire.

J'ai fait quelques mots pour le Nouvel An aux uns ou aux autres, mais comme toi je n'aime guère cela. En dehors de tes lettres, il n'y en a guère que je fais avec plaisir. Je vais bien penser à vous tous aujourd'hui et demain, et sans doute que vos oreilles vont pas mal siffler. Je souhaite de bonnes vacances à mes grandes filles et j'ai hâte de connaître leur classement. Embrasse-les bien pour leur papa.

Comment vont les dents de notre petit monsieur, et qu'as-tu décidé au sujet de sa poussette ? Je ne t'envoie pas d'argent pour te l'acheter car je suis fauché et j'ai hâte de voir arriver la paye. J'enverrai d'ailleurs à la fin du mois 1000 francs à mon père, car le pauvre, tout seul, mène une drôle de vie à Vals.

Écris-lui de temps en temps un mot, tu me feras plaisir.

Au revoir, petit poulet chéri, ma lettre n'est pas longue, mais je voudrais que tu puisses y lire combien je t'aime, comme je pense à toi et comme j'ai hâte de te revoir.

Je t'embrasse bien bien tendrement,

Georges

29 décembre 1944

Mon cher chéri,

Ce matin, deux lettres de toi. Une bien longue, comme d'habitude, du 20 décembre, et une bien courte du 22, par laquelle tu me demandes avec anxiété de mes nouvelles. Aussi, ce soir, je te réponds bien vite, surtout pour te dire de ne pas te faire du souci pour moi. Je t'écris toujours au moins trois fois par semaine, et quand tu ne reçois pas mes lettres, ce n'est pas ma faute mais celle de la poste militaire, qui retarde parfois volontairement nos courriers.

S'il m'arrive quelque chose, Henri est prévenu et t'enverra un mot mais je suis sûr que cela ne se produira jamais. Fais-moi une grosse bise et n'en parlons plus. Je t'envoie un avis de crédit reçu ce matin de la DIP pour la prime de naissance de Jean-François. Les mille francs ont été versés au Crédit Lyonnais, à Safi, où tu pourras les réclamer. À propos, on me demande un certificat de vie des quatre gosses. Fais-le faire à la mairie et envoie-le-moi dès que possible, merci d'avance.

En ce moment, il fait très froid ici, mais un froid très vif et très sec, pas trop désagréable. Tes chaussettes me rendent bien service, et, en étant bien habillé, on supporte ce froid plus facilement que le froid humide de début décembre.

Pour l'instant d'ailleurs, mon installation est parfaite ici et j'ai du plaisir à me retrouver dans une chambre bien chauffée. On mange aussi très bien, et depuis deux jours qu'on est là, on a déjà mangé du faisan, du poulet et du lièvre. Le pays regorge de gibier, et on chasse parfois en faisant attention aux mines.

Aujourd'hui, j'ai couru avec une jeep après des biches aux lisières d'un bois, j'en ai blessé une, mais je n'ai pas pu l'avoir. Le seul résultat de cette sortie à travers champs, c'est que ma jeep, à force de passer sur la glace des ruisseaux, a fini par briser celle-ci à un endroit et s'est arrêtée brusquement. Le lieutenant de Bodard est allé piquer une tête contre le pare-brise et a eu le bas du nez amoché. Quant à la jeep, il a fallu venir la rechercher avec un camion car elle ne pouvait pas sortir toute seule, et cela nous a obligés à faire cinq kilomètres à pied. Voilà les seuls événements de la journée, bien calme par ailleurs au point de vue guerre.

Et vous tous, comment passez-vous ces vacances de Noël ? Mon petit Jean-François grossit-il toujours bien ? Avec ses 6 kilos 700, ce doit être un vrai petit bonhomme que j'aimerais bien enfin connaître. Mais n'aie crainte, dès que je le pourrai, j'arriverai au galop, et ce n'est pas moi qui retarderai le moment de ma permission pour aller te voir, ou de ma démobilisation pour oublier cette guerre et toutes ses misères.

Tu me fais plaisir de t'entendre dire tout ce que tu penses au sujet des bals et tu as parfaitement raison. Pour ceux d'ici, il y a trois choses qui comptent, le danger, le froid et surtout l'éloignement de ceux que l'on aime et à qui l'on ne peut pas demander autre chose que de penser à nous en oubliant un peu bals et toutes manifestations plus ou moins ridicules en ce moment. Le sacrifice de certains d'entre nous, et ils sont hélas nombreux vaut bien tout de même un peu de retenue à l'arrière.

Mais moi je suis tranquille à ce sujet, et je t'en remercie petit chéri, en t'aimant encore davantage. Félicitations à mon Jacquou pour son brillant classement : troisième sur quarante-et-un, c'est formidable, et je suis très, très content. Je vous embrasse tous les cinq mille fois, bien bien affectueusement.

Encore une bise pour toi petit poulet.

Georges

V — Dans la plaine d'Alsace

(Janvier-février 1945)

Entre le 1er et le 30 janvier 1945, ces lettres s'inscrivent dans une phase particulièrement dure de la campagne d'Alsace, en plein hiver. Alors que l'on espère par moments un passage au repos, la situation se tend brusquement : l'ennemi reprend l'initiative au nord de l'Alsace, et les unités de la 2e DB sont remises en mouvement et engagées dans une guerre d'usure faite de déplacements incessants, de liaisons et d'ordres à porter sous la neige et sur des routes verglacées. Georges, redevenu officier de liaison auprès de son « grand patron », décrit une vie rythmée par les missions en jeep entre postes de commandement et unités en ligne, dans un secteur où l'artillerie frappe durement et où les villages sont souvent détruits. Dans ce contexte instable, les permissions promises sont sans cesse retardées.

1er janvier 45

Mon cher petit chéri. Hier, veille de jour de l'an, j'ai eu ta lettre si gentille du 24 décembre et la bien belle carte dessinée et écrite par Paulette. Je suis heureux que tu aies enfin reçu de mes nouvelles et j'espère que depuis cela continue régulièrement. Aujourd'hui premier jour de 1945, je t'écris de mon bureau installé dans une ferme d'ici. Dehors il y a 30 cm de neige et je suis bien loin de toi. Hier soir j'ai passé une veillée de Nouvel an avec deux ou trois camarades chez une postière et j'étais plus triste que content. Mais aujourd'hui les fêtes sont passées et je suis plus heureux.

D'abord parce que demain en route pour le repos, mais chut, la censure serait intransigeante. Combien cela durera-t-il, je n'en sais rien mais on va revoir le pays des Ruelle et des sous-mains et liseuses. J'espère qu'on en profitera pour établir enfin nos permissions pour l'Afrique du Nord et que je serai des premiers à en profiter. En principe départ demain mais quand on est ici on n'est jamais sûr de rien. Quoi qu'il en soit cette nouvelle m'empêche de t'écrire comme je le voudrais et je suis très pressé par mes préparatifs. Par ailleurs, je quitte ces jours-ci mon commandement pour redevenir officier de liaison auprès de mon général qui me réclame. Je ne ferai plus les deux travaux à la fois et je n'aurai plus personne à commander, sauf Guy que je garderai avec moi comme chauffeur. Ma nouvelle affectation n'est pas encore certaine mais mon remplaçant est déjà là : un capitaine de cinquante ans, ancien des corps francs d'Afrique et quand je lui aurai passé ma succession je verrai à quelle sauce on me mangera.

Ce soir je t'écris de ma chambre au milieu de mes bagages pas encore faits et je pense que ce petit mot te fera plaisir en te tranquillisant sur mon sort. J'ai été augmenté ce mois-ci et sitôt arrivé à notre nouvelle destination, je changerai ta délégation de solde pour la porter à 6000 francs. Je préfère ne pas l'augmenter davantage et t'envoyer de temps à autre mes économies quand j'en fais. Je gagne maintenant 11500 francs par mois. Je n'ai pas revu le Commandant Delage qui n'est pas ici, d'ailleurs le Commandant Tranié n'est pas resté longtemps avec nous et je le regrette.

Yves est-il avec vous en ce moment. Dis-moi s'il a changé un peu seulement et si la guerre lui a fait du bien en quelque sorte ? Je suis ennuyé que Jackou n'ait pas reçu la poupée achetée à Paris et je crains qu'elle se soit perdue. As-tu reçu mes autres colis ? Bonsoir mon petit chéri, je vais me coucher maintenant, pense un peu à toi et à mes grandes filles, sans oublier mon petit diablou que j'ai hâte de connaître, demain matin je me lève à 6 h.

Je ne t'écrirai sans doute pas de deux ou trois jours mais je me rattraperai ensuite, ne te fais aucun souci.

Mille grosses bisex à tous de leur papa et pour toi mes meilleures caresses.

Georges

4 janvier 45

Mon cher petit chéri,

Je t'écris plus que je le pensais, car nous sommes arrêtés depuis hier dans un village et à cause des nouveaux événements le boulot, le vrai, va recommencer. Messieurs les boches font les malins au nord de l'Alsace et nous allons essayer de leur montrer que nous sommes toujours là. Je reprends après-demain mes fonctions d'officier de liaison. Cela me fait plaisir, mais je n'aurai pas toujours très chaud de rouler en jeep la nuit par ces chemins alsaciens et lorrains recouverts actuellement d'une couche de véritable glace et encombrés la nuit de boches en civils ou en américains.

Guy bien entendu ne me quitte pas et sera chargé de ma défense et de l'entretien de ma jeep. Par ailleurs, j'ai appris que certains permissionnaires partaient en Afrique du Nord ces jours-ci. Je me suis empressé de poser ma candidature mais je crains qu'on me la refuse à cause de mon nouveau travail, très important, et qu'on me dise d'attendre que la division soit au repos. Enfin cela prouve que les permissions en Afrique du Nord existent ou existeront et que le jour où tu t'y attendras le moins je ne serai pas loin de toi. Qu'en penses-tu ? Moi j'en bous d'impatience et si je peux être fixé, je t'enverrai vite un mot.

En attendant, la vie dure reprend ici pour nous et il faudra encore excuser mes lettres courtes qui seront quand même la preuve que je pense bien à vous malgré mes occupations variées et parfois fatigantes. Nous sommes maintenant en 1945 et j'ose espérer tout de même que dans quelques mois la guerre sera finie mais comme je te l'ai dit sérieusement une fois, et je suis bien placé pour le savoir, ce sera dur encore car nos ennemis ne sont pas du tout à plat et n'ont pas du tout l'intention de se laisser faire. Tu

peux le dire à ceux qui croient trop facilement que tout est presque terminé et qu'on peut s'amuser et ne pas s'en faire. Le résultat est certain quand même mais il faudra encore du matériel américain et du courage pour tous, et aussi de la patience. Tout cela est bien sérieux, n'est-ce pas petit poulet, mais ne t'en fais pas le moral est très bon tout de même et comme on voit partout sur les murs ici : « Vive la France, on les aura les boches ».

Et vous cinq comment avez-vous commencé cette nouvelle année ? Mes trois grandes filles ont repris maintenant leur classe et j'espère bien qu'elles vont bien travailler car le deuxième trimestre de l'année est toujours le plus important. Quant au même Jean-François, il va continuer à tenir compagnie à sa petite maman et ils vont s'en faire des discours tous les deux ! Embrasse-moi bien tout ce petit monde pour moi en attendant que je puisse le faire bientôt moi-même et pour toi reçois mes meilleurs baisers les plus affectueux.

Georges

Dans la chambre, petite et froide où j'ai couché hier soir, on m'a mis sur ma table de nuit un gros bouquet de fleurs bleues, blanches, rouges artificielles et deux petits drapeaux sur mon pot à eau, mais cela n'empêche pas que ma chambre est glacée. Brr ! Vivement le Maroc et son soleil !

Dimanche le 7 janvier 1945

Mon cher petit chéri, je suis avec Guy dans une salle à manger, près d'un bon feu de bois, éclairée par une lampe électrique branchée sur une batterie. À côté est ma petite chambre dont je laisse la porte ouverte pour que la chaleur rentre, Guy couche sur mon lit de camp dans la salle à manger. Il est en train d'arranger ses affaires, un véritable bazar en désordre, pendant que je t'écris.

Depuis hier nous avons changé de domicile et je suis maintenant avec mon grand patron pour ne faire que l'officier de liaison, j'ai passé mon commandement à un autre, abandonné mes petits copains et je suis seul avec Guy ici, Henri étant resté avec le Lieutenant de Bodard. Bientôt je t'enverrai ma nouvelle adresse mais écris-moi en attendant à l'ancienne. Nous sommes quatre officiers de liaison ensemble mais partons dans des directions différentes et on ne se retrouve que par moments dans la journée. L'un de Casa, père de cinq gosses, très sympathique capitaine aussi, un officier de marine célibataire, un lieutenant de Paris et moi. Notre vie, ou plutôt celle de Guy et la mienne, est assez mouvementée.

À midi nous mangeons au front avec l'unité à laquelle nous portons des ordres ou des renseignements, le soir ici. On fait tous les deux la tambouille avec nos rations américaines. À midi je mange à la popote d'un colonel avec une quinzaine d'officiers. Le reste du temps nous le passons surtout sur les routes, en jeep, emmitouflés au possible car il fait de plus en plus froid et il y a en ce moment 20 cm de neige. Mais le travail me plaît et a une grande importance. Par exemple, plus question de repos, les boches ont fait

les malins par ici et on recommence... à l'est de la province de Mme Ruelle, moins sympa d'ailleurs que là où on était avant.

Ces jours-ci j'ai piqué une bonne colère. J'ai appris incidemment que des permissionnaires venaient de partir en Afrique du Nord. Presque personne ne le savait et on a été nombreux à faire les remarques, néanmoins (je n'ose pas dire « protester »). Trop tard pour ce départ d'ailleurs, mais j'espère bien que je ferai partie du prochain convoi car j'ai grand hâte de vous revoir et de connaître enfin ce petit monstre de Jean-François.

Ta dernière lettre reçue est celle du 29/12, je suis heureux que Maurice aille mieux mais j'ai eu peur pour lui : il n'a pas de chance tout de même. J'ai envoyé 300 francs pour les étrennes de Jojo, 1000 francs à mon père et 500 francs pour les quatorze ans de Paulette. Pour l'anniversaire de Jacquie, je préfère attendre de pouvoir lui acheter quelque chose. Rien à faire pour augmenter ta délégation de solde : elle restera à 5200 francs mais je t'enverrai un peu d'argent chaque fois que je le pourrai.

Je continue au crayon car je suis à sec. J'ai aperçu aujourd'hui au volant de son ambulance Mlle Colomb, qui m'a fait un bonjour au passage. Cela prouve en tout cas qu'elle va bien puisqu'elle était au boulot. Avez-vous passé de bonnes fêtes avec Yves ? Je suis heureux que madame Dulard (est-ce qu'elle est grosse ?) soit une amie pour toi : fais-lui mes amitiés car elle doit sûrement être bien gentille. J'espère que Paulette, Lulu et Jacquou ont repris sérieusement leur classe et qu'elles te donnent satisfaction. Pas revu Clifford mais il y a de l'espoir car on est de nouveau dans son armée, (celle dont le numéro correspond à l'âge de Jacquie) mais en ce moment on ne rigole pas par ici et la guerre reprend pour de bon. Ne te fais surtout aucun souci pour moi car je reste prudent toujours. Fais une grosse bise à J-F et à ses grandes sœurs et reçois les meilleures baisers de ton méchant mari qui t'aime beaucoup.

Georges.

Quelques photos prises avec Clifford chez les gens chez qui j'ai logé en Alsace.

8 janvier 1945

[*dans la marge* : J'ai compté que depuis mon départ du Maroc, j'avais stationné dans 25 endroits différents dont 18 en France. Où est la vie si tranquille et si belle que j'avais avec toi. Encore une bise.]

Mon cher petit poulet. Il est 9 h le soir, je suis dans notre salle à manger et je viens d'envoyer un mot à mon père et un à Clifford avec quelques photos où il est avec moi et que je t'ai déjà envoyées. Guy est en face de moi en train d'aligner les bonbons, les chewing-gums, chocolats, etc. qu'il garde pour son petit frère Yves : tous les soirs il les admire, bouillant d'envie de les manger, mais heureux de voir toutes ces richesses, n'attendant que le moment où il pourra les porter chez lui. Il me fait rire car il est bien gosse mais bien gentil.

Ce soir il m'a fait le dîner : pommes de terre Blanchard écrasées et grasses au possible, deux côtelettes barbotées je ne sais où et fromage américain avec de l'eau comme boisson car fini le vin d'Alsace maintenant. On a pas mal roulé dehors aujourd'hui mais ce soir on est un peu tranquilles et j'en profite pour t'écrire encore un peu, connaissant le plaisir que te font mes lettres. Sitôt après d'ailleurs, on ira au lit car je suis un peu fatigué et il faut repartir de bonne heure demain matin.

Depuis hier il neige sans arrêt, une neige fine et poussiéreuse comme à Ifrane, avec un froid très vif. Il y en a déjà une bonne couche et les routes commencent à devenir difficiles : ce matin un camion a dérapé devant moi et a accroché ma jeep sans trop de dommages d'ailleurs. Je fais terriblement attention et je mets des chaînes aux roues pour ne pas dérapier. Ne sois donc pas en souci à ce sujet.

Ma demande au sujet de la permission a obtenu un premier résultat, c'est que l'on m'a promis que je partirai au prochain tour. Malheureusement je ne sais si le prochain départ aura lieu dans huit jours ou dans trois mois, mais cela me fait tout de même plaisir de savoir que bientôt je vous reverrai tous et tu peux croire que je suis impatient. À tel point que j'ai déjà préparé ma valise et que moi aussi je commence à mettre de côté pour vous mes bonbons et mes chewing-gums. En attendant, la guerre continue... et en ce moment ce n'est pas trop rose. Enfin les jours passent quand même et on verra bien un jour la fin de tout cela.

Jacquou a-t-elle reçu enfin sa poupée ? Je suis vraiment navré de ce qu'elle ne soit pas encore arrivée : peut-être faisait-elle trop de bruit dans son paquet. Et mes autres colis, les as-tu reçus ? Je ne sais plus combien je t'en ai envoyé mais il y en a bien deux ou trois. Je n'ai pas eu de lettre de toi aujourd'hui mais je compte bien que demain j'aurai la première de 1945. Yves est-il resté longtemps avec vous et que s'est-il passé avec Mimi Baldarini ? Et mon petit Jean-François, est-ce qu'il est toujours bien mignon et gentil avec sa petite maman ? Jacquou est-elle toujours quand même un peu la gâtée de sa maman ?

Fais-leur une bien grosse bise à tous pour leur papa. Guy se couche sur mon lit de camp en face de moi et je vais en faire autant dès que j'aurai cacheté ta lettre. Bonsoir donc petite chérie, n'aie pas trop froid dans ton grand lit et continue à m'écrire bien souvent. Mille grosses caresses de ton méchant mari mais qui t'aime bien.

Georges

Jeudi 10 janvier 1945

Mon cher petit poulet, je suis moins content ce soir au sujet de ma permission car du fait qu'on ne fait plus partie de la 1re armée, on m'a dit qu'il se pourrait qu'il n'y ait plus de permissions pour l'Afrique du Nord, à moins que j'arrive par moi-même à trouver une place dans un avion. Te rends-tu compte, moi au front, comment peut-il être possible de savoir si je peux ou non avoir une place ? Il se peut cependant qu'il y ait un certain contingent pour notre division un jour prochain, auquel cas je bondirai sur l'occasion. N'empêche qu'en ce moment je suis assez déçu car j'avais rêvé d'un prochain départ. J'espère quand même te revoir bientôt et je ne t'en parlerai plus jusqu'au moment où je serai sur le départ.

En ce moment on a fini de dîner avec Guy et comme on ne sort pas ce soir j'en profite pour t'écrire un peu, et j'ai obligé Guy à écrire à sa maman en même temps, ce qu'il fait d'ailleurs avec pas mal de peine. Notre menu a été le même qu'avant-hier mais à midi je mange mieux à la popote du colonel avec qui je suis en liaison. Et puis c'est la guerre n'est-ce pas, et je ne sais ce que devient le brave copain Clifford qui se trouvait au nord d'Haguenau il y a quelque temps alors que nous nous sommes au sud de Bitche, avec une situation qui peut d'ailleurs changer du jour au lendemain à cause des événements actuels en Alsace, où cela barde pas mal et qui ne sont pas très brillants.

C'est curieux que vous ne trouviez pas d'enveloppes au Maroc et dans mon prochain paquet je t'en mettrai encore car je ne veux pas que tu ne puisses pas m'écrire à cause de cela un jour. Je t'ai envoyé ce matin mes économies : 3000 francs, car je n'en sais que faire et je préfère que ce soit toi que moi. Fais-en bien entendu ce que tu veux car je sais que la vie est terriblement chère au Maroc. J'ai reçu ce matin deux lettres de vous : la tienne du 26 décembre et celle de Paulette du 27. Je suis bien entendu enchanté de vos deux lettres et je te remercie de m'écrire bien bien longuement. Oui je suis bien content du travail de mes trois grandes filles en classe, et je suis sûr qu'elles continuent à nous faire plaisir dans ce sens.

Oui petit poulet tu as raison et je crois bien que je reviendrai plus « philosophe » de cette guerre, comme tu le dis. La vie humaine en effet ne compte guère, mais vois-tu ce qui me reconforte dans tout cela c'est de penser à vous tous, à toi si affectueuse et si gentille avec moi, si raisonnable aussi et si courageuse au milieu de tes quatre gosses, aux petites que j'aime tant et à ce petit garçon que j'ai hâte de connaître. C'est de lire tes nombreuses et longues lettres qui me permettent de vivre avec vous par la pensée. Car ce que je mets au-dessus de tout en ce moment, c'est cette vie de famille si belle quand on s'accorde bien et que l'on se fait confiance. Un an bientôt que je vous ai quittés, deux ans que je ne vis pour ainsi dire plus avec vous, c'est quelquefois dur tu sais et que deviendrais-je si je n'avais pas cette certitude d'une gentille femme qui m'aime et qui mérite ma confiance et qui m'écrit souvent.

Tout cela est bien sérieux mais comme moi tu sais bien qu'il y a des moments où l'on rumine des pensées plus ou moins graves. Mais n'aie crainte je reste un homme et je saurai garder malgré tout un bon moral. En attendant fais de bien grosses caresses à tout ton petit monde à qui je pense bien souvent. As-tu des nouvelles de Maurice et Lucien est-il démobilisé ? Au revoir petite Yvonne, ton bien méchant mari t'embrasse mille fois bien tendrement.

Georges

J'ai reçu une lettre de Paulet mais je ne me la retrouve pas pour te l'envoyer. Encore une bise.

12 janvier 1945, 17 h

Mon cher petit chéri. Aujourd'hui j'ai été terriblement gâté en correspondances : une de Mme Bénais du 4 janvier, une de Lucien du 5, une de Paulette du 2 et deux de ma méchante petite femme, du 1er et du 4. Je dis méchante parce qu'après quinze ans et demi que « tu me fréquentes » tu ne connais pas encore la date de mon anniversaire. Te rappelles-tu au moins de ma figure et de mes noms, je vais donc te préciser tout cela : je suis grand, beau, jeune, frisé et blond. Je m'appelle Georges (pour les dames), André (pour la famille) et Eugène (pour mes ennemis), et je suis né le 23 février 1906 et non pas le 27. Pourquoi pas le 30 février ? Voilà donc une question mise au point... mais je t'aime bien encore un tout petit peu quand même.

J'ai en ce moment un petit moment de liberté et comme je serai certainement sur la route entre 8 et 10 h ce soir, j'en profite pour venir giber un peu avec toi. Nous avons toujours de la neige, temps gris et dehors aujourd'hui, le thermomètre n'est pas monté à plus de moins dix. Te rends-tu compte ? Par ailleurs, le pays dans lequel on se trouve n'est guère beau, les villages en partie détruits et les tas de fumier dans les rues de plus en plus nombreux. On reparle en ce moment de permissions pour l'Afrique du Nord et je sais que j'en ferai partie. Voilà donc un point de gagné et un jour tu auras le plaisir de m'entendre téléphoner de Casa si je viens par le bateau et le train, ou de Marrakech si je viens par avion. Sera-ce ce mois-ci ou le mois prochain, je n'en sais rien, mais bientôt sans aucun doute et je ne puis m'empêcher de t'en reparler tellement cela me ferait plaisir.

J'ai bien ri lorsque tu me dis que monsieur Jean-François t'a souhaité la bonne année à sa manière. Il n'est vraiment pas bête ce fils et s'il ne te réveille à minuit que le 31 décembre, il n'y a vraiment pas de mal. Par contre malgré ses 7 kg et quelques, il faudra surveiller la nourriture donnée par la maman car il n'a pas beaucoup grossi ces derniers temps !! Fais-lui vite une bien grosse bise pour son papa sur son triple menton et sur sa menotte.

Merci beaucoup à ma grande Paulette de ses gentilles lettres qui me font toujours un grand plaisir, comme celles de Lulu. Je suis terriblement ennuyé que la poupée de Jacquie ne soit pas arrivée. As-tu reçu les paquets que je t'ai envoyés d'Alsace ? Moi j'aurais bien voulu goûter un peu les rillettes que Jacquie aime bien, comme son papa. Oui la photo « dans les Vosges » est le coin où j'ai mangé avec le Commandant Faure, le patelin s'appelle « Le Hohwald ». Il commande un régiment de parachutistes, des types bien gonflés, mais il n'est plus avec nous, ayant rejoint la 1^o armée.

N'aie pas peur petit poulet, comme un bon militaire j'exécute bien scrupuleusement les ordres que me donne ma femme (qui est au moins colonel pour moi), c'est-à-dire que j'ai écrit aux Lévesque. J'ai reçu aussi ton colis de chaussettes, mais je te l'ai déjà dit dans une lettre que tu n'as pas dû encore recevoir : merci encore. Ne te fais pas trop de souci pour moi, je suis très prudent en tout et je me porte bien en ce moment malgré le froid aux pieds, aux mains, au nez et aux oreilles. J'espère revoir un jour prochain le copain Tim puisque nous sommes à nouveau dans la même armée. Lui est dans la région d'Haguenau et moi plus à l'ouest.

Guy est à côté de moi, il vient de commencer une lettre mais me déclare qu'il a la flemme et m'admire de t'écrire si souvent (bien fait !). Il me dit de bien vous embrasser tous et meurt d'envie de venir avec moi en permission au Maroc mais cela est impossible bien

sûr. Je suis ennuyé qu'Yves ne soit pas venu vous voir le 1er janvier car tu as été bien seule ce jour de fête. Quel est le résultat de son conseil de réforme ? Moi je ne sais jamais quel jour on est et les dimanches sont tout pareils aux autres jours, c'est assez compréhensible. Heureusement qu'en ce moment je dors dans un lit alors qu'il y en a beaucoup dehors par un temps pareil. Cela ferait du bien à ton directeur par intérim et il perdrait vite l'habitude du grand cache-nez à Safi. Comment va son otite ? ?

Je m'en vais au 3e bureau de la division et je m'arrête en t'embrassant mille fois bien bien affectueusement. Une grosse caresse à mon gâté le petit Jacquou, à mon fils et aux grandes sœurs. Bonjour aux Ruelle, etc.

Georges

le 15 janvier 1945

Mon cher petit chéri, il est cinq heures après-midi et en attendant notre réunion quotidienne chez le grand patron, pour les événements de la journée, je viens bavarder un peu avec toi. Je n'ai pas eu de tes nouvelles ni hier ni aujourd'hui mais je pense bien être gâté demain à moins que Guy, qui vient de partir voir à mon ancienne unité s'il y a du courrier, me rapporte une lettre de Safi, qui serait comme toutes, la bienvenue. Voici tout de suite mon nouveau numéro de secteur postal : 84401 le reste ne change pas. C'est d'ailleurs à peu près le même, un zéro au lieu d'un quatre : je redescends.

Avant-hier après-midi je suis parti à la recherche du copain Clifford. J'ai trouvé son bureau à vingt kilomètres d'ici au sud mais lui n'y était pas. Je lui ai donc laissé un mot et hier dimanche il n'a pas manqué de passer par ici mais je venais de partir en mission. Il m'a donc laissé le petit mot que je te joins. Aujourd'hui Guy et moi à onze heures et demi, on est partis à sa recherche et on l'a enfin trouvé à midi. Nous avons mangé avec lui et ses camarades officiers, dont son colonel. On est allé ensuite dans sa chambre où il m'a fait lire la lettre de Paulette du 16 décembre, reçue seulement ces derniers jours, celle où vous avez tous mis un mot. Il nous a donné quelques cigarettes et bonbons et à moi une superbe canadienne comme le raspet (*) que j'ai laissé à Safi. Demain soir il vient souper chez moi avec un de ses camarades capitaine médecin et nous ferons un bridge après le dîner.

Les gens chez qui nous sommes, pas tellement sympathiques d'ailleurs, ont tué aujourd'hui un gros cochon de 180 kg et on tâchera d'en profiter et de leur faire faire la cuisine demain soir. Si je ne suis pas dérangé dans la soirée cela nous fera un agréable moment à passer. Il est toujours le même chic type et il était tout heureux quand je lui ai dit qu'on faisait des économies pour aller le voir en Amérique après la guerre. Voilà donc le grand événement du moment pour ton capitaine. En ce moment, notre secteur est assez calme mais il ne faut guère se fier aux apparences. Il fait très froid mais beau et je commence à m'y habituer. Par exemple, je voudrais bien pouvoir prendre un bain et me faire couper les cheveux, choses que je n'ai pas faites depuis bien longtemps.

J'ai reçu aujourd'hui un mot de Jeanne que je t'envoie avec celui de Paulet, retrouvé. Depuis quelque temps j'ai pris pas mal de photos mais je ne puis les faire développer en ce moment : il faudra donc attendre pour te les envoyer que je sois dans ou près d'une grande ville. As-tu reçu mes paquets envoyés d'Alsace et la fameuse poupée de Jackie ? Comment vont les dents de mon Jean François, est-ce qu'elles se décident à pousser ?

Toujours pas de nouvelles des permissions pour l'Afrique du Nord mais dès que j'aurai l'occasion j'en parlerai au général car cela fait trop de temps que je ne vous ai vus et aussi j'ai hâte de connaître et d'embrasser moi aussi mon petit bonhomme. J'y pense souvent en ce moment et cela m'empêche souvent de dormir le soir. Voilà ce que c'est de trop penser à vous tous. Qu'est-ce que je vais avoir comme histoires à vous raconter ! Mais il faudra que je remonte loin car il y a de longs mois qu'on ne s'est pas vus et il y a eu depuis tant d'eau sous le pont. J'espère d'ailleurs que depuis le mois de mars tu as repris ta ligne... je dis des bêtises mais je t'aime toujours beaucoup petite Yvonne chérie. Au revoir, je vais au boulot et ma lettre partira demain matin. Mille grosses bises aux quatre « mômes » et pour toi une grosse caresse de ton méchant mari qui ne t'aime plus.

Georges

(*) Blouson court : Le tout vêtu d'une casaque de peau de mouton, une sorte de rase-pet fort minable (Arnoux, Zulma, 1960, p. 96)

18 janvier 1945 à 19 h

Petit poulet. Quand mes lettres ne sont pas longues, comme celle-ci, cela veut dire deux choses : que j'ai beaucoup d'occupation, qu'il y a du vent dans l'air. C'est le cas ce soir car nous changeons de domicile pour revenir en plein vers l'endroit où j'ai vu Clifford à Noël. Je ne puis t'en dire plus mais tu comprendras.

En ce moment on ne s'amuse pas et à cause de cela je viens de manquer encore un départ en permission pour le Maroc. Mon grand chef a décidé en effet qu'il avait trop besoin de moi en ce moment pour me laisser partir. Cela m'honore peut-être mais j'ai tout de même grand hâte de vous revoir tous. J'ai tout de même obtenu la certitude que je partirai le 2 ou le 3 février prochain et cela me fait un grand plaisir car c'est sûr maintenant, les permissions pour l'Afrique du Nord étant établies à un rythme régulier. Je crois bien donc qu'on souhaitera ensemble mon anniversaire.

J'ai pas de nouvelles de toi depuis plusieurs jours mais j'espère que tu ne m'oublies pas et que je recevrai bientôt deux ou trois lettres à la fois. Ne m'en veux pas de t'écrire si peu longuement : tu comprendras lorsque je te raconterai de vive voix ma vie actuelle. Une grosse caresse à mes grandes filles et à mon petit Jean-François et pour toi bien affectueusement.

Georges

Hier soir, Clifford est venu faire un bridge chez moi. Aujourd'hui il est en mission à Dijon et je ne le verrai pas de quelques jours.

Dimanche 21 janvier 1945, 15 h

Mon cher petit chéri, c'est dimanche paraît-il aujourd'hui. Pour nous aucun changement sur les autres jours et en ce moment surtout on ne joue guère. J'ai retrouvé et les paysages déjà connus et les personnes comme le Commandant Faure avec qui nous allons encore travailler ensemble dans des conditions d'ailleurs plus difficiles qu'avant.

En ce moment, trente à quarante centimètres de neige recouvrent tout et on a déjà quelque peine à circuler en jeep. Je suis logé dans une ville assez importante au pied des Vosges dans la plaine (O...i) et j'ai la chance d'être tombé dans une maison très confortable où mon premier souci a été de prendre un bon bain. Il y a le chauffage central et mon thermomètre ne descend pas au-dessous de 15° dans ma chambre où il fait très bon. Cette chambre est à un deuxième étage sous le toit, avec un bon lit, un divan et trois grandes fenêtres avec vue magnifique : ce serait superbe si j'étais en vacances. Les propriétaires sont des gens sympathiques mais je ne les vois pour ainsi dire pas. Donc j'ai un bon lit et une chambre chaude et cela est déjà là un gros point.

Mon emploi du temps reste le même : vadrouiller en jeep entre ici et un colonel où je porte la bonne ou la mauvaise nouvelle selon les circonstances. Pour l'instant nous ne sommes pas encore engagés mais au train où vont les choses, je crois que cela ne tardera pas, ce qui ne m'empêche pas bien entendu de penser à mon prochain départ en permission (Inch' Allah le 2 ou le 3 février).

Aujourd'hui à midi j'ai bu une bonne bouteille de vin blanc du Rhin avec ton copain Pierre Bourdan(*) de la BBC qui est correspondant de guerre ici : c'est un homme petit, plus jeune que moi, et dont la voix ne ressemble en rien à celle qu'on avait l'habitude d'entendre à la radio. Il est simple et naturel. Tu vois que je suis entouré de grands hommes mais je préférerais bien être plus près de toi. Voilà un bon moment que je n'ai pas de nouvelles de toi et si je n'en ai pas demain, je commencerai à être inquiet. Que fais-tu aujourd'hui dimanche, alors qu'ici la neige continue à tomber ? As-tu maintenant des nouvelles de ta maman ? Moi j'ai reçu une lettre d'Élise et un paquet de pâtes de fruits envoyé par mon père.

Pas revu Clifford depuis notre partie de bridge de mardi. Guy est toujours avec moi et a trouvé une petite chambre chez un professeur du patelin. Henri est resté à la CCR car je ne pouvais pas emmener deux soldats avec moi mais je le vois de temps à autre. Et mon petit bonhomme qu'est-ce qu'il raconte ? A-t-il percé ses premières dents ? Il me tarde enfin de le connaître ce petit monsieur qui a l'air bien gâté par sa maman et ses grandes sœurs. Je pense que toutes les trois travaillent bien à l'école et qu'elles sont toujours gentilles avec toi. Fais-leur à tous une bien grosse bise pour leur papa.

Je m'arrête et je vais m'équiper pour sortir à 12 km d'ici et revenir avant la nuit. Au revoir petit chéri, vite de tes nouvelles comme toujours car je commence à être terriblement impatient. Je t'embrasse bien tendrement.

Georges

P.S. Mme de Johannis a-t-elle reçu le paquet que je lui ai envoyé de la part de sa soeur ?

(*) Pierre Bourdan sera lié à Georges d'une manière singulière. Ministre de la « Culture » en 47, il meurt noyé lors d'une sortie en voilier devant... le Cap Nègre !

Mercredi 24 janvier 1945

Mon cher petit chéri, j'ai reçu enfin une lettre de toi ce matin, celle N°42 du 11 janvier. Il me manque encore toutes celles du début du mois mais cela m'a fait plaisir d'avoir de tes nouvelles. J'espère par contre que mes lettres te sont quand même parvenues car je t'écris toujours aussi régulièrement, quoique en ce moment mon temps est très pris par le boulot assez dur que nous avons en ce moment, quoique les communiqués ne disent pour ainsi dire rien de nous.

Pour ma permission je compte toujours partir au début de février mais cela ne sera sûr que lorsque j'aurai mon papier en poche et ma valise à la main. Tout à fait d'accord pour tes projets de baptême. Invite qui tu voudras et fais ce que tu as envie de faire, je te donne à l'avance tout mon accord et je serai trop content d'être près de toi, le reste me fera plaisir si cela t'est agréable à toi. Dis à Jean François de se préparer à recevoir monsieur son père avec un beau sourire.

Merci du certificat de vie collectif des gosses. C'est un papier que me demande l'armée pour continuer à me payer les charges de famille. Merci pour l'offre des chaussettes, j'en ai assez pour cet hiver et je compte bien l'année prochaine passer les mois froids à Safi avec une paire seulement et non pas trois à la fois comme j'en porte en ce moment. Alors Yves est venu te voir un peu ? Je n'ai pas ta lettre qui m'en parle et je suis en colère après les courriers en ce moment car il m'arrive encore de me mettre en colère.

Je ne puis pas voir Henri en ce moment au sujet de la poussette de sa sœur mais de toute façon je ne crois pas pouvoir m'arrêter dans l'Ardèche car si nous partons en permission, nous voyagerons en camions ou en trains spéciaux qui ne nous permettent pas de nous arrêter en cours de route. Attends quand même pour en acheter une car si j'en trouvais une à Marseille ou ailleurs, je te l'apporterai. Je te joins une lettre du forestier Richard que j'ai reçue et un mot de Collet qui prouve que sa blessure était sérieuse.

En ce moment notre vie est un peu pénible car la guerre est dure par ici et nous rentrons souvent éreintés de nos courses en jeep sur des mauvaises routes avec 40 à 50 cm de neige. J'ai vu ce matin des journaux qui m'ont appris que le Tabor de Videau était parti ou allait partir pour le Maroc. J'ai dîné avant-hier soir à la popote du Commandant Faure, toujours aussi aimable et sympa. Il est maintenant trois heures après-midi, Guy écrit à côté de moi dans ma chambre et nous nous préparons à repartir à 30 km au sud pour revenir avant la nuit. Une grosse caresse à mes trois grandes filles et à Jean François et pour toi bien affectueusement de ton méchant capitaine qui t'aime bien.

Georges

Le Lieutenant Lamy vient d'être nommé capitaine, mais je ne le vois pour ainsi dire plus. Ne m'en veux pas de cette lettre rapide : je voulais t'écrire hier mais nous sommes rentrés à onze heures du soir et je crois bien qu'il va en être de même ce soir. La jeep ne vaut pas une bonne conduite intérieure tu sais.

Jeudi 25 — 19 h

Mon cher petit chéri. J'avais bien raison de te dire hier que notre temps était très pris en ce moment. La nuit dernière malgré la neige je suis rentré à minuit et ce soir il en sera certainement de même. De plus demain matin à 7 h on change de village pour l'avant et de quelques jours je ne pourrai t'envoyer que des mots bien courts.

J'espère cependant que cela ne m'empêchera pas de partir en perm au début de février mais pour l'instant je ne peux jurer de rien car nous ne nous amusons guère. Je vais bien et notre moral à tous est bon donc ne sois pas en souci. Je m'arrête déjà car je suis très pressé ce soir mais je t'enverrai presque chaque jour un mot si court soit-il.

Une grosse caresse à tous.

Georges

Samedi 27 janvier 1945, 18 h

Mon cher petit chéri, la fin du mois approche et je ne sais pas encore si oui ou non je partirai au début de février pour le Maroc. J'y compte toujours un peu mais en attendant notre guerre continue et je crains que les opérations actuelles soient encore un empêchement à mon départ. Enfin je serai fixé bientôt et je t'écirai vite pour te prévenir. Je n'ai que bien peu de temps à moi en ce moment mais je pense beaucoup à cette permission, trop peut-être, car si je ne l'avais pas bientôt j'en ferai presque une maladie.

En attendant nous continuons à rouler, à tel point qu'avec Guy à midi on disait qu'on en avait bien soupé de la jeep, à se geler aussi car la neige tombe encore et atteint bien une moyenne de 50 cm, et à voir de belles et aussi de bien tristes choses comme c'est toujours en pareil cas. Un soir nous couchons dans un village, un autre soir ailleurs, et nous mangeons de même au hasard de nos missions qui, fatigantes, font que nous roupillons comme des bienheureux partout où l'on se trouve. J'ai tout de même conservé ma chambre à notre patelin principal où de temps à autre nous y revenons, comme c'est le cas ce soir. C'est encore là que je suis le mieux, chez des gens très sympas avec une chambre bien chaude et bien gentille. Ce soir je ne vais pas rouler de nuit et j'en profiterai pour me coucher de bonne heure et prendre une bonne provision de repos.

Pendant que je te fais cette lettre, Guy est allé voir si j'avais des lettres, il revient à l'instant et ne me rapporte rien : depuis le début janvier, je n'ai que celle de toi du 11 et je commence à être bien ennuyé. Je sais que nos courriers marchent mal en ce moment, je suis sûr que tu m'écris souvent mais cela me contrarie quand même.

J'espère que vous allez tous les cinq très bien, que mon petit Jean-François continue à être gracieux au possible et qu'il est toujours bien gâté par sa maman, que Paulette, Lulu et Jacquie toujours bien sages, travaillent bien en classe et que leur petite maman n'oublie pas trop son vilain mari qui lui en a marre de faire la guerre, surtout avec ce temps, et qui considère une fois de plus que rien ne vaut une petite vie bien calme même avec un petit chameau de femme qui ne veut pas vous changer d'assiette, qui veut se coucher tard etc. etc... Et voilà.

Au revoir petit chéri, je vais manger ce soir avec le capitaine Lebec, mon meilleur ami, qui commande ici une compagnie administrative, et après je me coucherai de bonne heure, en pensant peut-être un petit peu (?) au petit poulet que j'ai hâte de revoir. Grosses caresses aux filles et à Jean-François et à toi aussi quand même, à bientôt petite chérie.

Georges

As-tu reçu mandat de 3000 francs et mes paquets et la poupée ?

Dimanche 28 janvier, 21 h

Mon cher petit chéri, un petit mot en vitesse ce soir, je me rattrape par le nombre de lettres puisque je ne peux pas t'écrire longuement en ce moment. Il paraît que c'est encore dimanche aujourd'hui : qu'avez-vous fait tous les cinq et quel temps fait-il à Safi ? Pour moi toujours la même chose, le soir je suis dans un pays calme d'où l'on entend seulement le bruit du canon, mais dans la journée, et quelquefois la nuit, c'est autre chose.

Ce matin nous étions au front même au moment d'un bombardement d'artillerie et la jeep a tout de même réussi à passer entre deux volées d'obus. À midi j'ai déjeuné là-bas dans une maison aux trois quarts démolie avec plusieurs personnes dont un commandant et un colonel dont je viens d'apprendre ce soir avec stupéfaction qu'ils avaient été tués l'un et l'autre à 13 h 30, sitôt après notre départ. Et cela c'est la guerre et nous n'y pouvons rien. Si tous ceux de l'arrière pouvaient voir et endurer ce que les soldats endurent au front, cela ne leur ferait pas toujours du mal, n'es-tu pas de mon avis ?

Ces deux officiers, dont je ne puis te dire le nom, apprenant que je partirai bientôt au Maroc m'avaient chargé de les voir avant de partir pour que je passe donner des nouvelles à leur famille qui habite le Maroc, Rabat... Je suis rentré assez tard ce soir et demain matin départ de bonne heure encore. Et la neige continue à tomber ! Je ne serai fixé pour ma permission qu'au cours de cette semaine je pense, rien de nouveau pour l'instant.

Toujours pas de nouvelles de toi et je traîne lamentablement l'unique lettre de toi du 11, la seule reçue de janvier. J'espère toujours en avoir un paquet l'un de ces jours car si tu étais fatiguée, Lulu ou Paulette m'auraient bien envoyé un petit mot. Je ne suis donc pas trop ennuyé à votre sujet, moi cela me donne tout de même un peu le cafard.

Guy a reçu un saucisson de sa maman et un gâteau que nous mangerons demain tous les deux. Sa mère lui écrit qu'elle nous tricote des chaussettes pour l'un et pour l'autre et elle m'a envoyé le mot que je te joins. Si tu veux leur écrire leur adresse est M. Mme Nicole Durif, 3 rue Régale, Nîmes.

Et voilà mes nouvelles de ce jour. Bonsoir petit chéri et bonsoir aussi à mes grandes filles, à Jacquou et à mon fils. Une grosse caresse à tous. Je parie que je dormirai avant vous ce soir, encore une bise. As-tu reçu enfin une lettre de Privas ? Henri reçoit des nouvelles de sa sœur où elle lui dit qu'ils vont tous bien.

Georges

mardi 30

Mon cher chéri

J'ai ma perm : seize jours à passer avec toi. Vendredi 2 je pars d'ici pour Paris où je resterai 2 ou 3 jours avant de prendre l'avion pour Marrakech je crois. Donc à bientôt et certainement avant le 10. Je suis trop énervé et trop pressé pour écrire. Je suis content de partir en avion : j'arriverai plus tôt auprès de toi.

À bientôt. Caresses à tous et surtout une grosse bise à toi

Georges



Dans la neige

[en marge : Pas de numéro, dernière lettre avant départ.]

VI — Loin de la guerre

De retour de permission Au repos à Châteauroux (mars-avril 1945)

Ces lettres sont écrites lors du retour de permission de Georges depuis le Maroc vers sa division stationnée en France au printemps 1945, alors que l'unité traverse une phase de repos et de réorganisation après les combats d'hiver. Il y raconte les difficultés du ralliement, la vie de garnison, les démarches administratives et l'attente d'un nouveau départ vers le front, mêlant constamment observations pratiques et préoccupations familiales.

Cette permission marque un tournant dans son état d'esprit. Georges y laisse apparaître une fatigue morale liée à la séparation familiale. La situation de sa femme, seule avec quatre enfants, occupe désormais une place centrale dans ses préoccupations et nourrit son souhait impératif de rapprochement.

Mardi 6 mars 18 h

Mon cher petit chéri. De chez Lucien je t'envoie ce mot. Depuis hier midi je cours de bureau en bureau pour avoir un moyen de départ. C'est difficile mais je viens d'avoir enfin satisfaction : je pars demain en avion sur un « marauder » pour Lyon où j'arriverai vers cinq heures après-midi. Je te télégraphierai dès mon arrivée. J'espère que mon voyage se passera bien et surtout sans incident. Je suis un peu dépaysé de me retrouver en route, de t'avoir laissée ainsi que les petites et mon petit bout d'homme après ces quelques jours si agréables que je viens de passer chez moi. J'ai même le cafard de te laisser à nouveau, non pas pour moi seul mais pour toi mon petit chéri qui a tant d'occupation et de soucis avec tout ton petit monde. Sois toujours bien courageuse et bien patiente, soigne-toi bien aussi et n'aie pas de souci pour ton méchant mari. Je ferai attention à tout et peut-être je reviendrai bientôt pour toujours car j'en ai marre d'être séparé de toi. Écris-moi comme avant, tu me feras bien plaisir, fais-moi toujours confiance pour tout car je t'aime beaucoup et tu le mérites bien.

Si tu en as envie, sors un peu, va à Marrakech, à Khouribga ou à Casa, d'avance, je te donne toutes les autorisations nécessaires. Je veux que tu te portes bien et que tu n'aies plus le cafard. Comment va mon petit Jean-François ? J'espère qu'il va tout de même

mieux qu'hier et je compte avoir une lettre de toi en arrivant. Je voulais te téléphoner aujourd'hui et n'ayant pu le faire pendant les heures de classe je ne veux pas te faire courir de chez toi chez madame de Johannis. Tant pis, je partirai sans t'avoir parlé une fois de plus, mais à quoi bon avoir à nouveau la peine de se dire au revoir ? ?

Ici, Lucien et Elvire me reçoivent bien mais je ne me sens pas chez moi car la vie de mon frère ne m'intéresse pas tu le sais bien. J'ai même hâte de partir d'ici et je crois qu'il vaut mieux que tu n'envoies jamais les filles seules ici. Lucien est sur le point d'acheter une villa à Beauséjour pour y habiter, quand ce sera fait il vaudra mieux que tu viennes avec elles ici. Je compte que Paulette, Lulu et Jacquie seront toujours bien gentilles avec leur maman, qu'elles t'aideront bien, ne se disputeront pas et travailleront bien en classe.

Je voudrais te dire beaucoup de choses dans cette lettre mais je suis un peu comme quand je suis arrivé et le bruit de la maison de Lucien n'est pas pour m'aider à être tranquille un moment avec toi. Je reviendrai vite, va petit poulet.

Au revoir encore en attendant mon prochain mot de France. Je vous embrasse tous mille fois bien affectueusement comme je vous aime et je penserai toujours bien à vous.

Encore une grosse caresse pour toi petit poulet et une pour mon petit Jean-François toujours si mignon.

Casa, mercredi 7 à 16 h.

Mon cher brave petit poulet. Deux fois déjà que tu m'as écrit, comme tu es gentille ! Je te demande pardon de t'avoir téléphoné aujourd'hui, mais restant ici un jour de plus j'avais hâte d'avoir des nouvelles de Jean-François et aussi de te dire ce que je devenais. Donc ce matin je suis allé au terrain d'aviation avec mes bagages prêt à partir... et j'en revenais deux heures après ce qui a bien fait rigoler Elvire. L'avion était trop chargé et certains passagers dont moi avons été obligés d'abandonner notre idée, ce que je préfère somme toute car c'est un avion bombardier peu agréable. J'ai donc à nouveau fait des démarches ici et je pars tout simplement avec le train demain matin à 7 h. J'y ai une place réservée et je serai à Oran vendredi après-midi à 4 h. Un bateau étant signalé pour la fin de cette semaine, j'espère ne pas y faire long feu. Malheureusement tout cela me met un peu en retard car je n'arriverai pas avant le 15, peut-être après, alors que je suis parti depuis le 2 février. Tant pis, j'ai passé ma permission chez moi et c'est là au fond l'essentiel. Dire qu'en ce moment j'aurais dû être tout près de Lyon !

Je suis content que tu m'aies dit que Jean-François allait mieux, mais ses dents ont-elles commencé à sortir ? Soigne bien ta gorge et celle de Lulu et dis-moi bien vite que vous êtes tous en bonne santé. Je n'ai pas pu toucher mon argent français qui est à Rabat car pas moyen de me rendre là-bas à cause de la rareté des trains. J'ai écrit pour qu'on me l'envoie en France mais tu avoueras que tout cela est bien mal fait.

Maintenant je vais aller à la gare pour porter une valise afin que demain matin je n'aie pas besoin de la transbahuter. Je mettrai ton petit mot à la poste et j'achèterai quelques journaux pour lire dans le train car le voyage est long. Et puis demain au revoir au Maroc. N'oublie pas nos conventions lorsque les dates seront soulignées. J'ai essayé de téléphoner à Maurice mais il paraît que son téléphone est en dérangement. J'ai vu le Capitaine Pomeret (124 avenue Gal Moinier, téléphone A 01.29), qui n'a guère envie de retourner là-haut et cela se comprend. Pas vu d'autres connaissances. Au revoir petit chéri. Je t'écrirai d'Oran mais ne t'impatiente pas car il y a très peu de trains et il faudra plus longtemps pour que le courrier t'arrive. Une grosse caresse à Jean-François et à mes trois grandes filles, et pour toi bien grosses bises de ton mari qui t'aime beaucoup et pense bien à son petit poulet.

Georges

Oran samedi 10, à 16 h.

Mon cher petit chéri. Je suis à Oran depuis hier soir 19 h et je t'écris de ma chambre d'hôtel de cette ville que je n'aime pas. Je suis parti de Casa jeudi matin au train de 7 h 25 du matin pour arriver ici vendredi soir à 7 h. Voyage peu agréable avec un train bondé de monde, s'arrêtant et se retardant à toutes les gares. On m'a logé ici heureusement dans un bel hôtel en plein centre de la ville où je peux au moins me reposer. Ce matin je me suis occupé de mon départ car l'essentiel est de traverser la mer. En principe je pars lundi soir à 16 h par bateau et cela ne me fera que peu de temps à passer ici. Je vais essayer cependant ce soir et demain de voir si un avion ou un hydravion ne partirait pas (avec moi) avant mardi et je te le dirai en t'écrivant demain soir. De toute façon, mon départ est assuré pour après-demain et je ne me repens pas d'être venu jusqu'ici car voilà bientôt une semaine que je t'ai quittée et je suis toujours en Afrique du Nord.

Hier j'ai rencontré à mon arrivée un sous-lieutenant de ma division qui m'a appris que celle-ci était au repos à Châteauroux. Tu vois donc que pendant un certain temps je ne risquerai rien et que je pourrai t'écrire à mon aise. Il n'empêche que je suis de plus en plus décidé à demander mon affectation au Maroc et si je réussis, ce qui n'est pas sûr, cela me ferait un immense plaisir de me rapprocher de vous tous. J'ai vu ici aussi le Capitaine Descottes de l'électricité de Safi qui m'a invité à déjeuner à sa popote aujourd'hui et qui a été très chic avec moi. Il m'a dit qu'il pensait aller à Safi dans une dizaine de jours et qu'il irait te dire bonjour de ma part. Lui aussi en a marre et a hâte de revenir à la vie civile : comme je le comprends ! Enfin si tout va bien, je serai en France mercredi prochain et je crois que, en comparaison d'autres militaires, je n'aurai pas trop perdu mon temps.

J'ai appris aussi que notre division se transformait actuellement en corps d'armée et je me demande si je conserverai toujours le même emploi. Je te le dirai dès que je serai fixé. Ici bien entendu je m'ennuie et après t'avoir écrit, j'irai au port voir ce qui s'y passe pour essayer d'avancer mon départ. Comment va mon petit Jean-François ? et Lulu et toi même ? J'ai hâte tout de même d'avoir de vos nouvelles et je me réjouis d'avance à la pensée de trouver tout un tas de lettres de toi à mon arrivée. Crois bien que je n'ai qu'une

seule hâte : celle de vous retrouver vite et de vivre enfin et pour toujours à côté de toi et de mes grandes filles et de mon petit Jean-François que j'ai trouvé si mignon. Au revoir petit poulet, demain je t'enverrai encore un mot. Une grosse caresse à Paulette, Lulu, Jackie et « au petit » de leur papa et pour toi les meilleures de ton méchant mari qui t'aime bien beaucoup.

Ce soir j'ai invité M. Descottes à manger avec moi au Cercle des officiers. Encore une bise

Georges

Oran, dimanche 11 mars

Mon petit poulet. Hier, après t'avoir écrit, j'ai couru encore un peu de partout pour essayer de hâter mon départ, car ayant quitté Safi je préfère arriver le plus tôt possible. J'ai vu l'aviation française, les Américains et la marine, rien à faire : je pars en principe demain soir par un gros bateau anglais et je serai en France sans doute mercredi soir. C'est encore demain matin qu'il me faut attendre pour être fixé définitivement. En attendant, je trouve que tout cela est bien mal fait et que j'aurais bien pu passer huit jours de plus avec toi, mais comme dit le copain Clifford, c'est la guerre et on n'y peut rien. Oran est toujours une ville pour moi déplaisante au possible et j'espère bien que mon départ de demain est assuré. J'espère bien aussi que la prochaine fois que j'y repasserai, ce sera pour aller te rejoindre et ne plus te quitter. Vois-tu cette impatience que j'ai, ce n'est au fond pas pour moi mais pour toi qui as tant de soucis toute seule avec tes quatre gosses. Je t'admire et je t'aime mon petit chéri, du courage et de la patience dont tu fais preuve en mon absence. Et je comprends si bien tout cela que je t'aime encore davantage que lorsque je t'ai quittée et que je suis bien décidé à te gâter au maximum lorsque je reviendrai pour toujours, car je sais qu'au moins toi, tu auras bien gagné cela.

Continue ainsi petit poulet et occupe-toi toujours bien de ta maison comme tu l'as fait jusqu'à présent. Je ne suis pas un Videau, moi, et je t'aime trop pour ne pas m'en rendre compte et pour l'oublier. Au fond tout cela est bien sérieux et je préfère parler un peu de moi maintenant. Hier soir je n'ai pas rencontré le type de l'électricité de Safi et j'ai mangé seul au cercle militaire : soupe, artichaut, daube, orange (prix 28F), puis je me suis couché gentiment vers 9 h ½ en pensant un peu à vous tous. Ce matin je suis allé en auto militaire à la Sénia où devait passer un avion militaire se dirigeant sur Lyon. Deux heures d'attente au soleil et ... l'avion n'avait plus de place. Il a donc fallu que je redemande une chambre à l'hôtel et c'est fini, je ne fais plus rien d'autre que d'attendre le bateau qui en principe s'en va demain. Tant pis pour la date de mon arrivée à la 2e D.B., après tout ce n'est pas ma faute et je n'y peux rien. Et puis cela me rapproche d'autant de la fin de la guerre et des beaux jours du printemps.

Que faites-vous aujourd'hui dimanche et comment va mon petit bonhomme de Jean-François ? Est-ce qu'après ses « me » « ve » « fe » « pe » il dit enfin papa et maman ? Et ses quenottes ? As-tu reçu les photos envoyées de Casa ? Je ne les ai pas payées à

Elvire qui n'en connaissait pas le prix : tu lui en demanderas le prix un jour où tu lui écriras. Après-midi j'irai sans doute me promener à pied au bord de la mer car ici au moins il y a cela de beau, à moins que ma flemme me conduise sur mon lit pour faire la sieste. Fais envoyer une petite lettre par Paulette et Lulu au papa pour lui souhaiter sa fête le 19 mars. As-tu reçu ta délégation de solde ? Dès mon arrivée je la ferai augmenter et je te rembourserai mes dettes, c'est promis. Au revoir petit poulet chéri. Une grosse caresse à ces trois demoiselles qui je l'espère sont toujours bien gentilles avec leur maman et travaillent bien à l'école, deux à mon petit poussy et un plein panier à toi mon petit chéri. Bien affectueusement à toi,

Ton Georges

Avez-vous fini le jambon ???
Je t'écrirai encore demain matin

Oran, lundi 12 mars, à 15 h.

Mon cher petit chéri. Je vais quitter dans quelques instants ma chambre d'hôtel pour le pays des asperges mauvaises, car c'est à 17 h qu'on doit être au port, prêts à embarquer sur un bateau hollandais à destination de Marseille. Durée de la traversée : 35 à 48 heures. Je n'aurai donc pas attendu trop longtemps dans cette ville infâme et au fond j'ai bien fait de venir ici car je serais peut-être encore en train de moisir à Casa pour attendre un problème d'avion qui me laisserait d'ailleurs probablement à Alger où je devrais recommencer mes démarches. Maintenant je suis embrigadé dans un groupe d'officiers dans mon cas, dont deux autres de la D.B. et je n'ai plus qu'à me laisser conduire. Peut-être, et si je le peux, j'irai dire un bonjour rapide à Privas au passage, mais rien de sûr encore car cela dépendra avant tout des possibilités de transports. Sur notre bateau partent des goums destinés à remplacer ceux où est Videau.

Le retour de celui-ci au Maroc ne saurait donc tarder mais il y en a bien pour au moins un mois encore car ceux-ci ont attendu plus de trois semaines ici. Le commandant de ceux avec qui je voyage est de Marrakech. Il s'appelle Commandant Deneff et connaît très bien tous les potins de Safi. Gros pilier militaire du F.L.N. etc., etc., il est au mieux avec les Espinasse, Collomb, etc... J'ai parlé un peu avec lui des potins de Safi, sans toutefois lui parler de moi, car je méprise trop ceux qui ont le culot de me considérer comme pas assez français. Ce Commandant est en tout cas un type très aimable et on a sympathisé tout de suite. Il m'a dit que sa femme avait l'habitude d'aller l'été à Safi à l'hôtel de France et a pris ton adresse pour lui dire d'aller te voir. Je sais que tu te moques pas mal de cela mais tu es bien assez grande pour savoir ce que tu as à faire. Si par hasard Mme Deneff est aussi sympa que son mari, cela te ferait toujours une certaine compagnie car je crois qu'elle fréquente le Club. J'ai vu aussi ici Couderc, le prof du lycée de Marrakech, qui était avec moi à l'IPM. Il part en renfort en France (ce n'est enfin pas trop tôt) mais pas sur le même bateau que moi.

Et voilà mes nouvelles. Il fait beau temps mais pas mal de vent : gare aux asperges. Sur le bateau je t'écrirai un peu et je mettrai ma lettre à la boîte dès mon arrivée. Et toi, continue bien à m'écrire, car songe qu'à mon arrivée, je serai certainement et pour le moins un peu dépaysé : qu'au moins tes lettres que je serai impatient de lire me fassent vivre encore un peu au milieu de vous tous. Et ces rhumes sont-ils guéris ? Sinon emploie-moi vite des moyens radicaux. Jean-François penche-t-il toujours sa tête ou la balance-t-il pour dire non ? Je regarde déjà souvent sa photo et tu peux lui dire qu'il a fait la conquête de son papa. Jacquie est-elle toujours sage et je suis sûr qu'elle apprend toujours aussi bien ses leçons. Quant à Paulette et Lulu, j'espère que leurs témoignages seront toujours assez bien ou bien, et cela me fera plaisir. Fais-leur à tous une grosse bise pour leur papa. Ma prochaine lettre t'arrivera de France et je ne partirai pas ce soir sans un petit serrement de cœur. Inch' Allah que je revienne vite auprès de vous tous que j'aime, et que je te gâte enfin comme tu le mérites. Au revoir petite femme chérie, sois toujours bien courageuse et soigne-toi du mieux possible. Écris-moi souvent et pense toujours que ton Georges t'aime beaucoup et ne t'oubliera pas, encore une bise pour toi seule,

Georges

Je vais porter ce mot à la poste et je descends au port. Au revoir

À bord du X..., le mardi 13 mars, à 10 h.

Bonjour petit chéri. C'est de notre bateau que je t'écris ce matin et je mettrai cette lettre demain à Marseille puisque c'est bien là qu'on se dirige. À 17 h hier après-midi, nous nous sommes embarqués et j'ai eu la surprise de rencontrer sur ce même bateau M. Chomeil qui a été renvoyé d'Alger pour partir par ici : ce n'était pas la peine de partir quelques jours avant moi ! ! Bateau hollandais du genre du *Maréchal Lyautey* ou du *Nicolas Paquet*, faisant route seul sur la mer, ce qui prouve bien que les boches sont loin d'être les maîtres. La cuisine ressemble à celle de nos précédents voyages mais moins copieuse et plus expéditive, les garçons sont des Javanais qui ressemblent aux hindous du *Narkunda*, t'en souviens-tu ? Mais ici pas d'alcool, pas de cigarettes en vente, et pas de ces petits magasins que nous avons d'Oran en Angleterre. Il est vrai que le voyage est court, la mer est calme et cela est déjà quelque chose. J'ai bien dormi cette nuit dans une cabine à quatre couchettes avec deux capitaines et un lieutenant inconnus. Ce matin, réveil à 7 h, toilette et petit déjeuner, porridge, confiture, beurre, harengs et café. Ce n'est pas formidable comme « breakfast », mais suffisant.

Bien entendu notre ceinture de sauvetage ne nous quitte pas et les exercices d'alerte se succèdent assez fréquents. Je t'écris ce matin de notre fumoir (ma chère !), ayant à ma droite le capitaine Dénef dont je t'ai parlé, type très sympa, et à ma gauche son officier adjoint, le capitaine Ettori, officier des AI aussi de la région de Taza dont la femme et les quatre gosses sont à Rabat. Je crois t'avoir dit que sur ce bateau il y avait encore deux officiers de la D.B. que je connais l'un et l'autre et qui viennent de Tunisie en permission aussi de seize jours. L'un et l'autre sont partis d'Alsace le 20 janvier. J'ai donc de l'avance

sur eux et je ne m'en fais plus. D'ailleurs je suis décidé, si cela est possible, à m'arrêter vingt-quatre heures dans l'Ardèche, pour parler un peu de vous tous à tes parents surtout, et y déposer mon café et deux boîtes de sardines que m'a données l'armée à Oran. Je ne suis pas si cela sera possible à cause des ponts coupés sur le Rhône.

Hier après souper, j'ai fait une partie de bridge avec les officiers des goums et j'ai gagné 80 francs. On en fera une autre après-midi et j'espère que je serai encore un as. As-tu reçu mes lettres depuis mon départ ? De Casa, je t'en ai envoyé deux dont une avec les photos, trois d'Oran, et celle-ci est donc la sixième que je numérote du n°6. Je continuerai à les numérotter ainsi. Et toi, à quel numéro en es-tu ? Il me tarde bien de recevoir de tes nouvelles, de savoir comment sont vos rhumes et vos gorges, et les progrès que fait monsieur Jean-François. Vas-tu le peser aujourd'hui ? Je pense que mon gâté, le petit Jacquou apprend toujours bien ses leçons d'histoire, de géographie et de sciences, et je souris en pensant comme elle nous récitait vite et bien les histoires des armées de la maison ou les quatre points cardinaux. Quand je reviendrai elle me les récitera toujours ses leçons et je voudrais bien à elle aussi lui faire un peu la classe comme je l'ai faite à Paulette et à Lulu. Enfin Inch' Allah que je revienne bientôt ! En ce moment nous devons être à mi-chemin et ce bateau gaze bien — maintenant la sirène sonne pour l'exercice d'alerte. À ce soir, petit poulet pour terminer ma lettre. Une bien grosse bise à tous.

16 h 30. Bridge terminé, j'ai gagné 7 francs 50 en jouant avec trois officiers des goums. Je suis pour le moment comme tu le vois lancé dans les Tabors et j'avoue que j'ai autour de moi des officiers d'A.I. agréables à fréquenter. À 4 h on a le thé avec trois biscuits et maintenant j'ai mon petit poulet... au bout de ma plume ! J'ai menti ce matin en disant qu'il n'y avait pas de magasin à bord. J'en ai déniché un à midi, un coiffeur qui vend quelques rares choses car à force de faire des traversées sa boutique a été vite vidée. J'ai cependant réussi à acheter une serviette de toilette pour remplacer celle que tu m'as « volée », une savonnette et un paquet de Lux, le tout pour 50 francs. Bien entendu le Lux n'est pas pour moi et je l'enverrai dès que possible à la maman du petit Poussy. Pas de bonbons hélas, rien d'autre que ce que j'ai acheté ou presque, on verra plus tard car vous savez bien que je penserai à vous chaque fois que je le pourrai. En attendant, notre traversée se poursuit toujours aussi calme. La mer ne bouge pas du tout mais on voit pas mal de nuages vers le nord. Adieu le beau soleil de Safi, heureusement que dans quelques jours ce sera le printemps. Dans un petit moment on va recommencer un exercice d'alerte et demain matin on sera à Marseille, c'est du moins ce que l'on dit à bord. Je ne t'enverrai pas de télégramme à mon arrivée car je sais par expérience qu'ils arrivent souvent après les lettres et je me rattraperai en te faisant un mot le plus souvent possible. Ce soir bridge encore sans doute et voilà l'emploi du temps de ton méchant mari qui s'éloigne d'heure en heure de toi sur ce bateau qui me rappelle un peu nos traversées d'avant 39.

Sur un Libération que j'ai lu sur le bateau, j'ai vu que M. de Johannis était encore en cause pour « ses excès de vitesse » tu te rends compte ? Donne-moi des nouvelles de sa dernière histoire. J'espère bien qu'il ne se laissera pas faire car je me demande bien ce qu'on peut lui reprocher. Si ton petit Jean-François et toi-même vont bien et s'il fait toujours beau, va promener un peu avec lui dans sa nouvelle petite voiture le plus souvent

possible. Cela vous fera du bien à tous les deux et surtout n'aie plus le cafard à cause de moi et garde-moi bien toute ta confiance, je le mériterai toujours. Au revoir petit poulet chéri. Ma prochaine lettre sera écrite en France, mais demain matin je mettrai en vitesse un mot au bas de cette page. Je t'embrasse mille fois bien affectueusement, caresses aux petites et à Jean-François de leur papa.

Georges

Mercredi 14, 8 h. Bonjour tout le monde, non non Jean-François. Comment avez-vous dormi ? Moi j'approche de Marseille qu'on ne tardera pas à voir et où on doit être en fin de matinée. J'ai assez bien dormi cette nuit malgré qu'on nous ait dit hier soir qu'on rentrait dans la zone dangereuse à cause des sous-marins... Hier soir j'ai fait un autre bridge et j'ai gagné encore... 100 francs. Dis donc petit poulet, es-tu bien sage au moins ? Il est vrai qu'on joue à cinq centimes le point sur ce bateau et que, quoique ma femme n'en dise (!) je ne suis pas un mauvais joueur !!

Le ciel est un peu gris ce matin avec un peu de brouillard, ce n'est déjà plus l'Afrique du Nord mais la mer est toujours calme et ce voyage se sera fort bien passé. Pas une seule femme à bord, rien que des militaires français plus un officier américain perdu au milieu de nous tous. Au revoir à tous, passez une bonne journée. Quant à moi je coucherai à Marseille ce soir sans doute. Je vous embrasse mille fois bien affectueusement. Mon écriture est moche mais le bateau vibre un peu... Encore une bise.

Vendredi 16 mars, à 22 h.

Mon cher petit chéri. C'est de ma chambre d'hôtel à Paris que je t'écris. Tu as dû recevoir mon télégramme envoyé dès mon arrivée hier soir et ma lettre écrite sur le bateau. Nous sommes arrivés à Marseille mercredi après-midi après une bonne traversée sans histoire. Marseille est toujours la même ville mais le port a terriblement souffert et c'est lamentable de voir de partout des carcasses de bateaux coulés. Les boches sont forts dans l'art de détruire... À 19 h 30 j'ai pris à Marseille un train pour Paris. Train bondé de monde bien entendu. Passant à Valence aux alentours de minuit, il n'a pas du tout été pour moi question de m'arrêter pour aller à Privas, d'autant plus que les renseignements pris à la gare m'apprenaient que les communications pour Privas ou Vals étaient très difficiles et que cela m'aurait retardé au moins de trois jours.

Après une nuit dans le train, je suis donc arrivé à Paris hier jeudi après-midi à 5 h. Le temps de faire quelques démarches pour avoir une chambre, il faisait déjà nuit quand je suis arrivé au restaurant d'où je suis sorti en ayant encore faim. Je me suis installé dans un petit hôtel près de l'École Militaire et j'ai dormi sans arrêt jusqu'à 9 h ce matin. Aujourd'hui je me suis occupé de mon retour à la division : il me faudra attendre ici jusqu'à demain ou après-demain pour rejoindre Châteauroux. J'ai perdu toute ma matinée et une partie de l'après-midi pour trouver les gens qui s'occupaient du retour des permissionnaires. À midi j'ai mangé chez le lieutenant Ivanski, qui m'a aimablement invité à déjeuner chez lui. Puis je suis allé à « l'Officers' shop » pour essayer d'acheter un autre

pyjama (?) et il faudra que j'y retourne demain car je n'ai pas eu satisfaction. Ce soir j'ai mangé à un cercle d'officiers et je suis maintenant dans une petite chambre pour t'écrire un peu avant de m'endormir.

À Paris la vie est toujours aussi chère. Une poire coûte 100 francs pièce, une pomme 40 francs. Dans les vitrines on voit parfois de belles choses mais à des prix absolument inabordables : chemises de nuit de laine à 7000 francs, combinaisons à 5000 francs, etc. Je ne sais pas si ce sont là des prix courants mais une chose est certaine, c'est que j'ai vu de telles marchandises à ces prix-là en vitrine. Si demain j'ai le temps, j'irai voir la sœur de Mme de Johannis. Je te le dirai dans ma prochaine lettre. Maintenant je vais me coucher et dormir car je suis fatigué d'avoir trotté toute la journée. Une grosse bise à mes grandes filles et à mon beau petit Jean-François. Pour toi un gros baiser de ton petit mari qui ne t'aime plus, même à Paris je m'ennuie sans toi. Il me tarde d'être à lundi pour avoir tes lettres écrites depuis mon départ. Encore une bise.

Georges

Samedi matin 17 mars. Bonjour tout le monde ! Papa vient de se lever et de se raser. Malheureusement Lulu n'est pas là pour lui apporter son café et ... il s'en passe ! Je vais partir ce matin voir l'officier de la 2e DB qui est ici pour lui demander quand il me met en route, selon l'expression militaire. Et puis j'irai essayer de remplacer le pyjama que vous m'avez volé mais je ne sais si les Américains accepteront de m'en vendre un. Après-midi j'irai peut-être à Achères voir Mme Devy et ce soir je vous enverrai une petite lettre pour vous raconter ma journée. Chez Ivanski j'ai trouvé une lettre d'Eugène mon cousin qui, venu récemment à Paris et ayant leur adresse par Guy Durif, a cherché à me voir, croyant que j'étais de retour de permission.

Au revoir petit poulet et tous les mêmes, à ce soir je vous enverrai encore un petit mot. Mille grosses bises à tous.

Georges

Châteauroux, dimanche, 18 mars, à 17 h.

Mon petit chéri. C'est de mon nouveau logis que je t'écris. J'y suis depuis midi et demi aujourd'hui. Installé dans une chambre d'hôtel, je domine du 2e étage la grand' rue de cette petite ville de province grande comme Valence ou un peu plus. En ce moment les gens se promènent dans la rue comme à Privas sur l'esplanade le dimanche. Tout est pavoisé en notre honneur et de partout on voit des banderoles : « Vive la Division L... » ou « Honneur aux soldats de L... » ou encore sur la façade du bureau du parti communiste « Le parti communiste de C... souhaite la bienvenue à l'armée de L... ». C'est plus amusant que touchant car ici rien ne sent la guerre et j'ai même déjà l'impression que je vais pas mal m'y ennuyer. Mais enfin ceci est une autre histoire.

Hier samedi à Paris, j'ai perdu encore tout mon temps dans quelques bureaux que nous avons là-bas. J'ai tout de même pu acheter un pyjama pour moi (100 francs, ce n'est pas cher) du même genre que celui que vous m'avez... volé, mais je n'ai pas eu le temps d'aller à Asnières voir Mme Devy. Je n'ai pas pu lui téléphoner non plus car elle ne

travaille pas le samedi. Ce matin j'étais debout à 4 h ½. Métro de 5 h ½ à 6 h ½ et à la gare d'Austerlitz, je prenais le train à 7 h qui, après quelques arrêts seulement, me déposait ici vers midi et demi, juste à temps pour retrouver ma popote à l'hôtel Terminus et déjeuner avec mes anciens camarades. Bien entendu le Maroc, la perm, les voyages ont fait l'objet principal de nos conversations et j'ai ma foi assez bien déjeuné. Après-midi je me suis occupé de ma chambre puis j'ai rendu visite à mon vieux copain, le capitaine Lebec, qui m'a reçu chez lui dans une chambre louée chez des particuliers et avec qui j'ai bu une bonne petite bouteille d'Anjou (pas perlé !). Sa femme est avec lui pour quelques jours et je les envie de pouvoir ainsi se rejoindre alors que nous sommes si loin l'un de l'autre.

Devant la petite table où j'écris j'ai mis devant moi quelques photos de vous tous et en particulier celle de mon petit Jean-François prise sur la terrasse lorsqu'il essaie d'attraper sa boîte. Je vous revois ainsi tous et je revis un peu les moments passés ensemble. Quinze jours déjà alors que je croyais que deux semaines de permission, c'était long cela ! ! Le capitaine Torregroza doit partir lui aussi en perm au Maroc un de ces jours. Demain j'irai dire bonjour et me présenter à mon colonel qui est à 30 km d'ici et j'espère qu'on me laissera mon ancien emploi. Je n'ai pas vu Guy et Henri qui sont à plus de 50 km d'ici et je ne sais pas encore si je pourrai avoir toujours Guy comme chauffeur. Et un de ces jours je ferai ma demande de retour au Maroc, c'est décidé, non pour moi mais surtout pour toi petit chéri car j'en ai assez d'être aussi loin de vous tous. Nous verrons bien aussi ce que cela donnera.

Je n'ai pas vu le vaguemestre dont le bureau est fermé aujourd'hui dimanche mais demain j'aurai pas mal de lettres de toi sans doute, des vieilles et des nouvelles. Je profiterai aussi de ma vie calme d'ici pour vous faire cette semaine quelques colis pour vous tous et comme Lulu me l'a demandé je vous en enverrai un à chacune et même un à mon petit Jean-François. J'ai envoyé hier de Paris le café à ta maman. On peut maintenant envoyer de France au Maroc des colis de 1 kg½, tu pourras le dire à Privas lorsque tu leur écriras. Je m'occuperai aussi un de ces jours de faire augmenter ta délégation de solde, en attendant, mangez le mieux possible et soignez-vous bien surtout toi petit poulet car tu en as bien besoin avec ton gros travail et tes soucis. Écris-moi toujours bien souvent et moi je le ferai aussi le plus souvent possible. Je vous embrasse tous mille fois bien bien affectueusement.

Georges

Il fait bien beau en ce moment, à peine un peu frais puisqu'il gèle encore la nuit légèrement. J'ai vu des violettes dans les champs. Tant mieux comme cela on pourra dire adieu à l'hiver. Encore une grosse bise...

Lundi 19 mars 1945, à 17 h

Mon cher petit chéri. C'est encore de ma chambre que je t'écris aujourd'hui. Dans un moment je dois ressortir et, attendant ici un lieutenant, j'en profite pour venir bavarder un peu avec toi. Je n'ai pas fait grand-chose aujourd'hui car ma jeep est paraît-il en

réparation et je me demande quand je pourrai l'avoir. J'ai pu cependant me faire conduire auprès de mon colonel à 30 km d'ici où j'ai déjeuné à midi. Je conserve les mêmes fonctions qu'avant mon départ et je préfère au fond cela. Je ne sais encore si je pourrai récupérer Guy comme chauffeur et je ne suis guère plus avancé qu'hier soir.

Je viens d'envoyer un mot à ta maman pour m'excuser de ne pas avoir pu m'arrêter à mon retour mais, à part à toi, je n'ai guère de courage pour écrire car après cette longue absence je me sens un peu dépaysé ici. Le brouillon de ma demande de mutation est fait et demain je le remettrai. La réponse demandera un certain temps et je verrai bien ce qui arrivera. De toute façon n'aie aucune crainte, si je suis muté ce ne sera pas pour partir en Indochine ou ailleurs, mais pour revenir au Maroc et pas ailleurs. Je serai peut-être loin de toi, mais en tout cas pas aussi loin que maintenant, et il nous sera au moins plus facile de nous rejoindre.

Faute de jeep je n'ai pas encore touché ma solde et j'ai hâte de t'envoyer tout l'argent que je t'ai volé, avec bénéfice bien entendu. Je suis tout de même allé au vaguemestre et je n'ai trouvé seulement que deux vieilles lettres de toi, du 2 et du 4 février, avec la gentille petite lettre de Jackie. Quoique vieilles déjà, je les ai lues attentivement et maintenant j'attends avec impatience celles que tu m'as envoyées depuis mon départ, étonné même de n'en avoir pas reçues. Demain n'est-ce pas ?

Une mauvaise nouvelle pour nous tous maintenant : nous ne touchons plus, pendant notre séjour ici, de rations américaines. Ni chewing-gum, ni cigarettes, ni bonbons. C'est triste cela, hein Lulu, mais je tâcherai de vous gâter quand même d'ici quelques jours. Pour l'instant, il faut que je m'occupe de moi et cela n'est pas une petite affaire car je n'ai personne pour m'aider et il faut que je m'occupe de trouver quelqu'un pour laver mon linge, où boire mon café le matin, etc. etc. Je suis bien malheureux n'est-ce pas ?

Comment va mon petit Poussy ? Je le vois devant moi et je pense comme il était mignon en penchant sa tête ou en faisant non non. Il me manque beaucoup mon petit homme et je comprends que vous le gâtiez bien. Avez-vous des nouvelles du copain Clifford ? Je crois bien que je ne le rencontrerai pas de sitôt car il y a de fortes chances qu'on ne rejoindra pas son armée mais plutôt la 3e. J'espère que Jacquie, Lulu et Paulette travaillent bien à l'école et il me tarde de connaître leur classement du trimestre. Veinardes, dans huit jours les vacances de Pâques. Vivement que tout soit fini tiens, et que nous profitons nous aussi de nos vacances. Au revoir, je crois qu'on ne tardera pas à venir me chercher. Fais une grosse bise à Jean-François, Jacquou, Paulette et Lulu et pour toi une bien grosse caresse de ton petit mari qui t'aime bien et pense bien à son poulet.

Georges

Mercredi 21 mars, à 12 h.

Mon cher petit chéri. Il est midi et en attendant que mon colonel et ses messieurs me rejoignent à la popote de ce grand village à 30 km au nord de la ville où je couche, je viens bavarder un moment avec toi. Je suis en colère aujourd'hui, dans une rogne

épouvantable à cause du courrier. Ce matin en effet j'ai eu ta première lettre depuis mon départ, celle N°6 du 12 mars alors que les précédentes ne me sont pas encore parvenues. C'est énervant tout de même, elles finissent toujours par arriver, c'est entendu, mais moi j'attends avec impatience des nouvelles de mon poulet. Tu me dis que la fièvre de Jean-François est terminée depuis hier soir, mais qu'a-t-il donc eu ce petit bout de chou ? Est-ce sa fatigue, lors de mon départ, qui a continué ? Tes premières lettres me le diront et c'est pour cela aussi que j'ai hâte de les recevoir. Qu'est-ce que c'est donc que cette toux ? N'y aurait-il pas de la coqueluche dans l'air ? Quoi ce beau petit poussy a du bobo et fait des misères à sa maman ?

Tout cela ne doit guère te retaper et je demande encore à Paulette et à Lulu d'être très gentilles avec leur maman pour te permettre de te reposer le plus possible en attendant que ce soit moi qui vienne t'aider un peu. N'hésite pas à faire venir le docteur si tu vois que la toux du monsieur se prolonge trop. As-tu reçu mes lettres écrites depuis mon départ ? Je te revois dans l'entrebâillement de la porte... et j'ai hâte de revenir.

Ma demande de mutation est partie hier : à la grâce de Dieu. Oui, le copain Tim est en action et bientôt il nous écrira sans doute d'Allemagne. Il fait beau en ce moment par ici, mais peu à peu les nuages se font chaque jour plus nombreux et je crois bien que la pluie ne tardera pas. Notre séjour ici n'est guère fixé en durée mais il est fort probable qu'au début du mois prochain, on fera route pour d'autres cieux. Pourquoi madame de Johannis est-elle allée à Casa ? Dis-moi le résultat des histoires de Monsieur le maire. Tu me dis que tous vos rhumes sont guéris, « ou presque » : je n'aime pas ce « ou presque », moi, et scrongneugneu je voudrais bien qu'ils soient finis pour de bon.

Félicitations à ma grande Paulette pour sa réussite à l'entraînement du Brevet avec 132 points et demi. Si elle réussit à tous ou à presque tous, on verra, mais il vaut mieux vraiment qu'elle attende l'an prochain tout en travaillant beaucoup quand même. Dis donc, qu'est-ce que tu es calée en anglais. Tu dis que l'odeur des oranges donne le « spleen ». Qu'est-ce que cela veut dire, je n'en sais rien, moi ? Ce matin j'ai reçu du notaire de Vals un mot me demandant l'autorisation pour mon père de vendre son fonds de commerce à son profit. Il a fait cette demande à tous les cinq sans doute. Sans hésiter je vais répondre oui dès ce soir car je ne comprends pas pourquoi mon père ne serait pas libre de faire de son fonds ce qu'il veut sans avoir à nous en rendre compte.

Le capitaine Torregroza devait partir en perm hier à Rabat mais au dernier moment on lui a dit non car on avait besoin de lui. C'est Gilles qui est parti à sa place, celui qui était avec moi au service auto et qui maintenant est à l'état-major de notre D.B. : il était heureux comme un roi et moi cela me rappelait le 2 février. Après-midi, je vais voir Guy et Henri à 60 km d'ici, en jeep bien entendu, et je tâcherai de ramener Guy avec moi. Avant-hier soir j'ai reçu un courrier formidable : six lettres de toi, deux du papa, une de Jeanne, deux d'Antoinette, qui sont arrivées après mon départ en permission et qui dataient du mois de janvier. Maintenant j'ai hâte d'avoir les tiennes entre le 6 et le 12 mars. Bientôt un mois qu'on baptisait notre petit bout d'homme ! Tu t'en rappelles petite Jacquou ? La langouste d'Ali, le dessert de maman, comme c'était bon ! !

Je n'ai pas vu encore Mlle Colomb mais je crois savoir qu'elle ne part pas encore en permission car une seule ambulancière est partie jusqu'à maintenant. Le 2 avril elle va

défiler à Paris avec un détachement de chez nous à je ne sais quelle occasion. Je reprends ma lettre ce soir à 18 h après avoir fait plus de 150 km cet après-midi. J'ai vu Guy et Henri. Nous avons bu une bouteille de vin blanc ensemble. Toujours très contents l'un et l'autre, mais Guy ne peut pas me rejoindre comme chauffeur et je vais en chercher un autre. Au revoir tout mon petit monde. Je vous embrasse tous mille fois et maintenant je m'en vais à ma popote pour le dîner à la française car finies les rations américaines. Je te fais une grosse bise mon petit poulet et je t'aime bien beaucoup.

Georges

Samedi 24 mars, à 17 h.

Mon cher petit chéri. Aujourd'hui j'ai eu toutes tes lettres en retard qui étaient allées se promener un peu partout. Je vois que mon petit Jean-François a été sérieusement fatigué à mon départ et je suis heureux, pour une fois, d'avoir reçu ta lettre N°6 avant la N°1 car au moins j'ai appris qu'il allait bien mieux et j'espère maintenant qu'il est complètement guéri et encore plus coquin que d'habitude. Il est formidable puisque même malade, il faisait des « pa » et ne paraissait pas abattu. Quel fils ! Tu as dû en effet avoir un bien grand souci et je te comprends. J'espère que maintenant tout est fini et que vous allez profiter des vacances sans avoir des rhumes, ou des trucs qui ne tournent pas rond. Attention quand même de ne pas prendre froid dès qu'il fait du vent ou que le soleil se cache.

Aujourd'hui je vous ai envoyé un mandat de 10 000 francs et à la fin du mois je compléterai ce que je t'ai pris au moment de ma permission. Nos soldes n'ont pas été changées et je crois même qu'on nous diminue un peu ce mois-ci parce que nous ne sommes pas au front. J'ai envoyé aussi trois colis dont un livre pour ma petite Jackie. Hier après-midi, j'ai fait tous les magasins du patelin et je vous ai envoyé ce que j'ai pu trouver, quelquefois avec beaucoup de difficultés et en employant toutes sortes de petites combines. Je n'ai pas pu faire un colis destiné à chacun afin de me permettre de remplir au mieux les paquets, mais maman fera la distribution. J'ai encore deux petits colis prêts que j'enverrai lundi et cela fera cinq au total. Dans quelques jours, je t'enverrai une bouilloire électrique pour les biberons de mon fils : j'attends pour cela que le boîte de café que je t'ai reprise soit terminée et comme on n'a plus de ravitaillement américain cela ne me privera pas du tout.

Tout cela n'est pas grand-chose car je voudrais bien vous faire un plus grand plaisir à vous tous que j'aime bien, mais comme dit ta maman « c'est de bon cœur ! ». Je n'ai pas trouvé de souliers pour Jean-François car il faut des bons, de même que des socquettes et du fil blanc. Mais je chercherai encore et je finirai bien par trouver. Hier après-midi, alors que j'étais en mission, un capitaine est venu me voir et bien entendu ne m'a pas trouvé. Il s'agit de M. Gouin, qui chef du service de Rapatriement à Alger, était de passage ici et voulait simplement me dire bonjour.

Aujourd'hui après-midi, je suis parti à la recherche de Mlle Colomb et je l'ai trouvée dans un petit village à 38 km au nord d'ici. Nous avons parlé un peu de Safi et elle ne compte

pas encore avoir sa permission. Notre départ en effet est tout proche, et lorsque tu recevras cette lettre nous serons déjà au baroud ou pas loin, et elle a peur de manquer notre entrée en Allemagne. Hier je t'ai dit que j'étais proposé pour une citation. C'est exact et je t'enverrai le texte dès que je l'aurai. Cela réussira certainement et j'aurai ma croix de guerre... comme tout bon soldat ! Il vaut mieux ça qu'une croix de bois. Hier ma lettre était bien sérieuse et j'espère qu'elle ne t'en a pas fait de la peine mon petit chéri car c'est tout le contraire que je recherche : je t'aime trop pour qu'il en soit autrement.

Continue à me tenir au courant de l'histoire de Johannis. Sur ta lettre du 18, on voit que le moral est meilleur puisque tu me taquines sérieusement au sujet de « ce que j'ai pu changer ! » Tu es un petit chameau et je ne t'aime plus. Dis un bien gros merci à mon petit Jacquou pour sa belle et gentille lettre. Je lui achèterai les crayons de couleur demandés, si j'en trouve, et je les lui enverrai le plus tôt possible car elle est bien mignonne. Félicitations à Paulette et Lulu pour leur classement. Je suis très content de mes grandes filles, de toutes les trois, et j'espère que cela continuera. Ce soir je relirai dans mon lit, et par ordre cette fois-ci, toutes tes lettres reçues depuis mon départ et cela me servira de livre de chevet.

Dans un paquet j'ai mis une boîte d'insecticide américain. Tu peux t'en servir comme antimite car c'est épatant pour tout ce qui est bestioles. Je te renvoie les papiers de la DIP. Garde-les moi tous précieusement. Je vous écris de ma chambre d'hôtel pendant que dans la rue les gens passent et repassent sans arrêt car c'est un samedi. Je vais aller voir s'il n'y a rien de nouveau maintenant et mettre ma lettre à la poste militaire. Une grosse bise à monsieur mon fils qui cherche son papa au plafond, à Jackie, Paulette et Lulu, et pour toi les meilleures « quand même » de ton mari qui t'aime beaucoup et qui préférerait être près de toi plutôt qu'ici.

Dans un paquet il y a une petite boîte de foie gras que j'ai achetée spécialement pour le petit poulet, à manger sur du pain frais le matin. Le père Mahé ne pourrait-il pas vous donner un peu plus de farine. C'est lamentable de penser qu'ici il y en a davantage alors que le Maroc est un pays allié ! !

[*en marge* : pas encore Eugène ou plutôt date à souligner.]

Lundi 26 mars, 1945

Mon cher petit chéri, ce matin, je vous ai envoyé les deux autres colis, ce qui fait cinq au total depuis mon arrivée ici, et cette fois ils sont recommandés, donc en principe pas de risque de perte. J'espère qu'ils vous arriveront bientôt et en bon état. Tu me le diras, bien entendu.

Je n'ai pas eu de lettre de mon petit poulet aujourd'hui, mais je n'ai pas à me plaindre et je suis sûr que demain j'en aurai une qui me donnera de bonnes nouvelles et qui m'annoncera que mon petit Poussy est complètement guéri et redevenu un fripon. Je t'écris en ce moment du troisième bureau de ma division où j'assure une permanence après avoir roulé toute la journée.

Malheureusement, la pluie est revenue et si nous sommes loin du froid de l'Alsace, ce n'est pas très agréable de rouler dans ces espèces de bagnoles. J'aurais pourtant bien voulu en avoir une au cours de ma permission à Safi, et de mes pérégrinations à travers Casa, Oran ou Paris.

Hier dimanche, je me suis levé un peu plus tard que d'habitude, puis j'ai fait mes liaisons habituelles. Le soir, je suis allé à Châteauroux à une représentation du théâtre aux armées : chants, danses et poèmes par de grands artistes de l'Opéra de Paris. Soirée très intéressante, mais trop courte puisqu'elle n'a pas duré plus d'une heure et demie. Le même programme se répète d'ailleurs pendant plusieurs jours pour que la plupart des militaires puissent y assister. Ce sont les distractions de cette période de repos, mais tous préfèrent barouder que de rester ici. Heureusement que cette situation ne durera pas longtemps, à moins que la guerre soit finie avant, ce qui au fond pourrait bien arriver, car les opérations ne vont pas si mal que cela.

Aujourd'hui à midi, j'ai déjeuné avec le général, d'excellente humeur, qui revenait d'une partie de chasse dans les environs. Le 2 avril, des détachements de chez nous vont défiler à Paris, avec d'autres régiments à l'occasion d'une remise de drapeaux. Je n'irai certainement pas, et peut-être, si l'on veut me donner l'autorisation et s'il fait beau, j'en profiterai pour aller avec Henri, que j'irai cueillir pour l'occasion, faire un tour en jeep à Vals et à Privas. Je te dirai cela dans une prochaine lettre mais rien de sûr encore.

Et voilà ma vie calme d'ici. Au fond je m'ennuie encore davantage que lorsque qu'on était en Alsace car le travail n'est guère agréable. Mais au moins je ne risque rien et tu ne te feras pas de souci pour moi, pas vrai petit chéri ? Ma demande pour le Maroc n'est pas encore revenue et je sais qu'il y en a encore pour longtemps. J'en profite pour t'écrire un peu plus souvent et plus longuement et voir aussi ce que je peux vous envoyer comme petits cadeaux. Je tâcherai de tenir ma promesse envers mes filles, de leur envoyer un petit paquet à chacune car Lulu en voudrait trop à son papa si je ne le faisais pas ainsi.

Et vous tous que devenez-vous maintenant ? Je râle à la pensée que vos rations de pain sont bien réduites surtout que je me suis rendu compte que mes grandes filles en mangeaient pas mal. Est-ce que la vie continue à monter ? Dans la région où nous sommes, le ravitaillement a l'air facile et tout moins cher qu'au Maroc, un gros lapin coûtant de 80 à 100 francs, la viande de 50 à 60 francs le kilo, les pommes de terre 3 ou 4 francs, etc. On trouve aussi beaucoup de camemberts et je ne m'en prive pas trop. N'oublie pas de me raconter la suite des aventures de De Johannis et envoie-moi les coupures de journal qui parlent de Safi. Videau doit se rapprocher de sa femme maintenant et, comme tu le dis, je souhaite aussi qu'ils s'entendent bien car madame Videau le mérite assez.

Est-ce que tu es toujours un peu fâchée avec ton mari pour tout ce qu'il ne t'a pas fait au cours de sa permission ? Petit chameau va, si je pouvais te dire par lettre tout ce que je pense tu verrais tiens, qui a tort. En attendant, attention à notre prochaine rencontre !! Je serai sans pitié ! Ma lettre vous arrivera sans doute pendant les vacances de Pâques. Profitez bien du soleil s'il fait beau et allez souvent au club nautique ; je ne regrette qu'une chose c'est de ne pouvoir vous y accompagner. Ici rien à faire, d'abord je ne suis pas

assez libre et ensuite la température ne donne guère envie d'aller à la baignade même quand il ne pleut pas.

Une grosse bise à Paulette, Lulu et Jacquie, beaucoup de caresses à mon petit bonhomme de Jean François qui dit bien « pa », « pa » et dont la maman doit lui dire « non pas pa pa, ma ma » !!! Au revoir mon petit chéri, je te taquine beaucoup puisque je ne t'aime plus. N'empêche que si tu habitais la France tu m'aurais déjà rejoint ici avec Jean-François un mois comme beaucoup d'officiers font avec leur femme qui habitent la France.

Je t'embrasse bien affectueusement car je dois être sage et je t'aime plus...

Georges

Mardi 27 mars 1945, 7h15 matin

Bonjour petit poulet chéri. J'ai mal dormi cette nuit et je n'ai pas fait de bien beaux rêves, du coup je suis tombé du lit à 6 h ½ et comme j'ai un peu de temps devant moi, j'en profite pour t'envoyer ce petit mot. À la maison de Safi, on doit commencer à s'agiter. Le réveil de Lulu a sans doute sonné et Mlle Lucette entrouvre un œil puis, pensant tout à coup qu'elle ne rêve plus et qu'il faut se lever, elle bondit hors du lit pour aller chercher le café de sa maman. Paulette et Jackie continuent à roupiller un moment, pendant que Jean-François joue avec son rideau et fait déjà des *pa* qui réveillent sa maman. N'est-ce pas un peu vrai tout cela ? Il m'est au fond bien facile de vivre avec vous et je le fais souvent.

Ce matin j'espère bien avoir une lettre de mon petit chameau ou alors je démissionne et je n'écris plus. Hier j'ai eu une lettre (tiens-toi bien) de Suzanne de La Tour du Pin me demandant de pistonner son fils qui veut être sergent. Malheureusement celui-ci, qui s'appelle Georges, est à la 1^e Armée et nous sommes bien loin d'elle pour que je puisse faire quoi que ce soit. Je lui ai d'ailleurs répondu pour lui expliquer cela. J'ai demandé qu'on me fasse quelques épreuves des deux pellicules emportées de Safi, celles de vous toutes près du Marhaba et du Club. Mais on me demande au moins quinze jours car les photographes sont débordés.

Et maintenant tiens-toi bien : je t'envoie la photo de la place de l'Opéra. Je la croyais perdue et hier soir je l'ai retrouvée dans ce bloc correspondance jaune où elle devait nicher depuis longtemps. Tu vois que d'une part je ne suis pas beau et que d'autre part elle n'a rien qui fasse crier au scandale, à l'envie ou à la rareté. Pendant que je t'écris mon eau chauffe et je vais vite me faire un excellent petit jus car moi je n'ai ni d'ordonnance, ni de Lulu pour m'apporter mon jus au lit, ou ni de petite femme comme tu l'as fait si souvent lorsque j'étais en permission. Ça y est, mais pas assez sucré ce jus car je n'avais qu'un morceau de sucre : où est le ravitaillement américain ? On le retrouvera bientôt, Inch'Allah !

Maintenant on va faire la séance de débarbouillage et après je vais accompagner à travers plusieurs régiments un bonhomme qui, historien, est en train de faire un bouquin sur notre division. Que de livres n'y aura-t-il pas après la guerre ! Car tout le monde veut

en faire maintenant. Au revoir petit chéri, embrasse bien tous les mômes pour moi, passez une bonne journée et je t'embrasse bien tendrement.

Georges

Il fait beau aujourd'hui mais le ciel reste couvert. Vive le Maroc !

Mercredi 28 mars 1945, 17 h

Mon cher petit chéri. Je savais bien que je recevrais de vos nouvelles aujourd'hui. J'ai eu en effet la gentille lettre de Lulu de jeudi dernier et celle N°9 de toi de mardi. Tu ne me parles plus de vos rhumes donc je suppose que vous allez tous bien et j'en suis content car sais-tu c'est aussi pénible de vous savoir fatigués lorsque je suis loin de vous. Dans ta lettre de mardi, tu me parles longuement du Commandant Denef que tu connais je vois un peu. Moi je me rappelle en effet de la femme dont tu parles, ou plutôt des vélos marqués « contrôle civil ». Reçois-la bien ou mal si elle vient te voir, cela importe peu au fond et je te connais assez pour savoir que tout ce que tu fais est bien.

Ce qui importe davantage c'est que tu sembles croire que je puisse avoir changé depuis que je suis officier ici. Non, mon petit chéri, ton mari sauvage est toujours le même et il préfère avant tout sa vie avec son poulet et ses gosses. J'essaie ici de m'adapter parfois et il le faut bien, mais si tu pouvais causer avec pas mal de gens qui m'entourent, tu verrais que je n'aime toujours pas les cérémonies, les bals et les chichis, et si je suis aimé des hommes que j'ai commandés — c'est un plaisir de voir mes anciens soldats s'arrêter et bavarder en copain avec moi — c'est bien parce que je suis toujours le même, malgré mes galons sur les épaules. Et la meilleure preuve c'est que mon seul plaisir ici est de rentrer dans ma chambre, de vous écrire un peu, de penser à vous tous et de chercher ce qui pourrait bien faire plaisir à mon poulet et aux petites en cherchant dans les magasins.

N'aie aucune crainte et ne fais pas trop confiance en ton flair, non seulement je me réadapterai à notre petite vie, mais encore j'aspire à la revivre le plus tôt possible et certainement plus que beaucoup d'autres camarades. Me crois-tu et me comprends-tu petite chérie ? Ton petit tyran de fils me manque aussi un peu, surtout depuis que je sais qu'il aime bien dire « papa » et qu'il me reconnaît sur ma photographie. Je t'aime beaucoup petit poulet de m'avoir donné ce fils que nous trouvons adorable et tu me fais rire quand tu me dis que c'est un tyran et qu'il faudra que ça change ! !

Félicitations à mon Jacquou qui travaille bien en classe et qui mesure sa taille normale... Ces papas au fond ne connaissent rien à rien au sujet des enfants. Mlle Colomb n'est pas du tout dans les environs de Vichy mais à 40 km d'ici vers le nord. Samedi j'ai toujours l'intention d'aller à Privas mais le bruit d'un départ prochain pourrait bien être la cause d'un empêchement à ce projet. D'ailleurs c'est loin, il pleut depuis trois jours, et je ne sais pas si j'aurais le courage d'y aller en jeep n'ayant pas d'autre véhicule. De chez Mme Bénais je suis plus près et peut-être pourrai-je y aller un jour, quoique mon travail m'oblige quand même à être constamment présent et ne me laisse que peu de libertés.

Demain matin grande revue et défilé dans un village environnant : espérons qu'il fera beau. Merci à Lulu pour sa gentille lettre et pour son presque 13 (12,97) de moyenne. Je viendrais bien boire une goutte de Kina Rex en votre compagnie. Paulette me racontera sans doute sa rentrée avec le CC. dans une prochaine lettre. Passez de bonnes vacances : au moins si j'étais instituteur moi aussi, j'aurais quinze jours de repos à passer avec vous au Club ou ailleurs. Une grosse caresse à tous les mômes de leur papa. Au revoir petit chéri, sois surtout bien assurée que je t'aime bien, que je pense bien à toi et que je n'ai qu'une hâte, celle de te revoir, de te gâter un peu et de ne plus te quitter.

Je t'embrasse bien tendrement.

Georges

Jeudi 29 mars 1945, 18 h 30

Mon cher petit poulet,

Bonjour à tout le monde. Avant d'aller à table, je viens vous écrire un petit peu, quitte à continuer ma lettre demain matin si je n'ai pas le temps de la finir avant 7 h.

Aujourd'hui, malgré la pluie battante qui n'a pas cessé de toute la journée, grande journée de cérémonie militaire au village où je vais chaque jour déjeuner et retrouver mon colonel. Prise d'armes, remise par le général Leclerc de nombreuses décorations, défilé avec toute la musique de la division. Le village était en fête et les villageois n'en revenaient pas de voir pareille cérémonie chez eux. Discours du maire, du préfet, d'un président de je ne sais quoi, fleurs offertes au général, champagne à la mairie, rien ne manquait, même pas la clique du village, le garde champêtre en grande tenue, le personnel enseignant et les enfants des écoles.

Moi, je n'ai pas défilé, mais avec d'autres comme moi, on se trouvait en bonne place. Je n'ai pas non plus été décoré, puisque ma citation n'est pas encore parue, quoiqu'elle soit assurée.

À midi, le général a mangé à notre popote avec le préfet et les nouveaux décorés de la Légion d'Honneur. Bon dîner comme tu peux en juger par le menu joint et que j'aurais bien voulu partager avec toi, sauf le roquefort délicieux que d'ailleurs tu n'aimes pas. Du coup, je n'ai pas faim ce soir.

Après-midi, j'ai roulé pas mal en jeep et j'ai eu l'occasion de voir la « Mare au Diable », celle qui a inspiré Georges Sand, et qui se trouve, toute petite, au milieu d'un immense bois. Ce soir je suis invité par le Capitaine Lebec (qui a sa femme ici) à aller au cinéma. J'irai par exception, car c'est « François 1er » que l'on joue, le film le plus rigolo de Fernandel et dont j'ai pas mal entendu parler en bien.

Demain, je travaille comme d'habitude et je compte bien partir en jeep à Privas samedi pour revenir lundi. Je serai fixé demain et je t'enverrai un mot pour te le dire demain soir. Rien encore de nouveau pour notre départ, quoique notre patron ne veut pas, et il a bien

raison, que les boches s'organisent chez eux sans qu'on y participe. On est quand même un peu sur les dents et on attend la décision, qui ne saurait tarder.

Voilà mes nouvelles du jour. Et vous pouvez-vous au moins profiter de vos vacances sans trop de rhumes ou de pluie, pour aller au club ? J'espère que mon Jacquou va cette année apprendre à nager à la petite plage, afin qu'elle puisse aider Jean-François à l'apprendre aussi, quand il sera plus grand. Et toi, petit poulet, quand te décides-tu à refaire un peu trempette ?

Tu as dû recevoir mes lettres écrites depuis mon arrivée en France, et j'espère que demain j'aurai des nouvelles de vous, car je n'ai rien eu aujourd'hui. Merci à mon petit Jacquou pour le gentil mot qu'elle avait ajouté à la lettre de Lulu. Embrasse bien les filles et mon fiston pour leur papa, et pour toi les meilleurs baisers de ton méchant mari, qui pourtant t'aime encore plus qu'avant et pense bien à toi. Une grosse bise, veux-tu.

Georges

Passez de bonnes fêtes de Pâques. Si je vais à Privas, inutile de dire que je parlerai surtout de vous.

[*en marge* : quand je quitterai avec ma division ce patelin je te le télégraphierai par la poste pour te le faire comprendre. Avez-vous des nouvelles de Clifford, moi non ? Encore une bise.]

Vendredi 30 mars, à 17 h.

Mon petit chéri. Ma jeep est prête : dix bidons d'essence, une caisse d'affaires que je laisserai chez toi, près de mille kilomètres à faire aller et retour. J'ai l'autorisation demandée et je pars demain matin à 6 h, espérant arriver à Privas pour souper. J'y passerai le dimanche en allant un peu à Vals et je reviendrai le lundi de Pâques assez tôt pour être ici dans l'après-midi. Ce sera certes un peu fatigant mais j'aurai au moins le plaisir d'aller porter moi-même de vos nouvelles chez toi et d'y passer les fêtes de Pâques. Inutile d'ajouter que je préférerais y être avec toi car voilà cinq ans que tu n'as pas vu ta maman et ta famille. Je suis en somme un privilégié, moi, et je suis sûr que tu auras un peu de peine au moment de ces fêtes. Je penserai bien à toi et à vous tous, petit chéri, et crois bien que sans toi je n'irai pas pour m'y amuser.

J'ai envoyé ce matin un mot au commandant d'Henri pour qu'il lui permette de venir avec moi. Je lui ai donné rendez-vous ici ce soir entre 6 et 7 heures et s'il ne vient pas je serai obligé de partir seul, ce qui m'ennuierait pour Henri qui est très chic et qui n'a pas vu sa famille depuis le début d'octobre. Je crains d'ailleurs qu'il ne puisse pas venir à cause de notre instance de départ et aussi de ce que son patron n'est pas comme moi... Il a plu toute la journée mais ce soir le ciel se découvre et j'espère que j'aurai du beau temps pour la route. Je vais télégraphier chez toi pour prévenir ta maman.

Hier, comme je te l'ai dit, je suis allé avec les Lebec voir au cinéma *François Ier*, un film marrant et idiot au possible où Fernandel force les gens à rire. À 11 h j'étais au lit et toujours bien sage, bien entendu. J'ai reçu ce matin le colis de M. Voigard. Il est si gros

que je suis obligé d'en faire deux colis et cela me barbe mais enfin j'espère que cela ne se renouvellera pas trop souvent. Sais-tu que notre ravitaillement militaire est loin de valoir celui qu'on avait avant. À titre d'exemple et pour mes trois jours de sortie, j'ai pour toute fortune un paquet de tabac gris et un paquet de cigarettes de troupe. C'est bien peu pour un fumeur et bien différent de ce que j'avais quand je suis allé voir mes parents en septembre dernier.

J'ai reçu une lettre de mon cousin Eugène, mobilisé à Vals comme capitaine et qui me demande de l'aider à rentrer à la D.B. (la nôtre bien entendu). Je ne crois pas qu'il réussisse car depuis qu'on est au repos, les cadres ont été reconstitués, et puis il est trop vieux. D'ailleurs je m'en fous et je ne vois pas ce que je pourrais faire. Pas de nouvelles de toi aujourd'hui. À mon retour j'aurai sans doute quelques lettres. Je pense que tout mon petit monde va bien, et est gentil avec la maman. Jean-François a-t-il sorti ses dents et a-t-il repris un peu du poil de la bête depuis qu'il est guéri ? Soigne-toi aussi petite chérie et fais-toi très bien aider par tes grandes filles qui sont bien sages. De Privas, je t'enverrai une lettre que j'écrirai encore de notre chambre du troisième (il y a l'électricité maintenant, te l'ai-je dit ?) et mardi je t'écrirai encore.

Au revoir à tous et ne passez pas de trop vilaines fêtes de Pâques. Moi je vais chez un pâtissier de ce pas pour voir si on peut vous envoyer un petit oeuf de Pâques, mais pas en chocolat car il n'y en a pas. Un bien gros baiser à tous et pour toi une grande caresse de ton Georges qui t'aime bien va. Encore une bise tiens et fais-moi une risette.

Georges

[*en marge* : Les opérations militaires marchent bien mais je crois que nous avons encore le temps d'y aller avant la fin. Grosse bise. Georges]

Lundi 2 avril 1945, 21 h.

Petit poulet chéri. Je suis rentré ce soir à sept heures et, malgré ma fatigue, je ne veux pas attendre demain pour t'écrire. J'ai en effet à mon arrivée ta bien petite lettre de dimanche 25 mars N°10 (la N°9 était seulement que du mardi précédent, tu m'oublies), et cette lettre m'a fait de la peine. Non pas pour ce que tu dis de moi, mais parce que je devine derrière elle ton état d'âme, ton cafard et le brin de manque de confiance que tu as en ton Georges qui t'aime bien pourtant. Aussi je ne veux plus attendre demain pour venir bavarder longuement avec toi et essayer de te rendre vite ton sourire.

D'abord et avant de te parler de mon voyage à Privas, voici ce que j'ai rapporté avec moi et que je vais vous envoyer en plusieurs fois avant la fin de la semaine : une bouteille de verveine du Velay, deux combinaisons Valisère roses que m'a données Marguerite pour toi, deux souvenirs « empruntés » l'un à Villeneuve l'autre à La Voulte pour ce pauvre soldat et que je vous enverrai dans le premier paquet pour ne pas être tenté, 1 ou 2 kg de biscuits de La Voulte, une grosse boîte de crème de gruyère *La Vache qui Rit* (dans le dernier paquet car je ne risquerai pas d'être tenté !), des crayons de couleurs pour Jackie et même pour ses sœurs. Tu vois que je me suis occupé de votre ravitaillement et dis-moi vite si tout cela te fera plaisir.

Donc un petit sourire et allons y pour le « compte rendu de voyage »... Henri m'est arrivé ici vendredi soir à 9 h avec l'autorisation de son capitaine. Je l'ai fait coucher dans ma chambre et nous sommes partis en jeep le samedi matin à 6 h. Dans ma jeep chargée de bagages et d'essence jusqu'au toit et trois passagers. Henri, moi et mon chauffeur habituel, que j'ai laissé à Clermont-Ferrand où il a son frère et sa belle-sœur.

Beau temps mais froid le matin. Nous avons roulé rapidement jusqu'à Clermont-Ferrand, par Montluçon sur une bonne route, avec quelques détournements à cause de trois ponts sautés. Après Clermont la route plus pittoresque mais aussi plus mouvementée et plus difficile a été longue puisque nous sommes arrivés à La Voulte à 6 h le soir en passant par celle la plus courte : Issoire, Le Puy, St Agrève, Le Cheylard, Les Ollières (démoli en partie par un bombardement boche pour se venger du maquis), La Voulte. Là, toute la famille Rodrigues nous attendait avec impatience et je les ai tous amenés à Privas où ta maman nous attendait tous pour souper avec Élise et Fernand, Emma et Albert bien entendu.

Je ne te parle pas de ce repas du genre de ceux que nous avons fait si souvent ensemble chez toi et que tu n'as pas revu depuis bien longtemps. Le repas terminé vers onze heures après avoir parlé surtout de toi, des filles et de Jean-François, après avoir sorti et montré toutes les photos que je possède de vous tous. J'ai raccompagné les Rodrigues à La Voulte et j'ai couché chez eux, ta chambre étant occupée par ta maman, l'autre louée, et devant repartir de La Voulte le matin de bonne heure cela m'a évité deux voyages inutiles et je n'ai pas dérangé personne.

Dimanche matin à 8 h je suis reparti à Privas où j'ai fait ma visite à tout le monde. À 11 h je suis allé à Vals avec Fernand qui m'accompagnait. Mon père devait dîner chez Eugène à Aubenas et nous y sommes allés tous ensemble. Eugène est chic avec mon père. Il est mobilisé comme capitaine à Vals et ses bureaux se trouvent dans la villa de Lucien. Il habite une grande maison qui domine la vallée du Pont d'Aubenas, au-dessus du tunnel, je ne sais pas si tu le vois et nous a fait faire un bon dîner car sur ce chapitre il tient de mon père. À 3 h mon père, Fernand et moi nous sommes partis pour Villeneuve où Alice se trouve en ce moment. Sur la terrasse où nous avons dîné il y a quelques années, ils nous ont offert un gâteau fait par elle et une bonne bouteille de vin, et là on a parlé surtout de Guy.

Mon père y est resté pour souper le soir avec Eugène qui devait l'y rejoindre et le ramener à Vals et Fernand et moi sommes partis pour Le Teil. Marcel était bien entendu au bistrot de Frayol en train de faire une belote et Marcelle chez une amie voisine de chez elle. Nous sommes restés quelques instants avec eux et puis, en route, car le temps pressait pour Meysses où j'ai trouvé ta tante Daria assise dans un fauteuil, se relevant d'une pneumonie je crois et à peine convalescente. Simone toujours la même et Gustave qui a pris pas mal de cheveux blancs. Tous se font du souci pour Roger, dont ils n'ont aucune nouvelle (en auront-ils jamais ?). Après retour à Privas par Saint-Lager où j'ai jeté au passage qu'un regard rapide à cette petite maison d'école pleine de souvenirs pour moi (radis, petits pois, grasses matinées... t'en souviens-tu ?).

Nous sommes arrivés assez tard à Privas, fatigués et par le voyage en jeep et par l'obligation de trinquer ou de manger, choses que tu connais très bien aussi car lorsque

nous faisons ensemble ces promenades, c'était bien la même chose et il n'y a au fond que bien peu de choses de changées. Je t'ai envoyé un mot en vitesse pour te dire surtout que je pensais à toi et je pense que tu l'auras reçu avant cette lettre. À 7 h je suis allé chez Pierre qui était à son jardin mais j'ai vu Nanou et son mari guéri mais convalescent d'une blessure qu'il avait reçue à la figure sur le front des Alpes, je crois. Puis nous sommes allés aux Mines pour souper. Amélie, qui venait de se lever pour la première fois d'une dure maladie qui a fait craindre à tous pour sa vie, s'était recouchée et a mangé dans son lit pendant que tous nous étions à la cuisine. Chevreau à la gelée fait par Emma, rôti, pommes de terre et salade, voilà le menu.

J'ai dit au revoir à tout le monde vers onze heures ou minuit et direction La Voulte où je me suis couché en arrivant pour repartir ce matin à 5 h par le même itinéraire que l'aller. Je suis arrivé un peu avant 7 h après un bon voyage, beau temps, sans aucun incident et ayant conduit moi-même à l'aller et au retour. Ce soir je suis fatigué et je vais bien dormir. Tes parents sont tous bien, sauf Amélie dont je t'avais parlé déjà après mon voyage de septembre. Elle va mieux maintenant, c'est entendu, mais elle a besoin de bien faire attention et si l'on doit avoir du souci pour quelqu'un, c'est bien pour elle. Écris-lui un peu, tu lui feras plaisir. Ta maman est toujours la même ainsi que tous mais ils voudraient bien te voir vite ainsi que les petits.

Malgré tout ce que j'ai pu dire, ma visite ne remplace pas la tienne et il me tarde que nous puissions venir ensemble les voir un peu. Voilà en gros mon voyage à Privas. Beaucoup d'heures de route pour peu de temps à passer là-bas mais je suis heureux d'y être allé un peu. Maintenant je me couche car je tombe de sommeil. Demain je t'écrirai encore un peu car je ne veux pas que tu aies le cafard. Félicitations à mes trois filles pour le travail à l'école et j'espère que ce mois-ci et ce trimestre cela va aller aussi bien. Embrasse-les bien toutes ainsi que Jean-François le diable. Pour moi rien de changé maintenant, mais ce que t'a dit Mme Colomb va avoir lieu un de ces jours et je te le ferai comprendre. Au revoir petit chéri, bon courage va, et surtout aime-moi bien car j'ai peur que tu m'aimes un peu moins. Grosses bises de ton méchant mari.

Georges

Mardi 3 avril 1945, à 17 h.

Mon cher petit chéri. Pas de lettre de toi aujourd'hui. J'ai hâte pourtant de recevoir de tes nouvelles et de savoir si ton moral est meilleur que celui que j'ai deviné à travers ta dernière lettre. Je viens de passer une partie de mon après-midi à faire des colis : deux pour Mme Voigard (attention qu'elle ne recommence plus) et deux pour vous. Je les donnerai à la poste militaire demain et cela fera sept que je t'ai envoyés depuis que je suis ici. J'ai encore à envoyer les crayons de couleurs de mes filles et ta bouilloire, mais je ne peux pas aller plus vite car on ne nous permet qu'un colis pour quinze jours et je fais une drôle de gymnastique pour arriver quand même à envoyer un peu plus.

Dans ma lettre d'hier, j'ai ajouté un petit mot pour te dire de m'envoyer les cigarettes laissées dans la bibliothèque. Profites-en pour me mettre une pelote de ficelle de chez

Garcia car c'est introuvable ici et je n'en ai plus, et aussi une boîte ou deux vides pour pouvoir t'envoyer d'autres colis. Demande aussi à Mme Ruelle de m'envoyer les cigarettes de la Croix Rouge dont elle m'avait parlé et qui seraient les bienvenues en ce moment pour moi et les soldats autour de moi.

J'ai repris aujourd'hui mon travail assez calme en ce moment, mais qui m'oblige cependant toujours à des sorties en jeep plus ou moins longues. À 6 h comme chaque jour je vais aux nouvelles chez mon grand patron et en attendant je profite pour t'écrire un peu. Mon voyage à Privas t'a été raconté hier mais je crois avoir oublié quelques petites choses. Je n'ai pas vu mais j'ai demandé des nouvelles de tes amis Manuelle et Augusta qui sont toujours à Privas. Damite le capitaine (?) est actuellement en résidence surveillée pour je ne sais trop quoi, mais plutôt pour une conscience pas très tranquille. De même Charles Faugier. Je n'ai pas vu Paulet à Aubenas faute de temps. Mon père va bien mais il serait bon que Lucien vienne à Vals le plus tôt possible car je réalise mal la vie qu'il mène tout seul et en somme sans travail, quoique pour Pâques il ait été autorisé à faire quelques gâteaux.

Au cours de mon voyage j'ai eu le plaisir de suivre la vallée de l'Eyrieux, magnifique en cette saison avec les pêchers, les cerisiers et les poiriers en fleurs. C'était vraiment beau et cela m'a réconcilié avec la France. Comment passez-vous vos vacances et comment allez-vous tous ? Je n'ai pas très bien compris la demande de ma grande Paulette et de l'appareil de photo. Si c'est celui à plaques je le lui donne volontiers, mais elle ne trouvera pas de plaques à acheter, ni ici d'ailleurs. Il vaudrait mieux le vendre au photographe à n'importe quel prix. Si c'est le nôtre il vaut mieux que je lui en donne un autre car son format est trop grand. Je crois qu'il vaut mieux qu'elle attende un peu et je lui donnerai celui que j'ai en ce moment quand je reviendrai au Maroc, à moins que j'en trouve un plus petit d'ici-là format 4½ x 6 cm, ce qui serait l'idéal pour elle. J'y penserai, mais dites-moi ce que vous en pensez. Dis-moi aussi ce qui ferait plaisir à Lulu pour son anniversaire, à condition que je le trouve et que ce ne soit pas une ruine... Écris-moi vite maintenant petit chéri.

Embrasse bien mes trois grandes filles pour leur papa et aussi mon petit bonhomme. A-t-il ses premières dents ? Comment vas-tu toi petit poulet, dis-moi vite que tu m'aimes encore bien, ou je ne t'écris plus (!!). Je t'embrasse mille fois bien tendrement.

Georges

[*en PS* : Mme Devoy s'occupe d'acheter les morceaux pour piano des filles et elle m'a envoyé la lettre que je te joins. Très peu de gens de chez nous sont allés défiler à Paris et je n'y étais pas moi.]

Encore une bise dans ce petit coin.

Mercredi 4 avril 1945, 18 h 30.

Petit poulet chéri. Tu ne diras pas que je t'oublie puisque ce soir, avant dîner, je viens encore bavarder un peu avec toi. Mais sais-tu que je suis en souci à ton sujet ? Ta dernière lettre est du dimanche 25 mars. Tu me dis que tu ne te sens pas très en forme. Il n'empêche que ta lettre, que j'ai déjà si souvent relue, et ton écriture me montrent que cela ne va pas très bien et me met en souci. Aussi, après avoir un peu trop pensé à toi hier soir avant de m'endormir, je t'ai télégraphié ce matin pour te demander de tes nouvelles et maintenant j'attends avec impatience le télégramme qui me dira que tu vas bien, n'est-ce pas ?

Fais attention à toi, petit chéri, mange bien, ne te mets pas des idées noires en tête et garde-moi bien toute ta confiance. Je t'aime bien, tu sais, et à l'allure où vont les événements en ce moment, tu verras que la guerre finira vite et que je serai bientôt de retour, et pour ne plus te quitter, pour te gâter et te faire voyager le plus possible. En attendant sois toujours bien calme, continue à bien faire marcher ta petite maison et écris-moi aussi souvent qu'avant ma permission en me racontant tout bien ce que tu fais et à quoi tu penses.

Je pense que tes grandes filles sont sages et bien portantes et que Jean-François poussy est toujours aussi mignon, et qu'il a repris sa bonne bouille que je lui ai vue. Ce matin je vous ai envoyé les deux colis préparés hier, ce qui fait sept, et je vous en enverrai un autre d'ici la fin de la semaine. Je ne t'envoie pas encore de l'argent car je n'ai pas encore touché ma solde du mois de mars. Notre vie ici ne varie guère et tous nous commençons à nous ennuyer sérieusement car on n'a pas grand travail à faire. Moi je suis un de ceux qui ont le plus d'occupations avec mes courses à droite ou à gauche.

Ce que Mme Collomb avait entendu à la radio au sujet de nos prochaines aventures est bien exact. Peu à peu toutes les unités s'y dirigent, mais moi je serai sans doute un des derniers à partir. Il faut d'ailleurs s'attendre à une prochaine activité de notre division, qui n'aurait pas cru rester si longtemps au repos. Moi en dehors de mon travail, je ne vais presque pas au café, j'écris ou je fais des paquets, je pense à vous beaucoup et je lis tard le soir dans mon lit. Cette vie d'ici ne me plaît pas et je suis trop loin de chez toi pour ce manque d'activité. Je voudrais un jour aller à Champigny voir les parents de Mme Bénais mais c'est à 175 km d'ici et je ne sais si cela me sera possible. Peut-être j'essaierai dimanche prochain.

Comment avez-vous passé vos fêtes de Pâques ? Il me tarde d'avoir de vos nouvelles et de voir si ton écriture est devenue plus calme et si tu ne me fais plus de reproches dans tes lettres. Fais m'en beaucoup, petit poulet, mais au moins sois calme et soigne-toi bien car je te veux avant tout bien portante et je ne veux plus que « ton foie distille trop d'amertume ». Avez-vous fini le jambon ? Vous me direz si mes saucissons ont été bons et si la bouteille de verveine du Veley est arrivée intacte !

Au revoir petite chérie, pense toujours que ton Georges t'aime bien et voudrait bien que tu sois heureuse et que tu n'aies plus le cafard. Fais une grosse bise à Paulette, Lulu et Jackie et embrasse aussi bien fort mon petit coquin de Jean-François. Écris-moi vite vite et confie-toi bien à moi. Je t'embrasse bien tendrement.

Georges

Je n'ai pas de nouvelles encore de ma mutation, mais je sais qu'elle a été transmise avec avis favorable par tous mes chefs. J'espère donc qu'elle aboutira, mais il faudra bien attendre encore au moins un mois avant que j'arrive, et d'ici là j'ai le temps de voir du pays....

Je vais t'envoyer ce soir un télégramme puisque tu ne reçois pas mes lettres, et je mettrai celle-ci à la poste en même temps. Toi, ne me télégraphie pas, ni ne m'écris pas à la poste civile, car il se pourrait bien que nous ne soyons bientôt plus là.

Avant hier j'ai envoyé mon chauffeur en perm de 48 h à Paris voir sa famille qu'il a en partie là-bas. Je lui ai demandé de passer à l'Officers' Shop pour m'y acheter des affaires et il m'a rapporté une paire de souliers bas en cuir très beaux (290 francs), une paire de gants en peau (100 francs) une autre pyjama que je garde pour mes grandes filles (100 francs), et que deux caleçons courts, dont un que j'ai mis dans le paquet d'aujourd'hui.

Je prends mes précautions pour mon futur retour au Maroc, et c'est dommage qu'on n'y puisse acheter que des vêtements d'homme. C'est d'ailleurs très difficile et fort bien contrôlé comme tout ce qui est américain.

Voilà pour aujourd'hui les nouvelles de ton petit méchant mari qui t'aime bien malgré « toutes les misères qu'il t'a faites... ou pas faites » (comme toi d'ailleurs ??) et qui pense toujours bien à son petit poulet. Une grosse caresse à Jean-François et à ses grandes sœurs pour leur papa, et pour toi bien tendrement.

J'ai retrouvé dans ma musette une bavette oubliée, parmi celles que j'avais apportées à Safi, je la mettrai avec les crayons de couleur. Dis-moi bien ce dont tu as besoin, encore une bise. Georges

[Je t'ai envoyé mon télégramme au patelin où je mange tous les jours à midi. Encore une bise.]

6 avril 1945

Mon cher petit chéri. Courte lettre aujourd'hui car depuis ce matin je roule et je dois repartir encore dans quelques instants. Il y a de l'énerverment par ici et les officiers de liaison en savent quelque chose. Mais je ne veux pas plus tarder pour te dire que je suis plus content ce soir puisque j'ai eu tes deux télégrammes, en même temps d'ailleurs, l'un venu par la voie civile, l'autre par la voie militaire, ainsi que ta lettre N°11 du 27 mars et celle de Paulette du 29. Donc mon sourire est revenu et je ne suis plus en souci pour vous. Bien sûr que je te pardonne des petites méchantes choses que tu as pu m'écrire dans tes dernières lettres. Pourvu que ton moral et ta santé soient bons, c'est tout ce que je désire, car moi je compte et vau moins que toi.

Nous sommes toujours dans le même patelin où je m'habitue peu à peu mais où je ne suis guère dans la journée, sauf le soir à partir de cinq ou six heures. Je suis allé hier au ciné voir un film idiot dont je ne me rappelle plus le titre. J'étais seul et je crois que je n'y

retournerai pas de sitôt. Je ne sais si je pourrai aller voir la famille Gassinault mais peut-être le ferai-je en vitesse dans la journée de dimanche. Hier le Capitaine Torregroza et moi avons été invités à dîner par Guy et Henri qui sont dans un bled à soixante kilomètres d'ici, mais qui démarrent demain pour la région dont te parlait Mme Collomb, dans les environs de chez Laffitte.

Quant à moi je reste encore ici quelques jours, on a coupé le fruit en deux. Pas de nouvelles de Clifford à qui je vais envoyer un mot demain sans doute. Je t'envoierai une photo de Guy qui est motocycliste maintenant et qui en est heureux comme un roi. Je t'envoie aussi un petit article au sujet de la durée de la guerre qui à mon avis durera encore un mois ou deux si tout va bien. Est-ce que mon fils serait tout à coup devenu peureux puisqu'il dit « À peu » si souvent ?

Je t'ai trouvé du Lactéol et demain je t'en enverrai deux boîtes. Dis-moi bien les petites choses dont tu as besoin et que je peux trouver. Merci beaucoup à ma grande fille Paulette pour sa gentille lettre. Les vacances sont bientôt finies hélas... Zut on m'appelle, je barre le numéro de cette lettre qui ne compte pas et demain je t'écrirai plus longuement.

Grosses bises à tous et « même » au petit poulet.

Georges

Je t'écris du bureau de la 2e D.B. et le commandant du bureau s'impatiente et me demande...

Samedi 7 avril, 17 h.

Mon cher petit chéri. Samedi soir, aujourd'hui les vacances de nos filles sont à peu près terminées et il faut penser maintenant sérieusement au travail du prochain et dernier trimestre de l'année, en espérant bien que je reprendrai mon travail d'instituteur à la rentrée prochaine. Aujourd'hui je me suis occupé un peu de vous puisque je t'ai envoyé un mandat de 2000 francs ce matin, après avoir touché ma solde. Puis j'ai fait et je vais porter à la poste ce soir un colis contenant une bouilloire électrique (la mienne !) en partie démontée, mais j'ai mis le schéma de montage dedans et je te connais assez calée en électricité pour la remonter correctement, deux prises de courant pour fer électrique par exemple, deux boîtes de Lactéol réunies en une seule, un peu de fil blanc (tout ce que j'ai trouvé) et un caleçon court pour moi à me garder stp pour mon retour à la vie civile. Cela fait huit paquets que je t'envoie depuis que je suis ici. Tu dois avoir le détail de chacun, attention qu'ils arrivent tous. J'ai encore les crayons de couleur de mes filles, je ferai le paquet demain car je n'ai plus de papier ni de ficelle, et c'est très difficile à trouver quoi que cela paraisse bizarre.

Dans la bouilloire électrique il ne faut mettre toujours que de l'eau. J'ai su que Mlle Colomb était partie en perm au Maroc ces jours-ci : quelle veine ! Quand elle reviendra la guerre sera peut-être terminée car les boches sont bien bas et malgré leur entêtement à résister, ils ne pourront certainement pas éterniser cette guerre qu'on a hâte de voir finir. J'ai écrit ce matin à Clifford qui est toujours à la 7e armée (Général Patch) et qui est par

conséquent en ce moment de l'autre côté du Rhin. Ce matin j'ai reçu ta lettre du 1er avril (jour de Pâques) N°12. Je suis étonné que tu ne reçoives pas mes lettres (j'en suis déjà au N°22 en un mois, ce n'est pas mal !) Je suppose que c'est un retard fait exprès des courriers à cause des opérations qui se préparent et dont je ne puis rien te dire sur cette lettre sinon que certains vont dans les environs du pays de Lafitte et d'autres dont bibi iront un de ces jours rejoindre le copain Tim.

En attendant, ma vie continue toujours aussi calme ici mais je suis assez occupé et je passe de nombreuses heures par jour sur la route pour faire mon travail de « facteur ». Il fait assez beau heureusement malgré un ciel nuageux et quoique le pays soit à mon gré un peu trop plat, la campagne est magnifique de verdure et de fleurs. Demain dimanche je pense être assez libre pour aller voir les parents de Mme Bénais à 180 km environ d'ici, mais il faudra que je sois de retour pour 6 h du soir car j'ai mon chemin habituel à parcourir demain dans la soirée. Je te raconterai cela dans ma prochaine lettre de lundi, si d'ici là rien ne m'empêche d'aller voir la famille Gasnault. Ta lettre m'apprend qu'Elvire est venue passer quelques jours à Safi avec sa marmaille.

J'espère que sa visite, malgré le travail supplémentaire occasionné, t'aura fait plaisir et t'aura distraite un peu. Ce doit être en effet difficile de se ravitailler maintenant à cause de la sécheresse et je comprends que cela ait pu te donner quelques appréhensions. Ton petit Jean-François a en effet l'air de devenir de plus en plus mignon et il va falloir faire attention bientôt qu'il ne ramasse pas trop de bûches puisqu'il se soulève seul.

[Je t'envoie les reçus des deux colis de Mme Voirand.]

Lundi 9 avril 1945, 18h

Mon cher petit chéri. Un neuvième paquet est prêt pour vous tous et partira demain. Il contient : le pyjama neuf que j'ai fait acheter ces jours-ci à Paris, deux stylos, celui de Lulu que je lui rends et un autre pour Paulette si tu veux, trois douzaines de crayons de couleurs avec deux canifs pour mes grandes filles. Un pot de crème d'Angleterre pour toi, une brosse à dents et un tube de dentifrice, une chemise pour moi et un rasoir avec lames (le tout à me garder précieusement pour mon prochain retour ? !), et cinq petits paquets de bonbons, plus une trousse de couture avec quelques petits carnets. J'ai complété ce colis avec des affaires trouvées dans ma cantine laissée chez Lebec et que Mme Lebec m'a rapportée hier. C'est ainsi que j'y ai retrouvé mon stylo américain, quatre cartouches de cigarettes qui sont les bienvenues, tu peux le croire, des chaussettes et chemises pour moi que je t'enverrai peu à peu pour avoir moins de choses à transporter quand je partirai au Maroc, chose sur laquelle je compte toujours quoique ma mutation ne soit pas près d'arriver.

J'ai encore deux boîtes de cacahuètes que je vous enverrai une autre fois avec des tétines et de la farine de bébé que je pense trouver ici par des intermédiaires. Je pense que mon colis ne sera pas trop lourd et qu'il pourra partir demain matin par la poste militaire. Que de colis et que de lettres, et tu diras encore que ton capitaine est un

méchant mari !!... Hier je me suis décidé et entre 9 h et 18 h je suis allé à Champigny et Fontevrault : 350 km aller retour en jeep avec un vent du tonnerre de Zeus et ce n'était pas très amusant mais je suis heureux de l'avoir fait à cause de l'amitié que nous avons avec les Bénais.

J'ai vu Mme Gassault mère, une brave vieille femme très très sympathique qui habite une petite ferme dans un modeste village. Elle me connaissait déjà par les nouvelles de Mme Bénais et s'est mise à pleurer en me voyant. Elle m'a fait manger du pâté de foie, une grosse omelette et a sorti la meilleure bouteille de sa cave. Nous avons parlé longuement ensemble du Maroc, de sa fille, d'Yves et de la famille d'Henri. Puis j'ai vu la sœur de Mme Bénais et son mari, sa nièce aussi, tous heureux de parler avec moi des Bénais qu'ils attendent pour toujours avec impatience. Ensuite à Fontevrault j'ai pu voir le papa Bénais, un petit vieux tout étonné de me voir et heureux aussi d'avoir des nouvelles assez fraîches du Maroc.

Je suis resté là-bas de midi à trois heures et suis rentré ici par Saumur et Tours, villes assez démolies par la guerre. J'ai écrit d'ailleurs hier soir aux Bénais une lettre pour leur donner des détails. Pour moi pas de changement encore, mais je crois qu'on sera fixé avant la fin de cette semaine. Lundi aujourd'hui, les filles ont repris leur classe et toi ta petite vie tranquille. Continue à la vivre dans le calme en attendant mon retour que j'espère prochain quand même. Écris-moi aussi souvent et continue à me donner des nouvelles de mon petit garçon et de vous tous. Je n'ai pas de lettre de toi aujourd'hui. Mais je sais qu'avec Elvire tu as dû être bien occupée, demain peut-être. Mets moi l'heure sur tes lettres quand tu m'écris, tu me feras plaisir.

Au revoir petit poulet, à demain peut-être. Une grosse bise aux grandes filles, à Jacquie (comment va-t-elle mon petit gâté ?) et au coquin Jean-François.

Je t'embrasse mille fois bien tendrement.

Georges

[Dans le paquet j'ai mis quelques brins de muguet en espérant qu'il t'arrivera intact. Encore une bise dans ce petit coin.]

Mardi 10 avril 1945, midi.

Mon cher petit chéri. En attendant l'heure de dîner avec mon Colonel à V..., je t'écris encore un peu car ainsi je me rapproche encore de toi. Ce matin je t'ai envoyé mon dixième colis : un simple flacon de parfum que je n'ai pu sentir, hélas, car je tiens un rhume de cerveau carabiné. Je pense quand même qu'il te fera plaisir. J'en ai envoyé un également à Marguerite pour la remercier des combinaisons qu'elle m'avait données pour toi et pour l'encourager à t'envoyer ce dont tu as besoin et que tu peux bien lui demander car elle me l'a offert bien gentiment et m'a dit de te l'écrire.

D'ici la fin de la semaine je trouverai bien moyen de t'envoyer d'autres colis car il faut bien que je profite de mon séjour ici pour vous gâter un peu. Je n'ai pas eu de lettre de toi ce

matin encore et j'ai pourtant hâte d'avoir de vos nouvelles. Ne m'oublie pas au moins petite chérie et pense toujours au plaisir que j'ai de lire tes lettres. Je t'envoie quelques photos qui ont été prises à Clermont Ferrand le lundi de Pâques par le frère de mon chauffeur, qui habite là-bas avec sa femme et son chien. Il est chef vendeur dans un grand magasin et c'est lui qui me procure pas mal de petites choses pour vous : crayons de couleur, pellicules, etc. Profites-en donc pour me demander les petites choses dont tu peux avoir besoin, avant que je quitte cette région.

Pour l'instant mon départ n'est pas encore fixé mais il pourrait avoir lieu dans les 48 heures aussi bien que dans 8 ou 15 jours : on est militaire ou on ne l'est pas. En ce moment il fait un temps délicieux quoiqu'un peu frais. Beaucoup de soleil qui enrume (j'en sais quelque chose) mais soirées et nuits fraîches. Hier soir je suis allé à une autre représentation de théâtre aux armées : chants, danses, numéros comiques, par des artistes à noms inconnus mais pleins de bonne volonté et qui ont donné en fait une représentation assez sympathique. Tu vois que je me distrais sagement et il le faut bien, car nous sommes loin de l'ambiance du front, et cette vie de garnison en province commence à nous peser.

Mme Lebec est toujours ici, mais repart après-demain. Elle en a de la chance comme tu dis et je voudrais bien que toi aussi tu puisses venir faire un petit séjour avec moi. Je les invite tous les deux à dîner demain soir à l'occasion de son départ car ils sont bien sympathiques l'un et l'autre et après la guerre il faudra que je te fasse connaître mon vieux copain Lebec qui est bien aimé de tous ici.

Comment va mon petit Jacquou ? Je lui ai acheté ce matin un bon fortifiant dans une pharmacie et je te l'enverrai bientôt. Il faudra bien le lui faire prendre et si tu en veux pour toi dis-le moi car en pharmacie ici je crois qu'il y a un peu de tout et ce n'est pas comme au Maroc. Je pense que vous allez tous bien et que votre petite vie a repris son calme des jours de classe. Jean-François redevient donc le grand maître à la maison pendant l'école et je pense qu'il ne plaint pas ses risettes et ses mamours à sa gentille maman.

Et toi petit poulet, dis-moi comment tu vas et soigne-toi du mieux possible. Votre jambon doit tirer à sa fin et il faudra essayer d'en acheter un autre puisque vous l'aimez bien et que cela vous fait du bien. C'est tout de même malheureux que le ravitaillement au Maroc soit si moche ! ! Alors qu'ici on trouve à bien manger dans les restaurants pour 30 francs le repas, vin en plus bien entendu. Enfin espérons que cela changera en mieux, bien entendu, au pays du bon soleil. Il est l'heure de dîner une heure moins le quart et j'ai faim. Je m'arrête donc et je vous embrasse tous les quatre bien bien affectueusement.

Georges

Toujours rien de nouveau à propos de ma mutation : soyons patients. Pense à écrire un peu à Mme Henry. Je n'ai pas retrouvé mon maillot de bain dans la cantine déposée chez Lebec. Est-ce que je ne te l'aurais pas envoyé ? Je n'ai nulle envie de prendre un bain ici en cette saison mais si je retourne au Maroc il faudra bien que je m'en procure un avant mon départ. Es-tu contente de ton petit mari qui t'écrit souvent ? Une grosse bise petit chéri.

Georges

Jeudi 12 avril 1945, 9 h du matin.

Bonjour petit chéri. Il y a bien longtemps que je ne t'ai pas écrit le matin, mais aujourd'hui je change un peu mes habitudes. D'abord il pleut et je n'irai pas voir mon patron avant onze heures car le boulot se tasse aujourd'hui. Et puis je suis bien dans ma chambre pour t'écrire à cette heure. Je suis en pyjama (mon dernier !) et je crois être un peu chez moi. J'ai bien sûr enfilé ma robe de chambre et j'ai l'illusion d'être un peu en vacances. Je viens de boire un café froid hélas car depuis que j'ai fait la « bêtise » (? ? ?) de t'envoyer ma bouilloire, je n'ai plus aucun moyen de faire chauffer de l'eau. Encore un sacrifice pour sa petite femme.

As-tu enfin reçu mes lettres et mes paquets ? Moi hier matin j'ai eu ton tout petit mot du mardi 3 avril où tu t'inquiètes tant de ne pas avoir de mes nouvelles. Depuis il y a eu l'échange de télégrammes et j'espère que cela va mieux. Je t'écrirais bien par la poste civile mais c'est bien défendu et ce serait ennuyeux d'avoir une tuile à ce sujet.

J'ai dans ma chambre deux autres paquets prêts à partir : l'un pour Paulette contenant un atlas assez cher et bien fait que je lui ai acheté hier puisqu'elle travaille bien en classe, avec un livre de cartes d'Angleterre que j'ai rapporté de là-bas et retrouvé dans ma valise. Un autre pour Jacquou contenant son fortifiant, deux boîtes de cacahuètes, quelques bonbons et chocolats. Celui de Lulu n'est pas fait car je veux fouiller aujourd'hui les magasins pour voir ce que je pourrais bien lui acheter pour son anniversaire que je n'oublie pas. Je pense que je pourrai lui envoyer son paquet dès demain. En tout cas, cela fait aujourd'hui douze colis expédiés. Pourvu qu'ils arrivent !

Hier soir nous avons fait un petit dîner d'adieu à Mme Lebec qui, en raison de notre prochain déplacement, est rentrée chez elle ce matin. Nous sommes allés à cinquante kilomètres d'ici au barrage d'Éguzon, coin assez charmant où nous avons pris des photos. Il y avait M. et Mme Lebec bien entendu, le capitaine médecin Gras et sa femme, les deux de Valréas dont je vous ai raconté l'histoire de leur récent mariage, le Lt Lucas instituteur en Tunisie et moi. Nous avons mangé un repas correct sans plus et cela nous a fait plaisir de nous évader un peu de cette vie de garnison que l'on commence à mener ici et qui commence aussi à nous déplaire. Je me suis couché aux environs de minuit et je ne pouvais pas sortir du plumard ce matin. Il est vrai qu'on a avancé l'heure d'une heure ici (l'a-t-on fait au Maroc ?) et que — tu le sais bien — j'ai toujours un peu la maladie du sommeil.

Et vous tous que devenez-vous ? C'est jeudi aujourd'hui. Paulette et Lulu vont aller au piano pendant que mon petit Jacquou jouera dans sa petite chambre. Irez-vous au Club cet après-midi ? J'ai hâte d'être avec vous et si je suis muté au Maroc, on s'arrangera pour se voir bien souvent en se faisant l'un et l'autre des visites. Jean-François est-il toujours aussi coquin ? Il me tarde de le revoir mon petit monstre et de le promener encore dans mes bras à travers les pièces de la maison.

Et toi mon petit chéri comment vas-tu ? Si on peut envoyer du café du Maroc, envoie-m'en un peu dès que possible. Je ferai avec, des heureux autour de moi et cela me permettra

d'obtenir d'autres choses. Et n'oublie pas que je manque d'emballages et de ficelle... Dis-moi aussi si tu as reçu mes mandats, un de 10000 et un de 2000. Je vais maintenant me laver et m'habiller et je posterai ma lettre. Peut-être en aurai-je une de toi car je les ai le matin entre dix et onze heures.

Au revoir petit chéri, une grosse caresse à Jean-François et aux trois grandes sœurs de leur papa. Je t'embrasse bien tendrement. Pas de nouvelles de Clifford. Et vous ? Il doit avoir un gros boulot pour arranger les voies ferrées ou les ponts en Allemagne. S'il t'écrit envoie-moi sa lettre, je ferai de même. Bises.

Georges

Vendredi 13 avril 1945, 18 h

Bonjour petit poulet chéri. Je rentre de mes promenades habituelles et, installé dans ma chambre, je viens encore bavarder un peu avec toi. Il fait bien beau aujourd'hui, presque chaud, et on sent que l'été n'est pas loin. Mais cet été je compte bien ne pas le passer en France, et malgré la chaleur qui vient, je rentrerai bientôt au Maroc. Je sais que ma demande a quitté la division et on n'attend plus maintenant que la décision du ministre. Inch' Allah !...

Hier matin j'ai eu la gentille lettre de Lulu de jeudi 5 avril. Aujourd'hui rien, et j'en ai profité pour la relire encore. Merci ma grande Lulu de ta gentille lettre et des nouvelles données. Ta maison, petite chérie, a dû être bien bouleversée pendant ces vacances de Pâques avec tous ces mioches, mais cela t'aura distrait un peu, et sachant que tu t'entends bien avec Elvire, cela m'a fait plaisir. Je voudrais bien voir maintenant M. Jean-François avec ses manches ballon et ses bras nus. Photographiez-le de temps à autre.

J'espère que depuis mes télégrammes vous recevez mieux mes nouvelles, colis et mandats. Fais vite deux grosses bises à J-F pour les deux dents qu'il a maintenant. Oui Lulu, si maman le veut, fais-toi faire ton indéfrisable puisque tu as été au tableau d'honneur le dernier trimestre : que d'indéfrisables dans cette maison ! Vous allez ruiner votre pauvre père. Heureusement que Jean François n'aura pas envie de s'en faire faire. Et Jackie, c'est pour quand ? Alors ma petite femme, il paraît que tu as bien fait le youdi en vendant tes vieilleries à Elvire ! Tâche au moins de ne pas vendre les choses auxquelles je tiens, ou attention à tes oreilles ! ! Est-ce qu'on partage les bénéfices ??

[*dans la marge* : J'en ai marre de faire des colis : il faut que je m'arrête au vingtième.]

J'ai préparé ce matin le paquet de Lulu : deux boîtes de singe, un chocolat à manger lentement, un pot de cacao, une brosse à dents, quelques crayons, carnets et un double ou triple décimètre, d'un côté avec les mesures françaises et de l'autre avec les mesures anglaises. Bien entendu cela n'est pas pour l'anniversaire, car je ne sais qu'acheter et je préfère attendre que vous me disiez ce qui lui ferait plaisir. Cela fait donc le 13e paquet que je vous envoie depuis que je suis arrivé dans mon trou : il partira demain matin.

J'ai écrit ce matin un mot à mon père et à Privas pour leur dire que je suis toujours en vie, mais je ne sais que leur raconter. Toujours rien du copain Clifford : il doit être terriblement occupé chez les gens d'en face. Aujourd'hui on a appris la mort de Roosevelt, c'est tout de même malheureux, mais cela ne changera rien à l'issue de la guerre, qui ne saurait tout de même s'éterniser malgré l'entêtement des boches à ne pas vouloir céder.

Il y a eu un an je moisissais à Oran en attendant le départ pour l'Angleterre. Que de chemin parcouru depuis ! Cela ne me semble pas vrai, et je n'ai maintenant qu'une hâte, de vite rentrer auprès de vous et de mener une vie de famille autrement plus intéressante que celle que j'ai maintenant. Je crois cependant que j'aurai fait mon devoir et je peux laisser maintenant la place à d'autres. Ce qui m'ennuie un petit peu quand j'y pense, c'est l'endroit où nous allons être nommés, mais je m'occuperai de cela quand je serai au Maroc. On demandera au besoin à Clifford de me trouver une place en Amérique : pour enseigner le français dans nos lycées, par exemple... Je dis des bêtises, pas vrai poulet ? Dis-le-moi bien vite et surtout écris-moi toujours souvent. Si j'ai une mutation au Maroc, je te télégraphierai. Toujours pas de changement pour moi ici. Je me demande même si j'irai un de ces jours rejoindre Guy et Henri.

Au revoir à tous. Grosses bises à mon fils qui dit bien papa, à sa grande sœur Jackie et à mes deux grandes filles. Je t'embrasse petit chéri mille fois bien tendrement.

Georges

Dimanche 15 avril, 10 h.

Mon cher petit chéri. Dimanche aujourd'hui, il fait un temps magnifique et je vais m'empresse de partir sur la route car ce sera un vrai plaisir aujourd'hui pour moi tellement il fait soleil. Et puis aujourd'hui je suis content, bien content même, car je viens d'avoir ce matin ta gentille et longue lettre N°14 du 7 avril, le jour où Elvire est partie, et où tu avais reçu de moi six lettres en même temps. Tu vois bien que cela finit tout par arriver et que ton méchant Georges ne t'oublie pas. Et les colis commencent-ils à arriver peu à peu ?

Pendant que je t'écris, les bombardiers américains passent et repassent sans cesse sur nos têtes pour aller arroser un peu les boches qui se cramponnent sur les fronts de l'Atlantique et d'où il faudrait bien qu'ils soient bientôt délogés. Quant à moi, je suis toujours dans cette ville de repos et... je commence à en avoir marre. Cela aura tout de même bien une fin et je crois bien qu'avant la fin du mois j'aurai levé l'ancre. C'est curieux comme dans la vie militaire on a l'impression d'attendre toujours quelque chose.

Je suis heureux que tu aies reçu le mandat de 10000. Je t'en ai envoyé un autre de 2000 que tu as peut-être aussi reçu, et je te redoie encore de l'argent mais je ne sais quand je t'en enverrai encore car ce mois-ci on nous ... diminue notre solde de 1000 francs. Cherche à comprendre toi, moi ce que je sais c'est que je ne puis du coup pas augmenter ma délégation de solde ce mois-ci comme j'en avais l'intention. Tu me fais rire en me disant que les filles et toi êtes folles de joie à la pensée de ma croix de guerre. C'est pourtant vrai et avec une citation pas trop moche du général, mais cela n'est pas rendu encore officiel et il vaudrait mieux peut-être ne pas encore le publier dans les journaux,

d'ailleurs je n'y tiens pas. Comme je me méfie de votre enthousiasme, je vous enverrai le texte de ma citation seulement quand ce sera officiel. Mais n'aie pas peur, je l'ai cette croix de guerre et ce sera au moins une preuve que j'ai fait ce que je devais faire.

La lettre de ma mère était — je dis était car je ne la retrouve plus — à peu près datée du 12 ou du 13 novembre 42. « Mes chers petits que devenez-vous avec les événements, je suis angoissée et je voudrais vite avoir de vos nouvelles ». Quatre lignes, à peu près rien d'extraordinaire mais cette lettre a ceci de particulier que c'est la dernière que ma mère nous a écrit, et encore lui est-elle revenue puisque les communications étaient interrompues. Mon père exagère un peu en voulant la donner de la main à la main, car il n'y a rien d'extraordinaire, mais je suis un peu ennuyé de ne pouvoir y mettre la main dessus : j'ai dû la perdre ou la déchirer au cours de mes tribulations en Alsace, à moins que, comme la photo de la place de l'Opéra, elle réapparaisse un de ces jours dans quelque coin.

Je voudrais bien entendre les « a ba » et les « a peu » du fiston. Qu'allez-vous faire aujourd'hui dimanche ? Club nautique sans doute, comme je vous envie ! Attention que Poussy ne ramasse pas la bûche quand il est sur la table et qu'il ne se tortille comme un ver ! Tu me demandes dans ta lettre si je n'ai pas mélangé de l'essence à ton bidon de pétrole : je ne le crois pas car j'ai utilisé le bidon rouge de 10 litres pour laver mon blouson et je ne me rappelle pas avoir touché à autre chose. Mlle Colomb est-elle arrivée ? Invite-la à boire l'apéro et dis-lui que je l'envie d'être à Safi.

Hier soir j'ai fait un bridge à l'hôtel dans ma chambre avec trois camarades jusqu'à minuit ; j'ai gagné 48F. Ce soir on rejouera encore sans doute, car c'est le soir que les gens sages s'ennuient le plus. J'espère que Popo, Zuzu et Jacquie ont bien recommencé à travailler courageusement à l'école et qu'elles me feront encore toutes les trois le plaisir d'un bon classement. Demande à Pillot stp de te donner un papier de ce que je gagnerais si j'étais au Maroc, Directeur du C.C. de Safi, quatre enfants, première classe, de façon que je puisse comparer avec ma solde et percevoir au besoin la différence. Il doit trouver facilement cela sur les bouquins. Bonjour aux Dejot, Ruelle, Videau, etc.

Au revoir, je vais prendre ma jeep qui s'appelle maintenant « Gueule de Loup » et je pars à mon G.T.... Au revoir petit chéri, une grosse caresse aux trois filles et à mon petit Jean-François. Je t'embrasse bien tendrement mille fois.

Georges

[*en post scriptum* : au revoir encore une bise à demain peut-être mais je vais dire moi aussi « si j'ai une lettre de toi » ! Idiot va ! Me dis-tu, brigand.]

Mardi 17 avril 1945, 11 h.

Mon cher petit chéri. Ce matin je ne me sens pas bien à mon aise. Je me suis réveillé avec ma main droite enflée et je suis un peu énervé. Mais le moral est bon quand même et j'espère qu'après-midi tout sera passé. Je ferai une bonne sieste car il fait bien chaud et

après tout ira bien. Aujourd'hui je ne bouge pas d'ici et j'en profite pour t'écrire en fin de matinée, contrairement à mes habitudes.

Hier soir je suis allé au cinéma, séance gratuite organisée pour les militaires. J'y ai vu les actualités puis un film « Nuit de décembre » et je suis parti à l'entracte. Je t'ai envoyé hier mon 14e paquet, destiné surtout à M. Jean-François. Il contient quatre boîtes de farine, deux tétines, trois paquets de bonbons, un flacon eau de Cologne, quelques caleçons et chaussettes à me garder pour mon retour. Je crois que c'est tout. Ce soir je t'envoierai un petit colis de six boîtes d'anti-mites que j'ai achetées dans une droguerie. Et à vingt colis je m'arrête, comme je te l'ai déjà dit, car je me ruine et je suis encombré de reçus de recommandés.

Je t'envoie dans cette lettre quelques photos. Ce matin, et hier, je n'ai rien eu de toi : est-ce que l'on oublierait par hasard monsieur son tyran de mari ? Je sors maintenant de chez le dentiste, car nous avons aussi bien entendu un dentiste militaire. Je lui ai fait réparer ma dent artificielle qui était tombée depuis plusieurs mois. Il a trouvé mes gencives enflées, me les a badigeonnées de je ne sais pas quoi et me soignera une ou deux dents cariées. J'en profite puisque c'est gratuit...

Il fait très chaud en ce moment, à peu près autant qu'à Privas lorsqu'on y était en juillet ou en août, et on est mal à l'aise dans nos vêtements de drap. Mais qu'est-ce que cela doit être au Maroc ? Je choisis bien mon moment pour rentrer ! Depuis hier Royan est libéré, ce qui va nous permettre de bouger maintenant, et je crois fort que notre départ vers l'armée du copain Tim aura lieu à la fin de cette semaine. J'aurai sans doute le temps d'aller y faire un tour avant mon départ au Maroc. Je parle comme si ma mutation était prononcée, mais je crois fermement qu'elle sera acceptée car je sais qu'elle est partie d'ici avec avis favorable.

Au fur et à mesure que les minutes passent, les événements se précipitent. J'ai reçu depuis le début de cette lettre plusieurs coups de téléphone et l'un d'eux vient de m'annoncer que notre réunion au copain Tim doit être faite d'urgence. Donc tout va bien et bientôt je t'écirai de sous d'autres cieux, inconnus pour moi encore. Il faut donc que je me dépêche de t'envoyer des colis si je veux arriver au vingtième !! Voilà mes nouvelles.

Je pense que vous allez tous bien et que toi, mon petit poulet tu n'es pas trop fatiguée et bien calme. Attention à la chaleur pour l'alimentation de M. Jean-François. Avez-vous reçu des morceaux pour piano que Mme Devoy doit vous envoyer directement ? Je viens de noter les photos que je te joins. Je te trouve bien mignonne là où tu es sous l'arbre et je t'aime bien. Dommage que tu ne sois pas très bien « centrée ». Quant à nous deux, il faudra repasser, surtout moi avec mon air vache, mon derrière en pointe et mes mains au dos.

Au cas où tu prendrais d'autres photos de M. mon petit bonhomme, des filles et de toi, n'oublie pas ton petit mari qui recevra toujours des photos avec grand plaisir. Veux-tu que je t'envoie encore des rouleaux de pellicules ? C'est difficile à trouver mais je me débrouille toujours assez bien et je suis bien aidé par mon chauffeur dont le frère de Clermont est vendeur dans un grand magasin. Dis-moi vite si tu as reçu mon colis et, si tu

le peux, annonce-moi chaque fois le numéro imprimé sur le timbre recommandé rose de la poste, de façon que je puisse déchirer le reçu correspondant.

Je m'arrête maintenant car il est midi passé et j'ai faim. Au revoir petit chéri, embrasse bien les petites et mon petit diable pour leur papa, et je t'embrasse bien affectueusement en espérant aussi demain une bien longue lettre, promis ?

Encore une bise et bon appétit.

Georges

Pensez à me dire ce que voudrait Lulu pour son anniversaire. Si je suis parti avant, je lui enverrai 500 francs.

Jeudi 19 avril 1945, 9 h.

Mon cher petit chéri. Je t'écris de bonne heure ce matin car demain sans doute, dimanche au plus tard, je m'en vais retrouver avec les camarades, le copain Tim, et bien entendu je vais avoir du boulot sur la planche aujourd'hui avec tout ça. Bien sûr le courrier va sans doute s'en ressentir encore, mais moi je t'écrirai quand même souvent, même des petits mots à la hâte, mais au moins trois fois par semaine.

Je suis maintenant au seizième paquet, mais je vais me faire tirer les oreilles car deux sont pour moi. Le premier contient six boîtes anti-mites, une boîte de lait Nestlé, une brosse à dents et un tricot, le deuxième un klaxon pour mon auto ou plutôt un accessoire, un tricot et trois paires de chaussettes, et le quatrième un blouson neuf. Je t'envoie tout cela pour me débarrasser un peu et pour avoir de moins gros colis quand je serai muté au Maroc. La douane n'a rien à dire à ce sujet car ce sont des vêtements usagés qui m'appartiennent et que j'ai achetés moi-même dans les magasins pour officiers. Et voilà !

Du pays où est Tim, je trouverai bien le moyen de vous envoyer quelque chose de spécial, mais il faudra attendre encore car le voyage dure quatre à six jours par route et il me faudra le temps de l'acclimatation. Cependant si ma mutation pour le Maroc se faisait et arrivait avant mon départ, c'est vers le sud que je me dirigerais aussitôt car j'ai de plus en plus hâte de me retrouver avec ou près de vous.

Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis samedi et j'espère bien que ce matin j'aurai quelque chose, ou alors je ne t'écris plus et je ne t'aime plus. Compris ? J'espère cependant que vous allez tous bien et que vous profitez du soleil pour aller le plus souvent possible au Club Nautique. Qu'est-ce que vous allez être noirs à côté de moi ! Je n'oserai pas me montrer en maillot de bain et il faudra que je me noircisse un peu sur la terrasse.

Les événements militaires marchent toujours bien. La question de Royan est liquidée sans trop de pertes pour nous, en Allemagne les boches continuent à encaisser sérieusement, mais ces cochons gardent leur mordant et s'accrochent malgré toutes les apparences contre eux. On les aura quand même, moi je ne crois toujours pas à une fin immédiate de la guerre. N'oublie pas qu'en février, j'avais fait mon petit Nostradamus et que j'avais dit que la guerre ne serait pas finie avant le mois de juin. En France, au moins dans la région où je suis, on ne pense pas trop que c'est toujours la guerre. Les restrictions n'existent

pour ainsi dire pas ici au point de vue ravitaillement. Le journal d'aujourd'hui annonce que la CGT demande aux ouvriers de chômer le 1er mai. C'est bien le moment alors que la guerre n'est pas finie et qu'on a tant de choses à reconstruire. Enfin c'est ainsi, et il y a tout de même de belles choses et des gens qui font leur boulot.

En ce moment les prisonniers rentrent peu à peu. À chaque train sont affectés des wagons spéciaux, des gens les attendent à la gare, et on a l'air de vouloir s'en occuper, ce qui est bien. Mais combien vont-ils retrouver un foyer détruit ou reviendront malades ou aigris d'une si longue captivité ! Encore une belle conséquence de la guerre qu'on avait le culot d'appeler « drôle de guerre ».

Mais il me semble que je suis bien sérieux ce matin et que cela ne me vaut rien de t'écrire de si bonne heure (!) (Et avec le changement d'heure, il n'est en somme que 8 h). Je t'écris de mon bureau où j'attends l'arrivée du vaguemestre avant de monter dans « Gueule de Loup » et de voguer vers mon boulot. Devant moi est assis le Lieutenant de vaisseau Binet, jeune capitaine de marine, mais tout fou et gentil quand même. Dans un bureau voisin, un commandant gentil garçon avec qui je m'entends bien, travaille en silence. En somme tout le monde bâche pendant que le Georges écrit à son chameau de petite femme. Ce soir je vais commencer à faire mes sacs et valises.

Que raconte mon petit Jean-François ? Il me tarde de revoir ses risettes, ses petites manières et de l'embrasser un peu. Je pense toujours que Jacquie et les deux grandes sœurs sont bien gentilles et travaillent beaucoup en classe, car ce sont là deux choses qui me font énormément plaisir ! Videau est-il arrivé ? le veinard.

Au revoir petit chéri, une grosse bise à J-F et à ses trois grandes sœurs. Je t'embrasse bien tendrement. Écris-moi vite.

Georges

Vendredi 20, 10 h.

Mon petit chéri. Ma feuille de papier est bien grande mais ma lettre sera plus courte, car demain soir en route pour l'est et le pays où Clifford se trouve actuellement. La guerre va recommencer pour nous dans quelques jours, mais j'espère que tout sera bientôt fini. N'oublie pas les dates soulignées. Je pars demain soir en jeep avec mon chauffeur et je dois d'abord rejoindre le pays de Bombardier, capitale de la province d'où Mme Ruelle est originaire, ou plutôt un patelin situé à 31 km au nord-est de cette capitale. Cela sera notre première étape et après on verra. Il fait un temps de printemps délicieux en ce moment et on aura au moins le plaisir d'une chic balade sur les routes de France. Bien entendu je pars avec mon chauffeur et nos bagages, un vrai déménagement comme tu dois t'en douter.

Ce qui est très ennuyeux c'est que je n'ai pas pu t'envoyer les vingt colis promis. Ce matin cependant je vous ai envoyé le 17e, c'est-à-dire quatre pains d'épices d'une livre chacun

que vous trouverez bons je l'espère. Je les ai enveloppés dans une chemise de toile à me garder, please, pour mon Inch' Allah prochain retour au Maroc.

Hier matin j'ai été heureux d'avoir deux lettres de vous. La tienne N°15 du 10 avril et celle de Paulette du 12 avril. Toutes deux m'ont fait un bien grand plaisir d'autant plus que je n'avais plus de vos nouvelles depuis samedi. Bien content que mes deux premiers paquets soient arrivés. J'espère que les autres suivront régulièrement et qu'il n'en manquera point. Bien sûr que je me rappelle de la montre donnée par tante Emma à Paulette et je suis heureux qu'elle marche bien et qu'elle lui serve. Attention de ni la perdre ni la casser. Il faut faire arranger aussi celle de Lulu, ou plutôt celle que maman a donnée à Lulu, à moins qu'elle se promène avec le réveil que je lui ai donné, pendu à son bras... Je voudrais bien voir l'ensemble que tu t'es fait faire par ta couturière. Paulette me fait bien rire avec le dessin de Jean-François « suant », et toi quand tu ne racontes qu'il se met lui-même tout droit dans son parc. C'est un vrai petit bonhomme et quand je reviendrai il sera assez fort pour faire la boxe avec son papa. Que Lulu l'entraîne un peu et lui fasse des leçons de gymnastique.

Merci à ma grande fille Jacquie du petit mot qu'elle a ajouté à la lettre de Paulette et j'espère qu'elle a bien lu le livre que je lui ai envoyé. Quant à toi petit poulet, je te défends de frapper trop fort mon fils. De qui ! De quoi ! Un bébé si mignon que sa maman roue de coups à tel point qu'elle en est toute courbaturée ! Ce vilain garçon est un amour, dépêche-toi de lui faire deux bises pour moi et deux pour toi. Tu as bien fait de faire acheter un missel pour Claude de Johannis.

Au revoir, je m'arrête car du bureau où je t'écris on s'énerve et on me dérange à chaque instant. D'ailleurs j'ai beaucoup de choses à faire car à l'instant on me dit que je dois partir demain à 6 h.

Grosses bises aux grandes filles, à Jean-François, à Jacquie pour le papa, et pour toi bien grosses caresses de ton méchant mari.

Georges

Je t'envoie deux photos de moi qu'il me reste et que je ne veux pas traîner avec moi.

Le 21 avril 1945, 10h.

Mon cher petit chéri. Coucou, je suis toujours là car faute de moyens de transports ou pour d'autres raisons si tu veux, on a retardé mon voyage chez le copain Tim de plusieurs jours (2 à 3 sans doute), c'est-à-dire que notre départ aurait lieu demain lundi ou mardi. Mes affaires sont en tout cas prêtes, mon linge est lavé et à part un mal de gorge que je sens un peu pointer, je suis fin prêt. En cours de route je t'enverrai de petits mots rapides pour te relater un peu mon voyage et te montrer que je pense quand même à toi. Et voilà, on n'attend maintenant que le coup de sifflet du chef de gare, c'est-à-dire l'ordre de départ...

En attendant, ma vie continue avec mon travail habituel et dans un moment je vais reprendre la route. Depuis que j'ai commencé ce petit mot, j'ai été dérangé sans arrêt et j'ai mis au moins une demi-heure depuis que j'ai commencé. Il est vrai que je t'écris de ce bureau d'état-major où je suis souvent dans la journée entre mes sorties sur route. Tiens zut, on me dérange encore une fois, mais maintenant c'est le courrier : une lettre de Lucien, une de toi. Chic ! Je t'envoie celle de Lucien et je vais répondre à la tienne. C'est celle N°16 du 13 avril. Je suis navré que tu ne reçoives pas régulièrement mes lettres et j'enrage après le BPM 6. J'espère que mes colis t'arrivent mieux et que depuis le 13 avril (on est le 21) tu as reçu d'autres lettres de moi. Maintenant que tu vois que je t'écris toujours tu ne dois pas te faire de souci pour moi et tu dois m'écrire quand même souvent. En tout cas j'ai compris, tant que je serai en France et à partir de cette lettre, je t'enverrai mon courrier par la poste civile, tant pis si je suis attrapé. On n'a pas idée d'avoir une poste militaire qui fonctionne si mal. Pour ma mutation j'espère toujours réussir et si elle arrivait avant mon départ, tant pis pour l'Allemagne, je me dirigerais vite vers le sud au lieu d'aller vers l'est. Oui comme tu dis l'avance est foudroyante en Allemagne et nous sommes bien loin d'il y a un an quand la France était toute occupée. Cependant et quant à la durée de la guerre, je ne suis pas d'un optimisme exagéré et je pense qu'on n'en verra pas la fin avant juin ou l'été prochain car ces salauds de boches ne veulent pas avoir le dernier mot.

Je voudrais bien voir le bel ensemble bleu de Paulette et je comprends que Lulu soit un peu jalouse, moi aussi... Pour le brevet de Paulette, si elle réussissait à d'autres entraînements tu pourrais la faire présenter, sinon ce sera l'an prochain et comme tu dis je serai là pour la faire travailler un peu. Oui j'ai envoyé une photo de JF et même de vous tous à Clifford mais je n'ai toujours pas de ses nouvelles. Le voleur que je suis t'a bien emprunté 13000 francs mais je t'en ai déjà rendu 12000 (10+2), as-tu reçu les 2000 ? Et je t'en enverrai 2000 ou 3000 encore dès que je recevrai l'argent déposé à Rabat depuis le 11 février. Tu vois que tu y gagneras encore, espèce de « bretonne ».

Je n'ai pas retrouvé ni tes deux pyjamas d'été, ni mon maillot de bain, ni mes tenues de toile et j'en suis terriblement navré. Au revoir petit poulet, fais de grosses bises à mon petit diablou de Jean-François et à ses trois gentilles soeurs, et pour toi mille grosses caresses de ton méchant mari qui t'aime bien.

Comment va mon petit Jacquou ?

Georges

VII — Des Vosges à l'Allemagne

(Avril-mai 1945)

Le franchissement de la frontière allemande ouvre une nouvelle phase de la guerre. Les lettres témoignent d'un regard attentif porté sur un pays vaincu, sur des paysages dévastés et sur une population civile rencontrée au fil de l'avance.

Le ton se fait parfois plus grave, parfois plus distancié : l'objectif final se rapproche, mais le coût humain et moral de la guerre apparaît avec plus d'acuité encore.

Le 23 avril 1945 (St Georges) 16 h.

[*en marge* : je t'ai laissé ici un grand blanc, ne te crois pas obligée d'en faire autant !]

Mon cher petit chéri. Ça y est, je suis en route pour le pays de la choucroute où nous allons retrouver le copain Tim et nous serons ensemble comme avant. Nous allons là-bas en plusieurs étapes bien entendu et pendant que les autres taillent la route en convoi aujourd'hui, moi j'ai brûlé une étape et je suis venu dans cette petite ville de Reims pour permettre à mon chauffeur de voir son père. Mon chauffeur, 19 ans, engagé à Paris, s'appelle Pierre Chappat et est un gentil garçon, quoique faisant un peu de manières. Il a un esprit excellent et je m'entends parfaitement avec lui. Son père est ici directeur d'une usine de teinture sur tissus, celle-ci étant d'ailleurs provisoirement arrêtée du fait de la guerre. Il a l'air très sympathique et ne sait que faire pour faire plaisir au capitaine de son fils. En ce moment, le père et le fils ont pris mon taxi et sont en train de faire certaines visites aux amis pour montrer le fils.

Et moi, après avoir dormi un moment, et en attendant qu'ils viennent me rechercher, j'en profite pour t'envoyer un petit mot après avoir fait une carte à Lulu pour son anniversaire. Dis-lui que je lui enverrai 500 francs à la fin du mois si d'ici là je n'ai rien trouvé à lui acheter. Hier nous sommes partis assez précipitamment à 17 h de Ch... avec ma jeep chargée tant et plus de bagages et de bidons d'essence. Par Bourges et Gien sur la Loire, nous sommes arrivés à un petit patelin du nom de Nogent sur je ne sais pas quoi (pas sur Seine). On y a mangé très mal à 80 francs le repas et on a couché dans une chambre à deux lits.

Ce matin réveil à quatre heures, départ à cinq, à jeun bien entendu, par un froid de canard qui nous a obligés à reprendre le gros tricot de laine et le grand caleçon, gelée blanche, courants d'air, ciel nuageux, tu vois ça d'ici et il me tarde de rentrer au Maroc car je finirai par crever de froid pour de bon ! ! Montargis, Sens, Nogent-sur-Seine cette fois-ci, Sézanne, Épernay, (tu peux suivre mon voyage sur la carte) nous sommes arrivés à Reims à 10 h ½ à la grande surprise de M. Chappat qui ne nous attendait pas. Nous avons visité un peu la ville, assez agréable, grande ville avec des monuments, cathédrale plus petite mais qui me paraît plus belle, plus ciselée que celle de Strasbourg. Énormément d'américains dans cette région on voit qu'on se rapproche du pays de la guerre.

M. Chappat nous a offert à déjeuner dans un petit bistrot. Puis, fatigué, je me suis couché pour les laisser sortir un peu ensemble. Nous avons bien entendu bu la traditionnelle bouteille de champagne et je pense bien en reboire une autre ce soir (pauvre petit poulet à qui j'ose dire de pareilles choses !!). Je ne te parle pas de Mme Chappat que je ne connais pas, celle-ci étant à Paris avec une jeune fille à marier, placée là-bas, et qu'on ne veut pas laisser seule...

L'appartement où je suis est un petit appartement de trois pièces cuisine : une salle à manger, une chambre, un salon et je couche bien entendu sur le divan du salon. Demain matin je reprends la route à 8 h pour Verdun, Metz et Château-Salins où je dois rejoindre mes camarades. Nous resterons là sans doute deux ou trois jours et je t'écrirai pour te parler de la suite de mon voyage. En attendant je les entends qui reviennent avec la bagnole et il faut que je me hâte maintenant car en sortant avec eux je mettrai cette lettre et le mot de Lulu à la poste.

À cause de tous nos déplacements ne t'étonne pas si tu as du retard dans mes lettres ; je t'écrirai toujours souvent mais il me sera bientôt impossible de mettre mes lettres à la poste comme maintenant. N'oublie pas nos conventions : date soulignée et lettres impaires, un, trois, cinq en majuscules bien sûr. Écris-moi toi aussi souvent car je m'étais mis un peu dans la tête que je recevrais ma mutation avant le grand départ et je m'étais imaginé que mon voyage se ferait vers le sud et non pas vers l'est. Enfin je n'y peux rien pour l'instant et il n'est pas encore dit que je n'obtienne pas satisfaction un jour prochain. Si cela arrive je te télégraphierai aussitôt et je bondirai de joie.

Je pense que vous allez tous bien et que mon petit Jean-François est toujours aussi coquin et mignon. Fais-lui de bien grosses bises pour son papa et dis-lui de ne pas m'oublier et de ne pas pleurer quand il me reverra. Une grosse bise aussi à mon gâté Jacquou, à Paulette et à Lulu. Je t'embrasse bien tendrement.

Georges

Je vais essayer ce soir d'acheter quelques bouteilles de champagne, une caisse de six par exemple au cas où je pourrais l'apporter avec moi si je viens prochainement au Maroc. Ce jour-là ce sera encore un beau déménagement ! As-tu reçu d'autres colis, dont tes combinaisons, et as-tu maintenant des nouvelles de Marguerite et de Privas ?

mardi 24 avril, 21 h

Petit chéri. De Château-Salins je t'envoie ce petit mot à la hâte car je suis fatigué et je vais vite dormir. Demain je pars à 7 h à Brumath au Nord de Strasbourg pour deux ou trois jours avant de passer le Rhin.

Je vous embrasse tous bien affectueusement et je pense bien à vous.

Georges

Jeudi 26 avril 1945

[*en marge* : Avez-vous reçu les morceaux pour piano que devait expédier Mme Devoy ? Je t'embrasse mille fois bien tendrement. J'ai apporté avec moi de Reims une caisse de six bouteilles de champagne Heidsieck que je trainerai avec moi et que je tâcherai d'apporter quand je rejoindrai le Maroc. Encore une bise. Georges]

Mon cher petit chéri. Je suis assis dans la salle d'attente d'une petite gare d'Alsace à 17 km de Strasbourg et j'attends... J'attends des trains chargés de matériel et je fais mon petit chef de gare (attention de ne pas te croire obligée de faire la femme du chef de gare !). Au fur et à mesure des débarquements, on envoie vite tout notre monde de l'autre côté du ruisseau. Combien de temps resterai-je ici ? Je n'en sais rien, pas plus de deux ou trois jours sans doute.

Hier j'ai fait en jeep l'itinéraire suivant : Château-Salins, Nancy, Neufchâteau, Nancy, Lunéville, Baccarat, Raon-l'Étape, le Donon, Schirmeck, Strasbourg et Brumath. Voyage un peu long, pénible, mais qui m'a permis de voir les beaux paysages des Vosges. J'ai aujourd'hui la figure brûlée par le soleil et l'air et cela contraste singulièrement, avec le reste du corps plus blanc que jamais. J'ai donc revu l'Alsace sous un autre jour, puisque quand je l'ai quittée, c'était l'hiver et il y avait de la neige alors que maintenant il fait bon et tout est en fleurs.

Les gens d'ici sont plus calmes ou plus froids que ceux que j'ai connus avant et on ne peut trouver à manger nulle part dans ce patelin. Non pas que les restrictions soient grandes, mais sans doute les habitants ont-ils vu tant de militaires qu'ils s'en sont un peu lassés. On se rabat donc sur nos conserves américaines qu'on n'avait pas vues depuis longtemps, et cela me permet au moins de mettre quelques bonbons de côté pour vous les envoyer dès que je pourrai.

Pendant mon séjour ici il n'est pas question de recevoir tes lettres, mais cela ne m'empêchera pas de t'envoyer de mes nouvelles dès que je le pourrai, et puisque ce matin j'ai un peu de temps devant moi, j'en profite pour t'écrire un peu plus longuement que ces derniers jours. J'ai tout de même trouvé une belle et confortable chambre chez de braves gens, pas trop loin de ma gare, et ce matin ils m'ont fait déjeuner avec de la confiture de fraises et du café au lait. À midi, si j'ai le temps et si mon commandant le permet, car j'ai un commandant avec moi, j'irai déjeuner à Strasbourg pour revenir ici au début de l'après-midi.

En ce moment je suis installé seul dans la salle d'attente, transformée en bureau militaire, et j'ai devant moi une pile de cartes d'Allemagne que je donne au fur et à mesure aux gens qui débarquent et qui s'en vont. Moi aussi j'ai hâte de traverser le fleuve et si j'ai deux ou trois heures de liberté j'irai le faire, aller et retour d'un saut de jeep, sur le pont de bateaux qui remplace le pont de Kehl. J'ai hâte moi aussi de fouler un peu le sol de nos voisins et non pas en vaincu au contraire.

De temps à autre nous voyons passer des prisonniers libérés qui rentrent en France, soit par trains entiers, soit par convois de camions, soit avec des voitures ou des camions qu'ils ont récupérés chez ceux qui les gardaient depuis cinq ans. Il y a même certaines choses amusantes, comme par exemple les cas de ces prisonniers revenant, l'un au volant d'un camion chargé de meubles parce qu'il avait appris que les boches avaient pillé sa maison, l'autre avec sa figure maigre, mal rasé, mal habillé, au volant d'une superbe Mercedes cabriolet de luxe, d'autres sur les ailes ou les marchepieds de camions remplis de prisonniers libérés. Tous disant au passage de grands bonjours à la France retrouvée.

Tout cela nous rapproche tout de même bien vite de la fin de la guerre et j'espère bien qu'elle ne s'éternisera plus. Maintenant j'ai de plus en plus hâte de rentrer chez moi et de vous retrouver tous en bonne santé. Comment allez-vous tous les cinq ? Jean-François a-t-il reçu les farines envoyées par son papa et est-il toujours le diablou si mignon et si gâté par sa maman ? Jacquou reprend-elle un peu des couleurs ? Attention à ses oreilles et dis-lui bien de se mettre toujours au premier rang dans sa classe. J'espère qu'elle aura ce mois-ci encore un bon classement.

Je suis sûr aussi que Paulette et Lulu travaillent bien en classe et qu'elles te donnent toujours l'une et l'autre toute satisfaction. J'espère que mes colis vous arrivent maintenant tous et si la poste d'ici fonctionne, je tâcherai de vous en faire un d'ici ce soir et de vous l'expédier. Sinon il faudra attendre que j'aie rejoint le gros de la troupe.

Et toi, mon petit poulet, comment vas-tu ? As-tu commencé à prendre des bains avec tes grandes filles ? N'oublie pas trop ton méchant mari qui t'aime bien et pense bien à toi. Videau doit être arrivé maintenant, depuis le mois de février ou janvier que sa femme l'attend. Donne-lui le bonjour de ma part. Amitiés aux de Johannis et aux Ruelle. As-tu vu Mlle Colomb, qui doit sans doute arborer fièrement sa croix de guerre. Dès que je serai là-bas... je partirai à la recherche du copain Tim et je te donnerai de ses nouvelles.

Au revoir petit poulet chéri, tu vois que j'ai passé un bon moment avec toi ce matin. Fais une grosse bise à J-F et à ses grandes sœurs pour leur papa.

le 29 avril 1945

Hélas petit chéri, le temps me manque pour t'écrire plus longuement. Je suis depuis hier chez messieurs les boches et je te raconterai mon voyage si j'ai le temps dans la journée. Attention à ne pas me gronder pour cette courte lettre car je suis très pressé. Aujourd'hui la radio annonce que les boches auraient demandé la paix : si cela pouvait être vrai ! Le pays où je suis est magnifique mais il pleut en ce moment et cela en gêne un peu le

charme. Pendant que je t'écris, les convois passent sans arrêt sur la route sous ma fenêtre. La prochaine lettre sera plus longue, je t'embrasse affectueusement,

Georges

[Nous sommes quelque part dans le Wurtemberg mais demain on fonce en avant.]

le 29 avril

[en marge : Je t'ai envoyé un 18e colis : bonbons et biscuits. C'est Henri qui s'est chargé de l'emballer et de le mettre au courrier]

Mon cher petit chéri. Je suis un peu plus au calme que ce matin et j'en profite pour venir bavarder plus longuement avec toi. Ça y est, depuis hier matin je suis en Allemagne et réuni à la même armée que le copain Tim. Hier matin à 8 h 50 exactement, je passais fièrement en jeep le pont de bateaux installé entre Strasbourg et Kehl. Qui l'eût dit pour moi qui ne connaissais pas l'Allemagne !

Roulant sans arrêt toute la journée pour retrouver mes camarades à quelques centaines de kilomètres du Rhin, j'ai traversé des pays magnifiques car l'Allemagne est un beau pays. Baden-Baden, ville d'eaux absolument intacte, forêts épaisses avec des sous-bois fleuris, rivières transformées vers les cols en véritables torrents, vraiment la nature est belle dans ce pays. Pourquoi donc a-t-elle permis que des monstres viennent l'habiter ? Par exemple, ces messieurs ont certainement compris.

Beaucoup de villes sont entièrement rasées, certaines gardent encore les murs à peu près intacts, mais la maison elle-même a disparu et l'on dirait de ces villes en construction pour les besoins du cinéma. Les villages par contre en général sont intacts. Les routes sont impeccables et déjà les Américains installent leur pipeline et aménagent les voies de chemin de fer. Quant à la population, elle semble complètement réalisée (*). Elle qui, il y a un an encore était si fière de faire partie du grand Reich, est toute courbée devant ses vainqueurs, ce qui ne nous empêche pas de nous méfier des apparences et d'être prudents.

Sur la route les gens nous regardent passer d'un air las. Certains sont curieux, d'autres les jeunes surtout ont un regard où brille la haine, certains gosses nous font des V au passage et sans comprendre. Beaucoup de fenêtres arborent des drapeaux blancs comme si les occupants craignaient qu'on n'ait pas encore compris.

Que je te reparle un peu de mon voyage. À 8 h 50, entrée en Allemagne, à 11 h 15 pour la première fois de ma vie j'avais l'honneur de « pisser » de l'autre côté du Rhin. Vers midi, près de Baden-Baden, mon chauffeur et moi nous sommes arrêtés dans un coquet village de la Forêt-Noire. Entrant dans un beau restaurant, nous avons fait comprendre qu'on avait faim. Cinq minutes après, jambon, omelette, lapin, pommes de terre et vin blanc nous étaient servis copieusement, le tout pour un merci bien sûr.

Il y avait là un tas de gens qui nous regardaient curieusement, parmi eux des gosses de toute beauté : jolis blonds aux yeux bleu ciel, qui deviendront plus tard des crapules... comme leurs aînés. Plus loin nous avons bu de la même façon un petit cognac et on nous a dit « à votre santé ». Tu parles que nous n'avons nullement envie de nous gêner et je suis tranquille que nos gars en feront moins voir aux boches que ce que les Français en ont vu sous l'occupation.

En cours de route, on a croisé souvent des prisonniers français, russes ou belges, libérés revenant vers le Rhin, à pied, en vélo, en camion, tous ravis, heureux de voir sur la route un képi français. Arrivé ici vers 18 h, je suis aussitôt parti en liaison et ne suis rentré que vers minuit, avec deux types sur ma jeep, mitrailleuse à la main.

La ville où nous sommes est assez importante, 30 à 40000 habitants et intacte. Nous sommes tous installés dans un ancien hôpital immense et luxueux et ma chambre, au troisième, domine une superbe vallée, verdoyante et fleurie. Demain nous démarrons vers l'avant, vers le front où notre patron voudrait bien nous faire bagarrer avant la fin.

Et voilà, c'est tout pour aujourd'hui. Je suis un peu énervé, cela se conçoit et ma lettre s'en ressent : ne m'en veux pas. Je pense que vous allez tous bien et que tu continues à m'écrire souvent. Tiens, c'est dimanche aujourd'hui, passez une bonne journée. Bientôt ce sera fini, j'en suis sûr maintenant, et je crois bien qu'avant les grandes vacances je serai au Maroc : tu sais que je ne me trompe pas souvent.

Au revoir petit chéri, une bonne bise à J-F, Jacquou, Paulette et Lulu, et pour toi mille grosses caresses de ton méchant mari qui t'aime bien.

Georges

(*) « réalisée » est employé ici dans un sens non standard, relevant du français régional (ardéchois) : la population apparaît vaincue, abattue, ramenée brutalement à la réalité.

Lundi 30 avril, 18 h.

Mon cher petit chéri. Le papier à lettres ne nous coûte pas cher et j'en profite pour t'écrire un peu malgré la fatigue d'une longue journée de route à travers l'Allemagne, ce qui m'a porté à deux cents kilomètres ou pas bien loin de là où nous étions hier, pas loin de l'endroit où Hitler avait rencontré Daladier, etc. en 38. Je suis là pour vingt-quatre heures à peine, car nous avons des gens de chez nous qui se battent en ce moment en centre, et certainement demain on ira encore de l'avant.

La fatigue est cause de cette écriture maladroite. Aujourd'hui il a fait un temps de chien, pluie, neige et froid, et j'ai rechaussé la peau de mouton. Le pays où je me trouve n'est pas si pittoresque que le Wurtemberg. Les villages n'y sont pas démolis ; on sent que l'avance américaine ici a été rapide. Les gens sont toujours aussi ébahis de voir les Français arriver et ils n'hésitent pas une minute quand on leur demande, sans trop de formes d'ailleurs, de nous laisser telle ou telle maison libre pour nos bureaux ou pour nous loger.

À midi mon chauffeur et moi nous sommes arrêtés comme l'autre jour pour manger dans une ferme, et pour le même prix. Sur les routes toujours beaucoup de prisonniers qui rentrent, beaucoup à pied, mais cette fois on a l'impression que l'on rencontre plusieurs nationalités : russes, français, polonais, etc. À cinq heures le soir les rues sont vides d'habitants car on leur interdit de sortir et nous sommes bien les maîtres du pavé : quelle revanche et quel plaisir d'ailleurs quand on pense qu'il y a moins d'un an encore ils paraient si bien en France.



En Allemagne un jour de pluie

Cela n'empêche pas que j'ai hâte que tout soit fini et que je puisse rentrer chez moi bientôt. Toujours pas de nouvelles de ma mutation. Si elle est aussi longue que celle que j'avais obtenue pour aller à la 2e D.B. !... La guerre touche tout de même à sa fin je le crois du moins et peut-être lorsque tu recevras cette lettre ce sera déjà fini, Inch' Allah !. Je ne sais encore où est le copain Clifford, mais il doit être dans les parages et je finirai bien par le rencontrer. Pendant que je t'écris il neige encore et les toits deviennent blancs : quel pays, vive le Maroc !

J'ai reçu ce matin la lettre si gentille et si bien faite de ma grande Paulette du 15 avril. Le courrier a encore du retard avec tous nos déplacements. Je ris bien en lisant les aventures du Jean-François, fourré sous le lit par exemple pour aller chercher un couvercle de boîte. Il faudra bien faire attention aux escaliers bientôt. J'espère que vous avez reçu maintenant plus de lettres de moi qu'à la date du 15 avril, celle où je te raconte mon voyage chez la maman de Mme Bénais et aussi quelques-uns des dix-sept colis que je t'ai déjà envoyés.

D'accord pour que Paulette ne se présente pas au brevet cette année, mais j'espère qu'elle travaillera quand même comme si elle devait s'y présenter de façon à être sûre de

réussir l'an prochain. Quant à Lulu et Jacquie, je compte bien que les deux derniers mois de l'année seront formidables comme résultat.

Au revoir petit chéri, je vais chercher une chambre et me débarbouiller un peu pour me secouer car je mange à 7 h ½ avec le général et il ne faut pas avoir l'air endormi. Grosses bises aux filles et au garçon. Je t'embrasse bien tendrement.

Georges

Mardi 1° mai 1945, 21 h.

Mon cher petit chéri. Encore un mot en vitesse car je suis éreinté après une journée de courses sur des petites routes cahoteuses, en forêt ou dans des villages boches. Une autre fois je tâcherai d'être plus calme et de t'écrire plus longuement. C'est le 1° mai aujourd'hui et il neige, avec un froid de canard, heureusement que la neige ne tient pas. N'en devines-tu pas les conséquences : rhume, mal à la gorge, vivement le soleil.

Je suis en ce moment près d'une grande ville qui vient d'être conquise par les Américains, dans un village de campagne où les gens paraissent plus peureux que méchants. Il ne faut tout de même pas leur faire trop confiance et nous sommes très prudents, à tout moment. Je n'ai pas encore vu le copain Tim et n'ai pas rencontré des soldats de son régiment. C'est vrai que la guerre va tellement vite en ce moment qu'on arrive à se trouver à des distances formidables les uns des autres.

Pas encore de nouvelles de vous tous mais j'espère que vous êtes en bonne santé et que ton petit diabolin est toujours de plus en plus mignon ; quand donc vous reverrai-je tous ? Hélas, ma mutation n'est pas encore arrivée mais je ne désespère pas.

Au revoir petit poulet, excuse ce mot en vitesse, c'est pour te tranquilliser que je le fais. Gros baisers à tous et surtout à toi qu'il me tarde de revoir pour de bon.

Georges

Mercredi 2 mai 1945, 18h.

Mon cher petit chéri, merci mille fois pour ta si gentille lettre du 17 avril, celle où tu me réponds à six lettres et où tu m'annonces la réception de cinq colis (sur dix-huit envoyés). Cette longue lettre m'a fait du bien car je n'avais pas de nouvelles de toi depuis longtemps et je me sens d'autre part un peu loin ici de vous tous, dans ce pays où l'on ne trouve bien entendu aucune sympathie et où il fait encore bien froid en cette saison.

Puis ailleurs, depuis que j'ai fait ma demande de mutation, j'attends celle-ci avec impatience, et j'ai encore plus de hâte de vous retrouver. La guerre touche en effet à sa fin et c'est encore une raison pour laquelle je désire rentrer dès que possible. J'espère quand même que cela ne tardera pas trop. Ma vie continue ici assez mouvementée. Demain

nous nous déplaçons vers le sud en direction du pays où les hommes portent des chapeaux à plume et chantent des trucs très aigus.

Aujourd'hui j'ai encore roulé toute la journée : je suis sale, n'ai pas changé de linge depuis dix jours et j'ai hâte de trouver un coin où je pourrai prendre un bain chaud. Je suis heureux de voir que notre petit Poussy se porte à merveille, mais comme il doit te fatiguer ! Si tu veux qu'un jour il soit dressé, dresse le toi-même car moi je l'ai si peu vu que j'en serai bien incapable. Il doit être beau le monsieur dans sa barboteuse !

J'espère aussi que ma petite Jacquou a repris de bonnes couleurs et qu'elle est bien sage avec sa maman et son petit frère. Merci beaucoup à Paulette pour toutes ses gentilles lettres qui me font tant plaisir. Lulu aussi est bien gentille de m'écrire parfois : je vais demain lui envoyer les 500 francs promis pour son anniversaire, car je pense toucher ma solde demain matin. On nous paie maintenant en marks à raison d'un mark pour 5 francs et cela est assez original.

Mais jusqu'à maintenant je n'ai pas dépensé un sou en Allemagne. Je me demande d'ailleurs comment je ferai car les magasins sont vides et fermés et qu'on est en plein dans une atmosphère de guerre. Aujourd'hui j'ai roulé sur plus de 50 km sur un magnifique autostrade bordé de forêts, dans lesquelles il y avait de nombreux avions boches plus ou moins démolis, et cela faisait plaisir à voir. Quand ils étaient chez eux, ces messieurs cachaient les pistes d'envol en forêt mais cela n'a pas empêché les avions de se faire démolir au sol par les anglais ou les américains.

Toujours pas de nouvelles de Clifford, j'ai fait demander son adresse par un officier de liaison américain et s'il n'est pas trop loin de moi j'irai vite le voir. C'est tout pour aujourd'hui, ne tiens pas compte de la longueur de mes lettres en ce moment : je préfère t'écrire le plus souvent possible même si je n'ai pas bien le temps ou si je suis fatigué.

Embrasse bien mon fils pour son papa ainsi que Paulette, Lulu et Jacquie. Dis-leur d'être toujours bien gentilles et de bien travailler en classe. Au revoir petit chéri, je vais aller me débarbouiller un peu avant de dîner avec mon général. Je t'embrasse mille fois bien tendrement, car je t'aime bien.

Georges

4 mai 1945

Petit chéri, en vitesse un mot. Je vais bien mais suis un peu fatigué. Les boches ont l'air de plus en plus dégonflés et je crois que la fin n'est pas loin. Inch' Allah ! En ce moment nous sommes à 35 km du repaire d'Hitler : c'est un peu dur mais on y arrivera. La neige nous entoure de toutes parts et il ne fait pas chaud.

Au revoir petit chéri je suis pressé mais je vous embrasse tous bien affectueusement.

Eugène

Samedi 5 mai 1945

Écrite à Berchtesgaden, dans le repaire d'Hitler tout juste abandonné, cette lettre constitue un témoignage direct des derniers jours de la guerre. Georges y décrit la découverte des lieux, la débâcle allemande et l'ambiance presque irréelle de visites et de prélèvements de souvenirs parmi les installations désertées. Le récit mêle observations personnelles et nouvelles familiales, avant d'être brusquement interrompu lorsqu'il apprend la fin de la guerre, capturant ainsi un instant vécu à chaud qui donne à cette lettre une portée à la fois historique et humaine.

Mon cher petit chéri. J'ai un peu plus de temps qu'hier pour t'écrire, et devine d'où je t'écris ? De Berchtesgaden même où je viens de visiter le fameux repaire d'Hitler. Le pays est magnifique, avec ses cimes enneigées, ses pentes abruptes et ses torrents tumultueux dont l'eau est verte. Les maisons de style savoyard, ou à peu près, rivalisent d'esthétique. C'est vraiment dommage que ce beau pays soit habité par des boches, et pour moi qui aime la montagne, je suis vraiment bien servi.

Je t'envoie d'ailleurs sous une autre enveloppe une ou deux cartes postales de cette région où nous sommes arrivés hier soir après avoir fait des centaines et des centaines de prisonniers. J'ai visité aujourd'hui le repaire de ce fou furieux. Par une route montant en lacets aigus au-dessus de la ville, où les jeeps elles-mêmes peinent et chauffent terriblement, les officiers français et américains ainsi que les soldats se rendent en foule comme à un pèlerinage, et bien sûr j'y suis allé. Les maisons érigées là-haut sont démolies par les bombardements, la forêt elle-même est parsemée d'immenses trous de bombes des forteresses.

Mais Hitler avait tout prévu. Il y a, intacts, des souterrains immenses, avec de beaux salons, des chambres magnifiquement meublées, des salles à manger, des salles pour dentiste, docteur, coiffeur, cinéma, etc. C'est une véritable petite ville souterraine et qui n'a pas souffert. De là les boches sont partis à la hâte hier, n'emportant que l'indispensable. Ainsi les visiteurs s'en donnent-ils à cœur joie pour fouiller partout et emporter des souvenirs d'Hitler.

Un de nos soldats a trouvé la clé en or de la porte d'entrée, et tous de beaux souvenirs. J'ai moi-même ramené une cantine d'officier qui me rendra bien service, une statuette en porcelaine, un livre magnifique portant pour titre : 1914-1918 avec les signatures authentiques de grandes gens comme Hindenburg, des ministres d'Hitler, etc., une photo sous cadre de ce monsieur et un pot à bière. Bien entendu je t'apporterai tout cela à Safi, et si cela continue il faudra que je réquisitionne un gros camion cinq tonnes ou un wagon de marchandises.

J'ai réquisitionné également pour mes déplacements sur bonne route une 11 CV Citroën qui je l'espère ne me sera pas fauchée comme celle que j'avais à mon départ en permission et dont je t'avais raconté l'histoire. Je ne sais pas si je t'ai dit que j'avais récupéré aussi un joli et mignon poste de TSF Philips, pas plus grand que le tien, et qui me permet d'écouter les nouvelles.

Nous attendons d'un moment à l'autre la capitulation de l'armée allemande mais en attendant la bagarre continue, et dans un pays qui n'est guère facile pour les opérations auxquelles nous sommes habitués. Heureusement que tout sent la défaite des boches. Les prisonniers affluent d'heure en heure. Sur les routes, ils se promènent seuls ou en groupes, par centaines souvent, avec un drapeau blanc pour demander où ils doivent se diriger pour se constituer prisonniers. Souvent on ne peut leur répondre et l'on passe sans s'occuper d'eux. Le plus marrant c'est qu'ils sont dociles, paraissent las et épuisés : où est leur morgue d'il y a un an ?

Quand cette lettre te parviendra, la guerre sera certainement terminée et ce ne sera pas trop tôt. Cela paraît si invraisemblable que je n'ose pas y croire. En attendant nous dévorons à des allures records de nombreux kilomètres et je commence à avoir pas mal de sommeil en retard. Je me rattraperai quand je te retrouverai ? ! ?

Assez parlé de moi qui suis d'ailleurs toujours aussi sale et aussi fatigué. Ce matin grosse surprise, j'ai reçu trois lettres de Safi et ton télégramme me demandant des nouvelles. Je vais t'envoyer un télégramme ce soir pour te tranquilliser. Ta dernière lettre est celle N°20 du 25 avril.

Merci des cigarettes que tu m'as envoyées et remercie aussi madame Ruelle. Une fois de plus j'ai eu tort de te demander de me les envoyer car j'en ai maintenant depuis qu'on est réuni à la 7e armée. Elles ne seront tout de même pas perdues et tu es une brave petite fille. D'accord pour expédier ton paquet à Privas si tu me l'envoies et quand je le recevrai.

Mon fils a déjà quatre dents, félicitations, et fais-lui une grosse bise pour son papa. Je suis heureux de savoir qu'il se fait bien costaud et de plus en plus coquin. Tu dois être belle avec tes souliers jojo à talons hauts... Oui petit poulet je vais m'occuper de ton abonnement à Modes et Travaux, et s'ils ne veulent pas marcher comme c'est de l'histoire ancienne je t'y abonnerai à nouveau.

Tant mieux que les Bénais soient nommés à Casa mais je ne crois pas encore aux fiançailles officielles d'Yves. L'histoire Cayel, que tu me racontes, est triste et amusante à la fois : grand spectacle comme tu dis. Merci à tous et à ma Lulu pour les vœux de la St Georges. La lettre de Lulu m'a fait un bien grand plaisir. Je la félicite d'avoir eu le meilleur témoignage de sa classe et j'espère que ce sera souvent ainsi. Elle me fait rire quand elle me dit que Poussy a quatre dents et qu'il mord...

Je voudrais bien lui envoyer une montre mais article introuvable pour le moment. Je lui envoie donc 500 francs et si je trouve une montre, je la lui enverrai quand même puisqu'elle est bien gentille. Je suis content que mes colis arrivent peu à peu. Quant aux lettres ne te fais pas trop de souci car je t'écris souvent quand même et le vaguemestre ne peut pas tous les jours s'occuper de son courrier et cela se comprend en ce moment.

Pour madame Ruelle je lui donnerai un des souvenirs pris dans le repaire d'Hitler mais ne lui dis pas encore quoi car tu choisiras la première. Oui remercie Marguerite pour les combinaisons car elle a été très chic en me les donnant.

Voilà aujourd'hui une bien longue lettre, j'espère quand même qu'elle t'arrivera bientôt. Maintenant je vais aller rendre visite à mon colonel. C'est fait on y est : la guerre est finie 18 h ce jour. Je l'apprends à l'instant et je te quitte vite pour aller l'annoncer au Général. Mille bises.

Georges

Mercredi 9 mai 1945

Écrite au premier jour de la fin de la guerre, cette lettre montre combien l'événement est d'abord vécu par Georges à travers sa famille. Derrière l'incrédulité face à la capitulation se lit surtout le poids de six années de séparation, le souvenir des épreuves traversées et l'impatience de retrouver les siens. Plus que le triomphe militaire, c'est le retour espéré à la vie familiale qui domine son écriture, donnant à cette lettre une résonance profondément intime.

Mon cher petit chéri. C'est fini ! Depuis hier soir minuit la guerre est arrêtée en Europe, les boches orgueilleux ont capitulé et ce moment pourtant si attendu, je n'arrive pas à le réaliser. Il y aura bientôt six ans que les larmes aux yeux je te quittais à lfrane pour rejoindre la légion. Six ans ont passé, six ans pendant lesquels le monde entier a vécu anormalement, avec des deuils, des ruines, l'occupation de la France, l'économie toute dirigée vers la guerre aux dépens des produits essentiels ou de plaisir des civils, six ans sans vraies vacances, six ans d'une vie tourmentée et surtout pleine d'inquiétude. Te rappelles-tu ce que l'on pensait tous deux en juin 40 quand je venais te rapporter chaque soir les tristes nouvelles écoutées à la radio ? Et maintenant c'est fini ! Est-ce vrai ? Je ne puis arriver à le concevoir et je regrette terriblement de ne pas être avec toi pour vivre ensemble ces moments uniques et si attendus.

Que fais-tu en ce moment ? Tu dois être pendue toute la journée à ton poste et j'aimerais en faire autant, et chez nous à Safi. Ici et si bizarre que cela puisse paraître, je ne suis au courant que de très peu de choses. D'ailleurs l'ambiance n'y est pas et cela se comprend dans ce pays où les gens sont sidérés alors que chez nous tout doit vibrer d'enthousiasme. Et puis je ne reçois pas de journaux et mon poste radio est détraqué. En général les nouvelles nous sont actuellement répétées de bouche en bouche, cela n'a peu d'importance au fond, ce qui compte c'est ça : la guerre est finie ! Soyons donc heureux puisque les hommes ne s'entretuent plus et que tu ne craindras plus pour moi.

Malheureusement ta famille a encore souffert de cette lutte : ton frère à qui je ne puis m'empêcher de penser n'est plus et il ne reverra pas sa petite fille, ton cousin Roger, qu'est-il devenu ? Il y a tellement eu de choses épouvantables dans ce sale pays qu'on peut envisager le pire. Mais pour moi maintenant je bous d'impatience de rentrer, de retrouver et mon petit poulet et mes gosses que j'aime tant. Ma mutation n'est pas encore là. Que va-t-on faire de nous, nous l'ignorons encore.

Nous nous sommes retirés à l'ouest et nous sommes au repos maintenant à Dießen au bord d'un lac situé au sud-ouest de Munich et ici tout est calme. Bien entendu on n'entend plus ni canons, ni fusils, ni avions, et cela nous manque un peu... Il fait très bon en ce moment, un peu chaud même, et le paysage est beau, quoique moins magnifique que celui de Berchtesgaden. Je suis installé dans une chambre très confortable et je suis là depuis hier soir. On restera sur place sans doute quelques jours et après je ne sais pas.

Toujours aucune nouvelle de Clifford ni aucune indication du lieu où il peut se trouver malgré mes recherches, je serai peut-être plus heureux ces jours-ci. J'espère aussi maintenant que je recevrai plus régulièrement tes lettres et que les miennes te parviendront aussi plus vite car notre folle course vers l'avant est terminée puisque « la guerre est finie ». J'ai ce soir l'occasion de te faire porter cette lettre à Paris par un camarade qui y va en mission. Elle te parviendra sans doute avant mes dernières et plus sûrement.

Je pense que vous êtes tous en bonne santé et que mon petit coquin est toujours bien mignon et costaud. J'ai hâte de le revoir lui aussi et de l'entendre dire papa. As-tu des nouvelles de ta maman ? Les Bénais ont-ils reçu la lettre que je leur ai envoyée après mon voyage dans la région de Saumur ? Ont-ils leur mutation à Casa ?

Écris-moi toujours souvent et donne-moi beaucoup de détails sur votre petite vie, et sur celle de nos connaissances. Maintenant plus que jamais j'ai hâte de recevoir tes gentilles lettres : ne m'en prive donc pas. Mlle Colomb est-elle repartie de Safi ? Je garde toujours précieusement ma petite caisse de champagne en espérant pouvoir l'amener jusqu'au Maroc et boire le soir de mon retour, avec toi, les six bouteilles qu'elle contient. Hum ! Hum ! J'ai aussi mes souvenirs de ce copain Hitler et de son ami Göring et quoique encombrants je les amènerai à bon port au Maroc.

Et voilà pour aujourd'hui. Au revoir petit chéri, fais de bien grosses bises à mon petit Poussy, à Jacquou et à mes grandes filles, et pour toi les meilleures caresses de ton petit homme qui t'aime bien.

Ma lettre est très mal écrite mais je t'écris debout dans la rue, mon papier à lettres posé sur le capot de ma jeep car dans le bureau il y a des gens qui discutent et je ne puis pas être vraiment seul avec toi. Encore une bise, bonjour aux de Johannis et aux Ruelle.

Georges

VIII — Sortie de la guerre

Mai-juin 1945

La capitulation allemande met fin aux combats. Dans les lettres, il n'y a pas d'élan triomphant. On y lit surtout un relâchement, une fatigue, et comme un temps suspendu.

La guerre s'achève. L'avenir reste ouvert.

Vendredi 11 mai 1945, 17 h

Bonjour petit poulet chéri.

Je suis bien content aujourd'hui, d'abord parce qu'il fait très beau et que la guerre est finie, et ensuite parce que j'ai eu ce matin une très gentille lettre de ma petite femme, celle du 27 avril portant le numéro 21. J'ai eu aussi un mot du copain Clifford, que je te joins. Sa lettre a été bien longue à me parvenir et j'espère qu'il a depuis reçu de mes nouvelles.

Je suis heureux que tu aies reçu enfin des lettres de moi, mais c'est long et bien irrégulier. J'en suis d'autant plus heureux que deux télégrammes que je t'avais envoyés me sont revenus l'un et l'autre, car notre BPM 6 ne prend plus de télégrammes ni de colis depuis notre départ de Châteauroux. Si des gens ont bien mérité de la patrie, je ne crois pas que ce soit le cas pour cette branche de l'armée qui, malgré son gros travail, aurait pu faire les sacrifices nécessaires pour que le courrier marche bien avant tout et en toutes circonstances. Je ne leur jette pas trop la pierre, car je sais qu'ils sont surchargés de travail, mais il me semble qu'en certaines circonstances ils auraient pu mieux faire.

Je suis content que tu reçoives aussi mes colis. Je crois t'en avoir expédié dix-huit en tout et j'espère bien que tu les recevras tous. Aujourd'hui je t'en ai préparé trois autres : biscuits, chocolat, fromage, bonbons, fil blanc, fil noir, et cinq ou six rouleaux de pellicules pour Paulette, car il est entendu que je lui fais cadeau de mon appareil et en attendant que je l'apporte moi-même, elle aura toujours une petite réserve de rouleaux de pellicules.

Es-tu contente de la bouilloire électrique ? J'en ai « récupéré » une autre en Allemagne et je te l'apporterai quand je viendrai. Il faudra que je pense, en passant en France, à chercher des pièces de rechange pour ton réchaud électrique, afin qu'on soit bien parés de ce côté.

Au point de vue argent, nous sommes presque quittes, me dis-tu... Bandit va ! Mais d'ici quelques jours, et si je continue à ne rien dépenser ou presque, je t'enverrai trois ou cinq mille francs, O.K. ? J'ai eu également un mot de ta maman aujourd'hui et cela m'a fait plaisir, surtout de savoir que tante Amélie était rétablie, mais comme tu vas retrouver tout ton monde bien changé quand tu les verras... Quand ?

Très bien pour la chanson de Jean-François. Elle me plaît et il faudra la lui apprendre quand il parlera pour qu'il puisse la chanter à son papa. J'espère aussi qu'il ne va pas toujours marcher à quatre pattes comme un petit chat et qu'il pourra bientôt se promener en donnant la main à son papa...

Vous devez avoir chaud en ce moment à Safi, car ici il fait presque trop chaud et je vais un de ces jours me décider à prendre un bain dans le lac, car je crois t'avoir dit que nous sommes au repos au bord d'un lac qui s'appelle Ammersee. Nous n'allons pas rester ici longtemps et il est probable que la semaine prochaine, donc dans quatre ou cinq jours, nous nous dirigerons vers la France et moi, Inch Allah, vers le Maroc mais pour l'instant, ma mutation n'est pas encore arrivée.

Notre général a gagné sa quatrième étoile et il ne l'a pas volée. Ce soir, nous avons un apéritif pour les officiers de l'Etat-Major chez le capitaine Lebec, qui a installé son poste de commandement sur un bateau de plaisance boche. C'est marrant et c'est bien pour un ancien marin.

Je t'envoie quelques vieilles photos reçues aujourd'hui de Châteauroux. J'en avais demandé trois exemplaires mais je n'en ai reçu qu'un de chaque. Envoie celle des Bénais ou la pellicule, car ici il n'est pas question de développer quoi que ce soit. Depuis que la guerre est finie, les boches nous regardent complaisamment, mais on n'y prend guère garde car on n'oublie pas le mal qu'ils ont fait et moi je n'oublierai jamais la vision que j'ai eue d'un camp de déportés près de Munich, avec les horreurs dont je n'ai pas le courage de te parler par lettre mais qui resteront gravées dans ma mémoire.

Nous nous sommes remis aux rations américaines car il nous est défendu de vivre sur le pays. C'est bien dommage car la vie ici, avec le change, est d'un bon marché inouï : poulets à 5 francs pièce, repas au restaurant à 5 francs, etc. Tant pis, je préfère malgré tout rentrer chez moi.

Garde-moi précieusement les journaux depuis la fin de la guerre car ici je n'ai aucune nouvelle et même à retardement je serai heureux de les lire quand je rentrerai.

Au revoir petit chéri, fais de grosses bises à mes trois grandes filles et au petit Poussy, et reçois les meilleurs baisers de ton vilain mari qui t'aime beaucoup.

Demain, si j'ai le temps comme je l'espère, je partirai à la recherche du copain Tim. J'ai une superbe mitrailleuse boche que j'espère amener pour aller à la chasse au sanglier...

Encore une grosse bise

Georges

Dimanche 13 mai 45 à 17 h

Mon gentil petit chéri,

C'est un bien chic dimanche pour moi aujourd'hui puisque, rentrant de mission, j'ai trouvé avec joie trois lettres de vous : celle de Paulette du 29 avril et les tiennes N°23 et 24 du 30 avril et du 2 mai. Toutes m'ont fait un immense plaisir et je les relirai encore ce soir dans mon lit.

Je suis très content que Jackie ait avancé d'une place en avril, mais je serai encore très heureux si elle arrive à avoir des cahiers bien propres, avec une jolie écriture bien soignée. Je suis sûr d'ailleurs qu'elle va nous montrer que c'est une grande fille maintenant. Quant à monsieur Jean-François, je comprends bien que la photo de son papa puisse lui plaire, mais ses transports amoureux dépassent la normale en ce sens que ce n'est pas une raison pour essayer de casser le cadre : au fait, c'est déjà peut-être une chose déjà faite et il faudra lui tirer les oreilles bien fort... méchant papa !

De Paulette et Lulu, je ne parle pas car je suis sûr qu'elles sont toujours bien sérieuses en classe et gentilles avec toi.

N'avez-vous pas encore reçu des morceaux de musique de madame Devoy ? J'en suis un peu étonné et ennuyé car elle m'avait promis de faire vite le nécessaire, au moins en partie. Quant à toi, petit poulet, je pense que la fin de la guerre t'aura enlevé ton cafard et tes soucis à mon sujet. Je ne crains plus rien du tout maintenant, sois-en bien sûre et tu verras que je reviendrai bientôt. Malheureusement dans l'armée les mutations ne vont jamais bien vite, rappelle-toi mes demandes d'il y a un an ou deux, mais j'espère cependant que cela ne saurait tarder et que nous passerons ensemble les prochaines grandes vacances. Peut-être ne serai-je pas encore démobilisé, mais au moins je serai près de toi et je te promets d'avance que j'en profiterai : tu me connais d'ailleurs à ce sujet, n'est-ce pas ?

Merci quand même d'avoir demandé à Pillot les tuyaux que je désirais connaître. J'espère bien que Thabault reviendra au Maroc car il le mérite bien et j'aimerais autant l'avoir pour chef que n'importe quel autre. Je ne sais toujours pas où j'ai bien pu laisser mon maillot de bain et mes costumes de toile. Ce n'est pas chez Ivanski où j'ai tout pris ce qu'il y avait, ni chez Lebec, je pense que cela doit être à Privas et que je les trouverai au passage. Ce que c'est que d'avoir une petite tête ! Tu me demandes si l'autre moitié de la poire est avec nous : bien sûr, et cela a été un véritable tour de force que de rassembler tout notre monde si loin du point de départ et dans un temps record.

Et maintenant on pense partir un de ces jours très prochains, au milieu ou à la fin de cette semaine. Deux hypothèses se font jour, ou la région parisienne ou l'Autriche. Je te le dirai dès qu'on sera fixé, mais j'aimerais mieux rentrer pour être plus près du Maroc et pouvoir m'occuper plus efficacement de ma mutation. Pierre Bourdan n'est plus avec nous ni l'artiste de ciné. Quant au Tim, je ne puis arriver à mettre la main sur lui.

Demain je suis autorisé à aller avec un copain me promener en jeep jusqu'à Innsbruck et au Brenner. Nous partirons à 7 h du matin pour rentrer en fin d'après-midi si d'ici là il n'y a pas du nouveau. Peut-être qu'en cours de route je trouverai la piste du copain Tim.

J'ai reçu aujourd'hui deux télégrammes : un de toi me souhaitant ma fête (il a été long à venir) et un de Laffitte me donnant son adresse à Bordeaux. Je lui enverrai peut-être un mot un de ces jours. En ce moment je vais très bien et je voudrais bien qu'il en soit de même pour vous tous.

J'ai toujours devant moi quelques paquets prêts à être expédiés mais il me faudra attendre sans doute de rentrer en France. Notre vie d'occupants nous fait tout de même plaisir car maintenant les boches, quel que soit leur grade, doivent nous saluer, le couvre-feu existe pour eux, les queues devant les magasins, les papiers à extirper etc. etc. chacun son tour, n'est-ce pas ? Que de changements depuis un an ! On a vraiment peine à croire que ce soit fini !

Peu importe que Mlle Colomb ne te salue pas, nous savons ce qui nous reste à faire et il ne faut pas te frapper, petit chéri. Soigne-toi bien, toi et les gosses, peu importent vos dépenses, la guerre est finie et cela seul compte.

Le mandat de 500 francs de Lulu m'est revenu, car les mandats non plus ne peuvent pas être envoyés. Ma Lulucké n'a pas de chance mais je les lui mets de côté pour elle. Fais une grosse bise à tout ton petit monde pour moi et pour toi grosses caresses de ton Georges qui t'aime bien beaucoup et qui te...

[*dans la marge* : ...gâtera bien beaucoup bientôt. Sois toujours bien patiente petite femme chérie et garde-toi en bonne santé pour tes petites, ton fils et aussi pour moi. Encore une bise. Georges]

[Je suis heureux d'apprendre par l'article que tu m'envoies que le Commandant Faure a été nommé Lieutenant-Colonel. Il l'a bien mérité. Une grosse bise.]

14 mai 1945, 7 h

Petit chéri

Avant de partir en promenade au Brenner je t'envoie le dernier ordre du jour de guerre du Général Leclerc. Il est beau comme tu le vois.

As-tu passé un bon dimanche hier ? Moi j'ai relu tes lettres hier soir et j'ai bien pensé à toi. T'ai-je dit que lors de l'apéritif que l'on avait bu sur le bateau du Capitaine Lebec avec le général Leclerc, on est allé après tous ensemble, sur un grand canot automobile faire le tour du lac ? De nombreuses photos officielles ont été prises et je tâcherai d'en avoir au moins une en souvenir. On a aussi été filmés pour les actualités et j'espère qu'on le verra bientôt ensemble au cinéma. Au revoir petite femme chérie, une grosse bise de ton...

Georges

[*l'ordre du jour joint à la lettre* :

Officiers, sous-officiers et soldats de la 2e division blindée.

L'ennemi a capitulé. Du Tchad à Berchtesgaden, partout vous l'avez battu. Au nom de la

France, je vous remercie et je vous demande de montrer au service du pays la même énergie demain dans la paix, qu'hier dans la guerre.

Vive le général de Gaulle !

Vive la France !

LECLERC]

Mercredi 16 mai 1945 – 9 h du matin

[*dans la marge* : Ce n'est pas deux paquets que je t'envoie par Paris mais quatre tous numérotés de un à quatre. Merci beaucoup de ton colis de cigarettes reçu hier matin : il est le bienvenu, on nous donne 8 cigarettes par jour maintenant.]

Bonjour petit poulet.

Cette lettre t'arrivera sans doute avant les numéros précédents car je crois avoir une occasion pour la faire porter et poster demain à Paris, car notre courrier, depuis qu'on est en Allemagne, marche fort mal et tu dois certainement t'en apercevoir toi aussi. J'en profite pour t'envoyer également par le même moyen deux petits colis de biscuits et friandises. À partir de maintenant d'ailleurs je numérotai sur le paquet même mes colis et je commence donc par les deux N°1 et 2.

Je ne t'envoie pas les pellicules que tu me demandes, photos de nous deux prises à Safi ensemble, car j'ai dégoté ici un photographe boche qui travaille vite et bien. Je vais donc les lui porter ce matin et je t'enverrai les épreuves dès que cela sera terminé. OK ? Je pense t'envoyer également demain des photos prises depuis que je suis en Allemagne (ponts de bateaux sur le Rhin, paysages, prisonniers, etc. etc.). Hier et avant-hier j'ai bien roulé en jeep. Avant-hier d'abord et pour une fois en simple touriste, je suis allé avec un camarade, le lieutenant Muller, et nos deux chauffeurs à Garmisch, Innsbruck et le Brenner. Allemagne, Autriche, Italie, voilà ce que l'on a fait dans la même journée. En plein Tyrol, les paysages de montagne et tu sais combien j'aime la montagne, sont magnifiques. Les gens aussi plus affables qu'ici et habillés curieusement : femmes à corsages blancs, jupes de couleur et tablier, hommes à short de cuir décoré et chapeau à plume. Il ne manquait que la chanson « La Tyrolienne » que je suis bien incapable de pousser moi-même.

À Garmisch j'ai vu le sautoir olympique de ski, et je ne suis pas prêt d'essayer d'y faire des sauts. Innsbruck, grande ville autrichienne en partie détruite, est assez curieuse et merveilleusement située au milieu de sommets enneigés. Quant au Brenner c'est un col comme tant de cols frontière. J'ai pénétré de quelques mètres en Italie, surveillé de près par les sentinelles américaines, et je pourrai dire au moins que je connais l'Italie (? ! ?).

J'ai conduit les bras nus, manches de chemise relevées et depuis j'ai la peau rouge et pelante, car il y a bien longtemps qu'elle n'avait pas été ainsi au soleil.

Hier j'ai enfin eu l'adresse du copain Tim, à trente kilomètres au nord de Füssen, qui est une ville située sur la frontière autrichienne, à l'ouest de Garmisch (je te donne ces détails parce que j'ai mis dans un de mes colis une carte de l'Allemagne pour te permettre de situer tout cela). J'ai donc pris ma jeep et j'ai bondi chez lui. Manque de chance, un autre capitaine, son copain qui me connaît, m'a dit qu'il était parti il y a deux jours à Mirecourt et qu'il ne rentrerait que jeudi ou vendredi, c'est-à-dire demain ou après-demain. Mais comme notre départ vient d'être retardé aux environs du 25 mai, j'irai le revoir samedi si lui-même n'a pas trouvé moyen de me rejoindre d'ici là, car je lui ai laissé mon adresse. Donc je pense le revoir très bientôt et je vous parlerai de lui.

Je viens de te dire que notre départ était retardé au 25 environ. Les projets en cours sont les suivants : se retirer pour un mois environ dans la région de Metz-Nancy et nous reviendrons après faire de l'occupation. Moi j'espère bien que j'apprendrai en France ma mutation au Maroc. Même si ma démobilisation ne se fait pas vite, au moins aurai-je le grand plaisir d'être près de vous tous et de ne plus me morfondre à des milliers de kilomètres de ma petite femme et de mes gosses.

Voilà donc pour l'instant nos nouvelles. Je pense que ma lettre vous arrivera bientôt et que vous êtes tous en parfaite santé, y compris cette maman à qui je demande de bien se soigner si elle veut que je sois content. Jean-François est un petit démon d'après ce que tu me dis et il faut déjà faire attention qu'il ne tombe pas du plumard ou des escaliers.

Plus qu'un mois de classe et ce sera les grandes vacances. Je compte bien en passer une grande partie près de vous et si j'ai un peu de chance reprendre ma classe au moins d'octobre, mais où ? Je vais écrire à la DIP pour me rappeler à leur bon souvenir en cas de démobilisation. Videau, est-il rentré ?

Au revoir petit poulet chéri, fais de grosses caresses au fiston et à ses trois grandes soeurs pour leur papa, et dis à Jacquie qu'elle me fera plaisir si ses cahiers sont bien écrits et bien propres. Qu'elle m'envoie son prochain cahier fini pour que je le voie et, s'il est beau je la récompenserai. Je t'embrasse bien tendrement.

Georges

Jeudi 17 mai 1945 à 9 h 30 du matin

Petit poulet chéri.

Je viens du coiffeur. C'est un militaire français de chez nous, coiffeur de métier, qui a réquisitionné la boutique d'un figaro du patelin et qui nous rase gratis. Avant je suis allé prendre mon petit déjeuner à la popote : café au lait, pain blanc américain, beurre, confiture. Tu vois que je me soigne bien et que tes soucis pour moi doivent complètement disparaître.

J'attends maintenant la classe et il me tarde bien de voguer vers l'AFN à la rencontre de mon poulet et de ses poussins. Ce matin le lieutenant Müller, officier de liaison comme

moi, est parti pour Paris. Je lui ai confié une lettre pour poster par la voie civile par avion ainsi que deux autres enveloppes contenant au total une vingtaine de photos prises depuis que je suis en Allemagne. Je t'en enverrai d'autres d'ailleurs bientôt car j'en ai pris pas mal depuis que j'ai traversé le Rhin.

J'ai envoyé également deux lettres à deux officiers supérieurs à Paris, et que je connais, pour essayer de hâter mon retour au Maroc car je commence à m'impatienter au sujet de ma demande de mutation. Je lui ai encore donné pour t'envoyer quatre petits colis de biscuits ou friandises, numérotés de 1 à 4. J'espère que le tout arrivera vite à Paris et te parviendra bientôt.

Hier j'ai été stupéfait par la nouvelle que tu m'apprends de la mort du frère de Madame Bénais. Encore un, comme tu dis, que c'est moche la guerre, bon Dieu ! Je vais envoyer un mot pour Madame Bénais et sa belle-sœur car cette nouvelle me peine vraiment. Il est exact que les gars du génie ont pas mal trinqué au cours de cette guerre car il fallait souvent construire des ponts et vite, sous le feu de l'ennemi.

La lettre reçue hier est celle N°25 du 4 mai. Dis donc, à propos de numéros, je te bats moi puisque j'en « suis » au numéro 34 sans compter les colis et les petits mots non numérotés. Hier je t'ai écrit, je t'écris encore aujourd'hui, il me semble que j'exagère un peu et il faudra me freiner... Mlle et Mme Colomb ont enfin daigné vous parler ! Au fond on s'en f. n'est-ce pas, et je te promets de ne plus t'emmener chez eux.

Quant à mon petit Jean-François, il faudra lui tirer sérieusement les oreilles pour démolir le réveil de sa maman. Ou alors s'il ne veut pas t'obéir, attache-le par les pieds et par les mains au sommier de son lit !!! Il doit être marrant dans sa barboteuse et j'ai hâte aussi de revoir mon petit phénomène. Est-il toujours aussi blond qu'au cours de ma permission ? Et mon Jacquou, dans sa robe neuve, elle doit être belle aussi. Que de toilettes, à mettre bien entendu sur le dos le jour de l'arrivée du papa. Ce jour-là il faudra m'envoyer à la CTM une douzaine de nègres pour porter mes bagages.

Que se passe-t-il encore au Maroc ? J'ai entendu répéter ce matin que la radio annonçait qu'il y avait eu des bagarres en Afrique du Nord ? Raconte-moi cela car je ne suis pour ainsi dire au courant de rien du tout, perdu dans cette bochie où les gens me dégoûtent. Hier soir j'ai fait enfermer pour quelques jours un officier boche qui avait le culot de passer près de moi, en me regardant, et sans me saluer. On en voit tout de même de moins en moins car on les ramasse dans des camps de prisonniers.

Quant à nous, notre retour au pays natal est toujours fixé aux environs du 25 de ce mois-ci et dans la région du pays de Bombardier, région dont je commence d'ailleurs à avoir soupé. Au revoir petit chéri, je m'en vais faire un tour au bureau et partir ensuite voir mon colonel au patelin où je déjeune chaque jour à midi.

Embrasse bien mes gentilles grandes filles Paulette, Lulu et Jacquie pour leur papa ainsi que mon petit bonhomme. Écris-moi quand même souvent tant que je ne sais rien sur mon retour.

Je t'embrasse mille fois bien tendrement.

Georges

Samedi 19 mai 1945, 11h

Mon cher petit chéri.

Je reçois ce matin deux lettres de Safi : celle de Lulu du 6 et de Paulette du 8 mai, lettres auxquelles tu as ajouté un petit mot où je lis surtout ta joie de voir la fin de ce cauchemar. Je pense que depuis tu as reçu de mes nouvelles et que tu es complètement rassurée sur mon sort maintenant. Je me porte toujours parfaitement bien et je n'ai plus qu'une hâte, celle de rentrer à Safi auprès de vous le plus vite possible. Je n'ai encore rien de nouveau à ce sujet mais je compte bien passer l'été avec vous tous en prenant moi aussi des bains au Club.

En attendant, mon petit chéri, reste bien calme et bien patiente. Je suis ennuyé en ce moment au sujet des événements d'Afrique du Nord mais j'espère que Safi reste calme et que, grâce à l'autorité bienveillante de Monsieur le Maire, il n'y a là-bas rien d'anormal. En somme, tu as appris le sort de la 2e DB au fur et à mesure par la Radio et ce n'était guère la peine qu'on nous interdise de dire là où on est. Par exemple, méfie-toi du dernier bobard annonçant que la 2e DB irait faire de l'occupation en Italie. Nous ne savons rien nous-mêmes sauf que nous rentrons en France ces jours-ci et que j'espère bien que là on s'occupera des réservistes à renvoyer chez eux.

En attendant, voici deux grandes nouvelles :

1° Je l'ai vu, je l'ai enfin revu, qui ? Devine ! Clifford pardi qui, de retour de France et apprenant mon adresse, est venu hier matin vers 11 h pour repartir à 2 h. Nous avons déjeuné ensemble, bavardé tant et plus de lui, de vous, de Jean-François, des trois filles, de moi. Je lui ai donné des photos, doubles de celles que je t'ai envoyées, et il m'a apporté : une cartouche de cigarettes, une bouteille de Whisky, et un cigare. Moi je lui ai fait cadeau d'une bouteille de champagne. Il doit revenir demain après-midi et on tâchera de décider ensemble une balade pour le lundi de Pentecôte si nos grands chefs le permettent. On retournerait sans doute faire un tour à Berchtesgaden et à Phalsbourg mais je ne sais pas si ce sera possible pour moi en raison de notre prochain départ. Il m'a annoncé qu'il comptait rentrer en Amérique dans deux ou trois-mois et s'y faire démobiliser car il n'irait pas au Japon lui. Il ne pourra pas passer par le Maroc mais compte partir par Cherbourg en bateau. Bien entendu, il nous attend un jour en Amérique et il faudra bientôt penser à combiner notre voyage.

2° nouvelle : aujourd'hui nous avons la visite du grand Charles qui vient de Paris exprès pour visite à notre division, défilé, revue, décorations, et tout le coulchi (*). Patch et tous les grands chefs sont là et tout est en émoi ici aujourd'hui, à l'ahurissement des boches qui se demandent ce qui peut bien nous arriver.

Et voilà pour mes nouvelles. Je t'envoie quelques doubles des photos prises à Safi et demain, je t'en enverrai d'autres prises sur le lac ou au cours de ma promenade à Innsbruck et le Brenner. Continues-tu à recevoir mes colis ? Je t'ai dit que je t'en avais fait

partir quatre numérotés pour être envoyés de Paris et je t'en expédierai bien encore dès mon arrivée en France. Remercie beaucoup Paulette et Lulu pour leur bien gentille lettre. Elles m'ont fait toutes deux un bien grand plaisir. Veinardes qui ont eu deux jours de congé pour la capitulation des boches ! Et mon Jacquou est-elle toujours bien gentille et bien sage à la maison et en classe ? Quant à monsieur mon fils, dépêche-toi de le mater avant mon retour car je veux qu'il soit bien dressé... !

Ce soir j'attends Guy et Henri qui viennent manger avec moi. À cette occasion, j'ai acheté ce matin un gros coq pour 5 marks c'est-à-dire 25 francs, pas cher comme tu vois. Tous les deux viennent d'être nommés caporaux et tu peux croire qu'ils arborent fièrement leurs deux sardines.

Voilà mes nouvelles pour aujourd'hui : je m'en vais déjeuner en vitesse car la revue a lieu à 50 km d'ici, entre trois et quatre heures, et je ne veux pas la manquer. Une grosse caresse à mon petit brigand et à ses trois grandes sœurs.

Au revoir petit poulet chéri, je t'embrasse mille fois bien tendrement.

Je suis en colère après mon photographe boche qui m'a perdu le rouleau de pellicules le plus intéressant : celui pris sur la vedette avec le général Leclerc. Je râle tant et plus et je lui ai donné jusqu'à demain pour le retrouver. Je n'irai tout de même pas jusqu'à le faire fusiller...

(*) tout l'apparat, tout le cérémonial, de l'arabe dialectal kull šay' / kolchi

Dimanche 20 mai

Bonjour petit chéri. Une bonne nouvelle aujourd'hui : je viens de recevoir ma mutation pour le Maroc et, en attendant ma démobilisation, je suis affecté au 11e TRS à Casablanca. Je rejoindrai bien entendu le plus tôt possible et sans doute dès mon arrivée en France. Donc tu vois que tout va bien et je pense bien arriver au Maroc avant la fin du mois de juin.

Je télégraphierai de France dès que mon départ sera fixé. En attendant, et dès réception de ma lettre, arrête-toi de m'écrire car tu recevras ce mot le 28 mai, ta réponse me parviendrait vers le 5 juin et il se pourrait bien que je sois parti d'ici là.

Télégraphie-moi si tu veux pour me dire comment vous allez dès que vous avez reçu ce mot.

Hier grande revue, défilé formidable sur un terrain d'aviation boche avec De Gaulle, Patch, etc. etc., souvenir inoubliable que ce défilé en Allemagne. Ce soir j'attends la visite du copain Tim, mais je ne pourrai pas aller me promener demain comme prévu car notre départ s'approche et on a besoin de moi. Je m'arrête car je suis pressé. Ce mot est pour t'annoncer la bonne nouvelle et t'envoyer les photos.

Passe un bon dimanche de Pentecôte et soignez-vous bien.

Avant de partir au Maroc il faudrait que je m'arrange pour aller faire un tour dans l'Ardèche, ne serait-ce que pour y prendre des affaires.

Je vous embrasse tous les cinq mille fois bien affectueusement.

Georges

Allemagne, le 22 mai 1945

Mon cher petit chéri. C'est certainement le dernier mot que je t'envoie d'Allemagne et même de France.

Car tu comprends et mon énervement et mes occupations de maintenant jusqu'au moment de mon arrivée au Maroc. Je te tiendrai au courant quand même de mes tribulations par quelques télégrammes.

Voici en tout cas ce que je compte faire, si d'ici là mes projets ne sont pas arrêtés par quelque ennui.

Demain matin mercredi 23, à 3 h : départ de Diessen et d'Allemagne via le lac de Constance et Colmar, coucher le soir dans la région de Gérardmer ou Mirecourt.

Jeudi 24 : Paris.

Vendredi 25 : Paris encore, où je dois prendre des missions dont je serai chargé au Maroc pour notre division.

Samedi : Paris – Privas si possible en jeep.

Dimanche et lundi : Privas et Vals.

Mardi : Marseille où j'attendrai un bateau pour Casablanca de préférence, ou Oran. Voilà mes projets, mais cela représente de nombreux kilomètres et peut-être quelques empêchements. De toute façon j'ai hâte de rentrer et je ferai tout pour prendre le bateau le plus rapidement possible.

J'espère bien être arrivé vers la mi-juin à Safi et après on verra.

J'ai fait mes adieux hier au général Leclerc et j'étais un peu ému. Il m'a chargé de m'occuper à Casa de lancer un service social pour les soldats de notre division, et c'est pour cela que je passe 24 heures à Paris.

Avant hier Clifford est venu dîner avec moi. Il doit revenir ce soir me faire ses adieux. Quand le reverrons-nous ! ? Je lui ai encore promis qu'on irait le voir en Amérique. Lui aussi viendra, mais m'a-t-il dit un ou deux ans après la guerre. Dans deux ou trois mois il compte rentrer aux États-Unis et se fera démobiliser.

À bientôt petit chéri. Embrasse bien mes trois grandes filles et le coquin de Jean-François pour moi. Soyez tous bien sages et bientôt enfin enfin j'aurai le plaisir de vous embrasser pour de bon. Il pleut à torrent aujourd'hui et on dirait que cela est bien fait pour ne pas regretter l'Allemagne.

Au revoir petit chéri à bientôt. Je t'embrasse mille fois bien tendrement.

Georges

J'ai encore deux paquets de biscuits et bonbons (5 et 6) que je mettrai à la poste dès mon arrivée en France.

Marseille, vendredi 1er juin, 16 h

Mon cher petit chéri,

Je me rapproche peu à peu de toi, mais pas vite, pas assez vite à mon gré. Je t'écris aujourd'hui de Marseille où j'attends avec impatience le bateau qui me conduira au Maroc. J'aurais pu partir demain, soit par avion pour Oran, soit par bateau pour Alger. Mais l'encombrement de mes bagages m'empêche de prendre l'avion et je n'ai nulle envie de passer par Alger, qui se trouve si loin de Safi, avec un teuf teuf de train qui met plus de trois jours pour aller à Casa. Un bateau est annoncé pour le Maroc direct. J'espère qu'il ne tardera pas trop et que d'ici le 5 ou le 6 juin je pourrai le prendre. S'il se fait trop attendre, je prends le premier pour Oran et je te préviendrai de toute façon par télégramme la veille de mon départ.

Je suis parti de Privas mardi avec M. Rodrigues, qui venait à Marseille chercher du sel, et depuis j'erre dans cette ville qui n'a jamais été autant peuplée de civils, de militaires et d'Américains. Les hôtels sont presque tous réquisitionnés ainsi que les restaurants, et je plains les pauvres civils qui sont obligés de passer par ici. Moi, j'ai une chambre dans un hôtel au bas de la Canebière tout près du Vieux-Port et mes seules distractions sont pour aller me renseigner au sujet des départs de bateaux. Je mange à un mess d'officiers pour dix francs le repas, ce qui n'est pas cher. Le plus triste est que je suis obligé de rester ici, car les départs sont incertains et jamais prévus plus de vingt-quatre heures à l'avance.

En quittant ta famille à Privas, ton oncle Albert m'a donné deux mille francs, Emma, Élise et ta maman ont fouillé leurs fonds de tiroir pour me donner un peu de tissus que je t'apporte. J'ai acheté ce matin à Paulette et à Lulu un stylomine bien joli, à Jacquie une boîte de peinture avec un livre à colorier. Il n'y a que Jean François et toi que j'ai oubliés. Je cherche pourtant, mais quoi ? Je vais être obligé je crois de me rabattre sur un flacon de parfum au cas où je ne trouverais pas un petit souvenir pour marquer mon retour au Maroc.

J'ai retrouvé à Privas mes affaires d'été et mon maillot de bain que j'avais laissés en septembre, mais je ne me suis pas encore baigné une fois cette année : je me rattraperai quand je serai à Safi, pourvu que je sache encore nager ! Je n'ai trouvé personne ici de ma connaissance parmi les militaires qui attendent les départs pour l'Afrique du Nord. Les permissions ont dû pourtant reprendre depuis le retour de la 2e DB en France, et je sais que le capitaine Torregroza au moins a fortement l'intention d'aller voir sa famille au Maroc le plus tôt possible.

Avec mon départ, il y a longtemps que je n'ai pas eu de télégramme. Je comptais en avoir un à mon départ de Privas, mais je suis parti sans avoir rien reçu. J'espère que vous êtes

tous en bonne santé et que mon petit Jean François est toujours aussi beau et aussi mignon. Il me tarde de vous revoir tous.

Si je viens par Oran, je te télégraphierai de cette ville, si c'est par Casa, je te téléphonerai de chez Lucien. N'oublie pas de me préparer une bonne kiche (sic!) comme tu sais les faire. Moi, je t'apporte, si on ne les boit pas en route, six bonnes bouteilles de vrai champagne achetées à Reims lors de mon passage à fin avril : si tu as envie de prendre une cuite, ce sera le moment d'en profiter.

J'ai laissé à Privas une douzaine de mouchoirs que m'avait donnés tante Emma et quatre ou cinq chocolats offerts par Clifford : ta maman devait t'envoyer le tout et peut-être le recevras-tu avant que j'arrive. Enfin, je quitte la France : si je ne suis pas dégoûté des voyages ce sera extraordinaire car depuis un an j'en ai parcouru des kilomètres et des kilomètres. Il me semble parfois, maintenant que la guerre est finie, que j'ai rêvé tout cela.

Au fond, je ne suis pas fait pour vivre de cette façon si mouvementée, et je sens bien que ma vraie place est avec toi et mes gosses. J'espère quand même que l'an prochain on pourra venir tous ensemble en France, et que l'année d'après ce sera le copain Tim à qui on ira rendre une petite visite. Mais que de choses n'y a-t-il pas à faire pour que ce soit possible ! Les moyens de transport en France sont épouvantables, les bateaux ont disparu aux trois quarts, et si tu voyais le port de Marseille... Que de travail en perspective !

Enfin, d'ici un an, j'espère que tout ira mieux et qu'on aura au moins des avions bien aménagés pour nous transporter. Je vais maintenant porter ta lettre à la poste et j'irai faire un tour aux bureaux militaires pour essayer de faire venir le bateau qui ne vient pas vite. Je n'ai pas eu de chance d'ailleurs, car je suis arrivé ici mardi soir alors que mardi matin il y avait le « Médié » qui partait directement sur Casablanca. Je serais presque arrivé maintenant si j'étais venu à Marseille lundi au lieu de mardi.

Au revoir, petit poulet, fais de grosses caresses à mon petit Jean François, à Jacquou, et à Paulette et Lulu. À bientôt quand même, je l'espère. Je t'embrasse mille fois bien tendrement.

Georges

Vendredi 15 juin 1945

Mon cher petit chéri,

Deux jours que je suis à Casablanca et je ne t'ai pas encore écrit. Quel méchant mari ! Enfin je vais me rattraper maintenant et te raconter ce que je deviens. En ce moment je suis assis dans la salle à manger de Lucien, et Elvire trie à côté de moi des fayots pour le dîner pendant que ton charmant beau-frère fait des discours aux clients. Il est 9 heures du matin et il fait déjà chaud. J'ai remarqué d'ailleurs en lisant Le Petit Marocain que c'est encore à Safi qu'il fait le moins chaud de tout le Maroc, et cela me fait une raison de plus d'y retourner bien vite.

Mercredi je suis arrivé ici à midi et quart juste pour me mettre à table avec la famille qui était en train de déguster un plat de nouilles et un gros rôti de veau. L'après-midi je suis allé au camp d'Aïn Borja au 11e RTS (une heure aller-retour de marche à pied avec ma tenue de drap). J'y ai vu mon colonel assez sympa qui m'a fort bien reçu et qui m'a dit qu'il ne pouvait rien me faire faire puisque j'allais bientôt être démobilisé. Il m'a donné en attendant l'autorisation d'aller à Rabat voir les grandes huiles, et j'y vais ce soir avec une auto militaire.

Lundi je dois aller le revoir et je pense qu'il me donnera une permission de quelques jours pour aller à Safi voir ma famille, en attendant ma démobilisation. S'il en est ainsi, tu me verras arriver sans doute mercredi matin. Sinon je ferai activer ma démobilisation, car je ne tiens pas du tout à rester ici sans rien faire. Je cours au grand hôtel rue Védrines, mais l'eau coule en mince filet et cela n'a rien de très agréable.

Au 11e RTS j'ai eu à mon arrivée un véritable courrier de ministre que l'on m'avait fait suivre ici au lieu de l'expédier à Safi : deux lettres de Lulu, trois de Paulette et cinq de toi, tu parles si je me suis régalé ces deux soirs avant de m'endormir. J'ai eu ainsi toutes vos nouvelles du 8 mai au 25 mai et j'ai compris la peine que tu avais de ne pas recevoir de mes nouvelles. J'ai lu encore entre les lignes combien tu m'aimais et ce que tu représentais pour moi. Mais maintenant c'est terminé, et dans quelques jours je t'aurai rejoint, cette fois pour toujours.

Hier Lucien nous a payé à déjeuner à la piscine et j'en ai profité pour prendre mon premier bain de cette année, mais on sentait que j'avais perdu l'habitude et j'étais essoufflé après une traversée en large de la piscine. Aujourd'hui j'ai mal à tous mes muscles et il faudra que je m'entraîne sérieusement au Club Nautique de Safi. Je m'occupe de trouver ton aspirateur : affiches chez Lucien, j'en parle à droite et à gauche, malheureusement pour les journaux il faut attendre trois semaines au moins pour les petites annonces. Pour l'instant, en tout cas, je n'ai encore rien trouvé. Inch' Allah !

Comment allez-vous tous les cinq ? Je pense que mon petit Jean François est toujours aussi coquin et mignon. Bientôt nous pourrons aller nous promener au Club tous ensemble et je n'aurai plus besoin de t'écrire, ce qui sera préférable pour nous tous.

Au revoir petit chéri, fais une bien grosse bise à Paulette, Lulu et Jacquie, et mille caresses à mon fils « câlin ». Je t'embrasse mille fois bien affectueusement.

Georges

Mange un peu mieux toi et repose-toi bien en faisant la sieste par exemple l'après-midi.

Dimanche 17 juin, 10 h

[*en marge, à l'envers* : Excuse mon écriture de la deuxième page : Monique secoue la table à chaque instant. Pense à m'écrire avec beaucoup de détails sur votre vie. Encore une bise. Georges]

Mon cher petit poulet,

Je meurs d'envie de te téléphoner pour parler un peu avec toi et avoir de vos nouvelles, mais j'ai peur de te faire courir au moment où tu es occupée ou en train de te changer, et je n'en ferai rien. C'est dimanche matin et je suis seul dans la salle à manger d'Elvire, avec Monique à côté de moi qui n'arrête pas de m'appeler : « toton, toton... » et qui me fait bien rire car elle n'a pas sa langue dans sa poche. Elle me fait bien rire et je comprends qu'elle vous ait bien amusées quand Elvire et les gosses sont allés vous voir.

J'ai déjà lu au moins trois fois, dans le calme de ma chambre d'hôtel, tes dernières lettres du mois de mai, en particulier celle du 24. Si tu savais petit chéri comme je les ai aimées tes lettres. Laisse-moi te le dire une fois encore avant de nous retrouver pour toujours cette fois-ci. Dans celle du 24 tu me rappelles « ma bouderie » du lac d'Annecy. Et oui tu as raison, petit poulet chéri, mon mauvais caractère a parfois assombri pour nous deux des journées qui auraient pu être si belles... Mais n'a-t-on pas aussi de bons souvenirs ? Te souviens-tu de notre camping à Chamonix avec la lampe à pétrole qui chauffait la tente, te souviens-tu aussi de notre sortie dans les Alpes de 1938 ?

Maintenant tu n'auras plus besoin de « ne pas me permettre » ma mauvaise humeur, car tu as bien mérité que je sois chic avec toi et tu verras que tu n'auras pas besoin d'insister pour cela. Si cela m'arrive encore, rappelle-moi vite ma promesse et tu verras... Je te veux heureuse maintenant, petit poulet et tu verras que tu le seras. Dans quelques jours je serai de retour à Safi : adieu à tous tes soucis et à toutes tes peines. Il ne me reste plus qu'à souhaiter que le poste où je serai nommé en octobre te convienne comme logement et comme ville, et tout ira bien.

Vendredi soir je ne suis pas allé à Rabat car la voiture militaire qui devait m'amener n'est pas partie, si bien que depuis trois jours je m'ennuie comme une souris derrière une malle entre ma chambre d'hôtel et la maison de Lucien. Avant-hier je suis cependant allé à la piscine où Lucien nous a offert à déjeuner, et hier soir au cinéma du Maarif voir un film assez bien *La Citadelle*, je crois, mais interrompu au milieu par une panne d'électricité qui, se prolongeant a obligé tout le monde à partir sans voir la fin.

Mais hors ces deux distractions je subis la conversation de Lucien et suis souvent obligé d'aller avec lui au bistrot boire l'apéritif. N'aie crainte cependant, je suis assez grand garçon pour savoir me retenir. Ils sont en tout cas gentils avec moi, l'un et l'autre (surtout elle) et je préfère faire comme si j'étais content chez eux. On y mange bien d'ailleurs, et cela est déjà quelque chose. Ce qui m'ennuie le plus ici, c'est que je ne fais absolument rien en attendant une démobilisation, et cette situation m'empêche d'apprécier quoi que ce soit.

Et voici la dernière, Lucien, tout heureux, a pris hier à Air France deux billets pour aller par avion à Marrakech : 800 francs chacun rien que pour aller, c'est une paille, mais comme c'est lui qui paye nous irons donc ensemble à Marrakech mercredi matin pour rentrer jeudi, et cela me permettra de voir Maurice, Gabanelle, Lévesque et Cie, ce qui me plaît d'ailleurs assez. Voici ce que je compte faire si mon nouveau colonel ne me met pas des bâtons dans les roues. J'ai quand même pris mes renseignements ici à l'état-major et à Rabat par téléphone. La combine est que malgré que cela soit possible, je ne resterai pas un jour de plus dans l'armée dès que je pourrai être démobilisé. Je puis être démobilisé

avant le 31 juillet mais rien ne les oblige à le faire tout de suite. Aussi demain je vais demander naïvement et en insistant mon envoi immédiat chez moi. Un jour ou deux de formalités pour cela et si tout va bien, mercredi je serai libre et libéré de l'armée. Mercredi Marrakech, retour ici jeudi, et vendredi midi ou samedi midi je serai à Safi pour ne plus revenir (Inch' Allah). Si cela n'est pas possible, je viendrai quand même en permission pour une huitaine de jours. Je serai fixé demain soir et je t'enverrai un mot pour te le dire.

J'ai porté ma tenue militaire au tailleur pour la faire transformer en tenue civile (1100 francs, pas cher ! ! !). Je ne la ferai pas teindre encore car il n'y a paraît-il que de la teinture noire et puis je crains que ce soit de la teinture qui déteigne. Pas encore d'aspirateur mais cela viendra bien un jour : je voudrais tant te faire plaisir. Envoie-moi un mot chez Elvire pour me dire ce que tu voudrais ou aurais besoin que je t'apporte et donne-moi un peu de vos nouvelles. J'ai reçu ton petit mot et les lettres de Rabat que j'ai fait porter. Une grande nouvelle : Elvire est enceinte de peu de temps...

Grosses bises à mon petit Poussy que j'ai hâte de revoir, à Jacquie et à Paulette et Lulu aussi, et toi petit chéri, je t'embrasse mille fois bien bien affectueusement et je t'aime bien. J'ai hâte grand hâte de vous revoir
Georges

On sent dans les lettres qui suivent une fatigue qui n'est plus celle du combat. Désormais les lenteurs, les formalités, les règles l'agacent. Après avoir vécu des mois dans l'urgence et la décision, Georges se retrouve face à une mécanique administrative qui lui paraît dérisoire. Il ne se rebelle pas mais le ton a changé.

Casa, le 25 juin 1945, 19 h

Bonjour petit chéri,

D'abord une double triste nouvelle : je me suis fait eng... par mon colonel pour mon retard, mais d'une façon maison, et ... je pars demain matin à 8 h pour... Pont-Blondin ? ! Ma compagnie se trouve là-bas en manœuvres et je ne sais combien de temps j'y resterai. Quelle plaie et quel ennui en perspective, mais je n'y puis rien et, bête comme un militaire discipliné, j'obéis et je pars. Tant pis j'ai tout de même envoyé ma demande de démobilisation et qui sait ? ! Je t'écrirai de là-bas le plus tôt possible et je te dirai ce que je deviens. Ne m'envoie pas de lettres avant d'avoir ma nouvelle adresse.

Autre nouvelle. Les photos sont au développement et seront prêtes samedi : je tâcherai de faire un tour à Casa samedi et te les enverrai aussitôt, en gardant les pellicules de celles qui seront très bien. Mon poste de TSF est en vente et je compte en tirer au moins 5000 francs. Elvire te prête son youpala et te le fera passer en même temps que... un aspirateur que je viens d'acheter. C'est un Electrolux en valise qui marche parfaitement bien et que je viens d'acheter à l'instant avec tous ses accessoires : 2900 francs au total une véritable occasion et je suis heureux de te faire ce plaisir. Es-tu contente petit poulet ?

Par ailleurs je voudrais essayer de trouver un moyen pour vous faire passer à tous quelques jours d'agréables vacances soit à Casa soit à Ifrane, au besoin avec Elvire qui a envie de partir aussi. Que dirais-tu de dix jours de vacances à Ifrane ? J'attends avec impatience ta réponse pour écrire là-bas et je serais heureux de te faire et de vous faire à tous ce grand plaisir. Tu l'as après tout bien mérité et je m'arrangerai pour que tu n'aies pas trop de soucis pour le voyage. Pour une fois ne dis pas non, car je suis sûr que cela te fera et fera à tous le plus grand bien et coupera un peu ta solitude qui va durer combien de temps encore ?

Je ne t'écris pas longuement car je ne suis pas à mon aise ici et il faut que j'aie préparé mes affaires avant dîner. Ne m'en veux pas et je me rattraperai bientôt. Écris-moi un peu toi aussi mais ne sois plus triste petite chérie, je ne suis pas méchant va, et je t'aime bien, tu le sais, n'est-ce pas ? Fais de grosses caresses à nos trois grandes filles et à notre petit garçon si mignon, et bien affectueusement à toi de ton

Georges

Je t'envoie trois photos que m'a données Lucien. Encore une bien grosse bise pour toi seule. Pense à ton fortifiant et va voir le dentiste.

Casablanca, le 26 juin

Mon cher petit chéri,

Depuis ce matin je suis dans cet infâme bled, à 700 ou 800 mètres de la mer en plein soleil, et dans la poussière et je me demande ce que je viens faire ici. Notre camp est installé d'une façon très rudimentaire, et on est bien loin du camp où j'étais à Témara. Je vais coucher par terre sur une paille et me laverai dans une cuvette grande deux fois comme un bol. J'ai l'impression que je vais vivre une drôle de vie pendant quelques semaines, mais ce qui me console un peu, c'est qu'il paraît (rien d'officiel encore) que M. Thabault aurait obtenu notre démobilisation pour le 31 juillet, 15 août au plus tard. À moins que la demande que j'ai adressée soit prise en considération et que l'on me foute vite à la porte.

Voici toujours mon adresse :

Cne G.B.

2e Bataillon du 11e RTS

Pont-Blondin, par Fédala.

Écris-moi vite, car je crois bien que je vais avoir un cafard fou ici. Heureusement que la mer n'est pas loin et je pourrai au moins faire trempette le soir et noircir un peu pour plaire davantage à mon retour. Nous sommes ici d'ailleurs provisoirement et il paraît que, vers le début juillet, nous irons planter notre camp vers Bir Djedid Chavent. Je trouve ici des gars qui n'ont pas fait la guerre et peu sympas sauf le commandant et un lieutenant instituteur à Casa (Berthault). Des mulets remplacent nos jeeps et les vieux makhzen remplacent nos chars. Tu te rends compte ! En tout nous sommes sept ou huit officiers. Dans ma vie

j'ai un seul sous-lieutenant prétentieux au possible et comme ce nouveau travail ne me plaît pas du tout, mais pas du tout, j'en ai déjà plus que marre

Et toi, que deviens-tu avec tes mômes et ton petit loustic ? As-tu reçu mon aspirateur ? J'ai demandé à Elvire d'y mettre quelques bouteilles de coca-cola pour vous faire plaisir à tous. Je pense aller à Casa samedi matin et si je reste la nuit là-bas je te téléphonerai samedi soir.

En t'écrivant je transpire comme un malheureux sous ma tente poussiéreuse et je suis mangé par les mouches....

Au revoir petit poulet, je n'ai encore pas le cœur de t'écrire aujourd'hui, ne m'en veux pas, car je préfère attendre d'être un peu mieux installé. Mille bisex quand même et, Inch' Allah à bientôt.

Georges

Mercredi 27 juin 1945, 9 h

Mon cher petit chéri,

Voilà ma première nuit de passée ici et, mon Dieu, elle ne s'en est pas trop mal passée. J'ai trouvé hier en effet une petite chambre dans un cabanon au bord de la plage. J'ai demandé au propriétaire l'autorisation de l'occuper et il a accepté pour deux jours seulement, car il attend du monde de Marrakech. En attendant, au lieu de bouffer la poussière et d'avoir du courant d'air dans une baraque en roseaux construite par les Sénégalais, j'ai dormi comme un roi et demain je tâcherai d'en trouver une autre. Normalement je devais coucher au camp mais comme je m'en fous n'est-ce pas, tu as compris.

De même réveil à 6 h ce matin, moi je me suis levé à 7 h. Bientôt cela va être la révolution ici : si on pouvait me mettre à la porte ! Une bonne nouvelle cependant : un télégramme est arrivé hier soir disant que les gosses comptaient maintenant aux officiers pour les reculer dans leur classe en vue de la démobilisation. Résultat, je suis de la classe 18 (je suis vieux !) et samedi matin j'irai au 1er Bureau à Casa pour demander si je ne dois pas être renvoyé chez moi, car je n'abandonne pas la partie et espère bien de te rejoindre bientôt. Bon dieu, il faudra bien que je réussisse, en attendant je ne me presse pas pour prendre le commandement de ma compagnie et je t'assure que je n'ai jamais travaillé aussi lentement de ma vie. Je t'embête avec mes histoires, mais tu sais bien que c'est difficile parfois de vouloir prendre patience !

En ce moment je suis assis dans la tente qui me sert de bureau. J'ai près de moi trois sous-officiers secrétaires, réservistes aussi, et qui râlent tant et plus parce qu'on les maintient encore sous les drapeaux. Je me suis mis en short ce matin mais les mouches me dévorent tant et plus, car les mulets et chevaux, tout près, attirent ces bestioles en quantité. Avant midi j'irai prendre un bain de mer à la plage qui est à côté et aussi un bain de soleil, car madame a trop dit qu'elle préférerait les hommes de couleur : tu serais bien

placée tiens avec nos Sénégalais ! Ils sont braves tout plein ces gars-là et je les aime bien. Mon ordonnance est un type du Niger tout heureux de m'annoncer qu'il connaît la France et pas peu fier de servir directement son capitaine. Le bataillon où je suis, fait partie d'un groupe mobile de la défense de Casa en cas de troubles. Il doit défiler à Casa le 14 juillet mais mon petit doigt me dit qu'à ce moment-là je regarderai en civil le défilé à Safi...

Que deviens-tu, petit poulet, toi et les petits ? J'ai devant moi ta lettre du dimanche 17 juin. Elle est bien un peu triste cette lettre et je voudrais bien que tu sois plus contente car enfin, même si je suis encore militaire à mon corps défendant, je suis tout de même au Maroc et cela m'a déjà permis de passer deux fois quelques jours avec toi. Cela ne vaut-il pas mieux que d'être resté en France ? Jean-François est-il toujours aussi coquin ? J'espère qu'il n'oublie pas trop son papa et que le youpala que tu as dû recevoir lui plaît : je le vois déjà bondissant à travers le couloir... Je crains fort que cet instrument ne lui convienne guère et qu'il démolisse tout quand même. Attention qu'il ne se casse pas la figure.j-(iè

Et Jacquou, est-elle toujours une gentille petite fille ? J'espère qu'elle mange bien sa soupe et qu'elle s'occupe bien de mon petit frère. Quant à Paulette et Lulu, je leur ai dit ce que je voulais qu'elles soient avec leur maman et j'espère qu'elles auront compris. Et mon aspirateur, est-ce qu'il marche bien ? Tu ne peux pas t'imaginer le plaisir que j'ai d'avoir pu t'en trouver un, et qui a l'air en parfait état ! Attention de ne pas tout aspirer quand même : les photos, les bibelots, etc. Je te joins une lettre reçue du colonel Faure. Envoie-moi celles que je pourrai recevoir et demande à Pillot de ne pas oublier de te faire passer toutes circulaires au sujet du prochain mouvement, pour que tu me le dises.

Que penses-tu au sujet de ma proposition pour que tu ailles faire un tour à Ifrane avec tes gosses ? Je voudrais que tu me dises oui et j'écirai vite là-haut. Dix ou quinze jours d'hôtel pour toi et pour les gosses te feraient et vous feraient un bien immense : plus de cuisine, plus ou presque plus de souris, du bon air etc. Le plus embêtant est la question du voyage mais ce n'est pas quelque chose de terrible. Si je suis démobilisé, bien sûr tu n'ira pas, mais ceci est au cas où on me garderait encore pendant un certain temps.

Au revoir petit chéri, n'aie pas le cafard surtout puisque bientôt toute notre situation sera réglée. Grosses caresses à mes grandes filles, à qui je recommande encore d'être bien gentilles avec toi, et un petit câlin à Jean François pour son papa. Bon courage encore petit poulet, je t'aime bien tu le sais et je t'embrasse bien affectueusement.

Georges

Casa 29 juin

Bonjour petit poulet chéri, et bon anniversaire à mon grand petit garçon qui aura un an demain : fais-lui vite une grosse grosse bise pour son papa. Je suis à Casa depuis ce matin et jusqu'à lundi pour compter du matériel. J'ai vu mon colonel ce matin et j'ai eu une véritable prise de bec maison au sujet de l'emploi qu'il me confie (commandant de

compagnie), et que je ne veux pas. Car aujourd'hui j'ai appris que les officiers pères de trois enfants (donc à plus forte raison pour moi qui en ai quatre) devaient être démobilisés avant le 31 juillet.

Je me suis fait copieusement engueuler, mais sans me laisser faire et je viens d'envoyer une lettre soignée au général Dessé. Car moi j'ai hâte de revenir chez moi et, sachant qu'avec un peu de bonne volonté de la part de mes chefs, je peux être démobilisé dès maintenant, je n'ai aucun courage pour commander une compagnie de Sénégalais avec une grosse responsabilité matérielle. J'en ai plus que marre et c'est parce que je connais bien tes sentiments et tes soucis toute seule que je veux vite venir te retrouver et pour toujours.

Enfin le moment approche quand même et je ne désespère pas venir avant le 14 juillet en disant adieu à l'armée. Elvire ne t'a pas encore envoyé ton aspirateur et je vais m'en occuper moi-même, mais ce n'est pas sa faute, M Gallot lui ayant promis de venir le prendre. Demain c'est les vacances et je voudrais que mes deux grandes filles en profitent pour bien seconder leur brave maman. Je suis sûre qu'elles le feront et que cela te reposera un peu, car je sais comme tu en as besoin. J'ai appris aussi du côté civil que tous les postes pourvus depuis 1939 allaient être remis en compétition. Cela va faire un mouvement formidable et je pense qu'on pourra choisir quelque chose qui nous plaira et surtout l'obtenir. Il est quatre heures et je t'écris de l'hôtel où j'ai gardé ma chambre. Je vais aller à sept kilomètres d'ici dans un camp pour compter du matériel encore et ton vélo me rend bien service. Demain je bavarderai un peu avec toi au téléphone et j'espère que tu me donneras de bonnes nouvelles de vous tous. Quel est le classement de mes trois grandes filles ?

Au revoir petit poulet, une grosse bise à tous les mêmes et pour toi bien grosses caresses de ton méchant mari qui a grand hâte de revenir près de toi.

Mardi 3 juillet 1945, 8 h

Bonjour ma vieille (tu me dis bien, bonjour mon vieux ! !). Je suis merveilleusement bien installé pour t'écrire aujourd'hui. Mes braves Sénégalais m'ont construit en quarante-huit heures une petite cabane en branchages, assez grande même, et où je me tiens largement debout. La lumière entre à peine là-dedans, sauf de minces rayons de soleil qui jouent sur le sol de terre battue et copieusement arrosé.

Dans cette baraque, une chaise et une table recouverte d'une couverture, derrière mon lit. Tu te marrerais de voir mon plumard : six piquets de bois plantés dans le sol avec des traverses de branchages et dessus mes couvertures, voilà où je couche. Moi qui avais presque toujours de si beaux lits et de si belles chambres ! Enfin, ce plumard a l'avantage d'être surélevé et je n'y dors pas trop mal. Ma cabane se trouve sous les eucalyptus, en forêt, au coin du camp. Mes occupations sont fort variées et je ne fiche absolument rien du tout.

Samedi matin, je me suis copieusement eng. avec mon colonel, qui voulait absolument me donner la grosse responsabilité d'une compagnie à commander. Et moi, qui savais que mon retour n'allait pas tarder, j'ai protesté énergiquement et sans succès. Seulement voilà, de râler cela sert à quelque chose parfois, au moins dans l'armée : hier est arrivé un



Février 1945, Georges et Yvonne, à Safi, la photo où « il ne s'aime pas » :
...mal cadrée, avec mon air vache, mon derrière en pointe et mes mains au dos

papier disant que je devais être immédiatement démobilisé. Oui, poulet, ça y est, ou presque cette fois. Méfions-nous quand même du mot militaire « immédiatement », mais je crois bien que, de toute façon, ce n'est plus qu'une question de jours.

Je te téléphonerai de Casa quand je serai sur le point de rentrer, c'est-à-dire je pense à la fin de cette semaine ou au début de l'autre. Tu as dû recevoir aspirateur, coca cola, et youpala hier par M. Jullet. Es-tu contente, petit poulet chéri, et tu diras encore que tu as un méchant mari... Dimanche j'ai dîné chez les Bénais à Casa, avant de revenir ici. Ils ont été très gentils, mais n'ont pas insisté pour que tu viennes. Cela d'ailleurs ne prouve rien

du tout et je suis sûr qu'ils nous recevraient tous avec plaisir, pas pour longtemps cependant car on est malheureusement nombreux et le ravitaillement est souvent difficile. La femme d'Henry et ses deux gosses étaient là pour quelques jours. Cette petite femme est bien affectée par la mort de son mari, et cela se comprend. J'ai vu aussi Pommeret chez lui qui voulait m'inviter à déjeuner. Lui est tombé avec des gens intelligents qui, sachant qu'il est en instance de démobilisation et qu'il revient du front, lui fichent royalement la paix.

Ta petite lettre du 26 juin m'a fait un grand plaisir. J'aurais bien voulu voir la tête de Jean-François sur la carriole de Mme de Johannis. Profite bien de ce que tes filles sont sages et vas-y souvent avec Mme de Johannis. Moi je vais y aller ce matin à 11 heures et j'y retournerai encore ce soir car j'ai envie de brunir (pour te faire plaisir, ballot). Dépêche-toi de foutre tout ce monde à la porte de mon garage. Si cela continue ce sera une véritable médina. Elvire est toujours bien gentille et son état est le même, le quatrième gosse étant bien commandé.

Je me suis occupé de ma bagnole. En ce moment personne ne veut vendre des autos et quand on en trouve c'est toujours à des prix astronomiques. D'autre part, il n'est pas du tout question de recevoir bientôt des bagnoles d'Amérique. Conclusion : je garde la mienne et je vais essayer d'y trouver de bons pneus et tout ce qu'il faut pour la mettre en parfait état. Elle n'est après tout pas si mal que cela et elle pourra nous rendre des services. On verra plus tard.

Et voilà les nouvelles de ton capitaine pour peu de jours. Soigne toi bien, attends-moi bien sagement toujours, ne m'écris plus maintenant, embrasse bien mon petit Poussy, Jacquie et les grandes filles pour leur papa. Toi petit chéri, je t'embrasse bien bien tendrement, car tu sais bien que je t'aime beaucoup.

Deux photos ont été loupées, les plus belles : la tienne seule et nous deux. Je crois que ce photographe est un type à la noix. On recommencera.

Georges

ÉPILOGUE

C'est la dernière lettre écrite par Georges à Yvonne, une longue litanie des différents revenus et livrets d'épargne qu'il possède, des démarches administratives à faire après son décès, fidèle à ce rôle matériel et protecteur que l'on retrouve dès ses premières lettres. Il termine ce long document sur ces mots :

Et puis ne reste pas seule à Pramousquier. Installe-toi dans un studio ou un F1 bien ensoleillé à Hyères, avec ascenseur, ou une maison de retraite convenable comme La Louisiane — ce serait encore mieux — et rien ne t'empêcherait de venir à Pramousquier en été quand Lulu et les petits-enfants y seraient.

Surtout n'oublie pas ton biscuit du samedi...

Ne m'en veux pas trop de te quitter car je ne le fais pas exprès... Tu m'as si souvent permis de partir seul en voyage qu'une fois de plus....

Bien entendu, incinération et cimetière du Lavandou avec simplement :

"Georges Blanchard".

Une grosse bise à tous les enfants, petits-enfants, Marcel et Jacqueline de Chambéry.

Et pour toi, la plus grosse. Adieu Mamie.

Le Lavandou, le 3 mars 1993.

Georges

ANNEXE

Chronologie succincte de Georges

1906 Naissance à Vals

1927 Mariage avec Céline (Paulette) Roche, décédée le 31 mai 1928

1929 Mariage avec Yvonne Blanchard le 27 août 1929

1929 Départ pour le Maroc (Marrakech, Casablanca, Ifrane, Safi) en septembre 1929

1931 Naissance de Paulette

1932 Naissance de Lucette (Lulu)

1937 Naissance de Jacqueline (Jackie — Jacquou, etc..)

1944 Naissance de Jean-François

1950 Décès de Jacqueline

1960 Retour en France (Hyères puis Pramousquier)

1998 Décès à Hyères

Carrière militaire

1925 Engagé volontaire pour 18 mois,

1926 Lieutenant de réserve au 8e RIC (Infanterie Coloniale) à Toulon

1939 Rappelé au 31 août au BAICM (Infanterie Coloniale du Maroc) à Colomb Béchar

1940 Démobilisé le 15 août

1943 Rappelé en mars, en charge de l'IPM à Marrakech (Instruction Préparatoire Militaire)

1944 Février affecté au RMT (Régiment de Marche du Tchad), escadron de réparation tous véhicules

1944 Mars, nommé Capitaine

1944 Juin, Bataillon de renfort, commandant la maintenance auto

1944 Novembre Commandant la Cie de Commandement du RMT

1945 Janvier Officier de liaison du GTV auprès du Gal Leclerc (GT = Groupe Tactique)

1945 Juin affecté au 11e TRS à Rabat (Tirailleurs Sénégalais)

1945 Juillet Démobilisé

1965 Capitaine honoraire

Quelques personnes citées :

Bénais, un couple ami de la famille à Safi, originaires de la région Champigny, en Anjou, ce qui explique l'un des voyages de Georges pendant sa période de repos de la 2^e D.B.

Blanchard, Lucien (et sa femme Elvire), **Maurice** (et sa femme Claudia), sont les frères de Georges, pâtisseries à Casablanca pour le premier, et Marrakech pour le second.

Clifford, Timothy, officier du génie américain rencontré en 1942 à Safi, très proche de la famille, et rencontré une dernière fois en 1991 à Cavalaire. Décédé en 2004 à 89 ans.

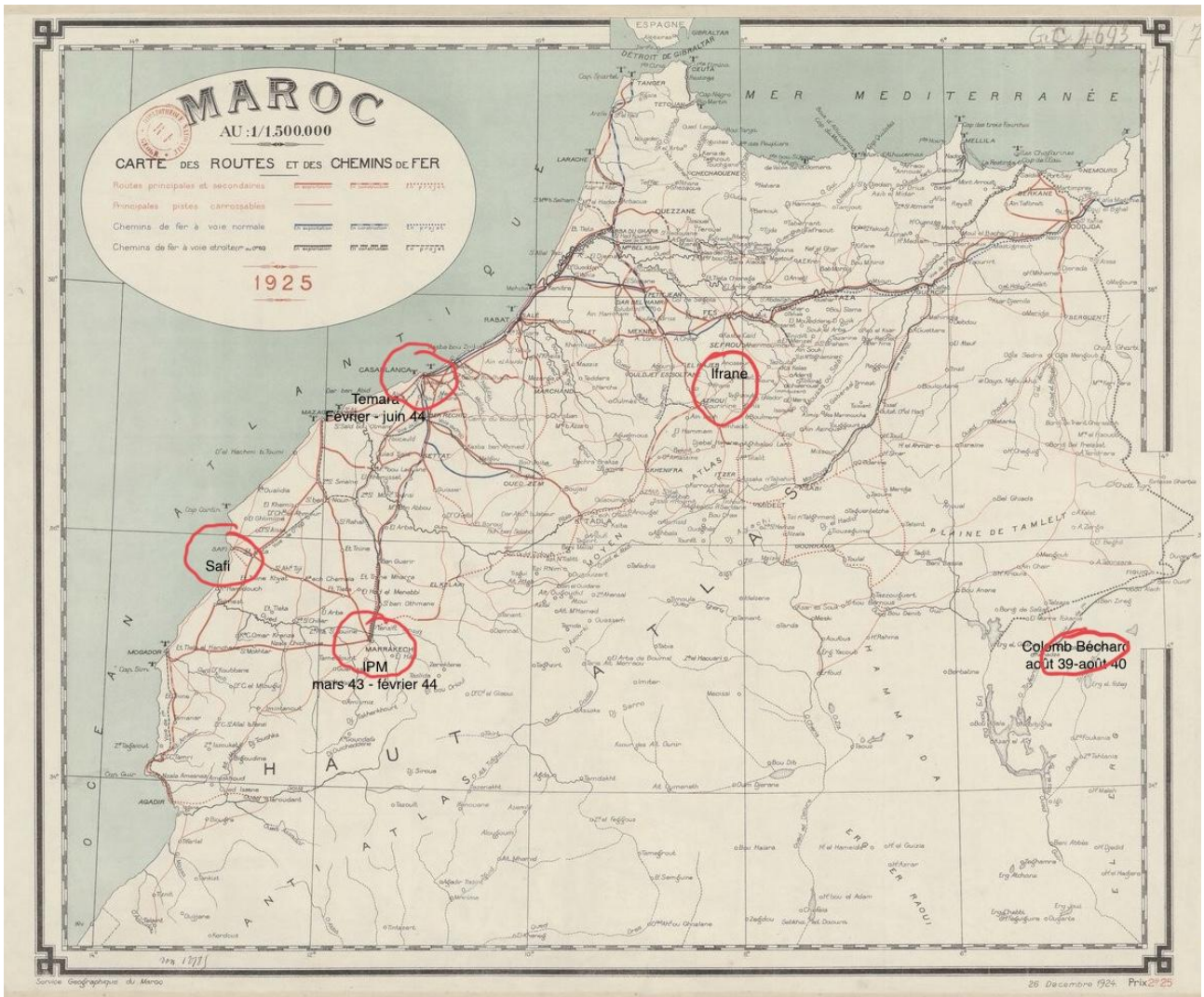
Coutas, Roger, cousin d'Yvonne, arrêté à Meysse en 1944 pour fait de résistance, mort en déportation en 1945.

Mlle Collomb (Madeleine), née en 1911, infirmière du groupe « Rochambeau », sa vareuse est exposée au Musée de la Libération à Paris ! C'est la fille d'une amie d'Yvonne.

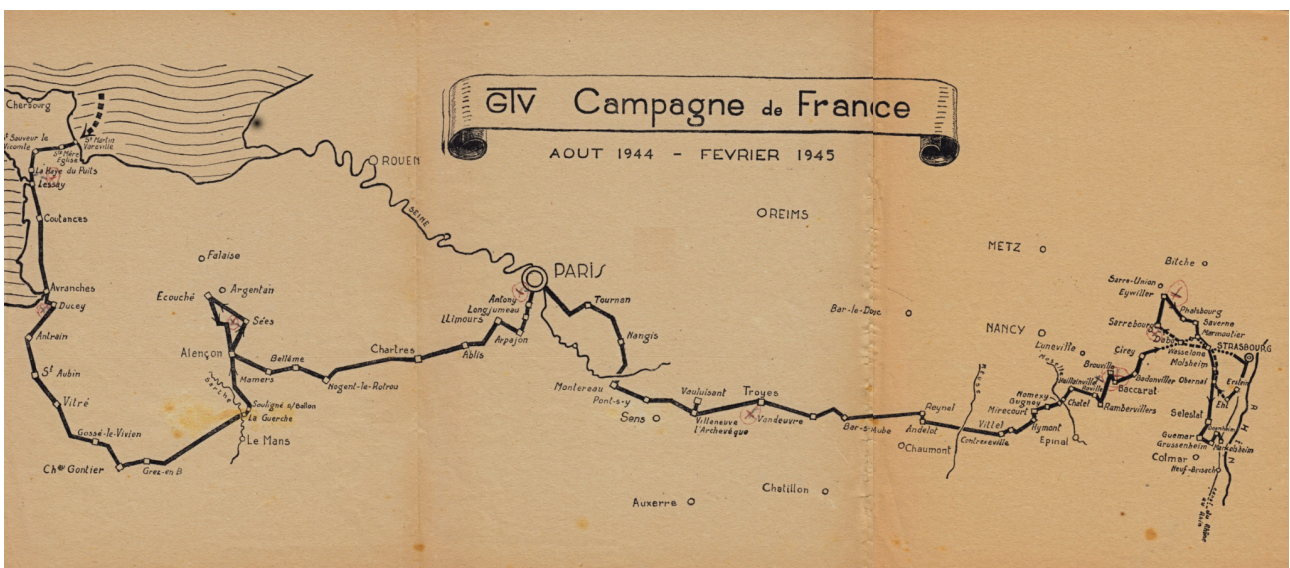
Gabanelle, amis du couple, habitent à Marrakech.

M et Mme de Johannis, un couple ami de Safi, lui étant à l'époque chef des Services municipaux de Safi, d'où des remarques dans certaines lettres à propos du maire. Cité également dans une lettre avec Sidi El Mokri, le « pacha de Safi » pour la presse de l'époque.

Rodrigues, famille de la belle-sœur d'Yvonne, Marguerite, qui est installée à Meysse. Henri Rodrigues est son jeune frère.



Ses différentes affections au Maroc.



La campagne de France du Groupement Tactique V, composée de la 2e DB.

2^eEME DIVISION BLINDEE

ETAT - MAJOR

ORDRE GENERAL No 53

1er BUREAU

Le Général de DIVISION LECLERC, Commandant la 2^eme
Division Blindée, cite :

A L'ORDRE DE LA DIVISION

.....
- Capitaine BLANCHARD, Officier de liaison du G.T.V.

" Officier de liaison courageux et actif, s'est dépensé sans
compter, de jour comme de nuit et quel que soit le danger, pour
assurer la liaison entre l'Etat Major de la Division et les Unités
engagées de son combat-command, en particulier au cours des opéra-
tions de la Campagne d'ALSACE "

.....
La présente citation donne droit au port de la Croix de
Guerre avec étoile d'argent.

Q.G. le 15 Avril 1945

Le Général de Division LECLERC
Commandant la 2^eme Division Blindée
P.O. Le Chef d'Etat Major
signé : BERNARD

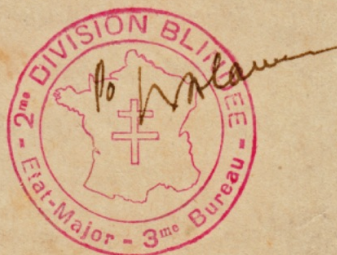
2^eme DIVISION BLINDEE

Q.G. le 18 Mai 1945

E.M. - 3^eme BUREAU

EXTRAIT CERTIFIE CONFORME

Le Capitaine d'ALANCON Adjoint au 3^eme Bureau



La citation dont il est plusieurs fois question dans les lettres.

Une idée de quatrième de couverture

Ceci est le récit d'une époque révolue.

Un temps où les trains circulaient au cœur de l'Ardèche, où le courrier posté le matin arrivait le soir même, où l'on allait au cinéma comme on va à une fête. Un temps où la radio reliait encore les familles dispersées entre la France et l'Afrique.

Mon grand-père était l'homme de ce monde-là : profondément ardéchois, mais tourné vers l'ailleurs. Il ne s'est jamais pensé écrivain. Pourtant, tout au long de sa vie, il a raconté son époque dans une correspondance intime adressée à « sa petite Yvonne ».

De la rencontre amoureuse en 1929 à la guerre vécue au Maroc, en France et en Allemagne au sein de la 2e DB, ces lettres dessinent le portrait d'un homme, d'un couple et d'une génération confrontée aux bouleversements du siècle.

Une vie par correspondance.

Une voix retrouvée.